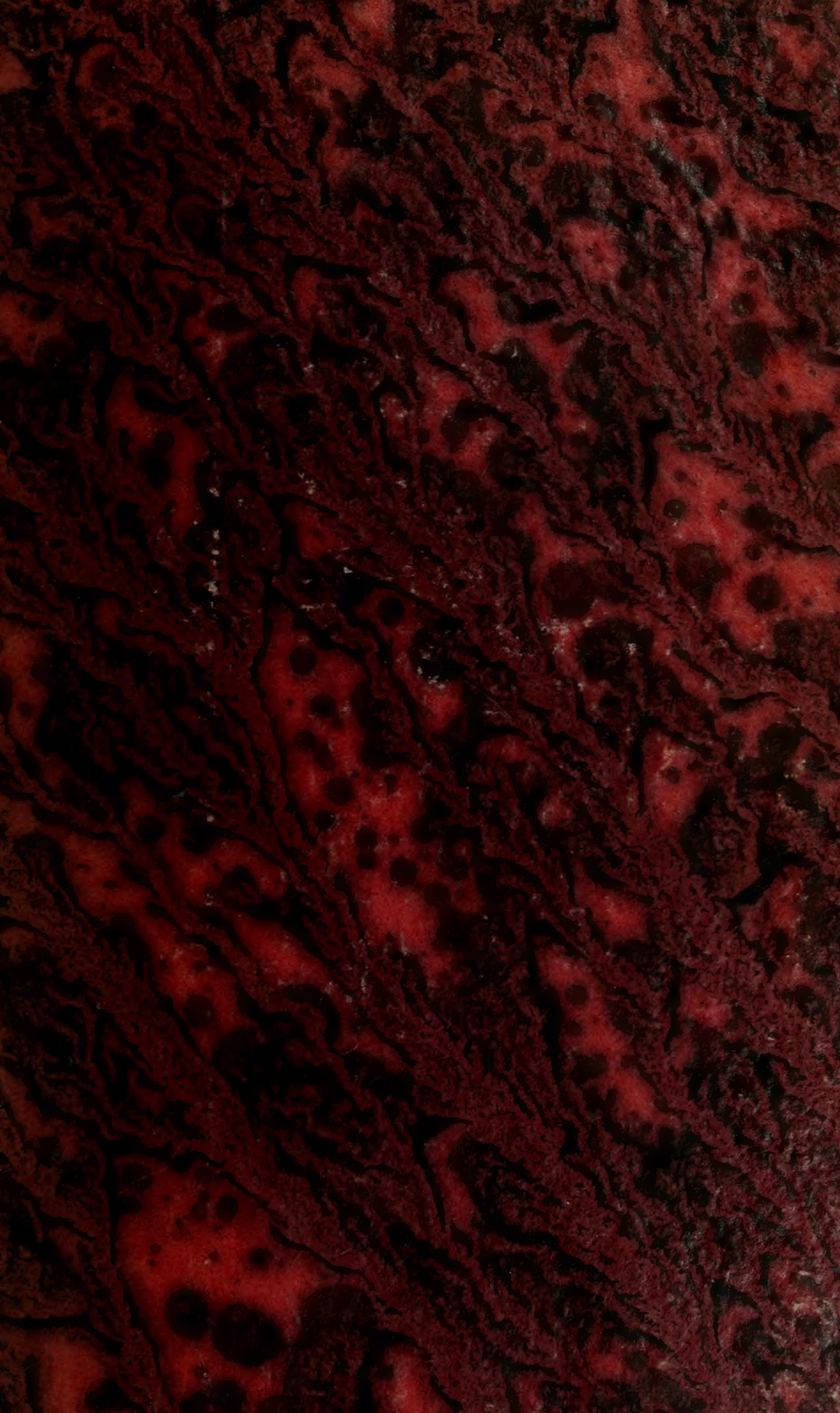


# HISTOIRE

## UNIVERSELLE,

DEPUIS

LE COMMENCEMENT DU MONDE

JUSQU'A PRÉSENT.

*TOME CENT-QUATORZIÈME.*

# HISTOIRE

## *UNIVERSELLE*,

DEPUIS

LE COMMENCEMENT DU MONDE

JUSQU'A PRÉSENT.

*TOME CENT-QUATORZIEME.*

# HISTOIRE
## UNIVERSELLE,
DEPUIS
LE COMMENCEMENT DU MONDE
JUSQU'A PRÉSENT;

*Composée en Anglois par une Société de Gens de Lettres ;*

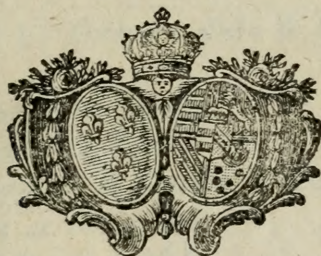
NOUVELLEMENT TRADUITE EN FRANÇOIS PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES :

*ENRICHIE DE FIGURES ET DE CARTES.*

HISTOIRE MODERNE.

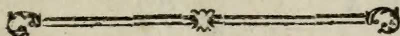
TOME SOIXANTE-QUATORZIEME.

*CONTENANT l'Histoire de l'Amérique, depuis sa découverte jusqu'à la conquête du Mexique, & la mort de Ferrand Cortez.*



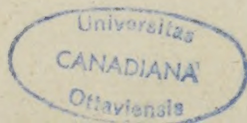
*A PARIS,*

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE ; de MADAME, & de Madame Comtesse d'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

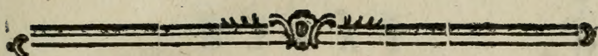


M. DCC. LXXXVIII.

*Avec Approbation, & Privilége du Roi.*







# TABLE

## DES SECTIONS,

### ET DES SOMMAIRES

CONTENUS dans le Tome ſoixante-quatorzieme de l'Hiſtoire Univerſelle.

Fin de la Table du Tome LXXIV.

DESCRIPTION

# DESCRIPTION
## *ABRÉGÉE*
# DE L'AMÉRIQUE.

CETTE grande partie du globe, comprise dans l'hémisphere occidental, est appelée aussi le *Nouveau-Monde*, parce que la découverte n'en fut faite qu'en 1492 par Christophe Colomb, Génois, au service de Ferdinand & Isabelle, qui portoient les couronnes de Castille & d'Aragon. Ce célebre Navigateur prétendoit qu'on devoit regarder les isles ou contrées qu'il découvroit, comme des parties de cette vaste région de l'Asie, connue sous le nom général d'*Indes*; de là elles furent appelées *Indes Occidentales*. Lorsque dans la suite l'erreur fut découverte, & la vraie situation du Nouveau-Monde mieux déterminée, elles conserverent ce nom, comme leurs peuples celui d'Indiens.

On ignore dans quel temps précisément le nom d'*Amérique* fut donné pour la premier fois au Nouveau-Monde : ce qu'il y a de certain c'est qu'un Navigateur Florentin, appelé *Americ Vespuce*, ayant visité, après Colomb, cette région, & publié la Relation de son voyage, qu'il dédia à l'illustre René II, Duc de Lorraine, on s'accoutuma généralement à donner son nom au Nouveau-Monde, & l'on commit une injustice en privant Colomb de cette gloire.

De cette grande & fameuſe découverte il réſulta bientôt un échange des hommes de l'Europe contre les riches métaux que le nouveau Continent recéloit dans ſon ſein ; ils y firent connoître des fureurs, qui effacerent de deſſus ſa ſurface des millions de générations, & en rapporterent un germe deſtructeur de la Nature, qui opéra de ſemblables effets dans l'ancien Continent.

Des bornes preſcrites ici ne permettent point de ſuivre l'hiſtoire des découvertes progreſſives des Européens, & celle de leurs établiſſemens dans cette partie du Monde, ni de traiter tout ce qui eſt du reſſort de la Géographie politique.

L'immenſe étendue de l'Amérique fait qu'elle eſt infiniment variée dans la nature de ſon ſol comme dans ſes productions. Le climat en eſt très-chaud vers le milieu, & très-froid aux extrémités; le reſte en eſt aſſez tempéré ; mais ſous les mêmes latitudes il y regne un plus grand froid que dans la plupart des contrées de l'Europe : ce qu'on peut attribuer, indépendamment de la plus grande proximité des pôles où eſt l'Amérique, aux chaînes de montagnes énormes, couvertes de neige, qui l'entrecoupent ; à d'immenſes forêts, impénétrables, en grande partie, aux rayons du ſoleil ; enfin à ſon rétréciſſement vers le midi, où elle eſt environnée de vaſtes mers, & où le vent du nord, le ſeul qui puiſſe y arriver par le Continent, devient encore plus vif en ſuivant la chaîne des Andes ou Cordilieres, la plus étendue & la plus élevée de la terre.

L'Amérique eſt arroſée par les fleuves les plus

considérables du Monde, tant par la longueur de leur cours, que par leur largeur & leur profondeur; plusieurs sont navigables pour de grands vaisseaux dans l'espace de quelques centaines de lieues. C'est aussi dans le centre de ce vaste Continent que la Nature s'est plu à rassembler ses trésors. Les mines d'or & d'argent, les perles, les pierres précieuses, le sucre, le cacao, la cochenille, l'indigo, le tabac, les plantes salutaires & les fruits les plus délicieux y abondent.

La Nature y montre plus de singularités que dans l'ancien Monde. Les habitans aborigenes sont imberbes; les quadrupedes de même espece y sont d'une moindre taille, excepté dans quelques contrées les moutons, qui y sont grands & si vigoureux, qu'ils font le service de bêtes de somme; les animaux féroces, le lion même, y sont moins courageux: les quadrupedes transportés d'Europe en Amérique y dégénerent. Au contraire de tout cela, les insectes & les reptiles vénimeux y parviennent à une grosseur étonnante, & s'y multiplient prodigieusement: c'est un fléau redoutable aux habitans. D'un autre côté, on y voit des oiseaux, les uns remarquables par leur grandeur & leur force, les autres admirables par leur beauté, l'éclat de leurs couleurs, & leur chant mélodieux. Dans la premiere classe, on distingue le condor, qui, sans excepter l'aigle, est le plus fort comme le plus courageux de tous les oiseaux du Monde; dans la seconde, l'oiseau moqueur, qui imite le chant des autres, & les surpasse tous par les agrémens de son chant; le bourdonneur ou colibri, qui paroît être le même que le murmure

ou l'oiseau-mouche, qui en est peut-être la plus petite espece. Ce dernier est un miracle de la Nature; son bec est long, pointu comme une aiguille, ses pattes n'ont que la grosseur d'une épingle ordinaire : on voit sur sa tête une huppe noire, d'une beauté incomparable : sa poitrine est couleur de rose, & son ventre blanc comme du lait; un gris bordé d'argent & nuancé d'un jaune d'or très-brillant, éclate sur son dos, ses ailes & sa queue. Suivant d'autres descriptions, le plumage du murmure differe en ce qu'il est mélangé de rouge, de vert & de couleur d'or. Le duvet qui regne sur tout le plumage de l'oiseau-mouche, lui donne un air si délicat, qu'il ressemble à une fleur veloutée, dont la fraîcheur se fane au moindre attouchement. Le printemps est l'unique saison de ce charmant oiseau. On a souvent tenté d'élever les petits de ce léger volatile; mais ils n'ont pu vivre que trois ou quatre semaines au plus, & il ne peut être transporté vivant au delà des mers; il ne se nourrit que du suc des fleurs comme les abeilles, ou même de la rosée qui s'y attache. Malgré sa foiblesse, il ne paroît pas méfiant; il se laisse approcher jusqu'à huit ou dix pieds. Croiroit-on qu'un être si petit fût querelleur & montrât de la colere? Un observateur de nom prétend néanmoins qu'il est exempt de cette passion : d'autres rapportent que ces oiseaux se livrent souvent des combats opiniâtres : leurs coups de bec sont si vifs & si redoublés, que l'œil ne peut les suivre; leurs ailes s'agitent avec tant de vitesse, qu'ils paroissent immobiles dans les airs. On les entend plus qu'on ne les voit; ils poussent un cri sem-

blable à celui du moineau. L'impatience eſt l'ame de ces petits oiſeaux ; quand ils rencontrent une fleur fanée & ſans ſuc, ils lui arrachent toutes ſes feuilles. La précipitation de leurs coups de bec décele, dit-on, le dépit qui les anime : cependant on peut douter que cette marque de reſſentiment ne ſoit pas une ſorte de faim, plutôt qu'un inſtinct deſtructeur ſans beſoin.

L'Amérique, à raiſon de ſon étendue, n'eſt rien moins que bien peuplée ; des terreins immenſes ſont incultes & inhabités. On y compte néanmoins une multitude de nations indépendantes, que nous appelons *Sauvages*, & dont il ſuffit de connoître la nomenclature par la carte, ſans qu'il ſoit beſoin de la donner ici : mais les individus qui compoſent la plupart de ces nations ſont en petit nombre. Les Indiens, que les Européens ſont parvenus à aſſujettir, ou qu'ils comptent dans l'étendue de leurs poſſeſſions, peuvent être plus nombreux. Au reſte, il eſt à remarquer que les Européens font montre d'une plus grande domination dans l'intérieur des terres, qu'elle ne l'eſt réellement.

L'Iſthme de Panama diviſe l'Amérique en ſeptentrionale & méridionale.

---

## *De l'Amérique ſeptentrionale.*

Ses principales parties (en ſuivant l'ordre le plus naturel) ſont, 1. les côtes de la mer du Sud ou Pacifique, nouvellement découvertes ; 2. les Terres Polaires Arctiques ; 3. les poſſeſſions An-

gloises, continentales avec les isles voisines; 4. les Etats-Unis; 5. la partie nord des possessions Espagnoles, continentales; 6. les isles Antilles & Lucayes.

## I. *Des côtes de la mer du Sud nouvellement découvertes.*

La découverte de ces côtes, tracées sur des cartes modernes, est due d'abord en partie aux Espagnols & aux Russes, ensuite au Capitaine Cook, Anglois. Ce célebre & hardi Navigateur, qui a parcouru le globe, fut arrêté par des montagnes de glace, environ au soixante-onzieme degré de latitude, & au retour de sa derniere expédition, en 1779, il périt malheureusement par la main des Sauvages, habitans de la petite isle Owhy-Hée, dans la mer du Sud.

Ces découvertes ont constaté l'existence d'un détroit peu large, au nord-ouest de l'Amérique, qui la sépare de l'Asie; mais c'est en vain qu'on s'est efforcé jusqu'aujourd'hui de découvrir ce passage par le nord-ouest, que l'on cherche depuis si long-temps, & qui a donné lieu à tant d'expéditions. L'intérieur des vastes contrées, qui sont aux mêmes latitudes que ces côtes, à partir de la Nouvelle-Albion, & qui s'étendent jusque vers les Terres Polaires, est inconnu ou inhabité.

## II. *Des Terres Polaires Arctiques.*

Cette région glacée s'étend depuis le Labrador & la baie de Hudſon juſqu'au delà de celle de Baffin & du Groënland. Cette derniere contrée en eſt la partie la plus conſidérable ; mais ſes bornes en ſont auſſi inconnues que l'intérieur ; ſes côtes ont été ſeulement viſitées à diverſes repriſes par les Danois & les Norwégiens. Tous ces parages ſont renommés par la pêche qu'y font les Européens, du ſaumon, des vaches-marines, & de la baleine.

Dans ces contrées l'air eſt chargé en hiver de particules glacées qui s'élevent de l'eau. Ces vapeurs font voir fréquemment des anneaux lumineux, teints des couleurs de l'arc-en-ciel, & le ſoleil eſt quelquefois entouré de cinq ou ſix anneaux. Un grand cône de lumiere repoſe ſur cet aſtre quand il ſe couche, & à ce cône ſuccede l'aurore boréale, qui remplit l'horizon de rayons colorés & ſi brillans, que l'éclat de la pleine lune ne peut les effacer ; on peut lire à la lumiere qu'elle répand ; elle peint tous les objets ſur la neige par leur ombre, & fait paroître les étoiles ſemblables à un incendie lointain. C'eſt un ſpectacle d'une majeſté & d'une magnificence étonnantes.

Les orages y ſont fréquens, & le tonnerre s'y fait entendre rarement ; cependant la foudre embraſe quelquefois des forêts, parce que la mouſſe qui couvre la terre eſt fort combuſtible, & que la flamme légere qui s'en éleve court avec rapi-

dité où le vent la pousse, & s'attache bientôt à la mousse qui revêt le tronc des arbres.

Le froid y est si vif, que la saumure la plus forte, l'eau-de-vie, l'esprit-de-vin, gelent dès qu'ils sont exposés à l'air : ce dernier prend la consistance d'un onguent ; les autres liqueurs brisent les vaisseaux dans lesquels on les renferme, quoique couverts de mousse seche & de douze pieds de terre, & ceints de cercles de fer. Le poil des ours & autres animaux bruns ou gris devient alors blanc. Si l'on touche du fer, les doigts s'y attachent, & la glace se forme sur ce métal, même auprès du feu.

Il semble que dans ces durs climats les habitans doivent être bien tristes & malheureux ; cependant on se tromperoit en jugeant ainsi : ils ont, pour se préserver de la rigueur du froid, d'excellentes fourrures ; ils y ont d'autres commodités, & y goûtent des plaisirs comme dans des climats plus doux. Des Anglois même, après avoir passé quelques années sur les côtes de la baie de Hudson, y oublient leur patrie.

Il faut ajouter qu'il n'est point d'aspect plus affreux que celui des côtes. Presque de tous côtés on ne voit que des terres incultes & sauvages, des rochers qui s'élevent jusqu'aux nues, entrecoupés de profonds ravins & de vallées stériles, où le soleil ne peut porter son active chaleur, & que des glaces & des neiges éternelles rendent inaccessibles. La mer n'y est libre que durant quatre mois, & même dans cet intervalle on y rencontre d'énormes écueils de glace, contre lesquels les vagues qui les agitent se brisent avec grand bruit ; quelquefois les vaisseaux en sont environnés, & courent risque d'être mis en pieces.

## III. *Possessions Angloises.*

Depuis la révolution qui a formé depuis peu d'années les Etats-Unis d'Amérique, ces possessions sont réduites au gouvernement général du Canada, dont dépendent la Nouvelle-Ecosse, plusieurs isles & la baie de Hudson.

### 1. *Du Canada.*

Cette vaste contrée, qui ci-devant étoit connue encore sous le nom de *Nouvelle-France*, a des bornes incertaines, & comme les autres pays de l'Amérique, renferme des nations sauvages ou Indiennes, la plupart peu nombreuses en individus. Il n'y a guere de cultivé que les rives du fleuve Saint-Laurent dans la province ou le Gouvernement de Québec. Le sol du Canada est fertile, le climat même agréable, quand les rigueurs de l'hiver sont passées. Ses principales productions sont des bois pour la construction des vaisseaux, des peaux de castors & d'autres pelleteries : des mines aux environs du lac Supérieur produisent le meilleur fer de l'Amérique.

Les François, restés dans le Canada, sont gouvernés selon les Loix qu'ils avoient avant que d'être soumis à la domination Britannique. On ne citera ici que les lieux les plus considérables, sans faire mention des simples forts placés par-

ci par-là. Il en fera de même pour le refte de l'Amérique, où ils font en très-grand nombre. Quelques-uns feulement, remarquables par leur importance, doivent trouver place ici.

*Québec*, capitale & la réfidence du Gouverneur général du Canada, qui jouit prefque des honneurs & des pouvoirs d'un Vice-Roi. La fituation de cette ville fur le fameux fleuve de Saint-Laurent, lui forme une rade très-fûre, & capable de contenir plus de deux cents vaiffeaux; ceux de ligne même peuvent y parvenir. Elle eft grande, affez bien bâtie, & ornée de plufieurs édifices magnifiques. La Nature & l'Art ont concouru à la fortifier, de maniere qu'elle paffe pour l'une des plus fortes places du Nouveau-Monde: le commerce y eft très-floriffant. Au nord, près de la rade, on voit une belle nappe d'eau d'environ trente pieds de large & quarante de haut, qui ne tarit jamais.

*Tadouffac*, ville avec un port au confluent du Saguenay & du fleuve Saint-Laurent; vingt-cinq vaiffeaux de guerre peuvent être en fûreté dans ce port, dont l'enceinte, à peu près circulaire, eft bordée de rochers efcarpés, d'une hauteur prodigieufe.

*Les Trois-Rivieres*, petite ville fur les bords du même fleuve, moins commerçante en pelleteries qu'elle ne l'étoit autrefois.

*Sorel*, fort important au confluent de la riviere de Richelieu & du fleuve Saint-Laurent.

*Mont-Réal* ou *Ville-Marie*, autre ville placée dans l'ifle Mont-Réal, à la jonction des rivieres Cadarakui ou des Iroquois & des Utawas, qui forment le fleuve Saint-Laurent: elle eft grande,

réguliérement bâtie & bien fortifiée. C'eſt là que s'eſt porté le commerce des Trois Rivieres. Il n'eſt point d'endroit dans la province où le climat ſoit auſſi doux, la Nature auſſi belle, & la terre plus fertile.

*Niagara*, fort conſidérable ſur le lac Ontario, à l'embouchure du canal qui joint le lac Erié au premier. Près de là, eſt une fameuſe cataracte, appelée *Saut de Niagara*; c'eſt une nappe d'eau qui a près d'un quart de lieue de largeur, & ſe précipite des rochers perpendiculairement à la hauteur de cent trente-ſept pieds: auſſi blanche que la neige, elle court d'abord en heurtant les rocs ſemés ſur ſon paſſage, rétrograde en formant des tournans terribles, & préſente l'image d'une chaudiere immenſe, où l'eau bouillonne, s'agite & s'élance en divers ſens. Le bruit qu'elle fait par ſa chute s'entend de plus de cinq lieues de loin: la vapeur qui s'en éleve, ſemblable à une nuée ou à une vaſte colonne de fumée, préſente à l'œil étonné toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, quand le ſoleil la frappe: elle retombe enſuite, ou le vent la diſperſe au loin; le ſpectateur qu'elle environne eſt bientôt inondé comme s'il ſortoit du fleuve. Au deſſus de la cataracte on voit des cygnes, des oies, des canards, des ſarcelles nager en troupes ſur le fleuve; quelquefois ces oiſeaux prennent plaiſir à ſe laiſſer entraîner; mais ſi c'eſt juſqu'au lieu où ſa rapidité s'accroît, ils s'épuiſent alors en vains efforts pour prendre leur vol, ils ſont précipités avec la cataracte, & périſſent. Leurs cadavres ſe retrouvent au deſſous avec ceux des poiſſons, des chevreuils, des ours & autres ani-

maux que le fleuve entraîne de même, quand ils tentent de le traverser : ces cadavres deviennent la pâture des aigles.

---

## 2. *De la Nouvelle-Ecosse.*

Sa partie sud-est, qui forme une presqu'isle, avoit reçu des François le nom d'*Acadie* : elle est plus fertile & mieux cultivée que le reste de la province, qui ne contient aucun lieu remarquable. La pêche de la morue & du saumon y est abondante, ainsi que celle du maquereau dans la baie voisine de Fundi, appelée aussi ci-devant *Baie Françoise*. Il y a nombre de bons ports, d'où l'on peut sortir & où l'on peut entrer à tout vent.

Les Américains, connus depuis la derniere guerre par les Anglois, sous le nom de *Loyalistes*, ayant abandonné leurs foyers, ont formé dans cette contrée de nouveaux établissemens, déjà florissans. Le Roi de la Grande-Bretagne y a récemment érigé un siége épiscopal.

*Halifax*, capitale, bâtie en 1747 : elle est belle, réguliere, & bien fortifiée, avec le port le plus vaste & le meilleur de l'Amérique septentrionale.

*Luneburg*, place forte maritime.

*Sherburn* ou *Port Rosway*, ville nouvellement fondée par les Loyalistes : ce port est un des meilleurs de la province.

*Annapolis* ou *Port-Royal*, ville qui, quoique moins considérable & moins florissante aujour-

d'hui que Halifax, lui dispute encore le titre de Capitale qu'elle avoit ci-devant. Elle a un port excellent, capable de contenir, dit-on, mille vaisseaux à l'abri des orages; mais les courans & la marée en rendent l'entrée & la sortie difficiles. Un fort sert à sa défense.

---

## 3. *Des Isles principales.*

*L'Isle Royale* ou du *Cap Breton*, dont le chef-lieu est *Louisbourg*, autrement nommé aujourd'hui *the English Harbour*, *le Havre Anglois.* Ce port, bien fortifié du temps des François, est un des plus grands & des plus beaux de l'Amérique; il a trois lieues de circuit, & partout cinq à six brasses de profondeur.

*Saint-Jean*, qui l'emporte sur les autres isles par sa fertilité. On y voit *Charlotte Town*, bon port: il étoit appelé ci-devant le *Port de la Joie.*

*Anticosti*, isle presque stérile, & qui n'offre ni lieux remarquables, ni bons havres. Entre elle & la partie du Canada nommée *Gaspésie*, s'éleve la petite isle Percée, qui est un grand roc, haut de trois cents pieds & long de huit cents, qui a plusieurs ouvertures, par l'une desquelles une chaloupe peut passer à la voile.

*Terre-Neuve*, grande isle, dont la côte méridionale sur-tout offre nombre de bons ports. C'est le nom primitif que porta d'abord toute la partie du Continent de l'Amérique septentrionale, qui a appartenu aux Anglois; il fut ensuite

reſtreint à cette iſle. Elle eſt très renommée par la pêche de la morue, qui eſt plus grande & plus abondante que par-tout ailleurs, principalement ſur le grand banc de même nom, qui en eſt voiſin. Ce banc eſt couvert des eaux de la mer à une grande profondeur; il y regne preſque toujours un brouillard épais & froid, qui cache le ſoleil : ſur ſes bords les flots ſont ſans ceſſe agités, & les vents impétueux; mais à ſa ſurface la mer eſt ordinairement tranquille, & on y vogue ſans danger : c'eſt là que dans tout le courant de l'année les Anglois & les François viennent pêcher ce poiſſon, remarquable autant par la grandeur de ſa gueule que par ſa voracité. Le nombre de morues que fournit ce banc, eſt prodigieux, & cette pêche eſt non ſeulement très-lucrative, mais encore une école où ſe forment des marins en grand nombre. Le chef-lieu de l'iſle de Terre-Neuve eſt *Plaiſance*, qui a l'un des meilleurs ports de l'Amérique, défendu par un fort : ſon entrée, reſſerrée par une chaîne de rochers, n'y laiſſe pénétrer qu'un vaiſſeau à la fois; ce port peut en recevoir cent cinquante, & les mettre à l'abri de tous les vents.

*Saint-Pierre* & *Miquelon*, petites iſles aux François ſur la côte méridionale de Terre-Neuve; elles leur ſervent à ſécher les morues qu'ils ont le droit de pêcher dans une certaine étendue des côtes de cette grande iſle, preſcrite par les traités, comme ſur le grand banc. Saint-Pierre offre une rade commode pour quarante gros vaiſſeaux, & un port où trente petits navires peuvent être abrités.

Au ſud des iſles qu'on vient de décrire, &

avant dans la mer du Nord, ſont les petites iſles Bermudes, aſſez importantes. Dans la principale eſt *Georges-Town*, défendue par pluſieurs forts.

---

### 4. *De la baie de Hudſon.*

Le climat & le ſol de ſes côtes ſont l'un d'une âpreté, l'autre d'une ſtérilité & d'un aſpect aſſez ſemblables à ceux des Terres Polaires décrites ci-devant, ce qui n'a pas empêché les Anglois d'y établir quelques Factoreries pour faire le commerce de peaux de caſtors & d'autres animaux avec les Sauvages. Elles ſont protégées par de petits forts réguliers, dont les plus importans ſont celui d'*York*, qui défend le port Nelſon, & qui eſt le centre du commerce de la baie, & le *Fort du Prince de Galles.*

---

## IV. *Etats-Unis.*

Ces Etats Républicains ſe ſont créés tout récemment, comme on ſait, & ont été reconnus indépendans par la Grande-Bretagne elle-même, ſuivant les articles préliminaires de paix, ſignés tant à Paris qu'à Verſailles, en Novembre 1782 & Janvier 1783, & confirmés par un Traité définitif au mois de Septembre de cette derniere année.

Ils forment une des plus belles & des plus fertiles portions de l'Amérique ſeptentrionale,

& font au nombre de treize ; favoir, le *Maffachufet*, le *New-Hamp-Shire*, le *Connecticut*, le *Rhode-Ifland*, le *New-Yorck*, la *Penfilvanie*, le *New-Jerfey*, le *Delaware*, le *Maryland*, la *Virginie*, la *Caroline* feptentrionale, la *Caroline* méridionale, & la *Géorgie*. Les quatre premiers forment la vafte contrée, ci-devant connue fous la dénomination de *Nouvelle-Angleterre*.

De Maffachufet en particulier dépendent les territoires feptentrionaux de *Main & Sagadahok*. Un autre territoire, qui eft celui de *Vermont*, réclamé par les Etats voifins de New Hamp-Shire, New-Yorck & Maffachufet, prétend être indépendant, & requiert fon admiffion dans la confédération générale ; à quoi peuvent prétendre auffi les deux territoires précédens.

Aux treize Etats actuels il faut joindre une étendue immenfe de pays, qui va jufqu'au fleuve Miffiffipi, dont une partie a été cédée à la paix par les Anglois au Congrès des Etats-Unis, & l'autre acquife avant cette époque des différentes nations fauvages, ou empiétée fur elles. Cet état des chofes donne lieu à des réclamations, & peut être un germe de longues diffentions.

Cette grande étendue de pays appartenant au Congrès, quoiqu'en majeure partie inculte & inhabitée jufqu'aujourd'hui, eft déjà fubdivifée en différentes portions, regardées comme des fonds hypothéqués pour l'extinction de la dette nationale ; ce qui commence à avoir lieu. Deux de ces portions, à l'oueft de la Virginie & de la Caroline feptentrionale, fous les noms de *Kentucké & Frankland*, paroiffent déjà jouir du titre d'Etats ; & la population s'y accroît fenfi-

blement.

blement. Une autre portion doit, par une Ordonnance du Congrès de 1787, former un nouvel Etat, qui s'étendra sur la rive nord-ouest de l'*Ohio* ou de la Belle-Riviere, & dont la capitale, vers le centre, sera bâtie sur la rive droite du Muskinghum, à son confluent avec la premiere de ces rivieres, qui séparera ce nouvel Etat du territoire d'Indiana en Virginie. Le nom n'en est pas encore connu.

---

## 1. *De Massachuset.*

Cet Etat formoit la partie la plus considérable de la Nouvelle Angleterre. Quoique tout le pays, connu ci-devant sous ce dernier nom, soit à une bien moins grande latitude que la Grande-Bretagne, l'hiver y commence néanmoins plus tôt; il y est plus long & beaucoup plus rigoureux, tandis que l'été y est incomparablement plus chaud que dans les contrées de l'Europe qui sont sous les mêmes paralleles. Le sol y devient d'autant plus fertile, qu'on approche du Midi; cependant il n'est favorable à aucune sorte de grains d'Europe; en revanche le blé d'Inde y abonde. On y remarque une race de petits chevaux, qui marchent si vîte & si long-temps, qu'il faut, dit on, l'avoir vu pour le croire. Les principales manufactures du pays sont de toiles & de draps, moins fins que ceux d'Angleterre, mais d'un aussi bon tissu. Entre autres productions, sont des bois pour la construction des vaisseaux, & c'est là qu'on trouve les mâts les

plus gros & les plus beaux. La pêche de la morue eſt ſi abondante ſur les côtes, qu'elle ſuffiroit à pourvoir les régions méridionales de l'Europe, où la piété vraie ou apparente en occaſionne une plus grande conſommation qu'ailleurs.

*Boſton*, capitale, qui l'étoit ci-devant de la Nouvelle-Angleterre : cette ville eſt bien bâtie, fortifiée avec ſoin, & l'une des plus peuplées & des plus conſidérables des Etats-Unis. Sa ſituation au fond de la belle & vaſte baie de Maſſachuſet y rend le commerce très floriſſant : l'ouverture de cette baie eſt défendue contre l'impétuoſité des vagues par des rochers qui s'élevent au deſſus de l'eau, & un groupe de petites iſles; cette digue, ce rempart naturel ne laiſſe une libre entrée dans le port qu'à trois vaiſſeaux de front. Une citadelle réguliere, appelée *Fort Guillaume*, pourvue d'une nombreuſe artillerie, le défend avantageuſement : à une lieue en avant, eſt un fanal fort élevé. La rade eſt aſſez vaſte pour que ſix cents voiles puiſſent y mouiller avec ſûreté. Un magnifique mole, aſſez avancé, fait que les navires, ſans le ſecours de la moindre allege, déchargent dans des magaſins bâtis à cet effet. C'eſt à l'extrémité de ce mole qu'eſt ſituée la ville, en forme de croiſſant, autour du port. Tout y reſſembloit ſi fort à la vie que l'on mene dans Londres, qu'on n'y appercevoit d'autre différence que celle qu'entraîne toujours l'exceſſive population des grandes capitales. Il y a à Boſton une Académie des Sciences & des Arts: c'eſt là que commença à éclore, en 1774, le germe de la révolution qui a arraché à la Couronne Britannique un de ſes plus beaux fleu-

rons. Ses environs ſont fertiles & agréables.

*Cambridge*, jolie ville, remarquable par l'Univerſité qui y a été nouvellement fondée ; ſa bibliotheque paſſe pour être la plus belle de l'Amérique.

*Plymouth*, place forte maritime.

*York*, petite ville maritime, chef-lieu du territoire de Main.

*Fort George*, important, à l'entrée de la baie de Penobſcot, dans le territoire de Sagadahock.

---

## 2. *Du New-Hamp-Shire.*

On y remarque les montagnes blanches, ainſi nommées, parce qu'elles ſont couvertes de neige, & formées auſſi, dit on, de pierres à feu blanches, qui font rejaillir les rayons du ſoleil, & éblouiſſent les yeux.

*Portſmouth*, à l'embouchure du Piskataqua, capitale avec un port ſûr & commode pour les plus grands navires.

*Bénington*, chef-lieu du territoire de Vermont ou New-Hamp-Shire Grants, terres cédées du New-Hamp-Shire. Ses habitans n'ont été connus pendant long-temps que ſous la dénomination de *Green Mountain-Boys*, *gens de la Montagne Verte* ; mais la regardant comme ignoble, ils ont traduit les mots *Green-Mountain* en françois, ce qui fait *Vert-Mont*, & par altération *Vermont*. Ce territoire prétend aujourd'hui être indépendant, & devoir être admis, à titre d'Etat, dans la confédération générale.

## 3. *Du Connecticut.*

*Hartford*, capitale ſituée ſur le fleuve, dont cette contrée porte le nom.

*New-London* (*Nouvelle Londres*), à l'embouchure du Connecticut, conſidérable par ſon commerce.

*New-Haven*, ville réguliérement bâtie, avec un bon port.

## 4. *De Rhode-Iſland.*

Cette contrée a toujours été regardée comme le paradis de la Nouvelle-Angleterre, à raiſon de ſon incroyable fertilité & de l'égalité de ſa température.

*Providence*, capitale, ſituée au fond d'un beau golfe.

*Briſtol*, bon port ſur le même golfe.

*Newport*, autre place maritime dans l'iſle de Rhode, proprement dite ; c'eſt la plus riche de cet Etat.

## 5. *De New-York.*

Cet Etat, dont dépend *Long Iſland* ou *l'Iſle Longue*, & où les Hollandois s'établirent les premiers, portoit le nom de *Nouvelle-Belgique* ou *Nouvelle-Hollande.* New-York, New-Jerſey &

la Penſilvanie ſe reſſemblent aſſez pour le climat & le ſol. Ces pays ſont aſſez généralement d'une grande fertilité. Les grains qu'on y a tranſportés d'Europe y réuſſiſſent très-bien; le froment ſurtout y eſt abondant & ſi bon, qu'on n'en ſçauroit guere trouver qui lui fût ſupérieur dans aucun pays du monde. Il y a de nombreuſes forêts, mais le bois n'en eſt pas propre à la conſtruction des vaiſſeaux comme celui de la Nouvelle-Angleterre, par la raiſon que plus on avance vers le midi, plus le bois eſt poreux & ſujet à ſe fendre.

*New-York*, autrefois *Nouvelle-Amſterdam*, capitale bien fortifiée, l'une des plus conſidérables des Etats-Unis, & avantageuſement ſituée pour le commerce, dans l'iſle Manathan, près de l'embouchure du fleuve Hudſon. Ses rues ſont irrégulieres, mais très-propres; les maiſons, bâties de briques, offrent plus de commodités que d'élégance. Cette ville n'a proprement ni port ni baſſin; mais une rade ouverte dans toutes les ſaiſons, acceſſible aux plus grands vaiſſeaux, & à l'abri des orages, lui ſuffit. L'entrée occidentale du détroit qui ſépare New-York de Long-Iſland, eſt dangereuſe, & porte le nom de *Hell-gate* ou *Porte d'Enfer*, parce que les eaux de la mer & du fleuve Hudſon y coulent avec une rapidité effrayante, diviſées en canaux par des rocs, & formant un tourbillon écumant, qu'on ne fixe pas ſans effroi: par-tout ailleurs, dans ce détroit, la navigation eſt ſûre.

*Weſt-Point*, fort près du même fleuve, dans une ſituation qui le fait regarder comme le Gibraltar des Etats-Unis.

*Albany*, ville commerçante, ſituée auſſi ſur le Hudſon, & défendue par un fort. Elle fut d'abord nommée le *Fort d'Orange* par les Hollandois qui s'y fixerent. Souvent les Chefs des nations Indiennes s'y ſont abouchés avec les Gouverneurs des Colonies. D'Albany à la mer, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace d'environ cinquante lieues, on voit voguer ſur ce beau fleuve, avec la marée, jour & nuit, dans toutes les ſaiſons & ſans accident, des bâtimens de quarante à cinquante tonneaux, qui entretiennent une circulation continuelle & rapide dans la République.

*Shenectady*, ſur la Mohawk, ville commerçante & protégée par un fort.

*Saratoga*, ſur le Hudſon, très-célebre dans l'Hiſtoire de la derniere guerre, par la poſition où ſe trouva l'armée Angloiſe, qui fut forcée de ſe rendre priſonniere à l'armée Américaine.

*Ticondérago* & *Crwn-Point*, ſur le lac George, devenus célebres auſſi dans cette guerre, & qui ont été raſés.

A l'oueſt de cet Etat, eſt *Onondaga*, ville ou bourgade dans la contrée des Iroquois, où s'aſſemble ordinairement le Conſeil des nations Indiennes alliées.

---

## 6. *De la Penſilvanie.*

Elle fut d'abord poſſédée par les Hollandois, qui la regardoient comme une partie de la Nouvelle-Belgique : ſon nom actuel lui vient de *William* (*Guillaume*) *Penn*, homme célebre & ſin-

gulier, protecteur de la Secte des Quakers, & fils d'un Amiral. Il en prit possession en 1681, par accord fait avec les Sauvages. Le ciel de ce pays est pur, & le climat très-sain ; des eaux limpides & salubres y coulent toujours sur un fond de roc & de sable. Les saisons y sont tempérées, à cela près que le froid y est quelquefois assez vif pour glacer en une nuit les plus grandes rivieres. Cette révolution, aussi courte que subite, est l'ouvrage du vent nord-ouest qui souffle des montagnes & des lacs du Canada. A l'égard de son sol, on en a parlé dans la description de New-York, qui lui ressemble assez.

*Philadelphie*, capitale fondée par William Penn. Cette ville, située entre la Delaware & la Shuykill, est très-grande, & ne cede à aucune des Etats-Unis en population & en richesses : c'est la plus réguliere de l'Amérique. Ses rues, tirées au cordeau, ont depuis cinquante jusqu'à cent pieds de largeur ; & des deux côtés regnent des trottoirs, défendus par des poteaux, placés de distance en distance. Entre les édifices publics, qui sont magnifiques, on distingue l'hôtel de ville, à côté duquel est une superbe bibliotheque, formée par les soins de M. Francklin. Il y a une Société Philosophique. Chaque Religion ou Secte a ici son temple. Le fleuve de la Delaware y forme un port sûr pour des vaisseaux de cinq cents tonneaux, & l'on y en construit. Le commerce y est des plus florissans.

*Pittsburg*, ville qui devient de plus en plus considérable ; elle a pour sa défense le fort Pitt, régulier & important, sur l'Ohio.

## 7. *Du New-Jersey.*

Cet Etat porta autrefois le nom de *Nouvelle-Suede*, qui lui fut donné par des aventuriers Suédois qui y formerent quelques petits établissemens. Les Hollandois s'en étant emparés, l'incorporerent à la Nouvelle-Belgique. Parmi les rivieres qui arrosent cette contrée, on remarque le Passaik, qui, à sept lieues de son embouchure, forme une cascade admirable : ses eaux sortent avec rapidité d'une espece d'abîme, & tombent en une seule lame écumante de la hauteur perpendiculaire de soixante-dix à quatre-vingts pieds, sur laquelle le soleil fait voir un double arc-en-ciel.

*Perth-Amboy* ou *Amboy*, capitale, réguliérement bâtie, avec un bon port, qui peut contenir cinq cents vaisseaux.

*Elisabeth Town*, ville maritime, peu considérable, qui dispute néanmoins à la précédente le titre de capitale.

*Trenton*, sur la Delaware, petite ville connue dans les annales de la confédération.

*Burlington*, sur le même fleuve, belle ville, bien peuplée, où peuvent remonter les navires d'une grandeur médiocre.



## 8. *De Delaware.*

Cet Etat, le plus petit de tous, tire son nom du Lord Delaware, le Fondateur de cette Colonie.

*Newcastle*, capitale, petite, mais bien bâtie, sur le beau fleuve qui donne son nom à cette contrée.

*Lewis* ou *Lewes*, port sûr à l'entrée de la même baie.

## 9. *Du Maryland.*

Il a fait autrefois partie de la Virginie, décrite ci-après, & à laquelle il ressemble quant au climat & aux productions. Son nom lui fut donné par le Lord Baltimore, qui en étoit le propriétaire, en l'honneur de la Reine, épouse de Charles I.

*Annapolis*, sur un bras de la baie de Chesapeak, capitale, petite, & assez mal bâtie, mais agréable par sa situation.

*Baltimore*, à l'embouchure du Susquehannah, dans la même baie, ville où se traitent toutes les affaires de commerce de cet Etat, avec un port qui peut recevoir des navires, tirant dix sept pieds d'eau.

*S. Mary* (*Sainte-Marie*), sur une anse formée par le Patowmack, ville aujourd'hui chétive, & autrefois la capitale du Maryland.

## 10. *De la Virginie.*

Cet Etat, le plus peuplé & le plus puiſſant de la confédération, fut d'abord compris avec la Caroline dans l'étendue de pays que les Eſpagnols appelerent *Floride*, nom qui s'eſt conſervé dans une de leurs poſſeſſions actuelles : il ſembloit d'autant mieux convenir, que, durant la plus grande partie de l'année, les plaines y ſont couvertes de fleurs & d'arbriſſeaux d'une couleur vive & de l'odeur la plus agréable. Mais le célebre Walter Raleigh lui donna le nom qu'elle porte à préſent, en l'honneur de la Reine Eliſabeth, qui avoit la paſſion de vouloir qu'on la crût vierge.

Entre ce pays & le Maryland, eſt la baie de Cheſapeak, une des plus grandes & des plus ſûres qu'il y ait dans le monde : on y mouille communément ſur un fond de neuf braſſes : elle reçoit pluſieurs grandes & très-larges rivieres, qui non ſeulement ſont navigables pour les gros vaiſſeaux, bien avant dans le pays, mais qui ont encore tant de criques & reçoivent un ſi grand nombre de moindres rivieres navigables, qu'elles rendent la communication de toutes les parties de cette contrée infiniment plus aiſée que par-tout ailleurs. Les habitans de leurs bords ont la commodité de charger & décharger les navires à leurs portes. Cette facilité de communication, qui exiſte auſſi, quoique moindre, dans d'autres cantons des Etats-Unis,

fait que les peuplades y sont plus éparses, & qu'on n'y rencontre qu'un très-petit nombre de villes assez grandes & peuplées.

Les terres de la Virginie sont si basses vers la mer, qu'après avoir mouillé à quatorze brasses d'eau, on distingue à peine la terre de la sommité du grand mât d'un vaisseau : mais toute la côte a cet avantage, que l'on connoît exactement la distance où l'on est par le moyen de la sonde, le fond diminuant insensiblement à mesure qu'on approche de la terre. Les arbres paroissent sortir de la mer, ce qui forme un spectacle aussi singulier qu'agréable.

L'air y est pur ; on y essuie, à la vérité, d'excessives chaleurs ; d'affreux tonnerres y effrayent l'homme le plus intrépide, & souvent aux plus beaux jours succedent des nuits glaciales. Le sol en est fertile ; entre ses productions on distingue le froment, qui est peut-être le meilleur qui croisse sur la terre ; le tabac, qui est extrêmement renommé par-tout, & d'une qualité supérieure à celui du Maryland ; c'est la plus riche branche de son commerce. On prétend y avoir découvert, il y a peu d'années, ainsi que dans le Canada, cette précieuse plante appelée *Ginseng*, qui croît dans la Tartarie & la Chine, & dont la racine a la vertu de subtiliser le sang & de ranimer les esprits vitaux. Une autre plante, du nom de *Serpentaire* ou *Viperine*, est un excellent antidote contre les maladies pestilentielles ; il en est une espece qui est le meilleur remede contre la morsure du serpent à sonnettes : lorsqu'on s'en sert à temps, elle arrête & détruit en quelques heures l'effet du venin qui tue en deux minutes.

Ce ſerpent, qui eſt long de ſix à ſept pieds, eſt le plus dangereux de tous les reptiles : heureuſement encore il eſt naturellement paiſible, n'eſt ni incommode ni agreſſeur.

Parmi les animaux rares qui peuplent les forêts de la Virginie, on remarque l'Opoſſum; il eſt à peu près de la groſſeur d'un chat; outre le ventre qui lui eſt commun avec tous les autres animaux, il en a un ſecond au deſſous, qui eſt ouvert du côté des jambes de derriere. Au dedans de ce ſac, ſur le ventre ordinaire, ſont nombre de mamelles auxquelles ſont attachés les petits que la femelle a conçus, de même qu'un fruit à ſon pédicule, juſqu'à ce qu'ils ayent acquis la groſſeur qu'ils doivent avoir. Alors ils ſe détachent & tombent dans le faux ventre, d'où ils ſortent quand il leur plaît, & où ils ſe réfugient lorſqu'ils ſont menacés de quelque danger.

*Williamsburg*, capitale, ſituée ſur un bras du large fleuve James; elle eſt d'une grandeur très-médiocre, réguliérement tracée; mais les maiſons en ſont aſſez mal bâties; leur enſemble a néanmoins quelque apparence; les édifices publics n'y ſont pas, comme quelques-uns l'ont dit, les plus beaux des Etats-Unis : il y a une Univerſité.

*James-Town*, ſur le même fleuve, ville déchue, qui a joui autrefois du titre de capitale : elle a quelques fortifications.

*Richmond*, auſſi ſur le James, ville la plus conſidérable après Williamsburg.

*Fredericksburg*, ville réguliérement conſtruite, ſur le Rappahanok; elle eſt devenue floriſſante.

*Belhaven* ou *Alexandria*, petite ville ſur le

Patowmack, dont la largeur & la profondeur permet d'y construire des vaisseaux de la premiere grandeur.

*Fredericks-Town* ou *Winchester*, autre ville nouvelle, défendue par un fort.

---

## 11. *De la Caroline septentrionale.*

La Caroline, en général, a reçu son nom des François qui y aborderent du temps de Charles IX, & qui l'appelerent ainsi en l'honneur de leur Roi. Ce n'est qu'en 1728 que les Anglois la diviserent en deux parties. Le climat & le sol y different peu de ceux de la Virginie; ou s'il y a de la différence, elle est à l'avantage de la Caroline, qui est un des plus beaux & des meilleurs du monde, aux ouragans près, auxquels elle est quelquefois exposée. Tous les animaux de l'Europe y sont très-communs, & les bêtes à cornes extrêmement multipliées: des habitans dans la Caroline du Nord, qui est en général moins riche que celle du Sud, possedent jusqu'à mille vaches & plus.

Ce pays produit plus de poix & de goudron que tout le reste des Etats-Unis. Il n'est point de meilleur riz que celui qui y croît. L'indigo est la plus précieuse de toutes ses denrées, & sa qualité est des meilleures; c'est aujourd'hui la branche la plus riche du commerce de la Caroline, par le grand soin qu'on prend de cultiver la plante qui sert à le fabriquer.

*Wilmington*, capitale, fur la riviere du Cap Fear, vers fon embouchure.

*Brunfwick*, à l'embouchure de la même riviere, le feul port de cette contrée qui puiffe recevoir des navires tirant feize pieds d'eau.

*New-Berne*, fur la Nufe; & *Bath*, fur le Pamticoe, vers fon embouchure; villes des plus remarquables de cet Etat.

*Edenton*, fur un golfe qui communique au détroit d'Albemarle, petite ville qui paffe pour avoir été décorée du titre de capitale avant Wilmington.

---

## 12. *De la Caroline méridionale.*

Son fol eft encore meilleur que celui de la Caroline feptentrionale, & doit être compté comme une des plus riches portions des Etats-Unis.

*Charles-Town*, capitale, & l'une des villes les plus remarquables par fa beauté, fa grandeur & fon commerce, malgré l'infalubrité de l'air qu'on y refpire en certain temps. Si l'on en croit M. Burck, elle eft même la plus vivante, la plus civilifée & la plus riche de toute l'Amérique. Cette affertion, au moins dans le dernier point, fe réfute par d'autres notions univerfellement reçues. Les rues de cette ville font alignées, & la plupart fort larges: quelques-uns de fes édifices publics font d'une grande beauté, & elle a une églife qui eft peut-être la plus belle de l'Amé-

rique. Cette capitale eſt régulierement fortifiée, & l'Art n'a fait qu'ajouter à la Nature. Elle a un port, qui, quoique peu profond, peut recevoir juſqu'à trois cents navires; ils y entrent dans tous les temps, mais avec le ſecours de bons pilotes, à cauſe de la barre qui eſt au devant; la rade eſt avantageuſe; à peu de diſtance eſt l'iſle de Sullivan, où eſt le *fort Moultrie*, très-important.

*Beaufort* ou *Port-Royal*, le ſeul bien commode & ſûr qui ſoit dans les deux Carolines, & aſſez ſpatieux pour contenir la flotte la plus nombrēuſe.

*Georges-Town*, à l'embouchure de la riviere de Black, ville peu conſidérable encore, mais qui par l'avantage de ſa ſituation, promet de devenir bientôt floriſſante.

*Fort du Prince George*, ſur l'une des branches du Savannah, important.

Par ordre du Gouvernement, en 1787, une ville nouvelle, ſous le nom de *Columbia*, commence à s'élever, à près de cinquante lieues plus loin que Charles-Town; c'eſt là que ſiégeront l'Aſſemblée & les Cours de Juſtice. On eſt tenté de croire que c'eſt un hommage rendu à la glorieuſe mémoire de Chriſtophe Colomb, qui fut ſi injuſtement perſécuté de ſon vivant, &, pour ainſi dire, oublié ou méconnu après avoir ceſſé d'exiſter. Tel eſt aſſez ſouvent le ſort des hommes vraiment grands.

## 13. *De la Géorgie.*

Une portion de la Caroline méridionale étant demeurée inculte jusqu'en 1732, le Gouvernement Britannique résolut d'y envoyer une Colonie capable de la garantir contre les incursions que les Indiens pourroient tenter, & d'en faire un Gouvernement séparé, qui prit son nom du Roi George II. On ne présumoit pas alors qu'il dût, comme les autres, devenir un jour un Etat libre.

*Savannah*, capitale, vers l'embouchure du fleuve de ce nom : elle est bien fortifiée & peuplée, avec un port sûr pour des navires de trois cents tonneaux.

*Augusta*, sur le même fleuve, ville défendue par une bonne forteresse, & où le commerce avec les Indiens est florissant. On prétend que depuis 1785 le siége de l'Administration y a été transféré de Savannah.

*Frederica*, à l'embouchure de l'Altahama, ou riviere George, ville protégée par un fort régulier, très-important.

*Apalachicola*, ville défendue aussi par un fort assez important, au confluent des rivieres de Flint & Cahuitas, aux confins de la Floride.



V.

## V. *Possessions Espagnoles.*

Ces possessions seules dans l'Amérique septentrionale en font plus de la moitié : elles comprennent, 1. la *Floride*, 2. la *Louisiane*, 3. le *Nouveau-Mexique*, 4. le *Mexique* ou la *Nouvelle-Espagne*. La premiere dépend du Gouvernement général de l'isle de Cuba, l'une des grandes Antilles, & les autres de la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne.

### 1. *De la Floride.*

Les Espagnols, de qui elle reçut son nom, à cause de ses campagnes couvertes de fleurs & de plantes, y comprirent d'abord tout ce qui s'étendoit du Mexique à la Virginie ; elle fut ensuite resserrée à la presqu'isle, qui a aujourd'hui pour bornes les Etats-Unis & le Mississipi. La paix de 1763 l'avoit incorporée aux domaines Britanniques, d'où elle a repassé sous la domination Espagnole.

L'air y est assez généralement pur & sain, mais brûlant en été ; l'hiver est tempéré ; le sol riche & fertile, sur-tout dans la partie occidentale. Parmi ses productions, on compte la cochenille, l'indigo, l'ambre & le sassafras, qui est le meilleur du monde. Les chevaux y sont à très-bon marché, & la petitesse de leur taille les fait rechercher

même en Europe. Les rivages de la mer abondent en grosses huîtres, qui, dans la partie méridionale, se suspendent aux branches de l'arbre *Mangrove*. Un autre arbre, particulier à ce pays, est l'*arbre à chou*, appelé aussi le *Palmiste* ou *Palmier royal*, nom que sa hauteur, son aspect majestueux & la beauté des masses de son feuillage lui ont fait donner : la tissure intérieure de ses feuilles, qui ont jusqu'à trois pieds de long, est formée de fils d'une grande finesse, qu'on peut filer, & dont on fait des especes d'étoffes & de filets : le chou, qui forme la tête de l'arbre, fournit un aliment agréable, léger & sain ; au centre, est le fruit, qui se mange comme une amande ; lorsqu'il est cuit, il a un peu la saveur du chou ; mais il est plus doux, & flatte davantage le goût.

La Floride se divise en orientale & occidentale.

### *Floride orientale.*

On y voit la baie du Saint-Esprit, qui communique au lac de ce nom ; elle est profonde de cinq à six brasses, & peut contenir la flotte la plus nombreuse. Près des côtes, au sud-est, regne une grande chaîne d'isles & de rochers, connus sous le nom de *Cayos de los Martyros*, où treize galions Espagnols échouerent en 1733, & la mer engloutit la plus grande partie des trésors dont ils étoient chargés.

*Saint-Augustin*, capitale, réguliérement construite, & fortifiée, avec un port qui est protégé par un fort important.

*Saint-Marc*, jolie ville, aussi fortifiée, avec un port à l'extrémité de la baie des Apalaches,

lequel y fait profpérer le commerce : elle eft dans un canton auffi agréable & auffi fertile que ceux de la partie fuivante.

### *Floride occidentale.*

Le fol y eft d'une fertilité étonnante ; & la terre couverte de la plus riante verdure.

*Penfacola*, ville défendue par une forterefle ; avec un port qui peut raffembler un grand nombre de navires, mais dangereux par les vers qui s'y attachent. L'ancrage y eft excellent, & la mer, dans ces parages, n'a prefque jamais d'agitation redoutable.

---

## 2. *De la Louifiane.*

Cette vafte contrée s'étendoit fort loin au delà de la rive occidentale du Miffiffipi ; aujourd'hui ce fleuve eft une de fes limites. Sur la rive occidentale, font de diftance en diftance des forts que les Efpagnols entretiennent avec foin. On rapporte que les eaux de ce grand fleuve ont, comme celles du Gange dans l'Inde, cette propriété falutaire, que l'on peut s'y baigner tout en fueur fans en être incommodé : l'épreuve feroit peut-être téméraire. On n'a pas encore découvert la fource de ce beau fleuve : les voyageurs les plus déterminés ne l'ont guere remonté que de deux cents lieues au deffus du faut Saint-Antoine, qui en barre le cours par une cafcade affez élevée, vers le quarante-fixieme degré de latitude. De là jufqu'à la mer, c'eft-à-dire, dans l'efpace d'environ fept

cents lieues, la navigation n'est pas interrompue.

La Louisiane a reçu son nom des François, qui la découvrirent dans le dernier siecle; il renferme une multitude de nations sauvages qu'il seroit difficile d'assujettir; quelques-unes d'entre elles seulement reconnoissent la domination Espagnole. Telle est généralement la position des Européens en Amérique.

Le climat varie beaucoup dans une si grande étendue de pays, & les chaleurs n'y sont pas telles qu'on devroit les attendre de sa latitude. Les épaisses forêts qui empêchent les rayons du soleil d'échauffer ce sol; des rivieres innombrables qui y entretiennent une humidité presque constante; les vents qui, par une longue continuité de terre, arrivent du nord; toutes ces raisons expliquent ce phénomene. La Louisiane passe néanmoins pour un beau pays. Entre ses principales productions, on compte le tabac, la cire végétale, & l'indigo; on en tire aussi de bonnes pelleteries.

*La Nouvelle-Orléans*, sur le Missisipi, capitale fondée en 1717; elle ne prit quelque consistance qu'en 1722; elle est petite, tirée au cordeau; ses maisons, bâties de bois sur briques, sont commodes; mais elle n'est pas avantageusement située pour le commerce, quoiqu'avec un port sûr; mais les vaisseaux n'y parviennent qu'avec peine & lenteur: ce n'est pas faute de profondeur du fleuve, s'il est vrai qu'elle y soit d'environ quatre cents pieds. Cette ville a été cédée par la France à l'Espagne avec toute la contrée qui en dépendoit, à la suite de l'avant-derniere guerre malheureuse de la France contre la Grande-Bretagne, & dans laquelle étoit entrée l'Espagne.

## 3. *Du Nouveau-Mexique.*

Les ſaiſons y ſont tempérées, de ſorte que les Européens n'ont point à y redouter les maux qui les accablent ordinairement quand ils ſe tranſportent dans des climats lointains ; ce pays eſt néanmoins mal peuplé. La terre y renferme dans ſon ſein, de l'or, de l'argent, & des pierres précieuſes. On y joint le *Nouveau-Léon*, la *Nouvelle-Navarre*, la *Nouvelle-Andalouſie*, & la *Californie*. Le premier de ces pays eſt ſous les ordres du Gouverneur particulier du Nouveau-Mexique, & les trois derniers forment enſemble un autre Gouvernement. La majeure partie de toutes ces contrées eſt peu connue des Eſpagnols même.

### *Nouveau-Mexique propre.*

Les Eſpagnols y trouverent des villes bâties en pierres, des villages, & des habitans bien vêtus. Il n'en eſt point en Amérique plus en état de ſe défendre, & plus dangereux par l'uſage qu'ils font de l'arc & de la fleche. Telle eſt, dit-on, leur adreſſe à lancer le dard, qu'à une grande diſtance ils atteignent un grain de maïs dans ſon épi mûr, ſans toucher à l'épi même. Friands de la chair de mulets, on les a vu enlever quelquefois ceux des Eſpagnols, laiſſant ſur le chemin les caiſſes d'argent dont ils étoient chargés, tant ils mépriſent les riches métaux que nous avons le malheur de rechercher avec tant de paſſion, & dont tant d'autres peuples ſavent ſe paſſer.

*Santa-Fé*, capitale, élevée par les Espagnols sur un plan régulier; elle est le siége d'un Evêque.

*Nouveau-Léon.*

*Présidio (fort) de Saint-Jean*, sur le fleuve del Norte ou Bravo.

*Nouvelle Navarre.*

*Présidio de Janos.*

*Nouvelle-Andalousie.*

Elle est formée des provinces ou districts de *Sonora* & *Cinaloa*, très-riches en mines d'or & d'argent. Dans la premiere on a découvert il y a peu d'années, assure-t-on, dans la campagne de *Ciénequilla*, une mine de quatorze lieues d'étendue, qui, à environ deux pieds de profondeur seulement, donne un si grand nombre de grains d'or, qu'on en a tiré, en très-peu de temps & avec un fort petit nombre d'ouvriers, plus de mille marcs. La mine de *Baguachi* rend huit marcs par quintal, & les pierres qu'on tire de celle du *Promontorio*, sont presque de l'argent vierge. On emploie à présent beaucoup de travailleurs dans ces différentes mines.

*Cinaloa*, sur une riviere du même nom.

*Californie.*

C'est une presqu'isle mal peuplée, où des terreins couverts de fleurs & naturellement fertiles confinent à des terreins incultes ou à des rochers, dont quelques-uns renferment des volcans. Le vin,

qui croît en quelques cantons, a un goût approchant de celui de Madere, & peut passer pour le meilleur qu'on ait jamais recueilli dans le Nouveau-Monde. La pêche des perles y est plus riche que par tout ailleurs : les huîtres nacrées sont accumulées sur ses côtes. On y distingue un petit poisson à coquille, qui est peut-être le plus beau & le plus curieux qui existe; son éclat surpasse celui des plus belles perles, & il lance des rayons au travers d'un vernis d'une couleur bleue, la plus magnifique qu'on puisse voir. On trouve aussi un lapis qui fait le même effet que le vernis le plus pur & le plus transparent, qui fournit un mélange de couleurs que la nacre la plus fine ne peut égaler. Les insectes de ce pays ne sont ni vénimeux ni multipliés. La Cour d'Espagne, après avoir expulsé les Jésuites de cette presqu'isle, s'occupe à en faire un boulevart de son Empire en Amérique.

*Saint-Joseph*, petite ville près du cap Saint-Lucar, avec un bon port; les vaisseaux qui viennent des isles Philippines y abordent, trouvent des rafraîchissemens & des avis.

---

## 4. *Du Mexique ou de la Nouvelle-Espagne.*

On dit que cette vaste contrée doit son nom à une ancienne idole appelée *Mixitli*, dont les Espagnols ont fait le mot *Mexique*. Dans l'intérieur, l'air est plus doux, plus pur, & le sol plus fertile & plus varié que sur les côtes ; celles de

l'est sur-tout sont abandonnées à leur état presque entiérement inculte & désert. C'est un des plus riches pays de la terre, par ses mines d'or & d'argent; les dernieres rendent beaucoup plus que les premieres. On y en a vu des morceaux de deux livres; mais communément ils ne surpassent pas la vingtieme partie de ce poids. L'or s'y trouve en grains dans le lit même des torrens. Quelques veines de ces mines s'enfoncent à une profondeur étonnante. Il y en a aussi de différentes sortes de pierres précieuses.

Le Mexique est sans contredit le plus beau fleuron de la couronne d'Espagne dans le Nouveau-Monde. Aucun pays ne le surpasse par l'abondance de grains, d'excellens fruits, de racines, & de plantes salutaires. Un arbre qui lui est particulier est l'*Aguacate*, dont la feuille répand une odeur douce, & dont le fruit, semblable à la poire, est d'une saveur admirable; son noyau fournit de l'huile, semblable à celle de l'amande amere. L'arbre de la *Vanille* est un des plus précieux. Un des plus utiles est le *Maybey* ou *Maguey*, dont les racines donnent un fil qui sert à faire des toiles, des lacets, & les pointes des feuilles, des clous ou aiguilles; les feuilles elles-mêmes servent à couvrir les toits, & on en tire encore du fil; sa souche creusée donne un baume ou suc, qui, étant fermenté, est aussi agréable, aussi fort que le vin; c'est ce qu'on appelle *la Pulque*. D'autres productions précieuses sont l'indigo, le meilleur qu'il y ait au monde, la cochenille, le cacao, & le sucre. Quelques provinces, comme celles de Guaxaca & de Guatimala, fournissent la meilleure & la plus belle

ſoie. Tous les arbres ſont, pendant l'année entiere, couverts de fleurs ou de fruits, & chaque mois y offre le mélange du printemps, de l'été & de l'autonme. On y voit des forêts d'orangers & de citronniers.

Dans une multitude d'animaux peu connus ailleurs, eſt le *Babouin* de Campêche; il eſt fort laid, & plus gros qu'un lievre, avec une queue longue de deux pieds & demi; ſon corps & la partie ſupérieure de ſa queue ſont couverts d'un poil noir, long & groſſier : ces animaux courent en troupes dans les forêts, s'élancent d'un arbre à l'autre, font un bruit effrayant, & lancent à l'homme qui eſt ſeul, tout ce qu'ils peuvent rencontrer, même leur urine & leurs excrémens; ils le menacent en ſe ſuſpendant par leur queue à des rameaux d'arbres; mais ils fuient quand ils voient deux ou trois hommes enſemble.

Entre les oiſeaux rares eſt le *Macaw*, dont le plumage eſt varié de rouge, de bleu & de vert, avec le bec jaune. Le matin il fait de grands cris, ſemblables à la voie humaine; il contrefait le cri des animaux comme la voix de l'homme : on l'apprivoiſe aſſez facilement.

Les ſerpens ſont nombreux dans ce pays; il en eſt qui ont ſix à ſept pieds de longueur. On y rencontre entre autres le dangereux ſerpent à ſonnettes, dont on a parlé ailleurs. Les ſauterelles y dévaſtent quelquefois les campagnes; elles s'élevent en eſſaims ſi nombreux, qu'ils obſcurciſſent le ſoleil : en une nuit elles dévorent les productions du canton ſur lequel elles ſe précipitent; en vain cherche-t-on à les épouvanter par un bruit effrayant.

Les habitans de la Nouvelle-Espagne sont de diverses races. Les Espagnols qui arrivent de la Métropole, sont connus sous le nom de *Chapetons* ; ils sont les plus puissans, & exercent les emplois, quoiqu'il n'y ait pas de loix qui en excluent les *Créoles*, qui sont les descendans des Espagnols, d'abord établis en Amérique, & même des conquérans. Les *Mulâtres* sont issus d'un Européen & d'une Négresse ; les *Métifs*, d'un Européen & d'une Indienne. Cette race mixte est la plus nombreuse & la plus laborieuse ; leurs enfans se nomment *Mestices*, leurs petits-fils, *Terceroens de Indiens* ; leurs descendans, en s'unissant avec les véritables Espagnols, deviennent *Quarteroens de Indiens* : la cinquieme génération jouit de tous les priviléges des Créoles. Viennent ensuite les *Negres*, qui sont pour l'ordinaire magnifiquement vêtus ; enfin les *Indiens*, qui forment la classe la plus basse de toutes, quoiqu'ils soient censés libres.

Le Mexique est gouverné par un Vice-Roi, qui jouit des plus grands honneurs & d'un pouvoir presque illimité. On divise ce pays en trois grands départemens ou tribunaux, appelés *Audiences* ; savoir celles de *Mexico*, *Guadalaxara*, & *Guatimala* ; chacune desquelles se subdivise en plusieurs provinces. De la premiere de ces Audiences dépendent le *Nouveau-Léon* dans le *Nouveau-Mexique*, & la *Louisiane* : de la seconde, la *Nouvelle Navarre*, la *Nouvelle-Andalousie*, & la *Californie*. Ces provinces ont été décrites ci-devant dans leur ordre naturel.

## *Audience de Mexico.*

Elle eſt la plus importante, & ſurpaſſe de beaucoup les autres par la richeſſe & la bonté de ſes productions, par l'or, l'argent & les pierres précieuſes qu'on y trouve. Elle ſe partage en ſept provinces, qui ſont, le *Mexico propre*, le *Mechoacan*, la *Guaſteca*, le *Tlaſcala*, le *Guaxaca*, le *Tabaſco*, & l'*Yucatan*.

### *Mexico propre.*

*Mexico*, capitale de la Nouvelle-Eſpagne. On fait remonter ſa fondation à la fin du treizieme ſiecle; & quand les Eſpagnols, aux ordres de *Cortez*, la conquirent, ils y avoient trouvé, ſi l'on en croit quelques-uns, trois cent mille habitans, de beaux édifices, le palais du Souverain bâti de marbre & de jaſpe, décoré d'une place ſuperbe, où l'on étaloit toutes les productions du pays, toutes les richeſſes de l'Art, entre autres de beaux ouvrages d'orfévrerie. Mais c'eſt, ſelon d'autres, une exagération, & ce n'étoit qu'un vaſte amas de cabanes. Quoi qu'il en ſoit, cette ville ayant été preſque totalement détruite par les guerres dont elle fut le théatre, *Cortez*, qui l'avoit conquiſe en 1521, la fit rebâtir d'une maniere fort ſupérieure, dit-on, à ce qu'elle avoit été. Ce qui intéreſſe le plus, c'eſt ſon état actuel, ſi l'on ſuſpend ſon jugement ſur ce qu'en ont dit des Papiers-Nouvelles, en 1787, que cette capitale venoit d'être malheureuſement détruite *en entier* par un tremblement de terre, dont il ne s'eſt échappé qu'une partie des habitans: on

peut croire que ces effets ont été moins terribles. Cette ville, le fiége du Vice-Roi & d'un Archevêque, eft la plus peuplée de l'Amérique, & l'une des plus opulentes de l'Univers. Elle s'éleve fur un lac & des marais, dont les environs offrent des fites charmans : on y aborde par de larges levées, bâties fur pilotis, ainfi que par de larges canaux ; c'eft une des plus régulieres qui exiftent ; elle forme un carré parfait, dont chaque côté a une demi-lieue de long ; au centre eft une grande place : fes maifons, conftruites ou de pierres ou de briques, font affifes fur des pilotis peu élevés : une grande partie de la ville étant bâtie fur des marais, il arrive quelquefois que des maifons s'y enfoncent; elle eft expofée auffi aux inondations comme aux tremblemens de terre; auffi voit-on chaque année quelques maifons & des habitans emportés par les flots, malgré les canaux, les étangs & les éclufes, conftruits à grands frais. En 1763 on a coupé une montagne pour donner aux eaux un écoulement facile, & l'on s'occupe même à deffécher le lac. Il faut convenir que les habitans de cette ville doivent ne pas fe croire trop en fûreté : quelques autres villes en Europe même font dans ce caslà : mais l'air qu'on refpire à Mexico eft tempéré. *Charles-Quint* ayant demandé à un Efpagnol qui en arrivoit, combien il y avoit de temps entre l'hiver & l'été : *Autant*, répondit-il avec autant de vérité que d'efprit, *qu'il en faut pour paffer du foleil à l'ombre.* On voit dans cette ville de vaftes hôtels, mais prefque fans commodités & fans élégance; les édifices publics y font accumulés, mais fans goût ; la richeffe feule

éclate dans les uns & les autres : toutes les places ont la même forme, & les fontaines se ressemblent toutes. Les seuls monumens dignes de fixer l'attention d'un voyageur, sont la cathédrale, le palais du Vice-Roi, & celui del *Vallé*, appartenant aux descendans de *Cortez*, & bâti sur les ruines du palais de l'Empereur *Montezuma*: mais il y a des places & des rues ornées des plus riches boutiques de l'Univers; l'abondance des choses précieuses en or, en argent, en pierreries, & des plus riches étoffes de soie, est incroyable. Tels sont aussi le luxe & la magnificence qui regnent dans cette capitale, que la plupart des ustensiles qui sont ailleurs de fer ou de cuivre, y sont d'argent ou d'or; ces riches métaux servent à l'ornement des valets & des chevaux. Des Negres y portent communément de superbes dentelles & broderies : de jeunes Négresses, favorites de leurs maîtres, sont couvertes d'or, de perles & de pierreries, autant ou plus que les dames même. Celles-ci ne l'emportent que par un cortége, réservé chez nous à la souveraineté. Un ancien proverbe dit qu'il y a quatre belles choses à voir dans cette ville : *les femmes, les habits, les équipages, & les rues*. Parmi ses habitans on voit à peine mille visages de la même couleur. Il est étonnant que sans port & sans communication avec la mer par aucune riviere navigable, elle soit le centre de tout le commerce qui se fait avec la Métropole & les Indes Orientales. Ici demeurent les plus riches Commerçans; ici se rassemblent les marchandises qui sont destinées pour le Pérou, les Philippines & l'Espagne. On y apporte tout l'or &

l'argent qui doit être converti en monnoie, ainsi que tout le produit du dixieme que le Roi retire des mines.

*Pachuca*, ville près de laquelle sont des mines d'argent, profondes de plus de mille pieds, & où plus de mille malheureux Negres travaillent sans cesse.

*Acapulco*, petite ville, chétivement bâtie & mal-saine, mais qui a le port le plus profond, le plus vaste & le plus commode de la Nouvelle-Espagne; il n'a pour défense qu'un château médiocrement fort : c'est là qu'arrive le galion de Manille dans les Philippines, & que les Négocians du Mexique accourent pour échanger leur argent & leur cochenille contre les denrées & les marchandises de l'Asie : il s'y rend aussi des navires chargés du Pérou & du Chili. Cette foire, qui dure trente jours, opere les fortunes les plus rapides.

*Méchoacan.*

Son nom signifie *pays de poissons*, & il est dû à ses lacs poissonneux. Ses habitans indigenes, aussi adroits qu'ils sont forts, excellent à fabriquer des étoffes & des ouvrages en plumes.

*Valladolid*, ville épiscopale, dont le nom a été substitué par les Espagnols à celui de Méchoacan.

*Guasteca.*

*Saint-Stilvara del Puerto* ou *Panuco*, capitale & siége d'un évêché, sur la riviere de ce dernier nom.

*Tampico*, ville maritime, munie aujourd'hui de bonnes fortifications.

## *Tlaſcala.*

Telle étoit, lors de l'apparition des Eſpagnols, la fécondité de cette province, qu'on l'appeloit la *terre à pain*, à cauſe de l'abondance du maïs qu'on y cultivoit. Les ouragans y ſont terribles, & les inondations communes.

*Puebla de los Angelos*, ſur la Zacatula, capitale & ſiége d'un évêché; elle eſt tirée au cordeau, grande, riche, & très-commerçante : la plupart des verres & des criſtaux qui ſe vendent dans le Mexique ſortent de ſes ateliers; on y fabrique auſſi d'excellens chapeaux, & des draps auſſi eſtimés que ceux de Ségovie.

*Tlaſcala*, ci-devant capitale de la province, renommée encore par ſa fabrique de vaiſſelle de terre, qui égale la plus belle de l'Eſpagne.

*Xalapa*, ville épiſcopale, où ſe tient une foire célebre qui dure quatre mois, & qu'on prolonge encore quelquefois : c'eſt de là que les métaux & autres objets fournis par le Mexique en échange des productions & marchandiſes de l'Europe, ſont envoyés à la Vera-Cruz pour y être embarqués

*Vieja* (*vieille*) *Vera-Cruz*, premiere ville, fondée par *Cortez*, ſur la plage où il aborda d'abord : elle eſt placée ſur les bords d'une riviere, tarie une partie de l'année, mais qui dans la ſaiſon des pluies peut recevoir les plus grands vaiſſeaux : ils y étoient expoſés à la violence de tous les vents; c'eſt pourquoi cette place a ceſſé

d'être l'entrepôt de toutes les richesses que l'Espagne retire annuellement du Nouveau-Monde ; mais elle est encore regardée comme un des boulevarts du Mexique.

*Nueva* (*Nouvelle*) *Vera-Cruz*, située à cinq ou six lieues au sud de la précédente, avec un port formé par la petite *Isle de Saint Juan d'Uloa*, & qui a l'inconvénient de ne pouvoir contenir qu'une trentaine de vaisseaux, encore ne les met-il pas entiérement à l'abri des vents du nord ; & l'entrée en est si resserrée, qu'il n'y peut passer qu'un navire à la fois ; des rochers à fleur d'eau en rendent même l'approche dangereuse. C'est néanmoins l'asile le moins mauvais de la côte orientale du Mexique, & on en a fait une place qui passe aujourd'hui pour la meilleure forteresse de tout le continent de l'Amérique ; elle est régulièrement bâtie en bois ; mais ses habitans sont incomparablement plus riches que nombreux. Le soleil y est brûlant, & les orages y sont aussi fréquens que terribles ; c'est là qu'aborde la flotte qui vient de *Cadix* pour approvisionner ce pays ; elle se rafraîchit en passant à l'*Isle Porto-Rico*, l'une des *Antilles*. Le trésor royal de *Mexico* attend l'arrivée des vaisseaux de registre, & s'arrête à *Puebla de los Angelos*. La flotte prend ensuite la route de *la Havane* ; de là par le canal de *Bahama* à *Cadix*. Ces vaisseaux de registre ont remplacé les galions, pour empêcher le commerce interlope, parce que leur nombre est indéterminé, & le temps de leur arrivée incertain. Il faut observer que les saisons pour le départ de la Vera-Cruz ne sont pas toutes également favorables ; il seroit dangereux de

de mettre à la voile dans les mois d'Août & de Septembre, & impossible en Octobre & en Novembre. Le territoire de cette ville produit un coton supérieur à toutes les autres especes.

*Perote*, citadelle magnifique, construite en 1770, à vingt-quatre lieues de la mer, au débouché des montagnes, & dans une plaine que rien ne domine. L'arsenal, les casernes & les magasins y sont à l'abri des bombes.

*Guaxaca.*

*Guaxaca*, capitale & siége d'un évêché. Elle est située dans la belle vallée que Charles-Quint donna à *Cortez*, le conquérant du Mexique, sous le titre de Marquisat *del Vallé*, dont jouissent ses descendans. Elle a cinq lieues de long sur quatre de large; ses pâturages nourrissent des brebis, qui fournissent peut-être la meilleure laine de la Nouvelle-Espagne, & ses chevaux sont très-estimés.

*Alvarado*, forteresse importante, avec un chantier de marine à l'embouchure de la riviere de même nom.

*Tecoäntepec*, port où relâchent les vaisseaux du Pérou & du Chili. Au devant, est un rocher percé, où la vague entre & s'élance par le trou qui est au sommet; on l'appelle le *Buffadore.*

Dans cette province sont les montagnes *Quelenes*, effayantes par leurs rochers nus & élancés, mais au pied desquelles on voit les campagnes les plus fertiles & les plus riantes.

### *Tabaſco.*

*Tabaſco* ou *Nueſtra Senora de la Victoria* (*Notre-Dame de la Victoire*), ſur les bords du Tabaſco : elle eſt le ſiége d'un évêché, & la ſeule ville de la province.

### *Yucatan.*

C'eſt une preſqu'iſle où par-tout l'eau eſt ſi près de la terre, & où les coquillages ſont ſi abondans, qu'il eſt très-probable qu'elle a été couverte autrefois par les eaux de la mer. Sa plus grande richeſſe eſt le bois de teinture, ſi connu ſous le nom de *Campêche* ; ceux qui l'abattent ont ſans ceſſe de l'eau ou de la boue juſqu'aux genoux, & trouvent à peine un petit eſpace deſſéché pour y élever leurs huttes. La partie la plus intérieure de ce bois, d'abord rouge, devient noire quelque temps après qu'il a été coupé ; il n'y a que le cœur de l'arbre qui donne le noir & le violet. Les premiers Eſpagnols qui parurent ſur ces côtes (au commencement du ſeizieme ſiecle) y trouverent établi, dit *Herrera*, un uſage très-ſingulier : les hommes y portoient des miroirs d'une pierre brillante, dans leſquels ils ſe contemploient ſans ceſſe, tandis que les femmes ne ſe ſervoient pas de cet inſtrument ſi cher à la beauté.

*Mérida*, capitale & ſiége d'un évêché.

*Saint-Franciſco de Campêche*, ville riche par le commerce du bois de ce nom, &, pour ainſi dire, le ſeul port de la province.

### *Audience de Guadalaxara.*

Le climat y eſt tempéré & le ſol extrêmement abondant en métaux : elle comprend ſix provinces, ſavoir, la *Nouvelle-Galice*, le *Xaliſco*, le *Chiametlan*, *las Zacatecas*, le *Culiacan*, & la *Nouvelle-Biſcaye.*

### *Nouvelle-Galice.*

*Guadalaxara*, ſur la Barania, capitale où ſiégent l'Audience & un Evêque.

### *Xaliſco.*

L'argent qu'on tire de ſes mines eſt plus fin que celui du Pérou.

*Compoſtella*, capitale, où étoit ci-devant un ſiége épiſcopal, qui a été transféré à Guadalaxara.

*Xaliſco*, ville Indienne.

### *Chiametlan.*

*Chiametlan*, ville peu remarquable.

### *Las Zacatecas.*

*San Luis de Zacatecas*, ville épiſcopale.

### *Culiacan.*

*Culiacan*, ville peu importante.

### *Nouvelle-Biſcaye.*

*Durango*, ſiége d'un Evêque.

## *Audience de Guatimala.*

Elle ſe partage en ſept provinces, qui ſont, le *Guatimala*, le *Soconuſco*, le *Chiapa*, la *Vera-Paz*, *las Honduras*, le *Nicaragua*, & la *Coſta-Rica.*

### *Guatimala.*

Cette province produit un indigo ſupérieur à celui qu'on recueille dans tout le reſte de la Monarchie Eſpagnole, & elle en eſt une des plus riches; mais aucune n'eſt plus ſujette aux tremblemens de terre, & ils y ont formé des volcans.

*Saint-Yago de Guatimala*, ou ſimplement *Guatimala*, capitale, qu'un tremblement de terre a détruite de fond en comble en 1772, & ce n'a pas été la ſeule fois que cette ville infortunée a ſubi ce terrible ſort: elle étoit belle, peuplée, opulente, & l'on y reſpiroit un air doux, dans une poſition entre deux montagnes, dont l'une au ſud, abondante en ſources, & couverte d'une éternelle verdure, ne préſente que des fleurs & des fruits délicieux, mais dont l'autre, ſituée au nord, contraſte bien étrangement avec la premiere: ſon aſpect eſt horrible; au lieu de verdure, ce n'eſt qu'un amas de cendres & de pierres calcinées d'une groſſeur énorme: les métaux bouillonnent perpétuellement dans ſon ſein avec un bruit effrayant, ſemblable à celui du tonnerre; de ſon ſommet s'élancent des flammes & des torrens de ſoufre. Une ſemblable poſition a fait dire que Guatimala étoit ſituée entre

le Paradis & l'Enfer. Un tremblement de terre épouvantable, joint à l'éruption d'un volcan, l'avoit déjà renverſée en 1751; il en couta la vie à plus de 50000 ames. Ayant été rebâtie à peu de diſtance de ſa premiere poſition, elle a ſubi une ſemblable cataſtrophe en 1772; alors on s'eſt propoſé de la rebâtir avec autant de magnificence, mais à huit milles de là. Reſte à ſavoir ſi ce projet eſt exécuté. C'eſt de cette ville qu'on expédioit par la mer du Sud les objets que demandoit le Pérou. L'or, l'argent & l'indigo deſtinés pour l'Europe étoient portés à dos de mulets au bourg de *Saint-Thomas de Caſtille*, ſitué ſur un lac très profond, qui communique au golfe de Honduras : ces richeſſes étoient échangées dans cet entrepôt contre les marchandiſes arrivées d'Europe dans les mois de Juillet ou d'Août.

A ſix lieues de Guatimala, eſt une vallée charmante, renommée par ſon froment, qui eſt le meilleur du Mexique.

*Petapa*, ville peuplée d'Indiens & d'Eſpagnols, & gouvernée de pere en fils par un Indien, deſcendant des Rois du pays, qui a le droit de nommer chaque jour un certain nombre d'habitans pour le ſervir à table, & dont le pouvoir eſt néanmoins limité par un Religieux qui vit avec le faſte d'un Evêque.

*Amatitlan*, ville réguliérement bâtie, & dont le nom ſignifie *ville des Lettres*, parce qu'on y excelloit dans l'Art d'écrire, ou de deſſiner ſur l'écorce d'arbre des eſpeces d'hiéroglyphes.

## *Soconusco.*

Cette contrée est renommée par la perfection de son cacao : la plus grande partie de ce fruit sert à l'Amérique même ; deux cents quintaux sont destinés pour la Cour, & ce qu'elle ne peut consommer se vend le double de ce que coute celui des Caraques ou Caracas.

*Soconusco* ou *Guevetlan*, près des bords de la mer ; c'est la seule ville de cette province, & tout son commerce consiste en cacao.

## *Chiapa.*

*Chiapa* ou *Ciudad Réal*, petite ville qui n'est guere habitée que par de pauvres nobles Espagnols, & où se font entendre des tonnerres effrayans. Elle est décorée du titre de capitale de la province, & d'un évêché.

*Chiapa dos Indos*, ainsi nommée parce qu'elle n'est peuplée que d'Indiens, qui jouissent de grands priviléges, sont gouvernés par un Chef de leur nation, & vivent dans une grande aisance, elle est située sur les bords du Tabasco, & bien plus considérable à tous égards que la ville précédente.

## *Vera-Paz.*

Ses anciens habitans avoient l'art de composer des tableaux de plumages éclatans : depuis que ce genre d'industrie a été abandonné, la province a perdu toute son importance.

*Coban*, ville autrefois épiscopale.

## *Honduras.*

La partie orientale de cette province eſt habitée par des Indiens libres, nommés *Moſquitos*, chez qui les Anglois avoient ſu former quelques établiſſemens. C'eſt de là qu'ils envoyoient à la Jamaïque, de là en Europe, des bois de Mahagoni & de Campêche, des écailles de tortues, & autres objets ; mais, par une convention faite depuis peu entre les Cours de Madrid & de Londres, ils ont renoncé à ces établiſſemens.

*Comayaga* ou *Valladolid*, ſur le Chamahicon, petite ville où ſiége un Evêque qui prend le titre de la province même.

*Omoa* ou *San Fernando d'Omoa*, fort très-important ſur les bords de la mer.

*Ruatan*, iſle fortifiée, avec un bon port.

## *Nicaragua.*

Six mois d'une pluie qui tombe en torrens, & ſix mois d'une ſéchereſſe dévorante, affligent chaque année cette province.

*Léon*, capitale, ſur les bords d'un grand lac qui porte le nom de la province & communique aux deux mers ; elle eſt aſſez grande, agréable, & commerçante.

*Granada*, ſur le même lac, ville mieux bâtie, plus peuplée & plus commerçante encore que Léon.

*Nicaragua*, ville dans une poſition à peu près ſemblable, & au nord-eſt de laquelle eſt l'iſle *Opetopec* ou *Mumbacho*, dans le lac même ; un volcan qu'on y voit, n'empêche pas qu'elle ſoit agréable & fertile.

### *Costa-Rica.*

On croiroit volontiers que ce nom, qui veut dire *côte riche*, fut donné par dérision à cette province, où l'on voit beaucoup plus de déserts ou de terres incultes, que de campagnes fertiles : elle a seulement quelques ports sur l'une & l'autre mer.

*Carthago*, sur la Herradura, capitale médiocre, & siége d'un Evêque.

*Nicoya*, petite ville à l'embouchure de la riviere de son nom, dans le golfe de las Salinas, avec un chantier de marine. On y teint des draps de Ségovie; & l'on y file une herbe dont on fait des étoffes, qu'on teint avec le sang qui se trouve dans la tête d'un poisson à coquille.

---

## VI.° *Isles Antilles & Lucayes.*

L'ordre semble exiger que la description des Lucayes, comme étant plus au nord, précede celle des Antilles, qui s'étendent jusqu'aux côtes de l'Amérique Méridionale, & sont d'une toute autre importance que les autres.

### *Isles Lucayes.*

Elles sont en grand nombre, mais pas entiérement connues; & toutes les petites ne sont que des rochers à fleur d'eau. On y annexe d'autres isles nommées *Turques* ou *Caïques*, moins connues encore que les premieres. Des différentes

nations Européennes, les Anglois sont les seuls maîtres d'une petite portion de cet Archipel, dont les productions se réduisent à peu de chose, mais dont la situation est assez avantageuse, soit pour assurer leur commerce dans le Nouveau-Monde, soit pour troubler celui de leurs ennemis. On donne encore à ces isles le nom de l'isle & du fameux canal de *Bahama*, qui n'en sépare qu'une partie de la Floride & de l'isle Cuba: quant au nom de *Lucayes*, il vient d'une autre isle de cet archipel.

*La Providence*, isle la plus remarquable, comme la plus utile : là est la petite ville de *Nassau*, fortifiée, avec un port pour de petits navires ; c'est la résidence du Gouverneur des Lucayes.

*Guanahani* ou *Catt*, autre isle, assez bien peuplée & cultivée, qui mérite d'être citée ici, parce que c'est la premiere que découvrit Colomb, qui lui donna le nom de *San Salvador*.

---

## *Isles Antilles.*

Le nom de ces isles, découvertes par Colomb, leur vient de ce qu'on les rencontre avant d'arriver au Continent de l'Amérique ; elles forment une espece de barriere devant le golfe du Mexique. Le climat en général n'y est pas fort sain, & elles servent annuellement de tombeau au quart des Européens que l'intérêt y conduit, d'autant qu'il en est peu qui observent le régime de vie nécessaire. On n'y connoît pas d'hiver ; la chaleur y est communément excef-

ſive : des ouragans terribles, des tremblemens de terre y portent quelquefois la terreur & la déſolation; d'un autre côté, des inſectes, tels que les fourmis rouges, en dévorent de temps à autre les productions. Le ciel ſemble auſſi ſe fondre en torrens durant environ trois mois, à commencer de la mi-Juillet; de là une humidité qui rend l'air malj ſain & corrompt les comeſtibles. Tant de fléaux ne contre-balancent que trop les avantages qu'offrent ces iſles. Leurs productions, arroſées par les ſueurs, quelquefois même le ſang des Negres, ſont auſſi abondantes que précieuſes; elles conſiſtent principalement en cannes de ſucre, cacao, tabac, indigo & cochenille. On y fait des étoffes & des toiles d'écorce d'arbre; le coton y eſt de la plus grande fineſſe; les écailles de tortue ſont auſſi une branche de commerce. Il y a encore quelques mines d'or, ſur-tout à Cuba & Saint-Domingue. Les forêts ſont peuplées de perroquets, & les arbres toujours verds. Dans la multitude variée des oiſeaux, on diſtingue le colibri. Les jours y ſont égaux aux nuits pendant près de la moitié de l'année.

Les Antilles ſe diviſent en Grandes & Petites; & ces dernieres ſe ſubdiviſent en *Iſles du Vent* ou *Barlo-Vento*, & en *Iſles ſous le Vent* ou *Soto-Vento* : les Eſpagnols les ont ainſi nommées, parce qu'en allant d'Europe au Mexique, ils laiſſent les premieres vers le nord & au deſſus du vent, & les autres au deſſous du vent, qui ſouffle ordinairement de l'eſt à l'oueſt dans ces parages. Les Petites Antilles ſont encore connues ſous la dénomination d'*Iſles Caraïbes*, parce que

c'eſt ainſi que s'appeloient leurs habitans indigenes, dont la race a été preſque anéantie, ainſi que celle des naturels des Grandes Antilles par les Conquérans du Nouveau-Monde.

---

## 1. *Des Grandes Antilles.*

Elles ſont au nombre de quatre, la *Jamaïque*, *Cuba*, *Saint Domingue*, & *Porto-Ricco*.

### *La Jamaïque.*

C'eſt la plus importante & la plus riche des iſles que les Anglois poſſedent dans les Antilles; à peine cependant la quatrieme partie des terres rapporte-t-elle; mais elle eſt d'une fertilité étonnante; & ſi l'on en croit les Anglois, depuis qu'on a ajouté à ſes productions naturelles en y tranſportant des plants de cannelle, ils égalent en qualité ceux de Ceylan. Mais le climat y paſſe pour être plus dangereux que dans toute autre iſle des Antilles; la mortalité y eſt fréquente & rapide comme les fortunes. L'iſle ſeroit inhabitable ſans le vent de mer. Après deux ſiecles de défrichement, il ſe trouve des terreins très-fertiles, même près de la capitale, où un homme libre ne paſſeroit pas la nuit ſans une extrême néceſſité, ſans autre couvert que le ciel. Cette iſle eſt entrecoupée par une chaîne de montagnes, appelées les *Montagnes bleues*, dont l'élévation en pluſieurs endroits eſt d'un mille & trois quarts, ou plus d'une demi lieue au deſſus du niveau de la mer. Du reſte, une verdure perpétuelle, ali-

mentée & embellie par d'abondantes cafcades ; forme un printemps de toute l'année, & préfente un des plus rians fpectacles de la Nature. La Jamaïque a plufieurs ports ; mais il eft dangereux d'approcher de fes côtes fans un bon Pilote, parce qu'elles font bordées de rochers de corail.

*Kingfton*, grande ville, bien bâtie & avec régularité, au fond d'une baie ; elle eft fortifiée, fur-tout du côté de la mer, de la maniere la plus formidable : c'eft aujourd'hui le fiége du Gouvernement.

*Spanish-Town* ou *Saint-Yago de la Vega*, fur les bords de la Cobra : fon dernier nom lui avoit été donné par les Efpagnols, lorfqu'ils poffédoient l'ifle, dont elle a même été la capitale jufqu'en 1756 : elle eft plus brillante par le luxe de fes habitans, que par le commerce.

*Port-Royal*, ville fituée fur un promontoire, avec un beau port, où plus de mille vaiffeaux du premier rang peuvent jeter l'ancre commodément. Près du quai qui le borde, l'eau eft fi profonde, que les vaiffeaux, pefamment chargés, s'y joignent & s'y déchargent prefque fans peine & fans frais. Le port eft protégé par une citadelle redoutable, garnie d'une nombreufe artillerie. C'eft là qu'on embarque la moitié des productions de la Colonie pour l'Europe. Cette ville, affez belle, n'eft cependant plus auffi confidérable & auffi floriffante qu'elle l'étoit avant le tremblement de terre de 1692, qui, joint à la contagion, couta la vie à feize mille habitans : on la releva en partie ; mais en 1722 un ouragan épouvantable en fit encore un monceau de ruines. Ces fléaux n'ont

pu la faire abandonner, à cause de l'avantage de sa situation ; mais ils ont contribué à faire fleurir Kingston.

*Cuba.*

Cette isle, la plus grande des Antilles, est d'une extrême importance pour la Couronne d'Espagne, à qui elle appartient : un Gouverneur ou Capitaine général y commande. Son sol est peut-être le plus fertile de toute l'Amérique. Le tabac est une de ses plus riches productions ; c'est celui des tabacs du Nouveau-Monde qui a l'odeur la plus agréable ; on croit que l'isle en produit annuellement cinquante-cinq mille quintaux. Le sucre fait également une des principales branches de son commerce. Les familles d'abeilles y sont actuellement si nombreuses, que cette isle pourra bientôt approvisionner de cire toute l'Europe. Les forêts fournissent de beaux bois de construction pour la marine. Quant aux Arts, on ne cultive guere que ceux de nécessité, & ce sont les Noirs & les Mulâtres qui les exercent. La menuiserie y est seule portée à un degré de perfection remarquable. Il est peu de contrées qui ayent de meilleurs ports que cette isle. On a dit d'elle, qu'il y avoit plus d'églises que de hameaux, plus de Prêtres que de planteurs ; mais les choses ont bien changé de face.

*La Havane*, capitale, aujourd'hui la place la plus importante peut être que les Espagnols possedent en Amérique : les travaux qu'ils y ont ajoutés l'ont mise au rang de celles qui sont regardées comme imprenables, s'il en est. Elle a

un port qui eſt l'un des plus ſûrs de l'Univers ; & dans lequel plus de mille vaiſſeaux pourroient ſe placer commodément, y être en ſûreté, ſans ancre & ſans cordages, & parfaitement à l'abri de tous les vents ; il eſt auſſi extrêmement profond. On y entre par un canal long de ſix cents toiſes, bordé de rochers à ſon entrée, & ſi étroit, qu'il ne laiſſe paſſage qu'à un ſeul vaiſſeau à la fois : on pourroit le fermer avec une chaîne. Entre autres forts qui ſervent à ſa défenſe, on admire le *Fort Morro*, qui eſt ſur un rocher, entouré d'un profond foſſé que rempliſſent les eaux de la mer ; il eſt trop élevé pour avoir à craindre le canon des vaiſſeaux, & il peut braver toutes les attaques. La Havane eſt devenue un des plus beaux chantiers de la marine Eſpagnole ; on y conſtruit des vaiſſeaux de ligne du premier rang, même de cent canons & plus. Cette ville eſt grande & bien peuplée ; ſes maiſons, bâties en pierres, ſont plus jolies que magnifiques ; ſes rues étroites, mais propres. Il y a une Univerſité. Les égliſes y ſont belles, & richement décorées ; les lampes, les chandeliers, les ornemens d'autel ſont d'or & d'argent ; on y voit quelques lampes d'argent d'un travail ſingulier, & ſi grandes, qu'elles peſent juſqu'à un quintal. On a fait dans cette capitale des embelliſſemens qu'on déſiroit depuis long-temps, entre autres, une belle ſalle de ſpectacle. C'eſt à la Havane que ſe raſſemblent en Juillet & Août les flottes Eſpagnoles chargées pour l'Europe.

Au ſud de la Havane & à une aſſez grande

diſtance de la côte méridionale, eſt l'*Iſle de Pinos*, aſſez grande, montueuſe, couverte de pins, & ſans lieu remarquable.

*Sant Yago* ou *Cuba*, ville peu conſidérable aujourd'hui, & qui a joui du titre de capitale de l'iſle; elle a un port ſûr & commode, à peu de diſtance de ſa ſituation; & là réſide l'Evêque de Cuba.

*Cumberland*, havre important par les travaux qui ont été terminés en 1783 pour le rendre plus commode & plus ſûr qu'il n'étoit; il eſt même fortifié de maniere à rendre vaines les attaques d'un ennemi.

## *Saint-Domingue.*

Cette grande iſle, qui fut nommée *Hiſpaniola* (*Petite Eſpagne*) par Chriſtophe Colomb, eſt partagée inégalement entre les François & les Eſpagnols; & elle eſt cultivée en raiſon de la différence connue entre l'induſtrie ou l'activité des premiers & celle des derniers. La portion de ceux-ci eſt néanmoins la plus féconde naturellement, comme la plus étendue. On remarque dans cette iſle, des couleuvres qui avalent des poules entieres, des ſcorpions non vénimeux, & au contraire une eſpece d'araignées très-groſſes, dont la morſure eſt dangereuſe; des crocodiles qui, en appuyant leur queue contre terre, atteignent l'homme à la courſe; ils s'élancent avec une rapidité incroyable, mais en ligne droite, ce qui permet de leur échapper. Il en eſt qui ont plus de vingt pieds de long. On y voit auſſi une eſpece d'eſcarbot nommé *Lango*,

qui a, dit-on, deux yeux ſous les ailes, outre ceux de la tête, & qui jette une ſi grande lumiere, qu'elle permet de lire, & guide le voyageur; ils ne brillent que dans les grandes chaleurs; & quand ils ſont renfermés, ils ceſſent de briller au bout de huit jours : l'*Iguana*, nommé ailleurs *Guanos*, animal amphibie, qui tient du lézard & du crocodile; les plus grands ont au moins un pied & demi de long & neuf pouces de large; & la queue a deux fois la longueur du corps : ſa figure eſt horrible, mais il n'eſt pas d'animal plus doux & moins mal-faiſant; il n'a point de voix, point de cri; ſa patience eſt extraordinaire; il ne ſait ni ſe défendre ni s'échapper, & ſa chair eſt un mets délicieux. Dans les eaux de cette iſle on trouve le *Lamentin*, que Colomb prit pour la Sirene : il a ſous les épaules des nageoires qui ont la forme de mains, & la tête ronde comme celle de l'homme; il ne chante pas, mais il ſe plaint & verſe des larmes; on peut l'apprivoiſer, & on en a vu qui venoient lorſqu'on les appeloit, qui ſuivoient ceux qui leur faiſoient du bien, & qui paſſoient du bord d'une riviere à l'autre chargés d'un enfant. C'eſt ſans doute cet animal qui fit ce que les Anciens attribuoient au Dauphin.

### *Partie Françoiſe de Saint-Domingue.*

C'eſt la plus importante & la plus floriſſante des Colonies Françoiſes, & un Gouvernement général.

*Le Port-au-Prince*, capitale & le ſiége d'un Conſeil Supérieur, avec un port qui peut recevoit des

des vaisseaux de guerre. L'air y est mal-sain, & la chaleur accablante. Un tremblement de terre détruisit cette ville en 1770; mais elle fut bientôt relevée.

*Léogane*, ville qui subit le même sort que la précédente, & qui a été rebâtie en bois. Elle a été le siége du Gouvernement jusqu'en 1750. Sa situation au fond d'un grand golfe, appelé *Cul-de-sac de Léogane*, y facilite le commerce. Au sud-ouest de ce même golfe, est une isle assez grande, du nom de *Goarce.*

*Le Grand* & le *Petit Goave*, au fond du même golfe, & à quelque distance l'un de l'autre. Le premier est une forteresse, & le second a un port où les vaisseaux de toute grandeur peuvent trouver un asile sûr contre les vents: ils sont moins florissans qu'autrefois.

*Saint-Louis*, bourg avec un bon port, même pour les vaisseaux de ligne: il a un fort pour sa défense.

*Le Mole Saint-Nicolas*, ville au nord, qui a un port sûr & commode.

*Port de Paix*, bourg défendu par un fort.

*L'Isle de la Tortue*, assez grande, mais déserte, quoique les cannes de sucre y croissent d'une grosseur prodigieuse, & qu'il y ait des bois précieux.

*Le Cap François*, ville plus considérable aujourd'hui que celle qui jouit du titre de capitale: elle est tirée au cordeau, & divisée en islets couverts de maisons agréables; mais ses rues étroites & sans pente sont bourbeuses, parce que le milieu seul en est pavé: elle a un port propre à recevoir les vaisseaux de toute grandeur: ils y sont

commodément & en sûreté. Cette ville est le siége d'un Conseil Supérieur. L'air y est sain ; ses environs sont agréables, & c'est le lieu du Nouveau-Monde qui produit le plus de sucre & le meilleur.

### *Partie Espagnole de Saint-Domingue.*

Vu sa fertilité naturelle, elle pourroit devenir une très-riche possession, si l'on y mettoit toute l'activité nécessaire.

*San-Domingo* (*Saint-Domingue*), capitale, assez bien fortifiée, à l'embouchure de l'Ozama, qui y formoit un port, aujourd'hui comblé par le sable : quoique peu considérable, elle est la résidence d'un Gouverneur ou Capitaine général, & d'un Archevêque, Primat de toutes les Indes Espagnoles : c'est aussi le siége d'une Audience, à laquelle ressortissent les autres isles de la même domination ; elle a encore une Université.

*Isle de Samana*, où les vaisseaux trouvent un atterrage facile & un asile sûr.

### *Porto-Ricco.*

*Colomb* avoit donné à cette isle le nom de *Saint-Jean-Baptiste* ; mais elle a pris son nom actuel de son port, qu'on appela *riche* à cause de son importance ; l'épithete convient également à l'isle, à cause de sa grande fertilité.

*S. Juan* (*Saint-Jean*) *de Porto-Ricco*, ville épiscopale, fortifiée & protégée par une citadelle, avec un port qui ne laisse rien à désirer qu'un peu plus d'étendue ; elle est peuplée & bien bâ-

tie ; mais l'aspect de ses maisons est un peu défiguré par les rideaux de toile grossiere ou les jalousies de bois qui tiennent lieu de glaces ou de verres, dont la chaleur du climat ne permet pas, dit-on, de se servir. Les flottes Espagnoles, destinées pour l'Amérique, prennent ici des rafraîchissemens.

---

## 2. *Des Petites Antilles, Isles du Vent.*

### *Isles Danoises.*

*Saint Thomas.* Elle a une ville de ce nom ; formée d'une longue rue, habitée par les Danois, & de deux autres petites, qui le sont par des Brandebourgeois & des François réfugiés, avec un port sûr & commode, qui a été déclaré franc. Outre un fort qui s'éleve au milieu du port, il est défendu par deux remparts que la Nature semble avoir formés, pour y placer des batteries : cinquante vaisseaux peuvent y être en sûreté.

*Saint-Jean.* On n'y voit qu'un bourg, défendu par un château.

*Sainte-Croix*, où est le bourg maritime de *Christianstadt*, défendu par une forteresse.

### *Isles Hollandoises.*

*Saint-Martin.* Les François possedent la majeure partie de cette isle ; les Hollandois la plus fertile & la plus riche ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que les Anglois sont les habitans les

plus nombreux de l'isle & les plus riches : à peine s'apperçoit-on même qu'il y a des Hollandois. On n'y parle guere que l'anglois, on en suit les usages ; & le préjugé est poussé si loin, qu'en temps de paix les femmes vont souvent faire leurs couches à *Anguilla*, isle Britannique à deux lieues de là, afin que leurs enfans ne soient pas privés d'une origine regardée dans le pays comme la seule illustre.

*Saba.* C'est une isle très-petite, qui, au premier aspect, ne paroît être qu'un rocher nu ; mais le sommet en est extrêmement fertile, & produit des végétaux d'un goût exquis : on y jouit de l'air le plus pur, & les femmes y conservent une fraîcheur de teint qu'on ne trouve point dans les autres isles.

*Saint-Eustache.* Il n'y a qu'un lieu où l'on puisse débarquer, & l'approche en est défendue par un fort.

### *Isle Suédoise.*

*Saint-Barthélemi*, isle assez stérile, qui a été cédée depuis peu d'années par la France à la Suede, en compensation des avantages dont la premiere de ces Couronnes jouit à Gothenborg, en Suede ; elle a été déclarée libre pour le commerce en faveur de toutes les Nations & pour tous les cultes ; mais elle manque de ports.

### *Isles Angloises.*

*Isles Vierges.* La navigation entre ces isles est agréable ; on croit voir une belle campagne, entrecoupée de bosquets, & l'on y trouve de bons

mouillages : les principales de ces isles sont, *Tortola*, qui a un bourg avec un port sûr, vis-à-vis duquel est une rade spacieuse, qui peut recevoir plus de mille vaisseaux sur un fond de vingt-cinq brasses ; & *Virgen-Gorda* ou *Spanish-Town*, défendue par un fort, avec deux bons ports.

*Anguilla*, ainsi nommée de sa forme, qui va en serpentant ; ses côtes, assez bien défendues, n'offrent que deux rades accessibles aux bateaux.

*La Barboude.* L'air y est si pur & si sain, qu'on y vient des isles voisines pour recouvrer la santé. Sa côte occidentale a une rade, où l'on ne craint ni les écueils ni les vents. Il y a une espece de serpens qu'on y aime, parce qu'outre que l'on n'en craint pas les morsures, ils détruisent les rats, les grenouilles & les crapauds, qui sans eux infesteroient l'isle.

*Saint-Christophe* ou *Saint-Kitt*. Il y a des montagnes qui s'élevent jusqu'à douze cents toises au dessus du niveau de la mer, & qui présentent des rocs effrayans. Le chef-lieu de cette isle est *Basse-Terre*, jolie ville maritime, bâtie par les François, & défendue par un château placé sur un mont, d'où l'on jouit de la perspective la plus agréable. Entre autres forteresses, on distingue *Charles-Town*, aussi sur la mer ; & le fort de *Brimstone-Hill*, que sa situation élevée & ses ouvrages font regarder comme presque imprenable. Les villages de cette isle sont remarquables par la beauté & la propreté de leurs églises, qui sont ornées de bois précieux, odoriférans, & de la plus belle couleur.

*Nevis*. Ce n'est qu'une montagne, dont le sommet s'éleve d'environ onze cents toises au

deſſus du niveau de la mer, & dont les pentes douces ſont couvertes de plantations. Un arbre qui ſemble particulier à cette iſle, eſt le *Diddledoo*, dont les fleurs, propres, dit on, à guérir les jauniſſes, ſont variées d'un très-beau jaune & de l'écarlate la plus brillante ; les brebis y ſont couvertes de poils au lieu de laine, & les écreviſſes ſont, les unes d'un beau bleu de ciel, & les autres brunes & nuancées de jaune. Cette iſle n'offre que de mauvais aſiles aux vaiſſeaux, & ſi l'on craint un ouragan, il faut ſe hâter de fuir. *Charles-Town*, ſur les bords de la mer, en eſt la ſeule ville ; elle eſt belle, riche, & protégée par un fort.

*Antigoa.* Cette iſle paſſe pour être l'arſenal & le chantier des Petites Antilles Angloiſes ; mais les rochers & les écueils qui l'environnent en rendent l'entrée dangereuſe pour ceux qui ne les connoiſſent pas bien : elle eſt importante auſſi par ſes productions. Son chef-lieu eſt *S. Johns-Town*, petite ville, fortifiée, & très régulièrement bâtie : c'eſt la réſidence du Gouverneur général des iſles Caraïbes Angloiſes ; elle a un port commode, mais dont l'entrée eſt embarraſſée par une barre, qui n'eſt couverte que d'environ douze pieds d'eau : mais au midi de l'iſle, il y en a un autre appelé le *Havre Anglois*, qui eſt excellent, bien fortifié, & où les vaiſſeaux de guerre trouvent tous les ſecours néceſſaires pour les mettre en état d'agir.

*Mont-Serrat.* Elle fut ainſi appelée par Colomb, à cauſe de ſa reſſemblance avec la montagne de Catalogne qui porte ce nom, & connu par ſon couvent de Solitaires. Les montagnes de cette

iſle portent une eſpece de boisdont le fruit a la peau & la chair d'un très-beau rouge ; ſa dureté lui a fait donner le nom de *Bois de fer* ; il eſt en effet ſi péſant, qu'il ne ſurnage point ; il réſiſte à toutes les ſaiſons, & n'eſt ſujet à aucune altération. Cette ville manque de ports, & eſt ſouvent dévaſtée par les ouragans ; celui de 1733 fut épouvantable, & fit voler en l'air un moulin entier, qui peſoit deux cents quintaux. Un bourg maritime, du nom de *Baſſe-Terre*, eſt ſon chef-lieu.

*La Dominique.* Colomb donna à cette iſle le nom qu'elle porte, parce qu'il la découvrit le Dimanche. En 1732 elle étoit encore habitée par les Caraïbes. Il y a deux excellentes rades ; le *Bourg des Roſeaux*, protégé par un fort conſidérable, en eſt le chef lieu

*La Barbade.* Cette iſle produit entre autres fruits une eſpece d'orange fort groſſe, d'un goût & d'un parfum ſi agréable, qu'ils lui ont fait donner le nom de *Fruit défendu* : mais on y rencontre l'arbre *Mancelinier*, dont le ſuc eſt peut-être le poiſon le plus violent & le plus actif qu'on ait encore découvert ; le bois en eſt très-beau ; ſon ombre même paſſe pour être empoiſonnée ; mais peut-être en exagere-t-on les effets : cet arbre funeſte ſe trouve auſſi ailleurs. On y voit des cavernes ſingulieres ; telle eſt celle de *Colés-Carce*, ſituée au deſſous d'une ouverture noire & effrayante, creuſée par les eaux, profonde de cent ſoixante-cinq pieds, & d'où l'on ne découvre qu'un roc & un côteau rapide qui y ſemblent ſuſpendus. On deſcend dans la caverne par une pente dangereuſe ; on parcourt en gliſſant un

long canal ; puis on ſe trouve tout-à-coup environné de rocs élevés & perpendiculaires, où la lumiere ne parvient que par un trou qu'on a au deſſus de ſa tête : de là on arrive à *Dry-Cave*, caverne ſeche, qui eſt tapiſſée d'innombrables cylindres de ſtalactites ſuſpendues. Cette iſle a de bons ports , & la Nature & l'Art ont concouru à la fortifier. Son chef-lieu eſt *Bridge-Town* , autrefois *Saint-Michel* ; c'eſt la ville la plus grande & la plus belle des Petites Antilles Angloiſes ; mais elle eſt mal ſituée , au fond d'une baie qui eſt ouverte à tous les vents , quoiqu'elle puiſſe contenir cinq cents vaiſſeaux : elle eſt néanmoins riche , commerçante , & protégée par divers forts , & par la citadelle de *Sainte-Anne* , dans l'intérieur des terres.

*Saint-Vincent*. Ses habitans ſont les Caraïbes & des Negres fugitifs , retirés dans les forêts : ceux-ci y ſont , dit-on , en plus grand nombre que les premiers. Le tabac qu'on recueille dans cette iſle eſt excellent. *Kings-Town* , ſur les bords de la mer, en eſt le chef-lieu.

*Les Grenadins*. C'eſt un groupe d'iſles , dont les principales ſont *Bekia* , habitée par les Caraïbes , & *Cariacou*.

*La Grenade*. C'eſt une des plus importantes des iſles du Vent ; la navigation y eſt avantageuſe , & preſque ſans danger ; le voiſinage du Continent la préſerve des ouragans , ſi funeſtes aux autres iſles Antilles. *Baſſe-Terre* ou *Saint-George* en eſt le chef-lieu. Son port , défendu par un bon fort , eſt aſſez vaſte pour recevoir commodément ſoixante vaiſſeaux de guerre , & ſi ſûr , qu'ils pourroient ſe diſpenſer d'y jeter

l'ancre. Un autre port, nommé *Lewis*, peut mettre à l'abri des orages mille navires de trois à quatre cents tonneaux, & cent autres de mille tonneaux peuvent jeter l'ancre à peu de distance.

## *Isles Françoises.*

*La Guadeloupe.* Cette isle fut ainsi appelée par Colomb, à cause de sa ressemblance avec les montagnes de ce nom qui sont en Espagne : c'est la plus grande des Petites-Antilles, & l'une des plus florissantes : elle est divisée en *Grande* & *Basse-Terre*, séparées l'une de l'autre par un canal que forme la mer ; la seconde de ces parties est proprement la *Guadeloupe*. C'est dans celle-ci qu'on trouve le plus de montagnes, des rochers escarpés, des précipices épouvantables : là est la *Soufriere*, montagne très-élevée, & nommée ainsi, parce qu'elle renferme dans son sein une caverne de soufre, ayant cent pieds dans son plus grand diametre, & d'où s'élance quelquefois de la flamme mêlée à une vapeur noire & épaisse. La Basse-Terre est plus peuplée & plus fertile que la Grande-Terre. Le chef-lieu de l'isle est *St-Pierre*, place maritime, bien fortifiée, & le siége du Gouvernement & d'un Conseil Supérieur ; elle est située dans la premiere de ces parties. La seconde a le *Fort Saint-Louis*, avec un port profond & sûr. Le Gouverneur de l'isle étend son autorité sur les isles la *Désirade*, *Marie-Galante*, & les *Saintes*.

*La Désirade.* Colomb lui donna le nom de *Deseada*, *la désirée*, parce qu'elle fut la premiere des isles Caraïbes qu'il découvrit dans son second

voyage : c'est un réfuge commode pour les Armateurs, & le coton qu'elle produit est le meilleur des isles Françoises.

*Marie-Galante.* Colomb donna à cette isle le nom de son vaisseau : on y voit le bourg de *Basse-Terre*, qui a un port commode.

*Les Saintes*, ou *Isles de tous les Saints.* Ce sont deux isles qui renferment un bon port; l'une est la *Terre d'en-haut*, l'autre la *Terre d'en-bas*; la premiere est la plus grande & la plus riche.

*La Martinique.* Cette isle, quoique moins grande que la Guadeloupe, est la plus importante & la plus riche des Caraïbes Françoises; les ouragans y sont moins fréquens & moins violens que dans la plupart des autres isles : entre autres productions, le tabac en est très-recherché. Le chef-lieu de l'isle est le *Fort-Royal*; c'est une ville assez grande, bâtie avec régularité, & protégée par un fort des plus redoutables, & bien muni; il est situé sur une hauteur, presque environnée de la mer, & à soixante-quinze pieds au dessus de son niveau : cette hauteur étant elle-même dominée par une autre, celle-ci est occupée par une très-bonne citadelle, réguliere. Le port est un des meilleurs des isles du Vent, & c'est le seul de l'isle où les vaisseaux puissent hiverner : cette place est le siége du Gouvernement de l'isle, d'un Conseil supérieur, & d'un évêché créé depuis peu d'années. Plus au nord, est le bourg de *Saint-Pierre*, le plus grand & le plus ancien de l'isle; il est bien défendu, quoiqu'à proprement dire il n'ait point de port; l'embarquement & le débarquement y sont faciles, & on en part en tout temps & par tous

les vents. D'autres bourgs maritimes ſont *Macouba*, renommé par l'excellence de ſon tabac; *la Trinité*, avec un fort & un port ſûr; & le *Cul-de-ſac Robert*, avec un port ſpacieux, où peuvent mouiller les plus gros vaiſſeaux.

*Sainte-Lucie.* Elle doit ſon nom à la Sainte dont on célébroit la fête le jour qu'on la découvrit. Elle a un port appelé *le Carenage*, qui eſt peut-être le meilleur des Petites-Antilles; la Nature y a formé trois carenages parfaits, l'un pour les vaiſſeaux de ligne qui, au nombre de trente, y ſeroient à l'abri des ouragans les plus terribles, ſans prendre la peine d'amarrer, & les deux autres pour les frégates : les vents ſont toujours bons pour en ſortir; mais les vaiſſeaux n'y peuvent entrer à la voile, & un ſeul peut y pénétrer à la fois.

*Tabago.* Cette iſle a de ſûrs mouillages pour les plus gros navires, & ſa proximité du Continent fait qu'elle ne ſe trouve pas dans la direction des ouragans, ce qui eſt un avantage ineſtimable. Ce n'eſt que là, dit-on, que ſe trouve la vraie gomme de *Copal*, qui donne ce beau vernis dont on ſe ſert pour les équipages. Son climat n'eſt pas ſi chaud que ſon voiſinage de l'Equateur paroît l'annoncer, & ſon ſol eſt excellent; mais les campagnes y ſont ſouvent déſolées, comme en d'autres lieux, par des fourmis rouges qui y dévorent tout.



## 3. *Des Petites-Antilles, Isles sous le Vent.*

### *Isles Espagnoles.*

*La Trinidad* ou *la Trinité*. C'est une grande isle, qui a cela de particulier, que les tremblemens de terre, qui y sont fréquens, n'y causent point de ravages; & que les ouragans ne s'y font jamais sentir. Son sol, susceptible des plus riches cultures, est presque entiérement négligé : une rade des plus vastes, à l'ouest, y offre dans toutes les saisons un asile sûr aux Navigateurs. Ses habitans indigenes sont encore nombreux, même plus que les Espagnols, qui n'y possedent que deux bourgades médiocres, dont l'une porte le nom de *Port d'Espagne*.

*Margarita* ou *Marguerite*. Cette isle est à peu près semblable en tout à la précédente : les perles, qu'on trouvoit sur les bancs qui la bordent, lui avoient donné une importance qui ne s'est pas soutenue; les perles ont disparu, & l'isle a été presque oubliée : elle a pour principale habitation celle de *Mon-Padre*, avec un fort. Une autre petite isle de sa dépendance, nommée *Cubagua*, à laquelle la Nature a donné un excellent port, & où l'on avoit bâti une petite ville, sous le nom de *Nouvelle Cadiz*, a été abandonnée.

### *Isles Hollandoises.*

*Buen-Ayre*, petite isle, qui a une bonne rade.

*Curaçao*. C'est la plus considérable de ces isles,

qui ſont de ſa dépendance ; on y voit la ville de *Curaçao* ou *Amſterdam*, belle & aſſez grande, avec un port excellent, mais d'un accès difficile : une fortereſſe conſtruite avec intelligence & bien entretenue, fait ſa défenſe. C'eſt une place de commerce très-riche.

*Aruba*, petite iſle qui, comme la premiere, fournit Curaçao & les vaiſſeaux qui s'y rendent, de quelques rafraîchiſſemens & proviſions de bouche.

## DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Ses principales parties, ſuivant l'ordre le plus naturel, ſont, 1. les poſſeſſions Hollandoiſes ; 2. les poſſeſſions Françoiſes ; 3. les poſſeſſions Portugaiſes ; 4. les poſſeſſions Eſpagnoles ; 5. la Terre Magellanique, à des nations ſauvages. Le plus grand fleuve du Monde arroſe cet immenſe Continent ; il eſt connu ſous le nom de fleuve des *Amazones*, parce qu'on crut d'abord découvrir ſur ſes rives des femmes armées : un très-vaſte pays en porte le nom.

### I. *Poſſeſſions Hollandoiſes*, ou *Guayane Hollandoiſe.*

La Guayane en général eſt un très-vaſte pays, dont les rives ſeules ſont riches & fécondes ; elles ſont partagées entre les Hollandois, les

François, les Portugais & les Espagnols. L'intérieur du pays, qui porte aussi le nom de *Caribane*, est habité par diverses nations sauvages, qui errent dans des déserts.

La partie qui appartient aux premiers, grace à leur activité & leur industrie, est devenue moins mal-saine qu'elle ne l'étoit avant que d'avoir été défrichée : leurs plantations sont commodes & agréables. Entre ses principales productions, communes aux autres parties de la Guayane, on compte le café, la canne à sucre, & le cotonnier qui y croît rapidement. Quelques forts servent à la défense de leurs Colonies, qui sont *Surinam*, *Berbice*, *Essequebé*, & *Demerari*, auxquelles des rivieres ont donné ces noms. Dans la premiere on rencontre des serpens, longs de trente pieds.

*Paramaribo*, capitale de la Guayane Hollandoise, jolie ville, construite en bois sur briques, avec un port excellent, formé par la riviere de Surinam, à cinq lieues de la mer : à deux lieues de son embouchure, sur ses rives opposées, sont les *forts Zélande* & *Amsterdam*, qui défendent l'entrée de la Colonie.

---

## II. *Possessions Françoises, ou Guayane Françoise.*

On donne aussi à cette partie le nom de *France Equinoxiale*, à cause de sa proximité de l'Equateur. Ses côtes ne présentent point d'obstacle à la navigation ; le vent y est presque toujours favorable, & le fond par-tout excellent ; mais ces

avantages ſont compenſés par des inconvéniens : des courans rapides s'oppoſent à ce que les vaiſſeaux en approchent facilement ; & les côtes où ils ne ſe font pas ſentir manquent de fond : d'ailleurs les rivieres n'y peuvent recevoir que de petits navires ; une vaſe molle en bouche l'entrée ; & les pluies, les chaleurs & les vers font dépérir en peu de temps les vaiſſeaux les mieux conſtruits. Cependant le climat y eſt ſupportable, vu que les brouillards, la roſée & la longueur des nuits y temperent la chaleur du ſoleil, qui ſans cela deviendroit exceſſive. Le ſol en eſt facile, mais peu fécond, & il s'épuiſe en peu d'années. On y remarque une herbe, appelée *la Pitte*, qui ſert au même uſage que le chanvre, & dont le fil eſt plus fort, plus fin que la ſoie. Les forêts y ſont peuplées de ſapajous, petits ſinges, alertes & careſſans, mais voleurs.

*Caïenne*, petite ville, ſituée dans l'iſle de ce nom, ſur les bords de la mer, fortifiée réguliérement, avec un bon port. Elle eſt le ſiége d'un Conſeil Supérieur. Le ſéjour y eſt mal-ſain en été, parce qu'il y regne alors des fièvres dangereuſes.

*Saint-Louis*, fort ſitué vis-à-vis une rade, où, quoique peu profonde, plus de cent vaiſſeaux peuvent être en ſûreté.

---

## III. *Poſſeſſions Portugaiſes.*

Elles comprennent le *Breſil*, la *Guayane* & l'*Amazone Portugaiſes* ; les deux dernieres con-

trées dépendent de la premiere. L'intérieur de toutes n'eſt guere habité que par différentes nations ſauvages, parmi leſquelles les Portugais ont élevé quelques habitations ou poſtes de défenſe, quelquefois à de grandes diſtances.

## *Du Breſil.*

Ce Continent immenſe fut découvert en 1500 par Alvarez Cabral, Amiral Portugais, qui, pour éviter les calmes de la côte d'Afrique, avoit pris le large : il le nomma *Sainte-Croix* ; mais bientôt après on lui donna le nom de *Breſil*, de l'abondance & de la variété de ce bois de teinture qu'on y trouva. En général ce pays eſt agréable ; c'eſt une alternative riante de grandes prairies & de forêts d'arbres toujours verds ; le ſol y eſt très-fertile ; quelques-unes de ſes principales productions ſont les bois précieux, l'indigo, le ſucre, le café, le coton, & le tabac : il eſt très-riche ſur-tout en or, en argent, en diamans, & en pierres précieuſes ; mais les diamans ſont moins eſtimés que ceux de l'Indoſtan, à cauſe de leur eau jaunâtre. Quant à l'or, les mines du Breſil en ont preſque verſé autant en Europe, que celles de l'Amérique Eſpagnole y ont verſé d'argent. On prétend qu'en 1782 deux enfans ont trouvé à peu de diſtance de la baie de tous les Saints une maſſe de très-bon or, peſant environ onze cents cinquante marcs.

L'héritier préſomptif de la couronne de Portugal ſe qualifie toujours Prince de Breſil, & ce beau pays eſt gouverné par un Vice-Roi. Il ſe diviſe aujourd'hui en neuf Gouvernemens ; ci-

devant

devant ils étoient plus multipliés. Ces Gouvernemens sont *Rio-Janeiro*, *S. Paulo*, *Minas-Geraes*, *Matto-Grosso*, *Goyaz*, *Bahia*, *Fernambouc*, *Maragnon* ou *Maragnon*, & *Para*.

---

## 1. *Rio-Janeiro.*

Outre l'espece d'aloès, nommée *Pithe*, qui sert au même usage que le chanvre, & dont les feuilles se rouissent de même; on y a trouvé un arbuste, dont le bois est blanc, ou jaune, ou violet, qui fournit des fibres souples, qui servent aussi à faire des toiles & des cordages.

*Rio-Janeiro* ou *S. Sebastiao*, sur un bras de mer qui porte le premier nom : c'est aujourd'hui la capitale du Bresil, la résidence du Vice-Roi, le siége d'un Conseil Supérieur & d'un Evêque : cette ville est grande, presque toute tirée au cordeau & entourée de forts qui la défendent. Sa baie pourroit contenir toutes les flottes de l'Europe; son fond est excellent, & il y a depuis vingt jusqu'à cent vingt brasses d'eau : elle est protégée par nombre de batteries. Cette capitale est fort riche & très-peuplée; aussi dans un tel climat ses habitans vivent-ils avec un luxe effréné & la plus grande mollesse, qu'ils savent amalgamer avec les hommages qu'ils rendent, de jour ou de nuit, eux & leurs Negres, aux images qui parent tous les coins des rues. Le voisinage des mines a rendu Rio-Janeiro la capitale du Bresil; c'est l'entrepôt des richesses qui de là se répandent dans le Portugal; & c'est le ren-

dez-vous des flottes destinées à approvisionner ces contrées des choses qui leur manquent.

*Spiritu Santo*, petite ville, ci-devant chef-lieu d'un Gouvernement ou Capitainerie, avec un port assez bon.

*Santa-Catharina*, isle qui n'a qu'une très-petite ville, à la distance de cinq lieues d'une baie qui forme un port des plus vastes & des plus sûrs du Nouveau-Monde; trois forts redoutables le défendent. Cette isle, qui dans un de ses points n'est éloignée que de cent soixante-quinze toises de la terre ferme, appartenoit ci-devant à l'ancienne Capitainerie *del Rey* ou *du Roi*.

## 2. *San-Paulo*.

Ce Gouvernement intercepte le précédent au nord de l'isle de Sainte-Catherine, arrangement comme ailleurs, même en Europe, dont on ne voit point les raisons, & qui n'en a peut-être aucune. A la République des brigands, qui étoient trop connus sous le nom de *Paulistes*, on a uni les Capitaineries de *Saint-Vincent* & de *Saint-Amaro*, pour en former un Gouvernement.

*S. Paulo*, ville épiscopale, placée dans un climat délicieux, où l'on jouit d'un air pur, & où l'on s'embarrasse peu de commerce : elle doit sa fondation, en 1570, à des malfaiteurs transportés de Portugal, & qui toujours ennemis de l'ordre & de la tranquillité, parvinrent à se retirer de là, pour ravager ensuite le pays ; & pourtant ils

donnerent lieu aux établissemens que le Portugal possede dans l'intérieur des terres, & se soumirent enfin à la Couronne.

*Santos*, petite ville, dans une baie, où peuvent mouiller les grands vaisseaux : deux forts servent à sa défense.

*San-Vincente* ; ville agréable, située dans une isle, avec un port presque inaccessible aux grands vaisseaux.

---

### 3. *Minas-Geraes.*

C'est le plus riche, quoique le moins étendu des Gouvernemens des mines : l'or le plus pur s'y trouve à la surface ; rarement on creuse à plus de quinze pieds ; au dessous une couche sablonneuse détruit l'espérance d'en trouver plus bas : les veines qui donnent le plus d'or sont celles dont la surface est parsemée de cristaux.

*Villa-Rica*, ville qui sert d'entrepôt à ces richesses.

---

### 4. *Matto-Grosso.*

*Villa-Bella*, bourgade, la principale de celles que contient ce Gouvernement de mines, qui est un des moins peuplés.

## 5. *Goyaz.*

*Villa-Boa*, autre bourgade de ce Gouvernement, riche en mines, & d'ailleurs peu connu.

## 6. *Bahia.*

Celui-ci eſt la partie la plus peuplée & la plus riche du Breſil ; & il renferme pluſieurs anciennes Capitaineries. La pêche de la baleine, qui eſt l'objet d'un privilége excluſif, & le tabac, y ſont des ſources de richeſſes que les autres n'ont pas : le dernier ſe cultive néanmoins dans preſque toutes les contrées du Breſil ; mais il n'eſt un objet bien important que dans celle-ci, & il n'excelle autant nulle part. Cette province doit ſon nom à la baie fameuſe, connue ſous le nom de *Bahia de todos Santos*, ou baie de tous les Saints.

*San-Salvador*, capitale, qui prend auſſi ſon nom de cette baie, à l'entrée de laquelle elle eſt ſituée, & qui eſt défendue par deux forteréſſes. Cette ville, ci-devant la capitale du Breſil, eſt grande & bien peuplée ; ſes maiſons, pour la plupart, ſont magnifiquement bâties & richement meublées : une colline rapide ſur laquelle elle eſt placée, ne permettant pas aux riches de ſe faire traîner en carroſſe, ils ſe font porter dans des hamacs de coton, mollement étendus ſur des carreaux de velours, & entourés de rideaux de ſoie ; voilà qui eſt pour les hommes.

Quant aux femmes, la jaloufie les prive de ce genre de molleffe ; elles ne fortent que rarement, & enveloppées dans des mantes. Cette capitale, qui eft décorée d'un archevêché, a des églifes extraordinairement riches, & de beaux édifices publics. Ses principales rues font grandes, & les maifons, mêlées aux arbres qui les ombragent, offrent un coup d'œil charmant.

*Saint-Jorge*, petite ville au fond d'une baie, & chef-lieu de l'ancienne Capitainerie *dos Ilhos*.

*Porto-Seguro*, ville fortifiée & chef-lieu de l'ancienne Capitainerie de fon nom ; c'eft le premier endroit du Brefil qu'on ait découvert.

*Villa-Nova do Principe*, près de laquelle font quelques mines de diamans.

*Sergipé del Rey*, ville maritime & fortifiée, qui a été le chef-lieu d'une Capitainerie.

---

## 7. *Fernambouc ou Pernambouc.*

Aucune province du Brefil ne produit d'auffi bon fucre & en auffi grande abondance : & c'eft là feul qu'on trouve ce bois de Bréfil, auquel reffemblent le *Brefillet* des Antilles & le *Tara* du Pérou : fes fleurs font très-odorantes, & compofées de cinq pétales, dont quatre jaunes & une d'un beau rouge ; le bois fert aux ufages du tour, & prend bien le poli ; fon principal ufage eft dans la teinture rouge, où il tient lieu d'une double quantité de bois de Campêche ; cet arbre profpere dans les terreins arides & fur les rochers les plus efcarpés : fon commerce eft foumis au monopole ; on a vu deux Anglois, chargés

du commerce des vingt mille quintaux, qu'on en coupoit chaque année, en payer quarante livres le quintal.

*Olinda* ou *Pernambuco*, ville épiscopale, avec un petit port, peu commode & embarrassé de rochers.

*Le Récif*, petite ville maritime, défendue par des forts élevés autrefois par les Hollandois.

*Itamaraca*, ville avec un bon port, protégé par un château fort, & d'un accès difficile.

*Paraiba*, petite ville fortifiée près de la mer, & assez florissante par le commerce ; elle a été le chef-lieu d'une Capitainerie.

*Rio grande*, ville avec un port, protégé par un fort important, élevé sur un rocher.

Loin des côtes de ce Gouvernement, est l'*isle Fernando de Noronha*, dont les côtes, escarpées & semées de rochers, n'offrent que deux rades, où l'on n'est pas à l'abri des vents du Nord, qui y sont périodiques & de peu de durée : cette isle est défendue non seulement par la Nature, mais encore par l'Art, qui y a ajouté sept forts, munis d'une bonne artillerie.

---

## 8. *Maragnon.*

On recueille, dit on, dans cette province le meilleur coton de l'Amérique.

*Saint-Luis de Maragnon*, ou aujourd'hui *Saint-Felippe*, ville épiscopale, située dans une isle près de la côte ; elle est assez peuplée & commerçante, quoiqu'elle n'ait qu'une assez mauvaise rade.

*Seara* ; chef-lieu d'une ancienne Capitainerie, avec un port, qui est défendu par un fort.

---

### 9. *Para.*

A l'ancienne Capitainerie de ce nom on a joint la *Guayane* & l'*Amazone Portugaise*, pour n'en former qu'un vaste Gouvernement. C'est en général la partie de toutes ces contrées la plus stérile, la moins saine & la plus déserte.

*Para* ou *Belem*, ville épiscopale, située au bord du fleuve Muju, sur lequel, vers son embouchure, les frégates cinglent à pleines voiles, & qui forme avec celui des Amazones la grande *isle de Marajo* ou *dos Joannes*. C'est une grande ville, dont les rues sont bien alignées, les maisons riantes, & les églises magnifiques ; son commerce avec Lisbonne fournit ses habitans de toutes les commodités de l'Europe ; mais son port, qui est loin de l'embouchure du fleuve, est d'une approche difficile ; des courans, des isles rendent la marche des vaisseaux incertaine & lente ; le canal y diminue toujours de profondeur, & peut-être bientôt ne sera-t-il plus praticable.

*Macapa*, fort important à l'embouchure du fleuve des Amazones, dans la Guayane Portugaise.

*Curupa*, *Parû*, *Tapayos*, & *Pauxis*, autres forts, non moins importans, sur les bords de l'Amazone : ils sont accompagnés de bourgades, habitées par les Portugais & les Indiens. Dans le dernier, le fleuve, qui est si large en allant vers son embouchure, est resserré dans un

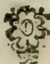
détroit de neuf cent cinq toiſes; & le flux de la mer s'y fait encore ſentir, quoiqu'elle ſoit environ à deux cents lieues de là.

*Rio-Negro*, fort conſidérable auſſi, à deux lieues du confluent de la riviere de ce nom & de l'Amazone, dans un endroit où ce dernier fleuve s'eſt élargi juſqu'à plus de douze cents toiſes, quoiqu'au deſſus du précédent.

## IV. *Poſſeſſions Eſpagnoles.*

Cette immenſe domination comprend le nouveau royaume de *Grenade*, le *Pérou*, le *Chili*, & le *Paraguay*.

Les deux premiers formoient depuis 1718 deux vice-royautés, & l'on avoit démembré le ſecond pour agrandir l'autre; mais il y a quelques années qu'ils ont été réunis, pour ne plus former qu'une ſeule vice-royauté; tandis qu'une autre a été créée pour le Paraguay, en y ajoutant quelques provinces démembrées du Pérou, leſquelles ont été remplacées par le Chili, qui, ainſi que le Paraguay, étoit un Gouvernement indépendant. Le tout ſe trouve donc diviſé aujourd'hui en deux vice-royautés. Quoique le ſiége de la premiere ſoit à Lima, capitale du Pérou, l'ordre ſemble preſcrire d'abord la deſcription de la contrée ſuivante.



## 1. *De la Nouvelle-Grenade.*

Ce royaume a été quelquefois appelé *Nouvelle-Castille* & *Castille d'or*, par trop d'extension, comme on l'appelle encore *Terre ferme.* Il se divise aujourd'hui en deux Audiences, *Grenade* & *Terre-ferme* : il en avoit une troisieme, celle de *Quito*, qui se rapporte maintenant au Pérou.

### *Audience de Grenade.*

Les provinces qui en dépendent, au nombre de huit, sont celles de la *Grenade propre*, de la *Guayane Espagnole*, de la *Nouvelle-Andalousie*, de *Caracas*, de *Vénézuela* ou *Coro*, de *Rio de la Hacha*, de *Sainte-Marthe*, & de *Carthagene.* Dans ces contrées on distingue deux hivers & deux étés ; & les tremblemens de terre y sont fréquens : on y rencontre plus que dans aucune autre, des mines d'émeraudes, pierres fines qu'on ne trouve qu'en Amérique.

### *Grenade propre.*

*Santa-Fé de Bogota*, capitale du royaume, & le siége d'un Archevêque. On dit qu'à quelques lieues aux environs, se trouve une sorte d'arbres, appelé *Zeyba*, dont les feuilles tombent & repoussent tous les jours. L'indigo y croît naturellement.

*Merida*, ville la plus remarquable de cette contrée après Santa-Fé.

## *Guayane Espagnole.*

Elle n'est guere peuplée que de nations sauvages, peu connues, du moins dans l'intérieur des terres : les Espagnols se sont fixés en divers endroits sur les bords de l'Orénoque ou Orihoco. Telle est l'impétuosité de ce fleuve, qu'il traverse les plus fortes marées, & conserve la douceur de ses eaux douze lieues au delà de la fin de son canal.

*Saint-Thomé*, ville assez commerçante, située sur ce fleuve.

## *Nouvelle-Andalousie.*

*Cumana*, ou *Nouvelle-Cordoue*, ville voisine d'une rade très-commode : c'est le chef-lieu de la province.

*Saint-Yago*, fort important, au nord de Cumana.

*Varinas*, petite ville, aux environs de laquelle on cultive un des plus excellens tabacs du monde. La partie orientale de la province est nommée *Paria*; c'est la premiere terre du Continent qui ait été découverte ; l'Orénoque y forme beaucoup d'isles, où l'on trouve de beaux ports.

## *Caracas.*

Cette contrée produit un des meilleurs cacaos du monde.

*Léon*, grande ville épiscopale, l'une des plus peuplées & des plus florissantes du royaume, quoiqu'éloignée de la mer.

## *Vénézuela* ou *Coro.*

C'est la province la plus fertile & la plus riche.

*Coro*, ville qui a deux ports, l'un au couchant, dans une baie où la mer n'est jamais agitée, mais n'ayant que trois brasses d'eau, & l'autre au nord, beaucoup plus profond, mais orageux.

*Maracaybo*, ville jolie & riche, avec un port commode sur le canal, par lequel un grand lac de ce nom communique avec le golfe de Vénézuela.

*Gibraltar*, bourgade sur le même lac, où l'on recueille le meilleur cacao de la province, & le plus excellent tabac d'Espagne.

## *Rio de la Hacha.*

*Rio de la Hacha*, très-petite ville, fortifiée, avec un port ouvert aux vents du Nord.

## *Sainte-Marthe.*

C'est dans cette province que naissent les monts appelés *Sierras Nievadas*, qu'on apperçoit de trente lieues en mer, & qui, pénétrant dans l'intérieur du Continent, vont se terminer au détroit de Magellan.

*Santa-Martha* (*Sainte-Marthe*), ville épiscopale, avec un port vaste & sûr.

### *Carthagene.*

On remarque dans cette province un oiseau appelé *Guacamogo*, dont la beauté & les vives couleurs ne peuvent se rendre par le prestige de la peinture, mais dont le cri perçant & désagréable ne peut se comparer à rien. Le climat y est d'une si forte chaleur, que le teint des noirs & des blancs se rapproche ; on croiroit qu'ils relevent d'une longue & dangereuse maladie. De Mai en Novembre, les orages y sont presque continuels, les tonnerres effrayans, & la pluie se précipite avec tant de violence, que les rues deviennent des fleuves, & la contrée une mer.

*Carthagene*, grande ville, très-bien fortifiée à la moderne, & bâtie réguliérement : c'est l'une des plus peuplées de l'Amérique Espagnole, & le siége d'un Evêque ; malheureusement aussi celui d'un Tribunal de l'Inquisition : elle a un vaste port, dont les eaux sont assez profondes & fort tranquilles ; mais on ne peut y arriver sans un bon Pilote, à cause des bas-fonds qui sont à son ouverture. C'est là qu'abordent les vaisseaux pour l'approvisionnement de la Nouvelle-Grenade.

### *Audience de Terre-ferme.*

Elle comprend les cinq provinces de *Panama*, *Veragua*, *Darien*, *Choco*, & *Popayan*. Les quatre premieres composent la *Terre-ferme propre.* C'est à l'isthme de Panama que commence la chaîne de montagnes, la plus fameuse & la

plus élevée du globe, appelée les *Andes* ou *Cordilleres*; laquelle, après s'être étendue le long de la Terre-ferme, du Pérou, du Chili, & de la Terre Magellanique, ne finit qu'à l'extrémité la plus méridionale du Nouveau-Monde. Les contrées de la Terre-ferme sont pour la plupart aussi fertiles qu'agréables, à la chaleur excessive près, ou à l'abondance des pluies qui surviennent.

## *Panama.*

*Panama*, capitale de la Terre-ferme: son nom, dans la langue des Naturels, signifie *lieu poissonneux.* Cette ville est belle & bien bâtie; elle est le siége d'un Evêque, qui prend le titre d'Evêque de Terre-ferme: elle a un port à l'extrémité du golfe de son nom, lequel est formé par plusieurs isles, derriere lesquelles les vaisseaux mouillent en sûreté. Là se fait la pêche des perles, pêche aussi pénible que dangereuse pour les malheureux Negres qui y sont employés, à cause des poissons monstrueux & voraces qu'ils ont quelquefois à combattre, armés d'un couteau affilé. C'est à Panama que se tient une des plus riches foires du monde; tous les trésors du Pérou y sont apportés, pour être de là transportés sur des mules au port qui suit.

*Porto-Belo*, très-petite ville à l'autre extrémité de l'isthme de Panama, avec un excellent port défendu par quelques forts, & qui n'a de célébrité qu'à l'arrivée de la flotte Espagnole, chargée des marchandises & denrées de l'Europe, qui de là passent à Panama. La foire étant finie, les vaisseaux une fois éloignés, la ville devient presque

entiérement déserte, tant l'air y est mal-sain : les vaisseaux qui s'y arrêtent y perdent rarement moins de la moitié de leur équipage, & on est obligé de changer tous les trois mois la garnison des forts.

*Veragua.*

Cette province, l'une des plus petites de l'Amerique Espagnole, fut donnée à Christophe Colomb à titre de duché, & c'est presque la seule récompense qu'il ait transmise à sa postérité.

*S. Yago*, petite ville dans l'intérieur des terres, qui n'a rien de remarquable.

*Darien.*

Il n'est guere de province plus chétive à tous égards; sa plus forte population consiste en Indiens vagabonds, qui végetent dans les forêts pour échapper au joug Espagnol : on y trouve aussi des hommes presque semblables aux *Albinos* qu'on rencontre en Afrique; ils sont blancs ou blafards; leur corps est couvert d'un duvêt blanc & très-fin, qu'ils n'ôtent jamais; seulement ils arrachent le peu de barbe qui leur pousse; leurs cheveux, leurs sourcils sont blancs; ils voient clair durant la nuit, & voient de loin; la lumiere du soleil les importune; leurs yeux suintent presque sans cesse : le travail leur est insupportable; ils sont légers, moins robustes & moins nombreux que les autres Indiens, qui les méprisent; enfin ils n'ont d'autres retraites que les cavernes.

*Nombre de Dios*, petite ville, que son havre spacieux n'a pu empêcher de déchoir : son air mal-sain & le voisinage de Porto-Belo l'ont fait oublier.

## *Choco.*

Cette contrée a fait partie du Popayan jusqu'en 1730 : elle n'a que quelques petites bourgades peu connues, habitées tant par les Espagnols que par les Indiens.

## *Popayan.*

On y remarque entre les plantes particulieres au pays, ainsi qu'au Pérou, la *Cuca* ou *Coca*, herbe si estimée sur-tout par les Indiens du Pérou, qu'ils la préferent aux alimens, à l'or, aux pierres précieuses ; ils la mêlent à une terre blanchâtre, appelée *Mambi*, & la mâchent ; ils jettent la premiere salive, & avalent l'autre. Cette plante est si nourrissante, si restaurante, qu'ils travaillent tout le jour sans prendre d'autre nourriture ; mais aussi-tôt qu'elle leur manque, ils sont épuisés ; elle entretient, dit-on, les dents saines, & fortifie l'estomac ; on en consomme beaucoup dans les mines : c'est comme le bétel de l'Amérique. Dans la partie méridionale de cette province, on trouve encore un certain arbre qui donne la résine *Mopamopa*, dont on fait un beau vernis que l'eau chaude ni les acides ne peuvent enlever : les Indiens s'occupent aussi à en faire différens petits meubles, qui sont fort recherchés à Quito & dans d'autres villes du Pérou. On voit dans le Popayan nombre de mines d'or, dont on exploite plusieurs.

*Popayan*, grande ville, bâtie réguliérement; riche & bien peuplée : c'est le siége d'un évêché & d'une Université.

---

## 2. *Du Pérou.*

Les Espagnols étoient maîtres du Mexique, qu'ils ignoroient encore l'existence du Pérou. Un jeune Cacique ou Chef Indien voyant leur avidité pour l'or, leur promit de les conduire dans un pays où ce métal étoit si commun, qu'on l'y employoit aux usages les plus vils; & les Espagnols ne manquerent pas, comme on sait; quels que fussent les fatigues & les périls, de mettre cette découverte à profit. Ce vaste pays est assez généralement beau & fertile; en été la chaleur n'y est pas même excessive, parce que des vents la temperent. Les vallées sont délicieuses; il n'y tombe point de pluies, jamais on n'y entend d'orages impétueux; on n'y connoît point les éclairs & le tonnerre; mais dans les montagnes des *Cordilleres*, la pluie & les orages sont communs. Sur les montagnes comme dans la plaine, les tremblemens de terre sont fréquens, les secousses en sont subites; elles se succedent de si près & avec tant de violence, que l'homme le plus intrépide en est épouvanté : divers signes les annoncent; on entend circuler un bruit sourd dans les concavités de la terre; l'air frémit & semble vibrer; les chiens poussent des hurlemens lugubres; les mules, les chevaux demeurent immobiles, les jambes écartées; les oiseaux volent par élancemens; on les voit se jeter

jeter contre les murs ; s'écraser contre les rocs ou les arbres ; comme si un vertige les eût saisis : alors les habitans, remplis d'effroi, cherchent leur salut dans la fuite ; quelquefois en vain : la campagne comme la ville leur sert de tombeau. Le plus épouvantable qu'on se souvienne d'y avoir ressenti, est celui de 1746 : un bruit semblable, tantôt à des gémissemens, tantôt à des coups de canon, le précéderent de quelques jours ; il étoit nuit quand il commença ; ses secousses furent si redoublées & si violentes, qu'en moins de trois minutes la capitale fut renversée, & beaucoup d'habitans ne purent échapper à cette terrible catastrophe : les secousses recommencerent deux cents fois en vingt-quatre heures, & quatre cent cinquante-une fois dans l'espace de trois ou quatre mois : plusieurs villes des vallées furent aussi détruites, & tous les navires qui étoient dans les ports de la côte fracassés, & quelques-uns jetés bien avant dans les terres. Plusieurs volcans s'ouvrirent, & il y en eut un qui vomit tant d'eaux bouillantes, que les campagnes furent inondées. Tels sont les fléaux qui contre-balancent la beauté du climat & la fertilité du sol, & n'empêchent pas les Européens d'aller tenter la fortune au Pérou. Parmi les productions végétales particulieres au pays, on distingue le *Chirimoya* ; c'est le fruit le plus délicieux du Pérou ; on l'y préfere à l'Ananas, qui par-tout ailleurs passe pour le plus exquis ; son goût est sucré & vineux, & son odeur très-agréable. Les épices & la cannelle croissent naturellement en diverses vallées des Cordilleres ; la derniere étant cultivée avec soin, pourroit égaler celle de Ceylan. Parmi les ani-

maux, les *Lamas* font des bêtes de fomme, qu'il eft inutile de harceler ou frapper quand elles font excédees ou fuccombent fous le faix ; ces animaux s'obftinent alors jufqu'à fe tuer en frappant la tête à droite & à gauche contre la terre : ils ne fe défendent jamais, ni des pieds, ni des dents ; & dans leurs momens d'indignation ou de fureur, ils fe contentent de cracher à la face de ceux qui les infultent. La *Vigogne* eft un autre animal d'une timidité extrême; des lambeaux voltigeans de drap ou de linge, à l'iffue d'un défilé, fuffifent pour en arrêter une troupe; ils fe réuniffent, fe ferrent, & fe laiffent plutôt tuer que de s'enfuir : fa toifon, claire, couleur de rofe feche, eft très-précieufe ; on en fait furtout de la bonneterie & des couvertures très-douces & chaudes ; elles font aujourd'hui d'un prix d'autant plus grand, que de trop fréquentes chaffes ont diminué l'efpece de ces animaux, qui ne multiplient pas beaucoup : on a tenté de les naturalifer en Europe ; mais ceux qu'on y a tranfportés font tous péris. C'eft de l'eftomac de la vigogne qu'on tire la pierre précieufe appelée *Béfoard.* Les lions au Pérou ont de la reffemblance avec le loup ; mais au lieu d'attaquer, ils fuient l'homme; quant aux tigres, ils y font auffi cruels, auffi féroces qu'en Afrique, peut-être plus grands encore. Le nombre des ferpens y eft très-grand & varié ; & l'on voit des couleuvres longues de vingt-cinq à trente pieds : le plus dangereux de tous eft le ferpent à fonnettes, qui porte un venin fi terrible, qu'une mort cruelle fuit dans quelques inftans leur morfure, fi l'on n'a pas de remede fous la main.

Le Pérou est peut-être le plus riche pays de la terre en mines d'or & d'argent : on y a découvert dans la premiere sorte de ces mines, un nouveau métal que les Espagnols ont nommé *Platina* ou petit argent ; sa couleur est un blanc moyen entre ceux du fer & de l'argent ; sa pesanteur est celle de l'or : des Chimistes ont d'abord douté que ce fût un métal, ils ont cru que ce n'étoit qu'un mélange d'or & de fer ; mais aujourd'hui il paroît démontré que la platine est un huitieme métal qui n'est formé de la combinaison d'aucun autre : étant épuré, il s'amollit au feu, s'y fond, devient malléable sous le marteau ; il s'étend en lames minces, & peut se filer ; mais jamais il n'acquiert la ductilité de l'or, & le fil en est plus cassant : en le dissolvant dans l'eau régale, on lui fait prendre mille couleurs différentes ; il s'allie avec tous les autres métaux ; le mercure n'a aucune action sur lui ; aucun acide simple ne le dissout ; il ne se ternit point à l'air, ne se couvre jamais de rouille, est aussi fixe que l'or, presque aussi dur & pas aussi fusible que le fer : il seroit précieux pour en faire des ustensiles de cuisine & pour les laboratoires de chimie ; mais l'Espagne en a défendu l'extraction, parce qu'on l'y croit inséparable d'avec l'or.

Le Pérou est gouverné par un Vice-Roi, qui paroît jouir d'une pompe encore plus brillante & de pouvoirs moins limités que ceux du Vice-Roi du Mexique. Sans parler des Indiens, les Espagnols & les Negres y sont aussi plus nombreux : il se divise en deux Audiences ; *los Reyes*, & *Quito* ; il en avoit une autre, celle *de los Charcas*, qui a passé à la vice-royauté du Paragnay.

## *Audience de los Reyes.*

Elle renferme l'archevêché de *Lima*, les évêchés de *Guamanga*, *Cusco*, *Arequipa*, & *Truxillo* : chacun d'eux se subdivise en corrégimens, qu'on peut négliger ici.

## *Archevêché de Lima.*

*Lima*, capitale du Pérou, la résidence du Vice-Roi, & le siége de l'Audience. Il seroit difficile de décrire l'état actuel de cette ville, dévastée tant de fois, & encore depuis peu d'années, par les tremblemens de terre ; on en compte douze ou treize depuis l'époque de sa fondation en 1537. Elle est à deux lieues de la mer, dans une situation aussi avantageuse qu'agréable ; elle étoit grande & bien bâtie ; ses églises étoient belles, & contenoient des richesses immenses, ses édifices publics & ses hôtels magnifiques ; le luxe y surpassoit l'imagination ; sa population étoit nombreuse : il y avoit une Université, semblable à celles de l'Espagne, & son commerce étoit très-étendu.

*Callao*, ville avec un bon port, qui est celui de Lima ; sa rade est la plus grande, la plus belle & la plus sûre de la mer du Sud ; elle est ouverte au couchant & vers le nord, mais ces vents n'y soufflent jamais avec force ; la mer y est toujours tranquille, l'eau profonde, & on n'y trouve point d'écueils. Cette ville a été aussi malheureuse que Lima ; elle étoit fortifiée & bâtie au cordeau.

*Pisco*, ville près de la mer, avec une rade où

une flotte nombreuſe peut être à l'abri de tous les vents, excepté celui du nord, qui n'eſt pas à craindre dans ces parages.

### *Evêché de Guamanga.*

*Guamanga*, grande ville, qui n'eſt remarquable que par ſon ſiége épiſcopal & ſon Univerſité.

*Guancavelica*, ville renommée par ſa mine de vif-argent, profonde de quatre cent quatre-vingts toiſes.

### *Evêché de Cuſco.*

C'eſt dans cette contrée que croît la meilleure *Coca*, cette plante dont les Indiens font leurs délices.

*Cuſco*, ville la plus ancienne, la plus grande & la plus magnifique du pays; ſon origine remonte à celle de l'Empire des Incas ou Souverains du Pérou, qui la fonderent & y tinrent leur Cour. Il y a Evêché & Univerſité, & c'eſt une des villes les plus peuplées de l'Amérique Eſpagnole. Sur une colline au nord, on voit encore les ruines de la fortereſſe de *Sucſahuama*, bâtie par ordre des Incas, & qui communiquoit par des voûtes ſouterraines à trois forts élevés dans l'enceinte même de Cuſco; elle étoit entourée d'un mur d'une hauteur extraordinaire, formé de pierres unies avec une préciſion étonnante; pluſieurs ſont d'une groſſeur énorme.

Une partie du dioceſe de Cuſco dépend aujourd'hui de la vice-royauté du Paraguay.

## *Evêché d'Arequipa.*

On cultive dans cette contrée des oliviers dont le fruit se distingue par sa délicatesse autant que par sa grosseur, qui est celle d'un petit œuf de poule, & on en fait la meilleure huile du Pérou.

*Arequipa*, ville détruite par un tremblement de terre en 1783, en moins de cinq minutes: c'étoit une des villes les plus florissantes & les plus peuplées de l'Amérique Espagnole; heureusement le nombre des personnes ensevelies sous les ruines, lors de ce désastre, n'a pas, dit-on, excédé trois cents: elle étoit bien bâtie, & dans un climat si doux, qu'on n'y ressent jamais ni un froid, ni une chaleur excessive; la campagne y est toujours émaillée de fleurs; mais un volcan, à peu de distance, étoit depuis long-temps un voisin bien redoutable pour cette ville.

*Ylo*, bourgade bâtie de cabanes dispersées, presque toutes habitées par des François, & remarquable par sa vallée, plantée des plus beaux oliviers, & par un port où l'on se rend de l'intérieur des terres pour y acheter les marchandises d'Europe qui y abordent, comme étant souvent le plus avantageux de toute la côte.

*Arica*, ville maritime, déchue de l'importance qu'elle avoit sur la fin du siecle passé, qu'elle recevoit toutes les richesses du Potosi; ce n'est plus aujourd'hui qu'une chétive bourgade.

*Calloma*, ville célebre par ses mines d'argent, qu'on exploite depuis deux siecles, & qui ne sont pas encore épuisées.

### *Evêché de Truxillo.*

*Truxillo*, ville d'une grandeur médiocre, mais des plus peuplées du Pérou; elle est bien bâtie, & dans une situation charmante, à une demi-lieue de la mer.

*Payta*, petite ville qui a un des meilleurs ports de la côte.

### *Audience de Quito.*

Elle comprend la province de *Quito* & l'*Amazone Espagnole*. Cette Audience se divise en corrégimens; détails qu'il n'est pas nécessaire de connoître.

### *Quito.*

Cette grande & belle province, quoique sujette, comme le reste du Pérou, aux tremblemens de terre, est la partie de l'Amérique méridionale la mieux peuplée, & celle où il y a le plus d'industrie; c'est aussi la contrée du globe la plus haute. On y voit dans les Cordilleres le fameux mont *Chimboraço*, le plus élevé de la terre, ayant trois mille deux cent vingt toises de hauteur perpendiculaire au dessus du niveau de la mer.

Le *Cotopaxi*, volcan élevé de trois mille cent vingt-six toises au dessus du niveau de la mer, & dont le sommet s'éleve de cinq cents toises au dessus de la région où la neige se conserve toute l'année. Entre ses fréquentes éruptions, on a remarqué celle de 1744, dont le bruit fut entendu à plus de cent lieues de distance, & ne

le fut pas dans la ville de Quito, qui n'en est éloignée que de douze lieues.

Entre les divers reptiles qui sont dans quelques cantons de cette province, il n'en est point de plus redoutable que le *Maca*; c'est un serpent qui a la peau luisante, tachetée comme celle du tigre, & couverte d'écailles : son aspect inspire l'effroi; sa tête est beaucoup plus grosse que le reste de son corps ne le feroit croire : sa gueule est armée de deux rangs de dents, & son ouverture est égale à celle de la gueule d'un grand chien : sa morsure est, dit-on, incurable; & ce qu'il saisit, il ne le laisse jamais échapper.

*Quito*, capitale : c'est une grande ville fortifiée & irréguliere, qui a néanmoins de belles rues & des édifices magnifiques : les richesses des églises, comme celles de tant d'autres lieux de la domination Espagnole, sont incroyables. Elle est le siége de l'Audience, d'un Evêché, & d'une Université. Il y a une très-nombreuse population, des manufactures, & du commerce; elle est élevée entre quatorze & quinze cents toises au dessus du niveau de la mer,

*Riobamba*, ville réguliere & bien peuplée, avec des fabriques considérables.

*Guayaquil*, grande ville située sur le fleuve de ce nom, vers son embouchure; elle est divisée en vieille & nouvelle, jointes l'une à l'autre par un pont de bois long de trois cents toises, bordé de ravins & de maisons; elle est belle, quoique construite en bois; & ses habitans, la plupart Européens, sont nombreux : trois forts servent à sa défense, & elle a un port qui passe pour être l'un des plus commodes du Pérou.

*Cuença*, ville dans une ſituation charmante, & l'une des plus peuplées du Pérou.

*Loxa*, aſſez ſemblable à Cuença, mais beaucoup moins peuplée. C'eſt là qu'on a trouvé d'abord le quinquina; & l'on a cru long-temps qu'il lui étoit particulier.

### *Amazone Eſpagnole, ou Gouvernement de Maynas.*

Diverſes nations Indiennes s'y ſont mêlées avec les Eſpagnols.

*Borja*, petite ville que ſa ſituation ſur le Marañon ou fleuve des Amazones ne contribue pas à faire fleurir.

---

## 3. *Du Chili.*

Ce grand pays eſt, dans ſa majeure partie, habité par diverſes nations Indiennes que les Eſpagnols s'opiniâtreroient en vain à vouloir dompter. Les Cordilleres y ſont, pour ainſi dire, couvertes de volcans: il en eſt un entre autres, appelé la *Silla-Velluda*, qui vomit quelquefois du feu avec un bruit ſi épouvantable, qu'on l'entend de quatre-vingts lieues: il domine un des paſſages les plus fréquentés du Chili au Paraguay.

La partie du Chili, ſoumiſe aux Eſpagnols, eſt un diſtrict étroit entre les Cordilleres & les côtes de la mer, dont le climat délicieux n'a peut-être point ſon égal dans le Monde entier: ſa température eſt ſi douce, ſi uniforme, que les Eſpa-

gnols la préferent à celle des provinces d'Espagne les plus agréables ; l'air y est toujours pur ; & la fertilité du sol répond à la douceur du climat. Les chevaux y ont acquis une beauté, une vîtesse, une fierté que n'ont pas les Andalous dont ils descendent.

Ce pays est rempli de mines de différens métaux : dans sa partie septentrionale, sur-tout, les pluies font descendre des montagnes des ruisseaux qui déposent de l'or sur leurs rives : là sont les lavoirs de la vallée d'*Andacoll*, dont l'or est de vingt-trois karats. On dit que la terre y est créatrice de ce métal, & que celle qui a été lavée en redonne autant qu'auparavant, soixante ou quatre-vingts ans après. Cette vallée renferme un si grand nombre de minieres d'or & d'argent, qu'elles pourroient occuper quarante mille hommes ; mais les bras y manquent : la population y est toujours restée peu nombreuse, quels que soient les divers avantages qu'y présente la Nature. On peut croire cependant que ce pays deviendra bientôt plus florissant, parce qu'aujourd'hui l'Espagne commerce immédiatement avec lui par des vaisseaux qui doublent le cap Horn.

Le Gouvernement du Chili, après avoir été indépendant, est aujourd'hui subordonné à la vice-royauté du Pérou ; mais il a son Audience particuliere ; il étoit autrefois divisé en *Chili propre* & *Imperiale* ; mais cette division n'a plus lieu.

*S. Yago*, capitale, bâtie avec la plus belle régularité, le siége de l'Audience & d'un évêché : de là on jouit de la plus riante perspective.

*Valparayso*, bourg défendu par une mauvaise forteresse, avec un port où se fait aujourd'hui le

commerce du Pérou, qui se faisoit autrefois à la Conception : le voisinage de la capitale a opéré ce changement.

*Coquimbo*, ville bâtie réguliérement sur une éminence en terrasse, à un quart de lieue de la mer : quelque belle que soit sa situation, elle est devenue presque déserte par la découverte des mines de son voisinage vers le nord. Les vaisseaux d'Europe n'abordent dans son port que pour se procurer des rafraîchissemens.

*Copiapo*, bourgade, où de riches mines d'or, découvertes dans ce siecle, ont attiré une foule d'hommes avides. On cherche toujours à s'établir auprès de ces sources d'opulence, & souvent de maux & de vices.

*La Conception* ou *Penco*, ville déchue, située sur une grande baie d'une entrée difficile : elle a été autrefois la capitale du Chili ; elle est encore le siége d'un évêché. Les Indiens de ce canton, appelés *Guases*, sont d'une adresse incroyable à manier les lacs & la lance ; rarement ils manquent d'enlacer en courant, même à cheval à toute bride, l'homme ou l'animal qu'ils veulent atteindre : les femmes y montrent autant d'adresse & de légéreté que les hommes.

*Imperialé*, ville autrefois épiscopale, & qui fut détruite par les Indiens.

*Valdivia*, ville importante, que les Espagnols regardent comme la clef de la mer du Sud, & que par cette raison ils ont fortifiée avec soin : son port est le plus beau & le plus sûr du Chili : les vaisseaux y sont à l'abri de tous les vents.

*Chacao*, place fortifiée, avec un bon port, dans l'isle de Chiloé.

## 4. *Du Paraguay.*

Ce n'eſt que depuis 1776 que ce grand & beau pays a été érigé en vice-royauté, en y ajoutant les provinces du Pérou, qui forment l'Audience de *los Charcas* : celles du Paraguay compoſent l'Audience de *Buenos-Ayres.*

### *Audience de Buenos-Ayres.*

Elle ſe diviſe en cinq provinces, qui ſont le *Rio de la Plata*, ou la province de *Buenos-Ayres*, le *Paraguay propre*, le *Chaco*, le *Tucuman*, & le *Cuyo.*

### *Rio de la Plata.*

Cette province prend ſon nom du beau & large fleuve formé par la jonction du *Parana* & de l'*Uruguay*, qui eux-mêmes donnent le leur à des contrées qui ſont partie de cette même province. Ces contrées, ſans lieux remarquables, contiennent des peuplades Indiennes, qui ci-devant compoſoient l'eſpece de domination ſi célebre des Jéſuites du Paraguay.

Le climat y eſt ſain & aſſez tempéré ; mais les orages y ſont fréquens, & les tonnerres y impriment la terreur, dans ceux mêmes qui y ſont le plus accoutumés. Les chevaux y ſont très-nombreux, & ils l'ont été encore davantage, à en juger par leur prix ; ils s'échangeoient contre deux aiguilles, & ils ſont excellens. La multitude des taureaux que l'on y chaſſe doit y être encore plus

grande, car l'objet des cuirs eſt la principale branche du commerce de ces contrées. Les tigres y ſont auſſi très-communs, plus forts & plus féroces même que dans les déſerts de l'Afrique; cependant on réuſſit quelquefois à en apprivoiſer; mais n'eſt-il pas trop téméraire de ſe fier aux gentilleſſes de pareils animaux? On y voit encore beaucoup de Caymans, qui remontent le long des rivieres, en jetant des cris qui ont quelque reſſemblance à ceux d'un enfant: il en eſt qui ont juſqu'à vingt pieds de long; leurs écailles réſiſtent à une balle de mouſquet, & leurs dents peuvent couper un homme par le milieu du corps.

*Buenos-Ayres*, capitale; ſon nom lui vient du bon air qu'on y reſpire: c'eſt le ſiége du Vice-Roi, de l'Audience, & d'un Evêché; elle eſt grande, bien bâtie & peuplée: une forteresſe bien tenue défend un de ſes côtés, & les eaux du Rio de la Plata environnent le reſte de ſon enceinte: ce fleuve facilite infiniment ſon commerce.

*Colonia do Sacramento*, place forte ſituée ſur ce fleuve, preſque à l'oppoſite de Buenos-Ayres. En 1750, la Couronne de Portugal échangea cette Colonie contre des Miſſions de l'Uruguay, qui ſe défendirent contre les troupes des deux Puiſſances; l'arrangement ne put avoir lieu, & la guerre décida, en 1778, que le Portugal devoit abandonner ſa Colonie, & ne recevoir en échange que le territoire maritime de *San Pedro.*

### *Paraguay propre.*

La *Guayra*, qui n'a que quelques peuplades Indiennes, eſt annexée à cette province: elle eſt

renommée par l'abondance de ses productions, telles que le coton, le tabac, les cannes à sucre, & particuliérement l'herbe fameuse du Paraguay, qui en fait la principale richesse. Le nom d'herbe lui est impropre, car c'est la feuille d'un arbre qui a la forme de celle de l'oranger; on l'appelle *Caa*, & au moyen du jus de citron qu'on y mêle, & de petites pastilles qu'on fait fondre, on en fait une liqueur nommée ordinairement *Matté*: elle est apéritive & diurétique; mais les Jésuites lui ont donné peut-être plus de réputation que ses qualités n'en méritent: on diroit, à entendre les Espagnols, qu'elle est une panacée universelle; l'excès peut enivrer, & cependant elle a quelquefois des effets contraires, comme de réveiller ceux qui sont léthargiques, & de procurer le sommeil à ceux qui sont tourmentés d'insomnie: elle est purgative & nourrissante: l'usage la rend nécessaire; on en boit dans tous les temps, & la disette de cette espece de thé a des effets aussi funestes que celle des alimens même.

*Assuncion* ou l'*Assomption*, capitale, province située sur les bords de la riviere du Paraguay: elle est petite, irréguliere, & cependant la plus belle & la plus considérable de cette province. Elle est le siége d'un Evêque.

*Nueva-Villa-Ricca*, où est l'entrepôt principal du commerce de l'herbe du Paraguay.

## *Chaco.*

Ce pays, estimé l'un des meilleurs de l'Amérique pour le sol, est habité par un grand nombre de petites nations Indiennes qui ne savent pas

en tirer parti, & il n'offre aucun lieu remarquable. Une branche des Cordilleres le rend presque inaccessible au couchant; le Voyageur qui affronte les précipices effrayans qu'elles présentent, domine au dessus des nues. Dans la saison des pluies, qui font déborder les rivieres, le Chaco se change en une vaste mer; ses habitans vivent alors, les uns dans leurs pyrogues, les autres dans des cabanes bâties sur le sommet des arbres : dès que ces eaux se sont écoulées, tout le pays devient un vaste parterre des plus rians. Parmi ses diverses nations, il en est une petite appelée *Cullugas*, ou en Langue Péruvienne *Suripcharquins* (*pieds d'autruche*), parce qu'ils n'ont point de mollets aux jambes; leur taille est presque gigantesque, & un cheval ne peut les atteindre à la course. On y voit des forêts entieres dont les arbres ont environ quinze pieds de circonférence. Ce pays nourrit des lions si doux & si timides, qu'ils se laissent prendre; que la voix d'un chien les met en fuite, & que la crainte les rend quelquefois immobiles, tandis que les tigres conservent leur caractere comme par-tout ailleurs : on se préserve, dit-on, de la fureur de ces derniers, en leur montrant de l'urine, dont ils ne peuvent souffrir l'odeur.

### *Tucuman.*

La Nature l'a rendu assez ressemblant à la contrée précédente; mais un arbre qui lui paroît particulier, est le *Kebracho*, dont le bois, qui se vend fort cher, approche de la dureté, de la pesanteur & de la durée du meilleur marbre, sans être, sans doute, aussi cassant. Les reptiles

monstrueux y sont communs ; il est des serpens de vingt pieds de long, qui avalent, disent des Missionnaires, un cerf entier ; ce qui est difficile à croire, quelque jeune que soit le cerf. Ce pays nourrit un très-grand nombre de bœufs, de chevaux, & de mules.

*Saint-Yago del Estero*, capitale, sur la riviere Dulce : elle est peu considérable.

*Salta*, ville où réside le Gouverneur de la province.

*Cordova*, le siége de l'Evêque.

### *Cuyo.*

C'est une contrée semblable au Tucuman ; mais moins connue.

*Mendoça*, petite capitale, où l'on fait du vin qui égale en bonté celui d'Espagne, & un savon fort recherché.

*S. Juan de la Frontera*, ville beaucoup plus considérable, & peuplée d'un grand nombre d'Indiens tributaires, qui sont plus blancs que les autres Américains.

### *Audience de los Charcas.*

On a vu ci-devant qu'elle étoit formée de provinces démembrées du Pérou.

*La Plata*, autrefois *Chuquisaca*, capitale ; son nom moderne, qui signifie *cité d'argent*, lui vient de sa proximité du mont *Poreo*, qui a fourni une prodigieuse quantité de ce précieux métal. Cette ville est bien bâtie, assez grande, & peuplée : elle est le siége d'une Audience, d'un Ar-

chevêché, d'un Tribunal de l'Inquisition, & d'une Université.

*Potosi*, ville que les Espagnols décorent du nom d'impériale : c'est une des plus brillantes & des plus peuplées de l'Amérique : elle est plus considérable que la Plata, d'où le Tribunal des Finances y a été transféré : elle doit sa fondation, sa grandeur & son opulence aux plus riches mines du Nouveau-Monde, découvertes en 1545 dans la montagne voisine de même nom ; elle est escarpée, & a la forme d'un cône qui couvre une lieue de terrein, & s'éleve à la hauteur de six cents toises. Il y a bientôt deux siecles & demi qu'on exploite cette mine, & elle n'est pas encore épuisée ; il est vrai qu'on n'en tire plus que pour environ sept millions d'argent par année, au lieu de cent soixante-treize dans les commencemens.

*S. Bernardo de Tarija*, ville célebre par la mine d'or la plus riche du Pérou, qui existe dans son territoire.

*S. Felipe d'Austria d'Oruro*, autre ville dont le territoire renfermoit autrefois les mines d'argent les plus abondantes du Pérou ; mais des inondations survenues, & qu'on a tenté en vain de saigner, les ont fait abandonner.

*Cochahamba*, ville considérable, où l'on jouit des véritables & plus sûres richesses. Les campagnes qui l'environnent produisent des grains en telle abondance, qu'on regarde cette ville comme le grenier de toutes ces contrées.

*Nuova Santa-Cruz de la Sierra*, ville épiscopale, bien bâtie, & d'une grandeur médiocre.

*La Paz*, autre ville épiscopale, située dans le

voisinage de mines d'or enfouies dans des rocs; que les obstacles que la Nature oppose, telles que les pluies, les neiges, empêchent d'exploiter. Sur les bords d'un torrent qui s'étoit formé par-là, on en a trouvé un morceau de la valeur de douze mille piastres, qui est conservé dans le Cabinet du Roi d'Espagne.

---

## V. *Terre Magellanique.*

Il n'est guere de région sur le globe moins connue ou plus déserte; à peine dans quelques cantons y rencontre-t-on des arbres : cependant les Espagnols croient en devoir être les possesseurs, quoiqu'ils n'y ayent aucuns établissemens, & personne ne leur dispute leurs prétentions. Ce qu'il y a de vrai, c'est que cette terre, qui a pourtant des campagnes fécondes & des côtes où l'on rencontre des baies sûres, n'a d'autres habitans, outre ses animaux, que quelques nations sauvages éparses, qu'il seroit vraisemblablement aussi impossible qu'inutile de subjuguer : celles qui passent pour être les plus nombreuses ou les plus redoutables, sont les *Pampas* au nord, & les *Patagons* au sud. Long-temps on a peint ces derniers comme des géans, comme des hommes hauts de neuf à dix pieds, & d'une quarrure proportionnée; mais les observations de Navigateurs éclairés les réduisent à la riche taille de l'homme. Sur le rapport du Commodore *Byron*, on doit cependant admettre des exceptions : ce Marin assure avoir rencontré sur cette côte une

troupe de cinq cents hommes hauts d'environ ſept pieds ; & il paroît par ſa narration & l'accueil qu'il en reçut, que ces géans , avec tant de facilité pour nuire, ſont les plus doux des hommes.

Dans ce pays tout ſauvage il exiſte néanmoins, dit-on , vers l'embouchure de la riviere de los Camaroens , & dans un beau canton , un peuple qu'on croit deſcendu des reſtes vagabonds de l'équipage de trois vaiſſeaux Eſpagnols : on ajoute qu'ils forment aujourd'hui une République bien ordonnée, & qu'une de ſes loix défend l'entrée du pays aux Eſpagnols & à tous autres étrangers ; ce qui eſt le vrai moyen ſans doute de vivre avec tranquillité.

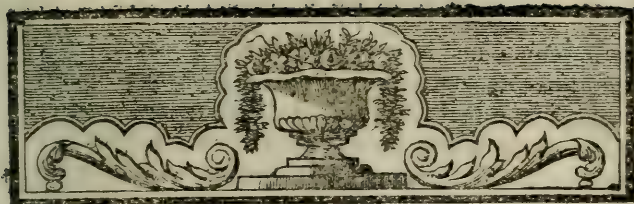
La Terre Magellanique reçut ſon non nom de Magellan , Navigateur Portugais au ſervice de l'Eſpagne , qui découvrit & traverſa, en 1519 , le détroit qui la ſépare de la *Terre de feu.* Celle-ci eſt une grande iſle , accompagnée d'autres plus petites , qui eſt au moins auſſi déſerte & auſſi peu connue que la premiere de ces terres ; elle tire ſon nom des volcans qu'on y a remarqués : les individus peu nombreux qu'on apperçut ſur les côtes de cette contrée déſolée, ſemblent être, par leur forme , le rebut de l'eſpece humaine , & n'annoncent qu'un très-foible degré d'intelligence. C'eſt par le *Cap de Horn* , à l'extrémité de la Terre de feu , que les expéditions des Eſpagnols pour la mer du Sud ont pris à préſent leur direction : on fait en ſorte de doubler ce cap dans le mois de Décembre.

Les *Iſles Malouines* ſemblent, par la reſſemblance , avoir fait partie autrefois de la Terre des Patagons. Les Anglois , les François & les

Espagnols y ont abordé ; les premiers les avoient nommées *Falkland* ; les derniers en sont restés en possession, & y ont formé quelques établissemens. L'air & le climat y sont sains ; on n'y trouve même point de reptiles mal-faisans. Quand les Européens y aborderent, ils n'y trouverent aucune trace d'habitans, pas même un arbre, point de quadrupedes, mais seulement des plantes, des amphibies, & des oiseaux. Les côtes de ces isles offrent des asiles sûrs aux Marins : quelques baies pourroient contenir aisément les flottes les plus nombreuses, & elles y braveroient l'impétuosité de tous les vents.

*Fin de la Description de l'Amérique.*

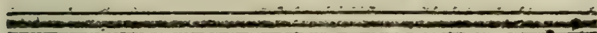
HISTOIRE



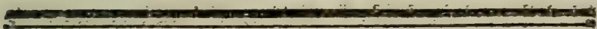
# HISTOIRE UNIVERSELLE.



## HISTOIRE MODERNE.



## LIVRE XXXIII.



## HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE.



### INTRODUCTION.

DE même que la Société conserve à chaque individu la jouissance de ses biens & le droit de commercer ; ainsi la Société tire ses plus grands avantages de l'étendue du commerce & de l'opulence des particuliers. On ne doute plus que ce ne soit au commerce qu'il faille attribuer la

*Introduction.*

*Réflexions générales sur l'utilité du commerce.*

*Introduction.*

grandeur d'un Etat & le bonheur des ſujets, quoique de prétendus Politiques ayent voulu réfuter ce principe ſi évident. Lorſque les hommes abandonnerent les bois & la vie ſauvage, ils devinrent naturellement laboureurs & artiſans; ce fut le premier pas qu'ils firent vers la civiliſation, parce que la culture des Arts exigea l'exercice de toutes leurs facultés intellectuelles. C'eſt une politique déteſtable que celle qui veut tirer l'agrandiſſement d'une nation de l'oppreſſion des ſujets. La richeſſe d'un Etat doit être fondée ſur le travail, qui ſeul vaut mieux que les mines d'or & d'argent. La poſſeſſion de ces mines rend les nations pauvres & mépriſables, & toujours on a vu le bonheur ſuivre l'induſtrie, lorſqu'elle eſt guidée par la prudence. Un excédent de travail eſt pour la Société un tréſor réel, qui peut, comme l'argent, être employé à ſon profit. De là viennent tous les avantages du commerce étranger, qui, en donnant une activité nouvelle au travail, augmente la grandeur de l'Etat, la fortune & la félicité des ſujets. L'importation leur fournit les matieres qui doivent exercer leur induſtrie, l'exportation les encourage à fabriquer plus que ne l'exige la conſommation domeſtique. Leurs efforts ſont récompenſés par un ſurcroît d'aiſance; les eſprits acquierent une vigueur nouvelle; on cultive tous les Arts, toutes les Sciences avec de nouveaux ſuccès, car la Philoſophie & l'art de la guerre ſont toujours mieux connus dans les Etats où l'induſtrie eſt le plus encouragée, & où les Arts mécaniques approchent le plus de la perfection.

*Et en particulier ſur celui d'Amérique.*

Si nous regardons le commerce comme eſ-

ſentiel à l'induſtrie, & le travail comme la ſource de la richeſſe & du bonheur de la Société, la découverte du vaſte continent de l'Amérique, & du grand nombre d'iſles qui l'environnent, doit nous paroître une des ſuites les plus importantes de l'invention de la bouſſole & de la perfection de la navigation. Si on n'avoit pas connu les Indes occidentales, le commerce entrepris avec les Indes orientales auroit été très-peu avantageux à l'Europe; il lui auroit même été pernicieux, parce qu'il auroit englouti tout ſon or & ſon argent, tandis que ce commerce eſt aujourd'hui alimenté avec nos manufactures & les mines du Potoſi.

*Introduction.*

L'Eſpagne doit ſon opulence à ſes poſſeſſions dans le Chili, le Pérou, le Mexique & les Antilles. Ce ſont les Colonies Angloiſes dans le continent de l'Amérique, & ſes iſles dans les Indes occidentales, qui ont élevé la Grande-Bretagne au haut point de gloire où nous l'avons vue; & la perte qu'elle vient d'éprouver à cet égard aura ſans doute des ſuites funeſtes. Le Portugal doit ſon exiſtence au Breſil, & les poſſeſſions de la France dans le Nouveau-Monde lui ont été très-avantageuſes, quand elle n'en auroit tiré d'autre fruit que celui d'exercer ſa marine. C'eſt le commerce de Surinam qui a enrichi la Hollande. Enfin toutes les nations de l'Europe ſe ſont efforcées de s'établir dans un pays qui produit un grand nombre de commodités, devenues aujourd'hui preſque néceſſaires à notre exiſtence, ce qui démontre l'utilité des découvertes du célebre Colomb. Plus les Puiſſances de l'Europe s'attachent à leurs Colonies, plus leur

*Introduction.*

force maritime s'augmente, plus elles deviennent riches, & plus elles avancent à la souveraineté des mers. Pour achever de prouver combien ont été utiles à l'Europe l'or du Chili & du Bresil, l'argent du Pérou, le sucre, l'indigo & le café des Antilles, les fourrures du Canada, le poisson de Terre-Neuve, le tabac de la Virginie & du Maryland, les pierres précieuses, les baumes, les drogues, les bois de teinture & autres objets qu'on tire du Continent & des isles de l'Amérique, il suffira de dire que les meilleurs Ecrivains politiques du dernier siecle n'en ont jamais douté.

Notre devoir est de rechercher les motifs de cette grande découverte, de donner l'Histoire des nations, établies autrefois en Amérique, de tracer les progrès de la conquête des Colonies de cette nouvelle partie du globe, de mettre sous les yeux de nos Lecteurs une courte description géographique du pays, de décrire ses productions naturelles & artificielles, de poser les limites de chaque division, & les bornes des établissemens Européens, de faire connoître les rapports que toutes les Colonies ont les unes avec les autres, le commerce particulier de chacune, & le commerce général de toutes; en un mot, de donner au Public, ce qui n'a pas encore été fait (*a*), une Histoire complette, poli-

(*a*) Lorsque cet Ouvrage parut en Angleterre, l'Histoire d'Amérique du célebre Robertson n'étoit pas encore connue; encore même n'est-elle pas complette. Elle ne renferme que l'Histoire des conquêtes des Espagnols.

tique, commerciale & naturelle du Nouveau-Monde.

*Introduction.*

Avant d'entrer dans le détail des voyages entrepris ſous la protection de la Cour d'Eſpagne, il faut obſerver que Colomb fut déterminé, non ſeulement par la forme du globe & la relation de quelques gens de mer, mais encore par l'idée que pluſieurs grands Ecrivains avoient eue qu'au couchant il y avoit un Continent inconnu. On croyoit alors en général que les bornes du Monde étoient aux iſles Canaries; cependant quelques hommes avoient cru que derriere l'Océan Atlantique il y avoit une grande terre. Dans un de ſes Dialogues, Platon (*a*) parle de l'iſle Atlantique; & dans la Collection de fragmens poétiques Grecs (*b*), on en trouve une deſcription en vers, attribuée à Solon, qui, dit-on, l'avoit empruntée de la relation d'un Prêtre Egyptien.

Cependant ce que diſent Platon & Solon reſſemble trop à une allégorie poétique, pour mériter une croyance abſolue. L'ingénieux diſcours de Thomas Morus ne prouve pas mieux l'exiſtence de l'Utopie. Il n'en eſt pas de même du témoignage d'Ariſtote (*c*), parce qu'il a donné des détails. Dans un livre attribué à ce Philoſophe, on trouve que les Carthaginois découvrirent fort loin, derriere les colonnes d'Hercule, une iſle fort étendue, fertile & arroſée par pluſieurs rivieres navigables, mais inhabitée. Ceux

(*a*) In Tim.

(*b*) Poët. fragm. Edit. Lug. ap. Stephan.

(*c*) De Mundo.

*Introduction.*

qui la découvrirent, séduits par la beauté de cette isle, voulurent s'y établir; mais la politique Carthaginoise détruisit cette Colonie, & défendit à tous les sujets de la République d'y faire à l'avenir aucun établissement.

Cette anecdote est confirmée par un Historien recommandable, qui raconte que les Tyriens vouloient fonder une Colonie dans une isle nouvellement découverte, & qu'on croit être Saint-Domingue, mais que, par des raisons d'Etat, les Carthaginois s'y opposerent. Ils craignirent que les avantages naturels que les habitans devoient y trouver, ne déterminassent un grand nombre de citoyens à s'y transporter, ce qui auroit affoibli le gouvernement, l'industrie, & la puissance maritime de la République. D'ailleurs il fut arrêté que cette isle seroit conservée comme un asile pour ceux que des revers de fortune ou des calamités publiques auroient opprimés.

On a remarqué aussi un passage du troisieme Acte de la Médée de Séneque (*a*), qui semble annoncer que quoique l'Amérique ne fût pas découverte, les Anciens en avoient cependant une idée. Dans un fragment de Théopompe (*b*), on

---

(*a*) ——————— *Venient annis*
*Sæcula seris, quibus Oceanus*
*Vincula rerum laxet, & ingens*
*Pateat Tellus, Typhisque novos*
*Detegat orbes; nec sit terris*
*Ultima thule.* — Med. Act. 3, v. 375.

(*b*) Diod. Sic. Hist.

trouve l'allégorie d'un Nouveau-Monde habité par deux nations, une guerriere, l'autre de dévots. Un des Saints Peres (*a*) assure que derriere l'Océan il y a un autre Monde. Lactance & Saint Augustin réfutent cette opinion, comme celle des Philosophes, qui soutenoient que le Monde étoit rond; & on sait que jusqu'à Galilée le Clergé Romain regardoit la rotation de la terre sur son axe, comme contraire à la doctrine de l'Evangile. *Introduction.*

En un mot, il est certain que les Anciens eurent l'idée d'un autre Monde, & qu'ils la transmirent à la postérité; mais il n'est pas moins vrai que, suivant l'opinion générale, les régions situées entre les Tropiques étoient inhabitables, & ce raisonnement étoit fondé sur le principe absurde que la santé & la conservation de l'animal dépend d'un juste mélange des quatre élémens, & que ce juste mélange ne peut s'opérer sous la Zone Torride, où le feu & la grande chaleur du soleil doivent absorber toutes les autres qualités.

---

(*a*) Greg. in Epist. S. Clem.



## SECTION I.

### *Relation générale des Voyages faits par les Espagnols pour découvrir l'Amérique.*

SECT. I. *Histoire de l'Amérique.*

COMME nous donnerons les détails de la vie, & un apperçu des découvertes du fameux Colomb, lorsque nous parlerons de la découverte des Terres Australes, nous nous contenterons ici de réunir sous un seul point de vue toutes les circonstances qui nous ont fait connoître les isles & le continent de l'Amérique. Ce fut au mois d'Avril 1492, que Christophe Colomb, après avoir essuyé des mortifications sans nombre aux Cours d'Angleterre, & même d'Espagne, obtint enfin, par la protection de la Reine Isabelle, la commission d'Amiral de Leurs Majestés Catholiques, & de Vice-Roi de toutes les isles & de tous les continens qu'il découvriroit, & dont il feroit la conquête sur l'Océan. Il se rendit aussitôt à Palos de Moguerre, où il étoit attendu par une escadre de trois vaisseaux, montée de cent vingt hommes d'équipage. Le 3 Août il quitta l'Espagne, & après une longue navigation, pendant laquelle ses matelots se souleverent, il découvrit, le 12 Octobre, Guanahami, une des isles Lucayes. Ayant trouvé cette isle habitée, il descendit sur le rivage, & en prit solennellement possession au nom de Leurs Majestés Catholiques. Les habitans marquerent le plus grand étonnement à la vue des vaisseaux, qu'ils regardoient

*Avril 1492.*

*Colomb quitte les côtes d'Espagne. Août 1492.*

comme des monstres marins, & leur admiration s'augmenta encore, lorsque les Espagnols débarquerent : ils regardoient avec surprise leur barbe, leur belle conformation & leurs habits, & ils reçurent avec la plus grande joie les petits présens que l'Amiral leur fit distribuer. Lorsque les Espagnols retournerent à leurs vaisseaux, ils se jeterent à la nage pour les suivre, leur témoignerent leur reconnoissance par toutes sortes de marques, & parurent désirer vivement de se lier davantage avec eux.

*Il découvre les Lucayes, Cuba & Hispaniola.*

Il appela cette isle *San-Salvador*, & après avoir appris des habitans que les plaques d'or qu'ils portoient à leur nez venoient d'une isle très-considérable au midi, Colomb continua son voyage, toucha à plusieurs des Lucayes, & arriva le 27 Octobre à Cuba, située entre le 20 & 23 dégré de latitude nord, & les soixante-quatorze & quatre-vingt-sept degrés de longitude ouest. Les habitans lui dirent que l'or venoit d'une isle au sud-est, qui s'appeloit *Bohio* ; il se rembarqua après avoir fait quelques observations générales, & il arriva enfin le 6 Décembre à Bohio, ou la Terre des Cabanes, à laquelle il donna le nom de *Hispaniola*. Il avoit amené quelques Indiens de Cuba, espérant qu'ils lui fourniroient les moyens d'entrer en correspondance avec les natifs ; mais il se trompa : à l'approche des Espagnols, ils prirent la fuite avec la plus grande précipitation, les regardant avec autant d'horreur que de surprise. Heureusement Colomb se rendit maître d'une femme, qu'il relâcha après l'avoir traitée avec beaucoup d'humanité. Lorsqu'elle eut rejoint ses compatriotes,

SECT. I. *Histoire de l'Amérique.*

elle leur donna une idée plus favorable des étrangers. D'abord ils eurent peur, & n'osoient point toucher les habits des Espagnols : ensuite ils porterent leurs mains sur leurs têtes, pour marquer leur respect; ils éleverent leurs yeux au ciel, & les regarderent comme des Divinités. Les Espagnols confirmerent cette opinion, en leur donnant de petits grains de verre & d'autres bijoux brillans qu'ils accepterent.

Colomb reçut la visite du Cacique, qui marqua le plus grand désir de voir les vaisseaux Espagnols. La suite de ce Prince étoit composée de deux cents hommes, outre son premier Ministre & ses Conseillers. Il étoit placé sur une biere qu'on portoit sur les épaules, quoiqu'il fût jeune & vigoureux. On avoit pour lui beaucoup de respect & de vénération. Quand il vint à bord, il se conduisit avec beaucoup de dignité; il ordonna à sa suite de se tenir à une certaine distance; il ne garda que deux Conseillers, qui s'assirent à ses pieds. Il mangea & but avec l'Amiral : il branla la tête lorsque Colomb lui fit dire qu'il n'étoit que le serviteur du Roi de Léon & de Castille; il croyoit, comme les Indiens de Cuba, que les Espagnols étoient des êtres surnaturels. L'Amiral donna des grains de chapelet, des pantoufles & des habits au Monarque, qui fut enchanté de l'accueil qui lui avoit été fait. Les soldats & les matelots donnerent aux Indiens des morceaux de verre, de la poterie de terre, & d'autres bagatelles, pour lesquelles les natifs leur donnerent les anneaux d'or qu'ils portoient au nez, & d'autres petites plaques du même métal; mais on apprit bientôt que

l'isle ne produisoit pas l'or, & qu'il venoit de plus loin au Levant.

C'étoit la découverte de ces mines précieuses qui étoit le premier objet du voyage de Colomb ; & quoiqu'il ne s'en trouvât pas dans l'isle, cet Amiral la jugea cependant assez importante pour y établir une Colonie qui pourroit lui être utile pour l'exécution de ses autres projets. Pour réussir, il falloit obtenir l'agrément de cinq Souverains à qui l'isle appartenoit. Il eut une entrevue avec le Roi Guacanagari, & après lui avoir fait des présens, il eut la permission de construire un fort, qu'il garnit de canon pour contenir les habitans. La Colonie fut composée de trente-neuf Espagnols, & le fort fut appelé *Navidad* ( Nativité ). Ensuite Colomb prenant avec lui plusieurs naturels & une assez grande quantité d'or pour prouver l'importance de sa découverte, il partit pour l'Espagne ; il avoit perdu deux vaisseaux, l'un par accident, & l'autre par la trahison de Martin Alcuzo Pinçon (*a*).

C'est ici le lieu de placer les observations que Colomb fit sur l'isle & sur ses habitans. L'isle étoit très-peuplée, & remplie de villages, dont plusieurs contenoient environ mille maisons. La maniere dont il se conduisit à l'égard de la femme qui avoit été prise lors du débarquement, donna aux Indiens la plus grande idée des Espagnols. Ils coururent en foule sur le rivage, & un grand nombre se jeta à la nage ou s'em-

(*a*) Hist. de l'Amériq. par Herrera, Dec. I, l. I.

SECT. I. *Histoire de l'Amérique.*

barqua dans les canots pour approcher du vaisſeau. Ils étoient plus blancs, mieux faits & plus polis que les habitans des autres iſles. Les hommes étoient d'une taille moyenne, mais fortement conſtitués, leurs narines larges, le front uni & ſinguliérement élevé. Ils portoient à leurs narines des plaques d'or, ce qui fit croire que ce métal ſe trouvoit dans l'iſle. Pluſieurs Caciques que l'Amiral viſita, avoient des couronnes d'or, & les matelots trouverent à échanger des morceaux d'étain & de verre pour des morceaux d'or qui pouvoient peſer quatre onces.

Guacanagari recevoit le tribut de pluſieurs Princes, & ſi la ſouveraineté de l'iſle ne lui appartenoit pas en entier, il en étoit au moins le plus puiſſant Monarque. Les natifs montroient beaucoup d'adreſſe, non ſeulement dans la fabrication de leurs armes, dont une grande partie étoient ſinguliérement affilées, mais encore dans celle de leur poterie. Leur humanité n'étoit pas moins remarquable, & Colomb en fit l'expérience lorſqu'il perdit un de ſes vaiſſeaux. Le Roi Guacanagari lui donna un maſque, dont le nez, la langue & les oreilles étoient d'or battu, & une ceinture tiſſue avec de la ſemence de perles. Quoique l'Amiral ne trouvât point dans cette iſle des mines d'or, il eut raiſon de croire qu'elle devoit être très-avantageuſe au commerce à cauſe de ſes productions, telles que le coton, les épiceries, beaucoup de drogues médicinales & de bois de charpente. On ne connoiſſoit point encore la valeur de la plupart de ces objets.

*Et s'en retourne en Eſpagne.*

Après avoir donné à ces bons Indiens les plus

grandes marques d'amitié par la maniere honnête avec laquelle il les avoit traités, & après une salve de tous les canons, au bruit desquels ils tomberent tous la face contre terre, il prit congé d'eux, partit du port de la Nativité le 4 Janvier 1493, & arriva le 15 Mars à Palos, d'où il envoya annoncer son retour à Leurs Majestés Catholiques. 1493.

Les découvertes faites par Colomb remplirent l'Espagne de joie & d'admiration. Le Roi, la Reine & toute la Cour le comblerent de caresses. Leurs Majestés rendirent compte au Pape de tout ce qui s'étoit passé, & le Pontife leur accorda une Bulle qui donnoit à la Couronne d'Espagne la propriété des Indes occidentales. On montroit les Indiens & l'or comme des merveilles de la Nature, & en peu de temps Colomb fut prêt à un nouveau voyage, muni de pouvoirs plus étendus & avec une escadre bien plus considérable que la premiere. Il fut créé Gouverneur-Général & Amiral de tous les territoires mentionnés dans la Bulle du Pape; il fut autorisé à y fonder des Colonies, à y établir des Cours de Justice, & généralement à faire tout ce qu'il jugeroit nécessaire. On lui donna une escadre composée de dix-sept vaisseaux montés par deux mille deux cents matelots ou soldats; on mit à bord des jumens, des brebis, des vaches, plusieurs especes de grains, & des plantes Européennes. Enfin, après avoir pris toutes les mesures pour assurer le succès de cette nouvelle expédition, Colomb mit à la voile le 25 Septembre 1493.

*Second voyage de Colomb.*

Dans ce voyage, Colomb découvrit la Domini-

Sect. I. Histoire de l'Amérique.

que, Marigalante, & la Guadeloupe. Lorſque ſa chaloupe aborda cette derniere, tous les habitans s'enfuirent vers les montagnes; les Eſpagnols en prirent deux, qui leur dirent entre autres choſes, que du côté de l'Eſt, à peu de diſtance, il y avoit un continent. Colomb y trouva du coton filé, & des métiers de Tiſſerand d'une conſtruction très-ſimple; il remarqua auſſi une partie de vaiſſeau qu'il crut y avoir été pouſſé ou des Canaries ou d'Hiſpaniola, où il en avoit perdu un à ſon dernier voyage; car il n'imaginoit pas que les Européens euſſent encore pénétré dans ces parages. En ſuivant la côte de l'iſle au nord-oueſt, il découvrit Mont-Serra, enſuite Sainte-Marie & Antigoa. Enfin il reconnut dans ce voyage toutes les iſles ſituées au ſud-oueſt d'Hiſpaniola, & il leur donna le nom de Vierges.

A ſon arrivée à la Colonie, il trouva tous les Eſpagnols morts, & leur établiſſement détruit. L'inſolence & la cruauté avec leſquelles ils avoient traité les natifs, les forcerent à la révolte, & les diviſions inteſtines des Colons donnerent aux habitans tant d'avantage, qu'ils les maſſacrerent. L'Amiral viſita ſon ancien ami Guacanagari; une bleſſure que ce Prince avoit reçue en défendant les Eſpagnols, l'obligeoit à reſter dans ſon lit. Colomb choiſit une ſituation plus ſaine & plus commode, & fit conſtruire une ville, qu'il nomma *Iſabelle*. Il renvoya douze vaiſſeaux en Eſpagne, & ne ſe réſerva que les cinq plus gros. Enfin, après avoir appaiſé parmi ſes gens une nouvelle mutinerie, il envoya un détachement pour viſiter les mines de Cibao, où l'on diſoit

que l'or étoit en plus grande abondance qu'ailleurs.

Il se remit ensuite en mer, toucha à Cuba, & apperçut la Jamaïque; mais les vents contraires l'ayant forcé à rentrer à Hispaniola, il trouva les Espagnols en guerre avec les natifs, toujours révoltés par la licence & la barbarie de ces étrangers. Caunabo, un des Souverains de l'isle, avoit assemblé une armée prodigieuse, qui fut défaite par une poignée d'Espagnols. Les chevaux avoient effrayé cette multitude d'Indiens, qui croyoient que le cheval & le cavalier ne formoient qu'un animal.

En un mot, ce voyage ne fut pas heureux, quoique Colomb eût montré toutes les qualités d'un soldat & d'un homme d'Etat. Les Espagnols étoient si insolens & si avides, qu'ils firent tout ce qui fut en leur pouvoir pour priver leur Général des récompenses & de la gloire que ses belles actions & ses importantes découvertes lui avoient méritées. Il laissa dans la Colonie son frere Barthélemi en qualité de Lieutenant-Gouverneur, & revint en Espagne, où il arriva après une absence de trois mois.

Il se présenta à la Cour, offrit à Leurs Majestés l'or brut qu'il avoit apporté, & il n'eut pas de peine à se justifier de toutes les fausses imputations de ses ennemis. Il dit au Roi & à la Reine, que les Souverains ou Caciques de l'isle vivoient dans des palais situés à une certaine distance des villes, & qu'ils y avoient un nombre considérable d'images extraordinaires faites de pierre ou de bois peint. Ces images étoient nommées *Cemis*, & portoient quelquefois les noms des ancêtres de

ces Princes. Le peuple les regardoit comme leurs Dieux tutélaires, & on leur offroit des sacrifices, aux unes pour obtenir la santé, aux autres pour obtenir un temps favorable, à d'autres enfin pour réussir dans de grandes entreprises. Cependant ces Divinités étoient regardées comme inférieures au soleil, le Chef ou le Cacique des Dieux.

Chaque Souverain étoit aussi Grand-Pontife, ce qui donnoit une grande étendue à leur autorité, & les mettoit à portée de nourrir l'ignorante superstition de leurs sujets par des impostures religieuses. Plusieurs de ces Caciques avoient trois pierres auxquelles ils attribuoient de grandes vertus. L'une fertilisoit la terre, une autre aidoit les femmes dans l'enfantement, & la troisieme procuroit ou le beau temps, ou la pluie, suivant la nécessité.

Lorsqu'un Cacique mouroit, après lui avoir ôté les entrailles, on faisoit sécher son cadavre au feu, pour le préserver de la corruption, & on l'enterroit ensuite dans un caveau avec ses armes & une grande quantité de provisions. La femme qui lui étoit le plus attachée étoit enterrée avec lui, & on regardoit la plus légere résistance de sa part dans cette occasion, comme la preuve d'une ingratitude déshonorante : aussi se disputoient-elles mutuellement l'honneur de donner à leur Souverain & à leur époux cette marque d'amour & de respect.

On trouvoit aussi chez ces Indiens plusieurs usages des Negres d'Afrique. Ils étrangloient tous les malades qu'on ne pouvoit pas guérir. Ils croyoient qu'après la mort les esprits se ren-

doient dans une vallée très-étendue, dont ceux des Caciques étoient les Souverains, qu'ils y trouvoient leurs parens, leurs amis, & de belles femmes, avec lesquelles ils jouissoient d'une éternelle félicité.

Ils avoient des Médecins qui prétendoient guérir les maladies par le secours des Démons. Ils croyoient que leurs Idoles étoient immortelles, & que les morts pouvoient se montrer aux vivans, ce qui les rendoit très-peureux seulement pendant les ténebres. La plus grande partie des hommes étoit adonnée à la bestialité & à la sodomie, parce qu'ils n'aimoient pas les femmes: aussi étoient-elles toujours très-modestes à leur égard; mais elles se dédommageoient avec les Espagnols. Quant aux mariages, on n'avoit aucun égard aux degrés de parenté; on respectoit seulement les meres, les filles, & les sœurs (a).

Pendant que Colomb sollicitoit à la Cour la récompense de ses services & les moyens de poursuivre ses découvertes, son frere Barthélemi avoit essuyé de grandes persécutions à Hispaniola. La plupart des Espagnols s'étoient mutinés à l'instigation de Roldan, Chef de la Justice de l'isle, & ils avoient forcé le Gouverneur à faire la guerre aux natifs. Il s'étoit donné plusieurs batailles, dans lesquelles Barthélemi avoit été généralement vainqueur; mais il auroit infailliblement succombé sous le nombre de ses ennemis, favorisés encore par l'insalubrité du climat, si deux vaisseaux n'avoient heureusement amené un renfort d'Espagne.

(a) Voyez la Note I.

SECT. I. *Histoire de l'Amérique.*

L'arrivée de Colomb rétablit pour la troisieme fois la paix & la tranquillité, & les Espagnols furent enfin en état de continuer avec vigueur la construction de leur nouvel établissement & de la ville, qu'ils appelerent *la Nouvelle Isabelle* ou *Saint-Domingue*, parce que la premiere pierre fut placée un Dimanche.

*Troisieme voyage de Colomb, & découverte du continent de l'Amérique.*

L'Amiral ayant long-temps négocié auprès de Leurs Majestés Catholiques pour qu'on le mît en état de chercher le continent, obtint enfin ce qu'il avoit demandé, & quitta l'Espagne le 30 Mai 1498. Le 31 Juillet il vit une isle qu'il nomma *la Trinidad*, & qui étoit située à l'embouchure de l'Orénoque. Il y débarqua son équipage pour le rafraîchir, & reçut la visite du Cacique, qu'il trouva doux & hospitalier. Ce Prince prit d'une main un bonnet de velours que l'Amiral avoit sur sa tête, & il lui mit à la place une couronne de toile de coton ornée d'un cercle d'or.

1498.

Ayant remis à la voile, il découvrit à l'ouest une terre qu'il prit pour une isle, & qu'il appela l'*Isle-Sainte* ; c'étoit cependant le continent & une partie de la province de Paria. Ainsi les Espagnols datent la premiere découverte de la Terre-ferme du 1 Août, quoique les Anglois réclament l'antériorité. Jean Cabot, Vénitien, autorisé par Henri VII, avoit découvert Terre-Neuve au mois de Juin 1496, & il avoit suivi toutes les côtes de l'Amérique jusqu'au golfe de la Floride. Ainsi si la priorité de découverte est un titre à la possession, le droit de la Grande-Bretagne est aussi incontestable sur le continent de l'Amérique, que celui de l'Espagne sur les Indes occidentales.

Nous ne perdrons pas notre temps à discuter des prétentions que l'epée des Puissances rivales a fixées ; nous dirons seulement que c'est à cette époque que le continent de l'Amérique fut découvert ; que Colomb eut quelque commerce avec les habitans ; qu'il trouva le pays bien cultivé, très peuplé, & rempli de villages ; qu'il y mangea plusieurs fruits d'Europe, tels que du raisin, des pommes, des figues, & des oranges. Il but une liqueur qui ressembloit à du vin, ce qui lui fit juger que les natifs étoient civilisés & industrieux. Ils ressembloient extérieurement aux Insulaires. Leurs cheveux étoient longs & épars, leur taille moyenne ; ils étoient bien proportionnés & robustes. Les hommes avoient les parties honteuses cachées, mais les femmes étoient entiérement nues. Ils portoient pour armes des arcs, de grands boucliers, & des fleches empoisonnées, qu'ils lançoient avec beaucoup de dextérité. Ils savoient filer & tisser le coton ; ils en échangerent même des pieces très-belles pour des morceaux d'étain, auquel ils attachoient un grand prix, & qu'ils appeloient *turey* ou *céleste*, à cause d'une espece d'odeur qui flattoit leur odorat. Plusieurs portoient au cou des plaques d'or qui, disoient-ils, étoient produites par leur pays, & ils montrerent à l'Amiral, par signes, la méthode qu'ils employoient pour trouver ce métal. Colomb convaincu que c'étoit un continent, prit avec lui six natifs & s'en retourna à Hispaniola. Il découvrit en chemin un grand nombre de petites isles, auxquelles il donna différens noms.

SECT. I. *Histoire de l'Amérique.*

*Voyage d'Alonzo d'Ojeda.*

Pendant que Colomb étoit occupé à rétablir

SECT. I. *Histoire de l'Amérique.*

la paix à Hispaniola, & à mettre cette Colonie dans le meilleur état, les Marchands de Séville, enhardis par les présens d'or & de perles que Colomb avoit apportés en Espagne, solliciterent la permission de tenter des découvertes comme simples aventuriers. Jean-Roderic de Fonseca, chargé de la direction des affaires de l'Inde, leur accorda une commission; ils équiperent quatre vaisseaux sous la conduite d'Alonzo d'Ojeda, suivi de Jean de la Cosa, Biscayen, & d'Améric Vespuce, Florentin, tous deux très-instruits dans la Cosmographie & dans la Navigation.

1499. Le 20 Mai 1499, Ojeda quitta les côtes d'Espagne, & 27 jours après il reconnut le continent de l'Amérique; mais on ne sait pas précisément l'endroit où il arriva; Herrera dit seulement que ce fut à 200 lieues à l'est de Paria, & qu'il suivit environ 200 lieues de côtes jusqu'au Cap Vela. Les détails qu'Ojeda & Vespuce donnerent des habitans ne se rapportent pas avec ceux que Colomb avoit donnés des Indiens de Paria. Leurs visages étoient larges, leur teint basané, & l'activité des hommes & des femmes dans leurs manœuvres militaires vraiment étonnante. Ils paroissoient n'être soumis à aucune espece de gouvernement, & n'avoir ni Caciques, ni Souverains, ni Savans. En guerre, chaque homme n'écoutoit que son courage & sa force; ils s'animoient mutuellement, & lorsqu'un particulier recevoit un affront, il assembloit ses amis, leur faisoit ses plaintes, & demandoit vengeance. C'étoit la seule source de division parmi eux; car ils n'avoient aucune idée de la propriété ni de la subordination.

Ils mangeoient de la viande ou du poiſſon, qu'on ſervoit ſur des écuelles de terre ou des demi-calebaſſes ; ils étoient très-ſobres ; l'heure de leurs repas n'étoit pas fixée. Ils mangeoient quand ils en avoient beſoin, ou quand l'envie leur en prenoit ; leurs lits étoient des hamacs de coton attachés aux toits de leurs maiſons. Ils étoient modeſtes avec les femmes ; mais ils ne connoiſſoient point la politeſſe, ni la délicateſſe ; lorſqu'ils avoient des beſoins naturels à ſatisfaire, la compagnie qu'ils pouvoient avoir ne les en empêchoit point. Leurs mariages n'étoient ſoumis à aucune regle ; ainſi ils prenoient autant de femmes qu'ils en vouloient, ſans avoir égard à aucun degré de parenté ou d'alliance ; & l'amour cauſoit rarement des querelles parmi eux, parce qu'ils n'avoient aucune idée de pudeur ni de fidélité.

Les femmes étoient ſinguliérement fertiles, & elles ſouffroient ſi peu lors de l'enfantement, qu'auſſi-tôt après qu'elles étoient délivrées elles ſe lavoient & ſe baignoient. Leurs maiſons étoient vaſtes & bien bâties, en forme conique, & il n'étoit pas rare de les voir habitées par cent perſonnes à la fois. Quoique leur conſtruction leur coutât beaucoup de peines, ils n'en étoient pas plus jaloux de les conſerver ; ils les abandonnoient ſur le champ, lorſque leur caprice les portoit à s'en aller, ſoit au nord, ſoit au midi, ſuivant que la chaleur du climat les déterminoit. Leurs effets n'étoient pas embarraſſans ; tout leur bien conſiſtoit en quelques plumes de différentes couleurs, en bracelets faits avec des os de poiſſons, & quelques cailloux blancs ou

SECT. I. *Histoire de l'Amérique.*

verts, avec lesquels ils ornoient leurs cous, leurs levres, leurs oreilles, & leurs nez.

Ce peuple simple méprisoit l'or & les perles. Il ne connoissoit point le commerce; il offroit aux étrangers l'usage de ses femmes & de ses filles, & c'étoit lui donner une marque d'amitié & de respect que de l'accepter. Les malades étoient transportés sur de hautes montagnes dans des hamacs qu'ils attachoient aux arbres, & on leur fournissoit une certaine quantité de provisions pendant plusieurs jours. S'ils mangeoient & s'ils se rétablissoient, leurs parens & leurs amis les recevoient avec beaucoup de joie. Quelquefois ils plongeoient les femmes malades dans de l'eau froide, les portoient ensuite devant un bon feu, pour exciter une grande transpiration, & les mettoient chaudement dans leur hamac. Quelques-unes étoient guéries. La saignée étoit très-souvent pratiquée chez ce peuple, sur-tout dans les maladies inflammatoires. La piqûre se faisoit dans les reins ou dans le gras des jambes. Il connoissoit aussi les émétiques; c'étoit une certaine herbe qu'il mettoit dans la bouche des malades, & qui les excitoit aux vomissemens.

Les jours de fête ils sacrifioient leurs ennemis & mangeoient leur chair; c'est le seul exemple de barbarie qu'ils donnassent.

Ojeda ayant navigué plus à l'est, il trouva le pays plus cultivé & les habitans plus vifs & plus ingénieux. Leurs villes présentoient un aspect agréable. Il y avoit entre autres un village qui ressembloit singuliérement à Venise (a). Les

(a) C'est ce qui lui a fait donner le nom de *Venezuela*

maisons sont bâties au dessus de l'eau sur des pilotis, & des ponts établissent la communication. On peut conclure de là que les habitans craignoient la puissance de quelque nation voisine, & que c'est ainsi qu'ils avoient voulu se mettre à l'abri de ses attaques.

En suivant les côtes de Paria, les Espagnols descendirent souvent à terre, & furent toujours biens reçus par les habitans qui alloient les visiter, venoient en foule sur le rivage, & voyoient avec plaisir les voiles, les cordages & la structure des vaisseaux; ils donnoient aux matelots de l'or & des perles en échange de grains de verre & des morceaux d'étain, de fer & de cuivre. Enfin, après avoir visité une grande étendue de continent, avoir touché à plusieurs isles, & avoir pris des effets précieux, Ojeda dirigea sa course vers Hispaniola, où il arriva le 5 Septembre, au grand détriment de la Colonie, parce que son humeur haute & turbulente suscita parmi les Espagnols une nouvelle sédition contre Colomb. Telle fut l'issue d'un voyage d'après lequel Améric Vespuce réclama la gloire d'avoir découvert un continent qui a depuis porté son nom au préjudice du droit du célebre Christophe Colomb.

Quoique le voyage d'Ojeda ne fût pas remarquable par l'importance des découvertes, cependant les perles & l'or qu'il échangea le long des côtes de Cumana & de Maracapana encourage-

ou petite Venise. Les uns disent que ce nom lui fut donné par Colomb, d'autres par Améric Vespuce.

SECT. I. *Histoire de l'Amérique.*

rent les Marchands de Séville à solliciter la permission de faire une autre expédition. Le chemin avoit été tracé par Colomb, & ces entreprises n'étoient plus difficiles; la route aux Indes occidentales étant parfaitement connue, il ne restoit plus qu'à s'avancer plus loin au nord & au midi.

*Voyage de Guerre.* 1500.

Pierre Alonzo Nigno qui avoit accompagné l'Amiral lors de la découverte de la côte de Paria, sollicita vivement une commission, & il en obtint une qui l'obligeoit seulement à ne s'arrêter qu'à la distance de cinquante lieues des découvertes déjà faites. Mais hors d'état de faire les avances de cette expédition, il eut recours à Louis Guerra, qui consentit à équiper un vaisseau, à condition que son frere Christophe en auroit le commandement. Cette convention étant acceptée, le vaisseau fit voile, & au préjudice des ordres contenus dans la commission, il toucha à la côte de Paria, & ayant commercé avec les natifs, qui donnerent 150 marcs de perles, ce qui équivaut à 1200 onces, les Aventuriers revinrent en Espagne, & furent accusés d'avoir fraudé le quint du Roi, & d'avoir soustrait aux Commettans la plus grande partie de la cargaison.

*Voyage de Pinson.*

Dans le même temps, Vincent Yannez Pinson, qui avoit servi sous Colomb dans son premier voyage, équipa à ses propres dépens quatre vaisseaux, & mit à la voile dans le dessein d'aller faire des découvertes. Il fut le premier qui passa la ligne; si on en croit les Historiens Espagnols, il découvrit la terre le 26 Février, & bientôt après, ayant abordé, il prit possession d'une partie

du Bréſil. Nous allons voir que, ſuivant Herrera lui-même, les Portugais découvrirent les premiers cette contrée.

SECT. I. *Hiſtoire de l'Amérique.*

*Les Portugais découvrent le Bréſil.*

Nous ne parlerons pas du voyage de Jacques de Leſſe qui ſuivit la même route que Pinſon, & qui fut malheureux ; mais nous ferons mention d'un autre plus important qui précéda le quatrieme voyage de Colomb.

Emmanuel, Roi de Portugal, avoit équipé une eſcadre de 13 vaiſſeaux portant 1200, tant matelots que ſoldats, & deſtinés pour les Indes orientales, ſous le commandement de Pierre Alvarez-Cabral. Cet Amiral quitta Lisbonne le 9 Mars 1500; il prit le large pour éviter la côte de Guinée, & dirigea ſa courſe au ſud pour doubler plus aiſément le Cap de Bonne-Eſpérance, qui s'avance beaucoup dans l'Océan. Le 24 Avril, il vit le continent de l'Amérique méridionale, qu'il crut être une iſle peu éloignée de la côte d'Afrique. Il ſuivit quelque temps les côtes, & enfin il ſe haſarda d'envoyer une chaloupe à terre ; mais ſon étonnement fut extrême lorſqu'il vit que les habitans ne reſſembloient en rien aux Africains, ſoit pour la couleur, ſoit pour la taille, ſoit pour les cheveux. Il lui fut impoſſible de ſe ſaiſir de quelqu'un de ces Indiens, qui, à l'approche des Portugais, ſe ſauverent dans les montagnes. Cependant ayant découvert un bon havre, l'Amiral y jeta l'ancre, & l'appela *Porto Seguro.*

Le lendemain il envoya une autre chaloupe, & il eut le bonheur de prendre deux natifs. Il les fit habiller, les traita avec douceur, & les renvoya enſuite, pour qu'ils puſſent raſſurer

SECT. I. *Histoire de l'Amérique.*

leurs compatriotes. Ce stratagême réussit : dès que les Indiens eurent entendu la relation des prisonniers, ils accoururent en foule sur le rivage, jouant, dansant, sautant, & faisant retentir les environs au son de différentes especes de cornes. Cabral, délivré de toute crainte, débarqua & prit solennellement possession du pays au nom de Sa Majesté Portugaise.

Ceci prouve les contradictions dans lesquelles est tombé l'Historien Herrera, qui, pour attribuer aux Espagnols la découverte du Brésil, dit dans un endroit, que Pinson, au mois de Février, prit possession de la partie de ce pays située au midi de la riviere des Amazones, & qui dit ensuite que les Portugais furent les premiers qui la découvrirent & qui la possédérent. La vérité est que Pinson n'a jamais prouvé qu'il eût été plus loin au midi que jusqu'à la riviere des Amazones, d'où il revint sur ses pas, côtoyant la Terre-ferme & Paria, & ensuite voguant vers Hispaniola. Au reste, il est aujourd'hui assez peu intéressant de savoir à qui la découverte des royaumes appartient ; mais il l'est beaucoup de relever les fautes dans lesquelles les meilleurs Historiens sont entraînés par leur partialité, qui les porte à trahir la vérité pour augmenter la gloire de leur pays.

Pendant tous ces différens voyages, Colomb étoit à Hispaniola, où tous les jours l'insubordination des Espagnols & l'ingratitude de Ferdinand lui faisoient souffrir des mortifications sans nombre. Il avoit rendu compte à la Cour des différentes séditions qui s'étoient élevées dans la Colonie ; ses Officiers se justifierent en ré-

criminant & en l'accusant de tyrannie, de cruauté & d'avarice ; ils lui reprochoient de traiter les Espagnols comme des esclaves, de réduire les Indiens au désespoir, & de cacher pour son profit une grande partie de l'or, des perles, & des autres effets précieux qui tomboient entre ses mains.

Colomb avoit des ennemis à la Cour comme il en avoit dans l'isle. Ces plaintes frapperent l'oreille du Roi, & le déterminerent à rappeler l'Amiral ; peut-être une politique jalouse l'emporta-t elle dans cette occasion sur la justice. On parloit par-tout des immenses richesses que l'Amiral avoit acquises, & on espéroit qu'en le déplaçant, elles pourroient être versées au Trésor Royal. En conséquence, François Bovadilla fut nommé pour aller à Hispaniola en qualité de Commissaire, avec ordre d'examiner la justice des plaintes des uns & des autres, les causes des troubles qui déchiroient la Colonie, & la conduite non seulement des Colons, mais même celles de l'Amiral & de son frere qui étoit Lieutenant-Gouverneur. Pour donner plus de poids à son autorité, on donna à Bovadilla une commission de Gouverneur-Général, avec plusieurs ordres signés en blanc par Leurs Majestés, & une lettre adressée à Colomb lui-même, & qui lui ordonnoit, ainsi qu'à tous les Espagnols, d'obéir à Bovadilla.

Dès que ce nouveau Gouverneur fut entré dans l'isle, il fit usage de toute son autorité. Il se fit remettre les armes, les provisions, & les munitions des magasins royaux ; il fit saisir tous les effets de l'Amiral, & gagna le cœur de tous les

Espagnols en leur faisant de riches concessions ; & en les encourageant à se plaindre de Colomb. Enfin il fit mettre aux fers cet infortuné Général, ainsi que ses deux freres, sans avoir voulu écouter leur justification, & les envoya en Espagne dans un vaisseau commandé par Alonzo de Valejo. Celui ci traita les malheureux prisonniers avec beaucoup de douceur. Il offrit à Colomb de lui ôter ses fers : *Non*, répliqua ce grand homme avec une généreuse indignation, *je porte ces fers par l'ordre du Roi & de la Reine ; j'obéirai à ce commandement comme à tous ceux que j'ai reçus d'eux. Leur volonté m'a dépouillé de ma liberté ; leur volonté seule peut me la rendre.*

Lorsque le vaisseau arriva à Cadix, & que Ferdinand & Isabelle apprirent avec quelle indignité on avoit traité Colomb, qui leur avoit rendu des services si signalés, ils donnerent sur le champ ordre de le mettre en liberté, & lui firent remettre mille ducats pour paroître à la Cour d'une maniere convenable. Quand il s'y présenta, il fut favorablement accueilli, sur-tout de la Reine, qui ne voulut jamais lui ôter sa protection, quoiqu'elle eût été forcée à consentir à son rappel, & à croire quelques unes des imputations de ses ennemis. Colomb se jeta à leurs pieds, & ayant reçu ordre de se relever, il fit un discours pathétique, dans lequel il fit le détail de ses services & des maux qu'il avoit soufferts, & accusa Bovadilla d'avoir cruellement abusé de son autorité, ce qui détermina Leurs Majestés à le rappeler. En conséquence elles nommerent Nicolas de Ovando, Chevalier de l'Ordre

d'Alcantara, connu par sa probité & son intégrité, pour gouverner Hispaniola pendant trois ans. Il fut chargé d'examiner tous les réglemens faits par son prédécesseur, & de casser tous ses jugemens, soit qu'ils fussent injustes envers les particuliers, soit qu'ils fussent nuisibles au bien général de la Colonie.

SECT. I. *Histoire de l'Amérique.*

On promit à l'Amiral qu'on lui fourniroit les moyens d'une quatrieme expédition, & il les sollicita avec le plus grand zele, malgré son grand âge, le mauvais état de sa santé, & les nombreuses mortifications qu'il eut à essuyer. Mais l'exécution de cette promesse fut artificieusement différée de jour en jour, jusqu'à ce que le nouveau Gouverneur eût rendu compte de l'état de la Colonie. La Cour attendoit jusqu'à cette époque à fixer le degré de confiance qu'elle devoit accorder à Colomb.

*Voyage de Bastidas.* 1501.

Cependant les nouvelles des richesses immenses que produisoit l'Amérique & les Indes occidentales se propageoient de jour en jour davantage, & excitoient l'ambition & l'avarice de plusieurs aventuriers. Un nommé *Bastidas*, surtout, homme fort instruit, bon Géographe, ayant une imagination vive & une grande fortune, obtint une permission, & s'associa avec Jean de la Cosa. Ce dernier avoit servi sous Colomb, & s'étoit acquis la réputation du meilleur navigateur de l'Espagne. Ils équiperent deux vaisseaux, & partirent de Cadix au commencement de Janvier 1501, prenant la même route que Colomb avoit tenue lorsqu'il découvrit le Continent.

Son voyage fut heureux ; il visita de très-

SECT. I. *Histoire de l'Amérique.*

bons ports, & commerça avec les natifs, qui lui parurent très-disposés à faire une connoissance plus particuliere. Lorsqu'il eut atteint Venezuela, il tourna à l'ouest, & vit la partie appelée *Sainte-Marte*, jusqu'à la baie d'Araba; il tint la même direction jusqu'à ce qu'ils arriverent à l'endroit où dans la suite on a construit la ville de Nombre de Dios. Ainsi Bastidas découvrit environ cent lieues du Continent, & s'avança plus que n'avoit encore fait aucun aventurier; ensuite il revint à Hispaniola avec une grosse cargaison de perles & d'or.

*Second voyage d'Ojeda & d'Améric Vespuce.*

Les mêmes motifs qui avoient excité Bastidas, déterminerent Ojeda à une nouvelle expédition, dans laquelle il se proposoit de perfectionner la découverte du Continent. Il fut accompagné, comme la premiere fois, par Améric Vespuce, qui s'étoit attribué la gloire d'avoir découvert l'Amérique, & qui persistoit toujours à se l'arroger au préjudice de Colomb (*a*). Il suivit la même direction que Bastidas; il côtoya les mêmes rivages, mais il fut moins heureux; ce voyage ne produisit ni richesses, ni découvertes; il fournit seulement à l'artificieux Vespuce les moyens de

(*a*) Il n'est pas extraordinaire que les Espagnols marquent tant d'animosité contre Améric Vespuce. Ce n'est pas parce qu'il conteste la découverte de l'Amérique à Colomb qui étoit lui-même étranger, mais parce qu'il quitta le service de l'Espagne pour entrer à celui du Portugal. Améric eut l'adresse de publier le premier la Relation de ses voyages, & la maniere dont il s'y prit pour établir ses prétentions, les fit généralement adopter. Cependant tout le monde convient aujourd'hui que cette gloire appartient incontestablement à Colomb.

donner plus de crédit à ses prétentions, parce qu'il confondit les particularités de ces deux voyages (a).

SECT. I. *Histoire de l'Amérique.*

*Quatrieme voyage de Colomb.* 1502.

Enfin, après des délais sans nombre, on donna quatre vaisseaux à Colomb pour entreprendre une quatrieme expédition. Il quitta les côtes d'Espagne le 9 Mai 1502, & arriva à Hispaniola le 29 Juin. A peine fut-il débarqué, qu'il prédit un orage comme devant être très-prochain. Il en avertit le Commandant d'une flotte qui alloit partir pour l'Espagne, & qui y ramenoit Bovavilla & Roldan. Les sages avis de Colomb furent regardés comme les songes d'un visionnaire; la flotte, composée de dix huit vaisseaux, mit à la voile. La nuit suivante, l'ouragan se déclara avec une violence terrible; deux ou trois vaisseaux échapperent seuls avec beaucoup de peine, & les ennemis de Colomb périrent tous.

L'Amiral quitta l'isle le 14 Juillet, & dirigea sa course du côté de la Jamaïque, jusqu'à ce qu'il apperçut la petite isle Guanaja. Il la trouva très-peuplée, ainsi que plusieurs autres isles voisines moins considérables qui sont situées à l'entrée de la baie d'Honduras, à la distance de douze lieues du Cap du même nom. Là, il reçut la visite d'un grand nombre d'habitans du Continent, qui vinrent dans un grand canot d'une longueur extraordinaire, sur huit pieds de largeur, & construit avec beaucoup d'art, & avec plus d'adresse qu'aucun de ceux qu'il avoit déjà vus.

---

(a) Herrera, Dec. I, l. IV, parag. 2.

SECT. I. *Histoire de l'Amérique.*

Après beaucoup de civilités, & après avoir échangé une partie de ses marchandises, l'Amiral renvoya les Indiens, & en retint un d'un certain âge pour lui donner des éclaircissemens sur le Continent, & lui servir d'Interprete avec les habitans. D'après les informations de cet Indien, il navigua à l'est, commerçant toujours le long des côtes, & faisant des observations sur le pays & sur ceux qui l'habitoient. Tous les Indiens de ces contrées étoient doux & polis. Ils fournissoient aux Espagnols des provisions en abondance, & donnoient avec grand plaisir de l'or & d'autres effets précieux pour les petites bagatelles que l'Amiral leur offroit. Les uns étoient entiérement nus, les autres couvroient les parties naturelles, & portoient de petites jaquettes de toile de coton sans manches, mais manufacturées d'une maniere qui prouve qu'il y avoit parmi eux des Tisserands. Quelques-uns portoient gravée sur leur corps la figure de différens animaux. Ceux qui étoient plus distingués avoient la tête entourée de toile de coton de différentes couleurs. Aux jours de fête, ou dans les occasions extraordinaires, les uns peignoient leur visage en noir, les autres en rouge; mais le plus grand nombre l'avoient marqueté de différentes couleurs, ce qui étoit parmi eux très-beau & très-élégant. Colomb appela cette côte *Oreja*, parce que les natifs ont des oreilles d'une longueur prodigieuse, percées d'un trou d'un pouce de large.

Sans entrer dans de plus longs détails, l'Amiral trouva une grande ressemblance entre tous les habitans de cette côte. Ils différoient seulement

ment quelquefois dans la maniere d'arranger leurs cheveux & de se parer, ainsi que dans quelques usages particuliers, trop peu importans pour mériter d'être décrits. Nous observerons en général, que plus il avançoit à l'est, plus leurs ornemens étoient riches. Quand il approcha Porto-Bello, les habitans portoient des colliers auxquels pendoient des aigles d'or fin d'un poids considérable, & ils les donnoient sans hésiter pour des morceaux de verre, des grains de chapelets, & des grillets d'oiseaux (*a*).

SECT. I. *Histoire de l'Amérique.*

Le 17 Septembre, il reconnut la petite isle de Quiribiri opposée à la côte d'Acari. Il débarqua dans cette partie du Continent, & en trouva les habitans peu différens de ceux qu'il avoit déjà vus, seulement ils étoient plus guerriers, parce qu'ils avoient pour armes des arcs, des fleches, & des épées faites avec du bois très-dur. De là il s'avança jusqu'à la baie de Caravaro. Les habitans vinrent en foule autour des vaisseaux, & offroient les larges plaques & les aigles d'or qu'ils portoient à leur cou, en échange des marchandises d'Europe. Une de ces plaques pesoit dix

(*a*) Espece de sonnette ronde qu'on attache aux jambes des oiseaux de proie.

Leur maniere d'enterrer les morts différoit de celle qu'on avoit observée jusqu'alors. Ils avoient des tombeaux dans leurs maisons, où ils conservoient les cadavres desséchés & préservés de corruption dans des draps de toile de coton. Ces tombeaux étoient couverts de planches, sur lesquelles on gravoit la figure de différentes bêtes, & le portrait du mort. Plusieurs de ces tombeaux étoient enrichis de plaques d'or, & des plus précieuses productions du pays. Herrera, Dec. I, l. IV, S. IV.

SECT. I. *Histoire de l'Amérique.*

ducats, & fut donnée pour trois grillets d'oiseaux. Les Espagnols ramasserent dans cet endroit une grande quantité de ce métal précieux, & on leur fit entendre que s'ils vouloient pénétrer dans les terres à deux journées de là, ils en trouveroient suffisamment pour remplir leurs vaisseaux.

Colomb vogua ensuite à Aburena. Lorsqu'il se préparoit à aborder le rivage, les habitans se présenterent d'une maniere à faire croire qu'ils s'y opposeroient. L'Amiral leur exprima par ses signes, qu'il venoit avec des intentions pacifiques ; en conséquence ils lui apporterent des plaques & des aigles en abondance, dont quelques-uns pesoient vingt-deux onces. De là il s'avança à Catiba, où il eut sept onces d'or en plaques pour trois douzaines de grillets d'oiseaux. Il suivit cinquante lieues de côtes jusqu'à une ville nommée *Cavigo*, & arriva à un excellent port, qu'il nomma en conséquence *Porto-Bello.*

Il en partit le 20 Novembre, & découvrit à l'est plusieurs petites isles, auxquelles il donna le nom de *Bastimentos*, parce qu'elles lui fournirent des provisions en abondance. Des vents violens de nord-est ayant arrêté sa course, il tourna, le 5 Décembre, à l'ouest, parce qu'il avoit appris qu'il y avoit des mines d'or dans la province de Veragua. Dans ce voyage, il éprouva tant de chagrins & d'inquiétudes, soit de la part des élémens, soit de celle de ses matelots, qu'il appela cette côte *la Costa de los Contrastes* (la Côte des contradictions). Le 6 Janvier, il visita la riviere d'Yebra, qu'il nomma *Belen* ou *Bethléem* ; à une petite distance il en vit une autre,

à laquelle il donna le nom de *Veragua*. Ses chaloupes y entrerent, & aborderent à une ville où elles apprirent que ce pays abondoit en mines d'or. L'Amiral commerça avec les natifs, & eut une quantité prodigieuse d'or pour des bagatelles qui n'avoient aucun prix. Un des Caciques visita Colomb, auquel il porta de l'or, & il conduisit les Espagnols aux mines d'*Urira*, où, sans aucunement fouiller, ils trouverent plusieurs morceaux d'or fin dans les racines extérieures des arbres.

D'Urira, le frere de l'Amiral s'avança avec trente hommes dans le Zobrada, jusqu'à une ville Indienne, entourée à six lieues à la ronde de champs semés de maïs. Ensuite ils furent à Catiba, où ils furent très-bien accueillis par les Indiens, qui leur donnerent plusieurs pieces d'or, dont quelques-unes pesoient vingt écus, pour des babioles auxquelles ils attachoient une grande valeur. L'abondance de ce métal étoit si grande dans ce pays, que Colomb forma le projet d'établir une Colonie sur la riviere de Bethléem, & d'y laisser son frere avec quelques Espagnols, en attendant qu'il pût y amener des forces plus considérables. Barthélemi consentit à rester avec quatre-vingts hommes, & aussi tôt on commença la construction d'un petit fort & d'une ville, pour y fixer la premiere Colonie du Continent. L'utilité de ce projet étoit évidente ; mais il éprouva tant de difficultés dans l'exécution, qu'après avoir fait une bonne partie des travaux, Colomb fut forcé de prendre à bord tous les Espagnols, pour les sauver de la vengeance du Cacique

Quibia, avec lequel ils avoient eu quelque différent.

SECT. I. *Histoire de l'Amérique.*

Ayant ainsi échoué dans son projet d'établir une Colonie sur le Continent, & voyant que ses provisions étoient fort diminuées, il se détermina à aller à Hispaniola. Il côtoya à l'est, du côté de Porto-Bello, & toucha au pays situé en face des trois isles appelées *las Barbas*, ensuite à Tortuga & aux Caymanes; & faisant voile directement pour Cuba, il prit terre dans cette isle, & en partit pour aller à la Jamaïque. Nous entrons dans tous ces détails, pour prouver que c'est à Colomb qu'appartient la découverte de toutes les grandes Antilles, & de presque toutes les isles des Indes occidentales. Il trouva la Jamaïque très-peuplée, très-fertile en productions, tant animales que végétales. Les habitans étoient doux, & désiroient singuliérement de commercer avec les Espagnols. Tant que Colomb résida dans cette isle, il eut à combattre tant de difficultés, qu'une ame moins forte que la sienne se fût abandonnée au désespoir. Après avoir passé vingt ans au service de la Monarchie Espagnole, & avoir fait des découvertes qui devoient éterniser sa mémoire, il étoit réduit à la triste perspective de finir ses jours parmi des Sauvages. Ses vaisseaux étoient échoués sur la côte : l'espérance de se procurer du secours d'Hispaniola, étoit très-incertaine. Le courroux de la mer & la foiblesse des canots indiens, eu égard à la grande distance, rendoient presque impraticable le projet d'aller avertir le Gouverneur Ovando. D'un autre côté, une grande partie de son équipage l'avoit

abandonné ; & non ſeulement elle ménaçoit ſa vie, mais encore cherchoit à ſoulever contre lui les naturels ; en ſorte qu'il étoit dans un danger continuel. Cependant, par ſa prudence, par ſa fermeté & par ſa valeur, il triompha de tous ces obſtacles ; il ſe rendit à Hiſpaniola, & de là en Eſpagne. Iſabelle, ſa protectrice, étoit morte, & Ferdinand écouta très-froidement le détail des nouveaux ſervices que l'infortuné Colomb venoit de lui rendre. Dégoûté par l'ingratitude de ce Prince, il ſe retira à Valladolid, & y mourut. On lui rendit après ſa mort tous les honneurs qu'on lui avoit refuſés pendant ſa vie (*a*).



*20 Mai 1506. Mort de Chriſtophe Colomb.*

(*a*) Voyez la Note II.



## SECTION II.

*Découvertes faites sur le Continent; établissemens faits à Castella del Oro & à l'Isthme de Darien, ce qui conduit à la découverte & à la conquête du Pérou & du Mexique.*

Sect. II. Histoire de l'Amérique.

Colonie établie à Porto-Ricco.

LA premiere Colonie établie après la mort de Colomb fut fondée dans l'isle de Saint Jean de Porto-Ricco, que les Indiens appeloient *Borriguen*, & qui est éloignée d'environ quatorze lieues d'Hispaniola. Ponce de Léon avoit appris des Naturels que cette isle abondoit en or. Il demanda & obtint la permission de la visiter. Les habitans le reçurent avec amitié, & lui montrerent deux mines très-riches. Ovando ayant eu pour successeur au gouvernement d'Hispaniola Diegue Colomb, le nouvel établissement projeté fut retardé jusqu'à l'arrivée d'Ovando en Espagne. A cette époque, Ponce de Léon fut nommé Gouverneur de cette isle, déclaré indépendant de l'Amiral, & revêtu de tous les pouvoirs nécessaires pour bâtir des villes & fonder des Colonies de la maniere qu'il jugeroit avantageuse pour lui & pour le public.

1507. Suivi de deux cents Espagnols & d'un grand nombre d'Indiens, Ponce de Léon se rendit à son Gouvernement. Il bâtit une ville appelée d'abord *Caparra*, & ensuite *Sotomayor*; il fit la distribution de tous les Indiens aux Espagnols, pour

travailler aux mines, planter les cotonniers & cultiver la terre. Cette oppression révolta les Indiens; mais après beaucoup de sang répandu, la valeur, aidée par un grand nombre de gros chiens des Espagnols, força ces infortunés esclaves à la soumission. On raconte des choses incroyables de ces chiens. Herrera assure que les Indiens les redoutoient davantage que les Espagnols; il avance, entre autres choses, qu'il y avoit un chien en particulier qui distinguoit si un Indien étoit bien ou mal affectionné pour son maître, & à cause de l'importance de ses services & de sa fidélité, son maître lui donnoit une portion du butin qui lui revenoit.

SECT. II. *Histoire de l'Amérique.*

*Voyage d'Ojeda & de Nicuessa au Continent.*

Vers la fin de 1507, Alonzo d'Ojeda & Jacques de Nicuessa avoient fait un traité avec la Cour, pour fonder une Colonie sur le Continent de l'Amérique. On avoit accordé au premier tout le territoire qui s'étendoit depuis le Cap Vela jusqu'au milieu de la baie d'Uraba, au delà de Carthagene. Le dernier eut dans son lot le terrein compris depuis le milieu de la même baie jusqu'au Cap Gracias à Dios. La premiere partie fut nommée la *Nouvelle-Andalousie*, & l'autre *Castella del Oro*. Mais ce nom a depuis été changé, quant à l'intérieur de la terre-ferme, connu aujourd'hui sous le nom de *Nouvelle-Grenade*. L'isle de la Jamaïque fut annexée à ces Gouvernemens. Diegue Colomb regarda ces concessions comme une violation de ses droits, & prétendit que cette infraction de la chartre accordée à son pere aggravoit l'outrage qu'on lui avoit fait, en rendant Porto-Ricco indépendant de son autorité.

SECT. II. *Histoire de l'Amérique.*

Le jeune Colomb s'étoit procuré un puissant crédit en épousant une niece du Duc d'Albe; il avoit obtenu un jugement qui confirmoit ses droits & ses privileges; mais le Roi différoit de l'exécuter. Cependant, par le crédit de la famille de sa femme, il obtint les provisions d'Amiral & de Gouverneur; mais ses pouvoirs ne furent pas plus étendus que ceux de ses deux derniers prédécesseurs. Il accepta cet emploi malgré l'injustice de ces restrictions. Le Roi l'autorisa à fournir tous les secours nécessaires pour l'établissement des nouvelles Colonies sur le Continent, & à examiner les plans qui lui seroient présentés pour en fixer d'autres dans les autres parties du Nouveau-Monde. On lui recommanda sur-tout l'établissement formé dans la petite isle de Cubaqua, appelée l'*Isle des Perles*, parce que le Ministere étoit persuadé qu'on pouvoit établir sur cette côte une riche pêcherie, & on le chargea de prendre toutes les mesures possibles pour prévenir la fraude parmi les Indiens. Ces espérances ne furent point trompées, la pêche royale excéda bientôt chaque année la valeur de cinquante mille ducats.

Colomb ne fut pas plus tôt arrivé dans son gouvernement, qu'oubliant les instructions du Roi, il ne consulta que son ressentiment, & suscita mille obstacles aux expéditions projetées par Ojeda & Nicuessa, qui eux-mêmes n'étoient nullement d'accord sur les limites de leurs gouvernemens respectifs. Toutes ces querelles ayant été appaisées, les deux aventuriers mirent à la voile. François Pizarre, qui devint dans la suite si célebre, servoit sous Ojeda.

Lorſqu'Ojeda arriva à Carthagene, il trouva les natifs en armes, & diſpoſés à l'empêcher de débarquer, parce qu'ils avoient été inſultés depuis peu par Chriſtophe Guerre, & par quelques autres Eſpagnols qui avoient paſſé. On employa tous les moyens poſſibles pour appaiſer leur reſſentiment, & pour les convaincre qu'au lieu de leur faire du mal, les Eſpagnols n'avoient intention que de leur faire du bien; tous les efforts furent inutiles. Le Gouverneur, déterminé à employer la force des armes, fondit ſur les Indiens, & les défit après avoir fait un grand carnage & un grand butin, conſiſtant en or & en priſonniers. Cette victoire fut cependant fatale aux vainqueurs; ils s'avancerent juſqu'à une petite ville ſituée à quatre lieues de la mer. L'ayant trouvée abandonnée, parce que les habitans s'étoient réfugiés dans les montagnes, les Eſpagnols ſe diſperſerent pour trouver de l'or & pour piller. L'ennemi profita de cette faute; il les attaqua avec des fleches empoiſonnées, & en tua un certain nombre. Les habitans d'Yarbaco fondirent ſur Ojeda & la petite troupe qui étoit avec lui. Il maintint long-temps le combat, un genou en terre, couvert de ſon bouclier, & maſſacrant avec ſon épée tous les Indiens qui l'approchoient; mais voyant enfin que preſque tous ſes ſoldats étoient tués, il redoubla ſes efforts, repouſſa le gros des ennemis, & gagna la mer pour ſe rembarquer. Soixante-dix Eſpagnols périrent dans cette occaſion, & entre autres Jean de la Caſa, qui avoit fait les frais de l'expédition & armé les vaiſſeaux. Il mourut en combattant avec beaucoup de courage; ſon corps étoit couvert de

fleches, & il enfla prodigieusement à cause du poison dans lequel elles avoient été trempées. Cependant Ojeda & sa troupe furent si long-temps à revenir, que ceux qui étoient dans les vaisseaux conçurent des inquiétudes de ce retard : ils envoyerent plusieurs chaloupes pour faire des recherches le long de la côte, & enfin on trouva Ojeda caché dans un arbre, affoibli & épuisé par la fatigue & la faim.

Telle étoit la situation des Espagnols lorsque Nicuessa arriva. Au récit des malheurs que venoit d'éprouver Ojeda, non seulement il oublia les offenses qu'il en avoit reçues, mais encore il lui offrit généreusement le secours de toutes ses forces, & de combattre sous ses ordres jusqu'à ce qu'il eût vengé la mort de ses compagnons. Il l'embrassa avec tendresse, disant qu'il faudroit être inhumain pour ajouter l'affliction à ses infortunes, & qu'il étoit indigne d'un bon citoyen de satisfaire un ressentiment particulier aux dépens du service public. Les deux Gouverneurs s'étant ainsi réunis, partirent à la tête de 400 hommes pendant la nuit, & arriverent à Yarbaco. Ils surprirent les Indiens, mirent le feu à la ville, brûlerent & massacrerent les habitans sans distinction d'âge ni de sexe, & après s'être rassasiés de sang, ils retournerent à leurs vaisseaux avec un immense butin. La part de Nicuessa & de sa troupe monta à 7000 castellanos.

Après cette expédition, les deux Commandans se séparerent. Ojeda vogua vers Uraba & la riviere de Darien, qui, d'après les instructions des Indiens, produisoit beaucoup d'or. N'ayant pu trouver cette riviere, il construisit un fort,

qu'il nomma *Saint-Sébastien*, & il le plaça sur une élévation pour défendre plus efficacement les maisons qu'on bâtit dans le voisinage. Ce fut la seconde ville qu'on essaya de construire sur le Continent, Colomb avoit tenté d'établir une Colonie à Veragua. Ayant observé que les Indiens étoient guerriers, & qu'ils étoient déterminés à ne pas souffrir des étrangers chez eux, il envoya un vaisseau à Hispaniola avec les prisonniers & le butin qu'il avoit fait, pour avoir en échange un renfort d'hommes, d'armes & de provisions. Ce secours étoit très-nécessaire; mais Ojeda s'exposa à de grands dangers, pour avoir diminué ses forces en mettant dans le vaisseau le nombre d'hommes qui étoient nécessaires pour la manœuvre & pour la garde des prisonniers.

Les Indiens de ce district étoient plus adroits, plus ingénieux, & leurs armes plus dangereuses que tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors. Ils lançoient leurs fleches empoisonnées avec tant de force qu'elles perçoient l'armure la plus épaisse, à moins qu'elle ne fût couverte de coton. Ils se servoient de leurs épées de bois avec beaucoup d'adresse, & ils frappoient si rudement avec leurs javelots, qu'ils étoient vraiment redoutables. Ils n'avoient point de temples pour prier, & ils adoroient, dit-on, le Diable, parce que c'étoit à lui qu'ils attribuoient le pouvoir de faire le mal. Les Espagnols crédules croyoient même, sans doute d'après les Indiens, qu'il leur apparoissoit souvent sous des formes hideuses. Ils étoient persuadés qu'il transportoit leurs morts dans un autre pays; c'est pourquoi ils déposoient les ca-

Sect. II. *Histoire de l'Amérique.*

davres dans les tombeaux avec beaucoup de provisions pour leur servir pendant le voyage. Si c'étoit un homme, on enterroit ses armes avec lui. Il paroît par-là qu'en général les Indiens avoient une idée de l'immortalité de l'ame & d'une autre vie.

Indépendamment de leurs connoissances militaires, les Indiens avoient fait de plus grands progrès dans la civilisation, qu'aucune des autres nations sauvages que les Espagnols avoient visitées. Leurs maisons étoient belles, & commodément distribuées en différens appartemens. Leurs lits étoient des hamacs de coton attachés au toit; & quoique la chaleur du climat les obligeât d'être nus, ils savoient filer & tisser le coton; les hommes enfermoient les organes de la génération dans de petites boîtes d'or fin, ou d'ivoire, & les femmes portoient une espece de jupon de fine toile de coton qui tomboit jusqu'à leurs pieds. Ils portoient des bracelets & des colliers, & les femmes s'estimoient belles en raison de la propreté & de la douceur de leurs cheveux. Le poison dont ils se servoient pour leurs fleches étoit composé de substances végétales & animales, & réduites en pâte. Il avoit plus ou moins de malignité, suivant le nombre de drogues qu'ils y employoient; en sorte que les Indiens disoient qu'avec ce poison ils pouvoient faire mourir à leur gré ou le premier, ou le second, ou le troisieme, ou le quatrieme jour. Ils guérissoient les plaies envenimées avec le feu, l'eau de mer & les excrémens du malade, qu'ils appliquoient sur les blessures, & ils attribuoient à cette méthode une grande vertu.

Ojeda se guérit par le feu. Il fit appliquer sur ses blessures & sur les parties voisines, des plaques de fer rougies. On a rapporté que les Espagnols, blessés par ces fleches empoisonnées, tomboient dans le délire, & mouroient sans avoir eu aucun mouvement de fievre.

Cette Colonie ne fut pas long-temps heureuse. Les Espagnols firent d'abord dans les territoires voisins, des incursions qui ne réussirent point. Les Indiens devenoient tous les jours plus nombreux & plus redoutables, en sorte qu'ils enfermerent les Colons dans leur fort, où ils périrent la plupart de faim. Heureusement il arriva un vaisseau venant d'Hispaniola, & portant soixante-dix-hommes qui fuyoient leurs créanciers, & qui se proposoient de s'établir sur le Continent. Ojeda les reçut comme ses anges tutélaires. La Colonie se trouvant ainsi ravitaillée & fortifiée, le Commandant résolut d'aller demander de nouveaux secours, promettant de revenir dans cinquante jours : & en cas qu'il manquât de parole, il autorisoit les Espagnols à agir ainsi qu'ils le jugeroient à propos.

Ce voyage fut malheureux. Après avoir souffert tout ce qu'il est possible, Ojeda fut jeté sur la côte de Cuba, & il fut obligé de traverser l'isle environné des Indiens, pour gagner le côté oriental, afin d'être moins éloigné d'Hispaniola. Chaque jour il perdoit plusieurs hommes par la fatigue & la faim. Ils traverserent des marais & des forêts immenses, n'ayant pour toute nourriture que des herbes & des racines. La moitié de ses compagnons périt. Enfin ils arriverent dans une ville Indienne appelée *Cuyba*,

Sect. II. *Histoire de l'Amérique.*

où ils tomberent tous d'épuisement, comme s'ils étoient morts. Les habitans touchés, les traiterent avec douceur, & leur donnerent les meilleures productions alimentaires de l'isle. Ils leur fournirent des canots & des rameurs, pour envoyer avertir de leur sort les Espagnols qui s'étoient établis à la Jamaïque sous le commandement de Jean Esquibel. Le jeune Colomb l'y avoit envoyé pour conserver ses droits sur cette isle, & la mettre à l'abri des entreprises d'Ojeda & de Nicuessa, à qui le Roi l'avoit accordée. Il s'étoit même élevé des contestations à ce sujet avant l'expédition d'Ojeda, & celui-ci s'étoit emporté au point de menacer Esquibel de le faire mourir, s'il osoit s'établir à la Jamaïque.

Le généreux Esquibel, averti des malheurs d'Ojeda, ne se souvint plus des outrages qu'il en avoit reçus, & il se conduisit dans cette circonstance avec tant d'humanité, qu'Ojeda lui jura une amitié éternelle. Il envoya à Cuba un vaisseau qui ramena Ojeda & ses compagnons sains & saufs à la Jamaïque, & de là les conduisit à Hispaniola, où Ojeda mourut avant qu'on eût été au secours de la Colonie d'Uraba.

*Expédition de Nicuessa. 1509.*

Telles furent les infortunes qu'eurent à souffrir Ojeda & sa petite Colonie. Nicuessa ne fut pas plus heureux. Lorsque les deux Commandans s'étoient séparés, Nicuessa étoit dans une caravelle suivie d'un brigantin commandé par Olano. Il suivoit la côte pour chercher Veragua, & les gros vaisseaux avoient ordre de tenir le large pour plus grande sûreté. Le perfide Olano vit un moyen de satisfaire son ambition, & il ne le laissa pas échapper. Il perdit de vue Nicuessa,

se rendit ensuite auprès des gros vaisseaux, leur apprit que Nicuessa avoit péri dans un naufrage, & qu'il lui avoit laissé le commandement de l'expédition, comme à son Lieutenant. Aucun motif ne donnant lieu de soupçonner la vérité de cette relation, les Officiers & les équipages promirent obéissance à Olano, qui fit faire voile vers la riviere de Bethléem, où il vouloit établir une Colonie, quoiqu'il n'ignorât pas que la premiere entreprise qu'on y avoit faite avoit été malheureuse.

Les vaisseaux furent laissés sur la côte, & les nouveaux Colons entrerent dans la riviere en bateaux. Olano disoit que c'étoit pour s'assurer de la libre navigation de ce fleuve; mais sa vraie raison étoit de prévenir Nicuessa. Il trouva bien plus de difficultés qu'il ne l'avoit imaginé. Il eut beaucoup de peine à se rendre maître des Espagnols, pendant qu'il abandonnoit les vaisseaux exposés à périr, soit par des ouragans, soit par le reflux, soit par quelque autre accident. Les bateaux avoient à peine fait quelques lieues, qu'il y en eut un qui fut renversé, & 14 hommes se noyerent. A la vue de cet accident, tous ceux qui étoient dans les autres bateaux se mutinerent, & forcerent Olano à regagner les vaisseaux : cependant il n'abandonna pas son dessein.

Il avoit laissé quelques hommes sur la riviere, & leur avoit promis de leur fournir des provisions. Ensuite, avec les brigantins, il entra dans la riviere de Veragua, & fit mettre ses gens à terre, avec ordre de chercher de l'or. Ils en chercherent en effet; mais ils cacherent ce qu'ils

Sect. II. *Histoire de l'Amérique.*

en avoient trouvé, & ayant persuadé à leur Officier qu'il n'étoit pas possible de s'établir là, ils l'obligerent à retourner à Bethléem, où ils trouverent leur petite Colonie très-diminuée. Les uns avoient péri de faim, & les autres étoient singuliérement incommodés par des moucherons, & de plus par la chaleur de l'atmosphere & l'insalubrité du climat. On remarqua que les malades mouroient tous au reflux de la mer, & que les corps qu'on enterroit dans le sable étoient aussi complétement consommés en huit jours de temps, qu'ils pourroient l'être en cinquante en Europe. Les Espagnols tiroient de tout cela de fâcheuses conséquences. Les provisions du vaisseau étoient épuisées, en sorte que l'arrivée de Nicuessa n'apporta aucun soulagement, à moins qu'on ne regarde comme une consolation, l'augmentation des malheureux. Il suffira de donner un exemple de la détresse où ces infortunés étoient réduits. Une jument mit bas un poulain; les Espagnols fondirent comme des affamés sur ce jeune animal, & le dévorerent, ainsi que le placenta qu'ils trouverent délicieux, n'ayant mangé depuis plusieurs semaines que des herbes & des racines.

La situation de Nicuessa n'étoit pas moins déplorable. Il remonta la riviere avec sa caravelle, qui fut brisée, & il ne sauva pas la plus petite partie de ses provisions. Comme cet accident étoit arrivé la nuit, plusieurs de ses gens étoient nus, & c'est ainsi qu'ils furent obligés de traverser des marais, des bois, des montagnes & des rochers, se nourrissant de végétaux, sans savoir où étoit Veragua qu'ils cherchoient. Enfin ils

ils ſe virent entourés par les Indiens, & le domeſtique favori de Nicueſſa fut tué par une fleche. Ils éviterent ce danger; mais ils en coururent un autre non moins conſidérable, le reflux, ſur les côtes d'une iſle déſerte, où ils ne trouverent que des racines & quelques poiſſons à coquilles. Ils y paſſerent environ trois mois dans l'état le plus pitoyable. Ils eſſayerent ſouvent, mais toujours en vain, de paſſer au bord oppoſé. Pluſieurs étoient ſi affoiblis, qu'ils marchoient ſur leurs mains lorſque la faim les forçoit d'aller chercher quelques racines. Ceux qui ſurvécurent à ces tourmens, durent leur conſervation à la trahiſon de quatre matelots auxquels ils attribuoient leurs maux. Lorſque la caravelle s'étoit perdue, ils s'étoient emparés de la chaloupe, & par haſard ils étoient arrivés à l'endroit où Olano avec ſes malheureux aſſociés avoient établi une eſpece de Colonie. Soit que l'adverſité eût adouci le cœur de cet Officier, ſoit qu'il craignît que la Colonie ne ſe révoltât lorſqu'elle ſauroit que Nicueſſa étoit vivant, il envoya pour le chercher un brigantin avec quelques fruits de palmier & d'autres proviſions, telles que ſa malheureuſe poſition lui permettoit de donner, & il arriva au moment où cette petite troupe étoit réduite aux dernieres extrémités. A la vue du vaiſſeau, leur joie fut inexprimable; mais Nicueſſa la retint prudemment, & modéra l'action avec laquelle ils ſe précipitoient ſur les fruits de palmier, craignant que s'ils mangeoient ſans précaution après un jeûne ſi rigoureux, cette abondance ne leur devînt funeſte.

Lorſque Nicueſſa débarqua à la Colonie de

Sect. II. Histoire de l'Amérique.

Bethléem, il fit voir que l'adversité n'avoit pas abattu son courage, & reconnut qu'il devoit sa conservation au secours qu'Olano lui avoit envoyé si à propos. Cependant, comme la justice & la discipline exigeoient qu'on punît l'ambition démesurée de cet Officier qui avoit rendu impossible l'établissement d'une Colonie, causé la mort de plusieurs Espagnols, & hasardé la vie de tous, il le fit arrêter sans forme de procès, & le chargea de fers. Il ne voulut consentir à lui rendre la liberté, que lorsqu'il y fut, pour ainsi dire, forcé par les sollicitations de la Colonie entiere.

Nicuessa perdant tout espoir de rendre sa Colonie utile dans l'endroit où Olano l'avoit établie, se rembarqua dans le dessein de retourner à Hispaniola; mais le défaut de provisions l'obligea de descendre à terre à quelques lieues de Porto-Bello, où il se détermina à former un établissement. Il y construisit un fort qui prit le nom de *Nombre de Dios*. Sa troupe étoit alors réduite de 780 à 100 hommes; les autres avoient péri victimes de la fatigue, de la faim, & de l'insalubrité du climat.

1510. Revenons à la Colonie d'Uraba, qu'Ojeda avoit laissée. Lorsque les 50 jours qu'Ojeda avoit fixés pour son retour furent expirés, les Espagnols réduits à 60 hommes perdirent toute espérance d'être secourus, & ils s'abandonnerent au désespoir. Il ne leur restoit que deux petits vaisseaux, qui n'étoient pas suffisans pour les transporter tous. Après une mûre délibération, il fut résolu dans un Conseil général, qu'il ne falloit point se séparer, mais se soumettre avec

résignation aux décrets du Ciel, & attendre que la mort les eût réduits au nombre que les vaisseaux pouvoient contenir, & ce moment ne tarda pas à arriver. Les Espagnols mouroient si promptement, qu'il ne resta bientôt que le nombre nécessaire à la manœuvre des vaisseaux. Ils s'embarquerent, & prirent la plus grande quantité de provisions qu'il leur fut possible, & qui consistoient en fruits de palmier & en quatre jumens qu'ils tuerent & qu'ils salerent.

François Pizarre, désigné successeur d'Ojeda, commanda le plus grand, & il eut le bonheur de rencontrer Enciso au moment où il arrivoit à Carthagene avec un vaisseau & un brigantin montés de 150 hommes, & d'une grande quantité de provisions destinées à secourir la Colonie d'Uraba, en conséquence d'une convention faite par Ojeda avant sa mort. L'autre vaisseau qui suivoit Pizarre, & qui étoit commandé par Valenzuela, périt à la mer.

Pizarre fit tous ses efforts pour engager Enciso à aller secourir Nicuessa à Veragua ; mais celui-là vouloit absolument s'en tenir à la lettre des ordres qu'il avoit reçus. Au moment où il entroit dans la baie, son vaisseau toucha ; toutes les provisions furent perdues, & ce ne fut qu'avec peine qu'on sauva l'équipage. Enciso persistoit encore à vouloir débarquer ; mais il fut si rudement reçu par les Indiens, & le pays offroit un aspect si peu encourageant, que Nugnez de Balboa le détermina à aller sur le golfe de Darien où il avoit été avec Bastidas.

Colonie du Darien.

Balboa fit la description de la jolie ville qu'on pouvoit bâtir sur le bord de la riviere

SECT. II. *Histoire de l'Amérique.*

dans un pays très-fertile, ce qui encouragea les Espagnols à demi-affamés. On suivit son conseil, & à leur arrivée, les Espagnols virent qu'ils n'avoient pas été trompés. Ils eurent cependant besoin d'avoir recours aux armes pour s'assurer la possession de cette terre promise, parce que le Cacique, à la tête de 500 hommes, parut disposé à les attaquer. Il s'ensuivit une bataille. Les Indiens furent défaits, & la ville fut la récompense des vainqueurs, qui, outre une grande quantité de provisions, & plusieurs pieces de toile de coton, trouverent des plaques d'or fin pour environ 10,000 pesos.

Balboa s'acquit une telle réputation par le succès de cette entreprise, que son ambition s'accrut, & qu'il aspira au gouvernement de la Colonie, à laquelle on donna le nom de *Santa Maria & Antigua del Darien*. Pour réussir dans ce dessein, il se lia davantage avec ses compagnons, & proposa de déposer Enciso, sous prétexte qu'étant hors des limites du gouvernement d'Ojeda, ils n'étoient point obligés d'obéir à son Représentant. Plusieurs circonstances contribuerent au succès de ce projet; Enciso fut déposé, & Balboa chargé de la principale direction des affaires. Dans cette position, la Colonie auroit sans doute prospéré, si le choc des opinions & des intérêts divers n'avoit occasionné de nouveaux troubles qui annonçoient l'anarchie & la destruction.

On arrêta enfin qu'on iroit chercher Nicuessa pour gouverner la Colonie; on expédia un vaisseau, chargé de l'amener lui & toute sa troupe. On les trouva nus, épuisés, & vivant, comme

les Sauvages, d'herbes & de racines. Ce ſpectacle arracha des larmes aux Eſpagnols; mais le changement arrivé dans ſa poſition enorgueillit ſi fort Nicueſſa, qu'il fit perdre bientôt la grande idée que la Colonie avoit eue de lui; on le dépoſa, & on le mit en mer dans une caravelle pourrie, avec 70 hommes qui périrent tous avec le vaiſſeau. Quelques Ecrivains prétendent que Nicueſſa atteignit Cuba, & qu'il y fut maſſacré par les Indiens.

Cette réſolution hardie de la Colonie, & la conduite artificieuſe de Balboa, lui donnerent toute l'autorité néceſſaire pour ſe venger d'Enciſo, à cauſe de la part qu'il avoit eue aux derniers troubles. Il l'accuſa de s'être arrogé une autorité illégale & de s'être rendu coupable de trahiſon en exerçant, en vertu d'une commiſſion d'Ojeda, un pouvoir qui ne pouvoit lui être tranſmis que par le Roi. Sous ce prétexte, il le fit arrêter & confiſqua tous ſes effets. Cependant il lui rendit la liberté, à condition qu'à la premiere occaſion il s'en iroit à Hiſpaniola ou en Eſpagne. Pour ſe maintenir dans ſa place & pour ſe mettre en garde contre les accuſations d'Enciſo, comme auſſi pour établir ſa Colonie dans le meilleur état, il envoya ſes deux plus intimes amis à Hiſpaniola & en Eſpagne, & leur confia ſon ennemi avec un procès-verbal rédigé de la maniere la plus artificieuſe.

Cette Colonie commençoit à proſpérer. Elle avoit répandu la terreur parmi les nations Indiennes, & Balboa avoit même formé des alliances avec pluſieurs d'entre elles, par la rencontre qu'il fit de deux Eſpagnols qui avoient

Sect. II. *Histoire de l'Amérique.*

1511.

abandonné Nicuessa, & qui, depuis, vivant avec les Indiens, avoient appris leur langue. Ils donnerent la plus grande idée de la richesse de cette partie de l'Amérique, sur-tout du côté du midi, ce qui leur fut confirmé par un jeune Prince qui offrit d'accompagner Balboa dans un pays où l'or étoit aussi abondant que le fer l'étoit en Europe ; mais il dit qu'il étoit nécessaire de se faire suivre par 1000 soldats, parce qu'ils auroient de puissans Monarques à combattre.

Balboa avoit contracté une alliance très-intime avec un Cacique du voisinage, nommé *Careta*, qu'il avoit d'abord fait prisonnier, & qu'il avoit ensuite relâché sous la promesse qu'il seroit son ami, & qu'il procureroit des vivres à la Colonie. Cet Indien tint fidélement sa parole. Careta étoit en guerre avec un autre Cacique, nommé *Penca*, & ce Prince, sachant que Careta s'étoit lié avec les Espagnols, s'étoit réfugié dans les montagnes, laissant son pays exposé à la dévastation, & ses trésors aux alliés. Par ce moyen, l'influence des Espagnols devenoit de jour en jour plus considérable. Les Princes sollicitoient leur amitié, & entre autres le Cacique Cemagre, qui régnoit dans le pays adjacent à la Colonie, & qui vint avec ses sept fils & les principaux de sa Cour pour inviter Balboa à venir dans sa ville. Les Espagnols y furent logés, abondamment pourvus de tout ce qui leur étoit nécessaire, & forcés de recevoir toutes sortes de services des femmes du pays. En un mot, les Indiens leur montrerent la plus grande confiance & leur promirent une éternelle amitié.

Les Espagnols furent étonnés de la magni-

ficence du palais de Cemagre ; il étoit au dessus de tout ce qu'ils avoient encore vu en Amérique. Il avoit 150 pas de long sur 80 de large, élevé sur des colonnes de bois, entouré d'un mur de pierre avec une balustrade sur le faîte, si bien taillée, que les Européens en furent surpris. Plusieurs appartemens prouvoient qu'ils connoissoient l'Architecture & les Arts ; mais ce qui sur-tout fit grand plaisir aux soldats, ce fut la grande abondance de pain, de venaison, & de cochon qu'ils trouverent dans les magasins, avec différentes especes de liqueurs blanches & rouges, extraites du blé d'Inde, de racines, & de palmier. La richesse & la générosité de ce Prince augmenterent leur satisfaction. Son fils aîné voulant obliger ces étrangers dans toutes les manieres possibles, leur fit donner plusieurs pieces d'or précieuses par le travail dont elles étoient ornées, par la pureté de la matiere, & par leur poids. Il y fit joindre 70 esclaves pour être présentés à Nugnez & Calmenarés, qui sont, dit-il, les Chefs des Espagnols. Le partage de ces présens ayant excité des contestations, ce jeune Prince leur dit : » L'or est quelque chose » de trop peu important pour qu'il puisse di» viser les Chrétiens. Si cependant ils y atta» chent un si haut prix pour qu'il puisse leur » faire oublier leur patrie, & que la recherche » de ce métal les enhardisse à troubler des na» tions paisibles, je leur montrerai une pro» vince où ils en trouveront tant qu'ils vou» dront. Il n'y a d'ici que six jours de marche » jusqu'à l'Océan du sud. Là les habitans ont » des vaisseaux presque aussi gros que ceux des

SECT. II.
*Histoire de l'Amérique.*

» Espagnols, avec des mâts & des voiles, & » ils boivent & mangent dans de l'or «.

Cette déclaration, confirmée par le témoignage des Indiens les plus respectables, fit la plus grande impression sur Balboa, qui résolut de demander au Roi un renfort suffisant pour lui assurer la possession de cette source intarissable de richesses. Il envoya Valdibia pour cette négociation, & lui remit le cinquieme de l'or trouvé dans la nouvelle Colonie, qui montoit à une somme très-considérable.

*Conquête de l'isle de Cuba.*

Cependant Colomb, en qualité d'Amiral & de Gouverneur général, avoit pris des mesures pour établir une Colonie dans l'isle de Cuba. Les avantages de cet établissement n'étoient pas douteux ; le sol étoit excellent, le pays très-peuplé, abondant en provisions, & en productions très-importantes pour le commerce. Colomb chargea de cette expédition Diego Velasquez, homme très-instruit & d'une intégrité reconnue. Un grand nombre d'aventuriers noyés de dettes s'offrirent pour l'accompagner. Environ 300 hommes se réunirent à Salvatierra de la Havana ; ils s'embarquerent à bord de quelques vaisseaux destinés pour Cuba, ainsi que quelques Indiens dans leurs canots commandés par Hatoney, Cacique de la province de Guahaba. On croyoit que ce Prince devoit favoriser les Espagnols ; mais sa conduite prouva bientôt qu'il n'avoit quitté Hispaniola que pour aider les habitans de Cuba à défendre leur liberté, & pour acquérir plus de force & d'autorité dans cette isle, qu'il n'en avoit dans une autre soumise & gouvernée par les Espagnols.

A l'arrivée de Velasquez, il se mit sur la défensive, & campa avec un corps considérable d'Indiens dans des bois inaccessibles à la cavalerie Espagnole. Il s'y maintint pendant l'espace de deux mois; mais enfin il en fut chassé par le courage & la manœuvre supérieure des Colons, qui le pousserent au centre de l'isle. Bientôt après, il fut fait prisonnier & brûlé vif, ce qui fit une telle impression sur tous les habitans, que toute la province de Maya se soumit immédiatement. Il s'éleva ensuite parmi les Européens des divisions dans lesquelles les trois quarts des Colons périrent. Fernand Cortez, qui joua depuis un si grand rôle, avoit pris parti contre Velasquez. Il fut arrêté, emprisonné, & manqua d'être puni de mort comme traître & rebelle. Heureusement les troubles cesserent, & les Espagnols faisant tous les jours de nouveaux progrès dans la conquête de l'isle, bâtissoient des villes & jetoient les fondemens de cette précieuse Colonie qui s'est si bien soutenue (*a*).

C'est ainsi que les Espagnols multiplioient leurs établissemens dans les Indes occidentales, 1512.
pendant que Balboa cherchoit de l'or & des provisions, & étendoit son influence dans le Continent. Vers le commencement de cette année, il apprit que le Cacique de Dabayba possédoit d'immenses trésors, & que les offrandes qui se faisoient en ce métal, à un temple situé dans ses Etats, passoient toute croyance. Cette nouvelle excita son avarice, & il résolut d'at-

(*a*) Voy. la Note III.

taquer le Cacique. Il s'embarqua avec 160 hommes dans deux brigantins & un grand nombre de canots. Il donna un tiers de sa troupe à Calmenarès, avec ordre de remonter une grande riviere à environ neuf lieues à l'est du golfe de Darien.

A la nouvelle de cette expédition, Ceneaco, Grand-Cacique de Darien, se retira à Dabayba, & laissa son pays exposé aux ravages des Espagnols, qui firent en or un butin prodigieux; mais un orage qui les assaillit à leur retour, le leur fit perdre en entier. Balboa rentra dans la riviere, joignit Calmenarès, soumit plusieurs Caciques, & ensuite s'en retourna à Darien, n'ayant procuré aucun avantage à sa Colonie, si ce n'est d'avoir appris aux Indiens à craindre la puissance & l'invincibilité des Espagnols. Il rapporta aussi quelques éclaircissemens sur l'intérieur du pays (*a*).

Balboa n'avoit pas oublié ce que le jeune Cacique de Cemagre lui avoit dit de la mer du sud & de la prodigieuse richesse des contrées qu'elle baignoit. Le désir de les visiter le porta à solliciter de nouveau à la Cour l'envoi des secours en hommes, en armes, & en munitions

(*a*) Ce fut à cette époque que Ponce de Léon ayant quitté le gouvernement de Porto-Ricco, forma le projet de faire de nouvelles découvertes. En effet, il reconnut un grand nombre de petites isles que les Européens n'avoient pas encore vues, & ensuite une côte qu'il nomma *Floride*, parce qu'il la découvrit le Dimanche des Rameaux. Il y débarqua à une petite distance du Cap Corrientes, en prit possession au nom de S. M. C., & érigea une pyramide sur laquelle il grava une inscription. Herrera, Decad. I, l. IX, Sect. V.

dont il avoit besoin. Il avoit l'ambition de faire de nouvelles découvertes & de nouvelles conquêtes, mais il n'étoit pas assez fort. Pour cette raison, il fut arrêté dans un Conseil général des Membres de la Colonie, qu'on enverroit en Espagne Calmenarès & Cayzedo, tous deux Gentilshommes expérimentés, pour faire au Roi le tableau de ce qu'on attendoit; & pour donner plus de poids aux négociateurs, la Colonie les chargea de remettre au Roi, en forme de présent, le cinquieme de l'or qu'elle avoit recueilli. Mais au moment où ces deux Officiers venoient de partir, tandis que Balboa nourrissoit l'espérance de réussir, il découvrit qu'il s'étoit formé une conspiration contre sa personne.

La Colonie s'étoit divisée, & tout conspiroit au renversement des plans formés par Balboa. Un nommé *Alonzo Perez*, indigné de l'inégalité du partage que le Gouverneur faisoit de l'or, avoit résolu de s'emparer de 10,000 castellanos qu'on tenoit en réserve comme la propriété de tous. Il le fit, & partagea cette somme de maniere qu'il s'assura au moins d'un parti égal à celui du Gouverneur, si même il n'étoit pas supérieur. Les Espagnols se mirent deux fois en ordre de bataille pour s'égorger mutuellement, lorsque quelques particuliers distingués représenterent les terribles conséquences de ces divisions, qui devoient rendre les vainqueurs la proie des Indiens.

Cette réflexion produisit une suspension d'armes, & prévint toute effusion de sang; mais elle ne put point effectuer de réconciliation, & il est probable qu'on en seroit enfin venu

Sect. II. *Histoire de l'Amérique.*

aux dernieres extrémités, si Christophe ne fût arrivé à temps d'Hispaniola avec deux vaisseaux, 150 hommes, une grande quantité de provisions, & une commission du Trésorier Passamonte, par laquelle Balboa étoit nommé Capitaine général de tous les pays possédés par les Espagnols aux environs de l'isthme de Darien.

1513. Balboa reçut avec la plus grande joie une commission qui rétablissoit son autorité, & la plaçoit sur un fondement plus solide que la volonté capricieuse de ses compagnons, qui en même temps le mettoit à portée de rompre la conspiration & de réduire les mutins à la raison, sans coup férir. Cette satisfaction fut grandement altérée, lorsqu'il apprit qu'Enciso étoit arrivé heureusement en Espagne, qu'il avoit fait au Roi les remontrances les plus fortes sur la conduite tyrannique de Balboa, & qu'il avoit été si bien écouté, que le Ministere avoit ordonné qu'on fît le procès à Balboa, & que celui-ci auroit ordre de réparer tous les dommages qu'Enciso avoit éprouvés, & de répondre en personne aux accusations intentées contre lui.

Balboa, d'après cette nouvelle, ne doutant pas qu'il ne fût déplacé à l'arrivée du premier vaisseau Espagnol, résolut d'aller conquérir les trésors dont le jeune Cacique lui avoit parlé, & de découvrir la mer du sud, espérant que s'il réussissoit dans son entreprise, sa conduite détruiroit aisément les impressions défavorables qu'Enciso avoit données de lui à Ferdinand. Pour faciliter le succès de son expédition, il commença à animer son monde, & à exciter leur ambition en leur offrant la perspective d'im-

menses richesses & d'une gloire immortelle. Lorsqu'il eut élevé le courage des Espagnols au point où il le désiroit, il choisit 190 hommes parmi ceux qui étoient les plus forts, les plus braves & les plus affectionnés à sa personne; il prit aussi 1000 Indiens, & plusieurs gros chiens: toutes ces troupes s'embarquerent dans deux brigantins & un grand nombre de canots; & il vogua vers le territoire du Cacique Careta, ce qui raccourcit beaucoup sa route: ensuite il s'avança par terre jusqu'aux Etats du Cacique Ponca, qui s'enfuit dans les montagnes lorsqu'il apprit que les Espagnols approchoient. Balboa envoya quelques Indiens sujets de Careta son allié, pour assurer Ponca de son amitié, ce qui eut son effet & fit sortir le Prince de sa retraite, & le détermina à envoyer en présent au Général Espagnol tout l'or qu'il possédoit, & qui pouvoit valoir 110 pesos.

Comme la bonne politique exigeoit que Balboa ne laissât pas d'ennemis derriere lui, il fit beaucoup de civilités au Cacique, & le renvoya après lui avoir fait présent de grillets d'oiseau & de grains de verre que les Indiens estimoient beaucoup plus que tous les trésors du Pérou & du Mexique. Ponca accorda aux Espagnols un libre passage, leur fournit beaucoup de provisions; & leur donna des Indiens pour porter leur bagage. Ensuite les Espagnols s'avancerent dans la province voisine qui appartenoit à Quaregua. Ce Cacique étoit puissant. Lorsqu'il apprit l'a[illegible] che des Espagnols, il ramassa une pet[illegible] pour s'opposer à leur passage; mais [illegible] le feu de la mousqueterie [illegible]

SECT. II. *Histoire de l'Amérique.*

Indiens, qu'ils s'enfuirent sur les montagnes, persuadés que les hommes blancs commandoient au tonnerre & à la foudre, & qu'ils étoient des êtres surnaturels.

L'action fut courte, mais le carnage fut considérable ; les chiens firent une boucherie des Indiens fugitifs. Le Cacique fut tué, son frere pris ; on fit un butin prodigieux en plaques d'or, & cette victoire donna aux Indiens une idée terrible des Espagnols. Balboa laissa dans la ville de Quaregua, qui n'étoit pas encore entiérement soumise, quelques soldats malades ou trop fatigués pour continuer leur voyage, & il parvint au sommet de hautes montagnes, d'où on lui dit qu'on voyoit la mer du Sud. La distance de cet endroit au territoire de Ponca n'étoit que de six jours de marche ; mais les mauvais chemins, la disette des provisions, la mauvaise santé & la fatigue des Espagnols, leur en prirent vingt-cinq. Enfin ils atteignirent au faîte, & Balboa n'eut pas plus tôt apperçu la mer, qu'il se jeta à genoux ; &, dans une espece d'extase prophétique, il remercia le Ciel, comme s'il avoit prévu les heureuses conséquences que l'Espagne devoit tirer de cette découverte.

*Balboa voit la mer du Sud.*

Après cet acte de dévotion, il se mit en marche vers la mer, annonça à ses compagnons qu'ils étoient à la fin de leurs peines, & leur répéta les promesses des richesses immenses & d'une réputation sans bornes pour tous ceux qui le suivroient. Ensuite il dressa un procès-verbal, par lequel il prenoit possession, au nom du Roi Catholique & de la Couronne de Castille, de la mer du Sud, de toutes les richesses qu'elle con-

tenoit, & de toutes les côtes qu'elle baignoit. Pour en assurer l'exécution, il abattit des arbres, érigea des croix, assembla une certaine quantité de pierres qu'il éleva en pyramides, & grava le nom de Ferdinand sur plusieurs arbres de différentes especes, au grand étonnement des Indiens, qui ne concevoient rien à la joie des Espagnols, & qui étoient bien éloignés de comprendre toutes ces cérémonies.

Il descendit les montagnes, & s'avança vers l'Océan; mais il traversa avec les plus grandes précautions les frontieres d'un puissant Cacique, nommé *Chiapes*, qui marcha à lui à la tête d'une armée formidable. Lorsqu'elle fut arrivée à une certaine distance de la troupe Espagnole, Balboa fit faire une salve générale de mousqueterie; le bruit qu'elle fit, & que les échos des montagnes répéterent & prolongerent, causa une si grande terreur aux Indiens, qu'ils abandonnerent leur Chef & s'enfuirent dans les montagnes, pour ne pas combattre des ennemis qui paroissoient avoir les élémens à leur disposition, & pouvoit produire à leur gré les orages, la foudre & le tonnerre. Le Cacique se retira dans sa ville.

Balboa lui envoya quelques prisonniers qu'il avoit faits, pour lui dire qu'il ne demandoit que des provisions, & un libre passage à travers ses Etats. Ce Prince jugea qu'il devoit se mettre entre les mains des Espagnols, & qu'il valoit mieux compter sur leur générosité que de mériter leur haine. En conséquence il vint au camp avec un présent en or. Il s'excusa de ce qu'il n'étoit pas plus considérable, parce que, dit-il, les Indiens n'en font pas beaucoup de cas

Sect. II. *Histoire de l'Amérique.*

& ne se donnent pas la peine de le ramasser. Il fut bien accueilli, & en retour de son présent, on lui donna des grains de collier, des miroirs, des grillets d'oiseaux, avec quelques haches dont les Espagnols lui montrerent l'usage pour abattre des arbres. Ils furent si bien nourris dans la capitale de ce Prince, que Balboa envoya chercher les malades qu'il avoit laissés à Quaragua; mais avant leur arrivée, il détacha François Pizarre, pour visiter la côte & le pays voisin. Jean Escoray & Alonzo Martin furent envoyés d'un autre côté pour le même objet, & chacun étoit accompagné de douze hommes bien armés. Martin fut si heureux, qu'il trouva le chemin le plus court pour aller à la mer. Dès qu'il fut arrivé sur le rivage, il se mit dans un canot qu'il y trouva, & prit ses compagnons à témoin qu'il étoit le premier Européen qui eût vogué sur la mer du Sud.

A son retour, Balboa se prépara à quitter Chiapes, qui offrit de l'accompagner jusque dans la province voisine avec un grand nombre de ses sujets chargés de provisions & du bagage des Espagnols. Lorsqu'il fut parvenu à la mer, il s'avança jusque dans les eaux avec son bouclier & son épée; il prit possession de cet Océan au nom du Roi d'Espagne, & fit vœu de le défendre, avec les armes qu'il tenoit, contre tous les ennemis de son Souverain. Ensuite il s'empara de neuf canots qu'il trouva sur la côte : il arriva aux Etats d'un Chef, nommé *Cocura*, qui résolut de l'attaquer; mais une seule décharge de mousqueterie répandit le désordre & la terreur dans son armée, qui fut défaite complétement.

Le

Le Cacique se soumit, & fit comme les autres un présent en plaques d'or.

Nugnez Balboa venoit de découvrir la mer du Sud ; mais les richesses qu'il trouva chez les nations qui habitoient les côtes, ne répondoient pas, à beaucoup près, à l'idée qu'on lui en avoit donnée. Il falloit cependant soutenir & même exciter le courage des Espagnols qui l'accompagnoient en poursuivant son entreprise. En conséquence il s'embarqua, malgré les instances du Cacique Chiapes, dans des canots, résolu de traverser une baie qui s'avançoit assez loin dans les terres. Ce projet manqua d'être fatal ; il s'éleva un orage, & les canots risquerent souvent d'être renversés ; enfin, après avoir échappé à beaucoup de dangers, il arriva à une isle déserte, qui étoit située au milieu de la baie. Dans la nuit un flot vint, qui non seulement remplit les canots, mais encore inonda l'isle entiere ; les Espagnols eurent pendant plusieurs heures de l'eau jusqu'à la ceinture, & ils attendoient à chaque instant la mort. Les provisions leur manquoient ; ils étoient épuisés par la faim & la fatigue, & ils auroient immanquablement péri, s'il ne fût survenu un calme, en sorte que les Indiens remirent leurs canots à flot, & la troupe débarqua dans les Etats d'un Cacique nommé *Tumaco*. Ce Prince fut déterminé à regarder les Espagnols comme ses amis ; il visita Balboa, lui offrit une quantité assez considérable d'or, & 240 grosses perles d'une valeur inestimable, si le feu dont les Indiens se servent pour les détacher des coquilles n'en eût gâté la couleur.

Ces Indiens voyant que les Espagnols faisoient

SECT II.
*Histoire de l'Amérique.*

grand cas des perles, & charmés des bagatelles qu'on leur donnoit en échange, plusieurs d'entre eux en furent pêcher, & revinrent avec 96 de cette précieuse marchandise, mais entiérement gâtée par le feu. Le Cacique les donna à Nugnez, en lui disant qu'il y avoit une isle à environ cinq lieues de distance, où il trouveroit en abondance des perles d'une grosseur prodigieuse. Cette nouvelle suffisoit pour exciter l'avarice & la curiosité de l'Espagnol qui se préparoit à la satisfaire; mais le Cacique Chiapes le détermina à renvoyer cette expédition à l'été, parce que la mer seroit plus tranquille. Il reprit donc le chemin de Darien, après avoir appris que la côte s'étendoit sans bornes au midi (on parloit du Pérou), qu'il y avoit une quantité prodigieuse d'or, & que les habitans avoient des bêtes de somme dont les Indiens lui firent la description. C'étoient les moutons du Pérou que les Espagnols crurent être des chameaux ou des daims, d'après les figures tracées par les Indiens de Tumaco. Ce fut la seconde fois que les Espagnols entendirent parler du Pérou. Ils n'étoient pas encore assez instruits de la situation de ce pays, relativement à sa longitude & à sa latitude, ni à l'étendue de cette contrée, pour pouvoir tirer parti de ces notions imparfaites & de ces grossieres descriptions. Cependant Nugnez reçut assez d'éclaircissemens à cet égard, pour lui faire concevoir les plus grandes espérances des richesses que l'expédition qu'il méditoit devoit lui produire. Il fut reconnu que toutes les nations, soit au nord, soit au midi de l'Isthme, avoient beaucoup d'or dont elles ne faisoient aucun cas, en sorte que la

recherche qu'on comptoit en faire devoit moins les inquiéter. Cependant la jalousie que les Indiens en général témoignoient, & les difficultes qu'ils avoient faites de laisser pénétrer les Espagnols dans leur pays, convainquit Balboa de la necessité de préparer de grandes forces pour empêcher les Caciques de s'opposer à ses desseins.

Il prit enfin congé du Cacique Chiapes, laissant sous sa protection les Espagnols malades jusqu'à ce qu'ils fussent rétablis, ensuite il s'en retourna au Darien en prenant par le nord (il étoit venu par le midi), pour visiter cette partie du Continent, & étendre davantage parmi les nations Indiennes la gloire & la terreur des armes Espagnoles. Il arriva bientôt sur les terres d'un Prince nommé *Teaochan*, qui, d'après le récit des Indiens qui suivoient Balboa, conçut une haute idée de la générosité des Espagnols. Il sortit de sa ville pour aller au devant d'eux; il donna au Général de grandes marques de respect & d'affection, avec un présent d'or considérable & 200 perles superbes, quoique le feu en eût gâté une partie. Il demanda que les Indiens sujets de Chiapes s'en retournassent, voulant se charger de défrayer les Espagnols. Ceux-ci s'étant rafraîchis pendant trois jours chez ce Prince, ils commencerent à traverser des montagnes escarpées avec beaucoup de peine & de difficultés. Ils arriverent enfin dans les Etats d'un puissant Souverain, nommé *Poncra*, qui n'étoit point l'ami de Teaochan, puisque les Indiens de ce dernier Prince sollicitoient Nugnez de faire la guerre à Poncra & de piller sa ville. Lorsque les Espagnols y entrerent, ils la trouverent abandonnée,

& firent un butin considérable en or. Nugnez envoya chercher Poncra dans les bois, & lui fit dire qu'il pouvoit rentrer tranquillement dans sa ville; que s'il refusoit, il lâcheroit ses chiens après lui & ses sujets, & qu'il extermineroit la nation entiere.

Cette menace eut son effet; Poncra, effrayé de se voir exposé à des chiens, vint trouver Balboa avec un présent d'or considérable. Celui-ci commit une perfidie abominable; il fit arrêter ce malheureux Prince, & le fit déchirer par les chiens, sous prétexte qu'il étoit obligé de donner cette marque d'amitié à tous les Caciques voisins qui demandoient sa mort. Peut-être Nugnez se détermina-t-il à cette sévérité, pour punir l'opiniâtreté avec laquelle ce Cacique refusa de lui donner des renseignemens sur le pays où on trouvoit l'or.

Ce fut là que les Espagnols que Balboa avoit laissés malades sous la protection de Chiapes, vinrent le joindre. Lorsqu'ils s'étoient crus assez rétablis, ils étoient partis, & ils étoient entrés dans les Etats du Cacique Boneniama, qui les reçut avec les marques de la plus forte amitié. Il leur donna ce que son pays produisoit de meilleur, leur fournit des provisions en abondance, & leur fit un présent d'or considérable. Il les accompagna lui-même avec une nombreuse suite jusqu'à Poncra. Quand il fut arrivé, il prit Nugnez par la main, & lui dit : *Homme brave & hardi, voilà vos compagnons que je vous présente aussi bien portans que lorsqu'ils sont entrés dans mes Etats. Je prie celui qui fait le tonnerre & la foudre, & qui nous donne les fruits de la terre, de vous*

*conserver vous & eux.* Lorsqu'il parloit, il avoit les yeux levés vers le soleil, ce qui fit croire aux Espagnols que les Indiens adoroient cet astre comme la source de tous les biens dont ils jouissoient. Ce fut de ce Cacique que Balboa retira les meilleurs renseignemens sur le Pérou, quoique le défaut de bons Interpretes les rendît encore informes & peu satisfaisans. Après avoir remercié ce bon Cacique de son amitié, & lui avoir fait quelques présens, les Espagnols s'étant reposés un mois à Poncra, continuerent leur voyage. Ils eurent à monter & à descendre des montagnes où aucun chemin n'étoit tracé, & n'ayant pour guides que la boussole & quelques Indiens à qui toutes les routes étoient indifférentes.



Ils étoient rendus de fatigue, lorsqu'ils arriverent à une ville qui appartenoit au Cacique Buchebuca, mais que les habitans avoient abandonnée. On envoya quelques Indiens à la recherche de ce Prince. Ils le trouverent caché parmi des arbres épais, honteux de n'avoir ni provisions ni autre chose à offrir aux Espagnols pour leur témoigner son amitié & son estime; mais il les supplia d'accepter quelques morceaux d'or. Les Espagnols dans ce moment auroient bien mieux aimé des vivres; mais la pauvreté du pays prouva la sincérité du Cacique, & ils continuerent leur route opprimés par la faim & par la fatigue. Comme ils n'avoient pas de bêtes de charge, toutes leurs provisions, que les Indiens portoient sur leurs épaules, furent consommées en trois jours, & ils se trouverent à peu près sans ressource dans un pays inculte & sauvage.

SECT. II
Découverte de l'Amérique.

Dans cette ſituation, Nugnez envoya des Ambaſſadeurs & des préſens au Cacique Chiovoſo, qui, après des marques multipliées d'eſtime & d'amitié, demanda du ſecours contre un voiſin puiſſant avec lequel il étoit en guerre. Les préſens qu'il envoya conſiſtoient en trente morceaux d'or d'un poids conſidérable. Cependant les Eſpagnols ne crurent pas devoir, dans les circonſtances fâcheuſes où ils étoient, ſe mêler d'une guerre qui ne devoit leur être d'aucune avantage. Ils envoyerent au Cacique quelques miroirs, des grains de verre, & des haches; ils marcherent enſuite vers Paccroſa, dont le Cacique prit la fuite à leur approche; mais il revint d'après les inſtances que Balboa lui en fit faire, & il fit à ce Général un préſent d'or conſidérable. Les Eſpagnols reſterent un mois dans les Etats de ce Prince, & enſuite ils s'avancerent vers les Etats de Tubanama, redoutable par ſa puiſſance & ſa valeur.

La politique défendoit aux Eſpagnols de faire la guerre à ce Prince, quoiqu'on ſût qu'il vouloit leur fermer le paſſage. Balboa eut recours à la ruſe; il réſolut de ſurprendre Tubanama. Il réuſſit, & même fit ce Cacique priſonnier, ainſi que toute ſa famille & quatre-vingts de ſes femmes. Comme ſon gouvernement avoit été très-dur, & qu'il avoit opprimé tous ſes voiſins, la nouvelle de ſa captivité fit arriver des villes des environs une foule d'habitans qui ſe plaignoient de lui, & qui demandoient qu'on lui infligeât une punition telle qu'il la méritoit. Le Cacique nia tout ce dont on l'accuſoit, & attribua cette révolte à l'envie & à la malice de ſes ennemis; enſuite il ſe jeta aux pieds du Général Eſpagnol,

& lui promit une ſoumiſſion & une amitié éternelles.



Lorſqu'il s'apperçut que Nugnez ne marquoit aucun reſſentiment, & qu'il ſe propoſoit de lui rendre la liberté, il lui offrit des bracelets & autres ornemens de femme en or pur & d'une grande valeur. Le lendemain, les vaſſaux de ce Prince porterent aux Eſpagnols un préſent en or beaucoup plus conſidérable; mais Tubanama refuſa avec opiniâtreté de dire aux Eſpagnols d'où il tiroit l'or, craignant qu'ils ne vouluſſent ſe fixer dans ſon pays. Cependant ce ſilence même ayant encouragé les recherches de Nugnez, il trouva que cette province produiſoit beaucoup de ce métal, & en conſéquence il réſolut d'établir une Colonie dans les Etats de Pacaroſa & de Tubanama, non ſeulement pour travailler aux mines, mais pour faciliter le commerce entre les mers du Nord & du Sud. La ſeule punition qu'il infligea au Cacique, fut de lui enlever ſes femmes & ſon fils. On crut cependant que ce jeune Prince ſuivoit librement les Eſpagnols pour épier toutes leurs actions. En partant, Balboa fit promettre au Cacique qu'il ramaſſeroit le plus d'or qu'il lui ſeroit poſſible, & qu'il l'enverroit au Darien, & qu'en échange il pourroit compter ſur l'amitié & la protection des Eſpagnols; mais il oublia bientôt ſes engagemens.

Au moment où il quittoit les Etats de ce Prince, Balboa eut une attaque de fievre, qui étoit la ſuite des fatigues qu'il avoit ſouffertes, & de ſa continuelle activité dans le cours d'une expédition auſſi longue que difficile; mais il ne voulut pas que ſa maladie retardât les affaires publi-

ques. Il fut porté dans un brancard sur les épaules des Indiens, & en cet état il arriva chez son allié Cemagre, qui venoit de mourir. L'autorité étoit passée à son fils, ce jeune Prince qui avoit le premier indiqué aux Espagnols la mer du Sud & le richesses du Pérou. Il leur fit le meilleur accueil, & fit à Nugnez un riche présent. Celui ci, en récompense, lui donna une chemise & quelques autres bagatelles qu'il jugea d'un prix inestimable. Le Général Espagnol ayant recouvré sa santé, partit pour Darien, où il arriva le 19 Janvier. Il avoit appris quelques jours auparavant, que deux sloops, chargés de provisions étoient récemment arrivés d'Hispaniola, ce qui donna à ses compagnons un nouveau courage.

Ainsi finit l'expédition de Nugnez Balboa pour découvrir la mer du Sud. Il déploya dans cette occasion toutes les qualités d'un grand Général. Il s'acquit l'estime de ses compagnons & le respect des Indiens. Il forma des alliances par-tout où il passa, & ne négligea rien de ce qui pouvoit faciliter des découvertes ultérieures, & le dessein qu'il avoit formé de faire un nouveau voyage pour établir un commerce entre les deux mers. Il rentra dans la Colonie avec des richesses prodigieuses, sans avoir perdu un seul homme, & après avoir beaucoup augmenté sa gloire & sa réputation. Il fit le partage de ses trésors, après avoir prélevé le cinquieme pour le Roi, avec tant de justice & d'égalité, que tous furent contens, & qu'il fut également admiré & par les compagnons de ses travaux, & par ceux qui étoient restés pour la défense de la Colonie.

Nugnez voulant achever d'effacer les impressions défavorables que ses ennemis avoient pu donner de lui à la Cour d'Espagne, fit incessamment partir le quint des richesses qu'il avoit ramassées, avec une relation du succès de son expédition. Il fut trompé dans son attente. Dès que la nouvelle de la découverte de la mer du Sud fut arrivée en Espagne, le Roi nomma Petro Arias d'Avila pour succéder à Balboa dans le gouvernement du Darien; il lui donna douze cents hommes pour renforcer la Colonie & pousser les découvertes, & Arias porta ses troupes à quinze cents hommes. Un Evêque & des Prêtres s'embarquerent avec lui pour pourvoir au gouvernement spirituel de la Colonie, & la flotte arriva à la baie d'Uraba vers la fin de Juillet. Elle s'avança ensuite vers l'établissement de Darien. Le nouveau Gouverneur & l'Evêque furent reçus avec respect par Balboa, qui étouffant tout ressentiment pour mieux servir son Maître, avoit résolu de donner à Pedrarias tous les secours possibles. Mais le Gouverneur reçut si froidement ses politesses, & il commença par montrer tant d'acharnement contre lui, que ces deux hommes furent bientôt ennemis irréconciliables.

*Pedrarias est nommé pour succéder à Nugnez Balboa.*

Pour augmenter les maux que ces divisions devoient causer à la Colonie, la maladie attaqua les Espagnols nouvellement arrivés, & les provisions commençant à manquer, on fut obligé d'en renvoyer un grand nombre par le retour de la flotte. Ce ne fut pas tout; la mauvaise conduite de Pedrarias, & des gens qu'il employa, susciterent une foule d'ennemis qui menaçoient la Colonie d'une entiere destruction.

SECT. II. *Histoire de l'Amérique.*

Un nommé *Ayora* fut envoyé avec un parti de quatre cents hommes pour faire des établissemens dans plusieurs parties de l'Isthme du côté de la mer du Sud, & pour recueillir autant d'or qu'il seroit possible. Ayora ne pensa qu'à cette derniere partie de ses instructions. Il fondit sur les Indiens sans distinction, les vola, les pilla, les massacra sans pitié, viola ainsi toutes les alliances que Nugnez avoit contractées, & revint avec un butin considérable; mais il l'avoit acquis au prix de l'honneur de la nation, & de l'amitié des Caciques, si nécessaire à la sûreté de l'établissement & au succès des projets du Ministere Espagnol.

On fit plusieurs autres exécutions de la même maniere; toutes tendoient à affoiblir la Colonie, à irriter les Indiens, pour se procurer une petite quantité d'or. Dans quelques unes de ces expéditions, les Espagnols furent exterminés, & on apprit les détails de leurs malheurs par les relations des Indiens. Ayora avoit élevé un petit fort dans les Etats du Cacique de Tubanama, & il y avoit laissé une garnison sous les ordres de Menezès. Les Indiens tinrent continuellement assiégée cette poignée d'hommes. Pedrarias ayant jugé à propos d'employer cette garnison dans des expéditions plus utiles, chargea Tello de Gusman d'aller la prendre, & de faire ensuite à l'est quelques découvertes le long de la mer du Sud. A son arrivée, il trouva la petite garnison serrée de très-près & réduite aux dernieres extrémités. Lorsque les troupes parurent, les Indiens se retirerent, & le fort fut abandonné. Les Espagnols marcherent réunis vers

les Etats des Caciques Chepo & Chepauri, avec lesquels Gusman contracta des alliances.

Chepauri sur-tout exerça à l'égard des Espagnols tous les droits de l'hospitalité. Pendant qu'il leur parloit avec la plus intime & la plus franche familiarité, un jeune Indien entra ; il dit à Gusman que la ville & les Etats où il étoit lui appartenoient de droit, & que Chepauri l'en avoit privé en abusant de la qualité de tuteur que son pere lui avoit donnée. Il demanda le secours des Espagnols contre l'usurpateur, & leur promit une grande quantité d'or, s'il étoit remis en possession de ses Etats. Cette promesse suffit pour engager Gusman à rompre les liens de la plus tendre amitié, & tous les droits de l'hospitalité. Il fit pendre Chepauri au premier arbre, livra au jeune homme sept des principaux personnages de la Cour, qui furent tourmentés & mis à mort par ses amis, même avant de s'être assuré si les allégations du jeune homme étoient vraies, & ensuite il reçut un riche présent en or, pour récompense de sa cruelle perfidie. Avec ce butin il s'avança jusqu'à l'endroit où est aujourd'hui Panama, & qui alors étoit la résidence de quelques pêcheurs, d'où est venu le mot *Panama*, qui en Langue Indienne signifie un lieu où on pêche du poisson. De là il envoya Albitez avec quatre-vingts hommes dans la province de Chagre, à dix-huit lieues de Panama. Albitez arriva dans la capitale, & les habitans y étoient dans la plus grande tranquillité. Trop humain pour vouloir s'enrichir par un acte de barbarie, il ne voulut point employer la violence, & attendit patiemment jusqu'au matin.

Le Cacique, touché de cette belle action, lui fit un riche préſent d'or fin. Une ſomme ſi conſidérable réveilla l'avarice d'Albitez, qui lui demanda s'il ne pourroit pas remplir de ce précieux métal un grand ſac qu'il lui préſenta. Le Cacique étonné lui répondit qu'il le rempliroit s'il vouloit avec des pierres, mais qu'il n'avoit plus & ne pouvoit plus faire d'or. L'Eſpagnol ſe retira avec cette réponſe, & défendit à ſes ſoldats de commettre aucune violence. Bientôt après il joignit Guſman, & ils marcherent enſemble à Tubanama, où tous les habitans étoient en armes pour les repouſſer. Les Eſpagnols furent obligés de diſputer chaque pouce de terrein, & de marcher preſſés par une foule d'ennemis & couverts d'une nuée de fleches empoiſonnées : ils ſe conduiſirent avec beaucoup d'intrépidité ; mais ils eſſuyerent tant de pertes, que quand ils arriverent au Darien, les deux tiers des troupes avoient péri ou par les armes des Indiens, ou par la fatigue, ou par la faim.

1515. Un ſecond parti envoyé ſous les ordres de François de Valejo, fut encore plus malheureux. Il avoit eu ordre de marcher contre les Indiens d'Uraba, qui moleſtoient continuellement l'établiſſement de Darien. Lorſqu'il fut à trois lieues de la ville principale, il fondit ſur l'ennemi, & lorſqu'il l'eut diſſipé, ſes gens ſe diſperſerent pour chercher de l'or. Les Indiens profiterent de cette faute ; ils ſe raſſemblerent, & lançant avec fureur leurs fleches empoiſonnées, ils tuerent pluſieurs Eſpagnols, & en bleſſerent un plus grand nombre d'autres, qui moururent tous dans des tourmens affreux. En un mot, Valejo

fut obligé de se retirer sur des radeaux, & après avoir souffert des fatigues incroyables, tous ses gens périrent, à la réserve de quelques-uns, qui miraculeusement retrouverent le chemin du Darien.

Le malheureux succès de ces deux expéditions ne put obliger Pedrarias à changer ses mesures, dont une fatale expérience lui prouvoit l'absurdité. Il crut au contraire qu'en persévérant il répareroit ses dernieres disgraces. Il détacha François Bezerra avec cent hommes bien armés, pour pénétrer dans la province de Zener. Bezerra suivit par terre la côte d'Uraba, parce que ses instructions portoient de passer tout ce qu'il rencontreroit au fil de l'épée. Il eut bien à souffrir, & essuya beaucoup de pertes par les fleches empoisonnées que les Indiens lançoient sur sa troupe à travers des buissons épais & impénétrables. Lorsqu'il arriva sur les bords de la riviere Zener, les habitans parurent disposés à la paix, ce qui encouragea Bezerra à traverser la riviere sur des canots; mais lorsque les Indiens virent que la moitié des Espagnols étoient encore de l'autre côté, ils sortirent en foule des deux côtés des bois des environs, fondirent sur eux & les massacrerent tous, sans vouloir qu'il échappât un seul homme pour aller au Darien porter la triste nouvelle de cette boucherie. Les circonstances en furent rapportées par un jeune Indien au service de Bezerra, qui se cacha dans les bois, ne voyagea que la nuit, & arriva enfin à la Colonie demi-mort de faim.

Cependant Nugnez Balboa restoit sans emploi dans la Colonie, au grand préjudice du ser-

SECT. II. *Histoire de l'Amérique.*

vice public, & au grand mécontentement des Espagnols, qui connoissoient son activité, sa générosité & sa prudence. On s'attendoit même qu'en conséquence des plaintes de Pedrarias, la Cour le rappelleroit, & qu'au lieu d'y recevoir la récompense de ses grandes découvertes & de ses importans services, il en éprouveroit la même reconnoissance que Colomb, c'est-à-dire qu'il seroit obligé de se défendre comme un criminel. Quelle fut donc la surprise de ce grand homme & de ses amis, lorsqu'ils virent que le premier vaisseau qui arriva, portoit pour lui la commission d'Adelentade, ou de Lieutenant de la mer du Sud, & qu'il étoit fortement enjoint à Pedrarias de l'aider dans tout ce qui concernoit les fonctions de cette charge. Voici ce qui avoit donné lieu à cette révolution si peu attendue.

La Cour avoit ajouté foi à toutes les calomnies de Pedrarias; mais elles avoient été fortement réfutées par le témoignage d'un grand nombre de Colons qui avoient vu les grandes actions de Balboa, & dont ils parloient dans toutes leurs lettres comme du seul homme capable de faire prospérer la Colonie. Arias devint furieux, lorsqu'il vit celui qu'il regardoit comme son ennemi implacable, revêtu de cette place. Au lieu de suivre les instructions qu'il avoit reçues, il fit tous ses efforts pour renverser les plans de Balboa, pour noircir sa réputation, & même il menaça sa vie. Il ne voulut point le charger des découvertes ultérieures; & il envoya Gaspard de Merates vers la mer du Sud avec soixante hommes, n'ayant sans doute d'au-

tre dessein que celui de piller les Indiens, & de les exciter si fort contre les Espagnols, qu'ensuite il fût impossible au Lieutenant de les calmer & de contracter des alliances avec eux. En même temps il s'empressa d'établir des Colonies & de faire des conquêtes dans l'étendue de l'Isthme. On ne peut attribuer à des motifs plus louables l'absurdité & l'imprudence de sa conduite.

Balboa étoit hors d'état de l'empêcher, & l'autorité du Gouverneur étoit incontestable. Il se contenta d'écrire à la Cour; il accusa Pedrarias d'avoir commis les fautes les plus graves, & d'avoir rendu les Indiens ennemis irréconciliables des Espagnols, en pillant & massacrant les Caciques avec lesquels il avoit auparavant contracté des alliances.

*Expédition malheureuse de Badajoz.*

Les malheurs arrivés à Valejo, à Gusman, & à Bezerra, ne firent qu'irriter Pedrarias, & il sembla perdre la tête au moment où tous les établissemens couroient le danger d'être détruits par les Indiens. La terreur étoit si grande à Darien, que les haies & les buissons furent souvent pris pour des armées ennemies. La fonderie fut fermée, ce qui n'arrivoit que dans les circonstances les plus dangereuses, & on jugea qu'il étoit à propos d'implorer la protection du Ciel par des jeûnes & des prieres. Pedrarias seul conservoit tout son courage & toute sa résolution. Il détacha Badajoz avec un vaisseau & cent trente hommes pour aller à Nombre de Dios, avec ordre de passer l'Isthme de la mer du Sud, de réduire tout le pays à l'obéissance de l'Espagne, & de faire la guerre à tous les Princes qui refuseroient de se soumettre, comme si la Colonie

Sect II. *Histoire de l'Amérique.*

étoit dans la plus heureuse situation, & en état de sacrifier cent trente hommes dans le cas où cette expédition échoueroit.

Lorsqu'ils arriverent au fort construit par Nicuessa, effrayés à l'horrible spectacle des ossemens de leurs compatriotes qui étoient morts de faim, les soldats ne vouloient point avancer; mais Badajoz montrant une intrépidité rare, renvoya le vaisseau, & enlevant ainsi à ses compagnons tout espoir de retraite, il les força à lui obéir, en leur disant que le seul danger qu'un bon soldat devoit redouter, étoit la honte de ne pas faire son devoir. Les Espagnols gravirent les montagnes de Capira, surprirent le Cacique Tanonagua, le firent prisonnier, & gagnerent un butin considérable. Ils attaquerent un Cacique voisin, nommé *Tataracherabi*, & quoiqu'ils ne se fussent point saisis de sa personne, ils firent un butin de huit mille castellanos: on ajouta à cette somme la rançon de Tanonagua, & un gros présent que leur fit Tataracherabi, pour les engager à faire la guerre à un puissant Cacique nommé *Nata*, qu'ils dirent très-riche, quoiqu'ayant un petit nombre de sujets.

C'étoit un piége que Tataracherabi tendoit aux Espagnols; il eut le plaisir de les y voir tomber, & le bonheur qui jusque-là avoit accompagné Badajoz, se changea en une suite non interrompue d'infortunes. Cet Officier fut pourtant assez heureux pour surprendre pendant la nuit la ville de Nata, & se rendre maître de sa personne, de ses femmes & de ses trésors; mais au lever du soleil il se vit entouré de plusieurs milliers d'Indiens qui accabloient les Espagnols de

de fleches & de dards, en ſorte qu'il y en avoit pluſieurs de bleſſés. Si on en croit Herrera, ce fut Perez de la Rue qui eut la préſence d'eſprit, dans cette extrémité, de menacer la vie du Cacique s'il ne donnoit pas ſur le champ à ſes ſujets l'ordre de mettre bas les armes, ce qui réuſſit fort heureuſement. Pluſieurs Caciques voiſins ſubirent le même ſort de Nata, & Badajoz avoit ramaſſé la valeur de 80 mille caſtellanos en or. Tout-à-coup les Indiens ſe révolterent; & tel étoit leur acharnement, que les Eſpagnols, dans un pays éloigné & inconnu, & environnés d'une nuée d'ennemis, eurent beſoin de toute la force de leurs armes & de leur courage pour leur réſiſter.

Ils avoient traverſé les Etats du Cacique Cheru, & ils étoient entrés dans ceux du Cacique Pariba, que les Eſpagnols appeloient *Paris*, lorſque ce Prince leur envoya un préſent évalué à cinquante mille caſtellanos. Au lieu d'exciter leurs remercîmens, ce préſent ne fit que réveiller leur avarice, & Badajoz crut qu'un Prince capable de faire un ſi riche préſent devoit avoir des tréſors prodigieux: en conſéquence il réſolut de s'en emparer, & c'eſt à ce deſſein funeſte qu'il dut attribuer ſa deſtruction. Il affecta de traiter le Cacique comme ſon ami, & ayant ainſi prévenu tout ſoupçon, il ſurprit la ville pendant la nuit, & ramaſſa en or la valeur de quarante mille caſtellanos; mais le Cacique s'échappa, tendit un piége aux Eſpagnols, les environna, & réduiſit Badajoz à la néceſſité de paſſer à travers une foule d'Indiens, ce qu'il ne put faire qu'en perdant ſoixante-dix hommes

Sect. II. *Histoire de l'Amerique.*

tués & un très-grand nombre de bleſſés, qui preſque tous périrent. C'eſt ici le commencement des malheurs de ce petit détachement. Après le fort du combat, Badajoz avoit mis les bleſſés dans quelques canots qu'il avoit avec lui, & il marchoit le long du rivage avec les ſoldats qui lui reſtoient. La marée s'étant élevée à une grande hauteur, les Eſpagnols furent environnés par les eaux de la mer; quelques uns ſe ſauverent en grimpant ſur des arbres, mais la plupart périrent.

Dans cette poſition fâcheuſe, ils furent attaqués par le Cacique Nata, qui avoit réſolu de venger ſa derniere diſgrace. Son reſſentiment eût été fatal aux Eſpagnols, ſi la nuit n'eût ſéparé les combattans, & fourni à Badajoz l'occaſion de ſe retirer, ceux qui étoient ſains portant les bleſſés juſqu'à une place de ſûreté. Quelles que fuſſent les fatigues qu'euſſent ſouffertes les Eſpagnols, le malheur qui leur parut le plus grand fut la perte de l'or qu'ils avoient amaſſé; mais ils n'étoient pas à la fin de leurs infortunes. Lorſqu'ils arriverent aux frontieres du Cacique Cheru, ils le trouverent en armes, & ſecondé par un corps nombreux de troupes. Il traça une ligne ſur la terre, & défendit aux Eſpagnols de la paſſer, ſous peine d'encourir ſon indignation; mais il leur promit de leur fournir des proviſions s'ils ſe retiroient, ce que Badajoz jugea le plus à propos, après quoi on lui porta ce que le pays produiſoit de meilleur. Les Eſpagnols s'étant remis de leurs fatigues, Badajoz les conduiſit dans une iſle voiſine, qui produiſoit, dit-on, de groſſes perles. Il ſurprit le Cacique, obtint quelque or

pour sa rançon, & s'en retourna à ses premiers quartiers. Il traversa ensuite les Etats de Tabor, Chef Indien qu'il eut à combattre, & de Pireguetta, autre Cacique qui l'avoit menacé de le détruire, & arriva enfin dans l'état le plus déplorable sur les terres du Tubanama & de Pocorosa, où il rencontra le détachement du Licencié Espinosa. Il avoit perdu plus de la moitié de sa troupe & toutes les richesses qu'il avoit rassemblées en employant la trahison, la barbarie & les plus infames moyens (*a*).

Afin que le Lecteur sache pourquoi le Licencié Espinosa étoit sur les terres de ce Cacique, nous dirons qu'après la relation que donna le jeune Indien de la fin malheureuse de Bezerra, Pedrarias résolut de venger la mort de ses Espagnols, voulut rassembler tous ceux qui avoient échappé à la rage des Indiens; mais les Colons étoient découragés par la famine qui se faisoit déjà sentir, & ils avoient la plus grande répugnance d'aller dans la baie d'Uraba, si fatale à leurs compatriotes. Aussi le Gouverneur eut-il recours à un

(*a*) Il faut observer que cette année on fit par hasard la découverte de la riviere de la Plata. Jean Diaz de Solis, un des meilleurs Navigateurs du monde, fut chargé par le Roi de chercher une communication avec les isles des Epiceries (les Moluques). Il partit avec deux vaisseaux au mois d'Octobre, & bientôt il eut connoissance de Rio Janeiro, sur la côte du Bresil. Il suivit le rivage jusqu'à ce qu'il arriva à la Plata, qu'il crut être une mer d'eau douce, à cause de la grande largeur de l'embouchure de ce fleuve. Il débarqua pour observer les habitans, tomba dans une embuscade qu'ils lui avoient dressée, & y fut tué. Les vaisseaux retournerent en Espagne chargés de bois de Bresil. Herrera, Decad. II, l. II.

ſtratagême pour les exciter à une nouvelle expédition.

Il annonça qu'il vouloit déclarer la guerre au Cacique de Pocoroſa, & les Colons accueillirent cette propoſition, parce qu'ils imaginoient que cette guerre leur produiroit beaucoup d'or ſans les expoſer à de grands dangers, & trois cents hommes s'offrirent pour cette entrepriſe. Pedrarias les fit monter à bord de quelques vaiſſeaux, & pour les mieux tromper, il vogua à l'oueſt juſqu'à la nuit, enſuite il ordonna aux Pilotes de tourner à la baie d'Uraba. Avant le jour, il fit débarquer à Caribana deux cents hommes ſous les ordres de Hurtado, après leur avoir dit, d'un ton ferme, qu'ils ne devoient point demander où ils alloient, mais obéir ſcrupuleuſement aux ordres de leur Commandant. La ville fut attaquée & réduite en cendres, & les Indiens qui ſortoient de leurs maiſons à moitié brûlés, tomboient entre les mains des Eſpagnols, & étoient paſſés au fil de l'épée.

Il en échappa cependant un grand nombre qui ſe raſſemblerent, & qui ayant été joints par les Indiens des environs, attaquerent les Eſpagnols avec tant de courage, qu'ils les forcerent à ſe retirer précipitamment à leurs vaiſſeaux, amenant quelques priſonniers qui confirmerent le ſort funeſte de Bezerra.

Pedrarias, convaincu qu'il ſolliciteroit en vain les Eſpagnols de revenir à la charge, les rembarqua, & après avoir fait ſoixante lieues, il deſcendit à terre avec ſa troupe à Acla, d'où il détacha le Licencié Eſpinoſa pour attaquer Pocoroſa. Dans ces entrefaites, il conſtruiſit un fort à

Acla, pour donner aux Espagnols une place de sûreté; mais avant qu'il fût fini, le mauvais état de sa santé l'obligea de retourner au Darien, & il laissa à Acla le Capitaine Gabriel de Rojas.



1516. *Expédition d'Espinosa.*

A cette époque, Espinosa lui demandoit un renfort d'hommes pour le mettre en état de venger Badajoz, de punir les Indiens qui avoient osé se déclarer contre l'Espagne, & de recouvrer les trésors perdus dans la derniere expédition. Pedrarias lui envoya cent trente hommes, sous les ordres de Valenzuela. Le Licencié voulant prouver que la science & l'éducation ne faisoient qu'aiguillonner la valeur en éclairant le courage, se mit aussi-tôt en marche contre les Indiens de Cemagre & de Pocorosa, qui s'étoient assemblés au nombre de trois mille pour arrêter ses progrès : mais dès qu'ils apperçurent la cavalerie Espagnole, une terreur panique leur fit prendre la fuite; ils furent poursuivis par les dogues, qui les renversoient & les étrangloient.

Fier de cet avantage, le Licencié marcha à Cheru, & pour mieux surprendre Nata, il attaqua la ville pendant la nuit. Le Cacique échappa cependant, & ayant assemblé un corps d'Indiens, il fondit sur les Espagnols, & les attaqua avec autant d'adresse que de bravoure; mais la cavalerie s'étant montrée, ses troupes perdirent courage & prirent la fuite, craignant d'être mis en piéces par ces terribles animaux, car ils croyoient que le cheval & le cavalier ne faisoient qu'un. Nata, prévoyant que toute résistance seroit inutile, prit le parti de la soumission.

Le Licencié chargea Hurtado de se saisir du Cacique Escolia, ce qui fut fait, & s'étant ainsi

assuré la retraite, il s'avança sur les terres de Paris, qui l'attaqua à la tête de cinq mille hommes ; & les Espagnols eussent eu beaucoup de peine à vaincre leur opiniâtreté, si la vue des chevaux & des chiens n'eût répandu la terreur parmi les Indiens, qui prirent soudain la fuite. Les Espagnols s'approcherent des Etats du Cacique Quema, où on leur dit que les trésors de Badajoz étoient déposés. Les Indiens étoient en armes ; mais le Licencié leur ayant proposé de vivre en amis, il les appaisa, recouvra 80 mille castellanos, & fit la paix avec le Cacique ; ensuite il poursuivit la recherche du trésor dans la province du Cacique Chicacotia. Il y passa toute la saison des pluies ; mais il n'y trouva pas l'or qu'il cherchoit avec tant d'empressement.

Les nations Indiennes employerent tout l'hiver à prendre des mesures pour se venger des Espagnols, & pour exterminer entiérement cette race maudite d'étrangers. Avant qu'Espinosa se fût préparé à continuer son voyage, les Indiens s'assemblerent au nombre de vingt mille, & attaquerent ses quartiers avec plus de conduite & de valeur qu'auparavant : mais les Espagnols, qui étoient accoutumés à leur maniere de combattre, se secouroient mutuellement si à propos, faisoient un feu si régulier de leurs fusils & de leurs arquebuses, & frappoient si vigoureusement avec leurs épées, que s'étant d'ailleurs mis à l'abri des fleches en se couvrant de leurs boucliers, ils défirent enfin les Indiens & en firent un grand carnage. Les fuyards furent poursuivis par deux cents Indiens, alliés des Espagnols, ce qui prouva la justesse des mesures prises par Balboa, si son successeur avoit voulu les adopter.

Après avoir déconcerté tous les plans des Indiens, le Licencié partit pour Nata, le 9 Juillet, & s'étant avancé dans les Etats du Cacique Escotia, il détacha Valenzuela dans la province de Guerari, pour aller couper des arbres propres à faire des canots. Les Espagnols eurent dans ce pays beaucoup à souffrir de la famine, ce qui força Espinosa à presser son retour à Acla, où il arriva après une longue marche, & après avoir livré plusieurs combats; ensuite il se rendit à Darien. On y fit le partage du butin, & la portion de chaque Colon fut si considérable, que devenus fort riches, la fureur du jeu les prit; & pour la modérer, le Gouverneur fut obligé de publier un Réglement qui défendoit de hasarder plus de dix pieces de huit dans l'espace de vingt-quatre heures.

Dans le cours de cette expédition, Barthélemi Hurtado & Hernandez Ponce, avec un détachement, s'étoient avancés au nord, & avoient découvert plusieurs isles & une grande étendue de côtes au midi jusqu'à la baie d'Osa, éloignée de quatre-vingt-dix lieues de Nata. Là une nation appelée *Chiuchires*, s'opposa à leur débarquement, ce qui les obligea de suivre encore cinquante lieues de côtes jusqu'à la baie de S. Lucar, appelée aujourd'hui le *Port de Nicaya*, dans la province de Nicaragua. Le pays leur parut beau & fertile; mais voyant que les naturels n'étoient pas disposés à les voir de près, ils retournerent joindre Espinosa, qui chargea Hernandez Ponce d'aller établir une espece de Colonie à Panama, de l'autre côté de l'Isthme de Darien ou de Porto-Bello.

SECT II. *Histoire de l'Amérique.*

*Balboa essaye de construire des vaisseaux sur la mer du Sud.*

Pendant qu'Espinosa rétablissoit un peu l'honneur des Espagnols, Nugnez de Balboa, à qui la Colonie avoit tant d'obligations, étoit resté sans emploi, & même en quelque sorte retenu prisonnier par le Gouverneur Pedrarias, malgré les ordres de la Cour, & la commission de Lieutenant que le Roi lui avoit accordée. L'Evêque Jean de Quevedo, qui avoit conçu la plus grande idée du mérite de Balboa, se donna enfin tant de mouvemens, qu'il le réconcilia avec le Gouverneur; & pour resserrer davantage les nœuds de l'amitié qu'il venoit de former entre eux, Balboa épousa, par Procureur, la fille de Pedrarias, qui étoit alors en Espagne. Cette union lui ayant obtenu la faveur du Gouverneur, il fut chargé d'établir une Colonie au port d'Acla, où Pedrarias avoit construit un fort gardé par une garnison sous les ordres de Gabriel de Rojas. Balboa s'y rendit avec quatre-vingts hommes qui l'accompagnerent volontairement, & aussi-tôt après qu'il y fut arrivé, il fit les réglemens nécessaires, établit des Magistrats, bâtit la ville, & prit toutes les mesures possibles pour réussir dans la commission qu'on lui avoit donnée de construire des brigantins dans la mer du Sud, afin de pouvoir continuer les découvertes qu'il avoit si heureusement commencées.

Son projet étoit de faire préparer les bois à Acla, d'où on les transporteroit par terre jusqu'à la riviere de Balsos, où ensuite on construiroit les brigantins.

Pour faciliter l'exécution de ce projet, il demanda à son beau-pere un renfort de deux cents hommes. Les bois furent abattus, & transportés

avec beaucoup de peine à l'endroit désigné, & au grand étonnement de toute la Colonie, qui croyoit que c'étoit impossible, parce qu'il n'y avoit point de bêtes de charge. Balboa divisa ensuite sa troupe en trois corps, chacun desquels avoit son département; l'un portoit les provisions, l'autre construisoit les vaisseaux, & le troisieme transportoit les ouvrages en fer, les agrès, & autres matériaux d'Acla. Tout alloit bien; mais la fortune ne fut pas favorable. Toutes les peines qu'on avoit eues jusqu'alors furent perdues, parce que les vers détruisirent tous les bois, en sorte que Balboa fut obligé de recommencer. Il ne se découragea pas. Il avoit presque fini, lorsqu'une forte marée remplit & enterra non seulement les vaisseaux, mais encore les matériaux dans la vase & le sable, les travailleurs ayant eu eux-mêmes beaucoup de peine à se sauver.

Nugnez commençoit à perdre courage, & il étoit prêt à mourir de chagrin & de faim, lorsqu'un nommé *Francisco Compagnon* proposa de passer la riviere sur un radeau pour aller chercher des vivres; mais le malheur poursuivit cet homme: malgré tous ses efforts & toutes ses recherches, il ne trouva rien, ce qui réduisit Nugnez à s'en retourner à Acla, où pendant plusieurs semaines il ne subsista qu'avec quelques herbes & quelques racines qu'il trouvoit par hasard & qu'il mangeoit sans en connoître les qualités. L'actif Compagnon vint le joindre, suivi d'un grand nombre d'Indiens chargés de provisions; dès lors Nugnez reprit son projet de construire des vaisseaux. Les bois furent préparés à Acla, & trans-

Sect. II. *Histoire de l'Amérique.*

portés comme auparavant à la riviere de la Balsos, où enfin les brigantins furent finis & lancés avec des peines incroyables, & les travailleurs ayant eu à combattre la fatigue, la faim, & même l'incommodité de l'endroit où ils avoient travaillé.

Il s'embarqua aussi-tôt avec autant d'hommes que les vaisseaux pouvoient en contenir, & s'étant rendu à la grande isle des perles, il s'occupa lui-même à former des magasins, pendant que ses vaisseaux avoient été chercher le reste de sa troupe. On prétend que pendant qu'il étoit dans cette isle, on lui remit une lettre de l'Archevêque de Séville, qui le félicitoit sur la découverte de la mer du Sud, & lui annonçoit que s'il suivoit les côtes à l'ouest, il trouveroit des hommes guerriers qui combattent armés & se servent de la lance; mais que s'il tournoit à l'est, il trouveroit un pays qui produit beaucoup d'or & de bétail. On assure que cet avis détermina Balboa à visiter le Continent occidental avec cent hommes. Il aborda une côte, sur laquelle il fit quelques prisonniers qui lui dirent que s'il alloit plus loin, il trouveroit de l'or en abondance. Au delà du Cap Saint-Michel, les matelots apperçurent plusieurs baleines qui les empêcherent d'aborder au port Pinas comme ils le désiroient, & ils descendirent dans les Etats du Cacique Chicama, pour venger le détachement de Gaspard Moralas détruit dans cette province. Les Indiens s'avancerent pour empêcher le débarquement; mais les épées & les mousquets des Espagnols les eurent bientôt mis en fuite. Après quoi Nugnez retourna dans son

isle, & fit abattre des bois pour construire deux autres vaisseaux. Il envoya chercher des cordes & du goudron à Acla, & chargea le messager de s'informer s'il étoit vrai que Lopez de Sosa fût alors Gouverneur du Darien.

La résolution de construire deux nouveaux brigantins, & l'expédition qu'il vouloit entreprendre ensuite, firent soupçonner à Pedrarias que Balboa se proposoit de se rendre indépendant. Ce soupçon se fortifia par le rapport que lui fit un soldat, de quelques paroles qu'il avoit entendues dire à Balboa. Ce rapport étoit faux sans doute, ou bien le soldat avoit mal interprété les paroles de Balboa, dans l'intention de faire sa cour au Gouverneur. Quoi qu'il en soit, il conçut contre son gendre la plus grande haine; mais il eut soin de dissimuler ses sentimens jusqu'à ce qu'il l'eût en son pouvoir. Il lui écrivit une lettre amicale, pour le prier de se rendre auprès de lui, parce qu'il vouloit le consulter sur une affaire importante. Balboa étoit alors occupé à mettre sa petite escadre en état de partir; mais il quitta tout pour obéir aux ordres de son beau pere; & lorsqu'il arriva au Darien, il fut arrêté, jugé, & condamné à perdre la tête. Au lieu de punir cette atrocité dont il n'y avoit pas encore d'exemple, on laissa le gouvernement à Pedrarias, quoiqu'on eût des preuves multipliées de sa mauvaise conduite.

1517. *Expédition de Cordova à Yucatan & à la Floride.*

Avant ce malheureux événement, la disette étoit si grande au Darien, que le Gouverneur publia que tous ceux qui voudroient chercher leur fortune dans d'autres parties du Nouveau-Monde, pouvoient partir. Cent hommes du peu-

SECT. II. *Histoire de l'Amérique.*

ple s'embarquerent pour Cuba, où on disoit que la nouvelle Colonie étoit très florissante sous le gouvernement de Velasquez. Ils furent bien reçus, & le Gouverneur leur promit qu'il saisiroit la premiere occasion de leur être utile. Bientôt après il leur proposa de faire de nouvelles découvertes, laissant de côté, dans le golfe du Mexique, tout ce qui avoit déjà été reconnu. Cette proposition fut acceptée. Hernandez de Cordova, célebre par ses richesses, par sa valeur, & par son patriotisme, s'offrit pour commander l'expédition. Il équipa à ses dépens deux vaisseaux, qu'il remplit de toutes les munitions nécessaires, & il partit de la Havane avec cent dix bons volontaires, le 8 Février.

Le 1 Mars il vit la terre, & découvrit une grande ville à environ deux lieues de la mer. Lorsqu'il approcha plus près de la côte, deux canaux remplis d'Indiens s'approcherent & furent civilement reçus. Ces Indiens portoient de courtes robes de coton, sans manches, & ils étoient ensuite enveloppés de la tête aux pieds dans des pieces de toile, ce qui convainquit les Espagnols qu'ils avoient fait des progrès dans les Arts, quoique les vaisseaux, les habits, les armes & la barbe des Européens fussent pour eux des grands objets d'étonnement. Le lendemain, le Cacique, accompagné de douze canots remplis d'hommes, s'approcha des vaisseaux, & cria *Conez cotoche*, c'est-à-dire, venez chez moi; ce qui fit donner le nom de Cottoche à ce cap qui est opposé à la partie occidentale de l'isle de Cuba, & qui n'en est pas fort éloigné.

Le Cacique faisoit tant d'instances, que Cor-

dova descendit à bord, & fut aussi-tôt environné par une armée d'Indiens qui sortit des bois voisins. Ils portoient une espece de cuirasse de coton piqué ; ils avoient des grands boucliers, des épées de bois ayant des tranchans de caillou, des coutelas de bois, des lances, des frondes, & des arcs. Leur parure consistoit en plumes de différentes couleurs, & ils se peignoient le visage avec une espece de fard qui les rendoit vraiment hideux. Ils commencerent l'attaque en jetant de grands cris & d'affreux hurlemens, auxquels se joignit le son de plusieurs instrumens, & après avoir lancé leurs fleches, ils fondirent sur les Espagnols avec leurs lances.

Cordova n'avoit pas plus de vingt-cinq hommes ; mais ils se défendirent si bien, ils se servirent de leurs armes à feu avec tant d'adresse, que les Indiens, effrayés par le bruit de ce tonnerre, prirent la fuite, laissant soixante dix-morts & plusieurs blessés sur le champ de bataille. Deux des prisonniers se firent Chrétiens, & on leur donna au baptême les noms de *Julien* & de *Melchior*. Auprès du champ de bataille, les Espagnols apperçurent trois maisons bâties en pierre & avec du mortier. C'étoient des temples remplis d'idoles de terre, ayant des visages affreux, & d'autres tableaux où on voyoit peints des hommes & des femmes dans des attitudes aussi obscenes que contraires à la Nature. Il y avoit aussi quelques petites idoles de bois portant des plaques, des diadêmes, & d'autres ornemens d'or.

De là Cordova s'avança dans la baie appelée *Quampech* par les naturels, & il y fit de l'eau. Lorsque les Espagnols regagnoient les vaisseaux,

SECT. II. *Histoire de l'Amérique.*

cinquante Indiens portant de petites jaquettes sur lesquelles ils avoient de longs manteaux de coton, leur demandoient par signes s'ils venoient de l'est, & ce qu'ils vouloient, les invitant à venir à leur ville qui n'étoit pas éloignée. Les Espagnols se disposerent à s'y rendre, & après s'être mis en état de défense, ils entrerent dans quelques temples où il y avoit des idoles si difformes qu'ils en furent effrayés. Elles étoient souillées de sang nouvellement répandu, que les Espagnols crurent être du sang humain, & d'ailleurs ils y virent, non pas sans le plus grand étonnement, des croix & plusieurs autres emblêmes de la Religion Catholique. Le peuple couroit en foule auprès d'eux, les regardoit avec admiration & sourioit souvent, comme voyant avec plaisir la simplicité & la grossiéreté de ces étrangers.

On vit sortir des temples dix Prêtres couverts de longs manteaux blancs, ressemblant à des surplis, ayant de longs cheveux tressés, & portant dans leurs mains de petits réchauds, dans lesquels ils brûloient une espece de gomme qu'ils appeloient *Copal*; ils parfumoient les Espagnols, leur ordonnant de quitter leur pays s'ils aimoient la vie. Après cet avertissement, ils firent retentir les instrumens de guerre. Les Espagnols, persuadés que c'étoit le signal auquel ces Indiens s'assembloient, se retirerent sur leurs vaisseaux; ils furent poursuivis par quelques partis détachés.

Après avoir suivi la côte pendant six jours, la grande disette d'eau obligea Cordova à débar-

quer dans une baie, à la distance d'environ une lieue d'une ville appelée *Potonchau*, où les Espagnols remarquerent des temples bâtis en pierre & à chaux & à sable, assez semblables aux premiers. Ils furent accostés par quelques hommes armés, qui, après leur avoir fait quelques questions, s'en furent à la ville & revinrent bientôt suivis d'un grand nombre d'autres qui attaquerent les Espagnols avec furie. Il étoit dangereux de se retirer, & il ne leur restoit plus qu'à se servir de tout leur courage pour résister à cette multitude. Toute la nuit se passa en escarmouches, & lorsque le jour parut, Cordova se vit entouré d'ennemis dont le nombre s'augmentoit d'un moment à l'autre, & qui lançoient sur les Espagnols des pierres, des dards & des fleches. Déjà quatre-vingts Espagnols étoient blessés, & quoiqu'ils fissent tout l'usage possible de leurs armes à feu & de leurs épées, il étoit probable qu'ils succomberoient sous le nombre d'Indiens qui accouroient de toutes parts pour tenir la place des morts ou des blessés. Le cri général étoit *Colachiai*, c'est-à-dire, Chef, voulant sans doute qu'on attaquât sur-tout Cordova; ils réussirent si bien, qu'il reçut douze blessures, & même trente trois, si on en croit Gomara (*a*); sur quoi le Général se détermina à risquer la retraite. En conséquence il fit faire de nouveaux efforts à sa troupe; il rompit avec vigueur les lignes de l'ennemi, & il regagna les bateaux qui étoient sur le rivage;

(*a*) Herrera, Decad. II, l. I, c. III.

les Indiens le poursuivirent avec de grands cris, & se jeterent dans l'eau pour blesser les Espagnols avec leurs lances.

Dans cette action, Cordova eut quarante-sept hommes tués, & cinq qui moururent à bord, de leurs blessures; ce qui fit donner à cette baie le nom de *Mala Pelea*, à cause du mauvais succès de cette bataille. De là il fit voile vers la Floride. Le tiers de sa troupe avoit péri. Lorsqu'il voulut débarquer pour faire de l'eau, il fut attaqué par les Indiens qui ressembloient beaucoup à ceux du Yucatan; mais il s'en débarrassa après une perte peu considérable. Il rentra à la Havane, sans avoir fait aucune acquisition d'or, & même sans avoir fait aucune découverte, sur les productions du Yucatan & de la Floride; cependant ce voyage fut regardé comme très-remarquable, & on entendit avec admiration les détails que Cordova donna des idoles de terre & de bois, des plaques d'or, des diadêmes, des manieres & des armes des habitans; ce qui fit voir aux Espagnols quel grand parti on pouvoit tirer de cette expédition, quelque malheureuse qu'elle eût été. Les prisonniers Indiens les confirmerent dans cette opinion, en déclarant que le pays produisoit de l'or. Cependant des expériences ultérieures ont prouvé que ni le Yucatan, ni la Floride, n'avoient de mines de ce précieux métal (*a*).

(*a*) Un Ecrivain Espagnol qui étoit de cette expédition, nous apprend que le nom de Yucatan vient du mot *Yuca*, l'une des racines qu'on employe pour faire le pain, & *Ilutly*, qui signifie la terre qui produit cette racine.

Cordova mourut de ses blessures peu de jours après son retour à Cuba; mais le compte qu'il avoit rendu de son expédition ayant été transmis à Velasquez, cet Officier résolut de poursuivre cette découverte. En conséquence il équipa deux vaisseaux & un brigantin montés de deux cent cinquante volontaires, & il en donna le commandement à Jean de Grijalva, aidé par Alaminos, qui avoit été le premier Pilote dans l'expédition de Cordova. Les instructions qu'il lui donna furent de chercher de l'or, de contracter des alliances, de prendre tous les renseignemens possibles sur le pays, &, suivant quelques Ecrivains, d'y établir une Colonie si cela étoit possible; mais Las Casas soutient qu'il n'en fut pas question.

SECT. II. *Histoire de l'Amérique.*

La petite escadre fit voile de Saint-Jago le 8 Avril 1518, & en peu de jours elle reconnut l'isle de Cozumel, qui n'avoit pas encore été apperçue. Les Espagnols y virent une ville, plusieurs temples bâtis en pierre, & un en particulier dans la forme d'une tour carrée, avec des fenêtres, des galeries, des idoles, & une croix placée au milieu. A cette occasion, Herrera rapporte une prophétie, qui, suivant toute apparence, est fa- 1518.

Telle a toujours été la réponse des naturels. De là on a fait le mot *Yucotta*, & par corruption *Yucatan* (1). D'autres Etymologistes (2) font venir ce mot d'une ville Indienne appelée *Talaquitan*, que les Espagnols prononçoient Lucatan, dont vint Yucatan.

(1) Deuz de Castello, p. 41.
(2) Herrer Dec. II, l. I, c. III.

SECT. II. *Histoire de l'Amérique.*

buleuse. Il veut expliquer par-là comment on a trouvé des croix dans différentes parties de l'Amérique & des Indes Occidentales, avant l'arrivée des Espagnols, ou même avant que les Indiens eussent aucune idée du Christianisme.

Les natifs s'enfuirent dans les montagnes, & Grijalva ayant fait de vains efforts pour établir une correspondance avec eux, se rembarqua & suivit la côte. Il vit avec beaucoup de surprise un grand nombre de tours blanches, dont plusieurs étoient en pierre. Il y en avoit & dans l'isle & sur le Continent, c'est pourquoi il donna à la province de Yucatan le nom de *Nouvelle-Espagne*, qui s'étendit ensuite à tout le Mexique, & même à la plus grande partie des possessions Espagnoles de ce côté de l'Equateur. Après avoir continué sa route pendant huit jours, Grijalva entra plus avant dans le golfe du Mexique, & débarqua à quelque distance de la capitale des Etats de Pontonchon Cacique, sujet de l'Empereur du Mexique. Les Indiens s'opposerent à son débarquement, & il y eut un combat dans lequel Grijalva avec soixante Espagnols furent blessés, & trois autres furent tués; mais les Indiens furent défaits, & perdirent deux cents hommes. Après quoi Grijalva prit possession de la ville que les habitans avoient abandonnée.

Il s'avança ensuite dans la riviere de Tabasco, à laquelle il donna le nom de *Rio de Grijalva*, & il débarqua avec quelques hommes. Les Indiens ne s'y opposerent point; mais tout à coup cinquante canots remplis d'hommes armés, parés de plumes, environnerent les chaloupes. Grijalva, ne voulant point en venir aux mains, envoya deux In-

diens qui avoient été pris par Cordova, & qui avoient été baptisés, pour dire aux Tabascans que son intention n'étoit autre que d'établir avec eux un commerce d'amitié qui seroit utile aux uns & aux autres. Cette proposition donna lieu à une conférence qui se termina par un traité de paix, au moyen de grains de verre, des miroirs, & autres bagatelles que les Espagnols offrirent, & que les Indiens porterent à leur Cacique. Celui-ci ordonna, de son côté, qu'on fournît toute espece de provisions aux étrangers.

Le lendemain, il vint lui-même visiter Grijalva sans hésiter; il se rendit sur son vaisseau, & lui fit présent d'une armure complete d'or, d'un casque de bois couvert de lames d'or, enrichi de pierres qui ressembloient à des émeraudes, & supérieurement travaillé, plusieurs cuirasses, les unes d'or, les autres de bois armées d'or, des couvertures de boucliers aussi d'or, de six colliers d'or battu, de bracelets, de pendans d'oreilles; le tout d'une grande valeur. Grijalva lui donna en récompense des chemises de toile, un habit de velours cramoisi, un bonnet de même étoffe, des grains & des morceaux de verre de différentes couleurs, des couteaux & autres petites merceries que le Cacique estimoit plus que tous les trésors de l'Empire de Montezuma (*a*); car il étoit sujet de

(*a*) Antonio de Solis reproche à Herrera d'avoir ajouté foi à ce détail que donne Gomara, tandis que dans plusieurs autres circonstances il rejette le témoignage de cet Ecrivain. Cependant cette relation ne nous paroît pas sans vraisemblance, sur tout quand on se rappelle que Montezuma

Sect. II. *Histoire de l'Amérique.*

ce grand Monarque, comme il parut par la suite.

Ce qui surprit beaucoup les Espagnols, ce fut le travail précieux de tous ces ornemens, & surtout celui d'un bouclier couvert de plumes de superbes couleurs, placées très-ingénieusement; ce qui prouvoit que ces Indiens avoient le goût des Beaux-Arts, & qu'ils y avoient fait des progrès. Plusieurs Espagnols étoient disposés à rester dans un pays dont les habitans paroissoient si riches & si généreux; mais il y a apparence que malgré toutes ces civilités, le Cacique n'étoit pas disposé à recevoir une Colonie; ce qui détermina Grijalva à se rembarquer, ne voulant point hasarder la violence contre un peuple aussi nombreux que guerrier.

En suivant la côte, il vit sur le rivage des Indiens qui annonçoient des intentions hostiles. Ils portoient des boucliers faits d'écailles de tortue, qui, par la réflexion des rayons du soleil, avoient un éclat très-agréable & très-imposant. Le pays paroissoit très-peuplé jusqu'à la riviere Guazacoalca, & dans plusieurs endroits les natifs portoient des pavillons au haut de longues perches, avec lesquels ils faisoient signe aux Espagnols de venir à bord. Enfin Grijalva y envoya Francisco de Mentejo avec vingt soldats tous armés de fusils ou d'arquebuses, avec ordre de faire promptement un signal si les Indiens

---

avoit donné ordre à tous les Gouverneurs de recevoir les Espagnols avec politesse. Ce qui fortifie cette opinion, c'est que tout cet or avoit été envoyé de Mexico, car Yucatan n'en produit point du tout. l. I, c. VI.

faisoient mine de l'attaquer. On sut dans la suite qu'on avoit rendu compte à Montezuma & à la Cour de Mexico, de la descente de Cordova, des batailles de Cotoche & de Poutouchan, & de l'arrivée de Grijalva ; que l'Empereur, persuadé que ces étrangers ne demandoient que de l'or, avoit donné ordre à ses sujets de commercer avec eux, & de sonder leurs desseins ultérieurs.

Lorsque Mentejo approcha des Indiens, ils lui offrirent des vivres, & ils brûlerent devant eux un encens de gomme copale. Ces prévenances déterminerent Grijalva à sortir de son vaisseau. Il débarqua, suivi d'un grand nombre d'Espagnols curieux de connoître les usages de ce peuple, & espérant partager les présens de ces Sauvages qui paroissoient aussi riches que généreux, du moins à en juger par la maniere dont ils avoient été traités par le Cacique de Tabasco. Dès que le Général eut abordé, les Gouverneurs furent au devant de lui, & le reçurent avec les marques du plus grand respect. On commença le commerce d'échange, & en six jours de temps ils eurent de l'or pour environ 15,000 pesos, & encore ce bénéfice incroyable ne répondoit pas aux idées extravagantes des Espagnols.

Grijalva continua sa route, & reconnut plusieurs isles, auxquelles il donna les noms qui leur convenoient le plus. Il nomma l'une l'*Isle Blanche*, l'autre l'*Isle Verte*, & une troisieme l'*Isle des Sacrifices*, parce que ce fut-là la premiere fois que les Espagnols virent l'horrible spectacle de victimes humaines que la superstition barbare des naturels offroit à leurs idoles. Il

Sect. II. *Histoire de l'Amérique.*

débarqua à Saint-Jean d'Ullua, & marcha avec trente hommes à un temple rempli d'idoles, & habité par quatre Prêtres habillés avec de longues robes noires & portant des capuchons. Dans ce moment même, ils immoloient deux jeunes hommes à leurs fausses Divinités. Les Espagnols furent touchés à la vue de ces deux malheureuses victimes, dont on ouvrit la poitrine pour en ôter le cœur, que les Prêtres placerent sur l'autel. Grijalva dépêcha de cette isle Pedro de Alvarado au Gouverneur de Cuba, avec un détail circonstancié des importantes découvertes qu'il avoit faites; mais Velasquez parut fort irrité de ce qu'il n'avoit pas établi une Colonie, quoique, si on en croit Herrera, les instructions qu'il lui avoit données portassent seulement de faire le commerce & des découvertes. Cependant Grijalva avoit proposé dans un Conseil de former un établissement; mais on adopta l'opinion de Montejo & d'Alonzo d'Avila, qui soutinrent que les instructions du Gouverneur contrariant ce projet, ils auroient raison de craindre qu'il n'eût des suites malheureuses: en sorte que Grijalva retourna à Cuba, après avoir visité les côtes de plusieurs provinces Mexicaines qui n'avoient pas encore été apperçues, & fait un commerce considérable avec les Indiens.

Velasquez, ayant appris le succès de l'expédition de Grijalva, fut transporté de joie, surtout à la vue de l'or qu'on lui avoit apporté. Il conçut les plus grandes espérances de ces découvertes, sur lesquelles il se proposoit d'établir sa fortune, & même de se rendre indépendant de l'Amiral Diego Colomb, Gouverneur d'Hispa-

niola. Il subsistoit depuis long temps une grande rivalité entre le Gouverneur général & Velasquez ; ce fut ce motif qui lui inspira le projet de l'expédition qu'il avoit confiée à Grijalva, & il le confirma dans le dessein de poursuivre des découvertes qui devoient probablement élever sa fortune & sa réputation au dessus de tous ses concurrens.

Il vit que la trop grande soumission de Grijalva aux instructions qu'il lui avoit données, avoit arrêté les progrès de ses vastes desseins. Il fut très-fâché de ce qu'il n'avoit pas établi une Colonie dans un pays où il avoit été si bien reçu, ne voulant jamais réfléchir que Grijalva avoit obéi aux ordres qu'il lui avoit donnés, quoique ce ne fût pas son avis particulier. Avant le retour de cet Officier, il prépara un second armement, & il avoit communiqué son dessein à l'Evêque d'Hispaniola, pour donner à ses vûes plus de justice en obtenant l'approbation de ce Prélat, & il résolut d'en charger un homme connu par son courage & par sa prudence ; mais en même temps il vouloit qu'il fût si soumis & si docile, que son premier désir fût de travailler à augmenter la gloire & la fortune de son bienfaiteur ; ce qui, dit un bon Ecrivain du temps ; étoit demander un Commandant d'un grand courage, mais d'un petit esprit.

Lorsque Grijalva arriva, la voix publique le recommanda au Gouverneur ; mais Velasquez étoit prévenu contre lui, quoiqu'il rendît justice à son mérite lorsque cet Officier lui remit le procès-verbal de son expédition, & lorsqu'il entendit avec quelle modestie il se justifia. Ce-

SECT. II. *Histoire de l'Amérique.*

pendant il ne vouloit point lui donner le commandement de la nouvelle entreprise ; mais il étoit fort embarrassé sur le choix qu'il devoit faire. Plusieurs se présentoient, entre autres Antonio & Bernardino Velasquez, tous deux ses proches parens, Balthasar Bermudez, Vasco Porcalla, & plusieurs autres Gentilshommes du plus grand mérite, mais tous également jaloux de commander dans une expédition qui promettoit beaucoup de gloire & de richesses, lorsqu'enfin Amador de Loris, Trésorier du Roi, le détermina à jeter les yeux sur Fernand Cortez, son intime ami. Cortez étoit populaire, généreux, & intrépide. Il exerçoit alors les fonctions d'Alcade ; il avoit acquis une fortune considérable, & donné des preuves de ses grands talens. Cependant, comme il y avoit eu des divisions entre lui & le Gouverneur, il ne falloit pas moins que l'ascendant de Loris sur Velasquez, & même l'inquiétude de ce Gouverneur sur l'issue de l'entreprise, pour le déterminer à donner à Cortez la préférence sur ses rivaux. Toutes les difficultés étant levées, il fut enfin nommé, & il fit ses préparatifs avec tant d'ardeur, que peu de jours après il fut prêt à partir.



## SECTION III.

*Cortez met à la voile de Cuba, ses exploits dans le Mexique.*

COMME la conquête du Mexique eſt un des évé- nemens les plus extraordinaires que l'Hiſtoire nous ait tranſmis, nous nous étendrons davantage ſur l'expédition de Cortez, d'autant plus qu'elle tient la premiere place dans la relation des voyages qui ont ajouté de grands domaines à la Monarchie Eſpagnole. Ce grand homme, avec une poignée de ſoldats, renverſa un Empire vaſte & puiſſant. Il ſurmonta des obſtacles ſans nombre, brava des dangers incroyables, livra des batailles, & remporta des victoires non moins conſidérables que celles qui ont fait paſſer juſqu'à nous la mémoire des plus grands guerriers de l'antiquité, & il a eu l'avantage d'avoir pour Hiſtorien un Ecrivain (*a*) qui ne feroit inférieur ni à Thucydide ni à Tite-Live, s'il n'avoit pas mêlé du merveilleux aux exploits de ſon Héros. Mais en le comparant avec les autres Hiſtoriens qui ont écrit ſur le même ſujet, nous aurons ſoin de ſupprimer ce qui n'eſt pas digne d'être rappelé à des Lecteurs raiſonnables. Dans l'Hiſtoire que nous allons donner, on trouvera dans les endroits où nous



(*a*) Antonio de Solis.

SECT. III. *Histoire de l'Amérique.*

le jugerons le plus convenable, la description de l'Empire du Mexique, & des détails sur les mœurs & usages, sur la Religion, le Gouvernement, les richesses & les Arts des Mexicains.

*Histoire de Cortez avant son expédition.*

Ferdinand Cortez naquit à Medellin, petite ville de l'Estramadure, en 1485, de Martin Cortez de Monroy, & de Catalina Pizarro Altamarino. Ces noms, du moins celui de sa mere, prouvent la noblesse de sa naissance. Il fut destiné à l'étude des Loix, & passa deux ans à Salamanque; mais la vie académique ne convenoit ni à la vivacité ni à l'activité de son génie. Il obtint de son pere la permission d'entrer au service, & d'aller apprendre l'art de la guerre sous les ordres du fameux Gonzalve de Cordoue, qui commandoit une armée Espagnole en Italie. Mais une maladie dangereuse l'ayant saisi au moment où on embarquoit un corps de troupes, il tourna ses vûes du côté des Indes occidentales, qui étoient alors pour les Espagnols une source de gloire & de richesses (*a*).

En 1504 il se rendit à Hispaniola, âgé de dix-neuf ans, & il y fut très-bien accueilli par Ovando son parent, à qui il avoit été fortement recommandé. Après s'être acquis l'estime générale de

---

(*a*) Cortez se proposoit de suivre Ovando lorsqu'il partit pour son gouvernement d'Hispaniola en 1502; mais il fut retenu par un accident. Comme il cherchoit pendant une nuit fort obscure à entrer par la fenêtre dans la chambre à coucher d'une Dame avec qui il avoit une intrigue, un vieux mur sur lequel il étoit monté s'écroula, & Cortez fut si grièvement blessé, qu'il lui fut impossible de faire le voyage. *Gomera*, *Cronica de la Nueva-Espagna*, c. I.

la Colonie, il suivit, en qualité de Secrétaire, Velasquez, nommé Gouverneur de l'isle de Cuba; &, dans cette place, il montra bientôt qu'il réunissoit les talens de l'homme d'Etat, de Général & de soldat, aux qualités moins brillantes de bon & généreux ami. De Solis nous apprend qu'il avoit une figure agréable & une belle taille, un aimable caractére, beaucoup d'esprit & de discrétion. Ces qualités le firent bientôt distinguer de Dona Catharina Suarez Pacheco. Sa liaison avec cette Dame brouilla Cortez avec le Gouverneur, & il courut même risque de la vie. Cependant Velasquez lui rendit ses bonnes graces; il lui laissa épouser sa maîtresse, lui accorda une ample concession de terres, & lui donna même la place d'Alcade de Saint-Jago, emploi qui n'avoit encore été donné qu'à des personnes du plus grand mérite.

C'est à cette époque qu'il fut mis à la tête de l'expédition d'Yucatan & de la côte du Mexique, avec le titre de Capitaine-Général de la flotte & des pays déjà découverts & qu'il pourroit conquérir. Touché de cette marque de confiance de la part du Gouverneur, il reçut sa commission avec respect & des protestations de reconnoissance. Cependant c'est de ce moment qu'Herrera date le projet qu'il attribue à Cortez de secouer le joug de son bienfaiteur (*a*). La 1518.

(*a*) Herrera & de Solis sont souvent en contradiction en ce qui concerne Cortez, quoiqu'il paroisse que les deux Historiens ont consulté les mêmes sources. Le premier, sous le prétexte d'impartialité, accuse Cortez de la plus basse ingratitude, en le faisant l'agresseur, & en as-

SECT. III. *Histoire de l'Amérique.*

préférence donnée à Cortez avoit soulevé tous ses rivaux, & ils saisirent avec avidité les occasions de réveiller la jalousie de Velasquez, & de faire entrer le soupçon dans cet esprit ombrageux. Ils lui rappelerent les preuves d'ambition & d'ingratitude que Cortez lui avoit déjà données, les motifs de leur ancienne animosité, & ils en accompagnoient toutes les circonstances de commentaires dictés par l'envie & la malignité. Ils dirent que Cortez étoit un hypocrite & un ambitieux ; que sa politesse & sa libéralité n'étoient pas naturelles, & que tous ceux qui étoient un peu clairvoyans s'en étoient apperçus ; enfin, qu'il n'avoit point oublié l'affront que Velasquez lui avoit fait en le faisant emprisonner, & ils prierent ce Gouverneur de réfléchir mûrement, avant qu'il fût trop tard, pour réparer une faute qui pourroit nuire à son honneur, & même être fatale à sa vie, comme aux intérêts du Public & de la Religion.

Velasquez regarda d'abord toutes ces remontrances comme dictées par la malice & par l'ambition trompée des concurrens de Cortez. En

---

surant qu'il avoit renoncé à l'obeissance qu'il devoit à Velasquez, avant même que celui-ci eût conçu aucun soupçon sur sa fidélité, ou du moins avant qu'il eût eû l'envie de le déplacer (1). De Solis au contraire, admirateur & Panégyriste de Cortez, venge la réputation de ce Héros, & rejette tout le blâme sur Velasquez, ainsi que nous le dirons dans le texte. Nous sommes trop éloignés de l'époque dont il est question, pour savoir lequel des deux mérite plus de confiance.

---

(1) Herrera, Decad. II, l. II, c. II.

conſéquence, bien loin d'y faire attention, il l'aida à faire ſes préparatifs, & prit congé de lui de la maniere la plus amicale, lorſque Cortez partit de Saint-Jago. Telle eſt la relation donnée par de Solis. Herrera & d'autres Ecrivains Eſpagnols aſſurent que Cortez partit tout à coup & pendant la nuit, parce qu'on l'avertit que Velaſquez vouloit révoquer ſa commiſſion; que ce Gouverneur l'ayant pourſuivi dès le matin, Cortez arma une chaloupe, fut le joindre, & lui déclara, avec beaucoup de hauteur, qu'il n'obéiroit point à ſes ordres (*a*).

SECT. III. *Hiſtoire de l'Amérique.*

*Cortez met à la voile de St. Jago.*

Quoiqu'il en ſoit, le 18 Novembre il ſortit du port de Saint-Jago, & il arriva en peu de jours à la Trinidad. Dès que Cortez y eut annoncé le projet de ſon expédition, un grand nombre de volontaires, & notamment pluſieurs Gentilshommes, vinrent le joindre; ce qui donna à ſes ennemis de nouveaux moyens de faire ſoupçonner ſa fidélité, & d'exciter la jalouſie de Velaſquez. Cortez devoit à ſa politeſſe & à ſon honnêteté la brillante recrue qu'il venoit de faire; en ſorte que ſes rivaux n'eurent encore point de peine à le perdre dans l'eſprit du Gouverneur. Le moment étoit favorable: ils couvroient leurs malignes accuſations ſous le voile d'un ſi grand déſintéreſſement, qu'enfin Velaſquez les crut, & il envoya deux courriers avec des lettres pour les Officiers, & un ordre exprès à Franciſco Verdugo, premier Alcade de la Trinidad, de faire le procès à Cortez, & de le dépouiller du commandement.

*Le Gouverneur veut le dépouiller du commandement de la flotte.*

(*a*) De Solis, l. I, c. X. Herrer. Dec. II, l. II, c. II.

Sect. III. *Histoire de l'Amérique.*

Cortez fut averti du danger qui le menaçoit; en conséquence il assembla ses amis & ses soldats; il les informa des complots de ses ennemis, & leur demanda leur avis sur la maniere de se conduire & de faire connoître son innocence. Il ne demandoit autre chose, si ce n'est que les soldats jurassent de s'attacher à sa personne & à sa fortune. Il les trouva dans les dispositions qu'il désiroit, & déterminés à le mettre à l'abri d'un pareil outrage, & même à prendre les armes & à en venir à une guerre ouverte avec le Gouverneur, s'ils ne pouvoient sauver autrement leur Général. Cortez tranquille se rendit chez l'Alcade; il l'avertit du danger auquel il s'exposeroit, s'il s'obstinoit à vouloir exécuter des ordres si iniques & qui offensoient tant de personnes de distinction, qui, par pure amitié pour lui, s'étoient intéressées dans cette expédition; qu'il encourroit l'indignation des soldats, parce que lui Cortez s'étoit attaché à gagner leur affection pour en tirer un meilleur parti dans son entreprise. Il me sera fort difficile, ajouta-t-il, de les appaiser & de les retenir dans les bornes de l'obéissance, & je ne réponds pas de ce qui arrivera, si vous voulez remplir vos instructions.

Verdugo étoit un honnête homme qui avoit du bon sens. Il vit l'injustice des ordres du Gouverneur & le mérite de Cortez; il vit également qu'il y auroit du danger à le déplacer, & que le bon ordre souffriroit immanquablement de ce déplacement. En conséquence il dit à Cortez: Non seulement je suspendrai l'exécution des ordres de Velasquez, mais je lui écrirai pour

*Ses ordres ne sont pas exécutés.*

l'engager à les retirer. La lettre qu'il écrivit en conséquence fut approuvée par toutes les personnes qualifiées de la ville & de la flotte qui pouvoient avoir quelque crédit sur l'esprit du Gouverneur. Ils lui écrivirent eux-mêmes, & Cortez de son côté se plaignit de la maniere la plus honnête de la défiance de Velasquez, & de la foi qu'il ajoutoit aux rapports de ses ennemis.



*Cortez arrive à la Havane.*

Cortez ayant pris toutes les mesures qu'il jugea nécessaires à sa sûreté, & croyant avoir détruit tous les soupçons de Velasquez, mit à la voile pour la Havane. Une tempête le sépara de sa flotte, & pendant qu'elle dura il courut le plus grand risque de faire naufrage. Tous les autres vaisseaux arriverent heureusement au rendez-vous; & comme pendant une semaine entiere on n'eut aucunes nouvelles de Cortez, le désordre commençoit à s'introduire parmi les aventuriers. Les uns croyoient le Général perdu, les autres vouloient qu'on envoyât des vaisseaux pour le chercher; d'autres enfin vouloient qu'on nommât un Général pendant son absence. Ce dernier avis avoit été proposé par Diego de Ordaz, qui, étant ami & confident du Gouverneur Velasquez, espéroit se faire continuer dans le commandement, s'il parvenoit à se le faire donner par les soldats; mais tous ses complots furent déconcertés par l'arrivée de Cortez, qui fut reçu aux acclamations de toute la flotte, & qui fut comblé des marques d'estime de la part de Pedro de Barba, Gouverneur de la ville.

Cortez fit déployer son étendard, & aussi-tôt plusieurs Gentilshommes, qui avoient déjà donné

Sect. III. *Histoire de l'Amérique.*

des preuves de leur valeur, vinrent le joindre; ce qui donna un grand relief à cette expédition, & facilita l'équipement complet de la flotte. L'Amiral envoya à terre l'artillerie pour la nettoyer & l'éprouver. Il fit faire un grand nombre de petits matelas de coton piqué en forme de cuiraſſes, & qu'on appeloit *eſcaupilles*, comme une défenſe contre les fleches des Indiens. Il exerça ſes ſoldats dans l'uſage des armes à feu & des arbaletes; leur apprit toutes les évolutions néceſſaires dans une action, la maniere d'avancer & de ſe retirer, de ſe former en grandes & petites diviſions, de charger; en un mot, tous les élémens de l'Art militaire. Tout alloit au mieux, & on avoit fixé le jour du départ, lorſque le Gouverneur de la Havane reçut ordre de faire arrêter Cortez & de l'envoyer priſonnier à Saint-Jago; ſous de grandes peines s'il n'obéiſſoit pas exactement; mais Velaſquez ne fut pas plus heureux dans cette occaſion, qu'il ne l'avoit été à la Trinidad. Le courrier qui avoit porté l'ordre avoit averti Cortez, & de tous côtés on le prévenoit qu'on avoit formé un projet qui ſeroit injurieux pour lui & dangereux pour ſa liberté.

*Velaſquez envoye l'ordre de le faire arrêter.*

Cortez fut indigné de cette opiniâtreté de Velaſquez, après les efforts qu'il avoit faits pour ſe juſtifier & détruire les injuſtes ſoupçons qu'on lui avoit inſpirés contre lui. Convaincu que ſes ennemis étoient implacables, il penſa bien moins à les adoucir, qu'à veiller à ſa ſûreté, & à ſecouer entiérement le joug d'une obéiſſance qui ne pouvoit que lui être funeſte, ainſi qu'à ſon expédition, dont le public avoit conçu de ſi

grandes

grandes espérances. Lorsqu'il eut réfléchi sur les indignités dont on ne cessoit de l'accabler, il se repentit d'avoir été si patient, & il jugea qu'on l'accuseroit de pusillanimité, s'il obéissoit encore. Il se détermina donc à rompre entiérement avec Velasquez, dont il n'avoit plus rien à craindre, sûr comme il l'étoit de l'attachement de ses soldats. Il commença par éloigner de la Havane Diego de Ordaz, dont la fidélité lui étoit suspecte depuis qu'il s'étoit proposé lui-même pour commander l'expédition. Ensuite il se montra à ses troupes, & leur fit part de la nouvelle persécution à laquelle la malice de ses ennemis l'exposoit. Les soldats lui firent la même déclaration qu'à la Trinidad, & ils devinrent si furieux, qu'il eut beaucoup de peine à les empêcher de prendre les armes. Il ne parvint à appaiser leurs clameurs que lorsque Pedro Barba eut protesté publiquement qu'il n'exécuteroit point les ordres qu'il avoit reçus, qu'il ne vouloit avoir aucune part à un acte d'injustice & d'oppression aussi évident; alors les menaces des soldats se changerent en joyeuses acclamations.

Sect. III. Histoire de l'Amérique.

Ses soldats menacent de se révolter si on exécute cet ordre.

Barba prouva qu'il étoit sincere, en écrivant à Velasquez pour s'excuser de ce qu'il ne s'étoit pas mêlé d'une affaire si délicate, lui démontrant les dangers d'entreprendre quelque chose contre un Officier si chéri de ses soldats, & représentant dans les termes les plus forts l'espece de sédition que la nouvelle de l'injure qu'on vouloit faire à Cortez avoit excitée parmi ses troupes. Il finissoit en le priant instamment de chercher à regagner Cortez par des marques d'amitié & de générosité; qu'alors il pourroit attendre de sa

reconnoiſſance ce qu'il chercheroit en vain à obtenir par des menaces ou par la force.

Cette difficulté étant applanie, Cortez diviſa ſes troupes en onze compagnies. Il en mit une ſur chaque vaiſſeau avec un Capitaine; il ſe réſerva le commandement du plus gros, qu'on nomma *l'Amiral*. Il donna le commandement de l'artillerie à Franciſco de Oroſco, ſoldat qui s'étoit diſtingué en Italie, & il nomma pour ſon premier Pilote Antonio de Alaminos, le même qui avoit accompagné Cordova & Grijalva ſur la côte du Mexique dans les deux dernieres expéditions. Il dreſſa des inſtructions pour tous ſes Officiers, dans leſquelles il pourvut à tous les cas avec une admirable ſagacité, ce qui donna à ſes ſoldats une grande idée de ſa prudence, & fut d'un heureux préſage pour l'iſſue d'une entrepriſe concertée avec tant de ſageſſe & de précautions.

1519. Le 10 Février il quitta la Havane & prit le large. Une tempête l'aſſaillit, & lui fournit l'occaſion de déployer les qualités d'un Amiral expérimenté & vigilant. Il ſauva un vaiſſeau qui avoit perdu ſon gouvernail. On avoit indiqué l'iſle de Cozumel pour rendez-vous en cas de ſéparation. Pierre d'Alvarado y arriva le premier. Cet Officier avoit eu ordre d'aller chercher Diego d'Ordaz ſur la côte du Nord; ne l'ayant pas rencontré, il ſe rendit à Cozumel, & débarqua près d'une petite ville qu'il ſe rappeloit avoir vue lors de ſon voyage avec Grijalva. Il la trouva abandonnée, les Indiens s'étant ſauvés dans l'intérieur. Alvarado, perſuadé que l'inaction dans un ſoldat étoit un manque de courage, s'avança

avec une partie de ses troupes pour visiter le pays, & arriva à une autre ville qui étoit aussi abandonnée. Il la pilla, & s'empara de toutes les provisions qu'il y trouva; il renversa les idoles d'un temple, après avoir pris tous les ornemens qui étoient d'or, & enfin il se saisit de tout ce qu'il trouva dans son chemin. Il ne pensa pas que c'étoit manquer le but de l'entreprise que d'épouvanter les Indiens, de leur donner une mauvaise idée des Espagnols, & de déconcerter les plans de Cortez qui ne vouloit user d'aucune violence, tant que la douceur pourroit remplir ses vûes.

*Cortez arrive à Cozumel.*

Il retourna à son vaisseau avec le butin qu'il avoit fait & quelques Indiens qu'il avoit pris. Le lendemain Cortez arriva avec toute la flotte. Alvarado lui ayant rendu compte de ce qu'il avoit fait, ce Général le reprit publiquement; il renvoya les prisonniers après leur avoir fait dire par Melchior, Interprete Indien dont nous avons déjà parlé, combien la conduite de cet Officier lui déplaisoit & étoit contraire au but de son expédition, qui se bornoit à former des alliances & à cultiver la plus sincere amitié avec toutes les nations Indiennes. Cortez fit rendre aussi tout le butin, & fit même quelques présens aux prisonniers, dans l'espoir que le rapport qu'ils feroient à leurs compatriotes pourroit les déterminer à se lier avec les Espagnols.

Cortez campa trois jours sur la côte, ne voulant pas s'avancer davantage dans l'intérieur de l'isle, de crainte d'effrayer de nouveau les Indiens avant que la relation des prisonniers n'eût fait l'impression qu'il attendoit. Ce temps fut

employé à faire la revue de ſon armée, qui étoit composée de 508 ſoldats, de 16 cavaliers, & de 109 hommes tant matelots & Pilotes qu'ouvriers, y compris la troupe de Diego d'Ordaz qui venoit de joindre la flotte. Lorſque la revue fut faite, il harangua les troupes & fit un diſcours éloquent, dans lequel il rappela toutes les inquiétudes que la méchanceté de ſes ennemis lui avoit ſuſcitées, l'heureux préſage que lui annonçoit ſon triomphe; il parla de l'importance de l'expédition, des périls & des travaux qu'on rencontroit dans le chemin de la gloire & de la fortune : » Mon deſſein n'eſt pas, dit-il, de diminuer à vos yeux les dangers de notre entrepriſe. Vous devez vous attendre à des batailles ſanglantes, à des fatigues incroyables, & aux efforts d'un ſi grand nombre d'ennemis, que vous aurez beſoin de toute votre valeur pour les ſoumettre; mais auſſi la gloire que vous acquerrez en les ſoumettant, en ſera plus brillante. Vous êtes accoutumés à combattre; les conquêtes que vous avez déjà faites vous ont endurcis à la fatigue. L'entrepriſe que nous formons eſt bien plus importante; nous la ſuivrons avec plus de vigueur, parce que nous proportionnerons notre courage & notre réſolution à la difficulté de notre expédition. Nous ſommes peu nombreux : mais c'eſt la bonne intelligence qui fait la force des armées; ſoyons unis, & nous ſerons invincibles. Compagnons, n'ayons qu'un eſprit pour réſoudre, & qu'une main pour exécuter. Nos intérêts ſont les mêmes. La gloire qui nous attend ſera également le partage de tous; de la va-

» leur de chaque particulier naîtra la ſûreté » commune. Je ſuis votre Général ; mais mon » premier déſir eſt d'expoſer ma vie pour épar- » gner celle de mes ſoldats. Méritez mes re- » gards, & ſuivez plutôt mon exemple que mes » ordres. Je me ſens un courage capable de » tout exécuter, d'entreprendre même la con- » quête du Monde, & je me flatte que nous » réuſſirons dans celle que nous allons com- » mencer «.

Pendant qu'il exhortoit ainſi & qu'il animoit ſes troupes avec l'éloquence d'un Jule Céſar, on vint dire que les Indiens paroiſſoient à une certaine diſtance en petits partis & ſans armes. Cela n'empêcha pas Cortez de ſe mettre en état de défenſe pour éviter toute ſurpriſe ; mais il fit ranger ſes ſoldats derriere les lignes d'une maniere qui n'annonçoit point des intentions hoſtiles, afin de ne pas empêcher les Indiens d'approcher. Ils s'avançoient peu à peu, juſqu'à ce qu'enfin les plus hardis entrerent dans le camp. Ils y furent ſi bien accueillis, qu'ils appelerent leurs compatriotes. Ils accoururent en foule, ſe mêlerent ſans crainte parmi les Eſpagnols, & regardoient chaque choſe avec des ſignes de ſurpriſe & d'admiration.

Le lendemain, Cortez reçut la viſite du Cacique qui lui offrit un préſent. Cortez le reçut en lui marquant ſa reconnoiſſance, & le plus grand déſir de vivre dans une alliance éternelle avec un Prince ſi reſpectable. L'Indien répondit qu'il acceptoit avec plaiſir cette amitié, & qu'il la conſerveroit en homme qui en connoiſſoit tout le prix. Dans cette viſite, Cortez apprit par

SECT. III. *Histoire de l'Amérique.*

hasard que quelques Espagnols étoient retenus prisonniers dans l'Yucatan depuis les premieres expéditions qui avoient été faites dans ces parages. Il avoit entendu un des Indiens de la suite du Cacique répéter le mot *Castilla.* Il ordonna à l'Interprete de s'informer de ce que cela signifioit, & cet homme répondit que les Espagnols ressembloient à certains prisonniers gardés dans l'Yucatan, qui disoient être nés dans un pays appelé *Castille.* Cortez ayant fait de nouvelles questions, apprit que ces Espagnols étoient entre les mains d'Indiens de la premiere distinction, qui demeuroient dans la même province, à deux journées de distance. Cortez marqua la résolution où il étoit de réclamer leur liberté, & le Cacique lui conseilla d'offrir une rançon : Car si, dit-il, vous usez de violence, leurs voisins pourroient massacrer les prisonniers, soit par crainte, soit par ressentiment. Ce sage conseil donna à l'Amiral une haute idée du bon sens & de la politique du Prince Indien.

Diego de Ordaz eut ordre d'aller avec son vaisseau sur la côte d'Yucatan avec une lettre que Cortez adressoit aux prisonniers. Il y avoit joint des présens pour la rançon, & quelques Indiens s'étoient chargés de les porter, & de rapporter la réponse dans huit jours. Ce délai étant expiré, & les Indiens n'étant pas revenus, Ordaz rejoignit la flotte, persuadé que les Indiens l'avoient joué, s'étoient approprié les présens, & que sans doute il n'y avoit point de prisonnier Espagnol à Yucatan, ou bien qu'on n'avoit rien fait pour leur procurer la liberté. Cette affaire intéressoit beaucoup Cortez. Indépendamment du

plaisir qu'il auroit eu à rendre la liberté à des Chrétiens & à des compatriotes, il espéroit de grands services de ces prisonniers comme Interpretes; car il étoit probable qu'ils auroient appris la Langue du pays. Avant qu'il quittât Cozumel, les messagers Indiens revinrent après avoir bien fait leur commission, & ramenant avec eux un prisonnier, dont le nom étoit *Jérome de Aquilar* : comme cet Espagnol participa à la conquête du Mexique, nous donnerons un extrait de ses aventures.

*Il rachete un Espagnol prisonnier à Yucatan.*

Aguilard avoit fait naufrage en passant du Darien à Hispaniola, & de tout l'équipage 20 hommes seulement s'étoient sauvés dans un long bateau qui vint de la côte d'Yucatan, & qui les conduisit dans le pays des Caraïbes Indiens. Les plus gras de ses compagnons furent sacrifiés aux idoles, & ensuite mangés par les Sauvages. Aguilard dut sa conservation à sa maigreur. Cependant on le mit dans une cage pour l'engraisser, à l'effet de le sacrifier à la fête prochaine; mais il eut le bonheur d'échapper. Après avoir erré plusieurs jours loin de tous les établissemens, n'ayant d'autre nourriture que des herbes & des racines, il tomba entre les mains de certains Indiens qui le présenterent à leur Cacique. Ce Prince lui fit souffrir quelques mauvais traitemens; mais ayant éprouvé sa patience & son habileté, il l'éleva aux plus grandes charges & au commandement des armées. Il remporta plusieurs victoires sur les ennemis du Cacique, & acquit tant de crédit, que lorsque les messagers Indiens étoient arrivés avec sa rançon, il fut en état de demander sa liberté pour récompense de ses services.

Pendant que les messagers Indiens étoient occupés à la Cour du Cacique, Cortez ne resta pas oisif. Il marcha à la tête de son armée pour prendre connoissance de l'isle, moins pour faire observer la discipline à ses troupes & les tenir en haleine, que pour être en état de repousser les Indiens s'ils osoient l'attaquer. Il persuada à ses gens de ne point faire de violence, voyant sur-tout la pauvreté de ce peuple, qui ne devoit pas les tenter & les engager à enfreindre les Loix de l'hospitalité. Il leur dit que c'étoit le moment de donner une grande idée de leur caractere, ce qui faciliteroit leurs conquêtes futures, parce que la maniere dont ils se conduiroient à Cozumel seroit bientôt connue dans le Continent, & il finit en observant que la réputation de justice, d'humanité & de générosité leur soumettroit plus de nations que l'épée.

Il permit cependant que ses gens échangeassent leurs petites merceries pour de l'or & des provisions, & par ce moyen l'armée fut abondamment pourvue des meilleures productions du pays. Cortez visita le temple de la grande idole; l'architecture n'en étoit point méprisable. Cette idole étoit une figure humaine, mais d'un aspect horrible. C'étoit même un article de Religion chez un peuple ignorant, de faire à toutes les Divinités une figure hideuse. L'isle avoit reçu son nom de Cozumel de la grande idole, qui étoit singuliérement vénérée de toutes les nations voisines, & sur-tout des Mexicains, qui n'étoient éloignés de l'isle que de quelques lieues. Le temple étoit rempli d'Indiens, & au milieu étoit un Prêtre distingué par une petite jupe,

qui n'étoit pas plus grande qu'il ne falloit pour couvrir sa nudité. Il paroissoit exhorter les assistans, & il avoit un ton & des gestes si emphatiques, que les Espagnols ne pouvoient s'empêcher de rire.

Cortez saisit cette occasion d'apprendre au Cacique quelques points de la doctrine Chrétienne, proportionnés à sa capacité. Il lui démontra l'absurdité de sa Religion, & fit une telle impression sur ce Prince, qu'au lieu de répondre, il fit appeler les Prêtres & le peuple pour les consulter. Il ne fut pas si aisé de persuader les Prêtres. Leur intérêt vouloit que le peuple crût à toutes leurs impostures; en conséquence ils s'éleverent contre toute espece d'innovation, & ménacerent les réformateurs de la colere de leurs Dieux, s'ils ne se désistoient par sur le champ d'un dessein aussi impie. Malgré ces menaces, les Espagnols renverserent l'autel & détruisirent l'idole, pendant que les Indiens s'étonnoient de ce que les Dieux ne punissoient pas cette sacrilége témérité. Voyant que le ciel étoit toujours serein, & que la vengeance annoncée par leurs Prêtres n'avoit pas lieu, ils passerent de l'adoration au mépris de toutes ces Divinités, qui, ne pouvant se venger elles-mêmes, pouvoient avec bien plus de difficulté protéger efficacement ceux qui les adoroient. Les Espagnols érigerent à la place un autel, sur lequel ils placerent une image de la Vierge Marie, & une croix à la porte du temple; & persuadés qu'ils avoient donné d'assez bonnes preuves de la vérité de la révélation, ils partirent,

*Les Espagnols renversent les idoles des Insulaires.*

laissant les Indiens dans l'étonnement & l'admiration.

*Et arrivent à Tabasco.*

Le 4 Mars, les troupes étant embarquées, Cortez fit voile directement pour la côte de Yucatan, & après avoir doublé le Cap Catoche, il arriva dans la riviere de Grijalva, où il s'attendoit à être reçu avec autant de douceur des Indiens de Tabasco, que Grijalva l'avoit été. L'or qu'on avoit porté de ce pays rendoit les Espagnols très-pressans pour obtenir la permission d'aller à terre, & Cortez se détermina à l'accorder, espérant par ce moyen établir une ferme amitié avec cette nation. Son intention étoit cependant de ne faire qu'une courte station à Tabasco; il vouloit se presser d'aller à la capitale du Mexique. Ce que d'Aguilard & les Indiens lui en avoient dit excitoit sa curiosité & son ambition. Les escarmouches dans les provinces ne pouvoient qu'affoiblir son armée en diminuant le nombre de ses soldats; & il vouloit les réserver tous pour l'entreprise la plus difficile. D'ailleurs la conquête de Tabasco & des autres provinces ne contribueroit que fort peu à celle du Mexique, dont toute la force consistoit dans la capitale située au centre de l'Empire. Malgré toutes ces réflexions, il se détermina à satisfaire ses soldats; en conséquence il se disposa à remonter le courant, lorsqu'on vit une multitude de canots border les deux côtés de la riviere. Ils étoient remplis d'hommes armés, qui annonçoient l'intention de se défendre.

Cortez fit serrer ses chaloupes les unes contre les autres; il ordonna qu'on ne fît feu que lors-

qu'il en feroit le ſignal, & il jeta l'ancre à une certaine diſtance. Aquilard entendoit leur langage, & il avertit auſſi-tôt le Général que les cris des Indiens étoient des menaces & une déclaration de guerre, s'il ne retournoit pas à ſes vaiſſeaux. Cortez lui donna ordre de s'avancer dans une chaloupe pour faire des propoſitions; mais il ne tarda pas à revenir, en diſant que les Indiens s'opiniâtroient à défendre l'embouchure de la riviere, & qu'ils avoient refuſé d'écouter aucunes propoſitions. Herrera, dans cette occaſion, cherche à inculper Cortez, en ſoutenant que les Indiens vouloient ſeulement qu'il ne débarquât point chez eux, & qu'à cette condition ils auroient fourni des proviſions en abondance. Mais cette allégation eſt réfutée par de Solis, dont l'opinion eſt ſoutenue par celle de Diaz del Caſtello, qui étoit de cette expédition.

Suivant de Solis, Cortez étoit très-éloigné de déſirer la guerre, parce qu'il n'y voyoit aucun avantage, & même qu'elle ne pouvoit que retarder ſon opération; mais lorſqu'il vit que les Indiens vouloient le traiter en ennemi, il craignit de perdre la bonne opinion que ſes ſoldats avoient de lui, s'il laiſſoit impunie l'inſolence de ces Barbares. Après avoir pris toutes les précautions poſſibles, il renvoya une ſeconde fois Aguilard pour leur aſſurer qu'il n'avoit que des intentions pacifiques, & que le commerce qu'il vouloit établir avec eux ſeroit utile aux uns & aux autres. Les Indiens répondirent en faiſant le ſignal de l'attaque.

Cortez avoit rangé ſes bateaux en forme de croiſſant. Les Indiens, favoriſés par le courant,

arriverent, & lorsqu'ils furent parvenus à une certaine distance, ils lancerent sur les Espagnols une grêle de fleches. Les Espagnols, quoique garantis par leurs boucliers & par les corselets de coton piqué, furent grandement incommodés; mais après ce premier choc qu'ils soutinrent avec courage, ils répondirent avec une vigueur qui étonna & rompit les Indiens. Leurs canots se retirerent précipitamment & laisserent aux Espagnols la liberté d'avancer. Plusieurs Indiens furent si épouvantés du bruit & du feu des mousquets, & de la mort de leurs compagnons, que croyant que les cieux étoient tombés, ils se jeterent dans l'eau.

Après cette victoire, les Espagnols aborderent au rivage, & commencerent à débarquer dans un endroit fort incommode. Les Indiens reprirent courage, & renouvelerent l'attaque pendant que leurs ennemis étoient entiérement occupés à se débarrasser des buissons, des ronces & des marais dans lesquels ils enfonçoient jusqu'aux genoux. Les fleches que leur lançoient les Indiens augmentoient leurs embarras, & rendoient en général la position de Cortez fort critique; mais sa valeur & sa prudence triompherent de tous les obstacles. Il anima ses troupes par sa voix & par son exemple. Il ne cessa jamais son feu, forma ceux qui étoient débarqués sur une ligne qui soutenoit l'attaque, pendant que les autres soldats arrivoient & se formoient derriere pour attendre l'arrivée de cent hommes qu'il avoit envoyés sous les ordres d'Alonzo d'Avila pour attaquer la ville de Tabasco.

Lorsque la descente fut effectuée, il fondit

ſur cette multitude d'ennemis avec tant d'impétuoſité & d'adreſſe, qu'il les força à prendre la fuite, & ils ſe cacherent derriere des buiſſons, pendant que les Eſpagnols traverſoient les marais ſans inquiétude. Le détachement d'Avila avoit auſſi donné l'alarme & contribué à leur défaite, comme il le parut par les troupes d'Indiens qui le pourſuivoient & qui couroient à la défenſe de la ville ſur laquelle ils virent qu'il avoit des deſſeins. Cortez put avancer plus facilement au ſecours de ce détachement, & il marcha avec tant de diligence, qu'il arriva à la ville avant d'Avila. Lorſque cet Officier l'eut joint, Cortez ordonna l'aſſaut avant que les Indiens euſſent recouvré leurs eſprits, ou qu'ils euſſent raſſemblé leurs troupes diſperſées. » Pourſuivons notre victoire, s'écria-t-il, avant que » ces Barbares aient oublié qu'ils fuient devant » nous; ne leur donnons pas le temps de re- » venir de la terreur panique que votre bra- » voure leur a inſpirée «. En finiſſant ce petit diſcours, il met l'épée à la main & commence l'attaque.

La ville étoit fortifiée par de longs pieux plantés dans la terre en forme de paliſſades, & il n'y avoit entre ces pieux que la diſtance néceſſaire pour que les Indiens puſſent lancer leurs fleches à une certaine diſtance. Il n'y avoit pas d'autres ouvrages; mais la ville étoit bâtie en forme de ſpirale, & il n'y avoit qu'une rue étroite dans laquelle on trouvoit d'eſpace en eſpace de petites tours de bois. Ces fortifications étoient bonnes pour les armes dont ſe ſervoient les Indiens, & quoiqu'elles ne fuſſent

Sect. III. *Histoire de l'Amérique.*

*Tabasco est prise d'assaut.*

pas à l'épreuve du canon, elles embarrasserent cependant beaucoup les Espagnols. Mais rien ne pouvoit résister à leur ardeur. Ils gagnerent le pied des remparts, malgré une grêle de fleches que les Indiens leur lançoient de la hauteur, & ils firent un feu si vif & si bien maintenu à travers les espaces qui séparoient les pieux, que les Indiens abandonnerent leurs postes. Dès-lors les Espagnols ouvrirent un passage dans la muraille, & ils poursuivirent les Indiens jusqu'au centre de la ville, où ils firent de nouveaux efforts; mais après une courte résistance, ils furent défaits & dispersés, & Tabasco devint la récompense des vainqueurs.

Pour laisser un peu de repos à ses soldats, & pour donner aux Indiens le temps de demander la paix, il ne voulut pas les poursuivre dans leurs bois. Il y eut dans l'action quatorze Espagnols blessés; mais pas un ne fut tué. Le carnage qu'on fit des Indiens fut terrible, quoiqu'on n'en vît pas d'abord des marques, parce que c'est un point d'honneur chez eux de ne pas souffrir que leurs morts tombent entre les mains des ennemis. Cortez ne tira d'autre avantage de la conquête de Tabasco, que de se procurer des vivres en abondance. Avant l'attaque de la ville, les femmes avoient emporté leurs effets les plus précieux (*a*).

(*a*) Dans le récit de cette affaire, Herrera, suivant son usage, ne s'accorde pas avec de Solis, non seulement sur les particularités de l'action, mais encore sur la maniere dont Cortez se conduisit. Si nous l'en croyons, Cortez surprit Tabasco en perfide, & lorsqu'il négocioit la paix avec les

Lorsque la nuit approcha, les Espagnols prirent leurs quartiers dans les temples situés au voisinage de l'endroit de la ville où ils avoient combattu ; & Cortez ordonna une garde bien exacte, pour n'être pas surpris. Le Lendemain, le pays paroissoit désert, & autant que la vue pouvoit s'étendre, on ne voyoit paroître aucune figure humaine. Les bois voisins furent fouillés, & on les trouva également abandonnés. Cependant Cortez, craignant quelque stratagême, redoubla ses précautions. Le silence vraiment extraordinaire qui régnoit dans cette contrée auparavant si peuplée, lui fit naître quelques soupçons, & ils furent confirmés par la désertion de Melchior, cet Interprete Indien dont nous avons parlé.

Dans cette incertitude, il détacha Alvarado & Francisco de Lugo, chacun avec cent hommes, pour visiter plus attentivement le pays, avec ordre de revenir sur le champ le joindre, s'ils rencontroient ou s'ils appercevoient quelque armée ennemie, pour ne pas s'engager avec des forces trop inégales.

Après environ une heure de marche, de Lugo fut environné d'une multitude d'Indiens qui l'attaquerent de tous côtés avec tant de furie, qu'il fut obligé de former ses soldats en bataillon carré. Ils firent un grand carnage des ennemis ; mais comme à chaque instant ils se mul-

Indiens. Il semble que cet Historien est prévenu contre Cortez, ou au moins qu'il ait emprunté sa relation de quelque ennemi de ce grand homme. Decad. II, L. II, c. IV.

SECT. III. *Histoire de l'Amérique.*

tiplicient, les Espagnols auroient probablement succombé ; Alvarado ayant entendu le bruit des armes à feu, accourut à son secours. Il fondit comme un torrent sur l'arriere des Indiens, qui, surpris d'une attaque si vive & si imprevue, ouvrirent un passage à de Lugo & se retirerent.

Cependant une troupe nombreuse coupoit aux Espagnols la retraite à leurs quartiers. Ils reprirent un moment haleine, & ensuite se précipiterent avec tant de fureur sur leurs ennemis, que, quoiqu'ils fussent accablés de fleches, & quelquefois même écrasés par le nombre, ils s'ouvrirent un chemin. Toutes les fois que les Espagnols faisoient volte-face, les Indiens se retiroient ; mais lorsque les Espagnols recommençoient à marcher, leurs ennemis recommençoient l'attaque avec une vivacité étonnante. Cortez avoit été averti de la détresse de Lugo par un esclave Indien qu'Alvarado lui avoit envoyé, en sorte que ce Général vint le débarrasser à la tête de ses forces. Dès que les Indiens l'apperçurent, ils cesserent de combattre, & laisserent aux deux troupes le temps de se réunir. Ils se diviserent par pelotons, marquant toujours l'envie de les attaquer. Mais Cortez, qui ne se soucioit pas de s'affoiblir dans de continuelles escarmouches, ramena son armée dans les quartiers pour prendre soin des blessés. Il y en avoit onze ; c'étoit beaucoup, eu égard à la force de l'armée. On apprit par les prisonniers qu'on interrogea, que les Indiens fondoient leur opiniâtreté sur le rapport & les assurances du déserteur Melchior, qui leur avoit dit que les

Espagnols

Espagnols n'étoient pas nombreux, qu'ils n'étoient point immortels, & que leurs armes à feu, qu'ils craignoient comme le tonnerre, n'étoient pas aussi redoutables qu'ils l'imaginoient.

Ce fut d'après ces assurances qu'ils attaquerent de Lugo, & Cortez apprit dans la suite que ces Barbares voulant punir Melchior de la fausse démarche dans laquelle il les avoit entraînés, l'avoient sacrifié aux idoles. Les prisonniers déclarerent aussi que tous les Caciques des environs avoient été sommés de venir au secours de celui de Tabasco, & que le lendemain il s'étoit assemblé une armée prodigieuse, dont le corps qui avoit attaqué de Lugo n'étoit qu'un petit détachement.

Cortez assembla ses principaux Officiers pour délibérer sur ce qu'il y avoit à faire. Il leur exposa leur situation présente, les préparatifs que les Indiens faisoient pour les exterminer, enfin il ne leur cacha rien de ce que les prisonniers lui avoient déclaré. Ensuite il parla de la gloire qu'il y auroit à vaincre cette multitude; il opposa la valeur & l'expérience des Espagnols à la simplicité de leurs ennemis nus: mais il insista sur-tout sur les suites funestes qu'auroit une conduite craintive au moment où la nouvelle de leur victoire étoit sans doute répandue dans le Mexique, ce qui nuiroit singuliérement à leur réputation, & même au but de leur expédition, qui devoit plutôt réussir par la renommée de leur valeur invincible, que par la force des armes; qu'en conséquence il pensoit qu'il falloit ou bien abandonner tous leurs projets sur la Nouvelle-Espagne, ou rester à Tabasco jusqu'à ce

qu'ils eussent établi une paix solide avec cette nation, ou jusqu'à ce qu'ils eussent soumis la province. Voilà, dit-il, mon opinion; mais je la soumets à la vôtre. Le Général montra dans cette occasion tant de modestie, de discrétion & de bon sens, que tous convinrent unanimement qu'il n'étoit pas possible de quitter ce pays avant d'avoir soumis & châtié les habitans, sans leur donner des Espagnols une idée défavorable qui nuiroit à leurs projets ultérieurs.

Après cette décision, Cortez fit ses préparatifs pour bien recevoir ses ennemis. Il fit porter les blessés à bord, fit débarquer les chevaux & l'artillerie, & il ranima si bien le courage de ses soldats, qu'ils ne doutoient plus de la victoire. Il donna le commandement de l'infanterie à Diego de Ordaz, & Cortez, avec la cavalerie, marcha à la tête de l'armée, n'allant pas plus vîte que l'artillerie, qu'on transportoit difficilement à cause de l'inégalité du terrein.

Le matin on assista à la Messe; Cortez n'oublioit point cette cérémonie religieuse, parce qu'il étoit persuadé que la piété, au lieu d'énerver le courage, donnoit aux soldats plus de valeur & de résolution, en leur rendant moins effrayantes les approches de la mort. Il s'avança ensuite jusqu'à l'endroit où, suivant l'avis des prisonniers, les Indiens devoient s'assembler. C'étoit à la distance de deux milles de ses quartiers: n'ayant apperçu aucune trace d'homme, il marcha un mille plus loin, jusqu'à un endroit appelé *Cinthla*, & de là il découvrit l'armée la plus nombreuse qu'il eût encore vue. Elle s'étendoit si loin de la droite à la gauche, que l'œil ne

pouvoit point distinguer les extrémités de la ligne. Les armes des Indiens étoient des arcs & des fleches, de longs dards dont ils se servoient suivant l'occasion, soit comme d'une pique, soit comme d'un javelot. Leurs épées étoient si longues & si pesantes, qu'ils étoient obligés de les porter avec les deux mains. Elles étoient de bois, & le tranchant étoit fait de cailloux, comme celles dont se servoient les Indiens du Yucatan. Quelques-uns avoient de grosses massues armées de pointes de caillou; enfin il y avoit un grand nombre de frondeurs qui lançoient des pierres avec beaucoup de force & d'adresse; mais ils formoient un corps séparé, détaché du gros de l'armée. Les armes défensives (& il n'y avoit que les Chefs qui en eussent) consistoient en une armure de coton piqué, & en des cuirasses & des boucliers d'écaille de tortue ou de bois couverts de plaques d'or & de cuivre. Ils avoient peint leurs visages comme dans les jours de bataille, c'est-à-dire qu'ils étoient hideux, & c'étoit leur dessein pour effrayer leurs ennemis. Tacite a observé qu'un certain peuple de la Germanie étoit dans cet usage, & il dit avec sa concision ordinaire: *Nam primi in omnibus prœliis oculi vincuntur.* Leurs têtes étoient ornées de hauts panaches qui les faisoient paroître plus grands, & leur prêtoient encore une contenance plus guerriere. Pour s'animer mutuellement, ils avoient des instrumens militaires de plusieurs especes, qui donnoient le signal de l'attaque & sonnoient la retraite; c'étoient des flûtes de canne & une espece de tambours fait avec des troncs d'arbres

creusés, & qui, frappés avec un bâton, donnoient un son fort désagréable.

Sect. III. *Histoire de l'Amérique.*

Les Indiens n'avoient aucun ordre de bataille; mais ils conservoient toujours un corps de réserve. C'étoit la seule précaution qu'ils prenoient; ils ne formoient ni lignes ni divisions, & ils n'assignoient aucun poste. Chaque homme combattoit à sa fantaisie, & toute la troupe attaquoit avec tant de confusion, qu'ils se renversoient les uns les autres, & qu'un grand nombre périssoit par ce désordre. Le premier choc étoit terrible, & accompagné de cris qui servoient à les exciter & à effrayer leurs ennemis. Les troupes de chaque province avoient leur Cacique pour Chef; mais cette subordination ne se maintenoit pas pendant la bataille; chaque homme ne comptoit que sur sa propre force, sa valeur & son adresse.

*Grande victoire remportée sur les Indiens de Tabasco.*

Telle étoit l'armée qui alloit fondre sur les Espagnols comme un torrent capable de couvrir toute la plaine. L'infanterie Espagnole soutint le choc pendant que Cortez se plaçoit sur une éminence, d'où ses quinze cavaliers devoient sortir, & d'où l'artillerie devoit jouer & prendre l'ennemi en flanc. Les Indiens, après avoir lancé leurs fleches, se précipiterent avec tant de fureur sur les Espagnols, que ceux-ci ne pouvant se servir de leurs armes à feu, tirerent leurs épées, pendant que le canon foudroyoit des troupes entieres. Les Indiens étoient si acharnés, qu'au lieu de se retirer, ils jetoient en l'air des poignées de poussiere pour cacher leur perte, & ils avançoient toujours avec une nouvelle fureur, en sorte que Diego de Ordaz, qui com-

mandoit l'infanterie & qui combattoit avec beaucoup de courage, auroit nécessairement succombé; mais Cortez fondit à propos sur l'arriere des ennemis avec sa cavalerie, renversant tout ce qui s'opposoit à son passage, & foulant sous les pieds de ses chevaux ces malheureux nus & sans armes. Cette attaque soudaine, & l'aspect d'un animal si extraordinaire, frapperent les Indiens d'une grande terreur. En effet, ils croyoient que l'homme & le cheval n'étoit qu'un même monstre qui alloit les dévorer.

Diego ayant remarqué cette impression, redoubla ses efforts, & pressa les ennemis si vigoureusement, que cette incroyable multitude, flottant de l'avant à l'arriere-garde, imitoit les ondulations de la mer; enfin elle fut rompue & dispersée, laissant 800 morts sur le champ de bataille, une foule de blessés qu'ils ne purent emporter, & plus de prisonniers que les Espagnols n'en vouloient. Ils se contenterent d'en arrêter quelques-uns pour servir aux négociations de paix, & pour faire voir à leurs compatriotes, par la maniere dont ils seroient traités, que les Espagnols n'avoient point de mauvais desseins contre eux. Les Espagnols eurent deux hommes tués & 70 légérement blessés. Ce fut la plus grande victoire que les Européens eussent remportée dans le Nouveau-Monde. Elle étoit d'autant plus extraordinaire, qu'elle fut le prix de la valeur d'une poignée d'hommes contre une armée de 40,000 Barbares, ignorans à la vérité, mais furieux, très-braves, & très-opiniâtres.

Elle fit beaucoup d'honneur à Cortez, qui, pendant la bataille, déploya le courage, la saga-

cité, l'adresse, l'activité & tous les autres talens d'un grand Général. Le succès de cette journée est attribué par les Ecrivains du temps à l'Apôtre Saint Jacques, qui, monté sur un cheval blanc, combattoit pour les Espagnols.

Le lendemain de la bataille, Cortez se fit amener les prisonniers, parmi lesquels étoient quelques Indiens de distinction. Ils portoient sur leur visage toutes les marques de la plus grande crainte. En effet, ils s'attendoient qu'on alloit les sacrifier aux Dieux, comme ils le pratiquoient eux-mêmes. Quelle fut leur surprise, lorsqu'ils se virent traités avec beaucoup d'égards & renvoyés avec des présens, comme s'ils avoient rendu quelque grand service à Cortez, qui leur dit : *Je sais aussi bien pardonner que vaincre.* L'expérience prouva que cette conduite avoit été dictée par la meilleure politique. Quelques heures après le renvoi des prisonniers, une foule d'Indiens vint au quartier des Espagnols chargés de blé, d'oiseaux & d'autres provisions, pour appuyer les négociations que le Cacique de Tabasco vouloit entamer. Le jour suivant, des Ambassadeurs chargés des propositions de paix arriverent; mais Cortez refusa de leur donner audience, parce qu'Aguilar l'avertit que ces Ambassadeurs étoient des gens du commun, quoique l'usage ordinaire des Indiens fût, en pareil cas, d'envoyer des personnes de distinction. Cortez fit dire à ces Plénipotentiaires par son Interprete, que si leur Cacique désiroit l'amitié du Général, il devoit la solliciter avec plus de respect & de décence. Il crut que cette fierté étoit nécessaire, & qu'il devoit donner aux Indiens

une aussi grande idée de sa dignité, que de sa personne & de son caractere. La suite fit voir que Cortez avoit bien jugé. Les étrangers estiment les hommes en proportion de ce qu'ils s'estiment eux-mêmes. Le Cacique demanda pardon de sa faute, & il la répara en envoyant trente personnes de la plus grande qualité, ornées de panaches & de joyaux, & accompagnées d'une nombreuse suite, avec des présens & des provisions. Les Ambassadeurs solliciterent une audience avec les plus grandes formalités. Cortez la leur accorda, & les reçut au milieu de ses principaux Officiers avec beaucoup de pompe & de gravité. Les Ambassadeurs s'avancerent avec des marques d'une profonde soumission; après avoir parfumé Cortez avec la fumée de plusieurs gommes odoriférantes, ils remirent leurs instructions, chercherent à excuser la derniere attaque, témoignerent la grande estime que le Cacique avoit conçue de Cortez, & le supplierent de vouloir bien lui accorder la paix aux conditions qu'il jugeroit à propos de leur imposer.

Le Général leur représenta l'imprudence de la conduite du Cacique, l'inutilité des efforts qu'il pourroit faire pour s'opposer de vive force aux Espagnols, l'avantage mutuel qui devoit résulter d'un commerce fondé sur l'amitié; enfin il leur témoigna le désir qu'il avoit de bien vivre avec les Tabascans. Ensuite il leur accorda la paix, & après leur avoir fait quelques présens de grains & de morceaux de verre, &c. il les renvoya fort contens d'avoir si bien réussi, & remplis de vénération pour Cortez, qu'ils regar-

doient comme presque égal à une Divinité.

Le lendemain, le Cacique en personne avec une suite brillante vint visiter le Général. Il lui fit présent de plusieurs belles pieces de coton, de superbes plumes, & de quelques morceaux d'or de bas aloi, plus remarquables par la beauté du travail, que par la valeur intrinseque de la matiere. Cortez le reçut avec beaucoup d'honnêteté; la visite se passa en cérémonies, en complimens, & en protestations réciproques d'amitié, qui furent expliquées par Aguilar. Les Capitaines Espagnols firent le même accueil aux personnes distinguées de la suite du Cacique; ne pouvant point s'entendre mutuellement, ils se marquoient leurs sentimens mutuels par des signes de joie & par des embrassemens.

Lorsque le Cacique prit congé de Cortez, il lui donna une preuve de sa sincerité. Il ordonna à tous ses sujets de retourner avec leurs familles à Tabasco, de faire tous leurs efforts pour se rendre utiles à ces étrangers, & de leur fournir tout ce qu'ils demanderoient. Ensuite il fit présent à Cortez de vingt femmes habiles à faire la cuisine & le pain avec du blé d'Inde. Il y en avoit une de grande qualité, qui, ayant été baptisée, fut nommée *Marina*, & qui fut très-utile aux Espagnols dans le cours de leur expédition (*a*).

---

(*a*) Comme nous aurons souvent occasion de parler de cette femme, il ne sera pas inutile de la faire connoître plus particuliérement. Suivant de Solis, elle étoit fille du Casique de Guazawalca, province du royaume de Mexique, limitrophe de celle de Tabasco. Par un accident raconté

Cortez ayant ainſi ſoumis la province de Tabaſco, ſe rembarqua le Lundi de la ſemaine ſainte, ſuivit la côte à l'oueſt, & arriva peu de jours après à Saint-Jean d'Ulloa. Deux canots appelés *pirogues*, & remplis d'Indiens, s'approcherent de la flotte. Ils parlerent un langage qu'Aguilar n'entendit point; mais heureuſement Marina le ſavoit; elle dit à l'Interprete, que ces Indiens étoient Mexicains, & qu'ils demandoient une audience du Général au nom du Gouverneur de la province. Cortez les fit venir à bord, & les admit en ſa préſence. Ils déclarerent que Pilpatoé & Teutilé, l'un Gouverneur & l'autre Capitaine-Général de la province pour le grand Empereur Montezuma, les avoient envoyés pour ſavoir à quel deſſein la flotte s'étoit approchée de la côte, & pour lui offrir tous les ſecours néceſſaires pour le mettre en état de continuer ſon voyage. Cortez les écouta avec bonté, leur fit des préſens, & leur dit enſuite qu'il venoit en ami pour traiter des affaires de la plus grande importance pour leur Prince &

*SECT. III. Hiſtoire de l'Amérique.*

*Cortez quitte Tabaſco & arrive à St. Jean d'Ulloa en Mexique.*

fort différemment, elle fut tranſportée dans ſa jeuneſſe à Xicatougo, place forte ſur les frontieres du Yucatan, & gardée par une garniſon Mexicaine. Elle y reçut une éducation bien au deſſous de ſa naiſſance, juſqu'à ce qu'un autre malheur la mit entre les mains du Cacique de Tabaſco, ſoit qu'on la lui eût vendue, ou qu'il l'eût faite priſonniere. Cette femme ſavoit la Langue du Yucatan & du Mexique, & elle eut bientôt appris la Langue Eſpagnole. Le détail qu'Herrera donne ſur cette femme n'eſt pas tout-à-fait d'accord avec ce que nous venons de dire; mais nous aimons mieux croire de Solis qui a copié Diaz Caſtillo, témoin occulaire de tout ce qui s'eſt paſſé dans l'expedition de Cortez. De Solis, l. I, c. XXI.

Secт. III. *Histoire de l'Amérique.*

ſon Empire ; qu'il déſiroit avoir une entrevue avec les deux Gouverneurs, & qu'il eſpéroit en recevoir le même accueil qu'ils avoient fait à d'autres Eſpagnols l'année précédente.

Cortez s'informa de la grandeur & de la richeſſe de Montezuma, de l'étendue de ſes Etats, de la forme de ſon gouvernement; & les Indiens l'ayant ſatisfait autant qu'il leur étoit poſſible, il les renvoya fort contens de la réception qu'il leur avoit faite. Le lendemain, il débarqua avec quelques compagnies de ſoldats, & fit mettre à terre les chevaux & l'artillerie, parce qu'il vouloit fortifier un camp pour prévenir les ſuites d'une attaque ſubite. On creuſa des retranchemens, on fit des faſcines, on conſtruiſit des baraques pour mettre les ſoldats à l'abri de l'ardeur du ſoleil, & le canon fut placé de maniere qu'il commandoit tout le pays des environs.

*Négociations de Cortez avec les Gouverneurs Mexicains.*

Teutilé reçut le meſſage de Cortez avec les plus grandes marques de reſpect, & auſſi-tôt il envoya un détachement d'Indiens pour aider les Eſpagnols dans leurs ouvrages, & pour leur fournir toute ſorte de proviſions. Par ce moyen, les Eſpagnols eurent bientôt des habitations plus commodes, ſoutenues par des troncs d'arbres & couvertes par les Mexicains avec des feuilles de palmier. Les travailleurs Indiens rapporterent que le Général Teutilé étoit à la tête d'un gros corps de troupes, avec lequel il avoit rétabli l'autorité de l'Empereur dans quelques parties d'une province qu'il avoit récemment conquiſe, & que Pilpatoé étoit le ſuprême Magiſtrat civil.

Malgré toutes les marques extérieures d'une hospitalité très-étendue, malgré le soin attentif avec lequel on pourvoyoit à tous les besoins des Espagnols, & avec lequel on cherchoit à prévenir tous leurs désirs, Cortez remarqua dans toutes ces attentions, ou de l'artifice, ou de la crainte causée par la nouvelle de ses victoires à Tabasco. Les forces de cette province étoient inférieures à celles que les Espagnols avoient défaites & dispersées; ainsi la politique obligeoit les Gouverneurs à avoir recours aux politesses avec des gens auxquels ils n'étoient pas en état de résister.

Quelques jours après, les Gouverneurs vinrent visiter Cortez avec une suite très-brillante. Celui-ci les reçut entouré de ses Officiers & de ses soldats. Après les premiers complimens, Cortez leur fit dire par l'Interprete, qu'avant de leur exposer les motifs de son voyage, il vouloit remplir les devoirs de sa Religion, & recommander au Dieu de tous les Dieux le succès de son entreprise. Sur quoi on conduisit les Indiens dans une chambre qu'on avoit arrangée en chapelle. La Messe y fut célébrée; les Indiens regardoient & écoutoient avec un air de surprise & de dévotion.

Lorsque le Service fut fini, les Gouverneurs furent conduits au quartier du Général, qui les reçut avec l'abondance & la pompe que les circonstances permettoient. Après le repas, il leur dit d'un ton ferme, par le moyen de son Interprete : » Je suis venu au nom de Don Carlos d'Autriche, Monarque de l'Est, pour traiter avec le grand Empereur Montezuma sur

SECT. III. *Histoire de l'Amérique.*

*Il demande une audience de l'Empereur.*

» des affaires qui intéressent essentiellement, non » seulement sa personne & son Empire, mais » encore le bien-être de ses sujets. Pour rem- » plir les ordres de mon Maître, il faut abso- » lument que je sois admis en la présence de » l'Empereur, & j'espere que dans cette au- » dience on aura pour moi les égards & le res- » pect dus à la grandeur du Roi mon Maître «.

Cette demande fit une impression extraordinaire sur les Gouverneurs. Ils changerent de couleur, & parurent fort tristes. Avant de répondre, Teutilé ordonna que le présent qu'il avoit destiné pour le Général, fût apporté. Aussi-tôt vingt ou trente Indiens parurent chargés de provisions, de toiles de coton superbes, de magnifiques plumes, & d'une grande caisse remplie de bijoux d'or supérieurement travaillés. Ce présent fut offert de bonne grace, & ayant vu qu'il étoit bien reçu, Teutilé hasarda la réponse suivante : » Deux esclaves du grand Montezuma » vous supplient d'accepter ce petit présent. Ce » grand Prince nous a ordonné d'avoir toutes » sortes d'égards pour les étrangers qui aborde- » roient sur nos côtes. Nous vous exhortons à » continuer votre voyage, parce qu'il est très- » difficile de parler à l'Empereur. Nous espé- » rons que vous nous saurez gré de notre fran- » chise; nous ne voulons pas vous tromper, & » nous vous avertissons avant que vous ayez perdu » du temps, & que vous ayez vu par expé- » rience la difficulté de votre dessein «.

Cette réponse étoit telle que Cortez l'attendoit, & il ordonna à l'Interprete de leur répliquer : » Les Souverains ne refusent jamais

» audience aux Ambassadeurs des autres Prin- » ces, & leurs Ministres ne peuvent, sans des » ordres exprès, s'opposer à une demande rai- » sonnable. Votre devoir est d'avertir Monte- » zuma de mon arrivée, & je vous donnerai » le temps d'envoyer un courrier; mais j'in- » siste sur ce que vous informiez l'Empereur que » je suis déterminé à être admis en sa présence, » & que je ne quitterai point le pays chargé du » déshonneur dont un refus injuste couvriroit » le Monarque qui m'a ordonné de venir «.

Les Gouverneurs furent confondus à cette réponse si fiérement conçue. Cependant, au lieu de s'y opposer, ils supplierent le Général de ne pas quitter son quartier, jusqu'au retour du messager qu'ils alloient envoyer à l'Empereur; lui renouvelant la promesse de fournir en abondance tout ce qui seroit nécessaire à la subsistance de son armée.

Pendant cette conférence, on observa que quelques Peintres qui étoient venus à la suite des Gouverneurs, s'étoient attachés à représenter sur de la toile de coton, les vaisseaux, les soldats, les armes, l'artillerie, & tous les autres détails du camp Espagnol. Diaz de Castillo assure que tous ces objets étoient très bien représentés dans des paysages ingénieusement composés, & que les portraits des principaux Officiers étoient très-ressemblans. Pour rendre tous ces objets plus intelligibles, les Peintres plaçoient de certains caracteres sur quelques-unes des figures. De là on peut conclure que quoique la peinture fût le seul moyen que les Mexicains eussent pour rendre leurs idées sensibles, ils avoient

cependant quelque connoissance des lettres, des signes ou des caracteres inventés à cet effet par d'autres nations.

Teutilé avoit ordonné que ces tableaux seroient envoyés à l'Empereur pour plus grande information, & Cortez ne s'y opposa point; au contraire, il visita les Artistes, loua beaucoup leur talent, & fit faire l'exercice à ses troupes, pour donner, disoit-il, plus de vie & de vigueur aux peintures. Il fit prendre les armes aux soldats; il monta à cheval avec ses Capitaines, & commença un petit combat, qui causa beaucoup de plaisir & d'admiration aux Indiens. Les évolutions régulieres des soldats, la docilité & la férocité des chevaux, le feu, l'éclat & le tonnerre de la mousqueterie, le bruit terrible du canon, tout cela produisit un tel effet sur les Barbares, que plusieurs tomberent à terre de peur & d'étonnement, d'autres prirent la fuite avec précipitation, & ceux qui avoient plus de courage & de présence d'esprit gardoient un silence stupide peu éloigné de l'effroi. Le Général les rassura en leur disant que tels étoient les divertissemens des soldats; Cortez jugea de l'effet que produiroient ces armes en cas de guerre, puisque dans une partie de plaisir elles en avoient un si extraordinaire.

Cependant les Peintres se remirent à l'ouvrage; mais ils furent obligés d'inventer de nouveaux signes & de nouveaux caracteres, pour faire entendre ce qu'ils ne pouvoient exprimer. Quelques-uns peignirent les Espagnols en armes & faisant des évolutions; d'autres représenterent les chevaux dans leurs exercices & leurs

mouvemens, avec une exactitude & une force de couleur singuliere. L'artillerie fut représentée par le feu & par le tonnerre, & pour imiter en quelque maniere l'effet de l'explosion, les Artistes avoient représenté les objets environnans comme tremblans. Castillo rapporte jusqu'aux plus petits détails de ces peintures; mais de Solis l'accuse d'avoir outré: en conséquence nous ne pousserons pas plus loin la description qu'il a donnée; nous nous contenterons de dire, que lorsque ces tableaux furent finis, Cortez les présenta au Gouverneur avec quelques petits présens d'Espagne, en le priant de les faire passer à Montezuma comme une marque de son estime & de son respect.



Lorsque les courriers furent partis avec leurs dépêches, les Gouverneurs prirent congé de Cortez; mais ils s'arrêterent avec leur suite à une petite distance du quartier Espagnol, pour se consulter sur ce qu'ils avoient à faire jusqu'au retour des messagers. Pilpatoé dressa son camp dans un endroit d'où il pût veiller sur tous les mouvemens des Espagnols, sous prétexte qu'il seroit plus à portée de leur faire fournir ce qui leur seroit nécessaire. Cortez feignit de ne pas connoître ses vrais motifs, parce que ses troupes en seroient mieux pourvues.

*Montezuma envoye un présent à Cortez; mais il refuse de le voir.*

Sept jours après, la réponse de Montezuma arriva, & Teutilé la porta à Cortez. Castillo, & après lui Herrera, prétendent que ce Prince envoya une ambassade composée de cent Gentilshommes; mais tous les Ecrivains ont jugé qu'il étoit impossible que dans un aussi court espace de temps, on ait pu faire tous ces pré-

paratifs. Il est certain que l'Empereur envoya un riche présent porté sur les épaules de cent Indiens, & qui consistoit en superbes toiles de coton, en plumes de couleurs mêlées, & disposées avec tant d'art, que sans pinceaux & sans couleurs artificielles, elles formoient des tableaux qui représentoient toutes sortes de choses ; il y avoit aussi des arcs, des fleches & des boucliers très-bien travaillés, deux grands plats ronds, l'un d'or, représentant le soleil, & l'autre d'argent, qui représentoit la lune ; une quantité prodigieuse de joyaux, de pieces d'or, de pierres précieuses, des colliers & des boucles d'oreilles d'or ornés d'émeraudes & de riches perles, des grains d'or qui imitoient plusieurs especes d'insectes, d'autres grains d'or, tels qu'on les trouvoit dans les mines, & qui étoient d'une grosseur prodigieuse, & différens ornemens de grand prix, qui étonnerent les Espagnols & leur donnerent la plus grande idée de la richesse de l'Empire, & du génie d'un peuple qu'ils regardoient comme barbare.

Après avoir fasciné les yeux des Espagnols, en étalant devant eux ce présent inestimable, Teutilé fit dire à Cortez par l'Interprete, que le grand Empereur Motezuma lui envoyoit ces bagatelles en retour du présent qu'il lui avoit offert, comme une preuve de l'amitié qu'il vouloit conserver pour le Roi son Maître ; mais qu'il ne jugeoit pas convenable, ni même possible dans la circonstance, de lui accorder la grace qu'il sollicitoit de venir à Mexico. Teutilé s'efforça d'adoucir la dureté de ce refus, en disant que les chemins étoient impraticables ;

qu'un

qu'un grand nombre de nations sauvages troubleroient infailliblement son voyage; il parla d'une infinité d'autres raisons qu'il imagina pour ne pas dire les vrais motifs de la conduite de l'Empereur. Mais Cortez, que des prétextes spécieux ne faisoient pas renoncer à ses desseins, répondit à Teutilé, après l'avoir remercié du riche présent qu'il lui avoit remis : » Mon intention » n'est pas de manquer de respect à Monte» zuma, je désirerois même pouvoir lui obéir; » mais il ne m'est pas possible de partir sans » déshonorer mon Maître, & votre Empereur » ne doit pas trouver mauvais que je persiste » dans ma demande avec toute la fermeté que » mérite la réputation d'une Couronne honorée » & respectée par les plus grands Souverains du » monde «. Il parla sur ce dernier article avec tant de zele, de chaleur & d'éloquence, que l'Indien, craignant de le désobliger s'il exécutoit les ordres de l'Empereur, répliqua qu'il alloit écrire une seconde fois à Montezuma, & qu'il feroit tout son possible pour qu'il lui accordât l'audience qu'il sollicitoit.

*Cortez persevere dans sa résolution de voir l'Empereur.*

En conséquence, il dépêcha encore des courriers avec un présent pour l'Empereur, bien plus considérable que le premier, & Cortez assura le Gouverneur, qu'il attendroit la réponse de Montezuma sans quitter ses quartiers; mais que si ce Prince tardoit trop, il seroit obligé de s'approcher de la Cour pour être plus à portée de solliciter la grace qu'il demandoit.

Aussi-tôt que Cortez eut renvoyé le Gouverneur, les Espagnols s'empresserent d'examiner avec plus de soin le présent de Montezuma, &

les réflexions que cet examen occaſionna étoient aſſez variées. Quelques-uns jugeoient du pouvoir de l'Empereur d'après ſa richeſſe, & ils en tiroient un malheureux préſage pour leur expédition. D'autres au contraire ſe promettoient les plus grands avantages, & jouiſſoient d'avance des tréſors prodigieux que la conquête d'un tel pays, & le pillage d'une ville ſi riche, devoient leur procurer ; un petit nombre ne ſe faiſoit pas de ſcrupule d'accuſer Cortez d'orgueil, pour oſer concevoir l'eſpérance de ſoumettre un ſi puiſſant Monarque avec une poignée d'hommes : mais preſque tous admiroient ſa valeur & ſa conſtance ; ils regardoient la chute de Mexico comme certaine, & leur gloire ainſi que leur fortune ſolidement établies.

Cortez avoit trop d'eſprit pour faire finir de ſemblables conteſtations ; mais il crut qu'il étoit à propos d'ôter aux ſoldats le temps de trop examiner ſa conduite, en les tenant toujours en haleine. Pour cet effet, il chargea Montejo de prendre deux vaiſſeaux, & de chercher ſur la côte un meilleur port pour les vaiſſeaux, & un lieu plus commode pour le camp. Il prétendoit que ſi les vaiſſeaux reſtoient dans l'endroit où ils étoient, ils pourroient être fatigués par les vents du nord, & que les ſoldats, incommodés par les moucherons, étoient brûlés par le ſoleil, dont l'ardeur étoit encore augmentée par la réflexion ſur un terrein aride & ſablonneux. Il fit travailler continuellement ſes autres ſoldats, ſoit à des exercices militaires, ſoit à nettoyer leurs armes, ſoit enfin à préparer des matériaux qui pouvoient être utiles dans la ſuite.

*Consternation de la Cour de Mexico.*

Cependant les instances répétées de Cortez, & la fermeté avec laquelle il persistoit à voir l'Empereur, avoient plongé toute la Cour de Montezuma dans la consternation. Dans le premier transport de sa colere, ce Prince jura de sacrifier à sa vengeance ces étrangers insolens qui osoient résister à ses volontés; mais la réflexion abattit son courage, & sa fierté céda à la crainte & au désespoir. Les tableaux que les Peintres avoient fait du feu du tonnerre & des chevaux des Espagnols, l'étonnoient & le faisoient trembler. Il assembla un grand Conseil, auquel il appela tous ses Ministres & ses amis, & dans les temples on multiplia les sacrifices, ce qui répandit la frayeur dans toute l'étendue de l'Empire. La superstition du peuple contribua beaucoup à propager cette terreur panique si promptement & si universellement. On avoit remarqué plusieurs prodiges, ou plutôt des phénomenes naturels, que leur ignorance leur faisoit croire des prophéties effrayantes, & le découragement fut général. Ici on avoit vu une comete d'un éclat extraordinaire qui ressembloit à une pyramide, & qui avoit disparu au lever du soleil. Là c'étoit une espece de météore qui s'étoit changé en un gros serpent à trois têtes, qui s'étoit élevé à l'ouest vers midi, & avoit monté rapidement jusqu'à ce qu'il se fût enfin perdu dans les nuages. Un des temples de Mexico fut incendié, on ne sait par quels moyens, & jamais il ne fut possible d'éteindre les flammes ni d'en arrêter les progrès. Les pierres même avoient été consumées, & elles s'étoient liquéfiées d'une maniere surnaturelle. Le grand lac

étoit forti de fes bords fans aucune caufe vifible. Les eaux bouillonnoient comme de l'eau qu'on auroit mife fur le feu, & on ne voyoit pas ce qui pouvoit avoir occafionné cette chaleur. Plufieurs affuroient avoir entendu des voix lamentables dans les nuages, ce qui prédifoit infailliblement la deftruction de la monarchie, & les Prêtres fomentoient cette crainte fuperftitieufe du peuple, en faifant rendre à leurs idoles des oracles convenables à leurs projets (*a*).

Des fignes auffi effrayans, qui avoient paru précifément à l'époque d'une invafion étrangere, avoient fait une telle impreffion fur l'efprit de Montezuma & de fon Confeil, qu'à l'arrivée du fecond courrier de Cortez, ils fe crurent tous perdus, & regarderent l'Empire comme voué à la deftruction, quoique ce fût le plus puiffant du Nouveau-Monde. Ils délibérerent, difcuterent, fe confulterent; mais ils n'étoient jamais d'accord fur le parti qu'il falloit prendre. Quelques-uns propoferent de chaffer ces étrangers par force, interprétant les préfages comme des avertiffemens de fe mettre en défenfe; d'autres, plus craintifs, outroient la valeur des Efpagnols,

(*a*) Antonio de Solis, oubliant fon bon fens naturel, non feulement ajoute foi à quelques-uns de ces prodiges qui ont toutes les apparences de fables, mais encore il les attribue à la fineffe du Diable. Nous ennuierions fans doute nos Lecteurs, fi nous tranfcrivions ici tous les oracles rapportés par les Ecrivains Efpagnols. Les uns peuvent être expliqués par les principes de la Phyfique; quant aux autres, ils viennent tous de l'ignorance du peuple, de la politique de quelques particuliers ambitieux, de la fourberie des Prêtres, ou de la crédulité des Efpagnols.

l'effet de leurs armes, la force irrésistible de leurs chevaux, & la terreur de leur foudre, dont les Tabascans avoient fait une si fatale expérience.

*Montezuma envoie un nouveau présent à Cortez.*

Montezuma, au milieu de ces opinions diverses, se détermina à ne point offenser Cortez en lui déclarant la guerre, & en même temps à ne pas approuver son opiniâtreté en l'admettant en sa présence. Il lui envoya un autre présent, & on lui donna l'ordre de quitter immédiatement ses Etats. Il espéroit par ce moyen l'effrayer & le disposer à obéir, déterminé, s'il ne réussissoit pas, à lever une puissante armée.

L'Empire du Mexique étoit alors à son plus haut point de gloire. Il étoit composé de presque toutes les provinces qu'on avoit découvertes dans l'Amérique septentrionale, & qui étoient gouvernées ou directement par Montezuma, ou par des Caciques, des Gouverneurs, des Vice-Rois, ou des Princes tributaires, qui tous le reconnoissoient pour Souverain. Il avoit 500 lieues de long de l'est à l'ouest, sur 200 de large du sud au nord, & il renfermoit plusieurs provinces des plus riches, des plus fertiles & des plus peuplées du monde. Il étoit parvenu à cette splendeur dans l'espace de 130 ans (*a*).

(*a*) A la fin de cette Histoire de la conquête du Mexique, nous nous proposons de traiter de l'établissement de cette monarchie, des anciens peuples qui l'habitoient, de ses Princes, de la naissance & des progrès de la capitale, ainsi que des mœurs, des coutumes, de la Religion des habitans. Nous ne parlerons actuellement que de ce qui sera nécessaire pour rendre notre récit clair & intelligible.

SECT. III. *Histoire de l'Amérique*

On croit que les Mexicains, qui sont naturellement guerriers, étendirent graduellement leur souveraineté par la force des armes sur les nations voisines. D'abord ils étoient gouvernés par un Prince aimant la guerre, qui fit goûter à ses sujets le plaisir des conquêtes, & leur inspira le désir de les multiplier. Ensuite ils formerent une monarchie plus réguliere ; ils conférerent l'autorité législative & exécutrice à un Roi. La personne à laquelle ils donnerent ce titre, étoit le plus célebre d'entre eux par sa valeur & sa force ; car la force du corps étoit chez ce peuple une des qualités les plus estimées. A mérite égal, ils donnoient la couronne à un Prince du sang ; mais on avoit plus d'égard au mérite qu'au droit héréditaire, qui souvent n'excitoit aucune attention. Ce réglement avoit occasionné de sanglantes guerres entre les prétendans au trône ; mais au lieu de ruiner les peuples, ces guerres n'avoient servi qu'à étendre les limites de l'Empire. D'abord la justice accompagna les armes des Mexicains. Les efforts qu'ils firent pour mettre leur liberté à l'abri de l'oppression des nations voisines, ayant été heureux, leur ambition s'accrut, & ils voulurent conquérir à leur tour. Leur puissance s'étant ainsi augmentée par degrés, ils ne furent plus si scrupuleux ; la tyrannie prit la place de la justice, & le Souverain réduisit à l'esclavage non seulement les provinces qu'il avoit soumises, mais même tous ses sujets en général.

Tel étoit l'état du Mexique, lorsque Cortez y arriva. Montezuma, l'un des Princes du sang, s'étoit distingué par une valeur extraor-

dinaire sous le regne de son prédécesseur. Lorsqu'il reparut à la Cour, il s'apperçut de l'étendue de sa réputation, il aspira au trône, & dès ce moment même il s'en crut le maître. Cependant il renferma en lui-même ses sentimens, & au lieu de chercher à détrôner l'Empereur, il se contenta de prendre toutes ses mesures pour s'assurer du plus grand nombre des suffrages à l'élection prochaine. Il mêla adroitement l'affabilité avec la finesse, & cette qualité populaire donna un nouvel éclat à sa valeur & à sa modestie. Il eut aussi la plus grande vénération & une soumission sans bornes pour le Souverain, comme s'il avoit voulu faire voir toute l'étendue de ce qu'on devoit à un titre si élevé. En même temps il gagnoit le plus grand ascendant sur l'esprit du Monarque, & le déterminoit à applanir les obstacles qui pourroient l'empêcher de lui succéder. Il montroit tant de tranquillité d'ame dans ses discours & dans sa conduite, tant de gravité dans son maintien, qu'avant de monter sur le trône, on disoit que le nom de Montezuma lui convenoit parfaitement & peignoit son caractere. En Langue Mexicaine, ce mot signifie un caractere solide & grave, &, suivant d'autres Ecrivains, sévere & cruel.

Montezuma voulut aussi qu'on le crût religieux, excellente amorce pour le vulgaire qui s'en tient aux apparences. Pour rendre sa piété plus publique, il fit construire un appartement dans le temple le plus fréquenté, & il s'y retiroit à la vue de tout le monde pour prier. En un mot, il devint si populaire, qu'à la mort de l'Em-

pereur, il ne trouva aucun obstacle pour lui succéder, & qu'il fut élu aux acclamations universelles de ses sujets. Il feignit cependant de refuser la couronne, seulement afin qu'on lui fît une espece de violence.

Dès qu'il fut en possession du trône, son orgueil naturel éclata avec d'autant plus de violence, qu'il l'avoit long-temps restreint. Il commença par renvoyer tous les domestiques de son prédécesseur, parce qu'ils étoient d'une classe moyenne entre le Bourgeois & le peuple; il ordonna que dorénavant il ne seroit servi que par des Gentilshommes & leurs enfans, croyant qu'il étoit indigne de la Majesté Impériale de se laisser approcher par de vils Plébéiens. Les plus bas emplois de la cuisine furent distribués à la Noblesse du pays, & l'Empereur se déroba dans son palais aux regards de son peuple & même de ses Ministres, excepté dans quelques occasions extraordinaires, disant que, comme la Divinité, il seroit plus respecté, quand il s'exposeroit moins aux regards des mortels.

Il regardoit la retraite & la solitude comme une partie de la majesté, & ceux qui étoient assez heureux pour être admis en sa présence, étoient obligés de se soumettre à une infinité de cérémonies, & de se prosterner si souvent, qu'il n'étoit pas possible d'imaginer qu'un homme pût exiger d'un autre homme une semblable adoration. Persuadé que la vie & les biens de ses sujets étoient dans ses mains, il commettoit les plus horribles barbaries, seulement pour montrer sa puissance, & il devint la terreur de ses sujets.

Il imposa sur tous les Mexicains une capitation perçue si rigoureusement, que personne n'étoit dispensé de la payer, quelle que fût sa pauvreté, en sorte que les mendians même étoient obligés de porter quelque chose au trésor, quoiqu'il arrivât souvent que les Trésoriers insolens leur jettassent au visage leur modique offrande. L'intention seule de Montezuma, en exigeant cet impôt, étoit de prouver que tout lui aptenoit.

Dans de semblables circonstances on ne doit pas croire que les Mexicains fussent grandement attachés à leur Souverain. Au contraire ils le détestoient; mais leurs sentimens ne se dévoiloient encore que par des murmures, qui ne pouvoient point frapper l'oreille de l'Empereur. Cependant quelques provinces peu éloignées oserent se révolter; & celles de Mechoacan, de Tlascala & de Tebeaca n'avoient jamais pu être soumises. La grande puissance de Montezuma réduisit bientôt les Rebelles; mais quant aux trois provinces qui n'avoient jamais voulu reconnoître sa souveraineté, ce Monarque disoit que la politique l'empêchoit de les conquérir, parce qu'alors il manqueroit de prisonniers pour les immoler aux Dieux.

Lorsque les Espagnols arriverent sur la côte, ce Prince étoit dans la quatorzieme année de son regne, & tout se préparant pour une révolution, elle devenoit encore plus aisée à consommer, parce que l'Empereur, qui étoit le meilleur Général de l'Empire, en avoit abandonné les fonctions, comme incompatibles avec la dignité souveraine. Quelques autres circons-

tances contribuerent aussi à la ruine de l'Empereur; nous aurons occasion de les rapporter.

Cortez, instruit du caractere de ce Prince, de la disposition générale de ses sujets, & de la situation de l'Empire, vit d'un coup d'œil ce qui arriveroit, & se regarda comme le conquérant du Mexique, quoiqu'il ne se dissimulât pas les grands obstacles qu'il auroit à vaincre. Il avoit dressé son plan de conquête, lorsque Montejo revint avec ses vaisseaux. Après avoir suivi au nord une grande étendue de côtes, il découvrit la ville de Quiabislan située sur un terrein fertile, & à côté d'un port très-sûr, auprès duquel l'armée pourroit camper très-avantageusement.

Le Général alloit s'y transporter, lorsque la réponse de Montezuma arriva; on en adoucit la rigueur, en offrant quelques riches présens. Le Général Teutilé vint le trouver avec les cérémonies ordinaires, lui remit les ordres de l'Empereur, & se retira avant qu'on lui eût répondu; mais Cortez le fit rappeler, & lui dit: » Un des » principaux objets de mon ambassade est d'établir ici la Religion Chrétienne, d'extirper » les erreurs de l'idolâtrie, & d'étendre la vraie » Foi, comme la seule voie du bonheur éternel. Lorsque je suis venu d'un pays si éloigné pour des affaires qui intéressent la Religion & ma conscience, je ne puis me dispenser de continuer mes efforts pour obtenir » une audience, sur-tout n'ayant que des vûes » pacifiques, comme on peut en juger d'après » le petit nombre qui m'accompagne, & qui » ne peut donner aucuns soupçons.

*Cortez refuse d'obéir aux ordres de l'Empereur.*

Teutilé, à ces mots, tressaillit de colere, & répliqua d'un ton fier & emporté : » Jusqu'à présent le grand Montezuma vous a traité avec » la plus grande douceur, & a exercé à votre » égard toutes les Loix sacrées de l'hospitalité ; » vous vous repentirez de votre opiniâtreté, si » vous le forcez à employer contre vous sa puissance «. Il se retira sur le champ sans prendre congé, & sans attendre la réponse de Cortez ; sur quoi ce Général se retournant vers ses Officiers & ses soldats avec une présence d'esprit admirable : » Nous verrons les effets de » ce changement. Nous connoissons la valeur des » Mexicains ; mais j'ai toujours observé que les » menaces étoient un symptôme de la crainte, » & ces présens que m'envoye Montezuma me » prouvent plutôt sa foiblesse que sa générosité ».

*Les Espagnols se mutinent Adresse de Cortez pour les appaiser.*

Cortez ordonna aussi-tôt qu'on doublât les gardes ; il se tint lui-même toute la nuit en état de défense. Le lendemain au matin, il ne parut plus aucun des Indiens qui avoient coutume de fréquenter le camp en grand nombre, & d'y apporter des provisions qu'ils échangeoient avec les soldats. Tout commerce parut cesser, & on s'attendoit à tout moment à voir commencer les hostilités.

Cet événement, quoiqu'on eût dû le prévoir, causa parmi les Espagnols une consternation subite qui enhardit les partisans de Velasquez, non seulement à murmurer & à cabaler contre le Général, mais à charger l'un d'entre eux de lui faire des remontrances sur l'imprudence qu'il y avoit à tenter la conquête d'un grand Empire avec des forces si insuffisantes, & de

le presser de retourner à Cuba pour y ravitailler sa flotte & y augmenter son armée. Diego d'Ordaz, un de ses principaux Officiers, chargé de cette commission par les mécontens, s'en acquitta avec toute la liberté & la grossiéreté d'un soldat, en lui assurant qu'il exprimoit le sentiment de toute l'armée.

Cortez l'écouta sans la moindre apparence d'émotion; & comme il connoissoit fort bien les dispositions & le caractere de ses soldats, & qu'il prévoyoit la maniere dont ils recevroient une proposition qui renversoit en un instant toutes les espérances qu'ils avoient jusque-là nourries, il porta la dissimulation jusqu'à paroître abandonner ses propres mesures pour se prêter aux représentations d'Ordaz, & il donna des ordres pour que l'armée se tînt prête le jour suivant à se rembarquer pour Cuba.

Dès que cette résolution fut connue, les aventuriers, frustrés de leurs espérances, menacerent. Les émissaires de Cortez se joignant à eux, enflammerent leur dépit. La fermentation devint générale. Ils se plaignoient de ce qu'on les avoit trompés, en leur promettant des richesses & de la gloire qu'on leur faisoit abandonner au moment où ils alloient les acquérir. Ils déclarerent qu'ils ne partiroient point; que si Cortez n'avoit pas le courage d'exécuter les plans qu'il avoit formés, il pouvoit s'en retourner avec les lâches qui lui avoient fait changer d'avis, & qu'ils sauroient trouver un Général.

Les murmures augmentoient & étoient si adroitement fomentés, qu'une partie de ceux qui étoient de l'opinion d'Ordaz abandonnerent

son parti, & que les autres n'oserent plus montrer un avis différent. Les amis du Général proposerent d'aller lui faire des représentations. Cortez ne se fit pas presser long-temps. A sa vue, ils exprimerent tout d'une voix l'étonnement & l'indignation que leur causoient les ordres qu'ils venoient de recevoir. Il étoit honteux, disoient-ils, pour des Castillans, de s'effrayer au premier aspect du danger, & infame de fuir avant que l'ennemi se fût montré. Quant à eux, ils étoient déterminés à ne pas abandonner une entreprise qui avoit été heureuse jusqu'à ce moment, & qui tendoit si manifestement à répandre la connoissance de la Religion, & à procurer à leur patrie tant de gloire & d'avantages. Heureux de marcher sous les ordres de Cortez, ils étoient disposés à le suivre au travers de tous les dangers, pour former un établissement, & recueillir les trésors qui faisoient depuis si long-temps l'objet de leurs désirs; mais s'il vouloit retourner à Cuba, & céder honteusement toute sa gloire & ses espérances à un rival envieux, ils se choisiroient dans le moment même un autre Général qui les guideroit dans le chemin de la gloire qu'il n'avoit pas le courage de suivre.

Cortez, enchanté de leur ardeur, ne s'offensa point de la hardiesse avec laquelle ils énonçoient des sentimens qu'il avoit lui-même inspirés, & dont, à la chaleur de leurs expressions, il voyoit combien ils étoient pénétrés. Il affecta cependant d'être surpris de ce qu'il entendoit. Il déclara qu'il n'avoit donné l'ordre pour le rembarquement, que d'après la persuasion que c'étoit-là le

Sect. III. *Histoire de l'Amérique.*

désir général des troupes; qu'il avoit sacrifié en cela sa propre opinion, par déférence pour celle qu'il croyoit être la leur; qu'il avoit toujours eu le dessein de former un établissement sur la côte, pour pénétrer ensuite dans l'intérieur du pays; qu'on l'avoit trompé en lui persuadant que leurs vûes étoient différentes des siennes, & qu'il les voyoit avec une grande satisfaction pleins de ce courage qui devoit animer tout véritable Espagnol; que cette certitude alloit lui faire reprendre son premier plan avec une ardeur nouvelle, & qu'il étoit très-assuré de les conduire par le chemin de la victoire à la fortune que leur valeur méritoit.

A cette déclaration de Cortez, on répondit par des acclamations & des cris de joie. La résolution parut unanime, & prise d'un consentement universel; car ceux qui la condamnoient secrétement furent obligés de se réunir au plus grand nombre, tant pour cacher leur opposition au Général, que pour ne pas s'attirer de la part de leurs compagnons le reproche de lâcheté. Cortez ayant ainsi réuni ses soldats dans la même détermination, les rendit plus attentifs à remplir leur devoir, & prévint efficacement les mauvais desseins de ses ennemis, qui vouloient ruiner sa réputation & sa fortune.

*Les Zempoallans envoient une ambassade à Cortez.*

Au moment où il venoit de terminer si heureusement cette affaire, il arriva au camp des Ambassadeurs du Cacique de Zempoalla, pour demander l'amitié de Cortez & des Espagnols, hommes braves, parce que la renommée avoit répandu dans ses Etats la nouvelle des actions magnanimes qu'ils avoient faites à Tabasco.

Cette circonstance fut un nouveau motif pour les soldats de persévérer dans leur entreprise, & Cortez sut la tourner à son avantage.

Ces Ambassadeurs furent reçus avec beaucoup d'égards & de politesse. Cortez leur fit dire qu'il acceptoit avec plaisir les offres d'amitié & d'alliance qu'ils lui apportoient au nom de leur Maître. Il regarda comme un soin de la Providence de lui avoir envoyé ces nouveaux amis au moment où les Mexicains s'étoient retirés, & lorsqu'une partie de ses troupes s'étoit révoltée. Il pouvoit dès-lors plus efficacement attaquer les Mexicains, & son autorité se raffermissoit davantage sur ses soldats.

Il fut bien plus satisfait encore, lorsqu'il sut que le Cacique de Zempoalla étoit ennemi déclaré de Montezuma, dont il avoit refusé de reconnoître la souveraineté, & que les Etats de ce Prince se trouvoient sur le chemin de Quiabislan, cette ville que Montejo avoit découverte, & où il se proposoit d'établir son camp. Les Ambassadeurs lui apprirent aussi que Montezuma étoit un Tyran craint & détesté de tous ses sujets; que plusieurs provinces voisines de Zempoalla étoient sur le point de secouer le joug, & que leur Maître en particulier désiroit principalement de former une ligue puissante contre l'Empereur.

Cortez renvoya ces Ministres après leur avoir fait quelques présens, & leur avoir dit qu'il iroit incessamment visiter leur Cacique. Ensuite il s'occupa de former un établissement régulier, & de nommer des Magistrats chargés de veiller aux besoins de la Colonie, parce que les troupes devoient se rendre à Quiabislan. En conséquence, il assembla ses principaux Officiers, & distribua

SECT. III. *Histoire de l'Amérique.*

les emplois de la maniere ſuivante : Alonzo Hernandez Portocarrero, & Franciſco Montejo, furent nommés Alcades. Alonzo d'Avila, Pedro & Alonzo d'Alvarada avec Gonzalo de Sandoval, furent établis Régidores. Enfin Juan d'Eſcalante & Franciſco Alvenez Chico furent choiſis pour être Procureurs généraux. Cortez établit en même temps pluſieurs autres Officiers ſubalternes, & il leur fit promettre, par un ſerment ſolennel, de rendre la juſtice avec impartialité.

*Fondation de Villa Rica.*

Nous ignorons pourquoi Cortez établit ſa Colonie dans cet endroit, qui étoit très-incommode. Les Ecrivains Eſpagnols diſent ſeulement qu'il fit travailler à la conſtruction des maiſons avec beaucoup de célérité, & qu'il donna à cet établiſſement le nom de *Villa-Rica de la Vera-Cruz*, en mémoire de la quantité prodigieuſe d'or qu'il y avoit vue, & pour conſtater qu'il y étoit abordé le Vendredi Saint (*a*).

La premiere aſſemblée du nouveau Conſeil fut remarquable par un acte très-important. Dès qu'elle fut formée, le Général, qui ne vouloit être dans les affaires civiles qu'un ſimple particulier, demanda la permiſſion de s'y préſenter pour faire une propoſition qui intéreſſoit le bien public, & qui étoit de la plus grande conſéquence pour la Colonie. Il s'avança avec une contenance reſpectueuſe, propre à relever la dignité du

(*a*) Ce nom doit être traduit littéralement, la riche ville de la Vraie-Croix. Depuis qu'on a bâti une autre ville ſous la dénomination de *Vera-Crux*, ſur la riviere de Zempoalla, l'ancien établiſſement n'a plus que le nom de Villa-Rica.

Tribunal,

Tribunal ; & à donner un exemple de soumission à son autorité. Il représenta aux Magistrats la nécessité où ils étoient de nommer un Général pour maintenir la subordination parmi les troupes dont dépendoit la sûreté de la Colonie. Il avoua qu'il connoissoit l'illégalité de son autorité ; parce que Velasquez avoit révoqué sa commission ; que c'étoit à eux qu'il appartenoit d'y pourvoir ; parce qu'ils représentoient le Roi ; qu'ils pouvoient ou confirmer ou augmenter son autorité, s'ils l'en jugeoient digne, ou même donner le commandement à une autre personne, à laquelle il promettoit d'avance de se soumettre. » Dès ce » moment, ajouta-t-il, je résigne toute l'autorité dont je suis en possession ; & je vous remets le titre en vertu duquel je l'ai exercée, » afin que vous puissiez délibérer avec plus de » liberté sur l'élection que je vous propose. » Mon premier soin est de travailler au succès de » notre entreprise, & je vous assure que, sans » me faire aucune violence, je prendrai une » lance de la même main qui tenoit le bâton » de commandement, & j'agirai avec autant » de joie comme soldat, que j'ai pu le faire » dans le poste important de Général ; car si, » dans le métier des armes, c'est en obéissant » qu'on apprend à commander, il se trouve » beaucoup d'occasions où il faut avoir com» mandé pour sentir la nécessité d'obéir «.

Cortez résigne le commandement.

Son discours fini, il posa sur la table sa commission, & remit aux Alcades son bâton de commandement, après quoi il se retira au camp. Cortez savoit bien sur qui le choix tomberoit ; il avoit pris ses mesures avant de hasarder une dé-

SECT. III. *Histoire de l'Amérique.*

marche auſſi délicate ; en conſéquence il n'eut aucune inquiétude ſur l'iſſue des déliberations du Conſeil ; tous les Membres lui étoient dévoués, & ils ne doutoient pas que les ſoldats ne lui obéiſſent plus aveuglément lorſqu'ils croiroient que c'étoit d'eux qu'il tiendroit ſon autorité. L'événement répondit à ſon attente. Le Conſeil l'élut unanimement, & lui fit expédier une commiſſion au nom du Roi, juſqu'à ce que la volonté du Souverain fût connue. Enſuite on communiqua cette élection aux ſoldats, ſoit pour juger ſi elle leur étoit agréable, ſoit pour faire donner à cet acte une approbation générale. Les réjouiſſances furent extraordinaires. Le Conſeil reçut les remercîmens de toute l'armée, quoique tout cela eût été concerté par Cortez. Enſuite on lui envoya une députation de Magiſtrats pour lui faire part de la déciſion du Conſeil. Cette conduite adroite prouve que Cortez n'étoit pas ſeulement brave ſoldat & grand Général, mais encore politique profond, connoiſſant parfaitement le cœur humain, & les moyens de ſe faire reſpecter & honorer.

*La Colonie le lui rend au nom du Roi.*

Les partiſans de Velaſquez, prévoyant les ſuites de ce changement, ſe récrierent ouvertement contre cette opération ; ils accuſoient Cortez d'ambition & de fourberie, ſoutenoient que le Conſeil n'avoit aucune autorité, & mépriſoient ceux qui ſeroient aſſez imbécilles pour ſe laiſſer tromper par un artifice ſi groſſier. Mais ils ſe repentirent bientôt de leur témérité. Cortez, revêtu d'une autorité nouvelle, réſolut de prévenir les effets de ces diſcours ſéditieux qui pouvoient gagner le corps de l'armée. Ainſi il n'eut

pas recours, comme auparavant, aux repréſentations, mais il ſe ſervit de toute ſa puiſſance, & fit mettre aux fers & envoya à bord Diego d'Ordaz, Pedro Eſcudero, & Jean Velaſquez de Leon. Cette fermeté effraya ſi fort leurs complices, qu'ils rentrerent tous immédiatement dans l'obéiſſance qu'ils devoient au Général. Il pardonna même aux priſonniers, à la recommandation de ſes amis. Par ce ſeul acte de ſévérité, il prévint toute révolte ultérieure; &, par ſa clémence, il gagna le cœur de tous les mutins, qui ne l'abandonnerent jamais, & ſe montrerent, les plus braves de l'armée, & les amis les plus fideles du Général.





## SECTION IV.

*Progrès des Espagnols dans le Mexique ; leurs guerres avec les Tlascalans, & leurs alliance avec cette République.*

Sect. IV. *Histoire de l'Amérique.*

CORTEZ ayant jeté les premiers fondemens d'une Colonie qui devint dans la suite si florissante, & ayant établi son autorité sur une base aussi solide que les circonstances pouvoient le permettre, se prépara à partir avec l'armée & la flotte pour Quiabislan. En conséquence il envoya un parti pour ramasser des provisions qui commençoient à devenir rares dans la Colonie. Alvarado fut chargé de cette commission, & il revint bientôt avec une grande quantité de blé d'Inde, d'oiseaux, & des autres productions du pays. Il avoit pénétré jusqu'à Cotasta, sans commettre aucune espece de violence.

A son retour, les troupes étoient prêtes à marcher ; la flotte fit voile, & Cortez s'avança par terre, prenant la route de Zempoalla, & envoyant des coureurs à la découverte. Lorsqu'il arriva aux frontieres de cette province, il trouva toutes les maisons abandonnées ; ce qui lui fit croire que les protestations du Cacique n'avoient pas été sinceres. Les temples seuls n'avoient éprouvé aucun changement, les idoles y étoient, ainsi que les instrumens des sacrifices ; on y trouva quelques membres déchirés de victimes humaines, des livres faits de peaux ou de toiles

cirées. L'écriture étoit composée des tableaux, des chiffres, & des hiéroglyphes dont les Peintres de Teutilé s'étoient servis.

Pendant deux jours, Cortez marcha dans cette incertitude à travers un pays désert, s'attendant à tout moment à être attaqué, lorsqu'enfin il fut abordé par douze Indiens chargés de provisions que le Cacique de Zempoalla lui envoyoit en présent, avec une seconde invitation de venir le joindre. Il reprit courage, quoiqu'il ne fût pas très tranquille sur la fidélité du Cacique; mais dans les circonstances où il étoit, la retraite pouvoit avoir des suites funestes, soit en donnant à ses soldats une idée effrayante de la puissance de l'ennemi, ou du moins en leur en donnant une peu favorable du courage de leur Général.

*Cortez arrive à Zempoalla, & se lie d'amitié avec le Cacique.*

Le troisieme jour il approcha de Zempoalla, & vingt Nobles Indiens furent au devant de lui pour le complimenter au nom du Cacique, & pour excuser ce Prince de ce qu'il n'étoit pas venu lui-même lui rendre ses devoirs. Ils conduisirent les Espagnols dans une ville qui étoit capitale de la province, & qui en portoit le nom. Le Cacique reçut Cortez à la porte; il étoit soutenu, à cause de sa grosseur monstrueuse, par plusieurs Gentilshommes. Il fit un compliment court, mais honnête, & il eut bientôt acquis l'estime des Espagnols, qui, à la premiere vue, avoient beaucoup ri de sa tournure.

Il fit conduire les Officiers dans leurs quartiers, où ils trouverent des appartemens commodes. Ceux de Cortez en particulier surpassoient tout ce que les Espagnols avoient encore

SECT. IV. *Histoire de l'Amérique.*

vu en Amérique. Le Cacique ne put pas le déterminer à rester une seule nuit, parce qu'il étoit pressé d'établir son quartier à Quiabislan. Avant son départ, le Cacique lui fit une autre visite; &, pour être mieux reçu, il porta un riche présent. Dans l'entretien qu'ils eurent ensemble, le Cacique se plaignit beaucoup de la tyrannie de Montezuma; il lui parla du désir que plusieurs provinces avoient de se soustraire à son obéissance, & lui dit que la grande puissance de ce Prince les effrayoit, & que quelques divisions qui existoient entre elles, les empêchoient de prendre une ferme résolution. Il fit entendre à Cortez qu'il espéroit son secours pour rendre la liberté aux Mexicains, mais qu'il ne vouloit pas l'engager dans une entreprise si difficile par de simples promesses. Cortez vit dans ce discours un art & une générosité qui le frapperent. Dans sa réponse il chercha à lui donner une grande idée des Espagnols & de leur délicatesse, & finit en disant qu'il étoit obligé de s'en aller à Quiabislan, où les opprimés trouveroient une protection assurée. Il engagea le Cacique à se concerter avec ses amis, en les assurant que Montezuma cesseroit de les tyranniser, lorsqu'il sauroit que les Espagnols les protégeoient.

Cortez partit très-satisfait de l'accueil qu'il avoit reçu à Zempoalla, & de la disposition où il avoit trouvé le Cacique. Il en tira les présages les plus heureux pour l'exécution de ses grands desseins. A son arrivée à Quiabislan, la ville, quoique forte, étoit abandonnée; en conséquence il s'en empara. Il trouva dans les temples quelques Prêtres, qu'il gagna par des présens & par

des politesses. Ils lui apprirent que la crainte avoit fait fuir le Cacique, & que la Noblesse, quoique plus courageuse, avoit suivi son exemple; mais qu'ils ne doutoient pas que lorsqu'ils seroient instruits des intentions amicales des Espagnols, les habitans ne revinssent dans leurs maisons, ce qui arriva; car la même nuit quelques familles se hasarderent à venir, & le lendemain toutes les autres revinrent.

Peu de temps après, le Cacique visita Cortez; il étoit accompagné du Chef de Zempoalla, qui voulut excuser la conduite de ce Prince & sa méfiance des Espagnols. Ils se plaignirent ensuite de concert de Montezuma; & Cortez jugea de leur sincérité, en voyant les larmes qu'ils répandoient au récit des cruautés de ce Tyran, & des terribles effets de son ressentiment. Ils firent un tableau touchant de la misere du peuple, & de l'avilissement de la Noblesse. Le Cacique de Zempoalla ajouta que Montezuma fondant sa puissance sur le malheur de ses sujets, s'emparoit de leurs maisons, & leur enlevoit leurs enfans, les filles pour en faire ses concubines ou celles de ses favoris, & les garçons pour les sacrifier aux Dieux.

Le Cacique finissoit à peine de parler, que trois Indiens entrerent, portant sur leurs visages toutes les marques de la terreur & de la surprise. Ils parlerent bas aux deux Caciques, qui quitterent l'appartement avec beaucoup de confusion, sans avoir pris congé. Six Commissaires de Montezuma, chargés de lever les tributs, étoient entrés dans la ville avec une suite nombreuse, & alloient passer devant le quartier des Espagnols.

C'étoit ce qui avoit tant troublé les Caciques ; car ils redoutoient la sévérité de ces Officiers autant que l'indignation de l'Empereur ; & l'habitude de souffrir les avoit rendus si pusillanimes, qu'ils respectoient la verge de la tyrannie, & se prosternoient devant ceux qui les opprimoient.

Cortez sortit avec ses Officiers pour voir cette espece de procession ; ce fut pour les Espagnols un spectable vraiment neuf. Ces Commissaires étoient portés dans des litieres sur les épaules des Indiens. Ils étoient accompagnés d'un grand nombre d'Officiers & de domestiques qui rafraîchissoient l'air autour d'eux avec des éventails de plume. Leurs habits étoient magnifiques, & composés de plumes superbes. Ils avoient des pendans d'or & d'autres joyaux aux oreilles, au nez & aux levres, & portoient des manteaux de toile de coton ornés d'or & de pierres précieuses. Ils passerent devant Cortez sans faire semblant de le voir, ce qui irrita si fort les soldats Espagnols, qu'ils vouloient les arrêter pour punir leur insolence ; mais le Général les retint. Les Commissaires, se rendirent à l'Hôtel de ville, y appelerent les Caciques, les réprimanderent sévérement, pour avoir osé recevoir dans leurs villes des étrangers qui étoient ennemis du grand Montezuma ; & en punition de cette faute, ils exigerent, outre le tribut & le service ordinaire, qu'on leur livrât vingt Indiens pour être immolés aux Dieux.

Lorsque Cortez apprit ce jugement inhumain, il envoya secrétement chercher les Caciques, & leur demanda s'ils s'y soumettroient. Les y ayant trouvés disposés, il leur défendit de souffrir

cette abomination, & de consentir à l'avenir à des tributs de victimes ; il leur ordonna au contraire d'assembler leurs sujets, de faire arrêter les Commissaires, & permit aux Espagnols de dire que cela avoit été fait par l'avis de leur Général. Les Caciques effrayés refuserent d'obéir à Cortez ; mais celui-ci ayant pris un ton plus absolu, & leur ayant répété ses intentions, ils assemblerent enfin les habitans & arrêterent les Commissaires aux acclamations du peuple, qui fut charmé d'une action si courageuse, & qui se faisoit une fête de voir périr dans les supplices ces instrumens de la barbarie & de la tyrannie.



*Il fait arrêter les Commissaires de l'Empereur du Mexique.*

L'intention des Caciques étoit de les condamner à une mort ignominieuse ; Cortez n'ayant pas paru l'approuver, ils proposerent de les immoler à leurs Dieux, parce que c'étoit le traitement qu'on faisoit aux prisonniers favorisés. Cortez, pour prévenir cette effusion de sang humain, fit garder ces Commissaires par un détachement Espagnol ; & comme il ne vouloit pas plus commencer les hostilités contre Montezuma, qu'abandonner les mécontens, qui s'étoient mis sous sa protection, il résolut de tenir un juste milieu entre ces deux partis, de suspendre les effets du ressentiment des Caciques, & sans trahir ses Alliés, de se faire un mérite auprès de Montezuma d'avoir sauvé ses Officiers du supplice dont ils étoient menacés.

En conséquence il se fit secrétement amener deux des prisonniers au milieu de la nuit. Il les reçut avec bonté, & leur dit : « Je veux vous » sauver la vie & vous rendre la liberté ; mais

» comme je ne puis rendre actuellement ce ser-
» vice qu'à vous deux, assurez l'Empereur que
» je ne négligerai rien pour délivrer les autres,
» & pour convaincre les Caciques de la faute
» qu'ils ont commise en refusant d'obéir aux
» ordres sacrés de leur Maître. Quant à moi,
» je ne désire que la paix, & de pouvoir don-
» ner des preuves de mon respect à l'Empe-
» reur, à ses Ministres & à ses Officiers «. Les Indiens ayant remercié Cortez, partirent sous l'escorte de quelques Espagnols qui les conduisirent au delà des frontieres de Quiabislan, où ils ne couroient plus aucun danger. Cortez poussa l'artifice plus loin. Le lendemain, les Caciques vinrent très-affligés lui dire que deux des prisonniers s'étoient sauvés. Cortez s'emporta violemment, leur reprocha amérement leur peu de vigilance & de circonspection, & ordonna que les autres Commissaires fussent transportés à bord des vaisseaux, comme s'il vouloit se charger de les garder. Par cette conduite il gagna l'estime & la confiance des Caciques, & se réserva la faculté de plaire à Montezuma, parce qu'il chargea les Officiers de la flotte de traiter les Indiens avec la plus grande douceur.

C'étoit avec cette politique raffinée que Cortez alloit à son but; il jouit bientôt du succès qu'il s'en promettoit. On ne parloit plus dans les provinces voisines, que de la justice, de la valeur & de l'affabilité des Espagnols. Les Caciques de Zempoalla & de Quiabislan entretenoient sans cesse leurs amis & leurs Alliés du bonheur dont ils jouissoient sous la protection de ces étrangers. En effet, ils ne payoient plus aucune impo-

fition; ils jouiſſoient de leur liberté par les ſoins d'un peuple brave, juſte & généreux. On dit que les Dieux étoient deſcendus à Quiabiſlan, d'où ils lançoient la foudre ſur Montezuma pour le punir de ſon impiété; & ce bruit devint ſi général, qu'il facilita beaucoup l'exécution des projets de Cortez; environ 30 Caciques des montagnes, les Chefs d'un peuple ſauvage, nommé *Totonaques*, vinrent viſiter le Général, lui offrirent leurs troupes pour l'aider dans ſes entrepriſes, & ſe ſoumirent à lui en jurant hommage & fidélité au Roi d'Eſpagne.

C'étoit un grand point, car ces Caciques régnoient tous ſur des nations très-guerrieres, & de tout temps ennemies implacables de Montezuma. Ils pouvoient, ſuivant Herrera, mettre 100,000 hommes ſur pied.

C'eſt probablement à cette époque que Cortez jeta les fondemens de Villa-Rica de la Vera-Cruz, quoique, ſur le témoignage de quelques Ecrivains Eſpagnols, nous l'ayons fixée à une date plus reculée; mais ces Ecrivains ne ſont pas d'accord avec eux-mêmes. Antonio de Sòlis prétend que Cortez fonda ſa Colonie avant de partir pour Quiabiſlan; que non ſeulement il nomma les Magiſtrats, mais même qu'il bâtit les maiſons & donna un nom à l'établiſſement : & dans un autre endroit, il dit que juſque-là toute la Colonie avoit travaillé avec l'armée, que Cortez avoit planté le poteau dans une plaine entre Quiabiſlan & la mer pour la réſidence de la Colonie, parce que le terrein étoit très-fertile, abondant en bois & en rivieres, & voiſin d'un bon port; le premier établiſſement n'avoit au-

SECT. IV. *Histoire de l'Amérique.*

cun de ces avantages. Les Colons furent distribués suivant leurs professions, & avec le secours des Indiens, qui travailloient avec autant d'assiduité que d'adresse, les maisons s'éleverent, & l'enceinte de la ville fut fermée par une forte muraille de terre qui formoit un rempart suffisant, eu égard aux armes des Indiens. Telle étoit Villa Rica, que quelques Ecrivains placent plus à l'est, & même de Solis qui se contredit ensuite. De tout cela nous pouvons conclure que le premier établissement fut abandonné, quand on eut trouvé un lieu plus commode & plus avantageux pour la Colonie. Les principaux Officiers travailloient comme les soldats; Cortez lui-même s'occupa des ouvrages les plus serviles, soit pour encourager le peuple par son exemple, soit pour prouver que quand on travaille pour le bien public, toutes sortes d'ouvrages deviennent honorables & précieux.

Pendant que Cortez employoit ainsi son temps aux Arts de la paix, on vit arriver de Mexico une ambassade composée de deux neveux de l'Empereur, accompagnés de cinq anciens Caciques pour leur servir de Conseillers, & d'une suite nombreuse & brillante. Il y avoit aussi de riches présens. Montezuma, ayant appris que les Caciques de Zempoalla & de Quiabislan avoient reçu les Espagnols, étoit entré dans une furieuse colere; il avoit ordonné qu'on levât une puissante armée pour punir d'une maniere terrible ces perfides Caciques, & pour sacrifier les Espagnols à ses Dieux. Tant que cet emportement dura, il ne douta pas qu'il ne vînt à bout de se rendre maître de Cortez & de toute son armée.

*Montezuma envoie à Cortez une nouvelle ambassade avec de nouveaux présens.*

Cependant, à l'arrivée des Commissaires, auxquels Cortez avoit rendu la liberté, la scene changea & les ordres furent révoqués. Les prisonniers firent le plus grand éloge de la valeur, de la politesse & de la générosité du Général Espagnol. Ils dirent qu'il n'avoit que des intentions pacifiques, & que le plus fidele sujet de Montezuma n'avoit pas pour son Souverain plus de respect que Cortez. Cette partie du discours des Commissaires appaisa l'indignation de Montezuma & flatta son orgueil. Il se détermina enfin à avoir recours à la négociation & aux présens, & pour leur donner plus de force, il nomma pour Ambassadeurs deux jeunes Princes ses neveux.

Ils remirent à Cortez les présens qui lui étoient destinés, & firent à ce Général des remercîmens au nom de l'Empereur pour les bontés qu'il avoit témoignées à ses Officiers. Ils se plaignirent de la révolte & de la présomption des Caciques, & ils déclarerent que l'Empereur attendoit que le Général obtînt la liberté des autres prisonniers. Ils finirent en disant que Montezuma le prioit, ainsi que les Espagnols, de retirer leur protection à des sujets rebelles, d'abandonner l'inutile espérance d'être admis en sa présence, & de faire tous les préparatifs pour sortir au plus tôt de ses Etats.

Ce dernier article étoit l'objet important de l'ambassade, & les jeunes Princes le traiterent avec beaucoup de zele & d'adresse; mais leurs efforts furent vains, parce que Cortez avoit pris son parti. Il reçut les Ambassadeurs avec beaucoup de respect; mais avant de répondre il fit venir les quatre prisonniers, & les renvoya à

Sect. IV. *Histoire de l'Amérique.*

Montezuma, disant aux Ambassadeurs que les Caciques avoient suffisamment réparé leur faute, en rendant la liberté aux Officiers de l'Empereur; que pour lui il se trouvoit dans la nécessité de les protéger par reconnoissance des services qu'ils lui avoient rendus. Il exhorta les Ambassadeurs à avertir leur Maître qu'il ne devoit pas souffrir que ses Officiers exigeassent pour eux de ses sujets plus que pour le Souverain lui-même, & ajoutassent à des impôts excessifs la barbarie des sacrifices humains. Il les assura que ni les Caciques de Zempoalla & de Quiabislan, ni ceux des montagnes qui lui étoient entiérement dévoués, ne porteroient aucune atteinte à l'autorité impériale; que pour le surplus il l'expliqueroit lui-même, lorsqu'il auroit l'honneur de voir l'Empereur; car, dit-il, » les Espagnols ne craignent ni les obstacles ni les dangers; ils sont » accoutumés à voir la gloire au milieu des hasards «. Le ton ferme avec lequel il prononça cette derniere phrase interdit les Ambassadeurs, qui n'oserent répliquer, quoiqu'ils ne parussent pas satisfaits.

*Cortez refuse encore de quitter le Mexique.*

Cortez leur fit quelques présens, & les renvoya. Quoiqu'ils n'eussent pas réussi dans l'objet principal de leur mission, ils ne pouvoient que se louer des Espagnols, & rendre un compte favorable de leur caractere. L'égalité avec laquelle Cortez traitoit avec Montezuma donna de lui une grande idée aux Indiens, qui étoient persuadés qu'il n'y avoit qu'une Divinité avec toute sa force qui pût prétendre s'opposer aux volontés d'un Prince si puissant, tandis que ce Prince si puissant, qui ne daignoit pas fléchir les genoux

devant ses Dieux, s'abaissoit pourtant au point de solliciter l'amitié de Cortez avec des présens. Tous ces sentimens se fortifioient dans l'esprit de ce peuple simple, crédule & superstitieux, par les prétendus prodiges qui paroissoient, & par les prétendus oracles que les Prêtres publioient.

Cortez n'avoit pas moins besoin de prudence & de pénétration que de valeur. Il étoit obligé de se tenir en garde contre ses Alliés, & de se prémunir contre les attaques de ses ennemis. Le Cacique de Zempoalla étoit ennemi déclaré du Cacique de Zempazingo son voisin; il crut que le moment étoit favorable pour se venger de lui, & pour s'enrichir en pillant sa province. Il dit à Cortez, qu'un corps de Mexicains, cantonnés à Zempazingo, désoloient ses sujets, & pilloient son pays pour le punir de l'amitié qu'il avoit pour les Espagnols. Cortez le crut, & se mit en marche à la tête d'un corps d'Espagnols & d'Indiens, pour attaquer Zempazingo; mais il trouva la ville abandonnée; il n'y étoit resté que quelques Prêtres, qui découvrirent la tromperie qu'on lui avoit faite : il réprimanda le Cacique de Zempoalla, d'avoir voulu, par des mensonges, le rendre l'instrument d'une vengeance particuliere, & le compromettre pour satisfaire son avarice. Il contracta une alliance avec le Cacique de Zempazingo, le réconcilia ensuite avec son ennemi, & gagna l'estime des deux partis par l'équité & la fermeté de sa conduite.

A son retour, le Cacique de Zempoalla voulut se justifier en donnant à Cortez huit des plus jolies filles de sa province. L'une d'elles étoit sa

SECT. IV. *Histoire de l'Amerique.*

niece; il pria Cortez de la prendre pour sa femme, & de distribuer les autres à ses Officiers. Cortez refusa, disant que sa Religion ne lui permettoit pas d'épouser cette femme; il profita de cette occasion pour engager le Cacique à abjurer l'idolâtrie & à embrasser la Religion Catholique. Il ne fit pas beaucoup de progrès à cet égard, quoiqu'il eût renversé les idoles des temples, & qu'il y eût mis des croix & d'autres emblêmes de la Religion Chrétienne.

Tous les Ecrivains Espagnols vantent ici le grand zele & la grande piété de Cortez; pour nous, nous avons peine à concilier les dogmes du Christianisme avec les projets ambitieux de ce Général, & l'injustice avec laquelle il attaquoit les Etats d'un Prince qui ne l'avoit jamais offensé. Quelle que fût la piété de Cortez, il est certain que la prédication de l'Evangile n'étoit pas le motif qui engageoit la Cour d'Espagne à étendre ses conquêtes en Amérique; mais les vastes trésors qu'on porta en Espagne prouvent que le Roi Catholique s'intéressoit davantage aux mines d'or & d'argent du Mexique & du Pérou, qu'au salut des Indiens. Nous ne prétendons pas cependant démontrer l'injustice de ces conquêtes; nous laissons cet article à la décision des Casuistes; mais nous voulons qu'on remarque la maniere ridicule dont les Ecrivains Espagnols parlent de la piété des Conquérans du Nouveau-Monde, tandis qu'ils étoient tous guidés, par l'intérêt de leur pays, par leur ambition, ou par leur avarice particuliere.

*Cortez reçoit un renfort d'Espagnols, & envoie des Députés en Espagne.* 1519.

Lorsque les Espagnols furent tous réunis à leur nouvel établissement de la Vera-Cruz, ils furent

furent joints par Francifco de Sancedo, qui étoit parti de Cuba avec un Officier & dix hommes, pour venir s'attacher à la fortune de Cortez. Ce fecours fit un grand plaifir au Général; mais cette joie fut de courte durée. Sancedo lui apprit que Velafquez, Gouverneur de Cuba, étoit toujours fon ennemi; que pour fatisfaire fon reffentiment, il s'étoit plaint en Efpagne de la défertion de Cortez, & avoit obtenu une commiffion du Roi qui le nommoit non feulement Lieutenant de Cuba, mais encore Directeur de toutes les découvertes & de toutes les conquêtes qu'on pourroit faire fur le Continent, avec pouvoir de difpofer des emplois, & d'équiper des vaiffeaux pour les expéditions, ainfi qu'il le jugeroit convenable.

Il étoit néceffaire que Cortez juftifiât fa conduite à la Cour, & qu'il effaçât les mauvaifes impreffions que les délations de Velafquez avoient pu faire. Il défiroit auffi obtenir du Roi une commiffion indépendante de Velafquez. Pour cet effet, il fe détermina à envoyer Portocarrero & Montejo en Efpagne, avec le détail de fes opérations. Il rendit compte de fa réfolution à la Colonie affemblée, & elle écrivit une lettre qui fut fignée par tous les Magiftrats, dans laquelle on faifoit une courte relation des fuccès de l'expédition; on y comptoit les provinces déjà foumifes à Sa Majefté Catholique; on y parloit de l'établiffement de la Vera-Cruz, de la richeffe & de la fertilité du Nouveau-Monde, des progrès de l'Evangile, & des difpofitions qu'on faifoit pour foumettre le puiffant Empire du Tyran Montezuma, par le moyen de fes pro-

SECT. IV. *Histoire de l'Amérique.*

pres sujets qu'il avoit révoltés par sa barbarie. Cette lettre donnoit aussi le détail des violences de Velasquez à l'égard de Cortez, & la justification complette de la conduite de ce Général; on y faisoit le plus grand éloge de sa prudence, de sa clémence, de sa justice, & on affirmoit qu'il possédoit toutes les qualités d'un Général & d'un homme d'Etat; on louoit aussi le courage & la constance des autres Capitaines & des soldats engagés dans cette expédition, & on supplioit le Roi au nom de toute la ville & de tous les Magistrats de Vera-Cruz, de confirmer l'autorité de Cortez, & de protéger une Colonie naissante qui pouvoit devenir très-utile à sa couronne.

A cette lettre, Cortez en joignit une de lui, dans laquelle il chercha plus particuliérement à se justifier, & il faisoit entendre qu'il étoit sûr de soumettre à l'obéissance du Roi l'Empire de Montezuma. Avec ces dépêches il donna tout l'or, tous les joyaux & autres présens & effets que la Colonie avoit acquis depuis l'arrivée au Mexique, soit par don, soit par conquête, ou par échange. Les soldats donnerent volontairement leurs parts, afin que l'offrande du Général fût plus considérable. Cortez donna pour le voyage le meilleur vaisseau de sa flotte, & les deux envoyés partirent le 16 Juillet, avec l'ordre précis de traverser le canal de Bahama s'il étoit possible, afin de ne pas être interceptés par Velasquez, & sous aucun prétexte de ne toucher à aucun endroit de l'isle de Cuba.

*Il découvre une conspiration.*

A peine Cortez avoit-il terminé cette importante affaire, qu'un événement inattendu causa

une alarme générale. Il découvrit une conſpiration qui devoit renverſer tous ſes deſſeins. Quelques mécontens avoient projeté d'avertir Velaſquez du départ du vaiſſeau & du contenu des dépêches. De Solis prétend que les auteurs du projet devoient ſe ſaiſir du vaiſſeau, & le conduire à Cuba. Quoi qu'il en ſoit, Cortez fit auſſi-tôt arrêter les conjurés. Les deux plus coupables furent condamnés à la mort, & deux autres à être fouettés. Le ſurplus éprouva la clémence du Général, excepté le premier matelot, qui fut condamné à avoir un pied coupé, punition juſte, qui cependant ne le mettoit pas hors de ſervice. Herrera ſoutient que le Licencié Juan Diaz étoit un des complices, & que Cortez, par reſpect pour ſon grade, ne voulut pas qu'on lui fît ſon procès comme aux autres ; mais de Solis juſtifie cet Officier, ce qui eſt aſſez peu important pour nos Lecteurs.

Cortez ayant enfin établi ſon autorité, & ayant fait tout ce qui dépendoit de lui pour faire proſpérer ſa Colonie & pour avancer le ſuccès de ſon expédition, s'occupa d'employer ſes ſoldats à quelque entrepriſe plus conſidérable que toutes celles qu'il avoit formées juſqu'alors. Mais auparavant il réſolut de détruire la flotte, pour ôter tout eſpoir de retraite, & pour convaincre ſes ſoldats qu'il ne leur reſteroit plus de reſſource que dans leur valeur & leur perſévérance. Il communiqua ſon deſſein à quelques uns de ſes amis, qui l'approuverent ; enſuite il le rapporta au Conſeil, & il obtint encore ſon approbation. Enfin il ſe conduiſit avec tant d'adreſſe, que les Matelots & les Pilotes eux-mêmes ſentirent

SECT. IV. *Histoire de l'Amérique.*

la prudence de cette résolution, lorsqu'on leur dit que ces vaisseaux avoient tant souffert qu'ils ne pouvoient plus servir. En conséquence on les tira à terre ; on les mit en pieces, ne conservant que les agrès & quelques bateaux pour la pêche. Castillo réclama l'honneur de cette belle action, en disant que ce fut lui qui la suggéra à Cortez.

Immédiatement après, le Général se prépara à avancer dans le pays ; on fit une revue générale de l'armée, & on trouva qu'elle consistoit en 500 hommes de pied, en quinze cavaliers & six pieces de canon, & c'est avec ces forces si peu considérables qu'il entreprit la conquête d'un vaste Empire. On laissa 150 hommes & deux chevaux pour la défense de la Colonie, sous les ordres de Juan de Escalente, sur la valeur & la capacité duquel Cortez avoit une grande confiance.

Le Cacique de Zempoalla fournit 200 Tamenes ou Indiens accoutumés à porter des fardeaux, & destinés par Cortez à porter le bagage. Il vouloit donner aussi un gros corps de troupes ; mais le Général se contenta de 400 hommes forts & résolus, parmi lesquels il y en avoit environ cinquante de la principale Noblesse de la province. Il recommanda fortement au Cacique d'obéir à Escalente, Gouverneur de Vera-Cruz, qui ne manqueroit pas de le protéger pendant son absence, s'il se conduisoit à son égard comme il le devoit.

*Cortez se met en marche vers Tlascala.*

Au moment où les troupes se mettoient en marche, Escalente avertit le Général, que de la Vera-Cruz on voyoit une escadre qui avoit

fait des signaux de paix. Cet avis n'étoit pas à mépriser. En conséquence Cortez revint à la Colonie, & trouva à son arrivée qu'un des vaisseaux avoit jeté l'ancre, & que quelques hommes étoient descendus à terre & s'étoient approchés sans marquer aucune crainte. L'un de ces hommes étoit Notaire, & les autres des témoins de la notification qu'il faisoit à Cortez, que Francisco de Garay, Gouverneur de la Jamaïque, avoit, en vertu d'une commission du Roi, équipé une escadre de trois vaisseaux, avec 270 hommes d'équipage, sous les ordres d'Alonzo de Pinada, pour faire des découvertes, & qu'il avoit déjà pris possession des terres qui avoisinoient la riviere Panuco, où il se proposoit d'établir une Colonie environ à douze ou quatorze lieues à l'ouest. Garay demandoit qu'on ne formât pas d'établissement de ce côté. Cortez répondit qu'il ne connoissoit point les formalités de la Justice; mais que si le Capitaine vouloit lui accorder une entrevue, tout pourroit s'arranger d'une maniere utile au public, comme le devoient deux sujets du même Prince, obligés mutuellement d'étendre sa domination.

Le Notaire refusa de s'en aller avec cette commission, & insista d'un ton insolent pour qu'on lui donnât une réponse plus précise; alors Cortez le fit arrêter, ainsi que ses compagnons; il fit aussi prisonniers trois hommes de l'équipage; il les incorpora sans scrupule dans ses troupes, ainsi que le Notaire & ses compagnons. Ce renfort étoit considérable dans ce temps-là. Après cette opération, il s'en retourna à Zempoalla, s'embarrassant fort peu des entreprises de

Garay, & content de ce que ce n'étoit pas un armement envoyé par Velasquez pour déconcerter ses projets.

Il se mit à l'avant-garde avec un corps d'Espagnols; il y en avoit un d'Indiens à l'arriere-garde. La charge de l'artillerie étoit donnée aux plus forts des Tamenes, & le bagage réparti aux autres. Il traversa plusieurs villes qui appartenoient aux Montagnards. Par-tout il fut bien reçu, & on lui applanissoit tous les obstacles provenant de la rareté des provisions, de l'inclémence de la saison, des mauvais chemins, des montagnes, & des précipices. Le froid étoit excessif, la pluie presque continuelle, de sorte que les soldats n'ayant point d'abri, étoient obligés de marcher pour ne pas mourir de froid. Enfin on parvint au sommet des montagnes, au moment où les soldats perdoient l'espérance de pouvoir aller plus loin. Mais dès qu'ils apperçurent quelques villages à une petite distance, ils reprirent courage, & le repos qu'ils y goûterent leur fit bientôt oublier leurs travaux passés.

L'armée étoit alors sur les frontieres de Zocothlun, province grande & peuplée, dont le Cacique résidoit dans la capitale de même nom, située dans la vallée au pied de la montagne. Cortez le fit avertir de son arrivée par deux Zempoallans, & le Cacique l'invita à venir loger dans la ville. Cependant, quand il fut arrivé, les soldats furent assez indifféremment traités, ce qui prouva au Général qu'il l'avoit invité plutôt par crainte que par amitié. Lorsque le Cacique visita Cortez, il lui parut chargé par Monte-

zuma d'exagérer sa puissance pour effrayer les ennemis de ce Prince. Cortez pénétra ses desseins; mais il se contenta de répondre qu'il connoissoit assez le pouvoir de l'Empereur : » Mes intentions, ajouta-t-il, sont pacifiques; cependant je ne craindrois point toutes les forces du Mexique; un seul de mes soldats seroit capable de détruire toutes les armées de Montezuma. Je ne tirerai point mon épée, si on ne m'attaque point; mais lorsqu'une fois je l'ai tirée, je mets tout à feu & à sang; la Nature même me prodigue ses miracles, & le Ciel me prête sa foudre. Je viens pour abolir les sacrifices humains, & pour venger la cause d'un Dieu terrible, irrité par la barbare superstition & l'ignorante idolâtrie de Montezuma «.

L'impression que fit ce discours, fut sensible. Non seulement le Cacique donna aux soldats de meilleurs logemens & de meilleures provisions, mais il montroit du respect au moindre Espagnol, comme s'il lui étoit soumis. Que dire d'une poignée d'hommes qui se font passer pour des êtres surnaturels? Il s'éleva une contestation sur la route qu'il falloit prendre : le Cacique indiqua Cholula, parce que le pays étoit fertile, & que les habitans, plus disposés au commerce qu'à la guerre, ne leur disputeroient point le passage; & il le dissuada beaucoup de prendre le chemin de Tlascala, parce que ce peuple étoit d'un caractere violent & guerrier. Cependant les Indiens qui suivoient Cortez n'étoient pas de cet avis. Ils dirent que Cholula étoit une ville très-peuplée, que les habitans en étoient fins & traîtres, & qu'ordinairement elle

étoit remplie des troupes de Montezuma. Quant aux Tlascalans, ils assuroient qu'on n'avoit rien à en craindre, sur-tout depuis l'alliance contractée avec les Zempoallans & les Totonaques, & qu'ils faisoient une guerre continuelle à Montezuma. Le Général aimant mieux se fier à des amis éprouvés, qu'au Cacique qui lui avoit vanté la puissance de Montezuma, ordonna à l'armée de prendre la route de Tlascala, sur les frontieres de laquelle on arriva bientôt. Cortez s'arrêta dans une ville appelée *Xacozango*, parce qu'il apprit que la province étoit en armes; mais il tint son dessein secret, parce qu'il vouloit s'instruire plus particuliérement de la force & de la disposition du peuple.

Cortez apprit que la province de Tlascala étoit très-peuplée & très-considérable, puisque ses frontieres s'étendoient environ cinquante lieues. Le pays étoit montagneux, les villes bâties sur des éminences d'un accès difficile, & les habitans braves, hardis, & accoutumés à la guerre. D'abord le Gouvernement avoit été monarchique; mais l'esprit indépendant des Tlascalans ne pouvant se soumettre à un seul particulier, ils secouerent le joug, & après avoir vécu quelque temps dans une espece d'anarchie, ils formerent une République gouvernée par un Sénat & des Magistrats dont la jurisdiction étoit bornée à certaines villes.

Cette République étoit alors au plus haut point de sa gloire. Depuis plusieurs années elle avoit bravé toute la puissance de Montezuma, & elle avoit établi sa liberté sur des fondemens solides, après avoir formé plusieurs alliances avec les provin-

ées voisines pour leur défense mutuelle. Les Tlascalans étoient sur-tout strictement confédérés avec les Otomies, peuple qu'on regardoit comme sauvage même dans ce pays barbare, fier à la guerre, & cruel dans ses victoires.

*Cortez envoie des Ambassadeurs à la République des Tlascalans.*

Ces informations le déterminerent à envoyer une ambassade aux Tlascalans, pour demander le passage sur les terres de la République. Il choisit pour cette commission des Nobles Zempoallans, qui avoient donné l'avis de prendre ce chemin, afin que leur témoignage, joint à leur crédit, fît plus aisément réussir la négociation. Quatre de ces Nobles, bien instruits par Cortez, partirent pour remplir cette commission avec toutes les marques d'Ambassadeurs parmi les Indiens. Ils arriverent à Tlascala, & furent logés dans le Calpisca, où étoient les appartemens destinés pour les Ministres étrangers. Le lendemain ils furent admis à l'audience du Sénat.

Les Membres de cette Assemblée étoient assis dans des chaises basses, faites d'une seule piece de bois, appelées *Yopales*. Lorsque les Ambassadeurs entrerent, les Sénateurs se leverent, les reçurent avec une politesse réservée & beaucoup de gravité. Après avoir fait agréer au Sénat l'hommage de leur respect, les Zempoallans furent lentement conduits au milieu de la salle ; ils se mirent à genoux, & demanderent la permission de parler. Lorsqu'on le leur eut permis, l'Orateur de l'ambassade s'exprima ainsi, si on en croit Antonio de Solis : « Noble République,

*Discours des Ambassadeurs*

» puissans & vaillans Tlascalans, le Cacique de » Zempoalla, & les Seigneurs des montagnes » vos amis & confédérés, vous envoyent la santé,

Sect. IV.
*Hiſtoire de l'Amérique.*

» & vous ſouhaitent une moiſſon abondante, ainſi » que la mort de vos ennemis. Ils m'ont chargé » de vous apprendre que des hommes invin- » cibles ſont arrivés chez eux de l'Eſt; il ſemble » que ce ſont des Divinités. Ils voguent ſur la » mer avec de grands palais, & commandent » au tonnerre & à la foudre, les armes parti- » culieres du Ciel. Ils adorent un Dieu ſupé- » rieur à tous les nôtres, qui déteſte la tyrannie » & abhorre les ſacrifices de ſang humain. Leur » Capitaine eſt Ambaſſadeur d'un très-puiſſant » Monarque, qui, par des motifs de piété, l'a » envoyé pour réformer les abus de ce pays, » nous faire connoître le vrai Dieu, & nous dé- » livrer de l'oppreſſion, de la tyrannie & de la » cruauté du ſanguinaire Montezuma. Il a déjà » retiré nos provinces de ſa domination, & nous » fait jouir de toute liberté. Il demande la per- » miſſion de traverſer les terres de la Républi- » que pour aller à Mexico, & pour ſavoir en » quoi le Tyran peut vous avoir offenſés, afin de » réunir vos griefs à ceux des autres provinces, » & les faire redreſſer tous à la fois. Nous con- » noiſſons ſa valeur, ſa juſtice, ſa générosité & » ſes intentions pacifiques, & nous venons au » nom des Caciques vos Alliés, pour vous prier » de vouloir bien recevoir ces étrangers comme » leurs amis & leurs bienfaiteurs. De la part » du Capitaine, nous vous aſſurons que ſes diſ- » poſitions pour la République ſont amicales, » qu'il ne demande qu'un libre paſſage à travers » vos terres, après que vous ſerez convaincus » de ſa bonne volonté, & que ſes armes ne » ſont que les inſtrumens de la juſtice, de la

» raiſon & de la Religion ; qu'il eſt doux & » bon naturellement, & qu'il n'eſt terrible que » pour ceux qui l'offenſent «. Après avoir parlé ainſi, les quatre Ambaſſadeurs ſe retirerent à leurs places, & le plus ancien des Sénateurs leur répondit : » Que la propoſition des Zempoallans & des Totonoques étoit agréable à la » République ; mais que la réponſe à faire au » Capitaine des étrangers exigeoit une mûre dé» libération «. Les Ambaſſadeurs ſortirent, & furent conduits au Calpiſca, pendant que les Sénateurs examinoient s'il falloit ou non accorder le paſſage aux Eſpagnols.

*Diviſions dans le Sénat.*

Cet article diviſa bientôt les opinions, & donna lieu à de vives diſputes. Quelques-uns vouloient qu'on attaquât les étrangers & qu'on les exterminât comme ennemis du pays en général ; d'autres étoient d'avis qu'on leur accordât leur demande, & que par des politeſſes & des amitiés on les attachât à la République. Enfin un troiſieme parti prenoit le milieu des deux autres, & vouloit qu'on ne les troublât point dans leur marche, pourvu qu'ils n'entraſſent pas dans les Etats de Tlaſcala.

Après de grandes altercations, Magiſcatzin, un des plus anciens Sénateurs, qui jouiſſoit d'une grande conſidération, demanda qu'on l'écoutât. Il rappela une tradition qui leur venoit de leurs ancêtres, & la révélation de leurs Prêtres d'après leſquelles il devoit venir de l'Eſt une race d'hommes invincibles, d'une origine divine, & qui diſpoſeroient des élémens pour ſoumettre tout le pays. Il compara la reſſemblance de ces hommes divins à celle des étran-

SECT. IV. *Histoire de l'Amérique.*

gers, la maniere dont ces derniers disposoient des élémens. Il parla des prodiges, des oracles, & des signes extraordinaires qui depuis quelque temps frappoient leurs yeux & leurs oreilles, qui avoient épouvanté les Mexicains, & sembloient annoncer quelque événement important. Il conclut de là qu'il étoit téméraire de s'opposer à une force protégée sans doute par le Ciel, & à des hommes que les Tabascans avoient malheureusement éprouvé être invincibles. Ensuite il balança les dangers d'un refus, contre les avantages qui devoient résulter d'une conduite plus douce, & termina en disant qu'il étoit d'avis qu'on accordât un libre passage, & qu'on donnât aux étrangers toutes les marques d'honneur & de respect à la disposition de la République.

L'opinion de ce sage fut beaucoup applaudie, & tout le Sénat alloit l'adopter, lorsque Xicotencal, jeune Sénateur plein d'esprit, de chaleur & de bravoure, se leva & répondit en ces termes :

*Discours d'un jeune Sénateur nommé* Xicotencal.

» Les cheveux blancs ne sont pas toujours infaillibles, parce qu'ils penchent toujours plus » vers des mesures pacifiques que vers des entreprises hardies. J'ai pour l'autorité & l'opinion de Magiscatzin tout le respect que je » dois ; mais si vous considérez mon âge & ma » profession, vous ne vous étonnerez pas si j'ai » moins de prudence que de témérité. Lorsque nous parlons de guerre, nous sommes souvent trompés par ce que nous appelons prudence, car ce qui ressemble à la peur n'est » pas une vertu, mais une passion. Il est vrai

» que nous ſommes dans l'attente de ces vain-
» queurs orientaux que nos prophéties nous an-
» noncent, & qu'il ſemble que ces prophéties
» vont s'accomplir. Je n'ai point l'intention de
» décréditer une tradition que ſon antiquité rend
» reſpectable; mais dites-moi, je vous prie,
» qui eſt-ce qui nous aſſure que les étrangers
» qui ſont ici ſont les mêmes que ceux que
» nous attendons? Eſt-ce la même choſe de
» venir de l'Eſt, ou des régions céleſtes que nous
» regardons comme la patrie du ſoleil? Les ar-
» mes à feu, & ces grands vaiſſeaux que vous
» appelez des palais de mer, peuvent être l'effet
» de l'induſtrie humaine, que nous admirons
» parce que nous ne les connoiſſons pas. Que
» ſait-on? c'eſt peut-être l'illuſion de quelque
» enchantement qui ſéduit nos yeux. Tout ce
» qu'ils ont fait à Tabaſco ſe borne à avoir défait
» une armée plus nombreuſe que la leur. Comment
» peut-on trouver ces ſuccès ſi merveilleux à Tlaſ-
» cala, où tous les jours nous faiſons des choſes plus
» extraordinaires? La douceur qu'ils ont témoi-
» gnée aux Zempoallans pourroit-elle ne pas être
» un artifice pour gagner ce peuple? Au moins
» il ſemble que cette douceur ſuſpecte cache un
» poiſon ſecret, d'après ce que nous ſavons
» de leur orgueil, de leur avarice, & de leur
» ambition. Ces hommes (ſi ce ne ſont point des
» monſtres vomis ſur nos côtes par la mer) pil-
» lent les peuples, vivent à diſcrétion chez eux,
» ne ſuivent pour loix que leur ſeule volonté,
» jouiſſent de tous les plaiſirs de notre pays,
» mépriſent nos conſtitutions, & s'efforcent d'in-
» troduire des innovations également dange-

SECT. IV. *Histoire de l'Amérique.*

» reuses pour la Religion & le Gouvernement.
» Ils renversent nos temples, comme ils ont
» fait à Zempoalla, brisent nos autels & blas-
» phement nos Dieux; & on appelle cette race
» céleste! .... Si les Zempoallans & les To-
» tonoques les ont reçus comme amis, c'est
» parce qu'ils n'ont pas consulté notre Républi-
» que; ainsi nous ne sommes pas obligés de
» faire comme eux. Ils ont agi sans aucune ré-
» flexion, ce qui doit les faire punir comme pré-
» somptueux. Ces prodiges que Magiscatzin a
» décrits avec tant de pompe, nous avertissent
» plutôt de traiter ces étrangers en ennemis,
» comme des avant-coureurs du malheur & de
» la misere. Ainsi mon avis est que nous as-
» semblions nos forces, & que d'un seul coup
» nous exterminions ces étrangers, puisqu'ils
» viennent se livrer à nous; & que cette puni-
» tion donnant un nouvel éclat à la réputaion
» de nos armes, le monde apprenne que ce n'est
» pas la même chose d'être immortel a Tabasco,
» & invincible à Tlascala (*a*) «.

Le discours de Xicotencal fut reçu avec les plus grands applaudissemens, & eut bientôt effacé l'impression qu'avoit faite sur les esprits l'avis prudent de Magiscatzin. Il convenoit mieux à l'humeur guerriere de ce peuple rempli de feu, d'esprit & de courage; en conséquence il fut

(*a*) Antonio de Solis à copié ce discours comme remarquable par l'éloquence qui y regne; le Lecteur est le maître d'adopter ou non ce jugement de l'Historien Espagnol; mais rien ne donne mieux l'idée du caractere guerrier des Tlascalans.

*La République déclare la guerre à Cortez.*

approuvé comme plus honorable. Il fut arrêté que Xicotencal assembleroit un corps de troupes pour essayer la force des étrangers, sans engager ou exposer toutes les forces de la République. Si l'ennemi étoit battu, la réputation de la République devenoit plus brillante; si au contraire les Espagnols étoient vainqueurs, les Tlascalans demandoient la paix, & rejetoient tout le blâme de la rupture sur les Otomies dont on connoissoit la férocité.

D'après cette détermination, on retint les Ambassadeurs Zempoallans, ce qui fit soupçonner à Cortez qu'ils n'avoient pas été bien reçus. Après les avoir attendus huit jours, il se mit en marche pour s'approcher de Tlascala. Son armée passa en bon ordre une forte muraille qui joignoit deux montagnes, & qui avoit été construite avec beaucoup de peine par les anciens habitans, pour se mettre à l'abri des invasions de leurs ennemis. Il fut heureux pour Cortez que les Tlascalans n'eussent point pensé à défendre ce poste; mais ou bien ils aimoient mieux combattre dans une plaine ouverte, ou bien peut-être ne l'attendoient-ils pas si tôt. Il n'eut pas fait beaucoup de chemin au delà de cette muraille qu'il apperçut un parti de Tlascalans ornés de plumes, ce qui signifioit qu'il y avoit une armée en campagne. Il le fit chasser par un détachement de six chevaux, ce qui l'obligea à se joindre à un autre corps. Cortez renforça son petit détachement, qui chargea l'ennemi avec tant de vigueur, qu'il commençoit à se retirer, lorsque cinq mille Tlascalans sortirent avec de grands cris de derriere des buissons où

ils s'étoient cachés au moment où l'infanterie Espagnols arrivoit pour soutenir la cavalerie.

*Sect. IV. Histoire de l'Amérique.*

Les Barbares commencerent l'attaque avec une fureur incroyable; mais ils furent si déconcertés par les armes à feu, qu'ils se retirerent en confusion; ensorte que les Espagnols en firent un grand carnage. Cortez soupçonna que ce n'étoit pas là toute l'armée ennemie, & que cette fuite cachoit peut-être quelque stratagême pour l'attirer dans une embuscade. En conséquence il réunit ses troupes, & marcha avec la plus grande précaution & en ordre de bataille jusque sur une éminence, d'où il découvrit toute l'armée des Tlascalans, composée d'environ quarante mille hommes de différentes nations, commandés par Xicotencal, Général de la République.

L'expérience que les Espagnols avoient faite à Tabasco les empêcha d'être effrayés d'une armée aussi nombreuse. Ils descendirent la montagne avec beaucoup de tranquillité, se formerent dans la plaine, dresserent leurs batteries sans désordre & sans confusion & se disposerent à attaquer les Tlascalans, persuadés qu'ils remporteroient la victoire.

*Cortez défait les Tlascalans dans plusieurs batailles.*

Xicotencal avoit disposé son armée de maniere à environner les Espagnols. Lorsque le signal fut donné, les deux extrémités de la ligne se réunirent avec une diligence incroyable, & les Espagnols furent aussi-tôt assaillis de tous côtés d'une grêle de fleches & de pierres. Cortez ne fut pas effrayé; il connoissoit la supériorité de ses armes à feu sur celles des Indiens, & il fit serrer les rangs, pour essayer les effets de ses piques & de ses épées. A cet égard les forces des Indiens

Indiens n'étoient pas égales. Ils combattoient avec beaucoup de courage & d'impétuosité, mais ils tomboient par monceaux sous les coups des epées Européennes & des canons. Leur politique étoit de cacher leurs tués & leurs blessés ; le grand nombre qu'ils eurent à enlever appaisa leur furie, & ils se retirerent à une grande distance, mais toujours en combattant.

Cortez avoit été forcé de former sa troupe en bataillon carré. Il consulta ses Officiers, pour savoir s'il ne falloit pas avancer jusqu'à un endroit où il pût étendre sa ligne, & combattre avec plus d'avantage. L'armée ayant approuvé cet avis, Cortez la rangea sur une colonne, fondit comme un torrent sur l'ennemi, &, après un combat opiniâtre, le rompit & le mit en fuite ; sur-tout par le moyen de ses chevaux, que les Tlascalans voyoient avec autant de frayeur que d'admiration.

Dans la poursuite, un cavalier, nommé *Nicron*, s'étant trop avancé, fut fait prisonnier. Les Tlascalans tuerent le cheval, lui couperent la tête, la placerent au bout d'une lance, & la porterent en triomphe au Sénat. Nicron fut délivré par ses camarades. Ce petit avantage encouragea les Indiens ; ils se rallierent & renouvelerent l'attaque avec plus de vigueur encore ; & si elle avoit duré, il est indubitable que plusieurs Espagnols auroient péri ; mais heureusement Xicotencal fit sonner la retraite, parce qu'il vit que la plupart de ses Officiers avoient été tués, & qu'il craignoit de ne pouvoir diriger seul, à son gré, cette multitude de soldats. Ainsi les Espagnols resterent maîtres du champ de bataille.

Les Indiens réclamerent aussi la victoire, sous prétexte qu'ils n'avoient pas été complétement défaits, & qu'ils avoient pris un cheval, qui leur paroissoit une conquête inestimable. Ils admirerent beaucoup la tête de cet animal, & la sacrifierent ensuite à leurs Dieux avec une grande pompe. Cependant la perte qu'ils avoient soufferte étoit considérable, quoiqu'on ne pût pas la calculer, parce qu'ils emportoient avec soin les morts & les blessés. Cortez ne perdit qu'un cheval, & il eut neuf soldats blessés, mais si légérement, qu'ils ne suspendirent leur service que peu de jours.

Les chemins étant libres, Cortez marcha à un village sur la route de Tlascala. Il en prit possession sans rencontrer d'obstacle, & il y fit rafraîchir ses soldats. L'ennemi y avoit laissé une grande quantité de provisions; mais il étoit certain qu'il disputeroit l'entrée de Tlascala, & que la République ne se croyoit pas encore vaincue. La mort de tant d'Officiers & de Caciques causa de vifs débats dans le Sénat: Xicotencal eut cependant encore la majorité des suffrages; il fut arrêté qu'on risqueroit encore une bataille, malgré les cris du parti de Magiscatzin, qui se plaignoit de l'orgueil & de la témérité de Xicotencal.

Celui ci, d'un autre côté, cherchoit à encourager ses compatriotes, en leur parlant de la tête du cheval. Il demanda un renfort, & promit avec tant d'assurance de rendre bon compte des Espagnols, que le Sénat étoit disposé à lui accorder tout ce qu'il demandoit, lorsqu'un Cacique auxiliaire arriva avec 10000 hommes. Ce

secours flatta d'autant plus la République, qu'elle ne l'attendoit point.

Cortez vouloit faire des propositions de paix ; mais aucun des Zempoallans ne voulut se charger d'aller les porter. Leurs compatriotes s'étoient sauvés de la prison où ils étoient retenus, & ils avoient appris que les Tlascalans se proposoient de les sacrifier à leurs Dieux. Cette nouvelle s'étoit répandue, & personne ne se soucioit de courir un semblable danger. En conséquence Cortez s'avança à la tête d'un détachement, s'empara de plusieurs villages, & revint au camp chargé de provisions, & avec un grand nombre de prisonniers. Ceux-ci lui dirent que Xicotencal étoit campé à environ deux lieues, qu'il recrutoit son armée, & que dans un ou deux jours elle seroit encore plus nombreuse que la premiere.

Il étoit clair que si la victoire devoit suivre le parti le plus nombreux, les Espagnols seroient vaincus ; cependant Cortez renvoya les prisonniers, en disant : » Je veux contribuer à augmenter l'armée de Xicotencal, pour faire voir à la République que je ne crains point toutes ses forces «. Ces paroles donnerent aux Indiens l'idée la plus extravagante de la valeur & de la générosité des Espagnols, & cette opinion ne leur fut pas inutile pour leurs opérations ultérieures. D'ailleurs, par ce moyen, Cortez augmentoit ses propres forces, puisqu'il étoit dispensé de faire garder les prisonniers. Il choisit parmi ces Indiens les quatre plus intrépides, & les chargea de dire à Xicotencal, qu'il étoit très-affligé de la perte que la République avoit souf-

ferte, mais que c'étoit le Sénat qui avoit déclaré la guerre à des étrangers qui n'avoient que des intentions pacifiques ; que cependant Cortez vouloit bien accorder la paix, mais à condition que l'armée feroit licenciée, à moins que Xicotencal ne voulût pouffer fa vengeance jufqu'à ce qu'enfin la République fût détruite, afin que la mémoire des malheurs des Tlafcalans épouvantât toutes les nations voifines.

Cortez croyoit que ce meffage intimideroit le Général Indien ; mais il fit un effet tout contraire. Il l'irrita fi fort, qu'il fit mutiler les meffagers, & les renvoya pour répondre que Cortez le verroit fur le champ de bataille au lever du foleil ; qu'il vouloit le prendre lui & tous fes foldats vivans, pour les immoler aux Dieux de la République ; qu'il lui donnoit cet avis afin qu'il fe préparât, parce qu'il n'étoit pas accoutumé à diminuer la gloire de fes victoires en attaquant des ennemis défarmés.

Les deux Généraux s'étant ainfi irrités l'un l'autre par de femblables menaces, firent tous leurs préparatifs pour tenir leur parole, & rendre la bataille décifive. Cortez fit une garde très-exacte pendant la nuit, & dès le matin il s'avança à une lieue & demie vers un pofte avantageux, où il réfolut d'attendre les Tlafcalans, dans une difpofition que l'expérience du dernier engagement lui indiqua comme la meilleure.

Ses flancs étoient fortifiés par l'artillerie. Il fixa les coups qu'on devoit tirer, & la diftance qu'on devoit obferver entre chaque décharge, pour la rendre plus meurtriere. Tout fut prévu ; enfuite Cortez fe mit à la tête de la cavalerie, afin qu'il

pût tout voir & secourir à temps ceux qui seroient trop pressés, & tourner avec plus de facilité autour de ses troupes.

Peu de temps après, l'avant-garde Indienne parut, & les coureurs avertirent que l'armée qui sembloit devoir couvrir tout le pays, étoit en mouvement. En effet, elle étoit composée de 50000 hommes. C'étoient toutes les forces de la République unies à celles de ses Alliés. L'aigle d'or de Tlascala, qu'on ne portoit que dans les occasions extraordinaires, fut déployée, & tout annonçoit que la journée seroit sanglante; le sort de la République en dépendoit.

Lorsque l'armée des Indiens fut à une certaine distance, l'artillerie foudroya leurs rangs d'une telle sorte, qu'ils s'arrêterent, & sembloient agités à la fois par la honte, la crainte & le ressentiment. Le dernier ayant prévalu, ils s'avancerent sans ordre, & furent accueillis par une volée de mousqueterie & d'arquebusades; ce qui les arrêta encore, incertains s'ils devoient ou non abandonner le champ de bataille.

Xicotencal, témoin de tous ces mouvemens, ranima le courage de ses troupes par son éloquence & par son exemple, & il les porta à un tel désespoir, qu'ils se poussoient l'un l'autre à la mort. Les derniers rangs pressoient les premiers avec tant de violence, qu'ils rompirent les Espagnols & les Zempoalians, & que Cortez eut besoin de toute sa capacité pour les rallier & pour soutenir un choc si furieux. Il voloit de tous côtés, exhortoit, supplioit, & rappeloit ses anciennes victoires. Enfin les soldats reprirent leurs esprits, & firent un carnage effroyable. Cortez,

avec sa cavalerie, chassoit tout devant lui, & commençoit à rompre les rangs, lorsqu'un accident le priva de l'honneur d'avoir gagné par sa seule valeur une victoire complette.

On vit tout-à-coup l'armée ennemie dans la plus grande confusion. Leurs troupes se divisoient, jusqu'à ce qu'enfin l'arriere-garde se retira en désordre, & laissa à ceux qui combattoient, la liberté de se sauver par la fuite. Cortez soupçonna quelque stratagême, & ne poursuivit qu'avec précaution; mais il fut bientôt par les prisonniers, que le fier Xicotencal avoit insulté un de ses plus puissans Alliés; que ce Cacique irrité retiroit ses troupes qui formoient la plus grande partie de l'armée; ce qui avoit forcé Xicotencal à abandonner aux Espagnols le champ de bataille & la victoire. Le carnage qui avoit précédé cet accident étoit si considérable, qu'il est probable que ce fut un bonheur pour la République que ce Cacique se retirât. Elle conserva ainsi un grand nombre de sujets, qui sans doute auroient succombé sous les efforts de la discipline & du courage réglé des Espagnols.

Ceux-ci n'eurent qu'un soldat tué, & vingt légérement blessés; ainsi leur triomphe étoit complet; cependant les soldats étoient mécontens, & honteux d'avoir été rompus & mis en désordre par ces Barbares. Ils en étoient si affligés, qu'ils rentrerent dans leurs quartiers tristes & abattus, comme s'ils avoient été défaits. Ce découragement donna lieu à une espece de soulévement; ils s'accusoient l'un l'autre d'être la cause de leur malheur, & en rejetoient sur-tout la faute sur Cortez, ajoutant qu'ils ne vouloient plus se sa-

erifier pour lui, qu'ils alloient s'en retourner à Vera-Crux, & qu'ils le laisseroient seul suivre les projets de son ambition.

*Cortez appaise une sédition parmi ses soldats.*

Dès que Cortez fut averti de cette mutinerie, il assembla l'armée; & après avoir fait placer à côté de lui les plus mécontens, il rendit compte de l'état des affaires, & demanda les conseils & les avis de tous. Il représenta qu'il y avoit tout à espérer si on avançoit, & tout à craindre si on tentoit de se retirer. Il peignit avec des couleurs si vives la honte d'abandonner les fruits de tant de victoires glorieuses; enfin il parla si bien, que les murmures cesserent, & un des plus mutins dit tout haut à ses compagnons : » Le Général nous dit ce qu'il faut faire, lorsqu'il ne » nous demande que notre avis; il n'est pas possible de nous retirer sans risquer nos espérances, notre gloire, & nos vies «. Tous convinrent que le Général avoit raison, & il fut résolu, avec des acclamations universelles, de poursuivre l'entreprise.

Il n'en étoit pas de même à Tlascala, où régnoient le désordre, la confusion & l'épouvante. La seconde défaite y avoit répandu la consternation. Le peuple demandoit la paix à grands cris, & les Nobles seuls ne pouvoient point continuer la guerre. Les plus timides vouloient se retirer avec leurs familles dans les montagnes; les plus superstitieux regardoient les Espagnols comme des Divinités, & soutenoient qu'il falloit les adorer. Les plus courageux disoient qu'il falloit risquer encore un engagement, & les plus prudens étoient d'avis qu'on gagnât les Espagnols par la douceur & la soumission, puisqu'ils ne

SECT. IV. *Histoire de l'Amérique.*

*Les Tlascalans consultent les Magiciens, & sont encore défaits.*

pouvoient être vaincus ni par le nombre ni par la valeur. Le résultat de tous ces débats fut que les Espagnols n'étoient pas des Dieux; mais que leurs actions étoient si surnaturelles, qu'il falloit avoir recours aux Magiciens. Ces sages furent appelés, & dirent qu'après avoir bien étudié d'où pouvoit venir la supériorité de ces étrangers, ils croyoient l'avoir découvert. Ils sont, dirent-ils, les enfans du Soleil, produits par son action sur la terre de l'Orient; leur force extraordinaire vient de la présence de leur pere, qui les rend immortels tant que ses rayons brillent sur eux; mais lorsqu'il s'en retourne à l'ouest, ses enfans restent foibles, abattus comme l'herbe des champs, & réduits à la condition des autres hommes: en conséquence il faut les attaquer la nuit, & les détruire avant le lever du soleil.

La sagesse de ces Magiciens étoit connue; ainsi il n'est pas étonnant que le Sénat adoptât leur avis, sur-tout lorsqu'il se rapportoit à l'opinion particuliere des Membres. On envoya ordre aussi-tôt à Xicotencal de commencer l'attaque après le coucher du soleil, & de détruire les étrangers avant le retour de la lumiere. Le Général, soit qu'il ajoutât foi ou non aux prédictions des Magiciens, se prépara à obéir avec d'autant plus d'empressement, qu'il ne désiroit que combattre pour se venger de ses dernieres disgraces. Il choisit un corps de dix mille hommes d'élite, & s'avança sans bruit vers les retranchemens des Espagnols; mais Cortez étoit sur ses gardes. Les sentinelles ayant donné l'alarme, on se disposa sans bruit à bien recevoir l'ennemi. On laissa approcher les Indiens jus-

qu'à la portée du canon, sans leur faire voir qu'on les avoit découverts ; mais alors une décharge générale de l'artillerie & de la mousqueterie fit un carnage épouvantable, & prouva à Xicotencal que les Magiciens n'étoient que des imposteurs. Cependant il ne pensa qu'à encourager ses troupes. Les Indiens donnerent l'assaut en trois endroits différens, & tout le corps des Tlascalans fondit sur les défenses des Espagnols. Ils firent des efforts de valeur incroyables ; voyant qu'ils ne pouvoient forcer les retranchemens, ils montoient sur les épaules les uns des autres, escaladoient ainsi les murailles, & ne prenoient pas garde à la mort de ceux qui les avoient précédés, jusqu'à ce qu'enfin ils subissent le même sort. Pendant plusieurs heures le combat dura avec cet acharnement. Enfin Xicotencal, convaincu par le carnage de ses troupes, que plus il resteroit, plus il avanceroit la destruction de son armée, fit donner le signal de la retraite.

Cortez s'en étant apperçu, détacha un petit corps pour harasser leur arriere-garde, & il donna à chacun de ses soldats de petites sonnettes, qui, par le bruit qu'elles faisoient, & que les Indiens n'avoient jamais entendu, augmenterent la terreur qui s'étoit emparée d'eux. Dans cette poursuite, un grand nombre d'Indiens périrent encore, & cette victoire complette ne couta à Cortez qu'un Zempoallan tué. Ce Général la regarda comme miraculeuse, lorsqu'il vit la multitude incroyable de dards & de fleches qui étoient restés dans les retranchemens.

*Ils désirent la paix ; mais Xicotencal veut continuer les hostilités.*

Lorsqu'on fut convaincu à Tlascala que les Magiciens n'étoient que des imposteurs, le décou-

ragement devint général. Les Espagnols étoient à l'épreuve de la force & de la ruse, invincibles la nuit comme le jour. Le peuple demanda absolument la paix; la Noblesse étoit mécontente & divisée, & les Sénateurs honteux gardoient un profond silence. Les Magiciens furent punis comme s'ils étoient la cause de leurs dernieres infortunes : deux ou trois des principaux furent sacrifiés aux autels pour appaiser l'indignation de leurs Dieux, qui répandoient sur la République tant de calamités; & les autres, après avoir été sévérement réprimandés, furent livrés au mépris public. La majorité aspiroit à la paix, & applaudissoit à la prudence & à la prévoyance de Magiscatzin, qui avoit prédit tout ce qui étoit arrivé. Les plus incrédules même commençoient à croire que les Espagnols étoient les êtres célestes dont leurs Prophetes faisoient mention. On envoya des ordres à Xicotencal de suspendre les hostilités & de se tenir sur la défensive, jusqu'à ce qu'on lui notifiât la derniere résolution du Sénat, & le succès des négociations de paix qu'il se proposoit d'entamer.

Xicotencal refusa d'obéir à cet ordre, disant qu'il formoit avec ses soldats le vrai Sénat; qu'il vouloit soutenir l'honneur de la République, puisque ceux qu'on appeloit *les Peres de la patrie* l'abandonnoient si lâchement. Le malheur l'avoit presque rendu fou. Il résolut de donner un autre assaut la nuit suivante; mais il s'y prépara avec des précautions qu'il n'avoit pas accoutumé de prendre.

Ayant observé que les paysans des environs portoient des provisions au camp des Espagnols,

& qu'ils les échangeoient pour des grains de colliers, de petits grelots & d'autres merceries, il fit prendre à quarante soldats l'habit des paysans, & les envoya à Cortez chargés de perles, d'oiseaux & d'autres provisions. Il leur ordonna de bien examiner la nature & la force des retranchemens, & l'endroit où ils pourroient être forcés le plus aisément. Ce stratagême prouve suffisamment que ce Barbare avoit la sagacité & le vrai génie militaire, quoique son dessein ne réussît pas. La curiosité de ces espions ayant fait naître des soupçons, ils furent arrêtés & mis à la torture, jusqu'à ce qu'ils avouerent le projet de leur Général, & que la nuit il devoit venir donner un autre assaut à la tête de 20,000 Tlascalans, en différens endroits du camp, & notamment à ceux qu'il auroit appris être les plus foibles.

Cortez, qui étoit malade, donna les ordres nécessaires pour se préparer à se défendre. Il délibéra ensuite sur la punition qu'on devoit infliger aux espions. On fit couper les mains ou les doigts à quatorze des plus opiniâtres, & il les renvoya ainsi à Xicotencal, en lui faisant dire qu'il n'avoit qu'à envoyer de nouveaux émissaires pour examiner les fortifications, & qu'on attendoit avec impatience l'assaut qu'il promettoit.

L'armée Indienne, qui étoit en pleine marche, fut arrêtée par ce sanglant spectacle. Xicotencal fut sur-tout affligé de ce que Cortez avoit découvert son stratagême, qui seul formoit toutes ses espérances. Il crut que le Général Espagnol connoissoit les plus secretes pensées des hommes, & au moment où il s'efforçoit de chasser cette

Sect. IV.
*Histoire de l'Amérique.*

*Le Sénat punit la désobéissance de ce Général.*

pensée de son esprit, des Ambassadeurs vinrent de la part du Sénat le sommer de remettre le commandement, à cause de son insolence & de sa désobéissance. On défendit à tous les Officiers, sous peine de mort, de lui obéir. Cet accident, qui suivit de si près la découverte de son stratagême, rompit tout à coup la résolution de Xicotencal, & disposa singuliérement l'armée à finir une guerre si malheureuse. Les soldats se disperserent & s'en retournerent à Tlascala, laissant leur Général seul avec ses amis, se disposer à répondre au Sénat de sa désobéissance.

*Et demande la paix à Cortez.*

Cependant les Espagnols attendoient toujours l'ennemi. Toute la nuit ils resterent sous les armes, n'osant pas prendre un instant de repos; mais leurs coureurs vinrent dès le matin annoncer que les Tlascalans s'étoient éloignés à une grande distance. Le troisieme jour ils apprirent avec beaucoup de joie que ces Indiens avoient rompu leur camp, & ces nouvelles furent confirmées presque sur le champ par l'arrivée de plusieurs Ambassadeurs qui venoient demander la paix au nom du Sénat. Ces Ministres chercherent à excuser la conduite de la République, en rejetant tout le blâme de la guerre sur les Otomies & autres nations guerrieres que le Sénat n'avoit jamais pu retenir.

Quoique Cortez sût bien à quoi s'en tenir sur cet article, il ne témoigna aucun ressentiment. Il chargea ces Ambassadeurs de dire de sa part au Sénat, que les propositions de paix lui étoient très-agréables, & que pour lui donner une preuve de sa douceur, il n'écouteroit point les conseils de la vengeance, & ne se condui-

roit pas à ſon égard comme un vainqueur; que cependant, avant de contracter aucun engagement, il vouloit voir ſi le Sénat perſévéreroit dans le déſir de mériter l'amitié des Eſpagnols ; qu'il s'occuperoit pendant cet intervalle à appaiſer ſes Capitaines, & à les engager à retenir leur juſte indignation ; enfin, qu'il laiſſoit au Sénat à décider lui-même de ſon ſort; qu'il pouvoit obtenir ſon pardon, ou bien recevoir le coup qui mettroit fin à jamais à l'exiſtence de la République de Tlaſcala.

Par cette réponſe ferme, Cortez avoit l'intention d'humilier l'orgueil du Sénat, & particuliérement des amis de Xicotencal, qui étoient d'une inſolence démeſurée, parce qu'ils croyoient que les Eſpagnols ne conſentiroient à la paix que lorſqu'ils ſeroient très-affoiblis. Il vouloit auſſi que la nouvelle de ſes victoires pût parvenir à Mexico, pour ſavoir l'effet qu'elle produiroit ſur la Cour de Montezuma, ce qui devoit régler ſa conduite à l'égard de la République.

Ces meſures prouvent la prévoyance du Héros Eſpagnol. Tout ce qu'il attendoit arriva. Montezuma, qui, par de nombreux émiſſaires, ſavoit tout ce qui ſe paſſoit à Tlaſcala, étoit ſi étonné de tout ce qu'on lui rapportoit de Cortez, qu'il réſolut de lui envoyer une ambaſſade pour le complimenter ſur les conquêtes qu'il avoit faites, & pour l'engager à ne pas approcher plus près de ſa capitale. Les Ambaſſadeurs avoient particuliérement l'ordre de traverſer, autant qu'ils le pourroient, les négociations de paix entre les Eſpagnols & les Tlaſcalans.

Cinq Mexicains de la premiere qualité furent

SECT. IV. *Histoire de l'Amérique.*

chargés de cette commiſſion, & arriverent au camp peu de temps après le départ des Ambaſſadeurs du Sénat. Cortez les reçut avec beaucoup d'égards, les écouta très-attentivement, & remercia Montezuma pour le préſent qu'il lui envoyoit; mais il différa de répondre aux autres objets, juſqu'à ce qu'il eût occaſion de voir les Miniſtres des Tlaſcalans. Cette précaution eut des ſuites plus importantes que le Général ne l'imaginoit; car les Mexicains ne furent pas long-temps au camp Eſpagnol ſans ébruiter toutes leurs inſtructions par la maniere indiſcrete & maladroite dont ils faiſoient des queſtions ſur les négociations entamées avec la République.

*Xicotencal eſt nommé Ambaſſadeur auprès de Cortez pour négocier la paix.*

Cependant le Sénat donnoit ſans ceſſe des preuves du déſir qu'il avoit de gagner l'eſtime & l'amitié des Eſpagnols. Il les fourniſſoit abondamment de toutes ſortes de proviſions aux dépens de la République, & il étoit expreſſément défendu à ceux qui les portoient, de recevoir aucune récompenſe. Bientôt après, Xicotencal en perſonne, ſuivi de cinquante Gentilshommes de ſa famille, arriva au camp au nom de la République & du Sénat de Tlaſcala. Par amour pour ſa patrie, & pour réparer le mal qu'il lui avoit fait, ce jeune Sénateur avoit ſollicité & obtenu cette commiſſion. Il avoit eſſayé la force des armes auſſi long-temps que la prudence lui avoit fait croire que les Tlaſcalans pouvoient compter ſur ſa valeur, & actuellement il déſiroit obtenir la paix, non ſeulement parce qu'il la croyoit néceſſaire à ſa patrie, mais parce que c'étoit le ſeul moyen de mériter l'eſtime de Cortez, qu'il adoroit comme un Héros inſpiré & ſoutenu par les Dieux.

Il parut devant le Général avec l'air ouvert & franc d'un ſoldat, & après lui avoir préſenté ſon hommage, il dit ſon nom, & prit ſa place. Il avoua qu'il étoit le ſeul auteur de la guerre, & le ſeul Général des armées qui s'étoient efforcées de détruire les Eſpagnols : » Mais frappé, » continua-t-il, de votre valeur & de votre » magnanimité, je viens me ſoumettre à vous, & » me livrer à mon vainqueur, eſpérant par-là obtenir le pardon de la République, qui m'a chargé » de demander la paix, & de vous ſupplier de » la lui accorder aux conditions que vous jugerez à propos de lui impoſer. Je le demande » une fois, deux fois, trois fois au nom du Sénat, de la Nobleſſe & du peuple, & je vous » ſupplie de vouloir bien honorer notre ville de » votre préſence. Vous y trouverez des quartiers abondamment pourvus pour vos troupes, » & tout le reſpect & toutes les attentions poſſibles. Je ne vous demande qu'une grace, non » pas comme condition de la paix, mais comme » une preuve de votre généroſité, c'eſt que » vous ne maltraitiez pas nos habitans, & que » vous mettiez nos Dieux & nos femmes à » l'abri de la licence du ſoldat «.

Cortez vit avec plaiſir cette noble liberté du guerrier Tlaſcalan, & il lui en témoigna ſa ſatisfaction. Cependant, de peur que Xicotencal ne ſe trompât ſur le motif, & qu'il ne l'attribuât à la joie que lui cauſoient les propoſitions qu'il apportoit, il lui répondit avec beaucoup de gravité : » La République eſt très-blâmable de m'avoir fait une guerre injuſte, & vous n'êtes pas » moins répréhenſible pour l'avoir ſuivie avec

» tant d'acharnement. Cependant, comme les » Espagnols n'aiment point à répandre le sang, » à moins qu'ils n'y soient forcés, charmés » d'ailleurs de la valeur des Tlascalans, ils » vous accordent la paix que vous désirez. J'irai » visiter votre ville, & j'aurai soin qu'il ne s'y » commette aucune violence ni aucune extor» sion ; j'instruirai dans le temps le Sénat de ma » marche, afin qu'il fasse préparer des quar» tiers «.

Xicotencal, persuadé que ce délai n'avoit d'autre motif que d'examiner si les offres des Tlascalans étoient sinceres, parut vivement affligé de ses soupçons ; & se tournant vers tous les Espagnols qui étoient présens, il s'écria : » Vous » avez raison, grand *Teules* (Dieu), de vous » méfier de nous ; mais si, pour vous rassurer, » il ne suffit pas que la République vous parle » par la bouche de son Capitaine-Général, & » par celle de ces Gentilshommes qui m'accom» pagnent, & qui sont les premieres personnes » de la province, je consens pour moi & pour » eux de rester entre vos mains comme otages, » & même nous nous soumettons à demeurer » en prison pendant tout le temps que vous » serez dans notre ville «.

Cortez n'accepta point cette offre délicate, & lui dit que les Espagnols ne vouloient d'autre sûreté que leur propre valeur ; qu'il ne doutoit point de la sincérité de la République, parce qu'il étoit persuadé qu'elle connoissoit trop bien ses vrais intérêts ; que la paix seroit ferme & inviolable, & qu'il se rendroit à Tlascala aussi-

tôt

tôt qu'il s'y feroit préparé & qu'il auroit expédié les Ambaſſadeurs de Montezuma.



*Les Ambaſſadeurs Mexicains s'efforcent de rompre la négociation.*

Lorſque les Tlaſcalans furent partis, les Mexicains firent tous leurs efforts pour perſuader à Cortez qu'il ne devoit point ſe fier aux proteſtations d'un peuple barbare & perfide, qui ne vouloit que l'entraîner dans la ſécurité pour le détruire enſuite lui & toute ſon armée. Cortez ayant paru déterminé, ils le ſupplierent avec la plus grande ſoumiſſion, de différer au moins ſon voyage à Tlaſcala pendant ſix jours, juſqu'à ce qu'ils en euſſent averti Montezuma, & qu'ils euſſent reçu de nouvelles inſtructions. Cortez jugeant à propos de montrer des égards pour un ſi grand Monarque, promit, eſpérant que ſa condeſcendance leveroit les difficultés qu'on avoit toujours oppoſées au déſir qu'il avoit d'aller à Mexico.

A l'expiration du délai, les Ambaſſadeurs revinrent avec ſix Princes de la Famille Royale, & une ſuite brillante, qui portoit un préſent plus précieux encore que le dernier. Ils témoignerent le reſpect que le grand Montezuma avoit pour le Prince auquel les Eſpagnols obéiſſoient, & dont la puiſſance n'avoit pas beſoin d'autre preuve après la valeur qui diſtinguoit ſes ſujets. Ils repréſenterent que l'Empereur étoit très-diſpoſé à lier une étroite amitié avec leur Monarque en lui payant un tribut annuel, & en partageant avec lui les richeſſes dont le Mexique abondoit, parce qu'il avoit pour lui toute la vénération due à un deſcendant du Soleil, ou au moins au Seigneur de ces heureuſes régions qui produiſent la lumiere ; mais qu'il

mettoit deux conditions à ces propofitions ; la premiere, que Cortez ne concluroit point la paix avec les Tlafcalans ; & la feconde, qu'il fe défifteroit du deffein qu'il avoit formé d'aller à Mexico, parce, que fuivant les Loix de l'Empire, le Souverain ne pouvoit point fe laiffer approcher par des étrangers. Ils finirent leur difcours en s'emportant contre la perfidie des Tlafcalans, en exagérant le danger auquel Cortez alloit s'expofer, & difant qu'après avoir été fi bien avertis, les Efpagnols n'auroient pas raifon de fe plaindre s'il leur arrivoit quelque malheur.

Dans tout ce difcours, on remarquoit bien davantage la crainte de Montezuma, que fon eftime & fa vénération pour les Efpagnols. Cortez différa de répondre, difant qu'après un voyage auffi long & auffi fatigant, les Ambaffadeurs avoient befoin de repos. Il vouloit qu'ils fuffent témoins de la paix qu'il étoit difpofé à conclure avec les Tlafcalans, & les empêcher de s'en retourner avant que cette affaire ne fût folidement arrangée, de peur que Montezuma, offenfé de fa réfolution, ne commençât à fe mettre en défenfe.

Jufque-là il favoit qu'on n'avoit fait aucuns préparatifs, parce que la Cour comptoit fur l'efficacité des préfens, & les exagérations de l'autorité & de la puiffance de l'Empereur. Il étoit très-effentiel pour Cortez de la tenir dans cette heureufe fécurité. Mais tous ces délais inquiétoient & affligeoient beaucoup les Tlafcalans. Ils réfolurent, pour donner une derniere preuve de leur fincérité, que le Sénat en corps iroit au camp Efpagnol ; qu'il ne reviendroit à la ville qu'en

y conduisant le Général, & qu'il s'efforceroit de rompre les négociations des Mexicains. Cortez tira, en habile homme, de grands avantages de la rivalité qu'il remarqua entre ces deux nations.

*Le Sénat vient en corps prier Cortez de venir à Tlascala.*

La députation du Sénat étoit nombreuse & imposante. Les Sénateurs étoient tous parés de plumes ou d'autres ornemens, dont les couleurs désignoient les rangs. Ils étoient portés dans des litieres sur les épaules des Officiers subalternes. Magiscatzin, ce vieillard vénérable qui avoit toujours favorisé les Espagnols, occupoit la place la plus honorable. Après lui venoit le pere de Xicotenca, aveugle & très-âgé; mais conservant toute la vigueur de son esprit, il jouissoit d'une grande considération, à cause de son expérience. Ce bon vieillard désiroit tant d'être auprès de Cortez, qu'il devança ses collegues, embrassa le Général avec les plus grandes marques d'estime & de sincérité, & le toucha par-tout, comme s'il avoit voulu suppléer le défaut de la vue par l'usage des mains.

Lorsque les Ambassadeurs eurent pris place, le vieillard aveugle adressa à Cortez un discours touchant, dans lequel il voulut justifier les actes d'hostilité. Il lui demanda son amitié, & l'assura de la sincérité de la République. Il parla de la négociation des Mexicains, & des efforts qu'ils avoient faits pour traverser les desseins pacifiques du Sénat. Il exhorta Cortez à ne pas ajouter foi aux perfides insinuations d'un Tyran, ennemi implacable des Tlascalans, & il finit en le laissant le maître de la liberté de ses

compatriotes, & en le suppliant d'y venir établir ses quartiers.

Cortez ne pouvoit pas refuser une demande faite par le Sénat en corps avec tant de persévérance, & avec toutes les apparences de la candeur & de la sincérité. Il répondit avec beaucoup d'honnêteté, fit des présens à tous les Sénateurs, & promit qu'il alloit assembler des paysans pour conduire son artillerie, & qu'ensuite il partiroit pour se rendre à leurs désirs : il pria le Sénat de s'en retourner; mais comme il refusoit d'obéir, Cortez fut obligé d'en donner l'ordre, disant qu'il ne lui étoit pas possible de loger les Sénateurs d'une maniere convenable à leur rang & à l'amitié qu'il ressentoit pour eux.

Satisfait des promesses du Général, le Sénat partit, & le lendemain matin, le soleil étoit à peine levé, que les Espagnols eurent 500 Tamenes ou Porteurs, si empressés à les servir, qu'ils se disputoient entre eux l'honneur de se charger des fardeaux les plus lourds. Tous les préparatifs étant faits, les Espagnols se mirent en marche, toujours en bon ordre & avec précaution. De tous côtés les champs étoient remplis de spectateurs, & l'air retentissoit de cris de joie & d'acclamations. Le Sénat vint à une grande distance au devant des Espagnols avec toute la pompe pratiquée dans les grandes solennités. Après que le Chef eut fait pour sa compagnie un compliment au Général, tous les Sénateurs se placerent autour de lui, & le conduisirent à la ville.

*Entrée des Espagnols dans cette ville.*

*Septembre 1519.*

Lorsqu'ils y entrerent, les réjouissances devinrent plus bruyantes & plus tumultueuses. Les voix humaines se mêloient au son des instrumens, & la foule étoit si grande, que les Officiers du Sénat eurent la plus grande peine à faire faire place pour le passage de cette espece de procession. Les femmes jetoient des fleurs dans les rues; quelques-unes même plus hardies fendoient la presse & mettoient des couronnes entre les mains des soldats, tandis que les Prêtres avec leurs habits de cérémonie les encensoient. Par-tout on voyoit des marques de la sincérité de leur amitié; mais en général la joie du peuple cédoit à la vénération qu'il avoit pour la valeur de ces étrangers.

Les quartiers qu'on leur assigna étoient vastes & commodes. Toute l'armée Espagnole fut logée dans la même place. Cortez emmena avec lui les Ambassadeurs Mexicains, & les prit sous sa protection; ils avoient besoin de cette assurance, car ils craignoient quelque violence de la part des Tlascalans. Chaque jour ces Républicains donnoient aux Espagnols quelques marques de l'estime réelle qu'ils ressentoient pour eux. Ils se plaignirent une fois de ce que les Espagnols étoient toujours armés; ils croyoient qu'ils doutoient encore de leur sincérité. Cortez justifia cette précaution nécessaire, en assurant que c'étoit l'usage dans son pays; que les armes y étoient une partie de l'habillement & de l'équipage du soldat, qui ne les quittoit jamais même pendant la paix, parce que cette méthode l'endurcissoit à la fatigue, & l'accoutumoit à l'obéissance & à la vigilance. Enfin, pendant l'espace

SECT. IV. *Histoire de l'Amérique.*

de vingt jours que les Espagnols passerent à Tlascala, il ne se passa rien qui fît de la peine aux uns ou aux autres, & la paix entre la République & les Espagnols fut établie sur la base la plus ferme. C'étoit un point d'autant plus important pour les conquêtes que Cortez méditoit, qu'à compter de ce jour, les habitans de la province jouirent d'un grand nombre de priviléges & d'exemptions, en récompense de leur attachement & de leur fidélité, ce qui devoit encourager les autres à suivre leur exemple.

*Description de la ville & de la province de Tlascala.*

La ville de Tlascala étoit alors pauvre, mais très-peuplée. Nous disons pauvre, c'est-à-dire qu'elle avoit peu d'or & d'argent, car d'ailleurs les habitans jouissoient de toutes les commodités de la vie sans aucun luxe; mais ils étoient si sobres & si attachés à leur liberté, qu'ils mangeoient tous leurs alimens sans sel, pour ne pas avoir de commerce avec Montezuma. La ville étoit bâtie sur quatre éminences d'inégale hauteur, & à une petite distance les unes des autres. Elle s'étendoit en longueur du levant au couchant, & étoit naturellement fortifiée par les rochers & les précipices qui l'entouroient. Ces montagnes étoient divisées en quatre quartiers, chacun gouverné par un Cacique, sous l'autorité du Sénat, qui exerçoit le pouvoir législatif & exécutif. Ces quartiers étoient unis par plusieurs rues bordées de fortes murailles, qui servoient de défenses dans les endroits où la Nature n'y avoit pas pourvu. Les maisons étoient basses, & n'avoient qu'un rez de chaussée; les toits étoient plats & ornés de galeries. Les rues étoient étroites & très-peu droites, & tout étoit disposé en général plutôt

pour la défenſe extérieure, que pour la commodité des habitans.

La province avoit environ 50 lieues de circonférence ; elle étoit remplie de montagnes, mais ſes vallées étoient très fertiles. Les provinces adjacentes étoient toutes ſoumiſes à Montezuma ; mais la République en étoit ſéparée par des montagnes très-élevées, comme ſi la Nature avoit voulu donner à ce peuple guerrier une barriere pour défendre ſa liberté. Les Totonoques, les Otomies, & autres fiers montagnards, qui étoient également libres, avoient formé une étroite alliance avec la République, qui, outre la capitale que nous avons décrite, avoit encore beaucoup d'autres villes & des villages conſidérables.

De tout temps les Tlaſcalans avoient été livrés aux armes & à la ſuperſtition. Leur valeur étoit célebre dans le Mexique, & ce courage naturel étoit dirigé par l'expérience des exploits militaires auxquels tous les hommes s'appliquoient. Cette province produiſoit une ſi grande quantité de blé d'Inde, qu'il lui avoit donné ſon nom, car Tlaſcala ſignifie *terre de pain.* On y cueilloit auſſi des fruits délicieux ; elle abondoit en gibier, & on y trouvoit la précieuſe cochenille. Les habitans en ignoroient l'uſage ; ils la regardoient comme une excroiſſance inutile de la plante appelée *Tuna*, quoique depuis on ait découvert que c'eſt un inſecte. Tous ces avantages étoient balancés par de grandes incommodités. Ils étoient expoſés à des tempêtes furieuſes & à de terribles ouragans, ainſi qu'aux inondations de la riviere de Zahul, qui détruiſoit ſou-

vent toutes les moiſſons, & même les villes qui étoient ſituées au bas des montagnes. A cela nous pouvons ajouter le manque de ſel; nous avons dit qu'ils n'en vouloient point prendre des ſujets de Montezuma.

Tel étoit le caractere des Tlaſcalans à l'époque de la conquête de Cortez, qui ſe les attacha par les liens d'une perpétuelle amitié. Nous nous ſommes arrêtés plus long-temps ſur ce peuple, parce qu'il contribua beaucoup à la ſoumiſſion de la Nouvelle-Eſpagne (*a*).

*Cortez ſe prépare à marcher à Cholula.*

Cortez ayant reſté quelque temps à Tlaſcala, & ayant convaincu les Mexicains de la ſolidité de la paix, en les rendant témoins des mutuelles careſſes de ces Républicains & des Eſpagnols, il les renvoya chargés de faire agréer ſon reſpect à Montezuma, ſans abandonner le projet de viſiter la Cour de ce Prince. Enſuite il fit ſes préparatifs pour s'avancer vers la capitale, pendant que ſes nouveaux amis s'efforçoient de profiter de ce temps pour divertir les Eſpagnols par des fêtes, des repas publics, des danſes, & des exercices d'adreſſe ou d'agilité.

Enfin le jour du départ étant fixé, il s'éleva une diſpute pour ſavoir ſi on prendroit la route de Cholula, ville conſidérable attachée à Montezuma, plutôt qu'un chemin beaucoup plus long, mais auſſi moins haſardeux. Cortez étoit d'avis de ſuivre le premier; mais les Tlaſcalans s'efforcerent de lui perſuader de prendre l'autre. Dans cet intervalle, de nouveaux Ambaſſadeurs

(*a*) Voyez la Note IV.

vinrent de la part de Montezuma, & par leur conduite ils fixerent la résolution de Cortez. Ils lui dirent que leur Monarque consentoit enfin à recevoir sa visite, & qu'il avoit fait préparer des quartiers à Cholula, & donné par-tout les ordres pour que le voyage fût le plus agréable qu'il seroit possible aux Espagnols.



Ce soudain changement de Montezuma fit soupçonner quelque stratagême. Cependant il confirma Cortez dans le dessein de passer par Cholula, de peur que s'il montroit quelques marques de crainte, il ne relevât le courage de son ennemi, & afin qu'il eût le temps de juger lui-même de la force de Montezuma avant de se trouver enfermé au centre de son Empire. Les Tlascalans étoient persuadés que la douceur affectée de ce Prince cachoit quelque trahison, & ils renouvelerent leurs instances. Mais Cortez, qui vouloit qu'on le crût également supérieur & à la force & à la ruse, leur donna de si bonnes raisons de sa conduite, qu'ils n'eurent plus rien à objecter; Magiscatzin lui-même & Xicotencal applaudirent à sa magnanimité & à son jugement.

Avant que Cortez commençât sa marche, il eut de nouveaux motifs de soupçonner que le peuple de Cholula étoit peu disposé à le servir, & il marqua aux Ambassadeurs Mexicains son étonnement de ce qu'il ne lui avoit pas envoyé des Députés, ce qui ne s'accordoit point avec les sentimens d'amitié qu'il prétendoit avoir pour les Espagnols, observant que les Caciques, qui ne les attendoient pas chez eux, lui avoient donné cette preuve de respect & de prévenance.

La maniere dont les Ambassadeurs excuserent les Cholulans, servoit plutôt à confirmer qu'à détruire les soupçons de Cortez. Ils prétendirent que ce n'étoit qu'un oubli, & ils s'efforcerent d'engager les Cholulans à le réparer en les avertissant de la mauvaise opinion des Espagnols.

En conséquence quatre Indiens vinrent en qualité d'Ambassadeurs; mais ils étoient d'un rang si bas, que Cortez refusa de leur donner audience. Le peuple de Cholula, dit-il aux Mexicains, ignore sans doute les regles de la politesse, lorsqu'il prétend faire excuser une négligence en y ajoutant des mal-honnêtetés. Lorsque Cortez ordonna à ses troupes de partir, il trouva une armée de Tlascalans, & dont les Officiers avoient ordre d'obéir en tout à Cortez, & de le suivre non seulement jusqu'à Cholula, mais encore jusqu'à Mexico, où le Sénat étoit convaincu que les Espagnols courroient de grands dangers.

Ce corps de troupes étoit considérable, & quelques Ecrivains le portent à 100,000 hommes. Il est certain que c'étoit l'élite des forces de la République. Cortez refusa de les recevoir; mais il témoigna aux Tlascalans de la maniere la plus touchante, combien il étoit reconnoissant de toutes les preuves d'affection qu'ils lui avoient données. Il représenta au Sénat les inconvéniens que devoient entraîner la marche d'une armée si nombreuse, sur-tout lorsque ses intentions étoient pacifiques. Il la fit consentir à n'amener que quelques compagnies, qui, suivant sa relation, montoient à six mille hommes. Herrera les réduit à moitié.

Quoi qu'il en soit, dès le premier jour Cortez

arriva à une lieue de Cholula. Il campa la nuit dans les champs, plutôt que d'exposer ses troupes aux complots de ses ennemis dans une ville qu'il ne connoissoit pas. Le lendemain, comme il en approchoit, une ambassade, composée de gens plus distingués que les premiers, vint au devant de lui, suivie de toute espece de provisions, & justifiant les Caciques de ce qu'ils n'avoient pas été le voir à Tlascala, sur ce que c'étoit un pays ennemi. Les Ambassadeurs lui offrirent des quartiers, & exprimerent la joie que son arrivée alloit donner aux habitans, qui désiroient depuis long-temps recevoir des étrangers si recommandables par leur générosité, & si célebres par leur valeur, qu'enfin tout prouvoit la sincérité de leur affection.

*Il entre dans la ville.*

Lorsque Cortez fut encore plus près de la ville, les Prêtres, suivis d'un grand nombre de jeunes gens, s'approcherent. Le chemin étoit bordé de peuple qui marquoit sa joie par ses acclamations; mais la difficulté que les Cholulans firent d'admettre dans leur ville les Tlascalans leurs ennemis, fut remarquée par Cortez, & confirma les Espagnols dans l'opinion, que c'étoit seulement par animosité que les Tlascalans leur avoient parlé d'une maniere si défavorable des Cholulans. Ce raisonnement étoit vraisemblable, & il auroit déconcerté le Général, si ces bons Indiens ne s'étoient pas empressés à lever tous les obstacles, en offrant de se mettre dans des quartiers d'où ils pussent venir assez à temps au secours de leurs amis, puisqu'ils avoient voulu malgré eux se livrer à des traîtres.

Les Espagnols firent leur entrée au milieu

SECT. IV. *Hiſtoire de l'Amérique.*

d'un concours prodigieux d'habitans qui faiſoient retentir l'air de leurs cris de joie, qui ſemoient la terre de fleurs, & s'efforçoient de prouver aux Eſpagnols qu'ils les recevoient de bon cœur. Mais en moins de deux jours leur trahiſon fut découverte, par un haſard heureux qui ſauva les Eſpagnols d'une deſtruction inévitable.

*Découvre une conſpiration formée par les habitans.*

Dona Marina, qui ſuivoit Cortez par-tout, avoit gagné l'amitié d'une vieille Indienne de grande qualité. Cette femme déploroit la captivité de Marina, & faiſoit tous ſes efforts pour l'engager à abandonner ces abominables étrangers & à venir ſe réfugier dans ſa maiſon. Cette propoſition fit naître des ſoupçons dans l'eſprit de Marina, & pour s'aſſurer s'il y avoit quelque choſe de prémédité, elle ſe plaignit de ſa poſition, & accepta l'offre de la dame Indienne. Elle gagna, par cette démarche, toute la confiance de la vieille. Elle lui apprit qu'on concertoit la perte des Eſpagnols; qu'un corps de ſix mille Mexicains étoit caché à peu de diſtance de la ville; qu'on barricadoit les rues; qu'on creuſoit des foſſés & des trous légérement couverts pour y faire tomber les chevaux; qu'on faiſoit au haut des temples & des maiſons des amas de pierres & de traits; que l'heure fatale aux Eſpagnols approchoit, & que leur deſtruction étoit inévitable. Elle ajouta que Montezuma avoit ordonné de n'en épargner que quelques-uns, qu'on lui enverroit pour ſatisfaire ſa curioſité & pour les ſacrifier à ſes Dieux, & que, pour encourager les habitans à mieux faire leur devoir, il leur avoit fait préſent d'un tambour d'or, d'un travail précieux.

Cet avis étoit trop important pour le négliger, & Marina étant sortie sous prétexte d'aller prendre quelques joyaux & effets précieux qu'elle vouloit sauver, courut en rendre compte au Général, & revint sur le champ chez la vieille pour ne pas faire soupçonner qu'elle eût découvert la conjuration; en même temps Cortez la fit arrêter sans bruit. Il l'interrogea, & après l'avoir menacée des plus horribles tourmens, cette vieille avoua tout ce que Marina avoit dit, & y ajouta même d'autres particularités qui n'auroient laissé aucun doute, si d'ailleurs tout le complot n'eût été confirmé par les Tlascalans & les Zempoallans, qui avoient remarqué, pendant la nuit, que les habitans éloignoient leurs familles & leurs effets.

Cortez résolut de prévenir ses ennemis, & d'exercer une vengeance si terrible, qu'elle effrayât à jamais Montezuma & ses sujets; mais il garda toujours les Ambassadeurs de ce Prince dans ses quartiers, comme s'il ne savoit rien de leurs perfides complots. Pour rendre sa vengeance plus complette, il employa un stratagême qui rendoit son projet dangereux. Feignant d'être dans la plus grande sécurité, il fit avertir les Caciques de la ville qu'il se proposoit de partir le lendemain, & qu'il lui falloit des provisions, des Tamenes pour les porter & pour traîner l'artillerie, & deux mille hommes pour l'accompagner, comme avoient fait les Zempoallans & le Tlascalans.

Les Caciques ne firent aucune difficulté d'envoyer les hommes armés, persuadés qu'en les mêlant avec les Espagnols, ils devenoient des

ennemis plus dangereux, & Cortez les reçut, soit pour diviser les forces des traîtres, soit pour en avoir au moins une partie à sa disposition. Il envoya en même temps ordre aux Tlascalans de se tenir prêts à agir, lorsqu'ils entendroient la premiere décharge des armes à feu, de s'avancer dans la ville, & de tuer tous ceux qu'ils trouveroient en armes. Après ces précautions, il fit entendre aux Ambassadeurs Mexicains que la conspiration étoit découverte sans leur témoigner qu'il crût que Montezuma y trempoit, & il leur donna une forte garde pour les empêcher d'avoir aucune communication avec les Cholulans jusqu'après l'exécution de son projet.

Les deux mille Cholulans s'étant présentés pour l'escorter, il les divisa par petits corps, sous prétexte qu'il vouloit les incorporer avec les Espagnols, & ensuite il les fit garder dans des endroits séparés. Ayant ainsi pris toutes ses mesures, Cortez monta à cheval, & ordonna aux Caciques de la ville de marcher devant lui, leur disant que leurs perfides desseins étoient découverts, & qu'ils alloient être châtiés comme ils le méritoient. Pour justifier la conduite qu'il alloit tenir, il les confronta avec Marina, avec la vieille Indienne, & avec quelques Prêtres dont il avoit obtenu un aveu complet. Ensuite il fondit sur les différens corps des Indiens séparés, & les passa tous au fil de l'épée; il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui se sauva par la fuite. En même temps les Tlascalans entrerent au signal convenu, & mirent tout à feu à sang.

*Et les punit rigoureusement.*

Les Cholulans ne resterent pas oisifs. Voyant qu'il n'étoit plus nécessaire de dissimuler, ils

appelerent le reste de l'armée Mexicaine, & l'ayant jointe dans une grande place où étoient trois ou quatre grands temples, ils les remplirent de soldats, & annoncerent une résistance qu'on prévint en mettant le feu à ces temples, & en les foudroyant avec l'artillerie. Ainsi, après avoir perdu beaucoup de monde, les Cholulans furent obligés de se soumettre. On en usa de même à l'égard des autres temples où les habitans s'étoient réfugiés. Ensuite on parcourut la ville; on en chassa les habitans & les Mexicains, & le sang ne cessa de couler que lorsqu'elle ne renferma plus d'ennemis. On trouva dans les rues & dans les temples plus de 6000 morts; ainsi les Cholulans furent punis de leur perfidie. La valeur des Espagnols en reçut un nouvel éclat; & les Tlascalans, outre le plaisir de détruire leurs ennemis, eurent la satisfaction de s'enrichir par le pillage. Ils trouverent sur-tout beaucoup de sel, qui étoit pour eux d'un prix inestimable, & ils le firent sur le champ transporter chez eux.

Les Ecrivains étrangers ont accusé les Espagnols de cruauté dans cette occasion; mais pour les excuser, il suffit de réfléchir sur leur position, & sur la nécessité où ils étoient de prévenir de semblables conspirations. Il faut dire à l'honneur de Cortez, que lorsque le danger fut passé, il donna des preuves de sa clémence. Il se fit amener les prisonniers & les Ambassadeurs de Montezuma. Il leur peignit le crime dont les Cholulans s'étoient rendus coupables, pour justifier la rigueur du châtiment; ensuite il leur déclara qu'il ne pousseroit pas plus loin son res-

Sect. IV. *Histoire de l'Amérique.*

sentiment. Il fit publier un pardon général, relâcha les prisonniers, & demanda que les habitans revinssent dans leurs maisons avec leurs familles, comme si rien n'étoit arrivé.

*Il les réconcilie avec les Tlascalans.*

Il obligea les Tlascalans à rendre le butin qu'ils avoient fait, à l'exception du sel, & par toutes ces actions il gagna si bien la confiance des Cholulans, qu'ils revinrent à la ville, qu'ils ouvrirent leurs boutiques, se livrerent à leurs occupations ordinaires, se réconcilierent avec les Tlascalans, & jouirent des douceurs de la paix sous la protection des Espagnols.

C'est un des plus beaux traits de la politique de Cortez, d'unir entre elles les nations à mesure qu'il les soumettoit, d'effacer leurs animosités particulieres, & de se les attacher toutes. Par son adresse, il détruisit en peu de jours l'ancienne inimitié qui divisoit les Tlascalans & les Cholulans. Il dressa un traité d'alliance que les deux nations approuverent, & que les Magistrats des deux pays signerent avec les cérémonies usitées chez les Indiens. Cette réconciliation étoit d'une grande importance pour Cortez; elle lui ouvroit le chemin pour tirer ses provisions de Tlascala, & pour une retraite, si des circonstances malheureuses l'y forçoient. Cortez ayant ainsi rétabli l'ordre à Cholula, permit à quelques Zempoallans de s'en retourner chez eux. Il les chargea d'une lettre qu'il écrivoit à Escalente, Gouverneur de Vera-Cruz, pour lui faire part de ses progrès, & pour le charger d'augmenter le plus qu'il feroit possible les fortifications de la Colonie. Il envoya un présent au Cacique de Zempoalla, & lui recommanda

commanda les Espagnols qu'il avoit laissés dans ses Etats. Enfin, après avoir encore passé quelques jours à Cholula pour faire ses préparatifs, il se mettoit en marche pour Mexico, lorsqu'il rencontra une nouvelle ambassade de Montezuma.

Ce Prince voulant détruire tous les soupçons que les Espagnols pourroient avoir conçus qu'il avoit trempé dans la conspiration de Cholula, le fit remercier d'avoir puni un peuple perfide. Les Ambassadeurs lui peignirent comme extrême l'indignation que la nouvelle de cet attentat lui avoit causée. Il n'y avoit pas un mot dans toutes ces protestations, dont Cortez ne connût la fausseté; mais il eut la prudence de dissimuler ses sentimens. Ce message étoit accompagné d'un présent magnifique, destiné à tenir Cortez dans la plus grande sécurité, & à lui cacher un autre piége qu'on lui avoit tendu, mais dont le Cacique de Guajozingo l'avertit.

Montezuma avoit placé un corps considérable de troupes en embuscade, de l'autre côté de la montagne de Chalco, sur laquelle les Espagnols devoient passer; on avoit rendu absolument impraticable la grande route qui traversoit la province de ce nom, & on en avoit ouvert une autre qui auroit conduit Cortez & sa troupe dans des précipices affreux: c'étoit là qu'assez embarrassés de guider leur marche, ils devoient encore avoir à se défendre contre les troupes nombreuses de Montezuma. La découverte de cette nouvelle trahison irrita le Général Espagnol; cependant, pour constater la vérité de cette accusation, il dissimula.

SECT. IV. *Histoire de l'Amérique.*

*Il évite un piége tendu par Montezuma.*

Lorsqu'il fut arrivé à l'endroit où les deux chemins se rencontroient, il demanda aux Ambassadeurs de Montezuma qui étoient auprès de lui, quel étoit celui qu'il falloit prendre. Les Ambassadeurs répondirent que le meilleur étoit celui qu'on avoit applani pour moins fatiguer ses troupes. Cortez répliqua sans hésiter : » Vous » connoissez bien peu mes Espagnols. Ils veulent » marcher dans ce chemin que vous avez fermé, » précisément parce qu'il est le plus difficile ; » c'est toujours où est le danger qu'ils courent » de préférence «. Et il ordonna sur le champ aux Indiens d'avancer, & de lever les obstacles qui empêchoient le passage, laissant les Ambassadeurs dans l'admiration de sa sagacité, & pleinement convaincus qu'il étoit inspiré par quelque Divinité.

Par cette conduite adroite, Cortez confirma la réputation qu'il s'étoit acquise de tout prévoir ; il évita le piége que Montezuma lui avoit tendu, & il pouvoit encore faire croire qu'il ne doutoit point des bonnes intentions de ce Monarque. Quant aux troupes Mexicaines qui étoient en embuscade, dès qu'elles apperçurent que les Espagnols avoient pris le chemin royal, elles ne douterent point que le complot n'eût été découvert ; elles se retirerent avec autant de consternation que si elles avoient été défaites. Ainsi les Espagnols jouirent de la liberté du passage.

Ces échecs multipliés humilierent le fier Montezuma. Ne sachant à quoi se déterminer, il se livra à la plus cruelle dévotion. Il sacrifioit des milliers de victimes humaines, pour appaiser le

prétendu ressentiment de ses Dieux. Les oracles contradictoires que rendoient ses idoles abattoient son courage. Les uns lui ordonnoient d'ouvrir ses portes aux étrangers, afin de s'en saisir pour les sacrifier; les autres l'avertissoient de les tenir éloignés, & de tâcher de les détruire sans exposer sa personne. Le peu de succès de l'embuscade de Chalco lui fit perdre la tête, & réduisit au silence les Oracles & les Ministres, qui le laisserent sous la direction des Magiciens & des Devins, espèce d'hommes très-respectés à Mexico. Un grand nombre de ces Magiciens eut ordre de se mettre en campagne, & par leurs enchantemens de détruire ces étrangers, ou du moins d'aveugler leur esprit de maniere qu'ils devinssent une proie facile. S'ils réussissoient, on avoit promis des les récompenser au delà de leurs espérances, sinon qu'on les traiteroit comme des imposteurs, & qu'on les puniroit avec la plus grande sévérité.

Les Magiciens, soit qu'ils eussent de la confiance en leur art, ou plutôt qu'ils craignissent qu'on ne découvrît leurs fourberies, s'assemblerent en grand nombre, & marcherent contre les Espagnols. Ils étoient dans l'armée qui s'étoit sauvée de Chalco, & voyant que leur science étoit vaine, ils se rendirent en présence de Montezuma, lui raconterent que le Démon leur avoit apparu, & leur avoit assuré que rien ne pouvoit résister aux Espagnols, parce que les Dieux avoient abandonné les Mexicains pour protéger les étrangers. Sur quoi Montezuma s'écria : » Que ferons-nous, si nos Dieux nous abandonnent ? » Que ces étrangers viennent, & que le Ciel

SECT. IV. *Histoire de l'Amérique.*

» tombe sur nous ! Il ne seroit pas moins hon» teux de nous couvrir la tête, que de fuir. Je » plains seulement les vieillards, les femmes » & les enfans, qui ne peuvent se défendre «. Cette réflexion prouvoit l'élévation naturelle de son ame, que l'autorité suprême avoit ensuite rendue l'esclave de ses passions.

Dès ce moment, l'Empereur se prépara à recevoir les Espagnols, persuadé que les prophéties alloient s'accomplir, & que ces étrangers étoient les Orientaux qu'elles annonçoient devoir conquérir ses Etats avec le secours des Dieux. Cette opinion étoit fortifiée par les actions étonnantes des Espagnols, par les signes merveilleux & les prodiges qui avoient paru récemment. Il leur envoya une autre ambassade plus splendide que toutes les précédentes, & conduite par le Prince Caminatzin son neveu, & Seigneur de Tezenco.

Cortez descendoit alors la montagne de Chalco, & s'avançoit à travers un pays superbe rempli de jardins & de petits bois, qui annonçoient la fertilité du sol & les progrès de la culture. Il s'arrêta à Amemeca. Il y reçut les complimens de tous les Caciques des environs, qui parurent très-réservés en présence des Ambassadeurs Mexicains, mais qui en particulier parloient très-librement de leur haine pour le Tyran, qu'ils accusoient de cruauté & de barbarie. Ils ne pouvoient s'empêcher de répandre des larmes, lorsqu'ils disoient qu'ils étoient forcés de lui livrer leurs femmes pour satisfaire sa brutalité & celle de ses Ministres qui les choisissoient à leur gré ; que les filles n'étoient pas en sûreté dans les bras de leurs meres, ni les femmes dans leur lit nuptial.

*Et reçoit une ambassade de ce Prince.*

L'armée étoit campée à Amemeca, lorsque le Prince de Caminatzin arriva, suivi des quatre plus grands Seigneurs de Mexico. Il étoit porté dans une chaise magnifique, sur les épaules de quelques Officiers de sa famille, & paré de plumes superbes. Lorsqu'il mit pied à terre, les Indiens le précéderent pour nettoyer le chemin, & Cortez vint le recevoir à la porte de son appartement. Après les premiers complimens, le Prince prit sa place d'un air aisé & majestueux, & félicita Cortez & ses Officiers sur leur heureuse arrivée dans les Etats Mexicains. Il leur fit part des dispositions amicales avec lesquelles Montezuma les attendoit, & leur assura qu'il désiroit établir une ferme & inaltérable amitié avec le Prince puissant qui étoit leur Souverain, & dont l'Empereur reconnoissoit le pouvoir par des raisons qu'ils apprendroient de sa bouche. Il finit par d'autres complimens, & en justifiant les obstacles que Cortez pourroit rencontrer dans son chemin, & attribuant la rareté des provisions à la disette de l'année précédente dont le peuple avoit beaucoup souffert : en sorte que dans le temps où il sembloit l'inviter à passer outre, il paroissoit aussi l'en dissuader.

Cortez pénétra aisément le but de ce discours, & répondit, comme il avoit toujours fait, que les Espagnols avoient du plaisir à surmonter les plus grandes difficultés ; que la commission importante dont il étoit chargé, devoit tendre à l'avantage des deux Monarques ; qu'enfin l'espérance d'être admis en la présence de Montezuma, confirmée par le rapport d'un Ambassa-

deur & d'un parent de ce Prince, excitoit toute sa reconnoissance.

Cette réponse convainquit le Prince de l'inutilité des efforts qu'on pourroit faire pour empêcher Cortez de suivre le plan qu'il s'étoit tracé. En conséquence il les abandonna, & après avoir reçu quelques présens de Cortez, il accompagna ce Général & son armée à Tezenco, capitale de sa province, & de là s'en retourna à Mexico pour rendre compte de sa commission.

Les Espagnols furent frappés d'étonnement à la vue de cette belle ville, la seconde du Mexique par son étendue & son antiquité. La façade de tous les bâtimens s'étendoit sur le bord d'un grand lac dans une position charmante, & où commençoit la grande chaussée de Mexico. Cortez continua sa marche sans s'arrêter à Tezenco, parce qu'il vouloit arriver à Iztcapalapa, d'où il n'y avoit plus qu'une journée de marche pour atteindre la capitale. A cet endroit le chemin avoit vingt pieds de large ; il étoit pavé avec de grandes pierres scellées avec du ciment, & travaillées de maniere à orner le chemin aussi bien qu'à le rendre solide. Le Cacique de Quitlavaca vint avec une suite nombreuse au devant de Cortez, le supplier de vouloir bien visiter sa ville. Il ne refusa pas, quoiqu'il soupçonnât quelque trahison, & que cette complaisance le détournât du droit chemin pour aller à Mexico. Les Espagnols donnerent à Quitlavaca, le nom de *Petite Venise*, parce que, comme cette célebre ville, elle étoit bâtie sur les eaux. Cortez se détermina à y faire quelque séjour, soit

pour ne pas désobliger le Cacique, soit pour avoir le temps d'examiner la situation du lac, les villes & les chemins, qu'il lui étoit fort important de connoître dans le cas où les Mexicains abattroient les ponts.

Quitlavaca domine sur une grande partie du lac de Mexico, & de là on a la vue la plus belle & la plus variée qui s'étend sur un grand nombre de villes, de villages, de chemins, & de vaisseaux continuellement en mouvement. Les arbres & les jardins semblent flotter sur les eaux, & y reverdir comme dans leur propre élément; ce qui éleva encore l'ambition de Cortez. Son armée étoit abondamment pourvue, & très-bien logée. Le peuple avoit les plus grands égards pour ses soldats, & leur rendoit toutes sortes de services avec une politesse qui annonçoit le voisinage de la Cour. C'étoit un grand encouragement pour le Général, de voir que par-tout où il passoit, les Caciques de tout le pays lui montroient les mêmes sentimens pour Montezuma. Ils détestoient sa tyrannie, mais ils craignoient sa puissance; & quoiqu'ils parussent disposés à rompre leurs fers, & à recevoir les Espagnols comme leurs libérateurs, ils étoient si accoutumés au joug, & ils avoient ressenti si souvent la verge du despotisme, qu'à peine osoient-ils regarder la perspective de leur liberté. Peut-être aussi croyoient-ils, d'après une certaine prévoyance qu'on a quelquefois des calamités qui nous menacent, que ces étrangers ne vouloient les soustraire au joug de Montezuma, que pour leur en imposer un plus rigoureux encore.

Sect. IV. *Histoire de l'Amérique.*

Cortez étant prêt à partir pour rejoindre Iztoapalapa, forma son armée d'après la largeur du chemin, & mit huit hommes de front. Il avoit quatre cent cinquante Espagnols, & environ six mille Indiens alliés. Il arriva avant la nuit & sans aucun accident (*a*).

La maniere de construire, l'élégance de l'architecture, la richesse des meubles, le nombre des maisons, la population de la ville, tout devoit surprendre & surprit les Espagnols. Cette ville renfermoit environ dix mille maisons, dont plusieurs étoient des édifices superbes, les uns construits sur les eaux, les autres sur les bords du lac. Le Cacique de cette ville & ceux de plusieurs autres des environs vinrent avec des suites brillantes au devant de Cortez, lui faire des présens de fruits & de provisions, & l'accompagnerent lorsqu'il y fit son entrée aux acclamations du peuple. Les Espagnols furent logés dans le palais, & les auxiliaires Indiens dans les cours & dans les places, qu'on couvrit de coton, afin qu'ils y pussent passer commodément la nuit.

(*a*) Herrera prétend qu'il n'avoit que trois cents Espagnols lorsqu'il quitta Tlascala, parce qu'il en détacha quelques-uns pour aller chercher Alvarado & l'amener (1) : mais nous avons adopté l'opinion de De Solis, qui se rapporte mieux au nombre originaire des soldats, à celui qu'on laissa pour la garnison de Vera-Crux, & à celui des hommes qui avoient été tués ou qui étoient morts par accident ou par maladie.

(1) Herrera, Decad. II, l. V, c. II.

Il y avoit dans le palais des appartemens magnifiques, ornés de peintures très-ingénieuses ; le plancher étoit de bois de cedre. La ville étoit ornée d'un grand nombre de fontaines, où de longs aqueducs amenoient les eaux des montagnes voisines. Il y avoit aussi de beaux jardins bien cultivés. Celui du Cacique en particulier, dans lequel les Espagnols furent conduits, auroit fait honneur au goût d'un peuple bien plus avancé dans la pratique des Arts agréables.

Cortez ayant joui de tous les agrémens de cette ville, & connoissant la force de cette place & la disposition des habitans, partit de très-grand matin pour Mexico, afin qu'après avoir visité Montezuma il eût le temps, avant la nuit, de reconnoître la ville & de fortifier son quartier. Lorsqu'il fut à moitié chemin, il trouva quatre mille personnes de distinction qu'on avoit envoyées pour le recevoir & l'accompagner. Lorsqu'il approcha de la ville, il vit une fortification de pierre, défendue par une tour de chaque côté, & qui occupoit toute la largeur du chemin ; les troupes furent obligées de faire un circuit pour arriver aux portes, qui s'ouvroient sur une autre route terminée par un pont-levis & une seconde fortification qui défendoit l'entrée de la ville.

*Et arrive à Mexico, capitale de l'Empire.*

La Noblesse Mexicaine passa le pont, & ensuite se plaçant de côté & d'autre, forma deux haies, entre lesquelles les Espagnols passerent. De là ils découvrirent une rue fort large, bordée des deux côtés par des bâtimens uniformes, avec des croisées & des galeries remplies de spectateurs. Bientôt après, parut la premiere troupe qui

annonçoit l'arrivée de l'Empereur. C'étoient deux cents Gentilshommes richement habillés & ornés de plumes. Ils se rangerent comme la Noblesse des deux côtés, & laisserent appercevoir une troupe bien plus nombreuse & plus brillante, au milieu de laquelle étoit Montezuma porté sur les épaules de ses favoris dans une chaise d'or poli, si on en croit de Solis. Herrera ne parle point de cette chaise, & dit que l'Empereur étoit sous un riche pavillon de plumes vertes ornées d'or. Ce dais étoit porté par quatre Seigneurs de la premiere distinction, & précédé par trois grands Officiers portant des baguettes d'or, avec lesquelles ils faisoient signe que l'Empereur approchoit, qu'il falloit se prosterner & ne pas lever les yeux, ce qui auroit été regardé comme un sacrilége.

Lorsque Montezuma descendit de sa chaise, Cortez mit pied à terre & s'approcha, pendant que les Indiens étoient occupés à jeter de grands tapis dans la rue, afin que les pieds du Monarque ne touchassent point la terre. Il s'appuyoit sur ses deux neveux, qui, en signe de respect & d'humiliation, avoient les pieds nus. L'Empereur portoit un manteau de toile de coton très-fine ornée de pierres précieuses, mais en trop grande quantité. Il étoit négligemment attaché sur ses épaules & pendoit jusqu'à terre. Sur sa tête il portoit une haute couronne d'or qui ressembloit à une mitre, & ses pieds étoient enfermés dans des boîtes d'or battu, peu différentes des sandales des Romains.

Il avoit un air majestueux. Sa taille étoit moyenne. Il étoit âgé de quarante ans, & avoit un tem-

pérament plutôt délicat que robuste; la figure belle pour le pays, le nez aquilin, les yeux vifs & perçans, & les traits réguliers. Il salua Cortez avec un respect qu'il n'avoit pas encore montré; il courba son corps si bas, qu'il toucha la terre avec sa main. Cortez lui fit une profonde révérence à l'Espagnole; les Courtisans de l'Empereur la jugerent très-impolie. Pendant qu'ils se faisoient mutuellement des complimens, Cortez lui mit au cou une chaîne de verre taillée en diamans, qu'il destinoit pour le présent de la premiere audience. Les Princes qui soutenoient Montezuma vouloient l'en empêcher, sous prétexte qu'il n'étoit pas permis d'approcher de si près le Souverain; mais Montezuma les réprimanda, & cette chaîne lui fit tant de plaisir, qu'il la plaça parmi ses joyaux du plus grand prix. La maniere dont il répondit à ce présent, prouve la valeur qu'il y attachoit. Il fit apporter un collier de coquilles rouges; il étoit fait avec beaucoup d'art, & orné de huit écrevisses d'or battu & très-bien imitées; c'étoit le morceau le plus précieux du trésor de l'Empereur, & ce Prince l'attacha de sa main au cou de Cortez, à la grande surprise des Indiens, qui enfin commençoient à croire que les Espagnols étoient des Dieux, puisque l'Empereur avoit tant de vénération pour eux.

Le discours que lui fit Cortez étoit court, mais énergique; la réponse de Montezuma étoit aussi courte, & remplie de dignité. Ensuite il ordonna qu'on conduisît les Espagnols à leurs quartiers, & il retourna à son palais avec les mêmes cérémonies.

SECT. IV.
*Histoire de l'Amérique.*

Ainsi Cortez arriva heureusement dans la capitale du Mexique, après avoir défait les Tabascans, évité les piéges de Montezuma, soumis la puissante République de Tlascala, & avoir conclu avec elle une alliance éternelle, après avoir échappé & puni la dangereuse conspiration de Cholula, appaisé les mutineries de ses soldats, mérité le respect non seulement de tous les Princes tributaires & des Seigneurs du Mexique, mais même celui du fier Montezuma lui-même, qui fut réduit à le traiter comme s'il eût été son égal, & avec des égards qu'il refusoit même aux Dieux.



# SECTION V.

*Puissance de Montezuma, son gouvernement, & son emprisonnement.*

Sect. V. *Histoire de l'Amérique.*

CORTEZ étant arrivé à la capitale, y fut reçu & traité comme jamais il n'auroit osé l'imaginer; mais quant à son objet principal, c'est-à-dire, à la conquête de ce vaste Empire, il jugea qu'il n'y falloit pas penser de si-tôt. Si Montezuma lui avoit opposé la force ouverte, & s'il avoit été défait, le sort du Mexique auroit probablement suivi le sien. Mais la maniere amicale avec laquelle il étoit reçu auprès de ce Prince & au centre de ses Etats, ne lui permettoit pas d'exécuter ses projets sans se rendre coupable de perfidie, & sans violer les droits sacrés de l'hospitalité. Le temps cependant rapprocha l'époque que Cortez croyoit si éloignée, & il tira un si grand parti des circonstances qui se présenterent, que quoique nous ne puissions pas justifier la conduite des Espagnols, eu égard à la justice de leurs opérations, cependant nous ne les croyons pas aussi coupables que beaucoup d'autres Historiens l'ont jugé.

Ce fut le 8 Novembre que Cortez fit son entrée publique à Mexico. Il fut logé avec son armée dans un de palais des l'Empereur, édifice superbe, fortifié par d'épaisses murailles flanquées de hautes tours. La distribution en étoit commode. Les appartemens destinés pour les Offi- 1519.

ciers supérieurs étoient tendus de tapisseries de toile de coton peinte, & garnis de chaises de bois faites d'un seul morceau, avec des lits en forme de pavillons, & des tantes de palmier. Telle étoit la simplicité dans laquelle vivoient les plus grands Princes de ce riche pays.

Cortez distribua les sentinelles, plaça l'artillerie, & prit autant de soin pour loger les soldats commodément, que pour mettre le quartier à l'abri de toute insulte. On y avoit préparé par ordre de l'Empereur un repas splendide, & une quantité de provisions moins délicates pour les soldats. Après le dîner, Montezuma vint voir le Général; il ordonna à sa suite de se retirer, & fit un discours familier, mais poli, dans lequel il fit entendre qu'il voyoit bien que les Espagnols étoient mortels comme les Indiens, & que le tonnerre dont ils se servoient n'étoit autre chose qu'une découverte faite par les sciences. » Vos oreilles ont été abusées, dit-il, » comme les miennes. On vous a dit que j'é- » tois immortel, que ma puissance & ma per- » sonne étoient égales aux Dieux, que la for- » tune m'accabloit de ses faveurs, que les mu- » railles & les couvertures de mes palais étoient » d'or, qu'enfin la terre s'affaisoit sous le poids » de mes trésors. On vous a dit aussi que j'é- » tois cruel, tyran, oppresseur, fier, injuste, » & incapable de pardonner. Tout cela est faux. » Ce bras (il découvrit une cicatrice) prouve » que je suis mortel. Mes richesses à la vérité » sont grandes, mais la renommée & la flatte- » rie les ont exagérées. Par ces exemples vous pou- » vez juger combien on a aggravé mes défauts.

*Discours de Montezuma à Cortez.*

» Suspendez cependant votre jugement jusqu'à » ce que vous connoissiez, si ce qu'on vous a » dit être cruauté & oppression n'est pas une » punition nécessaire. Quant à vous, on m'a dit » que vous étiez méchans, vindicatifs, avides, » orgueilleux, & les esclaves de vos passions; mais » je vois que vous êtes de la même espece que » les autres hommes, quoique vous soyez dis- » tingués par quelques différences qui viennent » seulement de celle des climats. Vous êtes » polis & affables; vous êtes braves & religieux; » votre ressentiment est fondé sur la raison; vous » bravez les difficultés comme de vrais soldats. » Votre générosité que j'ai moi-même éprou- » vée, me prouve que vous n'êtes point sordi- » des. En un mot, vous êtes hommes comme » nous, mais vous avez des qualités supérieu- » res. Quant aux animaux que vous commandez » & dont la renommée fait un si grand éloge, » je pense que c'est une espece de cerf docile, » qui a le degré d'intelligence auquel les bêtes » peuvent atteindre. Ainsi oublions de part & » d'autre tout ce qui s'est passé, & ne nous » en rapportons dorénavant qu'à nos yeux. Vous » n'ignorez pas que le grand Prince auquel » vous obéissez descend de notre ancien Que- » zalcoal, Seigneur des sept cavernes des Navat- » laques, & légitime Souverain de ces sept na- » tions qui ont fondé l'Empire du Mexique. » Par une ancienne tradition que nous regar- » dons comme infaillible, nous savons qu'il » partit de ce pays pour aller soumettre les » régions de l'Est, promettant que ses descendans » viendroient dans la suite nous donner des

SECT. V. *Histoire de l'Amérique.*

» Loix & réformer notre Gouvernement. Toutes
» vos actions s'accordent avec cette prophétie,
» & le Prince de l'Est qui vous envoye, ma-
» nifeste par vos exploits la grandeur de son
» illustre aïeul ; ainsi je me suis déterminé à
» me soumettre à lui, & j'ai voulu vous en
» avertir, afin que vous me disiez franchement
» si vous avez quelque chose à me prescrire «.

*Réponse du Général Espagnol.*

Cortez vit le but de ce discours & répondit avec une égale adresse. Il tâcha de conserver l'opinion que Montezuma avoit de la valeur extraordinaire des Espagnols, sans s'écarter de la vérité. Il avoua que les armes à feu que les Indiens regardoient comme le tonnerre, étoit une invention humaine ; mais il prouva par-là même la supériorité de l'esprit des Espagnols. Il lui dit que les chevaux n'étoient pas une espece de cerf, mais un animal d'une nature plus généreuse, qui aimoit la guerre, qui devenoit alors furieux & ambitieux de la gloire pour la partager avec son maître. Il fit un usage politique de la tradition absurde dont l'Empereur paroissoit être si bien convaincu, & de l'origine que les Indiens donnoient au Roi d'Espagne, persuadé que cette idée pouvoit donner un grand poids à son ambassade. Il parla de la Religion impie des Mexicains, & donna un précis abrégé des dogmes de la Foi Catholique, disant que la réforme des abus de la plus ridicule idolâtrie étoit le principal objet de la commission que le Roi lui avoit donnée.

Montezuma écouta tous ces raisonnemens sans donner aucune marque de conviction ; & lorsque le Général eut fini de parler, il se leva, & adressa

adressa ces paroles à Cortez : » J'accepte avec » beaucoup de reconnoissance l'amitié que vous » me proposez de la part du descendant du » grand Quezalcoal ; mais tous les Dieux sont » bons. Les vôtres sont bien dans votre pays, » & les nôtres dans le mien. Laissons-les cha- » cun jouir de ce qui leur appartient, sans les » troubler. Reposez-vous actuellement, dit-il » en regardant tous les Espagnols en général ; » vous êtes dans votre propre maison, & vous » y serez servis avec tous les égards qui sont » dus à votre valeur & au grand Prince votre » Maître «. Ensuite il donna à Cortez des morceaux d'or, des pieces de toile de coton, & plusieurs plumes superbes, & distribua aux Espagnols d'autres effets de moindre prix, après quoi il s'en retourna dans son palais.

*Cortez lui rend visite dans son palais.*

Cortez lui avoit demandé & avoit obtenu la permission de lui rendre sa visite le lendemain. Il fut au palais avec ses Capitaines & six ou sept de ses soldats favoris, parmi lesquels étoit Diaz del Castillo, le premier Historien de cette conquête, & qui avoit déjà recueilli des matériaux pour son ouvrage. Les rues étoient remplies de peuple, & les Espagnols, au milieu des acclamations, entendirent le mot *Teules*, qui signifioit Divinité, souvent répété, ce qui leur fit grand plaisir, parce qu'ils jugeoient par là du degré d'estime que les habitans avoient pour eux.

*Description du palais ; étonnement qu'il cause aux Espagnols.*

L'architecture du palais suffisoit pour prouver la grande magnificence des Souverains du Mexique ; son enceinte étoit si vaste, qu'il avoit trente portes ouvertes sur différentes rues, & la

façade, qui étoit d'une très-grande étendue, étoit bâtie en porphyre très-bien poli. Sur la grande porte étoient les armes Impériales pompeusement blasonnées. Là Cortez fut reçu par les Officiers de la Cour avec de grandes cérémonies, & après avoir traversé trois vastes cours, il arriva enfin aux appartemens de Montezuma. Il y admira la grandeur des salles & la richesse des ameublemens. Les plafonds étoient couverts avec plusieurs sortes de nattes artistement travaillées. Les murailles étoient tendues de tapisseries de toile de coton très-bien peintes, & l'appartement intérieur avoit des tapisseries faites avec des plumes d'oiseaux, dont les couleurs étoient si bien disposées, qu'elles formoient des tableaux. Les couvertures étoient toutes en bois de cedre & d'autres bois odoriférans, ornés de feuillages différens & de bas-reliefs, qui prouvoient le goût & le génie des Artistes. La maniere dont les plafonds étoient soutenus par des balustrades & des poutres, étoit singuliérement curieuse; c'étoit simplement la force, l'opposition & le poids des portes latérales & centrales, ce qui indiquoit dans les Architectes un génie d'invention supérieur à tout ce qu'on devoit attendre d'un peuple si grossier & si ignorant, & qui ne communiquoit qu'avec d'autres plus grossiers & plus ignorans encore. Tout étoit nouveau & extraordinaire pour les Espagnols, & tout contribuoit à augmenter leur respect pour le Monarque. L'immensité du palais, les cérémonies, la foule des courtisans, leur qualité, & le profond silence observé par une suite si nombreuse, tout cela faisoit la plus grande impression sur leur es-

prit, & leur donnoit une idée étonnante du pouvoir de Montezuma & de la puissance de son Empire.

Ce Prince étoit au milieu de tous les attributs de l'autorité, lorsqu'ayant apperçu Cortez, il s'approcha de lui, lui passa familiérement son bras sur ses épaules, & ensuite fit en souriant un signe de tête obligeant au reste des Espagnols. La visite fut longue, & la conversation telle qu'on doit supposer entre deux amis parfaitement égaux. Montezuma se dépouilla de toute la pompe impériale, sans perdre de vue sa dignité, & il interrogea Cortez sur la nature, la politique & les curiosités des contrées de l'Est. Toutes ses questions annonçoient beaucoup de bon sens & d'intelligence. Il parla ensuite des obligations des Mexicains à l'égard des descendans de leur premier Monarque, & il exprima sa satisfaction de ce que la prophétie s'étoit accomplie sous son regne; Cortez prit ce mot pour ce qu'il devoit le prendre, pour un compliment & une politesse de Cour.

Cortez fit adroitement tomber la conversation sur le chapitre de la Religion; mais tous ses raisonnemens ne convainquirent point l'Empereur, excepté cependant sur l'usage barbare où l'on étoit de servir sur sa table de la chair humaine préparée en ragoûts, & que Montezuma abolit. Il n'en fut pas de même des sacrifices: » Je ne vois point, dit-il, qu'il y ait d'impiété » à offrir aux Dieux des prisonniers qui sont » déjà condamnés à la mort «. Il n'approuvoit pas non plus cette maxime de notre Religion, qui ordonne d'étendre même à son ennemi l'af-

fection qu'on doit à son prochain. Cependant l'humanité & la douceur de la Religion Chrétienne lui plaisoient à beaucoup d'autres égards; mais il revenoit toujours à son premier principe: » Mes Dieux sont bons dans le Mexique, comme » les Dieux des Chrétiens le sont dans l'Est «. Si on en croit les Auteurs Espagnols, c'étoit par politique que Montezuma ne vouloit point de la Religion Catholique, & ils représentent Cortez comme un Orateur & un Théologien. L'Empereur voyoit que la base de son autorité portoit sur l'absurde superstition du peuple, & sur son respect pour les Prêtres, avec lesquels il étoit dangereux de disputer sur un article qui intéressoit si fort leur état, leur fortune & leur crédit.

*Sect. V. Histoire de l'Amérique.*

Il craignoit de leur déplaire, & de devenir méprisable à ses sujets, s'il se relâchoit de son zele pour ses Dieux, par complaisance pour des étrangers. Les Espagnols le confirmerent dans cette opinion par un accident particulier.

*Montezuma fait voir le temple à Cortez.*

Montezuma résolut un jour de rendre les Espagnols témoins de la magnificence de ses temples. Il dit à Cortez de le suivre avec quelques-uns de ses principaux Officiers & de ses soldats. Lorsqu'ils arriverent à la porte, Montezuma leur dit de s'arrêter, & s'avança pour demander aux Prêtres s'il étoit permis d'introduire en la présence de leurs Dieux des étrangers qui refusoient de les adorer. Les Prêtres répondirent qu'oui, à condition qu'ils s'y comporteroient avec décence & respect.

Aussi-tôt toutes les portes de ce superbe édifice furent ouvertes, & l'Empereur se chargea du

ſoin d'expliquer aux Eſpagnols l'uſage de tous les vaſes, des inſtrumens & autres uſtenſiles, ce qu'il faiſoit avec tant de cérémonies ridicules, que les Eſpagnols ne pouvoient s'empêcher de rire. Montezuma n'y fit pas grande attention; ſeulement il les engagea à modérer leur bonne humeur, juſqu'à ce que Cortez, enflammé de zele, lui dit : » Permettez-moi, Sire, de planter » ici la croix de J. C. devant les images du » Diable, & vous verrez leſquelles des deux » méritent votre adoration & vos mépris «.

Cette exclamation irrita les Prêtres, & réduiſit Montezuma dans une grande perplexité; il reſpectoit ſes Dieux, il craignoit ſes Prêtres, il redoutoit les Eſpagnols, & regardoit comme ſacrées les Loix de l'hoſpitalité; cependant il répondit à Cortez : *Vous auriez dû au moins dans cet endroit montrer le reſpect que vous devez à ma perſonne.* Ce reproche étoit une nouvelle preuve de bon ſens & de la politeſſe de Montezuma. Dès ce moment, le Général Eſpagnol réſolut de ne plus lui parler de Religion, & abandonna le projet de le convertir.

Afin que le Lecteur puiſſe avoir une idée des difficultés incroyables que Cortez eut à ſurmonter dans le cours des efforts qu'il fit pour ſoumettre Mexico, il eſt à propos que nous lui donnions une courte deſcription de cette capitale, de la ſplendeur de la Cour, des immenſes revenus du Monarque, & d'autres détails, qui, en ſatisfaiſant ſa curioſité, rendront plus intelligible ce que nous dirons dans la ſuite.

*Deſcription de Mexico.*

Cette grande ville, anciennement connue ſous le nom de *Tenuch-Chitlam*, étoit ſituée dans

SECT V.
*Histoire de l'Amérique.*

une grande plaine environnée de hautes montagnes & de rochers escarpés. Les eaux qui en descendoient formoient différens lacs, & particuliérement deux d'une grande étendue. Ils étoient séparés par une chaussée, où de distance en distance on avoit pratiqué des ouvertures, afin que lorsqu'il y avoit trop d'eau dans l'un, l'excédant passât dans l'autre. On prétend que les eaux d'un de ces lacs étoient douces, & celles de l'autre salées; que le premier produisoit beaucoup de poisson, & qu'il n'y en avoit jamais dans l'autre, ce qu'on attribuoit à la qualité nitreuse du sol & de la vase. Il est certain que le sel se faisoit dans celui-ci, quoiqu'il n'eût aucune communication avec la mer, & qu'il étoit souvent rempli des eaux de l'autre.

Tous ces lacs pouvoient avoir ensemble environ trente lieues de circonférence, & leurs bords étoient ornés de cinquante villes, ce qui faisoit un coup d'œil magnifique. C'est au milieu du lac salé qu'étoit située la ville de Mexico, qui, au temps dont nous parlons, renfermoit au moins soixante mille familles. Elle étoit jointe à la terre par des digues & des chaussées larges, construites à grands frais, & qui donnoient un air de grandeur à la ville. Celle du sud, par laquelle les Espagnols arriverent, avoit deux lieues de longueur. Il y en avoit une autre au nord, qui s'étendoit à environ une lieue, & une semblable du côté de l'ouest. Toutes les rues étoient larges & droites; il y en avoit quelques-unes qui étoient entiérement couvertes d'eau, de sorte qu'on n'y alloit qu'en bateau ou dans des canots dont elles étoient perpétuellement remplies. Il y avoit

aussi des ponts pour la commodité du transport. En général les rues consistoient en une levée de terre couverte en pierres, & élevée au milieu des eaux, & de chaque côté il y avoit un trottoir. On ne pouvoit point imaginer de plan plus favorable au commerce & au plaisir, & Mexico ressembloit en petit à l'Empire de la Chine, coupé de canaux innombrables, qu'on voit toujours remplis de vaisseaux & d'une multitude d'habitans qui sont toujours en mouvement.



La ville étoit partagée entre le peuple, la Cour & la Noblesse. Le peuple habitoit le district appelé *Tlatelulco*, où les maisons étoient basses, petites, & en grand nombre. Les autres quartiers plus étendus étoient habités par la Noblesse, & les bâtimens de la Cour en occupoient une grande partie. Les maisons étoient en pierres, & d'une bonne architecture. Ces deux quartiers étoient remplis de boutiques, où on exposoit tous les jours une quantité prodigieuse de marchandises. Certains jours de l'année il y avoit des foires à *Tlatelulco*, auxquelles tous les Marchands & Négocians de l'Empire se rendoient. Elles se tenoient dans une vaste place, qu'on remplissoit de tentes si serrées les unes contre les autres, qu'à peine les acheteurs pouvoient y passer. Malgré cela, tout se passoit dans le meilleur ordre & sans confusion. On y voyoit des Joailliers & des Orfévres qui y vendoient des bijoux supérieurement travaillés. Il y avoit des rangées de Peintres qui étaloient des peintures d'animaux & des paysages faits avec des plumes si artistement placées, qu'ils imitoient parfaitement la Nature.

*Grandes foires de cette capitale.*

Plus loin, étoient toutes les marchandises de coton manufacturées dans l'Empire ; les unes unies, les autres peintes, & un si grand nombre d'autres articles de commerce, que la nomenclature en seroit trop longue & trop ennuyeuse. Le commerce s'y faisoit par voie d'échange, & les articles de peu de valeur étoient donnés pour du maïs ou du cacao. Les Mexicains n'avoient point de balance, mais ils se servoient de mesures pour l'étendue & la quantité, & une espece de nombres par lesquels ils calculoient le prix de la marchandise d'après les taxes qu'ils payoient, & la peine qu'ils avoient à la fabriquer. Comme nous parlerons ailleurs des mœurs & coutumes de ce peuple, nous n'en dirons pas davantage ici sur cette matiere. Nous observerons seulement que Cortez visita à cette époque tout ce qui pouvoit intéresser.

Afin de pourvoir à la plus grande expédition des affaires & à la conservation du bon ordre, on avoit établi une Chambre de Justice qui décidoit toutes les contestations entre les Marchands, & qui inspectoit toutes les marchandises, pour savoir si elles méritoient d'être exposées. Des Officiers subalternes alloient & venoient continuellement, pour empêcher la fraude dans les marchés, pour prévenir les disputes & conserver la tranquillité. On avoit une si grande crainte de ces Magistrats, que rarement avoit-on besoin d'avoir recours à eux. Ce n'est pas sans raison que les Espagnols furent étonnés de l'opulence & de la sagesse des Loix de cet Empire, de l'industrie, de l'adresse & du génie de ses habitans, qu'ils avoient cependant appelés *Barbares.*

*Description du grand temple.*

On ne pouvoit rien comparer à la beauté & à la magnificence de la ville de Mexico, si ce n'est le grand nombre de temples dont cette ville étoit ornée. Le grand, sur-tout, consacré au Dieu Vitzliputsli, étoit merveilleux. La partie de l'édifice qui se présentoit d'abord, étoit une cour dont les murs étoient en pierres de taille, sur lesquelles on avoit sculpté des serpens entrelacés, qui donnoient à ce portique un aspect horrible. A peu de distance, étoit une espece de chapelle bien plus effrayante; elle étoit ornée des têtes des malheureux qui avoient été sacrifiés aux Dieux, & les Prêtres en tenoient un compte très-exact.

Chaque côté de la grande cour avoit une porte sur laquelle étoient quatre statues de pierres, qui sembloient dire de se retirer à ceux qui venoient prier sans avoir les dispositions nécessaires. Autour des murs, étoient les logemens des Prêtres, qui étoient en très-grand nombre, & cependant il restoit au milieu un vide assez grand pour contenir dix mille danseurs lors des fêtes publiques. Au centre de cette place, étoit une tour qui s'élevoit au dessus de tous les édifices de la ville, & elle étoit terminée par une demi-pyramide d'une telle dimension, que la plate-forme du haut avoit quarante pieds carrés, après quoi elle s'élevoit dans les airs en forme d'escalier, & avoit cent vingt marches. Le pavé étoit de jaspe; une balustrade serpentante l'entouroit, & les deux côtés étoient couverts d'une pierre noire scellée avec du ciment blanc; ce qui faisoit un effet très-agréable. Au bout de l'escalier, étoient deux

ſtatues de marbre qui ſupportoient deux chandeliers d'une énorme groſſeur ; un peu plus loin, étoit une pierre ſur laquelle on étendoit les malheureux qu'on devoit immoler, & dont on devoit arracher les entrailles ; & derriere, étoit une chapelle faite de matériaux ſuperbes & très-bien travaillés, dont la couverture étoit d'un bois précieux. Là étoit placée l'idole, derriere un rideau, ſur un autel élevé. Elle avoit quelque reſſemblance à une figure humaine, d'un aſpect terrible. Elle étoit aſſiſe ſur une eſpece de trône ſoutenu par un globe bleu, repréſentant les cieux, de chaque côté duquel ſortoient des baguettes avec des têtes de ſerpent, que les Prêtres plaçoient ſur leurs épaules lorſqu'ils expoſoient l'idole à la dévotion du Public. Cette Divinité tenoit dans ſa main droite un ſerpent entortillé en guiſe de bâton, & de la gauche quatre fleches, qu'on diſoit être venues du Ciel.

En face de cette chapelle, il y en avoit une autre entiérement ſemblable, pour une idole qui partageoit avec la premiere les dépouilles de la guerre. Les ornemens des deux chapelles étoient ineſtimables ; les murs & les autels étoient couverts de joyaux & de pierres précieuſes, placées dans des plumes des plus belles couleurs.

Chaque partie de la ville avoit ſon temple, qui étoit le dépôt des principales richeſſes de ceux qui l'habitoient. Il y avoit environ deux mille idoles. A peine y avoit-il une rue qui n'eût ſa Divinité tutélaire. Toutes les calamités avoient leurs autels, &c. La ſuperſtition de ce peuple n'avoit produit qu'un bon effet, c'étoit

la beauté que les temples ajoutoient à la ville.

Outre les palais de l'Empereur & les temples, il y avoit encore de beaux édifices qui contribuoient à la décoration de cette capitale; c'étoient les maiſons de plaiſance de Montezuma. L'une d'elles, de la plus belle architecture, avec des galeries ſoutenues par des piliers de jaſpe, étoit changée en voliere. On y avoit raſſemblé toutes les eſpeces d'oiſeaux de la Nouvelle-Eſpagne, remarquables par la beauté de leur plumage, ou par la beauté de leur voix. Le nombre de ces oiſeaux étoit ſi grand, qu'il y avoit environ trois cents perſonnes employées à en avoir ſoin. C'eſt avec leurs plumes qu'on avoit fait les beaux tableaux de la collection de Montezuma.

SECT. V. *Hiſtoire de l'Amérique.*

*Château de l'Empereur.*

A quelque diſtance de cette maiſon, ce Prince en avoit une autre ſi vaſte, qu'il y avoit un appartement capable de loger toute la Cour. Les chaſſeurs l'occupoient, & il y avoit auſſi une infinité d'oiſeaux de proie, notamment les faucons de l'Empereur, qui n'étoient pas moins adroits que ceux d'Europe pour la chaſſe. Les Ecrivains Eſpagnols ont décrit l'aigle royal, qui eſt d'une groſſeur monſtrueuſe & d'une prodigieuſe voracité. Dans un autre endroit de la même maiſon, eſt la ménagerie, qui renferme les lions, les tigres, les ours, & entre autres le taureau Mexicain, ſemblable à celui de Boheme ou au buffalo, appelé *urus* par les Auteurs Latins. Suivant un uſage très-ancien, on jugeoit de la puiſſance des Princes Mexicains par le nombre des bêtes féroces qu'ils poſſédoient. De là nous pouvons conclure que Montezuma en avoit beaucoup,

puisqu'à tous égards c'étoit le Prince le plus puissant qui eût régné sur cet Empire.

Montezuma avoit aussi rassemblé toutes les difformités & les monstres de la Nature. Il avoit des nains, des géans, des bossus, des boiteux, des hommes qui avoient quelque chose d'extraordinaire dans la figure, quelque défaut dans les yeux, & d'autres enfin dont l'esprit étoit aussi difforme que leur corps. Cet établissement eût été louable & humain, si le Prince y avoit placé les malheureux que leurs infirmités mettoient hors d'état de travailler; mais il suffisoit à un homme d'avoir une marque ou une tache d'une espece rare, pour avoir droit à cette fondation, en sorte qu'il y avoit des parens qui défiguroient exprès leurs enfans pour qu'ils pussent être entretenus aux frais du Souverain.

De tous les édifices publics qui appartenoient à ce grand Prince, il n'y en avoit pas sans doute de plus curieux, ni qui méritât mieux d'être vu, que l'arsenal ou le dépôt des armes. Il étoit divisé en deux départemens; l'un étoit celui où on fabriquoit les armes, & dans l'autre on les paroit lorsqu'elles étoient faites. Les différens Artistes avoient des boutiques disposées convenablement à leur profession. Ici on préparoit le bois pour des fleches, là on le façonnoit. Plus loin, on faisoit les arcs, les épées, & les dards. Toutes les especes d'armes, soit défensives, soit offensives, étoient faites par des ouvriers particuliers dans des ateliers séparés, sous les ordres de Surintendans, qui tenoient un compte exact du nombre & de la qualité des armes.

Ces armes, entassées dans des magasins, étoient distribuées aux troupes quand il le falloit, & les vides étoient aussi-tôt remplis par des armes neuves.

Toutes ces maisons avoient des jardins très-vastes, & entretenus avec autant de soin que de magnificence. Dans chacun il y avoit une étendue de terrein occupée par les plantes médicinales pour toutes sortes de blessures, de plaies & d'infirmités ; & c'étoit-là toute la science des Médecins de Mexico. Nous ne finirions pas, si nous voulions décrire tous les édifices publics de cette grande ville, & tous les établissemens du magnifique Montezuma. Il en est cependant un dont nous parlerons, à cause de sa bizarrerie. On l'appeloit *la Maison du Malheur*; l'Empereur s'y retiroit lorsque quelque malheur public ou particulier demandoit des signes extérieurs de chagrin & d'affliction. L'horreur étoit peinte sur la façade du bâtiment. En effet, toutes les murailles & les ornemens en étoient noirs, & il n'y pénétroit de lumiere, par de petites ouvertures, qu'autant qu'il en falloit pour voir les ténebres de l'intérieur. C'étoit-là que Montezuma passoit dans la solitude le temps destiné à la tristesse. Les Mexicains croyoient qu'il conversoit pendant ce temps avec les Dieux ; & les Auteurs Espagnols, non moins crédules & non moins superstitieux, prétendent qu'il avoit commerce avec le Diable, qui aime l'obscurité.

Montezuma avoit encore dans les environs un grand nombre de maisons où il alloit faire des parties de plaisir, & sur-tout des parties de chasse, qu'il aimoit beaucoup. Il se rendoit sou-

*Sect. V. Histoire de l'Amérique.*

vent avec la Nobleſſe dans un parc très-vaſte & très-beau, environné d'un canal, où on amenoit le gibier des montagnes voiſines, & il y venoit auſſi des lions & des tigres, que les chaſſeurs Mexicains combattoient avec beaucoup d'adreſſe & de courage. Montezuma les attaquoit auſſi quelquefois avec le dard ou le javelot; mais c'étoit toujours avec précaution, non pas qu'il manquât de courage, mais parce qu'il croyoit qu'un Monarque devoit ſe réſerver pour les dangers de la guerre.

*Grandeur de Montezuma dans ſa vie privée.*

La vie particuliere de Montezuma répondoit à la magnificence extérieure de ſa Cour. Tout étoit grand & ſplendide. Lorſque ce Prince parvint à la couronne, il augmenta le nombre des Officiers & l'éclat de ſa Cour, où il ne reçut plus que des Gentilshommes de la premiere diſtinction. Il en exclut le peuple, contre l'avis de ſon Conſeil, mais d'après une de ſes maximes, que les Princes devoient tenir éloignés de leurs perſonnes les gens qui n'avoient point le ſentiment de la reconnoiſſance, ou qui du moins n'avoient jamais l'occaſion d'en donner des marques. La garde de l'Empereur étoit compoſée de deux cents jeunes Gentilshommes de la premiere qualité; il n'y avoit que les poſtes extérieurs aux environs du palais qui fuſſent gardés par des ſoldats. C'étoit autant la politique que l'orgueil qui l'avoit déterminé. Par ce moyen il accoutumoit la Nobleſſe aux armes, il l'endurciſſoit à la fatigue, & l'avoit toujours ſous ſa dépendance.

Quant aux femmes de l'Empereur, on ne pouvoit point les compter. Il n'y en avoit cependant que deux qui euſſent le titre de Reines; elles

étoient logées dans des appartemens séparés, & servies avec magnificence. Toutes les belles femmes de l'Empire lui étoient envoyées, & on en arrachoit plusieurs des bras de leurs parens ou de leurs maris. Lorsque le Prince n'en vouloit plus, il les renvoyoit ; mais elles ne manquoient pas d'occasions de se marier, soit à cause de leur beauté, soit à cause de leurs richesses ; elles avoient soin d'en amasser beaucoup pendant leur faveur. Leur réputation n'étoit point altérée par les faveurs du Monarque, c'étoit au contraire un honneur d'avoir été jugée digne de partager son lit. Pendant que ces concubines restoient à la Cour, elles y observoient la plus grande décence. Leur conduite étoit soumise à l'inspection de graves Matrônes, qui en rendoient compte à l'Empereur. La passion dominante de Montezuma étoit la jalousie ; elle empoisonnoit tous ses plaisirs.

Lorsqu'il donnoit audience, rien n'étoit plus imposant ni plus majestueux ; car la réception qu'il faisoit à Cortez étoit éxtraordinaire ; aussi excitoit-elle toujours l'étonnement de la Cour, qui ne pouvoit s'y accoutumer. Il mangeoit seul, & souvent en public, mais toujours avec la magnificence d'un grand Prince. Sa table étoit couverte de deux cents plats des meilleurs mets que l'Empire pouvoit produire. Avant de s'asseoir, il les parcouroit des yeux, choisissoit ceux qui le flattoient davantage, & faisoit distribuer le reste à ses Officiers de quartier. Cette profusion n'étoit qu'une petite partie de la dépense journaliere de sa maison. Il y avoit plusieurs tables aussi splendidement servies pour les gens de sa Cour, & même pour ceux qui y venoient, soit

SECT. V. *Histoire de l'Amérique.*

pour affaires, soit par curiosité. Tout ce qui paroissoit sur la table de l'Empereur étoit servi dans des plats d'or, ou dans des coquilles précieuses, ornées de joyaux, & les courtisans étoient constamment occupés à lui donner à boire de différentes especes de liqueurs, les unes parfumées, les autres faites avec des herbes salutaires & médicinales, qui étoient ordonnées comme restaurantes & provocantes.

Après dîner, il prenoit du chocolat & fumoit du tabac. Pendant qu'il mangeoit, les Musiciens exécutoient les morceaux qui plaisoient le plus à l'Empereur, & lorsqu'ils cessoient de jouer, le Prince se laissoit amuser par des joueurs de gobelets, des bouffons, & des nains, &c. dont il avoit toujours un grand nombre à sa suite: » J'aime » ces malheureux, disoit-il, parce que, sous leurs » plaisanteries, j'apperçois la vérité «; cependant il ne pénétroit pas le masque d'hypocrisie de ses courtisans. Il avoit aussi des chanteurs qui, dans une espece de récitatif cadencé, chantoient les exploits des Héros de la nation, & les actions mémorables de leurs Souverains. Ils exhortoient la génération présente à les empêcher de tomber dans l'oubli, en les consacrant dans des tableaux historiques & dans les annales hiéroglyphiques de l'Empire. On dansoit souvent devant l'Empereur, & ce Prince se mêloit quelquefois avec les danseurs, pour faire plus de plaisir aux Espagnols.

Parmi ces danses, la plus extraordinaire étoit une espece de mascarade appelée *Milotes*, composée d'une foule de personnes toutes déguisées d'une maniere somptueuse. L'Empereur honoroit quelquefois

quelquefois ces divertiſſemens de ſa préſence ; & comme on y buvoit tant qu'on vouloit, cette maſcarade finiſſoit toujours par un tranſport général cauſé par l'ivreſſe. Chaque jour il y avoit quelque nouveau plaiſir, toujours donné par l'Empereur, probablement pour détourner l'attention du public de ſa propre conduite, ou bien pour faire oublier à ſes ſujets, par une diſſipation continuelle, la perte de leur liberté.

*Ses revenus.*

On doit croire que les tréſors de l'Empereur étoient immenſes, pour ſoutenir tant de pompe & de magnificence, & en même temps des armées nombreuſes qui étoient toujours ſur pied. En effet, ils étoient inépuiſables. On retiroit des ſommes incroyables des mines d'or & d'argent, des ſalines, & des autres droits établis de tout temps au profit de la Couronne ; mais Montezuma, à ſon avénement, avoit augmenté prodigieuſement ſes revenus, en ſoumettant ſes ſujets à de nouvelles contributions. Dans cet Empire ſi étendu & ſi peuplé, il n'y avoit pas de Laboureur qui ne fût obligé de payer le tiers du revenu de ſes terres. Les artiſans étoient taxés dans la même proportion, & les pauvres même étoient obligés de travailler certains jours ſans rien gagner. Toutes les taxes étoient perçues avec beaucoup de rigueur, & ce n'étoit pas ſans raiſon que le peuple ſe plaignoit de la tyrannie de l'adminiſtration. Montezuma ne l'ignoroit pas.

Les villes voiſines de la capitale fourniſſoient des hommes pour travailler aux bâtimens de l'Empereur, & le bois de chauffage pour le palais, ou bien elles contribuoient d'une autre

SECT. V. *Histoire de l'Amérique.*

maniere aux dépenses de la Cour. Ainsi Montezuma avoit fait construire des édifices immenses & étonnans, des aqueducs, & d'autres ouvrages considérables, sans presque toucher à son trésor. Le tribut de la Noblesse consistoit à garder & à suivre le Prince, à servir dans les armées avec un certain nombre de leurs vassaux qu'elle entretenoit à ses dépens ou à ceux de l'ennemi. Cependant elle faisoit continuellement des présens à l'Empereur, & celui-ci les recevoit comme des droits appartenans à sa couronne, à sa dignité, & aux inquiétudes ainsi qu'à la fatigue de la royauté.

*Gouvernement civil & militaire.*

Comme nous aurons occasion de parler ailleurs du gouvernement du Mexique, nous dirons seulement ici que Montezuma veilloit attentivement à ce qu'on rendît à ses peuples la plus exacte justice; il s'étoit réservé le privilége de les tyranniser. Le meurtre, le vol, l'adultere & tous les crimes nuisibles à la Société, sans intéresser la Couronne, étoient punis de mort; mais lorsqu'ils attaquoient la dignité royale, les coupables étoient déclarés infames, & ne périssoient qu'après avoir souffert les plus horribles tourmens. La corruption dans les Ministres, ou dans les personnes employées dans l'administration, étoit encore punie de mort, & Montezuma tenoit rigoureusement la main à l'exécution de cette Loi. L'offre de la plus petite bagatelle emportoit une peine capitale, & le corrupteur comme le corrompu subissoient le même supplice. Il seroit utile que cette sévérité fût observée dans des Etats bien plus civilisés & moins étendus.

SECT. V. *Histoire de l'Amérique.*

Montezuma avoit très-bien pourvu à l'éducation de la jeunesse. Il avoit établi des écoles pour le peuple, & des colléges pour la Noblesse. Les enfans y apprenoient le petit nombre de connoissances des Mexicains, c'est-à-dire, les signes & les caracteres, les traditions historiques, les principes de la Religion & de la Morale, une idée générale de la Constitution & des Loix ; enfin on leur enseignoit les différentes professions qu'ils vouloient embrasser. Nous ne parlerons pas ici des colléges établis pour les filles, parce que ces établissemens n'étoient pas dus à Montezuma. Ce Prince avoit aussi fondé des récompenses honorables pour ceux qui se distinguoient, soit dans l'ordre civil, soit dans le militaire, & l'ardeur généreuse avec laquelle on aspiroit à ces honneurs, étoit la meilleure preuve de l'utilité de cette institution.

Tel étoit l'Empire, tel étoit le Monarque ; tel étoit le peuple que Cortez se proposa de soumettre avec une poignée d'Espagnols ; & ce qui doit paroître incroyable, il y réussit.

*Sa douceur à l'égard des Espagnols.*

Montezuma avoit adroitement déployé aux yeux des Espagnols toute sa magnificence & toute sa grandeur, soit pour se les attacher comme amis, soit pour les détourner, par le spectacle de sa puissance, de prendre contre lui des mesures violentes, soit encore par principe d'honnêteté pour obliger ses hôtes, ou enfin par respect pour des étrangers dont il ne pouvoit qu'admirer la valeur. Il se présenta aux réjouissances publiques accompagné de Cortez & des Capitaines Espagnols, qu'il traitoit avec la fa-

miliarité la plus polie. Ils étoient reçus dans toutes les occasions au palais, sans cérémonies & sans formalité, & il ne reprenoit la réserve d'un Souverain que pour ses propres sujets. Il distribuoit tous les jours des présens parmi les Officiers & les soldats, en discernant le rang & le mérite. A son exemple, la Noblesse traita les Espagnols avec un respect qui approchoit de l'esclavage, parce que les courtisans portoient toujours à l'excès l'imitation des qualités de leur Souverain. Quant au peuple, il regardoit les Espagnols comme des Dieux, & fléchissoit le genou devant les moindres soldats, ce qui les auroit rendus insolens, si Cortez n'y avoit pourvu.

*Des nouvelles de la Colonie changent la face des affaires.*

Dans cet état des choses, le Général Espagnol reçut de Vera-Cruz des nouvelles qui changerent la face des affaires, qui le réduisirent à la plus étrange perplexité, & qui enfin lui suggérerent la nécessité d'exécuter l'entreprise la plus hardie qui fût encore entrée dans la tête d'un homme. Deux Tlascalans déguisés sous des habits Mexicains, trouverent moyen de pénétrer dans la ville, & de remettre à Cortez une lettre de la Colonie, qui lui apprenoit les nouvelles suivantes.

Depuis le départ de Cortez, l'établissement de Vera-Cruz n'avoit éprouvé aucun accident ni aucun trouble, jusqu'à ce qu'enfin un Général de Montezuma étoit venu avec une armée, avoit pillé quelques villes, & attaqué plusieurs Caciques alliés des Espagnols, lesquels en conséquence avoient réclamé leur protection. Il est vrai que comptant sur l'amitié & la valeur des Espa-

gnols, ces Caciques avoient refusé de payer les taxes, & avoient même secoué le joug de Montezuma. Le Général Mexicain Qualpopoca avoit soutenu avec son armée les Collecteurs des tributs, & commis de grands ravages en conséquence du refus opiniâtre des habitans. Le pays des Totonaques avoit été réduit en cendres; ils se plaignirent à Jean Escalante, Gouverneur de Vera Cruz, & le supplierent si instamment de prendre les armes en leur faveur, qu'il envoya des messagers au Général Mexicain pour le prier d'une maniere amicale de suspendre les hostilités jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouveaux ordres de l'Empereur, parce qu'il n'étoit pas possible que ce Prince autorisât ses troupes à commettre des violences chez les Alliés d'un Monarque dont les Ambassadeurs étoient si bien traités à la Cour de Mexico. Le Général répondit insolemment qu'il étoit capable d'entendre & d'exécuter les ordres de son Souverain, & qu'il savoit aussi défendre en campagne ce qu'il avoit compris. Escalante prit cette réponse pour un défi qu'il ne pouvoit refuser sans nuire à la réputation des Espagnols dans l'opinion des Indiens ses alliés.

En conséquence il rassembla un corps de deux mille Totonaques, auxquels il joignit cinquante Espagnols & deux pieces de canon, & partit dans l'intention de fondre sur le gros de l'armée Mexicaine dont il connoissoit les dispositions. Il attaqua en effet Qualpopoca, & le mit en fuite après un violent engagement; mais Escalante reçut une blessure dont il mourut; sept Espagnols furent tués dans l'action, & il y en

Sect. V. *Histoire de l'Amérique.*

eut un autre qui, s'étant trop avancé, fut pris; en ſorte que la Colonie avoit perdu huit hommes. Cette perte étoit conſidérable, & la victoire n'en dédommageoit point.

Cortez communiqua cette lettre ſur le champ à ſes Officiers, & leur demanda leur avis ſur la conduite qu'ils devoient tenir dans une conjoncture ſi délicate. Il leur recommanda le plus profond ſecret, ſur-tout à l'égard des ſoldats, la plus légere indiſcrétion pouvant avoir les ſuites les plus funeſtes. Tous ces détails donnés par les Auteurs Eſpagnols, prouvent qu'ils vouloient juſtifier Cortez du reproche d'ingratitude & de violation des droits de l'hoſpitalité : comme ce ſont les ſeules autorités que nous ayons, nous ſommes forcés de les croire.

Avant qu'on eût pris aucun parti, le Général envoya chercher quelques-uns des plus fideles Indiens de ſon armée, & il leur demanda s'ils n'avoient rien remarqué chez les Mexicains qui pût faire naître des ſoupçons? Ils répondirent que le peuple n'étoit occupé que des divertiſſemens donnés par l'Empereur, mais que la Nobleſſe paroiſſoit penſive & myſtérieuſe; qu'ils avoient entendu quelques mots qui pouvoient avoir une interprétation ſiniſtre, tels que la poſſibilité de rompre les ponts des chauſſées, &c. Ils dirent auſſi qu'on avoit parlé tout bas de la tête d'un Eſpagnol, qu'on avoit envoyée en préſent à l'Empereur; que ce Prince avoit montré de la ſurpriſe en la voyant, à cauſe de ſa groſſeur, de la beauté de ſa figure, de la force de ſes traits, & de la rudeſſe de la barbe, ce qui reſſembloit à Juan d'Aquillo, ce ſoldat qui avoit

été fait prisonnier dans la bataille. De là Cortez conclut que Montezuma avoit tout su & tout ordonné. La Noblesse de Tlascala assura de son côté, que s'il n'y avoit pas eu des ordres de l'Empereur, jamais le Général Indien n'auroit osé attaquer les Espagnols, dans un temps où cette nation étoit si bien traitée à la Cour (a).

Lorsque Cortez recueillit les avis des Officiers, ils étoient tous différens. Les uns vouloient qu'on demandât un passeport à l'Empereur; d'autres combattoient cette opinion, disant que par-là on détruiroit l'idée que les Indiens avoient des Espagnols, & que ce feroit de la part de ceux-ci reconnoître leur propre foiblesse. Un troisieme parti dit, que comme il étoit absolument nécessaire de pourvoir à la sûreté de la Colonie, il falloit partir le plus secrétement qu'il seroit possible avec toutes les richesses qu'ils avoient acquises. D'autres soutinrent que les seuls moyens de se sauver honorablement, étoient de rester à Mexico, jusqu'à ce qu'on trouvât la facilité de se retirer, & sur-tout qu'il falloit feindre d'ignorer ce qui s'étoit passé à Vera-Cruz. Tous paroissoient convaincus que Montezuma avoit autorisé la conduite de Qualpopoca. Cependant il n'y avoit pas de preuves, & il étoit assez na-

(a) On rapporte que Cortez réfléchissant sur sa fâcheuse position, à laquelle il cherchoit un remede, erroit dans le palais enseveli dans ses pensées, lorsqu'il se trouva dans l'endroit où Montezuma avoit caché les trésors de son pere. Une porte couverte excita sa curiosité; il la fit rompre, & après avoir vu ce que c'étoit, il fit réparer la breche sans avoir rien pris. Herrera, Dec. II. De Solis, l. III, c. XVII.

SECT. V.

*Histoire de l'Amérique.*

turel que ce Général attaquât les Espagnols qui avoient l'audace de protéger des sujets rebelles.

Cortez n'adopta aucune de ces opinions; mais après avoir loué le zele des Capitaines, il dit que le passeport étoit inutile à des soldats qui, par la force des armes, s'étoient ouvert un chemin jusqu'à la capitale de l'Empire. L'idée de se retirer secrétement étoit injurieuse à leur honneur, sur lequel leur sûreté étoit fondée. Les Indiens perdroient dès-lors la grande idée qu'ils avoient conçue, & il seroit très-difficile de se défendre contre une si grande multitude d'ennemis. Leur fuite seroit bientôt connue, & l'Empereur auroit bientôt averti ses armées de fondre sur les Espagnols de tous côtés, tandis qu'il viendroit lui-même de sa capitale les attaquer par-derriere : » Nous sommes, continua t-il, assiégés & in- » vestis si exactement, que nous n'avons pas un » pied de terrein sur lequel nous puissions mar- » cher en sûreté. En conséquence je suis d'avis » que nous restions ici; mais il ne faut pas y » rester oisifs. Il faut faire quelque grande ac- » tion qui excite l'étonnement des Mexicains, » & nous rende l'estime & la vénération que ce » dernier événement nous a fait perdre. Le » seul moyen qui se présente à mon esprit, c'est » de nous assurer de la personne de l'Empereur, » & de l'amener prisonnier dans notre quar- » tier «. Cette proposition effraya d'abord le Conseil, & lui parut téméraire; mais après quelques réflexions, on n'en jugea pas l'exécution impossible. Cortez parla si bien, qu'il obtint la majorité des suffrages. Tous enfin adopterent l'avis du Général, qui fut chargé de prendre toutes

les mesures qu'il jugeroit propres à assurer le succès.

Rien sans doute n'étoit plus hardi que d'oser, avec une poignée d'hommes, arrêter un puissant Monarque, & le faire prisonnier dans son palais, au milieu de sa Cour & de sa capitale. Ce fait seroit vraiment incroyable, s'il n'étoit pas attesté par des témoignages irrécusables, & confirmé par les circonstances. Les Espagnols, qui veulent qu'on regarde Cortez comme un miroir de justice, auroient probablement supprimé cette aventure, qui, si elle ajoute à sa valeur, l'accuse aussi de la plus noire ingratitude; mais à quoi auroient-ils ensuite attribué la révolution? Ainsi il ne faut pas douter de la vérité de cette entreprise; nous avouerons en même temps que l'Histoire ne fournit aucun exemple d'un attentat de cette espece, si bien concerté, & si heureusement exécuté.

Pour l'exécution de ce grand projet, on choisit l'heure à laquelle les Espagnols alloient voir ordinairement l'Empereur, afin de ne causer aucune alarme par une visite extraordinaire. Tous les Espagnols eurent ordre de prendre les armes, & de se tenir prêts à agir sans bruit & sans confusion, jusqu'à ce qu'ils reçussent de nouveaux ordres. Les avenues du palais furent garnies de petits partis de soldats détachés, qui paroissoient être placés là par hasard; & Cortez, suivi de ses Capitaines & de trente soldats d'élite qui se promenoient à quelque distance, se rendit au palais. Il y fut reçu comme à l'ordinaire; les armes des Capitaines ne donnerent aucun soupçon,

SECT. V.

*Histoire de l'Amérique.*

*Cortez arrête Montezuma & l'emmene prisonnier dans les quartier des Espagnols.*

parce qu'ils étoient dans l'usage de les porter lorsqu'ils alloient chez l'Empereur.

Montezuma vint au devant d'eux, comme il faisoit toujours, les fit asseoir, & renvoya ses gens. Cortez alors se plaignit, dans les termes les plus forts, de la conduite de Qualpopoca, de la mort de plusieurs Espagnols, & de ce que ce Général avoit dit à la Colonie qu'il agissoit d'après les ordres de l'Empereur; » ce que je suis, dit Cortez, fort éloigné de croire : j'ai trop de respect pour votre Majesté, pour ajouter foi à une allégation qui seroit si indigne de vous. Comment imaginer en effet, que, pendant que vous nous accablez de faveurs ici, vous cherchiez à nous détruire dans vos provinces « ?

On prétend que Montezuma changea de couleur à ce récit, ce qui persuada aux Espagnols qu'il étoit coupable. Il marqua la plus grande inquiétude, jusqu'à ce que Cortez l'encouragea, en l'assurant qu'il étoit convaincu qu'un grand Prince comme lui ne pouvoit résoudre la mort des mêmes hommes auxquels il marquoit tant d'estime & d'amitié; & qu'il n'ajoutoit aucune foi à la déclaration qu'avoient faite le Général & ses principaux Officiers, sans doute pour justifier leur conduite. » Mais, ajouta-t-il, il est » essentiel que vous nous donniez une preuve de » votre innocence, pour effacer l'impression » qu'une semblable calomnie ne manqueroit pas » de faire; c'est de venir volontairement habiter » notre quartier, sans bruit & sans scandale, » comme si cette résolution venoit de votre choix, » & que vous y restiez jusqu'à ce qu'il soit dé- » montré que vous n'avez point trempé dans

» cette horrible perfidie. Par cette généreuse confiance, non seulement vous appaiserez la juste indignation des Espagnols, mais vous rétablirez votre propre réputation, qu'une accusation de ce genre a déjà flétrie. Je vous donne ma parole d'honneur, comme Gentilhomme, comme soldat, & comme Ministre du plus grand Monarque du Monde, que vous serez traité parmi nous avec tout le respect dû à votre rang. Nous ne désirons que cette marque de votre bonne volonté, pour que nous ne sentions ensuite aucune répugnance à vous honorer & à vous obéir «.

Cortez remarquant que Montezuma gardoit le silence, comme étonné de l'étrange proposition qu'on lui faisoit, ajouta pour l'adoucir : » Les quartiers que vous nous avez donnés sont un de vos palais, où ordinairement vous passez quelques jours. La résolution d'y venir ne paroîtra pas étrange, sur-tout lorsque c'est pour vous justifier dans une affaire qui, à proprement parler, regarde deux Monarques. S'il est prouvé que votre Général seul soit coupable, il suffira de le punir, & on ne sera pas obligé d'en venir aux dernieres extrémités, ce qui arrive ordinairement dans les querelles des Rois «.

Montezuma ne pouvant plus écouter un discours qui excitoit son indignation, interrompit Cortez, en lui disant avec hauteur : » Les Princes de mon rang ne sont pas accoutumés à se rendre eux-mêmes prisonniers, & si j'avois la foiblesse d'y consentir, & d'oublier ce que je me dois à moi-même, mes sujets ne souffri-

» roient pas qu'on fît un pareil affront à leur » Souverain «. Cortez répliqua d'un ton plus ferme : » Pourvu que vous vouliez bien ne pas » forcer les Espagnols à oublier le respect qu'ils » vous doivent, nous nous embarrassons peu des » obstacles que vos sujets pourroient nous susciter. Nous sommes assez forts pour ne pas » les craindre, sans rompre les liens d'amitié » qui nous unissent à vous «.

Montezuma fit d'autres propositions, qui, disoit-il, remplissoient leurs vûes, ne dérogeoint point à sa dignité, & ne compromettoient pas sa liberté. » Je vous offre de faire arrêter Qualpopoca » & ses Officiers, & de vous les livrer, afin » que vous les punissiez comme vous le jugerez » convenable ; je vous donnerai comme otages » deux de mes fils, jusqu'à ce que j'aye exécuté » ma promesse «. Mais Cortez avoit été trop loin, pour pouvoir reculer sans danger ; en conséquence il refusa tous ces expédiens. La dispute devint vive, & duroit si long-temps, que les Capitaines qui accompagnoient Cortez, craignant que ce délai ne pût leur devenir funeste, marquerent de l'impatience ; & Velasquez de Léon, jeune homme brave & impétueux, s'écria : » Pourquoi perdre le temps en vaines paroles ? » qu'il se laisse conduire, ou je lui perce le » cœur «. Montezuma, voulant savoir ce que signifioient ces paroles qu'il avoit entendues, en demanda l'explication à Dona Maria, qui faisoit toujours les fonctions d'Interprete. Cette femme lui répondit avec une présence d'esprit admirable, comme si elle ne vouloit pas que les Espagnols sussent ce qu'elle disoit : Votre Majesté

» eſt en grand danger, ſi elle ne ſe rend pas » aux vœux de ce peuple, qui eſt auſſi déter- » miné que puiſſant. Je ſuis votre fidele eſ- » clave ; je ferai tout ce qu'il me ſera poſſible » pour vous ſervir, & je ſuis leur confidente, » inſtruite de toutes leurs ſecretes intentions. Si » vous les ſuivez, vous ſerez traité avec tout » le reſpect dû à un grand Prince ; mais ſi vous » réſiſtez plus long-temps, les ſuites pourront » vous être fatales «. Ce diſcours fait à propos, & avec un air de ſincérité & d'inquiétude ſur ſon ſort, fit ſon effet ſur l'eſprit de l'Empereur, & le détermina à céder. Il appela ſes Officiers, ordonna qu'on fît préparer ſa chaiſe & ſes équipages, & dit à ſes Miniſtres, que, pour des raiſons d'Etat, il avoit réſolu de paſſer quelques jours avec les Eſpagnols. » Annoncez à mes ſujets, ajouta-t-il, que j'y vais volontairement, pour l'intérêt de ma couronne & les avantages de mon Empire. Enſuite il donna ordre à un Capitaine de ſes gardes d'emmener priſonnier à Mexico Qualpopoca & ſes principaux Officiers, & il lui donna, pour autoriſer ſa commiſſion, le ſceau impérial qu'il portoit toujours attaché à ſon bras droit. Marine expliqua aux Eſpagnols tout ce que le Prince venoit de dire, afin qu'ils n'en priſſent pas ombrage. Avec ſa ſuite ordinaire, Montezuma quitta ſon palais. Les Eſpagnols, marchant à pied, entouroient ſa chaiſe, ſous prétexte de lui faire honneur.

Le bruit s'étant répandu que l'Empereur s'en alloit chez les étrangers, les rues ſe remplirent de ſpectateurs. L'admiration & l'étonnement étoient peints ſur tous les viſages ; mais on ne fit

SECT. V. *Histoire de l'Amérique*

aucune tentative pour le délivrer. On vit cependant quelques particuliers répandre des larmes, d'autres jeter les hauts cris, & un grand nombre se jeter par terre de désespoir. L'Empereur appaisa cette espece de désordre, en disant d'un air de gaîté, qu'il alloit se divertir quelques jours avec ses amis les étrangers. Lorsqu'il entra au quartier, il ordonna à ses gardes de disperser la populace, & fit publier que toute personne qui occasionneroit des troubles seroit sur le champ punie de mort (*a*).

*Ce Prince s'accoutume à sa prison.*

Lorsque Montezuma fut arrivé, il fixa lui-même l'appartement qu'il vouloit occuper, & aussi-tôt ses domestiques le meublerent. Cortez plaça des gardes dans toutes les avenues, & doubla les sentinelles autour du quartier, pour prévenir toute surprise. Il ordonna à ses soldats de laisser entrer les gens de la suite du Prince, ainsi que la Noblesse & les Ministres, comme s'il n'avoit pas été prisonnier; mais il leur recommanda de n'admettre à la fois qu'un certain nombre de personnes, sous prétexte d'empêcher que le Monarque fût pressé.

Cortez lui fit demander une audience le soir, avec les mêmes cérémonies qu'auparavant. Tous les Officiers & soldats Espagnols eurent pour lui le même respect. Montezuma se rassura, reprit sa gaîté, fit des présens aux Espagnols, &

(*a*) Herrera rapporte qu'un moment avant que Cortez entamât la conversation, l'Empereur lui avoit offert sa fille en mariage. De Solis ne parle pas de cette circonstance, de crainte peut-être de rendre plus grave l'accusation d'ingratitude, d'injustice & de violence.

leur témoigna la même amitié que s'ils ne l'avoient pas offensé. C'étoit une preuve de sa magnanimité ou de son hypocrisie. En peu de jours il s'accoutuma si bien à sa situation, qu'il paroissoit n'avoir aucune envie d'en changer, & on finit dans la ville par regarder cette retraite comme un effet de sa bizarrerie.

Quelques courtisans découvrirent qu'il n'étoit pas libre; mais ils redoutoient si fort l'intrépidité des Espagnols, & la hardiesse inconcevable de leur attentat leur en imposoit tant, qu'ils n'eurent pas le courage de rien entreprendre; ils se contenterent de plaindre leur Monarque qu'ils ne pouvoient point délivrer.

Les affaires du gouvernement ne furent point interrompues. Montezuma, dans sa prison, remplit toutes les fonctions royales comme dans son palais. Il donnoit audience comme à l'ordinaire; il travailloit avec ses Ministres, & s'occupoit des affaires civiles & militaires, pour faire voir à ses sujets que sa résidence dans le quartier des Espagnols étoit le résultat de sa propre inclination, & du désir de jouir plus souvent de la compagnie de ces hommes à qui il avoit accordé toute son estime.

Toutes les heures qui n'étoient pas prises par les affaires, il les passoit avec les Espagnols, & il leur disoit qu'il ne pouvoit point se passer d'eux. Chacun s'étudioit à lui plaire, & il s'en apperçut avec beaucoup de plaisir. Le soir il jouoit avec Cortez à un jeu appelé *Tololoque* : il consistoit à jeter des petites boules d'or, avec lesquelles on tâchoit d'abattre, à une certaine distance, des quilles de même métal. Ils jouoient

*Sect. V. Histoire de l'Amérique.*

des joyaux & d'autres curiosités. Montezuma distribuoit ce qu'il gagnoit aux Espagnols, & Cortez de son côté donnoit ses bénéfices à la suite de l'Empereur.

Cependant Qualpopoca & ses Officiers ayant été arrêtés, furent conduits à Mexico & dans l'appartement de l'Empereur. Ce Prince les renvoya sur le champ à Cortez, pour qu'il s'informât de la vérité, & qu'il punît les coupables. Dans le cours de l'interrogatoire, ils avouerent qu'ils étoient seuls coupables d'avoir violé la paix; d'avoir provoqué les Espagnols de Vera-Cruz, & d'avoir tué de sang froid Aquillo leur prisonnier, sans avoir été autorisés à toutes ces violences par l'Empereur. Mais lorsqu'on employa les menaces pour les déterminer à ne rien cacher, ils assurerent qu'ils avoient reçu des ordres de l'Empereur, & Cortez s'opiniâtra à regarder cette allégation comme une fausseté inventée pour se justifier. Ils furent jugés par un Conseil de guerre, composé des Officiers Espagnols, & condamnés à être brûlés publiquement en face du palais de l'Empereur, comme atteints & convaincus d'avoir violé les Loix sacrées des nations, & comme coupables de haute trahison, pour avoir voulu rendre leur Souverain complice de leur crime.

*Il y éprouve une grande humiliation.*

La politique seule dicta cette sentence rigoureuse. Si les Espagnols croyoient, comme il est probable, que ces Officiers n'avoient agi que d'après les ordres de leur Souverain, il faut avouer qu'ils n'étoient pas coupables; nous ne voyons pas d'ailleurs la nécessité d'un châtiment si sévere. Une punition beaucoup plus douce auroit

auroit pu remplir également leur but. Qualpopoca n'avoit fait que ce qu'il croyoit qu'il étoit de son devoir de faire; mais sa mort étoit un sacrifice que l'orgueil des Espagnols exigeoit. Cortez crut qu'il consolideroit efficacement son autorité & son crédit, en insultant dans sa capitale un Monarque qui l'avoit comblé de faveurs & d'honnêtetés.

Avant de faire exécuter le jugement de mort prononcé contre Qualpopoca, Cortez résolut d'essayer encore une fois sa puissance, pour convaincre davantage Montezuma de sa dépendance. Il se rendit à l'appartement de ce Prince, suivi par un soldat qui portoit des fers, & s'approchant du Monarque avec un air sévere : » Vos » Officiers, dit-il, vous ont accusé d'être le » premier auteur de leur crime; il est nécessaire » que vous expiiez votre faute par une morti» fication personnelle « : & sans attendre de réponse, il ordonna au soldat de mettre ce Prince aux fers, ce qui fut exécuté sur le champ. Cortez se retira, laissant cet infortuné Monarque dans un état d'insensibilité. Mais revenant bientôt de son abattement, il reprit sa magnanimité ordinaire, & résolut de mourir en héros. Ses courtisans, muets d'horreur, tomberent à ses pieds, les baignerent de larmes, & soutenant ses fers, s'efforçoient avec une tendresse respectueuse d'en rendre le poids plus léger. Ces preuves d'attachement semblent démontrer que les Espagnols n'ont représenté ce Prince comme un tyran, que pour excuser leur propre conduite.

Cependant Cortez crut qu'il ne falloit pas perdre de temps. Il étoit dans une position où

SECT V.
*Histoire de l'Amérique*
*Un Général Mexicain est envoyé au supplice par ordre de Cortez.*

il ne falloit ni délai ni indécision. Il falloit hâter la crise & se la rendre favorable. Les criminels furent conduits au lieu de leur supplice, & ils le subirent en présence d'une foule de spectateurs, sans qu'il y eût le moindre bruit & le plus petit désordre. Le peuple étoit frappé d'une terreur mêlée de respect & d'admiration. Il s'étonnoit de l'audace avec laquelle ces étrangers s'arrogeoient l'autorité suprême, sans s'embarrasser de savoir s'ils en avoient le droit, & si le Souverain les approuvoit.

Aussi-tôt après l'exécution, Cortez revint auprès de l'Empereur avec une contenance satisfaite : » Les traîtres sont punis, dit-il, pour avoir » osé vous accuser, & Votre Majesté a suffisamment repoussé la calomnie, en se soumettant à cette courte mortification qui vous a » privé quelques instans de votre liberté «. En finissant, il se jeta à genoux, & ôta lui-même les fers à l'Empereur, voulant, par cette complaisance & par cette marque excessive de respect, lui faire oublier l'injure qu'il lui avoit faite. Montezuma reçut sa liberté avec une joie indécente. Il embrassa Cortez avec transport, & sembla oublier que son libérateur étoit son plus dangereux ennemi.

Lorsque les courtisans furent retirés, Cortez lui dit qu'il étoit libre de retourner dans son palais, si cela lui faisoit plaisir, puisque la cause de sa détention ne subsistoit plus ; mais Montezuma répondit qu'il vouloit rester au quartier jusqu'au départ des Espagnols, parce que sa réputation souffriroit si on savoit qu'il avoit été prisonnier ; Cortez lui avoit suggeré cette ré-

ponse par Marina, avant de lui faire la proposition.



*Montezuma s'attache à Cortez.*

Les Espagnols mirent tant d'adresse dans leur conduite avec Montezuma, qu'ils lui persuaderent, ainsi qu'à ses sujets, qu'il jouissoit de toute sa liberté, & que c'étoit uniquement pour visiter ces étrangers qu'il résidoit parmi eux. En conséquence ce Prince reprit son affabilité & sa libéralité accoutumées, au point qu'il s'étoit vraiment fait aimer d'eux. Avant cette époque, il avoit caché ses vertus même à ses sujets. Sa générosité, sa sincérité, sa magnanimité & sa sensibilité étoient obscurcies par la dignité royale, par la réserve & la sévérité. Peut-être aussi l'infortune toucha-t-elle son cœur, & la connoissance d'un peuple plus civilisé que le sien étendit-elle son intelligence, & le força-t-elle à se servir de toutes ses facultés. Il est certain que les Espagnols avouerent qu'il étoit impossible à un Prince de se conduire avec tant de bonté, & de montrer plus de noblesse que Montezuma pendant tout le temps de sa détention.

Après qu'il eut ainsi mérité & obtenu toute la confiance de Cortez, il lui demanda un jour la permission d'aller visiter ses temples, promettant sur sa parole de Souverain de revenir fidélement à sa prison (car c'est ainsi qu'il appeloit son appartement au quartier, mais seulement en plaisantant, & lorsqu'il n'y avoit que des Espagnols qui pussent l'entendre). » Il est important même pour vous, ajouta-t-il, que je me » montre à mes sujets, qui commencent à soupçonner que je ne suis pas libre; & comme il » n'existe plus aucun motif de détention après

» le supplice de Qualpopoca, il pourroit arriver » quelque émeute, si je ne donnois pas des preu» ves de liberté «. Le Général répondit qu'il pouvoit très-certainement aller où il voudroit, & que lorsqu'il pouvoit commander, c'étoit une grande marque de sa bonté de se soumettre à demander la permission. Il accepta cependant la promesse faite par le Prince, de ne pas changer d'habitation, & parut très-empressé de conserver l'honneur & le bonheur de jouir de la conversation de son hôte. Il exigea une autre promesse, c'étoit d'abolir la barbare coutume de sacrifier aux Dieux des victimes humaines, & ce Prince la remplit avec exactitude; il la défendit non seulement à Mexico, mais dans tout l'Empire.

Montezuma, dans sa premiere sortie, se rendit au grand temple avec toute la pompe impériale, & il fut reçu aux acclamations du peuple. Chacun paroissoit avoir oublié les outrages, soit réels, soit imaginaires qu'il avoit reçus du Tyran, & ne voir dans le Prince que le caractere d'un Souverain anobli par l'adversité. Il reçut les félicitations qu'on lui fit avec un air de satisfaction & de majesté, & il fit les plus grandes libéralités & à la Noblesse & au peuple. Après avoir rempli ses devoirs de religion, il revint au quartier, disant aux Espagnols : » Le plaisir que » j'ai de rester avec vous, plutôt que la promesse » que je vous ai faite, m'a fait presser mon re» tour «.

Depuis ce jour, il sortit quand il voulut, & partagea souvent les divertissemens du peuple; mais il passoit toujours la nuit au quartier, en

ſorte que les Mexicains attribuerent entiérement ſa perſévérance à l'amitié qu'il avoit pour les Eſpagnols. Auſſi, lorſque la Nobleſſe avoit quelque faveur à obtenir de l'Empereur, s'adreſſoit-elle toujours d'abord à Cortez, & à tous égards ce Général étoit regardé comme le premier Conſeiller, l'ami, le Miniſtre & le favori du Monarque.

*Cortez fait de nouveaux réglemens pour la Colonie.*

Mais Cortez n'étoit pas aſſez étourdi de ſa proſpérité, ni par la flatterie, pour négliger l'objet de ſon expédition, ni ce qui concernoit la Colonie de la Vera-Cruz. Par le ſupplice du Général Mexicain, il avoit rétabli l'honneur des Eſpagnols, que le dernier accident avoit un peu altéré; mais il n'avoit pas nommé de Gouverneur pour ſuccéder à Eſcalente. L'établiſſement étoit ſans Chef, ce qui pouvoit donner lieu à des diſputes & à des factions. Pour prévenir ces ſuites fâcheuſes, Cortez nomma à cette place le Capitaine Gonzalo de Sandoval; mais comme dans les circonſtances où il ſe trouvoit, il ne pouvoit ſe priver d'un auſſi bon Officier, il lui permit de nommer Alonzo de Grado pour ſon Lieutenant, afin d'adminiſtrer la juſtice & de diriger les affaires de la Colonie pendant ſon abſence. On blâma Cortez d'avoir donné une place de cette importance, & la ſeule retraite qu'il eût en cas de malheur, à un homme dont il devoit ſoupçonner la fidélité, à cauſe de ſon attachement pour Velaſquez; mais Grado n'avoit donné lieu à aucun ſoupçon. D'ailleurs Cortez eſpéroit que l'honneur & la reconnoiſſance, après une ſi grande marque de confiance,

SECT. V. Histoire de l'Amérique.

attacheroit cet Officier plus particuliérement à lui.

Le Général profita de l'occasion de ce voyage à Vera-Cruz, pour se faire envoyer les agrès & les autres matériaux des vaisseaux qu'il avoit fait détruire avant son départ, parce qu'il se proposoit d'en faire construire d'autres sur le lac, dans le cas d'une rupture avec les habitans de Mexico, où que de nouveaux soupçons lui fissent croire qu'ils vouloient abattre les ponts. La maniere dont il exécuta son projet, sans donner aucun soupçon à la Cour ou à l'Empereur, étoit très-adroite. Il piqua d'abord la curiosité de ce Prince, en faisant la description des vaisseaux Espagnols comme de palais flottans qui voguoient avec une vîtesse singuliere, quoique sans rames, & lorsqu'il vit qu'il désiroit beaucoup de voir un spectacle si nouveau, il lui dit que pour le satisfaire, il n'avoit besoin que de quelque chose qui étoit à Vera-Cruz; que d'ailleurs les ouvriers de son armée savoient les construire.

Montezuma donna dans le piége, & aussi-tôt il ordonna à tous ses sujets d'aider Cortez dans tout ce qui seroit nécessaire pour construire ses vaisseaux. Par ce moyen & en peu de jours, ce Général eut deux brigantins bien équipés, & il invita l'Empereur à venir à bord pour les examiner. Ce Prince s'embarqua, & ordonna une grande pêche, afin que tous ses sujets jouissent du spectacle que lui procuroient les Espagnols.

*Il construit des vaisseaux sur le lac de Mexico.*

Au jour fixé, l'équipage de l'Empereur fut prêt dès le matin, & le lac fut couvert d'une multitude de bateaux & de canots chargés de

peuple. Les Mexicains avoient augmenté le nombre des rameurs dans les grandes barques royales, dans l'intention d'humilier l'orgueil des Espagnols, persuadés qu'elles iroient bien plus vîte que ces vaisseaux, qui leur paroissoient grossiers & lourds; mais ils furent bientôt détrompés. Un vent frais s'étant élevé, on déploya les voiles au grand étonnement des spectateurs, & les vaisseaux laisserent tous les canots bien loin derriere eux, à la grande satisfaction de Montezuma, qui sembloit partager le triomphe des Espagnols avec une politesse digne d'un Prince accompli.



La nouveauté de ce spectacle produisit l'effet ordinaire. Les Indiens éprouverent autant de plaisir que de surprise. Les uns admiroient les cordages, les autres les voiles, croyant que par elles les Espagnols commandoient aux vents & aux eaux. Les plus intelligens regarderent ces vaisseaux comme une superbe invention, qui attestoit le génie des inventeurs; & le vulgaire ne douta plus que les Espagnols ne fussent des êtres supérieurs, puisqu'ils commandoient aux élémens. On ne peut assez admirer la politique de Cortez, qui trouvoit le moyen d'assurer sa propre sûreté, & d'augmenter même sa réputation, en paroissant ne chercher qu'à amuser le Souverain & le peuple.

*Conduite adroite de ce Général.*

Ce ne fut pas dans ce seul point que le Général sut tirer un si bon parti de son adresse. Il parloit si souvent du Roi d'Espagne, il faisoit un si pompeux éloge de sa puissance, de sa grandeur, de sa clémence, enfin de toutes ses vertus, que Montezuma & toute la Cour désiroient ardemment de se lier avec ce Monarque, &

SECT. V. *Histoire de l'Amérique.*

d'établir entre les deux nations un commerce qui leur fût réciproquement utile. Par maniere de conversation, ou sous prétexte de satisfaire sa curiosité, Cortez fit aussi des découvertes importantes; telle étoit l'affection de l'Empereur pour lui, qu'il ne lui cachoit rien. Ainsi il vit avec plaisir que tous ces soupçons sur ses desseins ambitieux étoient dissipés, & qu'il n'étoit plus regardé que comme l'ami & l'allié de l'Empereur.

Il n'eut plus dès lors aucune peine à s'informer de la force & de l'étendue de l'Empire, de ses divisions, de ses provinces, de ses productions, & sur-tout de ses mines, de la distance qui séparoit la mer du Nord de celle du Sud, de leurs havres & de leurs ports. Cortez n'avoit l'air, dans toutes ses questions, que de satisfaire une curiosité louable, & Montezuma étoit si persuadé qu'il n'avoit pas de mauvais desseins, qu'il ordonna à ses Peintres, de concert avec des personnes instruites de la Topographie du Mexique, de dresser une carte de tous ses Etats, dans laquelle ils représenterent tout ce qui pouvoit mériter attention; & cette carte fut donnée à Cortez. Ce Prince permit encore à quelques Espagnols de visiter les mines les plus riches de son Empire, de même que toutes les baies & tous les ports capables de recevoir des vaisseaux. Il croyoit ne courir aucun risque en donnant de si grandes marques de confiance à des hommes dont d'ailleurs toutes les qualités méritoient son affection, & il vouloit leur faire voir que, quoique dans l'origine la crainte eût guidé toutes ses démarches à leur égard, ce

n'étoit plus aujourd'hui que l'attachement de la plus vive amitié qui le dirigeoit.

*Sect. V. Histoire de l'Amérique.*

C'est dans cet état de prospérité & de bonheur qu'étoient les affaires des Espagnols, lorsque la superstition & l'enthousiasme (car nous ne pouvons l'appeler un zele raisonnable) engagerent Cortez dans des mesures qui lui enleverent presque tous les fruits de ses soins & de sa vigilance, & détruisirent la confiance qu'il n'avoit obtenue que si difficilement. Rien n'étoit plus imprudent dans la circonstance, qu'une entreprise sur la Religion; cependant Cortez la résolut, & il sortit un jour à la tête d'un parti, pour aller renverser les idoles, & convertir en église le temple principal.

*Il commet une grande faute.*

Antonio de Solis révoque ce fait en doute; mais la seule raison qu'il en donne, c'est que cette démarche ne répondoit pas à la politique de Cortez, & aux autres preuves qu'il avoit données de son jugement & de sa prudence. Mais les conjectures de cet Ecrivain ne peuvent point balancer le témoignage unanime de tous les autres Historiens (*a*), sur-tout de ceux qui ont été témoins oculaires de toutes les actions de Cortez, & qui n'ont pas fait moins d'efforts que son Panégyriste pour justifier toutes ses opérations.

Quoi qu'il en soit, cette résolution inattendue mit toute la ville dans la confusion, & plongea Montezuma dans la plus grande perplexité. Les Prêtres prirent les armes pour défendre leurs

(*a*) Castillo, Gomara, Herrera. Dec. II, l. VI, c. I.

Dieux, & le peuple se rangea dans leur parti. Le respect qu'il avoit pour les Espagnols céda à l'amour de sa Religion, & si en effet les idoles n'eussent resté à leur place, on eût pu faire un mauvais parti aux réformateurs. Suivant Herrera, l'Empereur négocia & fit signer un compromis, par lequel les Espagnols laissoient leur temple aux Mexicains, à condition qu'on leur en donneroit un dont ils feroient une église. Tout cela fut exécuté, & la tranquillité parut se rétablir.

SECT. V. *Histoire de l'Amérique.*

*Découvre & prévient une conspiration fort dangereuse.*

Cependant cette entreprise audacieuse, jointe à l'emprisonnement du Monarque, donnerent lieu à une conspiration formée pour chasser les Espagnols du Mexique, & pour délivrer Montezuma; & si ce Prince paroissoit vouloir soutenir ces étrangers, il étoit convenu qu'on mettroit un autre Prince sur le trône. A la tête de cette conjuration étoit Caminatzin, neveu de Montezuma, jeune Prince entreprenant & aimant sa patrie; il voyoit impatiemment son oncle & son Empereur, ainsi que tout l'Empire, gouverné par un étranger qui, pour toute puissance, n'avoit que son adresse, la crédulité du Monarque, & la pusillanimité du peuple. Les Espagnols appellent ce jeune Prince inconsidéré, étourdi, & rempli d'ambition, & ils regardent comme un crime ce qui méritoit les plus grands éloges. Il n'étoit pas seulement Prince du sang, mais encore Souverain de Tezenco, qu'il tenoit comme fief de l'Empire. Son rang, sa dignité, son courage lui donnoient des droits à la couronne impériale après la mort de son oncle, & il pensa qu'il ne pouvoit s'en rendre plus digne, qu'en

formant une entreprise dont les suites devoient nécessairement être agréables au Souverain & aux sujets.

Caminatzin ne pouvoit souffrir que, par lâcheté, un puissant Etat laissât son Monarque soumis à l'Ambassadeur d'un autre Prince. Il peignit les Espagnols des plus noires & des plus odieuses couleurs; il leur reprochoit d'avoir confiné dans une infame prison un Prince qui les avoit comblés de bienfaits, & de jeter les fondemens d'un cruel despotisme. Lorsqu'il crut avoir suffisamment disposé les esprits, il tint dans son palais de Tezenco un conseil secret, où il manda tous ses amis & ses parens. Les Caciques de Cayocan, d'Iztapalapa, de Tamba, & de Maltacingo, tous sujets de Montezuma, s'y trouverent. Caminatzin prononça un discours rempli d'éloquence, d'esprit & de patriotisme. Tous les assistans l'approuverent, & promirent de se réunir à lui, excepté le Cacique de Maltacingo. Ce Prince représenta qu'avant de rien entreprendre, il falloit obtenir l'agrément de l'Empereur. » Il seroit dangereux, dit-il, d'attaquer les Espagnols pendant que ce Monarque habite parmi eux; il faut donc le mettre en lieu de sûreté, ou au moins le prévenir, afin qu'il puisse se sauver à temps. D'un autre côté, y a-t-il beaucoup de gloire à acquérir, en usant de violence envers des étrangers qui vivent paisiblement sous la protection de notre Souverain? Attendons du moins qu'ils nous provoquent, & qu'ils nous montrent les sinistres intentions qu'on leur attribue «.

Toute l'assemblée étoit persuadée que ce Ca-

cique n'avoit pas adopté l'avis de Caminatzin ; parce qu'il étoit son rival de gloire, & qu'il avoit aussi des prétentions au trône impérial. Aussi les ménagemens qu'il proposoit furent-ils rejetés unanimement, & Caminatzin ne put s'empêcher de faire contre le Cacique des réflexions injurieuses : mais celui-ci écouta tout sans rien dire ; il savoit qu'il se vengeroit assez bien en dévoilant le complot à Montezuma & à Cortez. Lorsqu'il en sut tous les détails, il les fit passer sur le champ au quartier Espagnol, & l'Empereur cherchoit Cortez pour lui faire part de ce qu'il venoit d'apprendre, lorsque Cortez, instruit de tout, venoit le trouver dans son appartement. Ce Prince montra la plus vive indignation contre tous les complices de cet attentat, & il proposa de les punir avec la plus grande rigueur.

Cortez répondit qu'il étoit bien fâché d'avoir causé quelques troubles parmi ses vassaux, & qu'en conséquence il croyoit que c'étoit à lui de les appaiser. Il demanda la permission de marcher immédiatement à Tezenco, pour anéantir dans son principe une conspiration qui pourroit avoir des suites funestes pour Sa Majesté Impériale, si on ne se hâtoit de la prévenir ; & qu'il étoit essentiel de se rendre maître de Caminatzin, avant qu'il eût joint ses Confédérés, si on vouloit épargner l'effusion de sang.

Montezuma admira l'intrépidité du Général Espagnol ; mais il n'accepta pas sa proposition, disant que ce seroit vouloir diminuer son autorité que d'employer des étrangers pour châtier ses propres sujets. Il pria même Cortez, pour sa

sûreté particuliere, de dissimuler son ressentiment, lui faisant entendre que le plus petit mouvement des Espagnols ne feroit qu'augmenter la haine du peuple, & l'opiniâtreté de ceux qui vouloient les éloigner de la Cour; qu'il valoit beaucoup mieux qu'il jouât le rôle de médiateur, si les circonstances exigeoient qu'il se mêlât de cette affaire. Il crut ainsi qu'il convenoit d'abord d'employer les voies de la douceur, & d'essayer si son neveu entendroit raison, en lui rappelant ce qu'il devoit à son Souverain, & en lui faisant voir tous les avantages qui devoient résulter d'un commerce amical avec les Espagnols.

En conséquence de ces dispositions, l'Empereur envoya un de ses Officiers à son neveu, pour le prier de se rendre auprès de lui, pour lui dire que Cortez désiroit son amitié, & que dès qu'il seroit plus près de sa personne, il s'empresseroit de lui donner toutes les marques d'estime qui seroient en son pouvoir. On prétend que Caminatzin fit une réponse insolente à ce message, & qu'il refusa d'obéir, parce qu'il imaginoit que c'étoit un piége que Cortez lui tendoit pour lui ôter sa liberté, comme il avoit privé l'Empereur de la sienne. Cortez pressa de nouveau Montezuma de lui permettre d'aller châtier ce rebelle; mais ce Prince persista dans son premier dessein de négocier plutôt que d'agir. Il pria Cortez de lui laisser terminer cette affaire, parce qu'il connoissoit mieux que lui le caractere de ses sujets, & la source de la rebellion. Montezuma affecta de mépriser le danger, & traita le soulévement de son neveu comme une étour-

derie de jeunesse. Par cette conduite les conspirateurs se crurent en sûreté; cependant il gagna les Officiers de Caminatzin, qui l'arrêterent, & le conduisirent prisonnier au quartier Espagnol sans aucun trouble.

Montezuma ne dissimula plus son ressentiment. Il déclara son neveu coupable de haute trahison, & le fit enfermer dans la prison des Gentilshommes destinés au supplice. Ensuite il fut déposé, & pour satisfaire Cortez, on mit sur le trône à sa place un jeune frere de Caminatzin, que le Général Espagnol vouloit s'attacher. L'Empereur, dans un discours prononcé à l'investiture de ce Prince, lui déclara qu'il devoit son élévation à la recommandation des Espagnols; il fit aussi entendre à la Noblesse que c'étoit à la même cause qu'on devoit attribuer la douceur avec laquelle il avoit traité Caminatzin. On le crut d'autant plus facilement, que jamais Montezuma, sur-tout dans de semblables occasions, n'avoit traité les coupables qu'avec la plus grande rigueur. On reconnut la supériorité du jugement des Espagnols, & la nouveauté de la punition d'un rebelle sans effusion de sang, produisit un effet si extraordinaire, que toutes les troupes de Caminatzin se disperserent; les Caciques se soumirent à la clémence de l'Empereur, & obtinrent leur pardon par la médiation de Cortez, qui saisit adroitement cette occasion de montrer sa popularité.

Quoique cette conspiration n'eût pas eu de suites fâcheuses, elle affligeoit sensiblement Montezuma. Il connoissoit les motifs de la conduite de son neveu; il ne doutoit pas que ce ne fût

le patriotisme qui avoit enflammé ce jeune Prince, & cependant il avoit été obligé de punir comme une rebellion un effort qui ne tendoit qu'à délivrer le Mexique du joug des Espagnols. Après avoir examiné avec beaucoup d'attention la conduite de Cortez, il jugea que la longue résidence de ce Général dans sa capitale cachoit quelque dessein secret, & que la captivité dans laquelle on le retenoit n'étoit pas compatible avec le caractere d'Ambassadeur dont Cortez se disoit revêtu. Il commença à sentir la justesse des reproches de lâcheté que ses sujets lui faisoient, lorsqu'il se laissoit gouverner par des étrangers. C'étoit là le motif qui avoit fait prendre les armes à Caminatzin. Les mêmes raisons subsistant, ce Prince craignoit de nouveaux troubles. Il n'étoit pas sûr que les éloges qu'on avoit faits du jugement qu'il avoit prononcé, n'eussent pour but de cacher d'autres conjurations, & de plonger le Gouvernement dans une sécurité trompeuse. Ce feu qu'il croyoit éteint, pouvoit se ranimer, causer un embrasement général dont les Espagnols profiteroient peut-être pour augmenter leur influence & leur autorité au préjudice de la prérogative royale.

Toutes ces réflexions le déterminerent à se conduire différemment à l'égard des étrangers, à s'éloigner d'eux peu à peu, & enfin à avertir Cortez, que puisqu'il avoit rempli le but de son ambassade, il étoit temps qu'il partît. Il fut quelque temps sans pouvoir prendre sur lui de parler, ou de faire tomber la conversation sur cet article. Enfin Cortez étant venu le voir un jour, l'Empereur lui dit qu'il avoit résolu de

Sect. V.

*Histoire de l'Amérique.*

se déclarer vassal du Roi d'Espagne, comme successeur de Quezalcoal, & en cette qualité Seigneur propriétaire du Mexique ; que pour cet effet il convoqueroit les Caciques & la Noblesse de son Empire, & feroit cette déclaration en présence de cette Assemblée, afin qu'après son exemple chacun des assistans donnât des preuves de soumission & d'obéissance pour leur nouveau Souverain, par quelques contributions en forme de tribut ; qu'il avoit en son particulier ramassé une grande quantité de joyaux & de pierres d'une valeur inestimable, pour remplir ses obligations, & qu'il étoit persuadé que ses sujets contribueroient à rendre ce présent digne d'être offert à un grand Roi, comme le premier tribut de l'Empire du Mexique.

Par cette proposition artificieuse, Montezuma cachoit ses desseins à la pénétration de Cortez ; & il persuada ce Général que le seul motif de cette résolution extraordinaire étoit une soumission superstitieuse aux anciennes prophéties qu'on regardoit comme accomplies. Cortez fit de grands remercîmens, & fut très-réjoui d'avoir obtenu beaucoup plus qu'il ne croyoit possible de demander dans les circonstances où il se trouvoit. Il étoit loin d'imaginer que c'étoit un piége que lui tendoit l'Empereur pour l'obliger à déclarer ses projets ultérieurs, ou à quitter le Mexique. Cortez au contraire espéroit pouvoir par-là fixer sa résidence dans la capitale jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouveaux ordres d'Espagne, avec un renfort suffisant pour soumettre l'Empire, s'il étoit obligé d'employer la violence.

Si

Si nous en croyons Herrera, ce fut Cortez qui pressa Montezuma de convoquer les Caciques ; mais il paroît par le peu de temps qui s'écoula entre la proposition que Montezuma avoit faite à Cortez, & l'assemblée, que la convocation fut faite de suite, & que l'Empereur usa de cette diligence toujours pour cacher ses desseins.

*Montezuma se reconnoît vassal du Roi d'Espagne.*

Quoi qu'il en soit, l'assemblée eut lieu ; Cortez y fut reçu, & l'hommage de Montezuma envers le Roi d'Espagne fut fait avec la plus grande solennité. Ce Prince ne vouloit pas par-là céder le trône, mais seulement briser ses fers. Il ouvrit l'assemblée par un discours dans lequel il employa les expressions les plus affectueuses pour gagner la Noblesse. Il lui rappela les preuves d'attachement qu'il lui avoit données, & qu'elle tenoit tous ses biens des bontés du Souverain : » Vous devez donc, ajouta-t-il, être » persuadés que je ne ferai rien qui ne s'accorde » avec votre intérêt, l'honneur & la majesté » de l'Empire. La démarche que je fais est le » résultat de la plus mûre délibération ; elle » m'a été indiquée par les Dieux par des signes » évidens d'approbation «. Ensuite il fit un détail abrégé de l'origine de l'Empire Mexicain, de l'expédition de Nabatlacas, des exploits extraordinaires de Quezalcoal ; il parla de la promesse que fit ce héros lorsqu'il partit pour aller conquérir l'Est, qu'un jour ses descendans reviendroient gouverner l'Ouest. Il assura comme un point incontestable, que le Roi d'Espagne étoit le successeur légitime de Quezalcoal ; de là il conclut qu'ils devoient reconnoître en lui les

droits héréditaires du ſang, quoique depuis long-temps on n'eût diſpoſé de la couronne que par élection. » En mon particulier, dit-il, j'aime » tant la juſtice, & j'admire tant les vertus du » brave Quezalcoal, que je mets, ſans héſiter, » ma couronne aux pieds de ſon deſcendant, » & je me félicite d'être le premier à témoi- » gner ma ſatisfaction de l'accompliſſement de » la prophétie. J'ai fait tirer de mon tréſor les » joyaux les plus précieux, pour les envoyer au » grand Monarque que je reconnois pour mon » Suzerain, & j'eſpere que vous ſuivrez mon » exemple en faiſant une ſemblable déclaration, » & en l'accompagnant d'une contribution «.

Quelques Ecrivains prétendent que malgré tous ſes efforts pour cacher ſon émotion, en faiſant un ſacrifice qui devoit tant couter à ſon orgueil, en renonçant à ſa dignité en des termes ſi humilians, des ſoupirs & des larmes lui couperent ſouvent la parole; ce qui n'eſt pas vraiſemblable, ſi, ſuivant de Solis, c'étoit lui-même qui avoit eu l'idée de ſe ſoumettre au Roi d'Eſpagne pour ſe délivrer des Eſpagnols. Toute l'aſſemblée étoit frappée d'un muet étonnement, & Cortez jugea à propos de raſſurer le Monarque affligé, en l'aſſurant que l'intention du Roi d'Eſpagne n'étoit point de lui ôter la couronne, ni de faire aucun changement dans le Gouvernement, qu'il déſiroit ſeulement que le droit de ſucceſſion fût aſſuré à ſes deſcendans.

Montezuma reprit courage à ces paroles; mais les aſſiſtans avoient peine à revenir de la hardieſſe de cette propoſition. Ils ſe regardoient l'un l'autre ſans rien dire, juſqu'à ce que le

premier Miniſtre, qui connoiſſoit le caractere de l'Empereur, répondit que l'aſſemblée étoit diſpoſée à obéir aux ordres de leur Seigneur & Souverain naturel, & à ſuivre l'exemple qu'il voudroit bien leur donner; qu'elle ne doutoit point que Sa Majeſté n'eût examiné les conſéquences de ſa réſolution, & conſulté les Dieux ſur une affaire ſi importante. Après cette eſpece de conſentement général, on dreſſa un acte dans la forme ordinaire pratiquée dans le pays lors de la preſtation de foi & hommage, & dès ce jour l'Empereur Charles V, Roi d'Eſpagne, fut regardé par ces peuples comme le Seigneur héréditaire & le Souverain de l'Empire du Mexique.



Montezuma croyoit avoir levé tous les obſtacles, & prévenu tous les prétextes que pourroit avoir Cortez de prolonger ſon ſéjour. Il lui remit le préſent qu'il avoit préparé, & qui conſiſtoit en or, en bijoux, en perles, en pierres précieuſes, & en tableaux de plumes, & qui étoient d'une grande valeur. Enſuite il lui fit part du tribut offert par la Nobleſſe, & qui étoit conſidérable; après quoi, prenant un air de dignité & de fermeté qu'il n'avoit pas eu depuis long-temps, il lui dit : » A préſent vous » pouvez vous préparer à partir; vous n'avez » plus rien qui vous arrête ici; l'objet de votre » ambaſſade eſt très-heureuſement rempli. Les » Mexicains prennent ombrage d'un ſi long ſé- » jour; ils vous ſoupçonnent de nourrir des » projets plus dangereux que ceux que vous avez » annoncés, & mon autorité ne ſeroit pas long- » temps capable de vous mettre à l'abri de leur

*Il ordonne à Cortez de ſortir de ſes Etats.*

» ressentiment, si ces soupçons venoient à se » fortifier par des présomptions. Les Dieux sont » irrités de voir que je favorise leurs ennemis; » ils m'ont refusé la pluie; ils menacent de dé» truire mes moissons, & d'anéantir mon peu» ple par la peste. Demandez-moi tout ce que » vous voulez, je vous l'accorderai, parce que, » malgré les devoirs de ma Religion, je vous » aime vous & les autres Espagnols; mais al» lez-vous-en; les Dieux & mon peuple exigent » ce sacrifice «.

Cortez fut étonné de la résolution avec laquelle ce Prince lui donna son congé: d'abord il fut tenté de lui répondre sur le même ton; mais la réflexion le détermina à dissimuler & à feindre d'acquiescer à ses désirs; en conséquence il lui répondit: » J'ai rempli le but de » ma mission, & je vais avec toute la diligence » possible me préparer à retourner en Espagne. » Je venois même vous demander la permission » de faire construire des vaisseaux pour rame» ner mes soldats, parce que ceux dans les» quels je suis venu sont détruits, & ne peu» vent être réparés pour un si long voyage «.

Par cette réponse il gagna du temps, & il espéroit pouvoir différer assez pour attendre l'arrivée d'un renfort d'Espagne. Elle fit beaucoup de plaisir à l'Empereur, qui craignoit un refus, & d'être obligé d'en venir à une rupture avec les Espagnols qu'il aimoit réellement. Se voyant heureusement trompé dans son attente, il reprit avec Cortez son affabilité: » Mon intention, » lui dit-il, n'est point de presser votre départ » sans vous fournir tout ce qui vous est né-

» cessaire ; je vais donner des ordres pour vous » mettre en état de construire vos vaisseaux ; » votre docilité suffit pour appaiser le ressentiment des Dieux & les clameurs de mes sujets ; & elle est pour moi une nouvelle preuve » de votre honnêteté & de la fausseté des soupçons qu'on avoit conçus contre vous «.

Les ordres furent donnés en effet pour la construction des vaisseaux, & Cortez en fit part à la Colonie de la Vera-Cruz. Les Indiens commencerent à abattre des arbres, qu'on porta au chantier ; Cortez chargea de cette opération Martin Lopez, Biscayen, excellent constructeur, mais il lui recommanda en particulier de prolonger l'ouvrage tant qu'il seroit possible, en feignant cependant de se dépêcher.

*Nouveau sujet d'inquiétude pour Cortez.*

Les affaires des Espagnols étoient en cet état, lorsqu'il arriva des nouvelles qui mirent la prudence & l'intrépidité de Cortez à une grande épreuve. Montezuma fut averti que de Vera-Cruz on avoit vu dix-huit vaisseaux, & d'après les tableaux qui les représentoient, ainsi que l'habillement & la figure des matelots, ce Prince jugea que c'étoient des Espagnols. Il envoya aussi-tôt chercher Cortez, & lui montrant le tableau : » Vous n'avez plus besoin, lui dit-il, » de pourvoir à votre voyage ; des vaisseaux » de votre nation sont arrivés sur mes côtes, » & vous pourrez vous y embarquer «.

Il n'étoit pas possible que Cortez doutât que ce fût une escadre Espagnole, & qu'il ne devinât pas les motifs de l'expédition ; mais comme c'étoit la premiere nouvelle qu'il apprenoit de son apparition, il eut beaucoup de peine à cacher

ſa ſurpriſe. Il penſa d'abord que cet armement étoit fait par Velaſquez pour lui enlever le fruit de tous ſes travaux : mais une autre idée plus ſatisfaiſante ſuccéda ; il fut perſuadé que Porto Carrero & Montejo avoient réuſſi en Eſpagne, & qu'ils lui amenoient un renfort. Cependant, comme il ne ſavoit point encore la deſtination de cette flotte, il répondit en général à Montezuma, qu'il ne reſteroit pas long-temps, ſi les vaiſſeaux qu'on avoit vus devoient retourner en Europe ; mais qu'il ſauroit bientôt par les Eſpagnols qui étoient à Zempoalla, quelle étoit la deſtination de la flotte, & les deſſeins de l'équipage ; que, par ces inſtructions, il verroit s'il pouvoit ſe diſpenſer de conſtruire des vaiſſeaux.

Peu de jours après, vint une lettre de Sandoval, qui apprenoit à Cortez que la flotte appartenoit à Velaſquez, & qu'elle portoit huit cents Eſpagnols pour le chaſſer de ſes conquêtes. Il reçut cette lettre en préſence de l'Empereur, ce qui l'obligea à cacher de toutes ſes forces l'impreſſion que ce revers de fortune faiſoit ſur lui. Sa ſituation étoit vraiment fâcheuſe ; de tous côtés il étoit environné d'ennemis. Ce nouvel armement venoit combler la meſure, en renverſant tous ſes deſſeins, en ruinant ſa réputation parmi les Mexicains, en le faiſant regarder comme un impoſteur, & tout ce qu'il avoit dit comme des menſonges. Déjà le peuple montroit des inquiétudes. Cette circonſtance lui faiſoit ſoupçonner, ou bien qu'on vouloit conquérir le pays, ou bien que l'idée de l'accompliſſement de la prophétie étoit fauſſe ; & ce qui achevoit de con-

fondre Cortez, l'armement étoit si considérable, qu'il n'étoit pas même possible qu'il songeât à l'attaquer.



Il résolut cependant de ne pas succomber sous le poids de l'infortune, mais plutôt d'employer toute son habileté pour se tirer d'un si mauvais pas. Il cacha son chagrin à Montezuma, adoucit beaucoup la nouvelle à ses compagnons, & délibéra seul sur les moyens qu'il pouvoit employer; mais avant de dire comment il s'y prit pour renverser les projets de ses ennemis, il faut que nous donnions l'explication de cet armement qui affligea tant Cortez.



## SECTION VI.

*Velasquez envoye une flotte pour s'emparer des conquêtes de Cortez. Cortez propose en vain un accommodement à Narvaez qui la commande ; il gagne les soldats Espagnols nouvellement débarqués, & défait ceux qui restent fideles à son adversaire. Révolte des Mexicains &c.*

Sect. VI. *Histoire de l'Amérique.*

*Velasquez arme une flotte contre Cortez.*

Les nouveaux honneurs que Velasquez avoit obtenus de la Cour d'Espagne, ne servirent qu'à irriter son animosité contre Cortez. En effet, ils le mettoient à portée de satisfaire son ressentiment. Les éloges qu'on faisoit de Cortez, & ses succès extraordinaires, étoient autant d'insultes pour Velasquez, qui équipa une flotte, & sans réfléchir sur les conséquences, la fit partir avec ordre de détruire son rival, & tous ceux qui s'étoient attachés à sa fortune. Il acheta des vaisseaux, enrôla des soldats, visita tous les établissemens de l'isle de Cuba, pour encourager les habitans à s'intéresser dans cette entreprise, & prit enfin toutes les précautions pour rendre inutiles tous les lauriers que Cortez avoit cueillis, & priver la nation Espagnole des avantages qu'elle devoit en retirer.

En représentant les profits immenses qui devoient résulter de la punition de ce traître & de ce rebelle, il trouva un grand nombre de

volontaires, & il employa une grande partie de sa fortune à l'achat des armes & des provisions nécessaires pour faire réussir son expédition. Enfin en peu de jours il eut une flotte & une armée telles que le Nouveau-Monde n'en avoit pas encore vu d'aussi formidable. L'armée étoit composée de huit cents fantassins, de quatre-vingts chevaux, de douze pieces de canon, & d'une grande quantité de petites armes & de munitions. Pamphile de Narvaez, né à Valladolid, & très-considéré à Cuba à cause de sa grande capacité, en fut nommé Général. Velasquez lui donna pour instructions, de faire tout son possible pour se rendre maître de la personne de Cortez, & de le lui envoyer sous une forte garde, voulant lui-même lui infliger le châtiment que sa témérité & sa trahison méritoient; qu'il traitât ses Officiers de la même maniere, s'il les voyoit trop attachés à son parti, & qu'en son nom, comme Gouverneur de Cuba, il prît possession de tous les établissemens faits par Cortez. Il n'imaginoit pas qu'il fût possible de ne pas réussir, & il comptoit si bien sur la supériorité de ses forces & de son armement, qu'il ne pensa même pas au courage de Cortez, à la longue expérience de ses troupes, ni aux alliances qu'il pouvoit avoir contractées dans le pays.

Velasquez eut à applanir quelques difficultés qui sembloient présager le mauvais succès de son expédition; mais ni les présages, ni les conseils, ni les difficultés ne l'arrêterent. Le suprême Tribunal Ecclésiastique de Saint-Domingue, d'où relevoit l'Audience royale d'Hispaniola & de tou-

tes les autres Indes occidentales, fut informé des préparatifs de Velasquez. Prévoyant les funestes suites d'une rivalité de cette espece, il détacha un de ses propres Magistrats, nommé *Lucas Vasquez d'Aylon*, pour dissuader ce Gouverneur d'une résolution si préjudiciable au bien public; il avoit ordre en même temps, s'il trouvoit Velasquez trop opiniâtre, d'exercer toute l'autorité du Tribunal, de lui enjoindre, sous les peines les plus séveres, de licencier son armée, de désarmer la flotte, & de ne troubler aucunement Cortez, sous quelque prétexte que ce fût, sauf à lui de se pourvoir contre cet Officier par-devant l'Audience royale, qui lui rendroit la justice qui lui seroit due avec la plus exacte impartialité.

Lorsque ce Magistrat arriva à Cuba, il fit part à Velasquez des motifs de son voyage, & employa, pour le persuader, les meilleures raisons: lorsqu'il en vit l'inutilité, il passa aux menaces & à l'exercice de toute l'autorité qu'on lui avoit confiée; mais tout cela ne fut pas capable de faire changer d'avis à Velasquez, trop animé du désir de se venger, & qui d'ailleurs avoit été trop avant dans les dépenses de son expédition, pour reculer sans nuire beaucoup à sa fortune & à sa réputation. Le Licencié d'Aylon se détermina alors à accompagner la flotte, espérant qu'il pourroit engager l'équipage à lui obéir, ou du moins trouver quelques moyens de réconcilier Cortez avec Velasquez, avant que les hostilités fussent commencées. Velasquez y consentit, parce qu'il désiroit que sa flotte fût partie avant que la nouvelle de son opiniâtreté parvînt à Saint-Domingue. Il

ne fut pas moins heureux pour Cortez, que son ancien ami, André de Duero, Secrétaire de Velasquez suivît aussi cet armement, avec le dessein généreux d'empêcher la ruine d'un homme qu'il estimoit, & en même temps d'être utile au bien public.

1520. *Elle arrive sur la côte du Mexique.*

Pamphilo de Narvaez mit à la voile au mois d'Avril avec un vent favorable ; mais la mer devint peu de temps après si mauvaise, qu'il perdit un de ses vaisseaux près des montagnes de Saint-Martin. Il jeta l'ancre dans le port de Saint-Jean d'Ulloa, sur l'avis qui lui fut donné par trois soldats, que Pizarre avoit laissés dans l'isle des Sacrifices, que la garnison de Vera-Cruz étoit incapable de faire aucune résistance. On y débarqua un parti, qui eut le bonheur d'arrêter trois soldats de la Colonie qui se promenoient. Ces misérables, soit qu'ils fussent effrayés par la crainte des châtimens, soit qu'ils fussent dégoûtés de Cortez, rendirent compte de tout ce qu'on avoit fait dans le Mexique, de l'état de la garnison de Vera-Cruz, & du mécontentement général qui y régnoit, ainsi que dans l'armée de Cortez. Ils vouloient par-là tâcher d'obtenir un meilleur sort, en faisant voir les opérations de Cortéz sous un mauvais point de vue, & en flattant l'espoir de Narvaez, qui crut fermement le faux rapport de ces prisonniers.

Comme dans une position si défavorable il n'étoit pas à présumer que Sandoval, Gouverneur de la Colonie, voulût s'opposer à une flotte si puissante, Narvaez lui envoya un Ecclésiastique, nommé *Guavara*, pour recevoir sa

*Sect. VI. Hist-ire de l'Amérique.*

soumission. Cet homme se conduisit avec tant d'orgueil & d'insolence, que Sandoval le fit arrêter, ainsi que ceux qui l'avoient suivi, & les envoya prisonniers à Mexico, avec une forte garde de Zempoallans.

*Cortez tente une réconciliation.*

Cependant Cortez apprenoit tous les jours des nouvelles de ce qui se passoit à Vera-Cruz. Il étoit fort alarmé, parce qu'il voyoit les difficultés que devoient rencontrer toutes les mesures qu'il pouvoit prendre. Il paroissoit trop téméraire de faire la guerre à Narvaez avec des forces si inégales, sur-tout étant obligé de laisser à Mexico une partie de sa petite armée pour garder ses trésors & conserver l'établissement qu'il y avoit formé. Le parti le plus raisonnable étoit de faire des propositions d'accommodement à Narvaez; mais l'orgueil & l'opiniâtreté de ce Général, réunis aux ordres exprès que lui avoit donnés Velasquez, paroissoient un obstacle insurmontable. D'ailleurs Cortez n'avoit jamais pensé à faire des offres qui pussent préjudicier à sa gloire, quoique les circonstances semblassent cependant exiger de lui ce sacrifice. Mais ce qui le tourmentoit le plus, c'étoit de paroître content & tranquille, lorsque son cœur étoit navré & agité par toutes sortes de passions. Il étoit de la plus grande importance de cacher aux Mexicains cette division des Espagnols entre eux. Il dit en conséquence que Narvaez étoit un second Ambassadeur du Roi d'Espagne; qu'il venoit pour donner plus de poids aux négociations; qu'il étoit suivi d'une armée suivant l'usage du pays: Mais, ajouta-t-il, je me propose de le déterminer à s'en retourner, & je partirai

moi-même, puiſque Votre Majeſté ne m'a rien laiſſé à déſirer.

Il n'étoit pas moins néceſſaire que Cortez cachât ſon chagrin à ſes propres troupes, de crainte qu'elles ne ſuccombaſſent ſous la multitude & la grandeur des périls. Il leur dit que probablement Narvaez déſiroit une réconciliation, & qu'il préféreroit ſon propre intérêt & celui du Roi à l'abſurde reſſentiment d'un particulier dévoré par l'orgueil & l'animoſité. » Quant à moi, » dit-il, je dois des remercîmens à Velaſquez, » pour m'avoir envoyé ſi à propos un renfort » conſidérable, parce que je ne doute pas de » faire autant de compagnons de tous ceux qui » ſont venus pour nous combattre «. Il ne dit pas même à ſes Capitaines ſon opinion particuliere, quoiqu'il leur rendît compte de l'affaire & qu'il leur demandât leur avis. Il fut arrêté dans un Conſeil général, qu'on enverroit à Narvaez des propoſitions d'accommodement, & qu'en attendant on ſe prépareroit à la guerre, comme ſi ces propoſitions étoient rejetées.

Telles étoient les meſures concertées par Cortez, lorſque les priſonniers Eſpagnols envoyés par Sandoval arriverent. Cortez ſortit au devant d'eux pour les recevoir, ordonna qu'on leur ôtât leurs fers, les embraſſa avec beaucoup d'amitié, & promit au Licencié Guavara de punir Sandoval pour le peu d'égards qu'il avoit marqués pour ſa perſonne & ſa qualité. Il lui témoigna combien il avoit eu de plaiſir en apprenant l'arrivée de Narvaez, ſon ancien & ſon intime ami. Il eut ſoin que tous les Eſpagnols paruſſent joyeux devant cet Eccléſiaſtique, & le ren-

dit témoin des égards que Montezuma avoit pour lui. Il lui fit plusieurs présens ; en un mot, il le caressa, & le flatta si bien, qu'il se l'attacha entiérement. Il traita de même les autres prisonniers, & sans paroître vouloir les corrompre par ses libéralités faites à propos, il les renvoya quatre jours après aussi attachés à sa personne que ses anciens soldats.

*Il fait faire à Narvaez des propositions de paix.*

Il se disposa ensuite à envoyer le Pere Olmedo, son Aumônier, & quoique Moine, éloquent, sensible, & modéré, pour porter à Narvaez ses propositions. Il lui donna aussi des lettres pour Vasquez d'Aylon, & pour son ancien ami Duero, avec plusieurs bijoux, qu'il devoit adroitement distribuer aux troupes. Ses instructions portoient sur les raisons qui démontroient l'importance d'une réconciliation, d'après un détail des progrès de Cortez dans la conquête du Mexique. Il devoit représenter combien ces conséquences leur seroient fatales, lorsque les Mexicains, peuple aussi guerrier que puissant, verroient la discorde régner parmi les Espagnols. Enfin il devoit demander la communication de ses instructions, & dire : » Si vous venez au nom du Roi, & pour le bien général, Cortez est prêt à rendre sa commission, & à vous aider dans votre commission, comme simple particulier. Si vous venez seulement pour satisfaire le ressentiment de Velasquez, considérez le danger auquel une aveugle obéissance vous expose « ; il devoit finir en disant qu'il ne doutoit pas que Narvaez ne vît l'impossibilité de répondre à des argumens si insolubles, & qu'il ne prît le parti le plus raisonnable.

Après avoir fait partir Olmedo, il écrivit à la République de Tlascala, qu'il avoit besoin de six mille hommes pour une entreprise, & qu'il la prioit de les tenir prêts. Il envoya un Officier à ses autres Alliés, les Caciques de Chinantecas, pour leur demander deux mille hommes. Le peuple de ce pays s'étoit déclaré contre les Mexicains, & avoit juré la plus étroite amitié à Cortez. Comme ces Indiens étoient braves & guerriers, ce Général crut qu'il pourroit en tirer parti, il résolut même d'imiter quelques-unes de leurs armes. Ayant appris que les Chinantecas faisoient usage de lances très-longues, il imagina qu'elles seroient d'une grande ressource contre la cavalerie de Narvaez; en conséquence il en fit faire trois cents; à défaut de fer il y fit mettre des pointes de cuivre, & il les distribua à ses soldats. Il fit ainsi tous ces préparatifs pour entrer en campagne, imaginant avec fondement, d'après la connoissance qu'il avoit du caractere de Narvaez, que les raisonnemens ne suffiroient pas, & cette conjecture ne tarda pas à se vérifier.

Narvaez étoit à Zempoalla lorsque Guavara revint de Mexico. Il lui fit un long détail de la grandeur & de la magnificence de Montezuma, du respect que cet Empereur témoignoit à Cortez, du grand mérite de ce Général, de la douceur & de la politesse qu'il avoit eues pour lui. Il loua la prudence avec laquelle Cortez cherchoit à cacher aux Mexicains la division qui existoit entre les Espagnols; enfin ses louanges furent si excessives, que Narvaez lui ordonna de sortir de sa présence. Le Prêtre &

ſes compagnons ſe retirerent, & furent entourés des ſoldats, curieux de ſavoir les détails de leur voyage; ils diſtribuerent des préſens à leurs compagnons, & ce qui fut très-avantageux à Cortez, ils leur donnerent la plus haute opinion de ſa générosité, de ſa valeur, & du déſir qu'il avoit de faire la paix.

*Qui ſont rejetées. Le P. Olmedo forme un parti pour Cortez dans l'armée de Narvaez.*

Le Pere Olmedo arriva au moment qu'il falloit pour achever l'impreſſion que Guavara avoit faite. Il remit ſes inſtructions à Narvaez, & les accompagna d'un diſcours éloquent, dans lequel il faiſoit voir la néceſſité de ſe réunir; mais pour toute réponſe Narvaez ſe déchaîna en invectives contre Cortez avec tant d'aigreur, que le Religieux ne voyant plus de reſſources de ce côté, eut recours à la ſeconde partie des ordres qu'il avoit reçus. Il fut voir le Secrétaire Duero, le Licencié d'Aylon, & leur remit les lettres de Cortez; il les trouva diſpoſés à faciliter la réconciliation, & ils promirent d'appuyer de tout leur crédit les propoſitions de celui qui l'envoyoit, contre l'inexorable ſévérité & l'imprudente colere de Narvaez, qu'ils étoient fort éloignés d'approuver.

Olmedo viſita enſuite les Officiers & les ſoldats de ſa connoiſſance, leur diſtribua les préſens de Cortez, & leur fit un ſi bel éloge de la valeur, de la douceur, de la juſtice & de la généroſité de ce grand homme, qu'il eut tout lieu de croire qu'il en avoit déterminé un grand nombre à prendre ſon parti, ou du moins à ſoutenir les propoſitions d'accommodement. Narvaez fut bientôt averti des intrigues d'Olmedo; il ſe le fit amener, l'accabla de reproches, l'appela traître & ſéditieux, & il l'auroit fait em-

priſonner,

prisonner, si Duero n'avoit représenté les fâcheuses conséquences qui devoient suivre d'un si indigne traitement fait à un vénérable Ecclésiastique (*a*).



*Procédés violens de ce Général.*

A peine Olmedo étoit-il renvoyé, que Vasquez d'Aylon, Commissaire de l'Audience royale de Saint-Domingue, proposa de tenir un Conseil de guerre pour délibérer sur la réponse qu'il falloit faire à l'ambassade de Cortez, & cette proposition fut appuyée par la majorité de l'armée. Mais Narvaez, pour en arrêter l'effet, déclara formellement la guerre la plus cruelle à Cortez; il menaça du plus sévere châtiment tous ceux qui lui parleroient de paix, & promit une grande récompense à celui qui pourroit prendre ou tuer son ennemi irréconciliable; en même temps il ordonna le départ, & ses ordres furent publiés à la tête de l'armée. D'Aylon, irrité d'un procédé si violent, résolut d'employer son autorité. Il ordonna au crieur de se taire; & défendit à Narvaez de quitter Zempoalla, sous peine de mort, comme aussi d'employer ses forces à verser le sang de ses compatriotes sans le consentement général de l'armée.

Le fougueux Général le fit arrêter, & ordonna qu'on le ramenât à Cuba; mais il obtint des Matelots qu'on le conduisît à Saint-Domingue. Il fit à l'Audience royale un tableau si touchant de l'impétuosité, de la violence & de l'acharnement de Narvaez, & de la douceur & de l'honnêteté de Cortez, que tous les Magistrats ré-

(*a*) Herrera, Dec. II, l. VII, c. IV.

folurent de s'unir pour protéger ce Général.

SECT. VI. *Histoire de l'Amérique.*

Cependant Cortez tira plus d'avantage de la conduite imprudente de Narvaez, qu'il n'auroit cru en obtenir des mesures les plus vigoureuses. Cet Officier porta son ressentiment si loin, qu'il se fit haïr même de ceux qui n'aimoient pas Cortez, & lorsqu'une fois il eut perdu leur estime, il n'y eut pas loin pour eux à aimer celui qu'ils haïssoient auparavant; en conséquence les soldats commencerent à déserter & à se retirer à Vera-Cruz. Un Portugais, nommé *Villabobas*, y entra avec sept autres soldats, & porta à Sandoval l'engagement par écrit d'un grand nombre d'autres qui promettoient de venir, si Narvaez persistoit dans son animosité.

Montezuma apprit enfin que les Espagnols étoient divisés; cependant il n'en montra pas moins d'attachement à Cortez, & il lui offrit même d'assembler en sa faveur une nombreuse armée. Quelques Ecrivains prétendent au contraire qu'il entretenoit une secrete correspondance avec Narvaez, & qu'il s'efforça de détruire les deux partis, en leur montrant la même amitié; mais cette allégation est complétement réfutée par de Solis. Il est vrai cependant que ce Prince envoya des présens à Narvaez, suivant la coutume de ce pays hospitalier; mais de Solis ne croit pas qu'il en faille conclure un manque de fidélité, & il démontre évidemment l'impossibilité d'une correspondance secrete, lorsque les deux partis manquoient d'Interpretes. Les Zempoallans étoient très-irrités contre Narvaez, à cause des cruautés qu'il avoit commises dans leur province.

*Cortez se résout à marcher contre lui.*

Olmedo étant revenu à Mexico, rendit compte de sa commission, & il fut résolu dans un Conseil de guerre, de se mettre en campagne avec toutes les troupes qu'on pourroit rassembler, d'y incorporer les auxiliaires Indiens de Tlascala & de Chinantlu, ensuite de marcher à Zempoalla; & que lorsqu'on seroit dans une ville un peu considérable, on tenteroit de nouveau des mesures pacifiques. Cette résolution ayant été publiée parmi les soldats, elle fut reçue avec tant de joie, que le Général fut obligé d'employer toute son autorité pour engager quatre-vingts hommes à rester à Mexico; tous vouloient le suivre.

Il fut voir Montezuma, & lui dit : » Le Capitaine Espagnol qui étoit à Zempoalla, a voulu, sur quelque mal-entendu, exciter des troubles, parce qu'il vient comme Lieutenant du Gouverneur d'une province fort éloignée; il ignore les dernieres instructions de la Cour d'Espagne, & est persuadé que l'ambassade que je remplis fait partie de sa commission; mais il suffira, ajouta-t-il, pour faire cesser toutes ses prétentions, que je lui montre les patentes qui me donnent tout pouvoir sur les Espagnols qui arrivent sur cette côte. Cependant, pour prévenir les suites fâcheuses de l'ignorance de Narvaez, j'ai résolu d'aller à Zempoalla avec une partie de mes troupes, afin de disposer les Espagnols nouvellement arrivés, à respecter les Mexicains qui sont aujourd'hui sous la protection du Roi d'Espagne, & je vais me hâter de partir, afin que l'approche d'une armée si mal disciplinée, dans le voi-

*Sect. VI. Histoire de l'Amérique.*

ſinage de la capitale, ne puiſſe occaſionner aucun trouble parmi les vaſſaux de Votre Majeſté.

C'eſt ainſi que Cortez expliqua adroitement le motif de ſa querelle avec Narvaez; & Montezuma, averti déjà des violences commiſes par les troupes de cet Officier à Zempoalla, approuva beaucoup ſon deſſein, lui renouvelant encore l'offre de ſon ſecours, ſi Narvaez perſiſtoit dans ſon opiniâtreté. Cortez l'ayant remercié, l'Empereur lui dit que pendant ſon abſence il accorderoit toutes ſes faveurs aux ſoldats & Officiers Eſpagnols qui reſteroient à Mexico.

Cortez ayant fait tous ſes préparatifs, nomma Alvarado, Officier que Montezuma aimoit beaucoup, pour commander le détachement qu'il laiſſoit dans la capitale. Il lui recommanda d'être très-aſſidu auprès de l'Empereur, afin de lui rendre ſa priſon moins ſenſible, & il enjoignit à tous les ſoldats d'obſerver la diſcipline la plus exacte, d'obéir en tout à leur Capitaine, de traiter avec douceur & humanité tous les Mexicains en général, & ſur-tout les Officiers de la Cour. Montezuma, avec une ſuite nombreuſe & diſtinguée, accompagna Cortez hors de la ville, & en prenant congé il lui dit : Si vous ne pouvez terminer votre querelle que par la force des armes, non ſeulement je vous offre une armée qui ſera entiérement à votre diſpoſition, mais même je combattrai en perſonne pour vous défendre. Je continuerai ma protection aux troupes que vous laiſſez ſous les ordres d'Alvarado, & je reſterai dans votre quartier juſqu'à votre retour. Il tint cette promeſſe, malgré tous les troubles qui s'éleverent parmi les Mexicains.

*Montezuma l'accompagne juſque hors de la ville, & lui promet de lui reſter fidele.*

Le Général continua sa marche avec la plus grande diligence jusqu'à Cholula, où il fut très-bien accueilli. De là il s'avança à Tlascala, & lorsqu'il arriva à une demi-lieue de la ville, la République lui envoya une superbe ambassade. Il fut conduit dans la ville au milieu des acclamations du peuple, qui le regardoit comme le conquérant du Mexique, & le vainqueur de l'orgueilleux Montezuma (*a*). Le Sénat s'assembla, & arrêta qu'on lui accorderoit les six mille hommes qu'il avoit demandés. Il y a cependant quelques Auteurs qui ne parlent point de cette circonstance. Il est certain que lorsque Cortez quitta Tlascala, il étoit fort content des habitans ; & cependant, lorsqu'il attaqua Narvaez, il n'avoit point de Tlascalans dans son armée. On convient aussi généralement que si les Tlascalans changerent dans cette occasion, il ne douta cependant jamais de leur fidélité & de leur attachement ; & dans les combats qu'il eut à livrer dans la suite avec les Mexicains, il en tira un grand avantage, & les trouva toujours braves & intrépides.

*Cortez se joint à Sandoval.*

Cortez avoit écrit à Sandoval de venir le joindre à Matalequitau avec la garnison de Vera-Cruz, dont il confieroit la garde aux Indiens alliés. Cortez y arriva, & y trouva Sandoval. Avant son départ de Vera-Crux, ce Gouverneur avoit eu connoissance de tout ce qui se passoit au camp de Narvaez. Deux soldats du fort, qui ressembloient singuliérement aux Indiens pour les

(*a*) Herrera, Dec. II, l. VIII, c. I.

Sect. VI.
*Histoire de l'Amérique.*

traits & la couleur, offrirent d'aller le visiter. Ils se déshabillerent nus, & entrerent le matin à Zempoalla avec des paniers de fruits sur leurs têtes. Narvaez avoit son quartier général dans la ville, & les deux soldats Espagnols imiterent si bien la simplicité des paysans Indiens, qu'ils purent visiter tous les coins de la place sans donner lieu à aucuns soupçons. Ce succès les encouragea à tenter quelque chose de plus. Ils entrerent dans la ville une seconde fois, pour voir quelle espece de garde on y faisoit, & s'il ne seroit pas possible de surprendre Narvaez. Ils réussirent à merveille; ils virent que les Espagnols étoient dans la plus grande sécurité, & revinrent à la Colonie avec un cheval appartenant à un Officier qui crioit beaucoup contre Cortez.

Cette nouvelle fit grand plaisir à Cortez, & lui annonça le succès de ses desseins. Il se fondoit beaucoup sur l'inexpérience de ses adversaires, & sur l'activité, la vigilance, le courage & la fidélité de ses propres troupes. La négligence de Narvaez, disoit-il, vient de la confiance qu'il a dans sa supériorité, & j'espere bien en profiter, si les nouvelles propositions de paix que je veux faire sont rejetées. Pour éviter l'effusion de sang, il envoya une seconde fois le Pere Olmedo; mais ce Religieux n'ayant pas réussi, Cortez envoya Velasquez de Léon, imaginant que cet Officier, comme parent du Gouverneur de Cuba, auroit plus de crédit sur Narvaez. Lorsqu'on sut que Velasquez approchoit de Zempoalla, le bruit courut qu'il avoit abandonné Cortez, & Narvaez en fut si persuadé,

qu'il vint au devant de lui avec une nombreuse suite : mais Velasquez l'eut bientôt détrompé ; il remplit sa commission, parla avec beaucoup d'éloquence, & fit un si grand éloge de Cortez, que Narvaez l'interrompit brusquement, refusa de le voir pour le même sujet, & le renvoya sans réponse.



*Narvaez rejette toutes les propositions de paix.*

Cette marque de mépris à l'égard d'un homme aussi distingué que Velasquez, révolta les soldats, qui vouloient qu'on écoutât tranquillement ce qu'il avoit à dire, parce qu'il n'étoit pas probable qu'il fût venu avec des propositions déraisonnables. Ces murmures furent poussés si loin qu'afin de les appaiser, Duero fut nommé pour aller trouver Cortez, à l'effet de justifier la conduite que Narvaez avoit tenue à l'égard de Velasquez, & pour demander quel étoit l'objet de sa commission.

Ce Gentilhomme fut reçu avec tous les égards dus à sa qualité, à sa modération, & à l'amitié qui l'avoit toujours lié à Cortez. On tint plusieurs conférences, où l'on examina quels moyens on pouvoit employer pour vaincre l'opiniâtreté de Narvaez. On dit que Cortez poussa le désintéressement au point d'offrir d'abandonner ses conquêtes à son rival, & d'aller avec ses compagnons chercher de nouveaux lauriers. Mais Duero refusa de parler de cette marque de complaisance. Il proposa une entrevue entre les deux Généraux, dans l'espoir que quand ils se verroient tout pourroit s'arranger. Cortez accepta cette proposition, & Narvaez, au même moment où il écrivoit de sa main l'heure, le lieu de

cette entrevue, préparoit une embuscade pour se rendre maître de son rival.



*Histoire de l'Amérique.*

Duero, averti de cette trahison, en prévint Cortez, qui voyant que l'épée seule pouvoit décider tous les différens, fit la revue de son armée, & se prépara à marcher contre son ennemi. Les vils projets de Narvaez ne firent qu'accroître le courage de Cortez, car il étoit persuadé qu'il ne devoit pas redouter la capacité d'un Officier qui vouloit obtenir la victoire, même en sacrifiant son honneur. Il arriva tout-à-coup à une lieue de Zempoalla, son front défendu par la riviere de Causas, & ses derrieres par le territoire de la Colonie de Vera Cruz. Il disposa son armée de la maniere la plus avantageuse, plaça doubles sentinelles dans les endroits les plus accessibles, & envoya des partis aux environs pour observer les mouvemens de son ennemi.

Narvaez ne fut pas plus tôt averti de l'approche de son rival, qu'il mit ses troupes en bataille avec toute la confusion que la sûreté de la victoire & la colere produisent toujours. Il promit une récompense de deux mille pieces de huit à celui qui lui apporteroit la tête de Cortez, & il découvrit ainsi toute la frayeur que ce Héros lui inspiroit, en confirmant la grande idée que tous les soldats avoient de sa valeur. Il n'imaginoit pas que Cortez pût avoir la témérité de l'attaquer en bataille rangée avec des forces si inégales. Il garda cette idée tout le jour, & la nuit il se déclara une tempête si furieuse, que les soldats se mutinerent, & qu'il fut contraint de

les ramener à la ville dans un désordre & une précipitation qui ressembloient à une défaite.

Sachant que Cortez étoit campé de l'autre côté de la riviere, il crut n'avoir rien à craindre pendant la nuit, sur-tout le vent étant si fort & la pluie si abondante, que les soldats pouvoient à peine porter leurs armes. En conséquence Narvaez logea ses troupes dans les temples, résolu, lorsque le jour seroit revenu & que l'orage seroit passé, de remettre ses troupes en bataille.

Cortez apprit tous ces détails par Duero, qui certainement trahissoit son parti, quoique de Solis l'excuse, en disant que son intention étoit seulement que Cortez passât tranquillement la nuit, dans l'espoir qu'au lever du soleil on pourroit faire plus fructueusement quelque nouvelle tentative pour la réconciliation des deux Généraux. Mais cet avis mit Cortez à portée de former une entreprise, du succès de laquelle son sort dépendoit. Il fit marcher ses troupes; elles obéirent sans se plaindre, connoissant la prudence, le jugement de leur Général, & la nécessité de cette manœuvre. Les soldats passerent la riviere, ayant l'eau jusqu'à la poitrine; & lorsqu'ils furent de l'autre côté, Cortez les avertit de son dessein, de la situation de l'ennemi, de la facilité qu'il y avoit à l'attaquer, de la vraisemblance de la victoire, & de plusieurs autres circonstances qui devoient enflammer leur courage & leur donner une nouvelle ardeur.

Animés par le discours du Général, dont ils connoissoient la résolution & la prudence, ils jurerent de vaincre ou de mourir. Aussi-tôt il les divisa en trois corps. Le premier, sous les ordres

de Sandoval, fut chargé de courir aux temples; & d'empêcher l'ennemi de se servir de son artillerie. Le second, commandé par Christophe de Olid, eut ordre d'investir le quartier de Narvaez, pendant qu'avec le troisieme corps Cortez se réservoit le soin de soutenir les deux premiers, & de secourir celui des deux qui en auroit le plus de besoin. Il ordonna aussi qu'on battroit les tambours, & qu'on feroit retentir les instrumens de musique aussi-tôt que l'attaque commenceroit, afin d'augmenter la terreur & la confusion d'une surprise.

*Cortez le surprend, défait son armée, & l'arrête prisonnier.*

Comme il ne vouloit arriver à Zempoalla qu'à minuit, il fit marcher l'armée doucement, afin qu'elle ne fût pas fatiguée lorsqu'il faudroit combattre; mais elle n'avoit pas fait beaucoup de chemin, lorsqu'elle tomba dans deux sentinelles ennemies, dont l'une fut prise. Il étoit à craindre que celle qui s'étoit sauvée ne donnât l'alarme; en conséquence il fit redoubler le pas, afin d'arriver avant que Narvaez eût le temps de se mettre en défense. Tout réussit comme il l'avoit prévu. La sentinelle avertit, mais on hésita à la croire; cependant on prit les armes. Cortez arriva à propos pour leur faire voir que la sentinelle ne les avoit pas trompés; mais Narvaez étoit encore à peine éveillé, & il n'avoit pas eu le temps d'ordonner aux troupes de se rendre à leurs postes. Cortez avoit eu le bonheur d'éviter un corps de cavalerie envoyé pour battre les environs, & sa troupe arriva au temple sans avoir rencontré aucune patrouille.

Sandoval commença aussi-tôt l'attaque, monta les marches, & mit les ennemis dans un tel

désordre, qu'il ne douta plus de ce que la sentinelle prise lui avoit déclaré : on fit feu sur lui de deux pieces d'artillerie; mais elles ne firent aucun effet, & ne servirent qu'à augmenter la confusion générale causée par le bruit des tambours & des instrumens de guerre. Cependant les ennemis étoient en si grand nombre, que Sandoval n'auroit jamais pu réussir seul; la seconde division d'Olid vint à temps le secourir; Cortez lui-même quitta l'arriere-garde, & se précipita l'épée à la main au milieu des ennemis & au plus fort de la mêlée. Ses soldats, encouragés par son exemple, firent tant d'efforts, qu'enfin ils chasserent les ennemis du temple, & les défirent complétement. Ils abandonnerent leur artillerie, & se sauverent dans un autre temple, où Narvaez avoit ses quartiers, & où il commandoit en personne. Il venoit de s'armer, & il encourageoit ses troupes par la parole & par l'exemple, lorsqu'il fut renversé par un coup de pique dans l'œil, & aussi-tôt fait prisonnier. Ses troupes furent si déconcertées par cet événement, qu'elles jeterent aussi-tôt leurs armes & demanderent quartier.

Il y avoit encore une tour dont étoient en possession le Capitaine Sebatierra & le jeune Diego de Velasquez, qui paroissoient résolus à se défendre jusqu'à la derniere extrémité. Cortez fit braquer contre ce poste deux pieces de canon, & cette manœuvre effraya si fort les soldats, qu'ils refuserent d'obéir à leurs Officiers, & les obligerent de se rendre à discrétion. Aussi-tôt Cortez fit publier un pardon général pour tous ceux qui se rendroient volontairement, & donna sa

parole qu'il laiſſoit le choix aux ſoldats, ou bien de s'en retourner à Cuba, ou de s'enrôler dans ſon armée & de partager ſa fortune. Tous ſe rendirent à cette condition, & par ce moyen Cortez non ſeulement rompit tous les deſſeins de ſes ennemis, mais encore acquit une augmentation de forces, qui le mettoit à portée de retourner à la conquête du Mexique avec une plus grande eſpérance de ſuccès.

Cette victoire importante lui couta quatre ſoldats tués & deux bleſſés. Les ennemis eurent deux Officiers & quinze ſoldats tués avec un pareil nombre de bleſſés. Cortez fut viſiter Narvaez, qui lui dit avec un air fier & inſultant : » Vous avez raiſon de vous féliciter d'avoir entre les mains un priſonnier tel que moi «. Cortez le regardant avec mépris, lui répondit : » Sans vanité je puis mettre cette victoire au » rang des actions les moins extraordinaires que » j'ai faites depuis que je ſuis arrivé ici «. Malgré la dureté de cette réponſe, Cortez ordonna que Narvaez, ainſi que tous les autres priſonniers, fuſſent traités avec douceur, mais gardés avec ſoin, de peur que voyant au jour le petit nombre des vainqueurs, ils ne fiſſent quelques tentatives pour recouvrer la liberté. A la pointe du jour Cortez fut joint par deux mille auxiliaires envoyés par les Chinantecas, ce qui le tranquilliſa ſur la crainte d'une révolte, parce que ce ſecours non ſeulement augmentoit ſes forces, mais encore prouvoit à Narvaez que ſon rival étoit aimé, eſtimé & reſpecté dans le pays.

Ce fut alors que les vaincus virent toute l'é-

tendue de leur disgrace. La nuit avoit caché le nombre des soldats de Cortez ; Narvaez croyoit avec assez de raison qu'il étoit soutenu par un corps considérable d'Indiens auxiliaires. Le jour éclaira son erreur, & les forces inégales de son vainqueur. Les soldats blâmerent la sotte présomption de Narvaez, & redoublerent d'estime pour la vigilance, la prudence & le courage intrépide du vainqueur. Tous étoient charmés de sa générosité, de la clémence avec laquelle il traitoit les prisonniers, & de son humanité pour les blessés. Les amis qu'il avoit dans les troupes de Narvaez ne dissimulerent plus, entrerent à son service, & furent suivis par ceux qui étoient moins affectionnés. Tous donnerent leur nom, & pas un soldat ne marqua le désir de retourner à Cuba.



*Il incorpore dans son armée les troupes de Narvaez.*

Lorsque Cortez fut sûr de leurs dispositions, il leur rendit leurs armes, & par cette marque de confiance il gagna entiérement leur affection & confirma leur fidélité. Les Officiers furent envoyés prisonniers à bord. Ainsi la défaite de Narvaez mettoit Cortez en possession d'une flotte de onze vaisseaux & de sept brigantins, & d'une armée composée de mille hommes d'infanterie & de cent de cavalerie, sans y comprendre la garnison laissée à Vera-Cruz, pour la défense de la Colonie & la garde des prisonniers.

Cette suite de succès ne faisoit pas oublier à Cortez le petit détachement qu'il avoit laissé à Mexico. Il voyoit les dangers auxquels il pouvoit avoir été exposé au milieu d'un vaste Empire rempli de mécontens & de séditieux. Leur

SECT. VI. *Histoire de l'Amérique.*

principale sécurité dépendoit de la fidélité avec laquelle Montezuma tiendroit la promesse qu'il avoit faite de ne pas quitter le quartier Espagnol, & de ne faire aucun changement pendant l'absence de Cortez. Cette promesse n'étoit pas un rempart bien respectable, sur-tout lorsque l'intérêt, l'inclination & la politique devoient se réunir pour le renverser. D'ailleurs, en supposant que l'Empereur eût été fidele à sa parole, il pouvoit arriver qu'il ne fût pas capable d'arrêter les efforts de ses sujets, & de les empêcher de punir des étrangers qui avoient osé retenir au milieu de sa capitale un Monarque puissant dans un honteux esclavage.

Plein de ces pensées, il reprit le chemin de Mexico, & afin qu'il n'arrivât aucun malheur à la flotte de Vera-Cruz, il fit désarmer les vaisseaux, dont les voiles & les cordages furent portés à la Colonie. Il avoit résolu de diviser ses forces, pour ne pas donner d'ombrage à Montezuma en entrant dans la capitale avec une armée si considérable; mais une lettre qu'il reçut d'Alvarado l'obligea de marcher avec toutes ses troupes, & avec la plus grande diligence au secours de ce brave Officier. Alvarado lui apprenoit que les Mexicains avoient pris les armes malgré Montezuma, qui avoit scrupuleusement tenu sa parole; qu'ils avoient souvent attaqué ses quartiers, & qu'ils renouveloient les assauts d'un jour à l'autre avec tant d'acharnement, qu'il étoit impossible que les Espagnols ne succombassent sous les coups d'un si grand nombre d'ennemis, s'ils n'étoient promptement secourus.

Diaz del Castillo & Herrera prétendent que Montezuma fomentoit cette animosité; mais de Solis donne des preuves incontestables de l'intégrité de ce Monarque. Nous croyons que sa conduite n'auroit pas eu besoin d'apologie, quand bien même il se seroit efforcé de se débarrasser de ces étrangers qui gênoient tant sa liberté, étoient si désagréables à ses sujets, & si dangereux pour son Empire & son autorité. Cette lettre étoit portée par un soldat Espagnol, accompagné par des Ambassadeurs de Montezuma, qui dirent à Cortez de la part de leur Maître, qu'il lui étoit impossible de réprimer la furie de son peuple; que suivant sa promesse il n'abandonneroit jamais les Espagnols ni Alvarado; mais que s'il n'arrivoit pas bientôt avec du secours, il ne répondoit point des suites.

*Cortez retourne à Mexico.*

Après une semblable nouvelle, il n'étoit pas nécessaire de délibérer. Officiers & soldats, tous reconnurent la nécessité de marcher avec célérité au secours de leurs compatriotes, & l'ambassade de Montezuma autorisoit Cortez à conduire à Mexico une armée considérable. Pour ne pas être trop à charge aux Indiens dans la route, & pour faciliter la fourniture des vivres, Cortez divisa sa troupe en petits corps, avec ordre de marcher par différens chemins à Tlascala, où étoit le rendez-vous général. Malgré cette précaution, les soldats eurent beaucoup à souffrir de la faim, de la soif, & de la fatigue. Cependant ils les supporterent avec courage, sachant que ces peines ne devoient pas être de longue durée. Les soldats qui étoient venus avec Narvaez, voulant montrer autant de force que les

vétérans, souffrirent tout sans murmurer, voyant Mexico comme la terre promise, où leurs travaux seroient suffisamment récompensés.

L'entrée de Cortez à Tlascala fut magnifique. Magiscatzin le logea dans sa maison, & le Sénat ordonna que toute l'armée de la République fût prête à l'accompagner à Mexico; mais Cortez ne voulut accepter que deux mille hommes, afin que le nombre de ses troupes ne fût pas effrayant. Quand il fut près de Mexico, il passa le lac sans rencontrer aucun obstacle; mais il eut quelques raisons de marcher avec circonspection. Les deux brigantins étoient brisés & à moitié brûlés; les fauxbourgs & les forts des portes étoient abandonnés; les ponts qui rendoient facile la communication des rues, étoient rompus, & le silence le plus profond régnoit partout.

*Montezuma le reçoit avec les plus grandes marques de joie.*

Cortez conserva ses soupçons jusqu'à ce que les Espagnols du quartier, ayant apperçu son armée, jeterent de grands cris, & dissiperent tous les symptômes de la crainte. Alvarado avec son détachement vint recevoir Cortez; les soldats s'embrasserent, & Montezuma, suivi de tous ses Officiers, s'avança jusqu'à la derniere cour pour féliciter le Général sur son arrivée. Quelques Ecrivains rapportent que Cortez reçut avec froideur & réserve les transports de joie du Monarque. Castillo soutient qu'il lui tourna le dos sans daigner lui répondre, & Herrera assure que ce Général, insolent dans la prospérité, vouloit rendre ce Prince responsable de la révolte de ses sujets. Mais ni Gomara, ni Cortez dans sa propre relation, ne parlent de cette circonstance, qui d'ailleurs

d'ailleurs n'est pas probable. Il n'étoit pas possible de soupçonner Montezuma de nourrir de mauvaises intentions contre les Espagnols, ni du dessein de ne pas tenir sa parole. Au contraire, il est certain qu'il l'observa religieusement, qu'il fit tout son possible pour appaiser le désordre, qu'il exposa sa personne pour défendre ses hôtes, & que ce fut principalement l'ombre terrible de l'autorité royale qui empêcha les Espagnols d'être sacrifiés à la rage des Indiens.

Il est extraordinaire que les Mexicains ayent laissé entrer Cortez & amener à Alvarado un si puissant renfort, sans opposition; mais de Solis en donne la raison : ils comptoient sur leur nombre, & encouragés par la mort de trois ou quatre Espagnols tués dans les dernieres attaques, ils laisserent entrer Cortez, afin qu'ils pussent écraser d'un seul coup ces étrangers quand ils seroient réunis. C'étoit là la raison qui avoit déterminé les habitans à abandonner une partie de la ville, & à cesser un moment les hostilités.

Quant aux motifs de cette révolte, les Auteurs les rapportent différemment; les uns l'attribuent à la cruauté des Espagnols, & fondent cette opinion sur le témoignage de quelques-uns de leurs meilleurs Ecrivains, entre autres de Barthélemi de Las Casas. Voici comme il en parle : » Les Mexicains, dit-il, avoient fixé » un jour pour des réjouissances publiques qu'ils » appeloient *Mitotes*, & leur dessein étoit de » fêter les Espagnols & Montezuma. Le Géné- » ral Alvarado ayant vu que les Indiens por- » toient dans leur parure beaucoup de joyaux

SECT. VI. Histoire de l'Amérique.

» & de bijoux, assembla ses soldats, fondit sur » eux, & les tailla en pieces, pour s'emparer » de ces ornemens; environ deux mille Nobles » Mexicains périrent dans ce massacre «.

De Solis veut justifier ses compatriotes de cette horrible accusation, en donnant un détail différent de cette anecdote; mais il ne nous paroît pas qu'il y réussisse. Il s'efforce d'affoiblir le témoignage de Las Casas, en disant que ce Religieux sollicitoit alors le soulagement des Indiens, & que pour obtenir ce qu'il désiroit, il se permettoit des mensonges pieux, en exagérant toutes les circonstances de leur oppression. Suivant de Solis, à peine Cortez étoit-il parti, qu'Alvarado remarqua que la Noblesse avoit beaucoup moins d'égards pour les Espagnols, ce qui l'obligea à la plus grande circonspection. Il employa des espions pour veiller sur tous les mouvemens des habitans, & on lui rapporta bientôt qu'on tramoit quelque complot extraordinaire.

Après un plus mûr examen, il parut qu'on avoit formé une conspiration très-dangereuse contre les Espagnols, & Alvarado n'en eut bientôt plus aucun doute, parce que plusieurs des conjurés vinrent eux-mêmes lui en déclarer toutes les circonstances.

Peu de jours après, plusieurs des principaux Gentilshommes vinrent demander à Alvarado la permission de célébrer leur fête annuelle, appelée *Mitotes*. Leur motif, en le prévenant, étoit de le tromper, & d'empêcher qu'il ne prît aucun ombrage du grand nombre d'Indiens qui alloient s'assembler. Alvarado le permit; mais à condition que les Mexicains y viendroient sans armes, & qu'ils n'offriroient point de sacrifices humains.

La nuit suivante, il apprit qu'on distribuoit secrétement des armes dans toutes les maisons voisines du temple. Alors n'étant plus permis de dissimuler, il se détermina à la vengeance. Il forma le plan de les attaquer au commencement de leur fête, sans leur laisser le temps de prendre les armes ou d'assembler le peuple, & rien ne l'empêcha de l'exécuter. Les Mexicains, à moitié ivres par l'excès des liqueurs qu'ils avoient bues, & de joie de ce que leur conjuration n'étoit pas découverte, furent attaqués & aisément défaits. Le plus grand nombre fut tué ou blessé, le reste se sauva dans les galeries du temple.

L'intention d'Alvarado, dit de Solis, étoit seulement de les épouvanter & de les dissiper, & son objet ne put se remplir sans quelque désordre, car il y eut des Espagnols qui dépouillerent sur le champ de leurs joyaux les corps des tués ou des blessés. Ainsi de Solis avoue tout ce que Las Casas a dit. Il reconnoît que ce massacre eut lieu pendant une fête publique, & que les morts & les blessés furent dépouillés & volés par les soldats. Il est vrai qu'il prétend que c'étoit la punition d'un complot formé contre les Espagnols, complot qu'il appela téméraire, inconsidéré, & mal conçu, & il avoue qu'Alvarado rentra dans son quartier en conquérant, & sans avoir fait part au peuple des motifs d'une action perfide & barbare. Nous laissons au Lecteur à adopter l'opinion qui lui paroîtra la plus raisonnable. Quant à nous, nous sommes prévenus en faveur de l'humanité de Las Casas, qui d'ailleurs est reconnu pour un Ecrivain vrai & trop honnête, pour vouloir, sous

Révolte des Mexicains.

quelque prétexte que ce fût, flétrir d'une tache ineffaçable le caractere de sa nation.

Cortez entendit avec beaucoup de peine le récit d'un procédé si violent. Il blâma Alvarado de n'avoir pas informé le peuple de la conspiration, & sur-tout de n'avoir pas consulté Montezuma, ce qui devoit faire regarder le massacre de la Noblesse comme dicté par la cruauté & l'avarice. Mais le mal étoit fait, & il n'y avoit plus d'autre moyen que de suivre le plan d'Alvarado, c'est-à-dire, d'exterminer ce malheureux peuple, qui n'avoit pris les armes que pour sa défense.

Au fond Cortez, comptant sur ses forces, n'étoit pas probablement fâché qu'Alvarado lui eût fourni un si beau prétexte pour commencer la conquête & le pillage d'une ville si riche.

Ayant observé que le silence le plus profond régnoit comme la veille, il envoya à la découverte Diego d'Ordaz à la tête d'un détachement de quatre cents hommes. Cet Officier n'eut pas fait beaucoup de chemin, qu'il apperçut un parti armé, envoyé probablement pour l'attirer dans un piége, & ce projet réussit. Le parti se retira; Ordaz le poursuivit, dans l'espoir qu'il feroit quelques prisonniers qui donneroient des éclaircissemens; mais tout-à-coup il se trouva enfermé entre deux armées formidables, en sorte qu'il étoit obligé de foncer l'épée à la main, soit qu'il voulût avancer, soit qu'il voulût se retirer.

Des deux autres côtés, les maisons étoient remplies d'ennemis, qui lançoient sur les Espagnols une grêle de pierres & de fleches, dont le ciel étoit obscurci. Ordaz eut besoin de toute sa

valeur & de toute son expérience pour se tirer de ce mauvais pas; il forma sa troupe sur un double front; il fit attaquer avec les épées & les piques les Mexicains qui étoient à terre, & il fit diriger les armes à feu contre ceux qui étoient dans les maisons; mais la maniere confuse avec laquelle ces simples Indiens combattoient, fut la cause de l'avantage qu'Ordaz remporta : les Espagnols n'avoient qu'à tuer; si l'ennemi avoit combattu avec un peu d'ordre, Ordaz auroit sans doute succombé sous les coups de tant d'assaillans.

Le carnage fut si grand, que, perdant courage, les Indiens se retirerent à quelque distance, &, à défaut d'armes, ils accablerent les Espagnols d'injures & de menaces. Les armes à feu avoient nettoyé les terrasses, & Diego d'Ordaz ne crut pas devoir aller plus loin; il rentra au quartier dans la même disposition où il avoit combattu. Il eut huit hommes tués dans l'action; presque tous les autres soldats & Officiers, & lui-même, étoient blessés.

Telle fut la premiere preuve que Cortez eut du ressentiment des Mexicains, & elle lui servit à le confirmer dans la résolution de les soumettre par la force des armes. Tous les efforts qu'il feroit pour en venir à un accommodement, lui paroissoient devoir seulement diminuer sa réputation, & convaincre les Mexicains qu'il les redoutoit. Il voulut les obliger du moins à faire les premieres propositions, & en conséquence il se prépara à faire une sortie, dans l'espoir qu'elle inspireroit de la terreur, & disposeroit les esprits à la paix. Il est étonnant cependant que Monte-

zuma n'eût jamais été consulté. Cortez lui fit part dans la suite de toutes ses résolutions, ce qui fait croire que le Général le soupçonnoit d'avoir favorisé la révolte, à cause du peu de confiance qu'on lui accordoit. De Solis se borne à dire que Montezuma ne comptoit plus assez sur son autorité, pour oser proposer un traité; il craignoit que ses sujets ne lui désobéissent. Il est probable que la conduite d'Alvarado fit perdre à l'Empereur la bonne idée qu'il avoit des Espagnols; cependant, pour ne pas rompre sa parole, & pour sa propre sûreté, il observa une exacte neutralité pendant qu'il étoit prisonnier des Espagnols.

*Sect. VI. Histoire de l'Amérique.*

*Ils attaquent le quartier des Espagnols.*

Quoi qu'il en soit, les Mexicains prévinrent Cortez. Après l'action dont nous venons de parler, ils s'étoient arrêtés à quelque distance du palais, & ils formerent la courageuse résolution d'attaquer le quartier de tous côtés. Toutes les rues adjacentes se remplirent d'hommes armés, & lorsque tout fut disposé pour donner l'assaut, les tambours & les flûtes donnerent le terrible signal.

L'avant-garde étoit composée de compagnies d'archers, qui étoient chargés de nettoyer les murailles, afin d'en faciliter l'approche au centre & à l'arriere-garde. Tous s'avancerent avec précipitation & avec fureur. Les décharges des archers furent faites avec une célérité incroyable; ils se précipiterent ensuite avec une telle impétuosité, que les Espagnols eurent la plus grande peine à conserver leur terrein, & à repousser une attaque si violente & si bien conduite. La terre fut bientôt tellement jonchée de fleches, qu'on

fut obligé d'employer des hommes à les écarter, parce qu'elles obstruoient le chemin des remparts.



L'artillerie & la mousqueterie faisoient un effet prodigieux ; mais telle étoit la valeur opiniâtre des Mexicains, qu'ils s'avançoient avec intrépidité, pour occuper la place de ceux qui venoient d'être tués, foulant aux pieds les corps des morts & des blessés, jusqu'à ce qu'ayant subi le même sort, ils étoient aussi-tôt remplacés par d'autres. Ils ne négligerent rien pour s'emparer des remparts. Plusieurs essayerent d'escalader les fortifications, même à la bouche des canons ; d'autres s'efforçoient de briser les portes, ou d'abattre les murs avec des instrumens qui ne pouvoient point remplir leur but ; d'autres montoient sur les épaules de leurs compagnons, afin que leurs armes pussent être plus meurtrieres ; d'autres enfin joignoient leurs piques & leurs lances pour en faire des échelles, au moyen desquelles ils croyoient pouvoir parvenir sur les terrasses. Tous en général s'exposerent sans réserve au danger, & firent des actions qui marquoient le courage le plus impétueux, & une sauvage férocité.

Enfin la nuit vint à propos séparer les combattans, & forcer les Indiens à se retirer avant qu'ils fussent entiérement vaincus. Il y avoit d'ailleurs chez eux un usage superstitieux, d'après lequel ils ne pouvoient pas combattre après le coucher du soleil. Cet usage étoit probablement fondé sur un sentiment généreux, que c'étoit une lâcheté d'attaquer son ennemi pendant les ténebres. Dans cette circonstance, un grand nom-

bre d'Indiens oublierent cet usage. Retirés à une certaine distance, ils lançoient des fleches embrasées, qui, incendiant les bâtimens du palais, obligeoient les Espagnols à abattre des parties de mur pour couper la communication aux flammes; ensuite il leur falloit faire des efforts incroyables pour réparer ces breches, qui auroient été autant de portes, où à la pointe du jour un torrent d'ennemis se seroit précipité. La crainte des Espagnols ne se réalisa point.

Les Indiens se tinrent éloignés; mais ils provoquerent Cortez à sortir & à quitter ses murailles, par les expressions les plus injurieuses. Nous avons dit que ce Général avoit résolu de faire une sortie; en conséquence il profita de cette occasion pour animer ses troupes par une courte harangue, dans laquelle il leur montra la nécessité de donner à l'ennemi quelque preuve de leur intrépidité.

Ensuite il divisa son armée en trois corps, chacun sur un double front, comme Ordaz l'avoit si heureusement pratiqué. Ils fondirent sur l'ennemi, qui soutint le choc avec fermeté, & qui en vint jusqu'à combattre les Espagnols avec les piques. Les armes à feu nettoyerent les galeries; mais il partoit toujours des croisées une grêle de pierres, & il fallut mettre le feu à plusieurs maisons pour se voir à l'abri de ce nouveau danger.

Après un engagement très-opiniâtre & un carnage horrible, les Mexicains céderent à la valeur Espagnole; ils furent poursuivis de rue en rue, jusqu'à une grande place où ils firent encore quelques efforts; après quoi ils furent en-

tiérement défaits & dispersés. Cette fuite étoit accompagnée du plus grand désordre; les fuyards fouloient aux pieds les morts & les blessés; & le carnage eût été beaucoup plus grand, si Cortez ne l'eût pas fait cesser, dans l'espoir que cette marque de modération encourageroit les vaincus à demander la paix.

Cependant les canaux étoient teints de sang, & les rues remplies de monceaux de cadavres; mais on n'a jamais su à quoi pouvoit monter la perte totale des Mexicains. Cortez eut douze hommes tués, tant Espagnols que Tlascalans, & un grand nombre de blessés. Cette victoire eût été acquise à bon marché, si elle avoit été décisive, ou si le vainqueur avoit été à portée de réparer ses pertes. La bataille dura toute l'après-midi. Les Espagnols furent souvent serrés de très-près. En poursuivant les fuyards, ils furent obligés de combler des fossés, & de soutenir la charge de l'ennemi, qui revenoit par essaim toutes les fois que les Espagnols rencontroient quelque obstacle. Les Tlascalans se comporterent avec beaucoup de courage, & combattirent avec ordre & régularité. En un mot, chaque individu fit très bien son devoir, & Cortez en particulier déploya toutes les qualités d'un Général & d'un soldat.

*Suspension des hostilités.*

Les hostilités cesserent, comme si les deux partis, sentant la nécessité de respirer, étoient convenus de prendre quelques jours de repos pour recommencer la guerre avec une nouvelle fureur. Cortez profita de cet intervalle pour faire des ouvertures de paix, par le moyen de quelques Officiers de Montezuma. Il remarquoit que les

Sect. VI. *Histoire de l'Amérique.*

Mexicains, comme les têtes de l'hydre, se multiplioient par leurs pertes mêmes; mais ses propositions furent rejetées. Quelques personnes chargées de conduire cette négociation furent sévérement réprimandées, & les autres resterent avec les ennemis; ce qui affligea beaucoup l'Empereur, qui désiroit sincérement la paix, de peur que ses sujets ne renonçassent entiérement à l'obéissance qu'ils lui devoient, & ne perdissent toute crainte de son autorité.

Toute espérance de réconciliation s'étant évanouie, Cortez se prépara à résister au nombre prodigieux de ses ennemis, & à mettre ses soldats à l'abri des pierres, des dards & des fleches qu'on leur lançoit des galeries ou des croisées des maisons. En conséquence, il fit construire quatre tours de bois, qui se mouvoient sur des roues. Chacune pouvoit contenir trente hommes; elles étoient couvertes de fortes planches, & de tous côtés on avoit fait des ouvertures pour qu'ils pussent tirer à couvert; il croyoit, par la nouveauté de ces machines, inspirer la terreur.

Lorsqu'elles furent prêtes, Cortez fit une seconde sortie à la tête d'un gros corps d'Espagnols & de tous les Tlascalans. Il prit avec lui quelques pieces de canon, les tours de bois, & quelque cavalerie, pour s'en servir dans l'occasion. Tout étoit dans un profond silence, lorsque les Espagnols sortirent de leurs quartiers; mais ils avoient à peine traversé une rue, qu'ils furent assaillis de tous côtés par une multitude innombrable, qui commença l'attaque par de grands cris au bruit du tambour & de tous les autres instrumens guerriers de ces Barbares.

On avoit fait des tranchées dans les rues, & les Mexicains les défendoient avec tant de valeur & d'opiniâtreté, qu'ils ne purent être délogés que par l'artillerie. Ils combattoient avec plus de régularité qu'auparavant, & il sembloit qu'ils avoient appris l'art de la guerre à leurs dépens. Leur conduite ne ressembloit plus au désordre d'une populace tumultueuse; ils paroissoient avoir des Généraux habiles. Chaque décharge étoit réglée & bien dirigée, & tous les postes étoient défendus avec intrépidité, & abandonnés sans confusion.

Ils lancerent du haut des maisons de grosses pierres sur les tours de bois, & les mirent en pieces. Lorsqu'ils s'apperçurent du ravage que faisoient l'artillerie & la mousqueterie, ils se retirerent peu à peu, continuant toujours de combattre jusqu'à leur dernier retranchement, qu'ils défendirent encore avec une nouvelle vigueur.

Le combat dura la plus grande partie du jour, & les Indiens disputerent chaque pouce de terrein avec une valeur si bien entendue, que Cortez demeura convaincu qu'il étoit impossible de réduire les Mexicains par force. Cependant la ville avoit éprouvé de gros dommages; plusieurs maisons avoient été incendiées, & l'ennemi perdit plus de monde que dans aucun des combats précédens; néanmoins il ne fut pas défait, il ne fut que repoussé. Il garda une espece d'ordre dans sa retraite, jusqu'à ce que la nuit sépara les combattans, & donna aux Espagnols les moyens de rentrer dans leurs quartiers sans renoncer à la victoire. Ils perdirent cinquante hommes, presque tous Tlascalans. Cinquante

Espagnols furent griévement blessés, & entre autres le Général, qui reçut une fleche dans la main gauche au plus fort de la mêlée (*a*).

Lorsque Cortez fut rentré dans son quartier, il réfléchit sur l'état des affaires ; &, après une mûre délibération, il demeura convaincu qu'il étoit impossible de rester en possession de Mexico. Chaque jour il perdoit quelqu'un de ses soldats ; & quoiqu'il fût constamment victorieux, ces avantages ne servoient qu'à accélérer sa ruine. La honte, l'orgueil le portoient d'abord à tenter de nouveaux efforts ; mais lorsqu'il se rappeloit que plus on détruisoit de Mexicains, plus il sembloit que leurs armées devenoient nombreuses ; que leur ressentiment augmentoit avec leurs pertes ; qu'ils combattoient avec plus d'ordre & de courage ; qu'enfin de jour en jour ils devenoient plus habiles dans l'Art de la guerre, il pensoit aux moyens de se retirer.

Montezuma n'étoit ni moins inquiet, ni moins embarrassé. Il commençoit à craindre que, pour le punir de son attachement pour les Espagnols, ses sujets ne voulussent plus le reconnoître pour leur Souverain ; & d'un autre côté, il remarquoit dans Cortez une réserve qui sembloit faire croire que le Général le croyoit d'accord avec les Mexicains. De la plus haute tour du palais il avoit vu le dernier combat, & il avoit cru appercevoir les Princes de Tezenco & d'Itztapalapa, avec plusieurs autres grands Seigneurs de son Empire, animer les Mexicains, & les ranger en bataille.

(*a*) Voyez la Note V.

Jusque là il avoit cru que ce n'étoit qu'un tumulte populaire ; mais il ne prévoyoit pas la ruine de son autorité, & peut-être une révolution totale dans le Gouvernement. Dans les premiers transports de sa rage, il condamna toute la Noblesse à subir le châtiment qu'elle méritoit, & il résolut la plus sanglante vengeance ; mais lorsqu'il eut vu son impuissance, il tomba dans le plus grand abattement. Après avoir réfléchi sur les différens remedes propres à guérir tant de maux, celui qui lui parut le plus convenable fut d'abandonner les Espagnols, de se retirer dans son palais, & de tâcher de regagner l'affection de ses sujets par des actes de clémence & de générosité.

*Propositions de Montezuma à Cortez.*

Il envoya chercher Cortez, & lui tint ce discours : » L'état déplorable de mon Empire exige » des remedes efficaces. Mon esprit ne m'en » offre pas qui puisse avoir de plus heureuses » conséquences que votre départ, qui ôtera » tout prétexte aux séditieux. Les cris de mes » vassaux ont frappé les oreilles du peuple, » lorsqu'ils ont demandé la liberté de leur Souverain, & il paroît qu'aujourd'hui il ne sera » possible de les appaiser qu'en les satisfaisant «. Il se plaignit beaucoup de l'insolence de la Noblesse, & répéta tout ce qu'il avoit eu à souffrir pour pouvoir tenir sa parole & conserver sa protection aux Espagnols, & il finit en se plaignant de la basse jalousie de ceux qui lui avoient fait perdre l'estime & l'affection de ses sujets.

*Qui promet d'évacuer la capitale.*

Cortez, qui avoit la même opinion que l'Empereur, mais dont les vûes étoient différentes,

accepta la propoſition qui lui étoit faite de quitter Mexico; & voulant faire paſſer un acte de néceſſité pour une preuve de ſon obéiſſance aux ordres du Monarque, il répondit que c'étoit ſon inclination & ſon devoir de ſe rendre aux déſirs de Sa Majeſté, ſans qu'il fût beſoin de connoître les motifs de cette réſolution, & ſans perdre du temps à repréſenter les inconvéniens qu'elle pourroit avoir; qu'il ſeroit très-fâché de quitter Sa Majeſté avant de ſavoir qu'il fût aſſuré de l'obéiſſance de ſes ſujets, ſur-tout la déclaration de la Nobleſſe en faveur du peuple exigeant une grande circonſpection; mais que puiſque le départ des Eſpagnols étoit regardé comme néceſſaire pour procurer une heureuſe réconciliation, il avoit réſolu de partir inceſſamment pour Zempoalia; qu'il demandoit pour ſeule grace qu'avant ſon départ ſes vaſſaux quittaſſent les armes.

» Ce que je vous demande, ajouta-t-il, intéreſſe plutôt votre perſonne que moi. Je porte » dans mon épée & la valeur de mes troupes » tout ce qui eſt néceſſaire à ma ſûreté «. Cette docilité de Cortez flatta d'autant plus l'Empereur, qu'il s'y attendoit moins. Il le remercia, & lui marqua aſſez ſa ſatisfaction par ſon émotion & par ſa joie. Il convint de ſatisfaire le Général, en ordonnant au peuple de mettre bas les armes; mais auſſi-tôt il douta ſi on voudroit lui obéir, & il craignit que ſon autorité n'eſſuyât cet affront.

Au milieu de cette conférence, on vint avertir Cortez que l'ennemi ſe préparoit à renouveler l'aſſaut, & que la garniſon étoit ſous les armes. Il accourut auſſi-tôt; mais avant qu'il eût joint

ses troupes, les Mexicains s'étoient précipités avec tant d'impétuosité, qu'ils avoient gagné le pied des remparts, malgré tous les efforts des Espagnols, & malgré tout le feu de l'artillerie & de la mousqueterie. Les archers & les frondeurs étoient soutenus par les troupes de l'arriere-garde, pour chasser les Espagnols des remparts, & pour faciliter à l'avant-garde les moyens d'escalader les fortifications. En quelques endroits ils parvinrent à s'établir sur les murailles; mais ils en furent chassés par Cortez, qui fondit sur eux avec un corps de réserve.

Montezuma crut que le moment étoit favorable pour s'acquitter de la promesse qu'il avoit faite à Cortez. Il demanda sa couronne & ses habits impériaux; &, avec une suite nombreuse, il monta sur la terrasse qui étoit vis-à-vis la grande avenue, après qu'un héraut eut publié à haute voix que le grand Montezuma alloit se faire voir à son peuple pour lui demander quels étoient ses griefs, & pour les redresser s'il étoit possible. Aussi-tôt le tumulte cessa, toutes les armes tomberent, & il se fit un profond silence; tous les Mexicains paroissoient être sans mouvement, comme s'ils avoient craint de respirer en présence de leur Souverain.

*Montezuma se montre à ses sujets.*

Dès que ce Prince parut, plusieurs fléchirent le genou, un grand nombre se prosterna par l'habitude où l'on étoit de l'adorer comme une Divinité. Il parcourut des yeux toute cette multitude, & ensuite fixant quelques-uns des principaux Seigneurs, il les appela par leurs noms, leur dit d'approcher, & les nomma amis & parens. Il commença son discours par des remercîmens de l'affection qu'ils vouloient lui té-

moigner en lui procurant la liberté. » Je suis » bien éloigné, dit-il, de regarder votre zele » comme un crime, quoiqu'il soit téméraire. » Vous vous êtes trompés lorsque vous avez » cru qu'on me faisoit violence, ou que je » n'étois pas libre ; ma résidence avec les Es-» pagnols est volontaire. Je ne veux pas récrimi-» ner avec vous, parce que je vois vos bonnes in-» tentions ; mais comme le motif de votre soulé-» vement va cesser d'exister, parce que j'ai donné » ordre aux Espagnols de quitter sur le champ ma » Cour, & de sortir incessamment de mon » Empire, j'espere que vous voudrez bien » donner l'exemple de l'obéissance à ces étran-» gers, mettre bas les armes, cesser tout tu-» multe, venir à ma Cour, & recevoir d'am-» ples témoignages de ma reconnoissance & de » ma clémence «.

Quand il eut cessé de parler, personne n'eut le courage de répondre ; tous étoient étonnés de se voir traités avec douceur par un Prince dont ils n'attendoient que de séveres châtimens ; d'autres étoient étonnés de voir ce Monarque, accoutumé à ordonner comme un Dieu, parler avec toute l'humiliation d'un esclave. Mais cette suspension, qui ne dura que peu de minutes, fut suivie de la plus terrible explosion, & l'orage recommença avec une nouvelle force. La crainte se changea tout-à-coup en fureur, & le respect profond qu'on lui avoit marqué, en mépris. Quelques-uns s'écrierent qu'il devoit céder le sceptre & le diadême pour une quenouille & un fuseau. A ces injures succéderent de hauts cris & une décharge générale de fleches.

Deux

Deux soldats Espagnols qui étoient auprès de l'Empereur, s'empresserent de le couvrir de leurs boucliers; mais ils ne purent empêcher qu'une pierre qui le frappa à la tempe, ne lui fracturât le crâne, & ne le renversât sur le carreau. Frappée comme d'une espece de terreur panique, toute l'armée prit aussi-tôt la fuite avec la plus grande confusion, imaginant que la vengeance du Ciel alloit punir l'horrible sacrilége dont elle venoit de se rendre coupable en trempant ses mains dans le sang de son Souverain. *Et est tué.*

Cortez, affligé de ce malheureux événement, fit transporter l'Empereur dans son appartement, & fit visiter sa blessure; mais dès que ce Prince eut repris connoissance, il refusa tous les secours, & souffroit avec tant d'impatience l'affront qu'on lui avoit fait, qu'il fut nécessaire de lui lier les bras, parce qu'il vouloit déchirer son appareil. Il mourut trois jours après, mais plutôt de rage & d'indignation, que des suites de sa blessure.

On rapporte que Cortez fit tous ses efforts pour l'engager à embrasser le Christianisme; il joignit les instances aux raisonnemens : mais ce fut en vain; l'Empereur n'écouta plus que son ressentiment, & mourut en accablant ses sujets d'imprécations. Ainsi finit Montezuma. Doué d'une grande pénétration, fin & brave, il ne manqua que d'occasions pour déployer les talens d'un grand Monarque. Il aimoit naturellement la guerre, & pour un Barbare qui avoit été mal élevé, on voyoit qu'il avoit un jugement sûr, de l'esprit, de la vivacité, & de la fermeté. Il avoit assisté à neuf batailles rangées, & par sa *Caractere de ce Prince.*

valeur & son adresse il parvint au trône impérial. Libéral, juste, & modéré par caractere, son élévation avoit étouffé toutes ses vertus, & il ne laissoit voir que son orgueil. Le despotisme le rendit fier, cruel, désordonné dans ses mœurs, & tyran. Toutes les belles femmes de son Empire étoient sacrifiées à sa sensualité ; sa justice s'étoit changée en rigueur, sa libéralité en oppression, & sa magnificence en profusion. Sa générosité étoit toujours suivie de tyrannie, parce que ses favoris étoient regardés comme le fléau des peuples. En un mot, ses vertus frappoient tous ceux qui vivoient familiérement avec lui ; mais sa vie publique n'annonçoit que des vices. S'il n'étoit pas parvenu au trône, il seroit mort aimé, respecté, & jugé digne de la couronne.

Les Espagnols en général furent fort affligés de la perte de ce Prince, dont ils avoient si souvent éprouvé la libéralité & la magnificence. Mais Cortez sur-tout en étoit touché, soit à cause de l'amitié réelle que ce Prince avoit pour lui, soit à cause de la situation où sa mort le laissoit, & dont il prévoyoit toutes les conséquences. La plus grande partie de son plan étoit fondée sur la soumission volontaire de Montezuma. Cette belle perspective s'évanouit, & il fut obligé de s'en faire un nouveau, dont l'issue lui paroissoit cependant fort incertaine ; c'étoit de renvoyer la conquête du Mexique au moment où il recevroit d'autres renforts d'Espagne, & il n'étoit pas bien sûr que le Roi lui en envoyât.

Il ordonna que le corps du Monarque fût porté dans la ville par plusieurs personnes de la

plus grande distinction; parmi lesquelles étoient les Prêtres qui avoient été faits prisonniers, & qui tous étoient témoins que Montezuma avoit péri victime de ses propres sujets. Ils eurent ordre de dire de sa part aux Princes & aux Chefs de la rebellion, qu'il leur envoyoit le cadavre de leur Souverain égorgé par leurs mains sacriléges, & que ce crime énorme donneroit un nouveau droit à la justice de sa vengeance; qu'avant de mourir, Montezuma l'avoit prié avec les plus grandes instances de punir ses meurtriers, & de châtier les rebelles d'une maniere exemplaire; que cependant, comme il regardoit cette insurrection comme l'effet d'une fureur populaire à laquelle la Noblesse n'avoit point de part, il vouloit bien encore une fois offrir la paix, afin que l'innocent ne pérît point avec le coupable; mais que s'ils rejetoient cette proposition, & s'ils hésistoient à se repentir de leurs crimes, ils pouvoient s'attendre à être traités avec toute la rigueur de ses armes; qu'il pilleroit & détruiroit leur ville, & leur feroit voir la différence entre une guerre défensive, telle qu'il l'avoit faite jusqu'alors, & une déclaration de guerre résolue pour châtier la cruauté & le meurtre sacrilége de leur légitime Souverain.

Dès que le corps de Montezuma fut apperçu des habitans, ils s'approcherent avec toutes les marques d'une horreur mêlée de respect. Ils jeterent leurs armes, abandonnerent leurs postes, & commencerent à jeter des cris lamentables, qui s'étendirent bientôt dans toute la ville. Toute la nuit cette scene de douleur dura; mais le lendemain, à ces tristes accens succéda la joie

SECT. VI. *Histoire de l'Amérique.*

tumultueuse que causoit l'avénement d'un nouvel Empereur qui venoit d'être élu ; cependant ils marquerent encore quelque respect à la mémoire de Montezuma.

De Solis s'efforce de justifier les Indiens du reproche de cruauté que leur font en général les Ecrivains Espagnols. Ils disent qu'après les premiers mouvemens de surprise que leur causa l'apparition du corps de leur Monarque, ils le traînerent par les rues, le mirent en pieces, & étendirent même leur furie jusque sur les femmes & les enfans de ce Prince. Notre Auteur assure au contraire qu'ils regarderent la mort de l'Empereur comme un événement malheureux auquel ils n'avoient aucune part, du moins par l'intention; qu'ils firent les funérailles avec beaucoup de pompe à la montagne de Chapuiltapaque, où il étoit d'usage de porter les cendres des Empereurs ; & que dans cette triste cérémonie, ils renouvelerent leurs lamentations avec une si grande apparence de sincérité, qu'on ne peut point douter de la vénération qu'ils conservoient pour la mémoire de ce Prince.

Cette assertion est si vraie, que pendant les trois jours que dura la maladie de Montezuma, toutes les hostilités furent suspendues, & cette cessation continua encore jusqu'après les funérailles. Herrera prétend que les Indiens ne cesserent point d'attaquer les Espagnols jusqu'à ce que Cortez se détermina à la retraite ; mais nous aimons mieux nous en rapporter à de Solis, dont la narration nous paroît plus exacte, & sur-tout plus vraisemblable.

*Les Mexicains élisent un nouvel Empereur.*

Le lendemain du renvoi que Cortez fit du

corps de Montezuma, Quilavaca, Prince de Iztapalapa, fut élu son successeur, & en ordonnant les préparatifs des funérailles de son prédécesseur, il ordonna aussi qu'on se préparât à renouveler les attaques contre les Espagnols. Le jour qui suivit les funérailles, les rues voisines du quartier furent dès le matin remplies de soldats; on mit une forte garnison dans les tours du temple, parce que de là on pouvoit incommoder beaucoup les Espagnols même dans leur fort. L'escalier du temple étoit composé de cent marches. On construisit sur les côtés de grandes tours, dans lesquelles cinq cents Gentilshommes Mexicains se renfermerent avec des provisions pour soutenir un siége. Ils se proposoient de résister à toutes les forces réunies de Cortez, qui, dans cette disposition, reconnut leur pénétration & leurs progrès dans l'art militaire.

*Et attaquent de nouveau les Espagnols.*

Cortez fit d'abord attaquer le temple par deux cents Espagnols, commandés par Escobar. Cet Officier commença l'assaut avec beaucoup d'intrépidité; mais il fut toujours repoussé par les Mexicains, qui jetoient d'en haut de grosses pierres & des poutres, en même temps qu'ils couvroient les Espagnols de dards & de fleches. Escobar alloit se retirer en désordre, lorsqu'il fut renforcé par quelques Espagnols & Tlascalans détachés du corps de réserve par Cortez, & le Général lui-même n'écoutant plus que l'ardeur de son courage, demanda qu'on mît un bouclier à son bras blessé, & fondit l'épée haute sur le gros de l'ennemi dans l'escalier du temple. Ses troupes, encouragées par son exemple, le suivirent, & il arriva enfin à la derniere mar-

che, se rendit maître de la barriere de la haute cour & de tout le temple, dont toute la garnison fut taillée en pieces.

C'est dans cette occasion que deux Mexicains formerent le projet de se jeter du haut du temple en bas sur Cortez; l'Histoire ne fournit pas d'exemple d'un tel courage & d'un tel patriotisme. La suite la plus importante de la réduction de ce corps opiniâtre étoit la conquête des provisions qu'il avoit ramassées, & dont les Espagnols avoient grand besoin. Cortez les fit transporter au palais, parce qu'il ne vouloit pas diviser sa petite armée en mettant une garnison dans le temple. Ce soin fut confié aux Tlascalans, & les Espagnols se rendirent avec diligence dans la rue de Tacuba, où ils apperçurent que le reste de l'armée éprouvoit de la résistance. La cavalerie rompit la multitude, renversa, foula aux pieds tout ce qu'elle rencontra, sans perdre un coup, ou sans oublier de pourvoir à sa défense. L'infanterie d'Escobar n'eut pas de peine à achever la défaite; mais Cortez, à la tête de l'action, s'engagea si loin, qu'il lui étoit impossible de se retirer; il prit une autre rue, où il espéroit trouver moins de résistance, & il tomba fort à propos sur un petit corps d'Indiens qui entraînoient son ami Duero. Cortez les chargea avec tant d'impétuosité, qu'il dégagea Duero. Celui-ci tirant un poignard, que les ennemis n'avoient pas vu lorsqu'ils l'avoient désarmé, s'en servit avec avantage, & fit un grand carnage de ces Barbares. Il reprit son cheval & sa lance; & ayant joint Cortez, ils parcoururent la rue au grand galop à travers une

multitude d'Indiens, & se réunirent enfin à l'armée. Cortez parloit de cette action, comme de l'événement le plus heureux de sa vie.



Cependant dans toutes les rues les Indiens fuyoient devant les Espagnols ; mais il n'auroit pas été possible de poursuivre la victoire sans abandonner les quartiers. Cortez fit sonner la retraite ; il espéroit que par les marques d'habileté & de courage qu'il venoit de donner, les Indiens n'oseroient pas renouveler l'attaque. Le carnage d'ailleurs étoit horrible ; les maisons, les temples & les autres édifices voisins du quartier étoient réduits en cendres, & il n'y avoit eu parmi les Espagnols que quelques soldats meurtris ou légérement blessés. On prétend que les Indiens furent si étonnés de l'intrépidité avec laquelle les Espagnols avoient assailli le temple, qu'ils en voulurent conserver les détails en les faisant peindre ; ces tableaux tomberent dans la suite entre les mains des Espagnols.

*Ils font à Cortez des propositions de paix.*

Le jour qui suivit cette bataille, les Mexicains firent des ouvertures de paix au nom du nouvel Empereur, à condition que les Espagnols quitteroient sur le champ la ville, se rendroient à Zempoalla, & partiroient dans leurs grands bateaux, les menaçant, en cas de refus, de toute la vengeance d'un peuple irrité. Nous savons à présent, dit le Député, que vous n'êtes pas immortels, & quoique la mort de chaque Espagnol nous coute la perte de mille compatriotes, nous avons résolu de vous détruire ; il restera encore des Mexicains pour célébrer la victoire.

Ces propositions firent plaisir à Cortez ; mais

voulant faire voir aux Indiens que leurs menaces ne l'intimidoient pas, il leur répondit : » Vous » connoissez assez la valeur supérieure de mes » troupes, pour être convaincus qu'avec elles je » pourrois détruire non pas seulement votre ville, » mais encore tout l'Empire ; cependant, touché » des calamités que les Mexicains ont souffer- » tes, quoiqu'ils ne doivent les attribuer qu'à » leur opiniâtreté, je consens à partir. La mort » de Montezuma a mis fin à mes affaires, & » c'est l'amitié & la générosité de ce Prince qui » m'ont retenu ici beaucoup plus long-temps » que je ne voulois. Je partirai aussi-tôt que les » articles préliminaires de paix seront dressés, » & que mes préparatifs seront faits «. Cependant, comme les Mexicains n'étoient pas sinceres dans ces propositions, la négociation ne fut pas poussée plus loin.

Cortez découvrit que leur intention étoit de le bloquer dans son quartier, & de l'obliger par la faim à se soumettre. C'étoit une nouvelle méthode de faire la guerre à Mexico ; mais il n'en étoit pas de plus convenable, & qui pût mieux réussir, parce que les Espagnols étoient fort mal pourvus de vivres, & que d'ailleurs ils n'étoient point préparés à soutenir un siége ni un blocus. Les sentinelles avancées remarquerent que l'ennemi se tenoit à une plus grande distance qu'à l'ordinaire ; qu'il montroit plus d'activité, & en même temps plus de circonspection ; qu'il étoit occupé à creuser des tranchées, & à ériger des fortifications pour défendre les passages des canaux ; ils virent aussi qu'il abattoit les ponts de la chaussée, & qu'il coupoit toute communica-

tion avec le chemin de Tlascala. Toutes ces manœuvres découvrirent son dessein, & démontrerent à Cortez la nécessité & le danger d'une retraite.

*Cortez se prépare à quitter Mexico.*

Il assembla un Conseil de guerre, où il proposa de délibérer si un prompt départ de México n'étoit pas nécessaire dans la situation présente des affaires, & quels moyens il falloit adopter pour l'exécuter avec succès. On discuta d'abord s'il falloit partir la nuit, ou le jour en face de l'ennemi. Les opinions à cet égard furent partagées, & chacune étoit appuyée sur des raisons également plausibles; mais d'après la pluralité des suffrages, il fut convenu qu'on partiroit la nuit suivante, avant que l'ennemi eût achevé tous les ouvrages qui auroient rendu toute retraite impossible.

Cortez, aussi prudent que brave, fit faire un pont de bois, qui, étant fini, devoit se transporter sur les épaules de quarante hommes. Il se proposoit de s'en servir pour passer l'ouverture de la chaussée, & il étoit fait si solidement, qu'il pouvoit porter tout le poids de l'artillerie & de la cavalerie. Il auroit voulu en faire faire deux autres pour les autres passages; mais la prédiction d'un nommé *Bottello*, qui se disoit Astrologue, engagea les soldats à solliciter un prompt départ, en sorte que Cortez renonça à son dessein, & il ordonna que le premier pont seroit porté de dessus une ouverture sur l'autre, à mesure que les troupes auroient passé. Il ne réfléchissoit pas aux obstacles auxquels il devoit s'attendre de la part de l'ennemi, ni à la difficulté de l'entreprise.

Pour cacher ſon projet, Cortez crut devoir affecter le déſir de renouveler la négociation. Pour cet effet, il envoya un meſſager à la ville pour demander la réponſe à ſes propoſitions, avec pouvoir d'y faire quelques changemens, ſi cela paroiſſoit néceſſaire, & pendant cet intervalle, il ſe diſpoſa à ſon voyage. Il diſtribua les inſtructions aux Officiers, & pourvut à tout ce qui pouvoit arriver.

L'avant-garde étoit compoſée de deux cents Eſpagnols, ſoutenus par un corps choiſi de Tlaſcalans, & par vingt chevaux, ſous les ordres de Sandoval & de quelques-autres des meilleurs Officiers. L'arriere-garde étoit compoſée d'un égal nombre de cavaliers & de fantaſſins, commandés par Alvarado & Juan Velaſquez; au centre étoient placés les trois fils de Montezuma, les priſonniers Mexicains, l'artillerie, le bagage & le reſte de l'armée, à l'exception d'un corps de réſerve que Cortez commandoit. Enſuite il fit apporter dans ſon appartement tout l'or & les joyaux du tréſor, & après en avoir pris un cinquieme pour le Roi, il ſe détermina à abandonner le reſte, qui pouvoit monter à ſept cent mille pieces de huit, diſant qu'il ſeroit honteux d'embarraſſer ſes mains pour ſatisfaire ſon avarice, tandis qu'on en auroit beſoin pour défendre ſa vie & ſa réputation. Les ſoldats ayant paru affligés d'être forcés d'abandonner une ſi riche proie, Cortez leur dit: »Je ne la regarde pas comme perdue; nous reviendrons ſûrs du ſuccès, & avec ce tréſor nous en trouverons d'autres«. Il leur fit entendre qu'il leur laiſſoit la liberté d'emporter leur part, s'ils croyoient pouvoir le faire

ſans inconvénient : permiſſion fatale, car pluſieurs ſoldats ſe chargerent tant de ces dépouilles précieuſes, qu'ils ne furent plus d'aucune utilité pour le ſervice.

*Il commence ſa retraite au milieu de la nuit.*

Au milieu de la nuit, les Eſpagnols ſortirent de leurs quartiers, ſans faire aucun bruit ; ils placerent leur pont ſur le premier canal, & le paſſerent ſans oppoſition ; mais ils ne purent plus s'en ſervir pour les autres. Le poids de l'artillerie & des chevaux l'avoit tellement enfoncé dans le ſable, qu'il ne fut plus poſſible de le relever. D'ailleurs ils n'auroient pas eu le temps de le faire. On ſonna l'alarme, & on avertit que l'ennemi attaquoit l'arriere-garde ; tous immédiatement prirent les armes & ſe mirent en défenſe.

*Il eſt attaqué, eſſuye une grande perte ; mais réuſſit à ſe ſauver.*

Les Mexicains, avec la plus grande adreſſe, avoient tout diſpoſé pour la deſtruction des Eſpagnols. Feignant une entiere tranquillité, ils obſervoient cependant tous leurs mouvemens ; leurs troupes étoient placées dans différens poſtes, & malgré leurs uſages ſuperſtitieux, ils commencerent l'attaque au milieu de la nuit, lorſqu'on s'y attendoit le moins. Les deux côtés de la chauſſée étoient couverts de canots, & Cortez avec ſon armée pouvoit, malgré ſa valeur, mourir victime du reſſentiment de ces Barbares, s'ils avoient continué le combat avec le même ordre qu'ils l'avoient commencé ; mais la diſcipline céda bientôt à la fureur & à l'impétuoſité. Les canots ſe précipitoient les uns ſur les autres & ſe briſoient contre la chauſſée, & les Eſpagnols n'avoient pas grand'peine à tuer cette multitude nue & tumultueuſe. Cependant ils eurent bientôt be-

Sect. VI. *Histoire de l'Amérique.*

ſoin de toutes leurs forces & de tout leur courage. Un grand nombre d'Indiens, impatiens de combattre, s'étoient jetés à la nage, avoient abordé une partie de la chauſſée, où les Eſpagnols devoient paſſer, &, s'y étant formés, obligerent Cortez de ranger ſa troupe ſur un double front, & de renouveler l'engagement.

Excités par le déſeſpoir, les Eſpagnols combattirent avec une impétuoſité ſans égale. Les Indiens, incapables de réſiſter plus long-temps aux épées & aux armes à feu, prirent la fuite, furent pourſuivis avec un acharnement incroyable, & forcés de ſe jeter en foule dans le lac, où il en périt pluſieurs milliers. Herrera dit que le carnage fut ſi grand, que le canal fut rempli de cadavres, qui ſervirent de pont aux Eſpagnols; mais outre l'invraiſemblance de cette circonſtance, nous obſerverons que les Eſpagnols avoient paſſé le premier canal, & que ſur le ſecond, qu'on diſputoit dans ce moment, de Solis ſoutient que les Eſpagnols trouverent une poutre que les Indiens y avoient laiſſée, & qu'ils y paſſerent à la file; les chevaux paſſerent à la nage, tandis qu'on les tenoit par la bride.

De cette maniere l'avant-garde paſſa la ſeconde breche, pendant que l'arriere étoit ſi vivement preſſée par l'ennemi. Cortez & pluſieurs Officiers revinrent pour la ſecourir. Il fit auſſi-tôt jeter l'artillerie dans l'eau, & employa tout ſon monde à repouſſer les aſſaillans. C'étoit une choſe bien triſte d'entendre les cris lamentables des Eſpagnols mourans, mêlés avec les hurlemens des Indiens, tandis que l'obſcurité de la nuit empêchoit de leur donner aucun ſecours.

Il en périt un grand nombre; plusieurs furent faits prisonniers; mais tous étoient dans la confusion, dans la crainte & la tristesse. Cortez en sauva plusieurs; il fondit avec son cheval au plus fort de la mêlée, & ouvrit à ses soldats un chemin pour se retirer. Alvarado, qui étoit de l'autre côté de la breche, dut la vie à son extrême agilité. Aidé de sa lance, il franchit l'ouverture, qui depuis a retenu le nom de *Saut d'Alvarado*. Quelques-uns, en voulant imiter son exemple, tomberent dans l'eau, & y périrent, pendant que d'autres, moins courageux, se laisserent prendre.

Il fut très-heureux qu'au passage de la derniere breche les Espagnols, accablés de fatigue & de chagrin, ne trouvassent point d'obstacles; ils la traverserent à gué, parce qu'il y avoit peu d'eau. Cortez fit faire halte dans le voisinage de Tacuba, pour donner le temps d'arriver à ceux qui pourroient encore échapper du combat, comme aussi pour donner à sa troupe un moment de repos. Cette précaution fut très-utile; plusieurs Espagnols & Tlascalans eurent par ce moyen le bonheur de se sauver. Cependant la perte fut considérable. Après avoir fait la revue de l'armée, il trouva qu'environ deux cents Espagnols & mille Tlascalans avoient été tués ou pris. On sut dans la suite que les prisonniers avoient été sacrifiés. De plus, toute l'artillerie, le bagage & le trésor étoient perdus, ou tombés entre les mains de l'ennemi. Cortez pleura le malheureux sort de quelques braves Officiers, sur-tout celui de Diego Velasquez, son ami fidele, qui avoit abandonné le parti du Gouverneur de Cuba, son

parent, pour s'attacher à la fortune d'un homme dont il estimoit & dont il vouloit imiter la valeur; mais dès qu'il eut payé par un torrent de larmes le tribut qu'il devoit à la fin déplorable de ses compagnons, il rappela sa fermeté & sa constance, il encouragea ses soldats, & les conduisit à Tacuba, où ils furent bien reçus & bien traités, contre son attente.

Comme il pourroit paroître extraordinaire que les Mexicains n'eussent pas poursuivi les Espagnols pour les empêcher de passer la troisieme breche, il faut donner la raison de leur conduite.

*Les fils de Montezuma sont tués.*

Parmi les morts, étoient les trois fils de Montezuma, & les Indiens les reconnurent lorsqu'ils s'empressoient de dépouiller les morts & les blessés. Ils resterent immobiles d'étonnement & de confusion, au touchant spectacle de trois Princes du sang égorgés par ceux mêmes qui avoient tué leur Souverain. Ils montrerent pour ces cadavres inanimés, le même respect qu'ils avoient témoigné à celui de l'Empereur. Ceux qui avoient découvert ces corps sanglans se retirerent, afin que les autres pussent approcher, & tous étoient muets d'étonnement & de douleur. Lorsque les troupes furent instruites de ce malheureux événement, la terreur les saisit, & elles ne douterent plus que les Dieux ne punissent ce nouveau sacrilége. La crainte devint générale, & tout combat cessa. Leur indignation contre les Espagnols fut absorbée par le sentiment de leur crime, & par la pitié que leur inspiroit la fin malheureuse de ces Princes innocens.

On annonça au nouvel Empereur ce sinistre

événement, & ce Monarque, forcé de partager l'abattement général, ordonna que l'armée fît halte jusqu'à ce qu'on eut rendu les derniers devoirs aux Princes. Ainsi, au lieu de poursuivre les Espagnols, on fit la procession funéraire, & Cortez eut le temps d'arriver à Tacuba. Relativement aux Espagnols, la mort de ces Princes fut très-avantageuse; Cortez les regretta cependant beaucoup, parce qu'il fondoit les succès de ses projets futurs, sur le droit qu'ils avoient à la couronne, & sur le crédit que pouvoit lui donner la considération dont ils jouissoient parmi les Mexicains.

*Difficultés que Cortez éprouve dans sa retraite.*

Lorsque les Espagnols eurent un peu repris haleine, Cortez continua sa marche pour éviter les nouvelles attaques des Indiens. Il n'avoit pas fait beaucoup de chemin, qu'il vit, à une certaine distance, plusieurs petits corps qui paroissoient annoncer une armée considérable. A mesure qu'ils gagnoient du terrein sur les Espagnols, ils devenoient plus nombreux, & en peu de temps ce fut une armée formidable qui commença l'attaque avec beaucoup de courage, ce qui obligea Cortez à mettre à l'arriere-garde une ligne de fusiliers & d'arquebusiers, & de leur faire faire un feu continuel pour couvrir ses autres troupes.

La cavalerie s'avança & fit un grand carnage; mais comme l'ennemi se multiplioit toujours, & qu'il n'y avoit pas de lieu de retraite, le danger paroissoit d'autant plus grand, que les Espagnols se lassoient de repousser sans pouvoir vaincre. Leurs forces étoient épuisées, & leur courage absolument abattu, lorsque Cortez ap-

SECT. VI. *Histoire de l'Amérique.*

perçut une tour ſur une éminence peu éloignée. Il ſe propoſa de s'en emparer; mais des obſtacles inſurmontables ſembloient rendre cette conquête impoſſible. Il étoit obligé de tenir tête à l'ennemi, & de combattre pendant qu'il montoit la montagne. Enfin il en vint à bout; il s'empara de la tour, & y trouva les avantages qu'il eſpéroit tirer d'une retraite qu'on pouvoit défendre. Quelques proviſions qu'y avoient laiſſées des Prêtres, furent d'un grand ſecours pour appaiſer la faim des Eſpagnols & des Tlaſcalans, quoique les portions de chacun ne fuſſent pas grandes. Les Mexicains n'oſerent pas monter la montagne; ils l'environnerent, comme ſi leur intention avoit été de bloquer la tour, ce qui effraya beaucoup Cortez; mais à l'approche de la nuit, il leur vit reprendre le chemin de Mexico.

Il poſta des ſentinelles pour prévenir toute ſurpriſe, fit allumer des feux, fit repoſer ſes ſoldats, prit ſoin des bleſſés, & releva ſouvent les gardes, afin que chacun participât un peu au repos, & cependant il délibéroit avec ſes Officiers ſur ce qu'il falloit faire.

On ouvrit pluſieurs avis; mais celui du Général fut enfin adopté par tous : c'étoit de partir la même nuit, & de faire deux ou trois lieues pour devancer l'ennemi. Lorſque les ſoldats eurent dormi deux heures, on partit; on marcha toute la nuit au milieu des alarmes que leur cauſoient perpétuellement les payſans des environs qui s'étoient attroupés; mais ils ne les arrêterent point, & le matin on arriva dans un village avantageuſement ſitué, où l'on trouva aſſez

de

de provisions pour satisfaire l'appétit pendant la journée. L'armée y resta toute la nuit, & le lendemain elle continua sa marche à travers un pays stérile & pierreux, se tenant à une certaine distance de la grande route, & ayant à combattre la fatigue, la soif & la faim; elle n'avoit pour se nourrir, que des herbes, des racines, & de la chair d'un cheval qui étoit mort.

Cependant les soldats s'animoient l'un l'autre; la nécessité élevoit leur courage, & l'espérance de voir finir leurs miseres à Tlascala, leur donnoit la force dont ils avoient besoin pour y arriver. Cette marche fatigante du second jour les conduisit à un village où ils furent reçus avec une politesse suspecte. Non seulement les habitans leur donnerent toutes leurs provisions, mais ils en emprunterent encore des villages voisins, en sorte que les Espagnols, à moitié affamés; commencerent à oublier tout ce qu'ils avoient souffert, sans réfléchir à ce qui pouvoit leur arriver.

En effet, c'étoit un stratagême employé par les Mexicains pour tromper la vigilance de Cortez, que tant de prévenances tint cependant en activité. Dona Marina les entendit souvent répéter : » Allez, tyrans, allez au lieu où vous » devez tous périr «. Quelques-uns croyoient qu'ils vouloient parler des Tlascalans, que quelque événement auroit rendus ennemis des Espagnols; mais Cortez étoit persuadé que c'étoit une embuscade placée sur le chemin qu'il devoit tenir.

Après s'être bien remis de leurs fatigues par

le repos & une bonne nourriture, les Espagnols continuerent leur marche, & gravirent la haute montagne par laquelle on descend dans la vallée d'Otumba; mais à peine eurent-ils gagné le sommet, que quelques soldats vinrent avertir Cortez, que toute la plaine étoit couverte d'ennemis, qui les entouroient de tous côtés.

C'étoit la même armée qui les avoit poursuivis à la tour; elle avoit été renforcée par de nouvelles troupes & par d'autres Généraux, & elle composoit, si on en croit les apparences, toutes les forces de l'Empire. C'étoit le dernier effort des Mexicains pour détruire les Espagnols, & ils étoient déterminés à s'assurer de la victoire, si le nombre pouvoit l'obtenir. Le front de cette armée innombrable occupoit toute la largeur de la vallée, & la hauteur s'en étendoit aussi loin que la vue, quoiqu'on fût sur une montagne. Les enseignes d'un grand nombre de nations flottoient dans les airs, & au centre de cette multitude, on voyoit le Capitaine général porté dans un riche fauteuil sur les épaules des Indiens, & tenant l'étendard royal du Mexique. Rien n'égale la magnificence de cet étendard; il étoit d'un réseau d'or massif, fixé au haut d'un bâton de même métal, & orné de plumes de différentes couleurs. Il étoit gardé par un corps de Gentilshommes, comme si la victoire dépendoit de sa conservation. S'ils le perdoient, c'étoit toujours une circonstance décisive; les Mexicains ne se croyant jamais vaincus tant qu'ils possédoient cet emblême de leur honneur & de leur bravoure.

Un tel spectacle devoit sans doute effrayer

une poignée d'hommes qui avoient déjà supporté tant de fatigues; mais au lieu d'intimider les Espagnols, il ne servit qu'à élever leur courage, persuadés que c'étoit le dernier effort des Mexicains, & que leur sort dépendoit de l'événement de cette bataille. Cortez ayant remarqué cette disposition de ses soldats, s'écria, » Nous » sommes obligés de traverser cette vallée; il » faut vaincre ou mourir; Dieu combattra pour » nous «. Après ce petit discours, il étendit son front, & unit sa cavalerie des ailes au centre de son armée, ordonnant aux cavaliers de prendre garde derriere & à côté d'eux.



*Il défait toutes les forces Mexicaines dans la vallée d'Otumba.*

Dans cet ordre, les Espagnols fondirent sur les ennemis, après avoir fait une décharge si heureuse de leurs fusils & de leurs arquebuses, que les premiers rangs des Mexicains se renverserent sur ceux qui les soutenoient. Ce désordre fut augmenté par la cavalerie, qui pénétra jusqu'au centre de l'ennemi, chassa tout devant elle, & donna à l'infanterie la facilité de suivre. Les Tlascalans imiterent les Espagnols; ils combattirent avec une furie incroyable, & avec une soif insatiable du sang de leurs implacables ennemis.

Le carnage fut horrible; mais comme de nouvelles troupes remplaçoient continuellement les morts & les blessés, les Espagnols auroient sans doute succombé sous les efforts de cette multitude, si la valeur & la présence d'esprit du Général n'eût décidé la victoire & mis fin à toute résistance. Il se mit à la tête de la cavalerie, fondit au grand galop dans le centre des ennemis, & s'ouvrit un chemin jusqu'à l'étendard royal, dont il savoit que dépendoit le

succès de la journée ; il renversa tous les bataillons qu'ils rencontra, & arriva enfin au corps de Noblesse qui environnoit le Capitaine général, & qui se défendit avec opiniâtreté. Pendant que sa troupe combattoit avec courage, Cortez fit un nouvel effort, pénétra jusqu'au Capitaine général, & d'un coup de sa lance il le renversa mortellement blessé. Juan de Salamanca avoit suivi Cortez jusqu'à la litiere du Général ennemi ; il abattit l'étendard, le donna à Cortez, & acheva de tuer le Général Mexicain.

L'ennemi voyant son étendard pris, ne douta pas que le Général ne fût aussi tué ou prisonnier ; il perdit aussi-tôt courage, jeta ses armes, se réfugia dans les montagnes voisines, & fut poursuivi avec la plus grande vigueur par les vainqueurs, qui en firent une sanglante boucherie. Les Historiens Espagnols prétendent qu'il en resta au moins vingt mille sur le champ de bataille, ce qui n'est pas plus extraordinaire que de voir une armée de deux cent mille hommes animés par le ressentiment & la soif de la vengeance, combattant pour leur liberté, pour leurs biens & leur Religion, défaite par un corps d'Espagnols qui n'excédoient pas six cent cinquante hommes & par environ mille Tlascalans. Ces deux faits sont incroyables ; d'ailleurs les Historiens ne sont pas d'accord dans les détails (*a*). Quoi qu'il en soit, il est certain que

(*a*) Pour rendre ces événemens plus vraisemblables, Herrera & de Solis ont recours au miracle, ce qui détruit toute la difficulté que Cortez devoit rencontrer à défaire une armée si nombreuse, & à faire un si horrible

cette victoire fut la plus célebre de toutes celles que les Espagnols remporterent dans la conquête du Mexique, & qu'elle égale au moins les plus importantes dont l'Histoire fasse mention. Le butin fut immense, parce que les Mexicains, sûrs de la victoire, étoient venus parés de tous leurs ornemens. Cortez le donna tout à ses soldats, pour récompenser leur valeur, les dédommager de leurs souffrances & de l'or qu'ils avoient laissé à Mexico, ou qu'ils avoient perdu en quittant cette capitale.

Cortez, maître du champ de bataille, assembla ses soldats que le pillage avoit dispersés, & continua sa marche, de peur que l'ennemi, reprenant courage, ne recommençât l'attaque. Il apprit qu'il ne devoit pas craindre une bataille; mais les plus légeres escarmouches devoient être très-fâcheuses pour une armée aussi fatiguée que la sienne. Il fit toute la diligence possible; cependant il ne put ce jour-là gagner les frontieres de l'Empire, & il n'espéroit un peu de repos que lorsqu'il les auroit passées. Il fut obligé de s'arrêter pour laisser respirer les blessés, épuisés par la fatigue, par la quantité de sang qu'ils avoient perdu, & par une agitation continuelle de six heures. Il s'empara de neuf maisons à quelque distance du champ de bataille; il y passa la nuit avec quelque inquiétude; mais le len-

carnage. Ils insinuent aussi que l'Apôtre St. Jacques combattit à cheval pour les Espagnols; mais de Solis paroît honteux d'avoir donné du poids à une tradition populaire inventée par la superstition, & reçue avidement par la crédulité.

SECT. VI. *Hiſtoire de l'Amérique.*

demain il ne rencontra plus d'ennemis. Ce jour il arriva ſur le territoire de Tlaſcala, & acheva une retraite non moins mémorable que celle de Xénophon & ſes dix mille Grecs, ſi elle avoit été racontée par un témoin oculaire qui eût eu autant d'eſprit que cet Ecrivain élégant, & d'auſſi grands talens que Cortez. Toute l'armée marqua ſa joie & ſon triomphe par des acclamations, & les Tlaſcalans ſe jeterent la face contre terre, pour exprimer le plaiſir qu'ils reſſentoient de revenir victorieux dans leur patrie. Là, pour la premiere fois, ils purent éteindre leur ſoif depuis la bataille & la marche qui l'avoit ſuivie. Ils arriverent à Gualipa, ville conſidérable qui appartenoit à la République. Les habitans vinrent au devant d'eux, ſur le chemin, les reçurent à bras ouverts, les logerent dans leurs maiſons, & leur fournirent les meilleures proviſions du pays.

Cortez reçut toutes leurs politeſſes; mais comme il ignoroit ſi la République conſervoit pour lui les mêmes ſentimens d'amitié qu'elle lui avoit jurés, il cantonna ſes ſoldats avec précaution, & fit faire une garde exacte, comme s'il avoit été en pays ennemi.

*Il eſt très-bien accueilli à Tlaſcala.*

De Gualipa, le Général fit prévenir le Sénat de ſa retraite & de ſes ſuccès; mais la renommée avoit déjà répandu la nouvelle de l'éclatante victoire d'Otumba. Les meſſagers rencontrerent ſur le chemin Magiſcatzin, l'aveugle Xicotencal, ſon fils, & pluſieurs autres Gentilshommes que le Sénat avoit envoyés pour complimenter Cortez ſur ſes victoires, & ſur ſon retour dans les Etats de la République. Tous s'embraſſerent

avec les marques de la plus cordiale amitié, excepté le jeune Xicotencal, qui parut froid & réſervé dans ſon ſalut. On n'y prit pas garde d'abord, mais dans la ſuite on eut occaſion de ſe rappeler cette circonſtance.

Ils apprirent à Cortez que la République avoit levé une armée de trente mille hommes pour ſa défenſe, & que ſi elle n'étoit pas ſuffiſante, le Sénat vouloit aſſembler toutes ſes forces & celles de ſes Alliés, pour punir les perfides Mexicains. Ce fut un grand plaiſir pour Cortez de voir la République conſerver pour lui tout ſon attachement, & il fit ſes remercîmens dans les termes que la plus vive & la plus ſincere reconnoiſſance lui dicterent. Il remarqua que, quoique les Tlaſcalans ſuſſent que les Eſpagnols n'étoient pas immortels, la victoire d'Otumba les leur faiſoit regarder comme le peuple le plus brave de la terre. Il fut invité à prendre ſes quartiers dans la ville; & il fut obligé d'accepter l'offre qu'on lui fit, de le recevoir avec les ſolennités réſervées pour l'entrée triomphante de leurs Généraux.

*Il fait une entrée triomphante dans cette ville.*

*Juillet 1520.*

Lorſque le jour indiqué fut arrivé, les Caciques & les principaux Membres de la République, avec leurs robes de cérémonie, & accompagnés d'une nombreuſe ſuite, vinrent au devant de l'armée Eſpagnole. Le chemin étoit rempli de ſpectateurs qui témoignoient leur joie par des acclamations mêlées d'injures pour les Mexicains, & des éloges les plus outrés pour les Eſpagnols. Herrera prétend que cette populace formoit deux cent mille ames. Il eſt certain que le concours fut grand; la ville de Tlaſcala & toutes celles des environs avoient été abandonnées pour voir

les vainqueurs de toute la puiſſance du Mexique.

Magiſcatzin inſiſta pour qu'on lui laiſſât l'honneur de loger Cortez. Le vieux aveugle Xicotencal voulut avoir Alvarado, à la valeur & à l'activité duquel tous les Tlaſcalans rendoient juſtice. Tout le ſoir ſe paſſa en fêtes & en plaiſirs, & la cérémonie finit par une danſe qui divertit la multitude.

Cortez augmenta encore l'eſtime que les Tlaſcalans avoient conçue pour lui, lorſqu'ils le virent partager avec eux & ſes ſoldats le butin d'Otumba, & ce butin leur paroiſſoit d'autant plus précieux, qu'il étoit formé des dépouilles de leurs implacables ennemis. La paix & la joie qui régnoient parmi les deux nations, furent troublées tout-à-coup, & ſuivies d'un découragement général. Cortez fut ſaiſi d'une fievre ardente, qui provenoit d'une contuſion qu'il avoit reçue à la tête pendant la derniere bataille, de la fatigue incroyable qu'il avoit ſoufferte, & de ſa vigilance continuelle pour veiller à la ſûreté de ſon armée. Les Eſpagnols, qui fondoient toute leur fortune ſur leur Général, furent alarmés de cette maladie, & les Indiens le regardoient comme digne de l'immortalité. Le Sénat aſſembla les Médecins les plus célebres, & leur promit les plus grandes récompenſes s'ils parvenoient à rendre la ſanté au Général. Ils l'entreprirent avec une confiance qui annonçoit le ſuccès. Par leurs ſoins, aidés de la forte conſtitution du malade, ils opérerent une criſe favorable, & Cortez convaleſcent parut en public pour recevoir les félicitations de ſes ſoldats, & pour être témoin

des tranſports de joie des bons & fideles Tlaſcalans.

Ce ne fut pas le ſeul accident qui troubla la douce tranquillité que les Eſpagnols goûtoient chez leurs Alliés. Cortez apprit de Vera-Cruz qu'un Caporal & huit ſoldats Eſpagnols, envoyés depuis quelque-temps de la Colonie à Tlaſcala, n'avoient pas reparu, & qu'on avoit dit qu'ils avoient été maſſacrés dans la province de Tepeaca. On ſuppoſa que le même malheur étoit arrivé à quarante-deux ſoldats de l'armée de Narvaez, qui avoient été bleſſés dans le combat contre Cortez, & qui, après leur rétabliſſement, étoient partis pour aller joindre ce Général à Mexico.

Cortez comptoit ſur ce renfort, & cette nouvelle l'affligea d'autant plus, que dans le pays où il étoit, la vie d'un Eſpagnol étoit ineſtimable. Il fut prouvé que les huit Eſpagnols étoient arrivés à Tlaſcala, qu'ils y avoient pris le tréſor pour la Colonie, & qu'ils avoient été effectivement maſſacrés dans la province de Tepeaca, qui avoit renoncé à l'alliance de Cortez, ſoit pour s'emparer de l'or, ſoit à l'inſtigation des Mexicains. Il crut devoir punir la perfidie & l'infidélité des barbares habitans, & ſoumettre la province, pour aſſurer la communication entre ſa Colonie & Mexico. Il ſe rencontra fort heureuſement que les Tlaſcalans avoient auſſi à ſe plaindre de ce peuple, qui avoit fait récemment une irruption dans leur pays. Le Sénat réſolut de le châtier, & il alloit demander le ſecours des Eſpagnols, au moment où Cortez lui-même ſe

proposoit d'engager la République à se venger comme lui.

SECT. VI. *Histoire de l'Amérique.*

*L'Empereur envoie une ambassade aux Tlascalans, pour les soulever contre les Espagnols.*

On faisoit des préparatifs des deux côtés, lorsque des Ambassadeurs du nouvel Empereur, destinés pour la République, arriverent aux frontieres, & demanderent la permission d'avancer. Ce fut un grand sujet d'étonnement pour les Tlascalans, qui n'avoient encore reçu aucun honneur de cette espece. Le Sénat étoit persuadé d'avance que l'objet de cette ambassade étoit d'engager la République à se liguer avec les Mexicains contre les Espagnols. En conséquence on mit en délibération s'il falloit recevoir les Ambassadeurs, & on se décida pour l'affirmative, du consentement, dit-on, de Cortez.

Ils entrerent dans la ville avec beaucoup de pompe, & furent introduits au Sénat avec les formalités ordinaires. Au nom de l'Empereur, ils offrirent de faire un traité de paix & d'amitié, qui uniroit à jamais les deux nations, & qui établiroit entre elles la liberté du commerce, à condition que la République se joindroit à l'Empereur contre les Espagnols. Cette proposition ne fut pas plus tôt faite, qu'il s'éleva de tous côtés dans l'assemblée un murmure qui marquoit combien peu elle étoit satisfaisante. Plusieurs Membres étoient sur le point de rompre sur le champ toute négociation, en marquant tout leur ressentiment par des expressions injurieuses, lorsqu'un des plus vieux Sénateurs se leva, & dit aux Ambassadeurs que ce qu'ils demandoient étoit contraire à la justice, à la raison, & à l'usage constant de la République; qu'aucun intérêt

ne pouvoit la déterminer à violer les loix de l'hoſpitalité, ni à trahir par une noire perfidie l'amitié volontaire que les Eſpagnols lui avoient inſpirée; que d'ailleurs cette amitié étoit confirmée par des ſervices mutuellement rendus, & par les plus ſaints engagemens.

Cette réponſe devoit convaincre les Mexicains que leur miſſion ne pouvoit qu'exciter un ſoulévement populaire; ils ſe retirerent, & ſe rendirent en toute diligence aux frontieres. Le mauvais ſuccès de cette entrepriſe fut un triomphe pour les Eſpagnols, parce qu'il prouvoit les bonnes intentions de la République à leur égard. Cependant on découvrit bientôt que tous les Membres du Sénat n'étoient pas également attachés à ces étrangers. Le jeune Xicotencal ne pouvoit pas oublier que Cortez l'avoit battu à la guerre, & avoit par conſéquent détruit la baſe de ſa réputation. Il conſidéroit la ſupériorité du Général Eſpagnol comme injurieuſe pour lui, & il cherchoit avec empreſſement l'occaſion de ſe venger. Il crut l'avoir trouvée dans cette circonſtance. Il cacha ſes ſentimens au Sénat; mais il repréſenta en particulier au peuple, que la paix offerte par les Mexicains ſeroit très-utile, puiſque l'Empereur n'y mettoit qu'une condition, que le Sénat, pour ſon propre intérêt, auroit dû s'empreſſer d'accorder. » Quand nous pourrions » oublier, dit-il, les mauvaiſes idées que les » Eſpagnols ont de notre Religion, nous de- » vrions punir les efforts qu'ils font pour ren- » verſer notre Conſtitution, en établiſſant une » Monarchie deſpotique ſur les débris d'une » République vénérable, & en nous ſoumettant

*Perfidie de Xicotencal.*

SECT. VI. *Histoire de l'Amérique.*

» ſous l'odieuſe domination d'un Empereur ; » tandis qu'au prix de notre ſang, nous avons » ſecoué un joug que nous aurions de la peine » à voir porter à nos plus grands ennemis «. Il accompagna ſes réflexions de toutes les graces de l'éloquence, en ſorte qu'il ſe fit un fort parti, ce qui l'enhardit à moins cacher ſon opinion.

Le Sénat ne fut pas plus tôt inſtruit de ſes intrigues, qu'il le fit arrêter, & on délibéra ſur le genre de punition qu'il falloit lui infliger. Pluſieurs dirent qu'il avoit mérité la mort, & de ce nombre fut le vénérable aveugle Xicotencal, ſon pere, qui regarda ſon fils comme coupable de perfidie à l'égard de ſes amis, de lâcheté à l'égard d'étrangers, & de rebellion à l'égard de ſon pays. Tous convinrent qu'il avoit été ſéditieux, jaloux, & qu'il avoit cabalé pour rendre inutiles les réſolutions du Sénat, & imprimer une tache ineffaçable au caractere de la nation. Cependant, en conſidération de ſon pere, on adoucit ſon châtiment, en ordonnant que l'accuſé ſeroit conduit aux pieds du Sénat, qu'il ſeroit ſévérement réprimandé pour ſa trahiſon & ſon inſolence; qu'il ſeroit dépouillé du commandement de l'armée & de tous ſes autres emplois, & qu'il ſeroit précipité du haut de l'eſcalier du Tribunal.

*Sa punition.*

Dès que ce jugement fut devenu public, Xicotencal tomba dans la diſgrace du peuple, ſurtout de la partie qui étoit vraiment attachée aux Eſpagnols, ou qui ne comptoit que ſur la bonne fortune de Xicotencal. Il ſe vit abandonné, & privé de l'eſpoir de recouvrer l'eſtime de ſon pays, à moins qu'il ne demandât la recomman-

dation de Cortez, contre qui toutes ſes intrigues avoient été dirigées. Il s'efforça en conſéquence de ſe rendre agréable à ce Général, & par ſon crédit, il fut rétabli dans tous ſes emplois, juſqu'à ce qu'une nouvelle perfidie le conduiſit à une mort violente.



*Cortez le fait rétablir dans tous ſes emplois.*

Il ne faut pas omettre une autre circonſtance, dans laquelle Cortez donna une nouvelle preuve de ſon courage & de ſa fermeté, au moment où il venoit de triompher des perfides complots de Xicotencal.

La République avoit fait des préparatifs pour punir les hoſtilités commiſes par les Tepeacans, & pour ſoutenir Cortez dans la juſte vengeance qu'il méditoit contre ces peuples ; mais les ſoldats Eſpagnols, & ſur-tout ceux de Narvaez, refuſoient avec opiniâtreté de ſe prêter à cette expédition. Aucun raiſonnement ne pouvoit émouvoir leur pitié ni leur indignation contre des Barbares qui avoient maſſacré leurs compatriotes ; le ſouvenir des fatigues qu'ils avoient eues à ſoutenir, les rendoit incapables de penſer à de nouveaux exploits. Ils aſpiroient après le repos & après leurs poſſeſſions de Cuba, & ils demandoient à grands cris d'être ramenés à Vera-Cruz, afin qu'ils préparaſſent la flotte qui devoit les porter dans leur pays.

Cortez les aſſembla, & voyant qu'il n'y avoit que l'intérêt ou la gloire qui pût les toucher, il leur dit que l'ennemi s'étoit aſſuré de tous les paſſages; en ſorte qu'il n'étoit pas poſſible qu'ils allaſſent à Vera-Cruz ſans s'expoſer à mille dangers ; que cependant ils ne devoient compter que ſur leurs ſeules forces, parce que les Tlaſcalans ne ſe-

Sect. VI. *Histoire de l'Amérique.*

roient pas disposés à donner un renfort pour protéger une retraite faite contre leur inclination, & également contraire à l'honneur des Espagnols & à celui de la République. » Vous » pourrez, ajouta-t-il, conserver l'amitié des » Tlascalans en partageant leur expédition ; c'est » d'ailleurs le seul moyen que vous ayez d'ar- » river à Vera-Cruz, & je vous promets, sur » mon honneur, que lorsque les Tepeacans » seront soumis, tous ceux qui ne voudront » pas suivre ma fortune auront la liberté de » s'en aller ; mais il est de mon devoir, comme » Général, de vous empêcher de courir un » danger qui seroit inévitable, si vous vous » obstiniez à vouloir partir actuellement «.

Par ce moyen il les détermina à le suivre. Dès qu'ils eurent donné leur consentement, Cortez prit huit mille Tlascalans choisis, & commandés par des Officiers dont il avoit éprouvé la valeur & la fidélité dans les différens combats livrés à Mexico ; & il laissa le soin à Xicotencal d'assembler le gros de l'armée de la République ; il croyoit pouvoir compter sur l'amitié de ce guerrier.

Avec ce fort détachement & quatre cent vingt Espagnols, il se mit en marche, & arriva avant la nuit à un village situé aux frontieres de l'ennemi, à cinq lieues de la capitale. Il y fit quelques paysans prisonniers, & par sa douceur & ses présens, il les détermina à porter aux Caciques & aux principaux Seigneurs de Tepeaca un message, par lequel il leur disoit qu'il étoit à la tête d'une armée pour venger le mort des Espagnols, qu'ils avoient massacrés avec autant

de perfidie que d'inhumanité ; que cependant, s'ils vouloient prendre les armes contre les Mexicains & se réunir aux Tlascalans, il leur pardonneroit leur crime & leur rendroit son amitié ; qu'autrement ils devoient s'attendre à la guerre la plus cruelle.

*Il soumet les Tepeacans.*

La réponse que les Tepeacans firent, étoit un défi insolent, & une menace d'enchaîner tous les Espagnols pour les sacrifier à leurs Dieux. Cortez répéta ses propositions, & reçut des réponses encore plus insultantes ; sur quoi il résolut de mener son armée à la capitale, de la réduire en cendres, & de passer les habitans au fil de l'épée.

Les Tepeacans, renforcés par un corps de Mexicains, dresserent une embuscade dans le chemin ; mais leur impatience les découvrit : ils furent attaqués avec tant d'impétuosité, qu'ils furent mis en fuite, & les Espagnols en firent un grand carnage. Ils se rallierent cependant, reprirent courage, & renouvelerent l'attaque avec beaucoup d'intrépidité ; mais ils furent si complétement battus, que Mexicains & Tepeacans tous abandonnerent la province & la laisserent à la merci des vainqueurs.

Les habitans furent si effrayés de la retraite de l'armée, qu'ils envoyerent des Députés chargés de porter leur soumission à Cortez, le suppliant de ne pas se venger sur un peuple innocent, qu'on avoit forcé, contre son inclination, à faire la guerre aux Espagnols, des fautes & des crimes des Chefs entiérement vendus à l'Empereur du Mexique.

Cortez se rendit à la capitale, & reçut l'hom-

mage des habitans au nom de Sa Majesté Catholique, qu'il fit proclamer; il leur pardonna la faute qu'ils avoient faite, prit le peuple sous sa protection; & par cette douceur employée à propos, il gagna son affection & son estime.

Comme son principal objet, dans cette expédition, étoit d'assurer une libre communication entre Vera-Cruz & Mexico, il fit faire une tranchée autour de la ville, qu'il fortifia avec des palissades; il fit d'autres ouvrages pour la défense de plusieurs passages, & éleva une espece de citadelle assez forte pour résister à un premier assaut. Cortez y laissa une garnison d'Espagnols, & appela la place *Segura de la Frontera*. Ce fut le second établissement Espagnol dans le Mexique. Il ne fit pas beaucoup d'honneur à Cortez; car, après avoir pardonné aux habitans, il envoya tous les prisonniers à Tlascala, & les y vendit comme esclaves. Cette pratique fut continuée depuis jusqu'à ce que le Roi d'Espagne la défendit quelques années après.

*Il fonde la Colonie de Segura de la Frontera.*

Peu de jours après, Xicotencal arriva avec l'armée Tlascalane, composée de cinquante mille hommes. L'approche d'un si grand nombre d'ennemis effraya les Tepeacans, ce qui détermina Cortez à la disperser pour différentes expéditions. Il en fit plusieurs corps, qu'il envoya à de fortes villes de la province, qui tenoient pour les Mexicains. Chaque corps étoit accompagné de trente Espagnols; il avoit ordre d'employer la force en cas de résistance, & d'obliger tout le pays à se soumettre. Ces ordres furent ponctuellement exécutés; l'ennemi fit peu de résistance; tout fut soumis sans presque aucune perte. On fit

fit plusieurs milliers de prisonniers qui furent vendus à Tlascala ; ce qui enrichit les Capitaines, indépendamment du butin qu'ils avoient fait.



*Mort de l'Empereur Quatlavaca. Guatimozin lui succede.*

C'est à peu près à cette époque que l'Empereur Quatlavaca mourut. Le peuple nomma pour lui succéder le jeune Prince Guatimozin, neveu & gendre de Montezuma, déjà célebre par son mérite militaire, & digne, à tous égards, du rang auquel il venoit d'être élevé. Ce changement ne fut pas favorable aux Espagnols. Ce Prince avoit beaucoup plus de talens que son prédécesseur, & sur-tout beaucoup plus de vertus, sans aucun mélange des vices presque inséparables du pouvoir absolu.

Guatimozin, craignant le danger d'une puissance trop étendue, & voulant se mettre en garde contre l'orgueil qui avoit fait perdre à ses prédécesseurs l'affection de leurs sujets, leur rendit un grand nombre de priviléges, dont ils avoient été privés sous les regnes précédens. Il employa tout son temps aux affaires de son Empire ; il encouragea les soldats par des récompenses & par des honneurs ; il réduisit l'excès de vénération qu'on avoit pour le Souverain, dispensa la Noblesse de tout service domestique, l'admit dans sa familiarité, & déchargea son peuple d'un grand nombre d'impôts.

Il fit des présens considérables aux Caciques des frontieres, pour les indemniser des pertes extraordinaires & des dépenses que la guerre leur avoit occasionnées, & ensuite il détacha une armée de trente mille hommes pour les secourir contre les Espagnols.

*Sect. VI. Histoire de l'Amérique.*

Cortez fut averti de toutes ces révolutions; mais au lieu d'abandonner le projet qu'il avoit formé de conquérir ce vaste Empire, il se fortifia de plus en plus dans cette résolution, & employa toute sa politique à en préparer l'exécution. Le Cacique de Guacachula, ville considérable & très-peuplée, & que l'Empereur regardoit comme un des boulevarts de son Empire, envoya à Cortez un messager pour lui dire qu'une armée de Mexicains étoit arrivée chez lui, qu'elle y commettoit toutes sortes de violences; ce qui obligeoit son peuple à implorer la protection des Espagnols. Le Cacique ajoutoit qu'il avoit droit au secours qu'il attendoit, parce qu'il étoit un des Seigneurs qui dans l'assemblée tenue par Montezuma, avoit juré obéissance au Roi d'Espagne, & que c'étoit parce qu'il avoit toujours favorisé le parti des Espagnols qu'on le traitoit avec tant de rigueur. Le messager dit que dans la ville il y avoit vingt mille Mexicains, & près de dix mille dans les environs. Mais il montra qu'il y avoit tant de facilité pour les attaquer & les vaincre, & en même temps il donna tant de preuves de la sincérité du Cacique, que Cortez résolut de le secourir.

*Expédition de Guacachula.*

Le même jour il détacha trois cents fantassins Espagnols, treize chevaux, & environ trente mille Tlascalans qu'il envoya à Guacachula, sous les ordres de Christophe d'Olid. Cet Officier marcha avec beaucoup de célérité jusqu'à environ six lieues de la ville; mais une partie de ses soldats s'étant mutinée, il fut obligé de s'arrêter. On avoit rapporté que l'Empereur étoit en marche pour se rendre avec toute son armée à

Guacachula, & cette nouvelle fit tant d'impression sur les soldats qui étoient fatigués par tant de victoires inutiles, qu'ils refuserent d'aller plus loin.

Cet événement & quelques autres circonstances obligerent Cortez à joindre l'armée, & à en prendre le commandement. Tout changea à son arrivée; les mécontentemens & les jalousies se dissiperent, & tous les soldats déclarerent qu'ils mourroient à côté de leur Général, mais qu'ils ne vouloient pas faire ce sacrifice à Olid, qui abusoit de son autorité & les traitoit trop durement. Immédiatement il continua son chemin, & fit avertir le Cacique de son approche.

Les Mexicains étoient postés de l'autre côté de la ville; mais au premier avis de l'arrivée des Espagnols, ils se mirent en bataille, & s'avancerent pour disputer le passage. Le combat commença avec courage de part & d'autre; il se maintenoit avec une égale intrépidité & un succès égal, lorsque le Cacique de Guacachula, pour prouver à Cortez sa sincérité, fondit sur l'arriere-garde des Mexicains; en même temps on couvrit leur armée de fleches & de dards qu'on leur lançoit du haut des murailles, ce qui décida la victoire en faveur de Cortez. En moins d'une demi-heure tous les Mexicains furent dispersés, la moitié de l'armée fut détruite ou faite prisonniere, tandis que les Confédérés ne firent, pour ainsi dire, aucune perte.

Cette victoire & celles qui l'avoient précédée augmenterent si fort la réputation de Cortez, qu'une multitude d'Indiens se soumit, & que plusieurs Caciques le joignirent avec leurs forces;

en ſorte que ſon armée montoit à cette époque à plus de dix mille hommes, outre les Tamenès, c'eſt-à-dire, les hommes qui portoient le bagage. Il aſſiégea la forte ville de Guacachula, ayant dans ſon armée le Cacique & les principaux habitans. La place étoit défendue par dix mille Mexicains déſeſpérés, qui chaſſerent tous les citoyens ſuſpects, & formerent la réſolution de mourir plutôt que de ſe rendre.

Cette place étoit fortifiée par la Nature & par l'Art. Une riviere profonde couloit devant ſes murs; Cortez voulut la paſſer; & les Mexicains ſe préparerent à l'en empêcher; mais cet obſtacle n'étoit rien pour des troupes accoutumées à de plus grands efforts. Chriſtophe d'Olid, avec l'avant-garde, ſe jeta à la nage, & parvint de l'autre côté, malgré une grêle de pierres & de traits. Bientôt il chaſſa l'ennemi de ſes poſtes, & le força à s'enfermer dans la ville; ce brave Officier eut ſon cheval tué ſous lui, & reçut une bleſſure à la cuiſſe.

On s'attendoit que les Mexicains défendroient vigoureuſement la place; & la hauteur des murs faiſoit craindre à Olid que l'aſſaut ne fût très-ſanglant; mais telle fut la terreur qui s'empara de la garniſon, lorſqu'elle vit mettre en fuite le parti qui défendoit le paſſage de la riviere, qu'elle ſe crut perdue, & qu'elle abandonna Guacachula aux vainqueurs ſans tirer une fleche.

Cependant Cortez arriva avec l'armée, & craignant quelque ſtratagême, il détacha un corps de Tlaſcalans pour viſiter la place & pourſuivre l'ennemi. La ville s'étant trouvée entiérement abandonnée, Cortez en prit poſſeſſion, & publia un

pardon général pour tous ceux qui avoient pris les armes en faveur des Mexicains, s'ils revenoient dans la ville. Il observa la même conduite dans plusieurs autres expéditions ; par ce moyen il soumit un grand nombre de villes & de provinces au Roi d'Espagne (a).

*Sect. VI. Histoire de l'Amérique.*

*La petite vérole se manifeste dans le Mexique.*

Ce fut à cette époque que la petite vérole fit de grands ravages parmi les Indiens, & surtout à Tlascala, où elle enleva le bon Magiscatzin, le ferme & fidele Allié des Espagnols. Les Indiens croyoient que c'étoit une maladie scrophuleuse, & ils imaginoient la guérir par les bains. Ils ouvroient les pustules, se plongeoient dans l'eau, & périssoient peu d'heures après. Les Espagnols leur apprirent la méthode curative pratiquée en Europe, & dès lors cette maladie fut moins meurtriere. Cependant tous leurs soins ne purent sauver la vie à Magiscatzin, qui mourut, dit-on, bon Catholique. En ce cas il fut le premier Prosélyte de distinction, depuis l'arrivée de Cortez au Mexique.

*Cortez reçoit quelques renforts inattendus.*

La mort de ce Sénateur, qui avoit si puissamment contribué à l'alliance formée entre ce Général & la République, fut un coup très-sensible pour lui ; mais il en fut un peu consolé par un événement qui arriva à propos pour modérer son affliction. Pedro de Barba arriva

(a) De Solis prouve par le Journal de Cortez, & par d'autres autorités, que Cortez conduisit en personne cette expédition. Diaz del Castillo, qui servoit dans l'armée, assure le contraire ; mais il faut observer, qu'il étoit pendant tout ce temps-là à Segura de la Frontera. l. V, c. IV.

à Saint-Jean d'Ulloa, avec un petit vaiſſeau, treize ſoldats, deux chevaux, des proviſions & des munitions de guerre, pour renforcer l'armée de Narvaez, qu'il croyoit en poſſeſſion de toutes les conquêtes de Cortez. C'étoit ce même homme qui avoit ſi bien ſervi Cortez à la Havane, & l'avoit mis en état d'éviter le reſſentiment de Velaſquez.

Ce vaiſſeau ayant été découvert par Cavallero qui commandoit ſur la côte, il envoya un batea pour accueillir ces étrangers, ſonder leurs intentions, & les attirer à bord par un ſtratagême bien pardonnable, dans la ſituation où étoit Cortez. Voyant que le deſſein de Barba étoit de renforcer Narvaez, il lui dit que ce Général ſe portoit à merveille, & qu'il avoit réuſſi en tout, Cortez s'étant réfugié dans les montagnes. Par ce moyen, il ſe rendit maître de tous ces hommes, & les envoya à Segura de la Frontera. Ils furent ſi bien accueillis par Cortez, que quoiqu'ils euſſent été trompés, le Chef & les ſoldats entrerent avec plaiſir à ſon ſervice.

Peu de jours après, Cavallero prit encore huit ſoldats Eſpagnols qui venoient également joindre Narvaez, par le même ſtratagême qui lui avoit ſi bien réuſſi la premiere fois. Ce ſecours inattendu d'hommes & de munitions, étoit pour Cortez de la plus grande importance ; mais il avoit encore beaucoup d'obſtacles à ſurmonter, avant d'exécuter le deſſein qu'il avoit formé d'envahir une ſeconde fois Mexico. Le manque preſque abſolu de poudre rendoit inutiles ſes armes à feu, & il n'y avoit aucun moyen de s'en procurer ; enfin on ſe rappela que d'Ordaz avoit

découvert une grande quantité de ſoufre ſuperbe, dans le volcan qu'il avoit eu la curioſité d'aller examiner ſur la montagne de Popocatapec; en ſorte que ce qui avoit paru une entrepriſe folle & téméraire, devint une reſſource précieuſe pour le ſuccès de l'expédition.

On détacha un parti pour aller chercher une quantité ſuffiſante de ſoufre; on y mêla d'autres ingrédiens, & on en fit de la poudre ſans nitre & ſans ſalpêtre. A cette découverte ſi avantageuſe ſe réunit une circonſtance non moins importante, ſur-tout les ſoldats de Narvaez ſollicitant le Général de les laiſſer partir, comme il le leur avoit promis. L'opiniâtreté de ces ſoldats diminuoit l'armée de plus de quarante bons ſoldats; mais la Providence dédommagea Cortez de cette perte, & elle envoya ſur la côte, pour le réparer, le Capitaine Camargo.

Le Lecteur doit ſe ſouvenir que Franciſco de Garay, Gouverneur de la Jamaïque, avoit fait un petit armement pour établir une Colonie dans la province de Panaca, peu de temps après l'arrivée de Cortez ſur la côte de Zempoalla. Ce Général renverſa le projet de Garay, comme nous l'avons vu, & lui enleva même quelques hommes. Garay reprit quelque temps après le même deſſein, & équipa une flotte plus conſidérable; mais il ne fut pas plus heureux. Camargo avoit à peine débarqué ſes troupes, qu'il fut vigoureuſement attaqué par les natifs, & forcé de ſe rembarquer avec précipitation. Lorſqu'il fut en mer, les vaiſſeaux ſe ſéparerent, & après avoir rencontré un grand nombre d'obſtacles, ils arriverent tous à peu près en même temps

Sect. VI
*Histoire de l'Amérique.*

à Vera-Cruz, ſans connoître leurs intentions mutuelles. Tous les Officiers & ſoldats s'enrôlerent au ſervice de Cortez. Le vaiſſeau commandé par Camargo en perſonne avoit à bord ſoixante ſoldats; un autre, ſous les ordres de Diaz de Auz, en avoit cinquante & ſept chevaux, & le troiſieme avoit quarante ſoldats & dix chevaux avec des proviſions & des munitions en abondance.

Ils ſe rendirent tous à Tlaſcala, & amenerent à Cortez un renfort d'autant plus conſidérable, qu'il étoit néceſſaire & inattendu, & ſur-tout au moment où il ne ſavoit comment ſe conſoler de la perte de Duero & des ſoldats de Narvaez. Tels furent les événemens qui ſoutinrent Cortez dans la pourſuite de ſa difficile entrepriſe.



## SECTION VII.

*Cortez marche à Mexico, est battu, s'empare de cette capitale, & soumet l'Empire du Mexique à la domination Espagnole.*



*Cortez forme de nouveau le projet de soumettre Mexico.*

Les renforts que Cortez venoit de recevoir, le mirent en état d'entreprendre la conquête de Mexico avec succès. Outre un corps considérable d'Espagnols, il avoit une armée nombreuse de Tlascalans & d'autres nations, toutes ennemies déclarées des Mexicains, & jalouses de se procurer ou de défendre leur liberté. Cependant le passage du lac présentoit de grandes difficultés; mais elles céderent au bonheur qui accompagnoit Cortez. Il se proposa de construire un grand nombre de petits vaisseaux capables de résister aux canots, & en même temps de transporter toutes ses troupes sans avoir besoin de passer sur la chaussée. Il résolut de faire cette construction à Tlascala, & de faire porter ensuite toutes les pieces de bois prêtes à être réunies, jusques à une riviere qui en étoit éloignée de quatorze lieues, & qui se déchargeoit dans le lac.

Cette entreprise n'étoit pas aisée; il communiqua son projet au constructeur Martin Lopez, & cet ingénieux Artiste, persuadé que l'exécution n'en étoit pas impossible, offrit de s'en charger. Aussi-tôt un corps considérable d'Indiens fut employé à couper des bois, pendant qu'un autre parti fut à Vera-Cruz chercher des matériaux

SECT. VII. *Histoire de l'Amérique.*

*Il rend compte de ses opérations à la Cour d'Espagne.*

en fer, & les agrès de l'escadre de Narvaez.

Dans ces circonstances, il jugea nécessaire de faire part à la Cour d'Espagne de tout ce qu'il avoit fait, pour rendre plus puissantes les sollicitations faites l'année précédente par Portocarrero & Montejo. Il écrivit à Charles V une lettre dans laquelle il lui faisoit un récit fidele de toutes ses aventures, tant heureuses que malheureuses, depuis qu'il avoit quitté la premiere fois Zempoalla, jusqu'à ce qu'il eût été forcé d'évacuer Mexico. Il informoit Sa Majesté Impériale de sa situation présente & de ses desseins; il lui demanda des secours pour suivre son expédition, & qu'on lui fît justice des violences du Gouverneur de Cuba. Il ajouta que plusieurs Indiens de distinction s'étoient fait baptiser; en conséquence qu'il étoit nécessaire d'envoyer quelques Ecclésiastiques pour aider le Pere Olmedo dans ses travaux apostoliques, disant que le seul moyen d'attacher les Indiens à l'Espagne & d'augmenter leur soumission, étoit de les convertir.

Alonzo Mendoza, &, suivant de Solis, Diego d'Ordaz, furent chargés de cette dépêche; mais il leur fut très-expressément ordonné, avant de remplir leur commission, ou même de déclarer qu'ils venoient de la part de Cortez, de se réunir avec Montejo & Portocarrero pour concerter leurs démarches & agir suivant les circonstances. On les chargea aussi d'un présent d'or, auquel les soldats contribuerent avec plaisir sur le butin qu'ils avoient fait avant d'aller à Mexico, & depuis chez les Tepeacans & à Guacachula. On équipa un vaisseau pour porter ces Dépu-

tés en Espagne ; & Cortez ne voulant rien négliger de ce qui pouvoit favoriser ses projets, demanda des secours à l'Audience royale d'Hispaniola, qui avoit fait tous ses efforts pour le mettre à l'abri des persécutions de Velasquez ; mais à cet égard il ne fut pas heureux ; ce Tribunal lui marqua beaucoup d'attachement, se chargea même de faire passer sa demande au Roi, mais s'excusa de ce qu'elle ne lui envoyoit pas des secours, sur son impuissance.

*Effet de cette négociation.*

Pour ne pas interrompre le cours de notre narration, nous dirons de suite quel fut l'effet de cette négociation, quoique ce ne dût pas être ici le moment. Portocarrero & Montejo, secondés par Martin Cortez, pere du Général, avoient long-temps & vainement sollicité les Ministres. Les troubles qui à cette époque agitoient l'Espagne, occupoient toute l'attention de la Cour, & d'ailleurs la faction de Velasquez, Gouverneur de Cuba, à la tête de laquelle étoit l'Evêque de Burgos, leur suscitoit à chaque pas des obstacles insurmontables.

Enfin, à force de persévérance, les Députés obtinrent une audience de l'Empereur, qui s'informa exactement de tout ce qui s'étoit passé dans la Nouvelle-Espagne, & conçut une grande idée du mérite de Cortez, ainsi que de l'importance de son projet. Cependant la multiplicité d'affaires dans lesquelles ce Prince étoit engagé, ne lui permit pas de s'occuper de la querelle qui divisoit Velasquez & Cortez ; & lorsqu'il partit pour les Pays-Bas, il recommanda cette affaire au Cardinal Adrien, qu'il laissoit en son absence Gouverneur d'Espagne.

Ce Prélat partagea l'opinion favorable que l'Empereur avoit de Cortez. Mais, comme tout ce qu'il pouvoit faire devoit passer au Conseil des Indes, dont l'Evêque de Burgos étoit Président, il ne savoit comment s'y prendre pour favoriser le Conquérant du Mexique. Il vit bien que tout le Conseil étoit prévenu contre Cortez; ainsi, avant de prendre un parti définitif, il jugea qu'il étoit nécessaire de se faire instruire de la vérité des faits, sans déguisement & sans partialité. Mais d'autres affaires détournerent de celle-ci l'attention du Cardinal, en sorte que Martin Cortez & les Députes, fatigués de tant de peines inutiles, quitterent la Cour, résolus d'attendre le retour de l'Empereur.

Dans cet état des choses, les nouveaux Messagers de Cortez arriverent à Séville. Ils furent bientôt persuadés de la nécessité de suivre exactement les instructions du Général. A peine ils étoient débarqués, qu'ils apprirent qu'il y avoit un ordre de l'Evêque de Burgos d'arrêter & d'emprisonner tous ceux qui viendroient de la Nouvelle-Espagne, & de s'emparer de tout l'or ou autres présens dont ils seroient chargés, soit qu'ils vinssent ou non de la part de Cortez.

Ils se retirerent aussi-tôt à Medelin, où étoient Martin Cortez & les premiers Députés du Général. Ils n'avoient pu sauver que leurs dépêches, & avoient laissé le trésor entre les mains des Officiers du Conseil des Indes. Ils résolurent dans leur petit Conseil de rester tranquilles jusqu'à ce que les affaires du royaume devinssent assez favorables pour pouvoir espérer le succès de leur

demande, & d'attendre en paix le retour de l'Empereur, ou que le Cardinal Ministre se souvînt d'eux.

L'Empereur ne tarda pas à revenir, & sa présence rétablit le bon ordre. Martin Cortez jugeant que c'étoit le moment d'agir, se rendit à la Cour avec les quatre Députés, qui, après quelques délais, obtinrent enfin une audience du Cardinal. Ils firent à ce Ministre un détail abrégé des progrès de Cortez, dont toutes les particularités se trouvoient dans la lettre. Ils lui apprirent le danger qu'ils avoient couru d'être arrêtés par ordre de l'Evêque de Burgos, & le sort des présens dont ils avoient été chargés pour l'Empereur. Ils dirent les raisons qui les empêchoient de s'adresser au Conseil des Indes, & observerent qu'ils avoient évité de se donner pour Juge l'Evêque de Burgos, qui s'étoit lui-même rendu partie. Ils offrirent d'en donner des preuves incontestables, ou de subir la punition que mériteroit l'audace d'avoir calomnié un Ministre du Roi.

La réponse du Cardinal fut favorable. Il dit à Martin Cortez & aux Députés, qu'ils pouvoient attaquer l'Evêque de Burgos, & que pendant le cours du procès il les mettroit à l'abri de toute espece de violence. Avec cet encouragement, ils se présenterent au Conseil des Indes, & en récuserent le Président. Ils se fonderent sur de si bonnes raisons, que le Conseil ne put se dispenser d'être juste, & après avoir tout examiné avec la plus grande attention, il fut défendu à l'Evêque de Burgos de se mêler de la contestation qui s'étoit élevée entre Velasquez &

Sect. VII. *Histoire de l'Amérique.*

Cortez. L'ordre fut révoqué ; l'embargo à Séville fut levé ; l'expédition du Mexique fut considérée sous son vrai point de vue, & jugée aussi honorable qu'avantageuse à la nation.

Ce Décret reçut l'approbation du Cardinal Régent & du Conseil d'Etat. Ce Prélat sur-tout étoit si bien disposé pour Cortez, que lorsqu'il fut élevé au souverain pontificat, il s'efforça d'applanir tous les obstacles que ce Général éprouvoit pour consommer une conquête qui devoit étendre la lumiere de l'Evangile dans un pays très-vaste, & plongé jusqu'alors dans les ténebres de la superstition & de l'idolâtrie.

Le jugement prononcé contre l'Evêque de Burgos fut finalement confirmé par l'Empereur, lorsqu'il eut écouté les Députés de Velasquez & ceux de Cortez, & il nomma des Commissaires pour juger l'affaire qui existoit entre eux. La sentence qu'ils prononcerent portoit : » Que Velasquez ne pouvoit point réclamer pour lui la » gloire & les avantages qui résultoient de la » conquête du Mexique, uniquement parce qu'il » avoit fait en partie les frais de l'expédition, » & qu'il l'avoit confiée à Cortez ; qu'il avoit » seulement contre Cortez une action en Justice » pour se faire restituer les dépenses qu'il avoit » faites pour cette expédition, & non pas les » effets qui appartenoient au Roi dans son Gou- » vernement ; que la nomination de Cortez ne » lui donnoit aucun droit à la gloire, ni aux » profits de l'entreprise, non seulement parce » qu'il l'avoit faite sans l'autorité de l'Audience » royale ; mais encore parce qu'il l'avoit révo- » quée, & qu'il avoit par conséquent laissé

» toute liberté à Cortez de se conduire de la » maniere qu'il jugeroit la plus utile au bien pu» blic, avec les troupes qu'il avoit presque tou» tes levées à ses dépens «. Les Commissaires fermerent prudemment les yeux sur les irrégularités de la conduite de Cortez à son départ de Cuba, par une juste considération de son mérite extraordinaire & de l'importance de ses travaux. Enfin ils blâmerent Velasquez d'avoir montré une ambition désordonnée, & une colere & un acharnement très-préjudiciables à l'intérêt de l'Etat.



Cette sentence fut mise sous les yeux de l'Empereur, qui la confirma. En conséquence Cortez fut déclaré Ministre fidele & sujet loyal; ses Officiers & ses soldats furent aussi loués & applaudis; on imposa à Velasquez un éternel silence sur ses prétendus droits à la conquête du Mexique; & cette affaire ayant été ainsi terminée, on envoya des ordres à l'Audience de Saint-Domingue d'assister Cortez autant qu'il seroit possible. L'Empereur lui-même écrivit à ce Général; il lui témoigna sa satisfaction de sa conduite passée & approuva tous ses projets pour l'entiere réduction du Mexique. Il finissoit par l'assurer de la maniere la plus forte de sa protection impériale, & par lui promettre les marques les moins équivoques de sa reconnoissance pour les importans services qu'il lui rendoit.

*Cortez reçoit un nouveau renfort.*

Pendant toutes ces négociations en Espagne, Cortez se préparoit à marcher avec toute son armée au centre du Mexique. Au moment où il alloit partir, il eut le bonheur de recevoir un petit secours d'armes & de munitions

de Vera-Cruz. Un vaisseau marchand des Canaries y étoit arrivé rempli de munitions de guerre. Cortez ne crut pas devoir attendre que la construction des vaisseaux fût finie, parce que les troupes Indiennes flottoient autour de lui en si grand nombre, qu'il craignit que leur inaction n'entraînât quelques mauvaises suites. Il fut résolu dans un Conseil de guerre qu'on marcheroit directement à Tezenco, & qu'à tout événement on tâcheroit de s'emparer de la ville, qui pouvoit être une retraite assurée, & faciliter les moyens de se procurer des renforts.

*Il fait la revue de son armée, & en regle la marche.*

Le lendemain, Cortez fit la revue de ses troupes, & trouva qu'elles montoient à cinq cents hommes de pied & à quarante chevaux avec neuf pieces d'artillerie. Xicotencal, Général des Indiens, imita l'exemple de Cortez, & fit défiler son armée devant les Espagnols; on prétend qu'elle étoit composée de six mille soixante hommes. Cortez avoit encore un grand nombre d'autres troupes auxiliaires que les Caciques des environs lui fournirent, en sorte qu'au siége de Mexico il eut jusqu'à deux cent mille combattans.

Il fit publier un réglement, auquel il fut enjoint à tous les soldats de se conformer, sous peine de mort. Il leur étoit défendu de tirer l'épée les uns contre les autres, soit dans la marche, soit au quartier; il étoit défendu aux Espagnols de maltraiter les Indiens, soit par paroles, soit par voies de fait. Il étoit défendu de faire aucune violence aux femmes, même à celles qui seroient esclaves; il étoit défendu à tout soldat de s'écarter de l'armée, & de s'en aller au pillage sans congé & sans une escorte suffisante;

suffisante ; enfin il étoit défendu sous la même peine, de jouer ses armes ou son cheval.



Les Interpretes Dona Marina & Aguilar répéterent ces ordres aux Chefs Indiens, en présence de Cortez, qui les pria de les faire souvent publier à la tête de l'armée Indienne. Le Général fit ensuite une courte exhortation, qui fut reçue avec transport par les Espagnols & les Indiens.

Cortez rencontra de grandes difficultés dans sa marche; elles venoient de la nature du pays, du nombre prodigieux de ses troupes, & des stratagêmes des Mexicains. Il les surmonta toutes sans perdre beaucoup de monde. Il gravit une montagne fort rude, dont les Mexicains avoient rompu les chemins, soit en l'embarrassant de gros arbres renversés, & de grosses pierres, soit en y enfonçant des pieux pour incommoder la cavalerie. Cortez détacha deux mille Tlascalans de l'avant-garde pour rétablir le chemin, & ils travaillerent avec tant de vivacité, que l'armée ne s'arrêta presque point; elle arriva au haut de la montagne, d'où elle découvrit le lac de Mexico.

Après avoir fait quelques lieues de plus, on découvrit l'armée Mexicaine en ordre de bataille, dans une vaste plaine où elle paroissoit vouloir s'arrêter, quoiqu'elle eût pris déjà des précautions pour se retirer. Tous les soldats de Cortez se réjouissoient de ce qu'ils alloient combattre; mais les transports des Tlascalans alloient jusqu'à la fureur; Cortez & les Officiers les firent rentrer dans l'ordre. Les Mexicains voyant les Espagnols si bien accompagnés, commence-

rent à se retirer avec précipitation. Cortez regarda cette fuite comme un événement très-heureux. En approchant de l'endroit où les Mexicains étoient postés, il rencontra une profonde tranchée, faite par un ruisseau qui descendoit de la montagne, & qu'il eut la plus grande peine à passer, quoiqu'il n'éprouvât aucune résistance.

*Il s'avance à Tezenco.*

Lorsqu'il fut à trois lieues de Tezenco, il rencontra des Députés du Cacique ou Roi de cette ville, chargés de lui faire des propositions de paix & d'alliance, qui parurent suspectes au Général. Il les renvoya avec une réponse polie, & s'avança jusqu'aux murs de la place. Il campa la nuit dans la campagne, & fit faire une garde exacte pour éviter toute surprise.

A la pointe du jour, on apprit que le Cacique & tous les Gentilshommes avoient abandonné la ville; mais ceux-ci ne tarderent pas à revenir, & ils contracterent une étroite alliance avec Cortez. Ils se plaignirent amérement de leur Cacique, qui, disoient-ils, étoit un monstre de perfidie, de cruauté & de tyrannie, contre lequel ils réclamoient la protection des Espagnols. Ils avertirent Cortez qu'il avoit bien fait de ne pas se fier aux propositions de paix que ce Prince lui avoit fait faire; que son dessein étoit de plonger les Espagnols dans la sécurité, pour les exterminer ensuite plus à son aise; mais que lorsqu'il avoit vu le grand nombre de troupes qui les accompagnoit, la peur l'avoit emporté, & qu'il avoit abandonné son projet. Ils lui apprirent que ce Cacique étoit le même Caminatzin qui avoit déjà conspiré contre les Espagnols, & qui avoit été privé de la couronne

par Montezuma; mais que l'Empereur régnant la lui avoit rendue, & le favorisoit beaucoup à cause de la haine qu'il portoit aux étrangers.

*Il fait des changemens dans le gouvernement de cette ville.*

Enfin ils lui apprirent que ce Cacique n'avoit aucun droit à la couronne qu'il portoit; qu'il l'avoit usurpée avant l'avénement de Montezuma, en égorgeant de ses propres mains son frere aîné Nezabal, & en s'emparant du trône au préjudice de son neveu, fils de cet infortuné Nezabal; que ce jeune Prince étoit actuellement à leur tête, & qu'il demandoit la protection des Espagnols. Cortez vit tout d'un coup que cette circonstance pouvoit lui être avantageuse. Il fut voir le Prince, & après lui avoir fait un compliment convenable à sa naissance, il assembla les Nobles, leur recommanda l'héritier du trône, & leur promit sa protection d'une maniere si persuasive, qu'ils déposerent unanimement Caminatzin, & qu'ils élurent à sa place le jeune Prince son neveu. On fixa le couronnement au jour suivant. Cortez assista à la cérémonie; il plaça le sceptre entre les mains du jeune Monarque, s'acquit ainsi un fidele Allié, & donna une nouvelle preuve de sa justice. Le peuple étoit presque décidé à adorer Cortez; le Roi lui-même parut en sa présence comme s'il avoit été son sujet, & comme s'il lui avoit dû sa couronne. Il porta si loin sa reconnoissance & son respect pour son bienfaiteur, qu'il embrassa la Religion Chrétienne & reçut le Baptême.

Tout s'étant arrangé à Tezenco à la satisfaction du Général, il laissa un corps de troupes dans la ville, & marcha à Iztapalapa, afin de

priver les Mexicains d'une place qui mettoit leurs canots à l'abri, & qui auroit pu troubler les travailleurs Espagnols occupés à élargir les canaux pour le passage des vaisseaux qu'on construisoit à Tlascala. Cette ville, comme nous l'avons déjà dit, étoit bâtie en grande partie sur l'eau. Cortez se chargea de la soumettre avec trois cents Espagnols & 10,000 Tlascalans. Le jeune Monarque de Tezenco vouloit l'accompagner ; mais Cortez le refusa, en lui disant : » Votre présence est nécessaire dans votre capitale, » où votre autorité n'est pas encore suffisamment » établie «.

SECT. VII. *Histoire de l'Amérique.*

Lorsqu'il approcha d'Iztapalapa, il vit s'avancer un corps de huit mille hommes : Cortez l'attaqua ; mais ils soutinrent le choc avec un égal courage, quoique leurs forces le fussent si peu. Ils se retiroient peu à peu vers la ville, & enfin ils prirent la fuite avec toutes les apparences du désordre & de la confusion. Cortez voyant qu'ils avoient laissé les portes ouvertes, craignit quelque stratagême ; il les poursuivit donc avec beaucoup de précaution ; il entra dans la ville, & l'ayant trouvée déserte, il conduisit son armée dans la place principale, & fit toutes les dispositions nécessaires, comme s'il s'attendoit à être attaqué. Il paroît cependant que l'ennemi avoit d'autres desseins.

*Il court un grand danger.*

A peine la nuit fut-elle venue, que les Espagnols virent l'eau des canaux croître à vue d'œil, se déborder, & gagner les terreins bas, ce qui fit conjecturer que les ennemis avoient brisé les digues pour inonder cette partie de la ville. Le danger étoit pressant ; Cortez se retira avec pré-

cipitation, se reprochant de s'être laissé duper par un peuple qu'il regardoit comme barbare. Il marcha toute la nuit pour rentrer à Tezenco; mais à la pointe du jour il se vit investi de tous côtés par une armée formidable de Mexicains. Ses troupes étant disposées à combattre, il donna le signal de l'attaque, & força bientôt les ennemis à se retirer en désordre; cependant ils se rallierent, & renouvelerent trois fois l'engagement; ils furent autant de fois repoussés, avec perte de six mille hommes, ce qui les détermina à cesser la poursuite. Ainsi Cortez arriva sain & sauf à Tezenco, réservant la conquête d'Iztapalapa à des temps plus favorables.

Les Espagnols regardoient cette retraite comme honteuse, parce qu'ils étoient accoutumés à triompher de tous les obstacles; mais elle ne diminua en rien leur réputation parmi les Indiens, qui venoient de tous côtés se soumettre à Cortez. Les provinces de Chalco & d'Otumba lui envoyerent des Députés pour lui porter leurs soumissions, & en même temps demander son secours contre les Mexicains, qui venoient d'entrer dans leur pays avec une nombreuse armée, pour les punir de n'avoir pas voulu prendre les armes contre les Espagnols. Elles marquoient la plus grande résolution de se défendre, si elles étoient sûres d'être protégées. Cortez sentant tout l'avantage de susciter aux Mexicains le plus d'ennemis qu'il seroit possible, & de s'assurer les provinces qui devoient contribuer à tenir ouverte la communication avec Tlascala, détacha sur le champ Sandoval & Francisco de Liego, avec deux cents fantassins Espagnols, quinze che-

vaux & un corps de Tlascalans, pour aller au secours de ses nouveaux alliés. Les Mexicains avoient dressé une embuscade ; mais elle fut taillée en pieces par Sandoval.

Lorsque cet Officier approcha des frontieres des provinces alliées, il vit qu'une armée nombreuse de Mexicains occupoit tous les postes d'un chemin par où il devoit passer. Il s'avança cependant en ordre de bataille, soutint le choc des ennemis avec une intrépidité calme, & ensuite fit une furieuse décharge de sa mousqueterie, pressa les Mexicaïns, rompit leurs rangs, en fit un horrible carnage, & remporta une victoire complette.

Les habitans d'Otumba ayant entendu le bruit des armes à feu, présumerent que les Espagnols combattoient leurs ennemis. Ils sortirent aussitôt, & fondirent avec impétuosité sur l'arriere-garde des Mexicains, & en firent une boucherie. Ils firent aussi un grand nombre de prisonniers, & ils en conduisirent les huit principaux à Sandoval, pour qu'il les interrogeât sur les desseins ultérieurs de l'armée vaincue. D'après leur réponse, il parut que, découragés par leur défaite, les Mexicains avoient abandonné leurs projets de vengeance & étoient revenus à Mexico.

Sandoval laissa aux habitans la garde de leur province, & retourna avec son armée à Tezenco, après avoir réconcilié les Otumbans avec les Tlascalans, qui avoient toujours été leurs ennemis déclarés. Les prisonniers Mexicains furent présentés à Cortez, qui, voulant justifier auprès de ses alliés la guerre qu'il avoit entreprise, les fit délier, & leur parla ainsi : » Quoique par les

» loix de la guerre & l'exemple que vous
» m'avez donné, je ſois ſuffiſamment autoriſé
» à vous traiter avec la plus grande rigueur,
» je vous donne la vie & la liberté; j'exige
» pour ſeule condition que vous irez dire à
» votre Empereur, que je viens demander ſa-
» tisfaction de la mort de Montezuma, & de
» la guerre injuſte qu'il me fait. Dites-lui que
» mon armée eſt renforcée d'un gros corps d'Eſ-
» pagnols invincibles, & d'un grand nombre
» de nations qui abhorrent la tyrannie des
» Mexicains. Dites-lui que dans peu de temps
» j'irai l'arrêter dans ſon palais, au milieu de
» ſa Cour; que je traînerai après moi toutes
» les horreurs de la guerre, & que ma juſte
» indignation ne ſera appaiſée que lorſque j'au-
» rai réduit en cendres toutes les villes de ſes
» Etats, & anéanti dans le ſang de ſes ſujets
» la mémoire de ſon nom & de ſon regne.
» S'il veut éviter le danger qui le menace,
» & écouter des propoſitions raiſonnables, je
» lui accorderai la paix; car les armes de mon
» Roi ne frappent comme la foudre que ce
» qui lui réſiſte, & j'aime mieux écouter les
» inſpirations de l'humanité, que les impulſions
» du reſſentiment «. Il renvoya les priſonniers ſous une eſcorte. Ils promirent de revenir rendre réponſe; mais on ne les revit point: ſans doute ils jugerent qu'ils ne pouvoient ſans danger faire un diſcours ſi violent à un Prince plein de vigueur & de courage.

*Il envoie un meſſage à l'Empereur.*

*Il fait conſtruire à Tlaſcala des brigantins, qui ſont tranſportés à Mexico.*

Il ne manquoit plus à Cortez, pour commencer le ſiége de Mexico, que les brigantins qu'on conſtruiſoit à Tlaſcala, lorſqu'il apprit

par Martin Lopez que l'ouvrage étoit fini. Les pieces de bois devoient être transportées au delà des montagnes, & la République en chargea un corps de dix mille hommes escortés par dix mille soldats commandés par Chichemecal, jeune Gentilhomme plein d'esprit & de courage, & qui, à l'âge de vingt-quatre, ans passoit pour un des meilleurs Généraux de Tlascala. Lopez avertit le Général du jour où il devoit se mettre en marche; il demandoit qu'on lui envoyât une escorte Espagnole à Gualipar, parce qu'il ne croyoit pas prudent de tenter le passage à travers les possessions Mexicaines avec les Tlascalans seuls.

A son arrivée à Gualipar, il s'arrêta pour attendre les Espagnols, & ce délai déplaisoit beaucoup à Chichemecal, qui se croyoit assez fort pour résister à toutes les forces réunies de l'Empire. Cependant il résolut d'obéir à Cortez, & il crut que cet acte d'obéissance n'étoit pas le moindre de ses exploits. Cortez avoit détaché Sandoval avec un corps d'Espagnols & de Tlascalans, pour aller les prendre au rendez-vous; mais cet Officier jugea à propos de s'arrêter un jour à une petite ville, appelée *Zalepaque*, pour venger la mort de quelques Espagnols qui y avoient été tués en allant de Vera-Cruz à Mexico. Il réussit dans son dessein, & imposa aux habitans le joug le plus dur. Ensuite il joignit Chichemecal à Gualipar, & ils revinrent ensemble avec tous les matériaux à Tezcuco, sans qu'il leur fût rien arrivé de remarquable, si ce n'est que le Général Indien, fâché de ce qu'on ne lui donnoit pas le poste d'honneur, c'est-à-dire,

l'avant-garde, avoit presque excité un soulévement parmi ses soldats.

Aussi-tôt après qu'ils furent arrivés, Lopez s'occupa de l'assemblage des pieces de bois qu'il avoit préparées; mais Cortez, voyant qu'il lui falloit au moins vingt jours pour cet ouvrage, ne crut pas devoir passer ce temps oisif. Il avoit l'intention de visiter tous les postes qui pouvoient lui être de quelque utilité dans le siége de Mexico; en conséquence il résolut de faire une entreprise sur Yaltocon, & il se fit accompagner par Chichemecal.

*Il prend des mesures pour le siége de Mexico.*

Le Général vouloit punir les habitans, parce qu'ils avoient récemment répondu avec insolence aux propositions de paix qu'il leur avoit fait faire, & qu'ils avoient blessé l'Envoyé, sans avoir égard aux priviléges que les nations même barbares accordoient aux Ambassadeurs. Il prit avec lui les Capitaines Alvarado & d'Olid, avec deux cents Espagnols à pied, vingt chevaux, un corps nombreux de Nobles Tezencans, & Chichemecal avec quinze mille Tlascalans, auxquels il en joignit cinq mille de l'armée de la République, sous les ordres de Xicotencal. Ce Général resta à Tezenco avec le reste de ses troupes & des Espagnols.

Après une marche de cinq lieues, Cortez apperçut une armée ennemie, très-nombreuse & en ordre de bataille, dans une plaine, à une petite distance de la ville. Il ordonna la charge, & elle fut si vigoureuse, que les ennemis se retirerent précipitamment, laissant derriere eux un grand nombre de morts & de blessés. Les alliés s'avancerent, persuadés qu'au premier assaut ils

Sect. VII. *Histoire de l'Amérique.*

emporteroient la place ; mais en approchant ils virent que les Mexicains avoient rompu la chaussée, & qu'il étoit impossible de passer, n'ayant ni ponts ni bateaux. Cortez alloit faire remplir les ouvertures avec des fascines & de la terre, lorsqu'un Indien de Tezenco offrit de conduire l'armée à un gué peu éloigné, ce que Cortez accepta avec plaisir. Il ordonna à soixante Espagnols & à un corps de Tlascalans de le sonder ; ils le firent, & après un engagement fort opiniâtre avec un détachement qui défendoit le passage, il fut forcé. Les vainqueurs entrerent dans la ville en poursuivant les Mexicains ; elle fut pillée, plusieurs maisons furent réduites en cendres ; après quoi les Espagnols revinrent joindre l'armée, qui s'avança à Calbatitlan, ville considérable que les habitans avoient abandonnée.

Les grosses tours de Tenayuco & d'Izcapuzalco, situées sur le lac, avoient aussi été abandonnées. Cortez logea une nuit dans chacune, & prit une connoissance exacte des distances respectives & des positions. La derniere de ces tours n'étoit éloignée de Tacuba, rivale de Tezenco, que d'une lieue ; comme elle étoit située à l'extrémité de la chaussée, & qu'elle étoit par conséquent regardée comme la clef de Mexico, il paroissoit très-important de s'en assurer, pour s'en servir pendant le siége de la capitale. Cortez résolut de l'examiner avec soin, sans avoir aucune envie de s'en emparer, parce qu'elle étoit trop éloignée de Tezenco, où étoit le quartier général.

Dans ce dessein, il marcha en bon ordre vers la ville, & rencontra en chemin une armée nom-

breuſe de Tacubans, qui vouloient tenter la fortune contre les Eſpagnols, parce que leur ville n'auroit pas pu renfermer toutes ces troupes. Ils chargerent avec fureur; mais ils furent mis en fuite par la mouſqueterie de l'avant-garde. Ils ſe rallierent, & furent attaqués par le corps d'armée de Cortez, qui pénétra juſqu'au centre de cette multitude : cependant les Tacubans céderent le champ de bataille avec peine, & parce qu'ils virent qu'il y avoit pluſieurs milliers de leurs compatriotes tués ou bleſſés.

Les vainqueurs y paſſerent la nuit, & s'emparerent de pluſieurs poſtes importans. Dès la pointe du jour, on vit l'ennemi s'avancer, & diſpoſé à combattre; mais il fut défait avec une facilité qui donna des ſoupçons. Pendant cinq jours que Cortez reſta aux portes de cette ville, il y eut continuellement des eſcarmouches, dans leſquelles les Eſpagnols furent toujours vainqueurs. L'ardeur qu'ils témoignerent détermina Cortez à attaquer la ville, & il s'y diſpoſoit, lorſqu'il apperçut un parti qui s'avançoit ſur la chauſſée. L'intention de ces Tacubans étoit d'attirer peu à peu Cortez ſur la chauſſée, où il étoit impoſſible de ſe former en bataille, & enſuite de le charger de côté & d'autre avec des canots. Ce projet réuſſit comme ils le déſiroient, & les Eſpagnols euſſent été probablement exterminés, s'ils n'avoient pas eu une valeur extraordinaire. Cortez ne fut pas plus tôt arrivé ſur la chauſſée pour pourſuivre les ennemis, qu'il ſe vit attaqué de front par une armée nombreuſe, & des deux côtés par une infinité de canots. Le courage ſeul pouvoit le tirer d'un ſi mauvais pas; il combattit

en déſeſpéré, ſe retira ſans grande perte, & répara les ſuites funeſtes de ſon imprudence par de ſi grands traits de bravoure, qu'ils étonnerent autant les Eſpagnols que les Indiens.

Ce fut dans cette action que Juan Volante tomba ſur la chauſſée avec ſon drapeau; il fut fait priſonnier par l'ennemi, & jeté dans un canot, dans le deſſein de le préſenter à l'Empereur. Volante ſe laiſſa emmener, & montra la plus grande ſoumiſſion, juſqu'à ce que le canot où il étoit, ſe trouvant à une aſſez grande diſtance des autres, il ſe jeta précipitamment dans l'eau avec ſon drapeau, gagna le rivage, & rejoignit les Eſpagnols.

Lorſque Cortez fut de retour à Tezenco, il y trouva un renfort de ſoldats Eſpagnols que lui envoyoit l'Audience royale de St. Domingue. Aucun des Ecrivains Eſpagnols n'en dit le nombre; mais il étoit conſidérable, ſi on en juge d'après les réjouiſſances de l'armée confédérée. Vers le même temps, arriverent des Députés de Chalco & de Themanalco, qui annoncerent que les Mexicains étoient revenus en grand nombre ſur leurs frontieres. Le nouvel Empereur Guatimazin faiſoit tous ſes efforts pour couper la communication entre les Eſpagnols & Tlaſcala, & pour intercepter les ſecours qui pouvoient leur arriver de Vera-Cruz.

Cette communication étoit un article ſi important pour Cortez, qu'il ſe voyoit obligé de ſoutenir de toutes ſes forces les provinces alliées, qui ſeules pouvoient la lui conſerver. En conſéquence il envoya Sandoval avec un nombre ſuffiſant d'Eſpagnols & de Tlaſcalans, pour ſecourir les Chal-

tans. A son arrivée, il les trouva assemblés en grand nombre, pour résister à l'armée Mexicaine. Les ennemis, qui étoient toujours très-supérieurs en nombre aux Alliés, s'étoient emparés de quelques chemins creux, dans le dessein d'attirer le combat dans un endroit où la cavalerie ne pourroit être d'aucune utilité. Il étoit nécessaire de les déloger, & Sandoval commença l'attaque avec tant de résolution, qu'il en vint à bout; mais cette victoire lui couta cher. Plusieurs Espagnols furent griévement blessés, il y en eut quelques-uns de tués: un grand nombre des Indiens confédérés avoit péri; mais ce n'étoit rien en comparaison du carnage effroyable qu'on fit des Mexicains, qui eurent cependant le courage de se rallier & de recommencer la bataille. Sandoval avoit vaincu les difficultés du terrein; aussi la victoire ne fut pas lente à se décider. La même nuit il s'avança à Guastapeque, où il espéroit pouvoir accorder quelque repos à ses troupes fatiguées; mais elles avoient à peine posé les armes, lorsque les coureurs vinrent annoncer l'approche d'une nouvelle armée Mexicaine, forte de quinze mille hommes, & qui croyoit surprendre les Alliés avant qu'ils eussent repris haleine. Le courage étoit la seule ressource. Sandoval anima ses soldats, & les mena à l'ennemi, dont le front fut rompu à la premiere décharge des armes à feu. Par ce moyen la cavalerie put charger sans danger. Le choc fut irrésistible. Les Tlascalans prirent les ennemis en flanc, & les Mexicains, se trouvant ainsi attaqués de deux côtés, s'enfuirent précipitamment à Guastapeque, où ils croyoient trouver de la protection; mais les Confédérés, retournant à cette

ville sur leurs pas, se diviserent en plusieurs corps, parcoururent toutes les rues, chasserent l'ennemi dans la campagne, & en firent un grand carnage.

Cette victoire fut suivie de la réduction de Capistan, ville forte, située au sommet d'un rocher, qu'une riviere très-profonde & très-rapide rend inaccessible. Elle est à deux lieues de Guastapeque, & les fuyards s'y rendirent en foule, croyant qu'elle étoit imprenable. Sandoval résolut de chasser l'ennemi de ce poste, pour enlever à l'Empereur un rendez vous très-commode pour les troupes qu'il destinoit à envahir les provinces voisines. Il vit qu'il ne pouvoit tenter l'attaque que par trois chemins, qui tous étoient très-difficiles. Il fit avancer les Tlascalans & les Chalcans, comme plus accoutumés que les Espagnols à franchir ces sortes de passages. Ils obéirent, mais avec tant de mauvaise grace, que Sandoval se précipita avec ses Espagnols au milieu du danger. Cette intrépidité anima les Indiens; ils oublierent la difficulté de l'entreprise, & se disputoient entre eux à qui arriveroit le premier au sommet. Dans plusieurs endroits le sentier étoit si profond, qu'ils étoient obligés de ne penser qu'à franchir cet obstacle, parce qu'il étoit impossible de se défendre ou d'attaquer, sans risquer de rouler au bas de la montagne; & cependant les Mexicains leur envoyoient de grosses pierres, & les accabloient d'une grêle de fleches.

Enfin ils arriverent au sommet; avec les armes à feu ils forcerent l'ennemi à reculer, pour laisser arriver les Confédérés. Dès qu'ils furent formés, ils fondirent comme un torrent sur les

Mexicains, leur firent tourner le dos, les chasſerent dans la ville, les pourſuivirent de ſi près, qu'ils entrerent avec eux, s'en emparerent, & pouſſerent les Mexicains ſur le bord du précipice, où tous ceux qui ne voulurent pas ſe jeter, furent paſſés au fil de l'épée. On dit que le carnage fut ſi prodigieux, que les Eſpagnols ne purent ſatisfaire leur ſoif, parce que la riviere étoit teinte de ſang. En un mot, la victoire fut déciſive; mais elle fut meurtriere même du côté des Alliés. Sandoval eut ſon armure rompue en différens endroits. Pluſieurs Eſpagnols furent dangereuſement bleſſés, & environ ſix cents Indiens périrent à la montée du rocher.

Sandoval, perſuadé que les Mexicains n'auroient pas de ſi tôt l'envie de faire quelque nouvelle tentative, s'en retourna à Tezenco. Il y étoit à peine arrivé, qu'un meſſager de Chalco vint annoncer une nouvelle invaſion, mais en ajoutant que les habitans avoient défait les Mexicains. Cette partie de la nouvelle fit ſur-tout beaucoup de plaiſir, parce qu'elle prouvoit que ces provinces étoient en état de ſe défendre elles-mêmes.

Les vaiſſeaux n'étant pas encore finis, Cortez réſolut d'examiner la ſituation de Sachimillo, place ſituée ſur le lac, & qui communiquoit avec Mexico par une chauſſée, dont il eſpéroit tirer parti dans ſon entrepriſe contre la capitale. Le 5 Avril, il partit de Tezenco avec trois cents Eſpagnols & pluſieurs milliers d'Indiens, & les Capitaines Olid, Alvarado & autres; le ſurplus de l'armée qui reſtoit à Tezenco étoit laiſſé ſous les ordres de Sandoval. Il fit tant de diligence,

1521.

qu'il arriva la même nuit à Chalco, au moment où les habitans prenoient les armes pour repousser une nouvelle armée de Mexicains.

Ce secours si opportun & si inattendu fut reçu avec des transports de joie par les Chalcans, qui ne douterent plus de la victoire, lorsqu'ils se virent commandés par le Général Espagnol. Ils demanderent à grands cris qu'on les menât à l'ennemi, voulant donner des preuves de leur valeur à un si bon juge du mérite militaire; mais les Mexicains, avertis de l'arrivée des Espagnols, se séparerent en petits corps, & se retirerent dans des forteresses situées sur différentes montagnes aux environs de la frontiere. Cortez résolut de les déloger pour marcher ensuite à Sachimillo.

Il partit à la pointe du jour, & monta une montagne au haut de laquelle il y avoit un fort défendu par une armée si nombreuse, qu'elle auroit été même formidable dans un lieu moins avantageux. Les Mexicains firent sortir quelques partis pour engager l'action au milieu des précipices, où la difficulté du chemin étoit seule un obstacle redoutable; & ils réussirent si bien par leurs injures & leurs reproches, que Cortez n'écoutant plus que sa colere, ordonna à deux compagnies de mousquetaires & d'arquebusiers de s'avancer pour attaquer.

Ce détachement étoit commandé par Pedro de Barba, qui étoit suivi de plusieurs Volontaires de distinction. Pendant que ce détachement montoit la montagne, les Mexicains se retirerent pour inspirer une plus grande confiance à Barba, & lorsqu'ils le virent embarrassé dans les précipices les plus dangereux, ils vinrent à la charge

charge avec de grands cris, firent rouler sur eux de grosses pierres, & blesserent plusieurs Espagnols, entre autres Barba qui les commandoit.

Cortez vit aussi-tôt la faute qu'il avoit faite, & ordonna au parti de se retirer, ce qui fut fait ; mais ce ne fut pas sans beaucoup de difficulté. Avec quelques Officiers il visita la montagne, espérant trouver un passage moins dangereux, & le prendre pour se venger de ce qui étoit arrivé ; mais toutes ses recherches furent inutiles, & il fut toujours malheureux dans les efforts qu'il fit pour chasser les Mexicains de cette retraite. Il avoit passé trois jours au milieu de ces rochers escarpés, & ses troupes harassées commençoient à souffrir de la faim & de la soif, en sorte que sans avoir accompli son dessein, il fut obligé d'aller à Guastapeque pour s'y rafraîchir. Le Cacique le traita somptueusement ainsi que son armée, dans son palais, qui égaloit à peu de chose près celui de l'Empereur, soit par l'étendue, soit par la magnificence.

Cortez ne s'arrêta là qu'une nuit : le lendemain il apprit que l'ennemi avoit abandonné les forteresses des montagnes, & qu'il s'étoit assemblé à Quaclavaca, où il avoit formé une armée nombreuse, déterminé à résister à toute la puissance des Confédérés. Il partit aussi-tôt pour cette ville, & s'arrêta à un fossé de huit pieds de profondeur, extraordinairement large & rempli de l'eau qui descendoit des montagnes. Les Mexicains avoient abattu les ponts, & le côté opposé étoit défendu par une multitude

incroyable de ſoldats, en ſorte qu'il paroiſſoit abſolument inabordable; cependant Cortez ne déſeſpéra pas de le forcer.

Il rangea ſon armée à une petite diſtance, ordonna aux mouſquetaires de faire un feu continuel pour couvrir ſon approche, & il vint lui-même au bord du foſſé. Ayant remarqué qu'il y avoit une partie plus étroite, il fit conſtruire ſur le champ deux ou trois ponts qu'il jeta dans cet endroit, & mit ainſi l'infanterie à portée de paſſer, pendant que les armes à feu tenoient les ennemis éloignés.

L'avant-garde, compoſée principalement d'Eſpagnols, eut à peine gagné l'autre rive, qu'elle ſe forma en bataillon. Les Mexicains, irrités de n'avoir pas défendu le paſſage plus vigoureuſement, ſe précipiterent en ſi grand nombre, que les Confédérés eurent beaucoup de peine à conſerver leur terrein, quoiqu'ils fuſſent à tout moment ſoutenus par ceux qui paſſoient à meſure avec la plus grande célérité. L'événement auroit été douteux, ſi Cortez n'avoit pas trouvé heureuſement un paſſage pour la cavalerie. Lorſqu'elle fut paſſée, il ſe mit à la tête, & chargea l'arriere-garde de l'ennemi, ſuivi d'un corps d'infanterie, qui lui fut amené fort à propos par Diaz del Caſtillo.

Les Mexicains ayant à ſe défendre de deux côtés, ſe crurent perdus, prirent la fuite dans les montagnes, & abandonnerent Quatlavaca au pillage des vainqueurs. Cependant la ſoumiſſion du Cacique & des habitans ſauva cette ville de la fureur des ſoldats. Ils demanderent la permiſſion de retourner dans leurs maiſons

pour préparer des logemens à l'armée confédérée, ce qui leur fut accordé, lorsque Cortez se fut assuré de leur sincérité.

Cortez ne resta qu'une nuit à Quatlavaca. Il partit dès le matin pour Suchimillo, place de la plus grande importance, à cause de sa proximité de Mexico. La marche fut très-pénible, & les soldats manquerent de mourir de soif dans un long défilé rude & sablonneux, où ils furent exposés à une chaleur étouffante, le soleil dardant ses rayons perpendiculairement sur leurs têtes. La nuit vint à propos pour les rafraîchir; ils la passerent à leur aise dans un village que les habitans avoient abandonné, mais où ils avoient laissé des provisions en abondance.

Comme le Général s'attendoit à une vigoureuse défense, il marcha à la pointe du jour en ordre de bataille. Sa conjecture fut bientôt vérifiée; il vit dans une grande plaine, à peu de distance de la ville, une armée vraiment innombrable. Son front étoit défendu par une riviere très-rapide, qui se déchargeoit dans le lac. Ses ennemis avoient doublé leurs rangs sur le bord de cette riviere, & le gros de l'armée étoit chargé de défendre un pont de bois qu'ils avoient laissé, mais après l'avoir barricadé avec des planches & des fascines. Ils avoient imaginé que quand bien même Cortez forceroit ce passage, il étoit si étroit, qu'il ne leur seroit pas difficile de tailler en pieces les Espagnols à mesure qu'ils le franchiroient.

Cortez étendit le front de son armée sur le bord de la riviere, & ordonna aux Espagnols d'attaquer le pont; ils obéirent avec courage,

quoique l'ennemi combattît avec fureur. Trois fois ils revinrent à la charge, & enfin ils emporterent le passage. Les Mexicains furent si humiliés, qu'ils commencerent à prendre la fuite ; leurs Généraux sonnerent la retraite pour se réserver la facilité du ralliement. Ils se réunirent une seconde fois sous les murs de la ville, & furent si vigoureusement attaqués par les Confédérés, dont l'avant-garde consistoit en Espagnols, qu'ils furent forcés de se réfugier dans la place, & ils perdirent un grand nombre d'hommes qui se pressoient en foule aux portes pour entrer.

Le Général les poursuivit, & ordonna qu'on attaquât les ouvrages qu'on avoit construits pour défendre l'entrée des rues. Transporté par son courage, il s'engagea si avant parmi les Mexicains, que la fatigue ne lui permettant plus de combattre, & son cheval ayant été tué, il fut fait prisonnier ; mais il fut aussi-tôt repris par un soldat Espagnol, nommé *Christoval de Olla*, qui l'avoit vu arrêter. Herrera avance sans aucune preuve, qu'il fut délivré par un Tlascalan, qui n'étoit pas connu avant cet événement, & qui ne l'a pas été davantage depuis. Nous aimons mieux nous en rapporter à de Solis, qui d'ailleurs a copié dans cette occasion Diaz del Castillo, témoin oculaire. Tous conviennent que le danger étoit grand, que Cortez avoit perdu son cheval, & reçu deux légeres blessures, & qu'Olla son libérateur reçut trois coups d'épée, dont il porta toute sa vie les marques. Lorsqu'il eut rejoint ses troupes, il poussa les ennemis avec tant de bravoure, qu'ils se réfugie-

rent dans la partie de la ville qui étoit conſtruite ſur l'eau, & abandonnerent aux Alliés celle qui étoit ſur terre ferme.

Cependant la partie de l'armée qui avoit été laiſſée ſous les murs, étoit engagée avec un corps de Nobleſſe Mexicaine, qui vouloit entrer dans la ville. Il fut ſoutenu par deux mille hommes d'élite, arrivés de Mexico dans des canots qui débarquerent à quelque diſtance, comptant attaquer l'arriere-garde des Confédérés. Etonnés de trouver une armée ſous les murs, où ils croyoient ne trouver aucune réſiſtance, ils voulurent cependant s'ouvrir un chemin pour pénétrer dans la ville. Ils combatirent avec fureur ; mais ils furent à la fin obligés de regagner leurs canots, laiſſant un grand nombre de morts ſur le champ de bataille. Les trois Capitaines Eſpagnols, & un grand nombre de ſoldats, tant Eſpagnols que Tlaſcalans, furent bleſſés ; mais il y eut de leur côté peu de tués.

Cortez ſe voyant maître des principales rues, prit poſſeſſion d'un temple qui, par ſa hauteur, dominoit ſur la ville & ſur le lac. Il y plaça une garniſon avec ordre de veiller ſans ceſſe, & d'obſerver les mouvemens de l'ennemi. Cette précaution étoit néceſſaire. A la chute de la nuit, on vit s'avancer deux mille canots, qui s'efforçoient de faire le moins de bruit poſſible. Les gardes furent auſſi-tôt doublés, & on prit toutes les méſures pour bien recevoir les Mexicains. Ils débarquerent le matin à une grande diſtance. Cortez s'avança avec le gros de ſon armée, & les ennemis, qui étoient au nombre de 15,000, ne refuſerent pas la bataille ; mais

Sect. VII *Histoire de l'Amérique.*

ils firent si peu de résistance, & leur fuite fut si soudaine, que cet avantage ne mérite pas le nom de victoire.

Les Alliés resterent quatre jours à Sachimillo, pour laisser aux blessés le temps de se rétablir. Pendant cet intervalle, la moitié des troupes fut toujours sous les armes, à cause de la facilité qu'avoient les Mexicains de les attaquer. Cortez ayant fait toutes les observations qu'il jugea nécessaires, & les blessés étant en état de marcher, l'armée revint à Tezenco sans beaucoup de difficulté, quoique les ennemis n'eussent pas manqué de l'attaquer souvent.

*Conspiration contre la vie de Cortez.*

Pendant cette expédition, la construction des brigantins étoit terminée, & les canaux qu'on avoit creusés jusqu'au lac étoient assez élargis pour des vaisseaux beaucoup plus considérables. On travailloit vivement à tous les préparatifs du siége, & les Caciques alliés eurent ordre de se rendre à un jour nommé au quartier général avec toutes leurs forces. Tous les esprits n'étoient occupés que de cet objet, lorsqu'il arriva un accident qui causa beaucoup de trouble, & qui mit la valeur & la prudence de Cortez à une grande épreuve. Un soldat qui étoit depuis longtemps à son service, vint le trouver d'un air consterné, & demanda à lui parler en particulier. Il lui déclara tous les détails d'une conspiration formée contre sa vie, & celle des principaux Officiers Espagnols. Les Indiens ne trempoient point dans ce complot. Il avoit d'abord été projeté par Antonio de Villefagna, soldat Espagnol, dont l'intention étoit originairement de se dispenser d'assister à une expédition dont il sentoit

toutes les difficultés, & qu'il croyoit impraticable. Il communiqua ses sentimens à ses camarades, qui les adopterent, se réunirent à lui, & concerterent les moyens d'exécuter son dessein. Ils blâmoient le Général de l'opiniâtreté avec laquelle il poursuivoit une conquête où ils devoient tous périr, & déclaroient qu'ils ne vouloient point sacrifier leurs vies pour satisfaire son ambition démesurée.

Jusque-là leur dessein n'avoit été que de quitter l'armée; mais l'impossibilité de se procurer un vaisseau pour retourner à Cuba sans passeport du Général, les fit résoudre à l'égorger. Ensuite ils étendirent leur plan, & crurent qu'il étoit à propos de tuer aussi les principaux Officiers, pour choisir un Général qui ne seroit pas si entêté de la conquête du Mexique. Ils dresserent un acte d'association, par lequel ils s'obligeoient à se soutenir mutuellement, & à obéir à Villefagna dans cette abominable entreprise. Ils engagerent un grand nombre de soldats à signer cet écrit, & si le complot n'avoit pas été découvert à temps, le mal seroit venu probablement sans remede. Les personnes dévouées à la mort étoient, Cortez, Olid, Sandoval, Alvarado, Tapia, l'Historien Castillo, & quelques autres. Ils devoient forger un paquet qu'on diroit venir de Vera-Cruz, & on devoit le porter au Général pendant son dîner. Les Conjurés devoient venir tous ensemble sous prétexte d'apprendre les nouvelles; ils devoient immoler leurs victimes avec leurs poignards, & proclamer la liberté dans les rues, ce qu'ils

croyoient suffisant pour engager toute l'armée à prendre leur parti.

On croyoit que ce seroit Francisco Verdugo qu'on éliroit Général ; mais comme les Conjurés connoissoient l'attachement de cet Officier pour Cortez, & combien il étoit délicat sur le point d'honneur, ils n'avoient pas voulu lui faire part de la conjuration.

Telle fut la relation du soldat qui avoit été engagé à signer l'écrit, & qui s'étoit trouvé à quelques assemblées des Conspirateurs, mais qui, reconnoissant sa faute, demandoit la vie & son pardon pour récompense de sa fidélité. Cortez, suivi de deux Alcades, arrêta aussi-tôt Villefagna, qu'il trouva dans son quartier en conférence avec trois ou quatre de ses complices. Sa crainte prouva qu'il étoit coupable ; il fut mis aux fers, & ses complices furent enfermés dans une chambre particuliere. Ensuite il l'interrogea, se fit remettre l'acte d'association, & lui arracha l'aveu de toutes les particularités de la conjuration, que l'acte confirmoit.

La même nuit, Villefagna fut condamné à être pendu, & il fut exécuté le lendemain matin, à la porte de son quartier. Ce fut pour le Général un grand sujet de chagrin & d'étonnement, de voir une si longue liste de complices ; mais ce n'étoit pas le moment de satisfaire la justice aux dépens de tant d'hommes dont la vie étoit inestimable dans la circonstance où il étoit. Il ne pouvoit punir un si grand nombre d'Espagnols, sans être obligé d'abandonner tous ses projets sur Mexico. Il usa d'un stratagême pour éviter de punir les coupables, & cependant

de satisfaire la justice. Il fit courir le bruit que Villefagna avoit déchiré l'acte d'association & en avoit avalé les morceaux.

Ensuite il assembla l'armée ; il raconta les circonstances du détestable projet de Villefagna, & déclara qu'il s'estimoit heureux de ne pas connoître les complices ; il ajouta qu'il ne désiroit que de savoir ce que les soldats avoient à lui reprocher ; qu'il étoit disposé à les satisfaire & à se corriger, de même qu'il étoit capable de suivre les loix d'une justice rigoureuse, si sa douceur excitoit des séditions. Cette déclaration fut applaudie ; les Conjurés furent enchantés de n'avoir pas été découverts, & résolurent d'effacer tout soupçon sur leur compte, par la conduite qu'ils se proposerent de tenir. Les soldats qui avoient été pris avec Villefagna, furent relâchés, sous prétexte qu'il n'y avoit aucune preuve contre eux ; & par cette maniere adroite, Cortez détruisit une faction dangereuse, appaisa les murmures qui lui avoient donné naissance, & il n'eut besoin que de sévir contre l'auteur du crime. Il profita de cette occasion pour établir une garde du corps, composée de douze soldats fideles, & d'un Officier. Cette démarche, qui dans un autre temps eût donné de l'ombrage, fut regardée comme nécessaire.

A peine cette conspiration venoit d'être prévenue, qu'il en éclata une autre qui affligea beaucoup Cortez. Xicotencal, Général des Tlascalans, soit qu'il eût éprouvé quelque désagrément, soit qu'il n'eût pu vaincre l'animosité qu'il nourrissoit contre les Espagnols ; quitta l'armée avec un corps de troupes qu'il s'étoit attaché.

SECT. VII. *Histoire de Amérique.*

Le Général fut averti de sa retraite par les Tlascalans eux-mêmes qui la désapprouvoient. Cette conduite d'un Général si considérable parmi les Indiens étoit de la plus dangereuse conséquence, sur-tout dans une conjoncture où Cortez alloit former une entreprise qui exigeoit la plus grande unanimité.

Il ne savoit comment faire. D'abord il lui envoya quelques-uns des principaux Tlascalans pour l'engager à revenir; mais cette expédient n'eut aucun succès. Xicotencal refusa non seulement de les entendre, mais les renvoya avec une réponse conçue dans les termes les plus méprisans. Cortez irrité fit partir aussi-tôt un détachement pour l'arrêter prisonnier, avec ordre de le tuer si on ne pouvoit pas faire autrement, & c'est ce qui arriva. Xicotencal combattit en désespéré, & fut tué; ses compagnons firent peu de résistance.

Herrera dit qu'il fut amené prisonnier à Tezenco, & qu'il y fut pendu publiquement, en vertu d'un pouvoir que la République avoit donné à Cortez. Nous avons suivi la relation de Solis comme plus vraisemblable. Il n'est pas croyable que Cortez eût osé punir un Indien d'une si haute qualité, au milieu d'un si grand nombre de ses compatriotes, qui auroient pu ressentir de l'indignité d'un supplice ignominieux.

*Siége de Mexico. 22 Mai.*

Tous ces obstacles étant heureusement applanis, Cortez ordonna qu'on lançât les brigantins. Ensuite il fit la revue de l'armée Espagnole, qui se trouva monter à huit cent soixante-dix hommes de pied, dont deux cents mousquetaires ou arquebusiers, & quatre-vingt-six chevaux, avec

dix-huit pieces de canon, dont trois grosses de fer, & les autres de petites pieces de campagne en cuivre. Il avoit une quantité suffisante de poudre & de munitions, & il ne manquoit de rien de ce qui pouvoit être nécessaire au succès de son entreprise. Il s'occupa entiérement des derniers préparatifs. A bord de chacun des treize brigantins, il mit vingt-cinq Espagnols, douze rameurs Indiens, & une piece de canon. Ensuite il résolut de s'emparer de la chaussée de Tacuba, d'Iztapalapa, & de Cayoacan. Pour cet effet, il divisa son armée en trois corps, sous les ordres d'Alvarado, d'Olid, & de Sandoval, aidés de bons Officiers. On prétend que les Indiens auxiliaires, dans ces trois attaques, étoient au nombre de cent mille hommes; Castillo les réduit à vingt-quatre mille; mais il faut avouer qu'il n'y comprend pas un grand nombre d'Indiens qui se rendirent au quartier général après que les brigantins furent lancés.

L'attaque de Tacuba fut confiée à Alvarado, avec le titre de Commandant en chef dans ce district. Sandoval fut chargé d'emporter Iztapalapa avec la même qualité, & Olid marcha revêtu de la même dignité à Cayoacan. Cortez se chargea de la flotte, résolu de se rendre maître du lac, & de secourir celui des trois corps qui seroit le plus pressé.

Alvarado & Olid marcherent de compagnie à Tacuba, qu'ils trouverent abandonnée. Le plus grand nombre des habitans avoit été défendre Mexico; le reste s'étoit sauvé dans les montagnes, où ils formerent une armée assez considérable pour conserver les aqueducs qui ve-

noient de Chapultapeque. Comme Mexico ne tiroit d'eau douce que par là, l'Empereur avoit destiné une armée pour la défendre, lorsqu'il sut que Cortez se déterminoit à l'assiéger.

Les deux Capitaines Espagnols marcherent contre l'ennemi, le défirent après un combat assez opiniâtre, après quoi ils détruisirent tous les tuyaux des aqueducs, & firent reprendre leur cours naturel aux eaux, qui se rendirent au lac. Ce fut par là que commença le siége de cette capitale, & ce succès étoit important. Les Mexicains, pour avoir de l'eau, furent obligés d'aller la chercher à des ruisseaux éloignés, ce qui occupoit un grand nombre d'hommes qui auroient pu être employés à la défense de la ville.

Après cette opération, Olid marcha à Cayoacan suivant les ordres qu'il avoit reçus. Il auroit pu éprouver de grandes difficultés dans son entreprise sur la chaussée, s'il n'avoit été secouru par Cortez, qui en même temps se mesura avec la nombreuse flotte des Mexicains. Elle étoit composée de cinq cents canots, tous remplis de la principale Noblesse, & ces cinq cents canots étoient suivis d'une si grande quantité d'autres de différentes grandeurs, que Cortez jugea qu'il y en avoit au moins quatre mille.

Cortez ne jugea pas devoir laisser subsister une puissance si formidable, ni refuser un combat que toute la ville de Mexico paroissoit attendre, à en juger par la foule d'habitans qui parurent aux croisées & aux terrasses. Ses Officiers ayant été de son avis, il rangea sa flotte en forme de croissant, afin qu'il pût étendre sa ligne & combattre librement. Ensuite il s'avança

lentement vers l'ennemi, afin que les rameurs puſſent pouſſer avec plus de force ſur les canots, lorſqu'ils ſeroient à une diſtance convenable. Le temps étoit très-calme, en ſorte que tout dépendoit de la force des rameurs; mais une briſe s'étant élevée par derriere, Cortez fit déployer les voiles, & les brigantins partirent avec une telle force, qu'ils renverſerent tout ce qu'ils rencontrerent, pendant que les fuſils, les arquebuſes & le canon tonnoient avec fracas & un ſuccès incroyable.

Les Nobles de Mexico, qui étoient à l'avant-garde, firent quelque réſiſtance; mais le reſte étoit dans le déſordre & la confuſion. Les canots ſe jetoient les uns ſur les autres, & ſe heurtoient de tous côtés pour éviter le choc des brigantins, ou d'être coulés à fond par l'artillerie. En un mot, la flotte Mexicaine fut complétement défaite; elle perdit pluſieurs centaines de canots, & pluſieurs milliers de combattans furent tués ou noyés. Les brigantins des Eſpagnols furent reconnus invincibles ſur les eaux, & voguerent en vainqueurs ſur le lac, inſultant impunément à la capitale.

Après cette victoire, Cortez s'avança vers Iztapalapa pour ſecourir Sandoval; mais ayant apperçu une flotte de canots qui s'approchoit de Cayoacan avec toute la diligence poſſible, il crut qu'Olid avoit plus beſoin de lui; un calme complet l'empêchoit d'approcher des canots: cependant à force de rames il arriva à temps pour ſoutenir Olid. Cet Officier étoit engagé dans la chauſſée. Il étoit obligé de ſe défendre contre l'ennemi qu'il avoit en tête, & contre les canots qui l'attaquoient des deux côtés. Il alloit

se retirer, lorsque l'escadre Espagnole arriva. Les Mexicains avoient rompu les ponts qui communiquoient avec la ville, sur les ouvertures par lesquelles les eaux du haut lac se déchargeoient dans le bas. Au devant des ponts ils avoient fixé des planches de maniere qu'ils pouvoient harasser les Espagnols à couvert. Si les Espagnols les forçoient à se retirer, ils avoient élevé d'autres obstacles; ils avoient creusé des tranchées remplies d'eau, sur lesquelles ils avoient mis des planches qu'ils ôtoient en se retirant.

Les trois tranchées étoient fortifiées de la même maniere, & c'étoient toutes ces difficultés qu'Olid avoit à surmonter. Il avoit emporté la premiere tranchée, de laquelle il chassa les ennemis avec les armes à feu; il la combla avec des fascines sur lesquelles sa troupe marcha à l'attaque de la seconde tranchée. Alors les canots des Mexicains l'obligerent de se tenir sur la défensive; mais les brigantins les eurent bientôt dissipés, & ils foudroyoient si commodément les Indiens qui défendoient les tranchées, qu'ils s'enfuirent précipitamment au dernier rempart qui gardoit la ville. La nuit vint, & empêcha les Confédérés de poursuivre leurs avantages, & de fondre sur les Mexicains, qui défendoient le dernier pont, avant qu'ils fussent revenus de la terreur panique qui les avoit saisis.

Ils conserverent le terrein qu'ils avoient gagné, & dès le matin ils marcherent à l'attaque. Ils trouverent le pont garni de beaucoup de fortifications, & défendu par un si grand nombre d'ennemis, que l'entreprise paroissoit très-dangereuse, si elle n'étoit pas impraticable. Lorsqu'ils

furent engagés, il parut de plus grandes difficultés ; mais la retraite étoit honteuse & périlleuse ; en conséquence il falloit avancer. L'artillerie des vaisseaux fit un grand carnage des ennemis, pendant qu'Olid détruisoit les fortifications sur la chaussée. Lorsqu'il eut fini, il commença l'attaque. Il fut secondé par Cortez, qui débarqua avec trente soldats, & inspira tant de courage aux troupes, qu'elles chasserent les Mexicains dans la ville, gagnerent la principale rue, & emporterent un temple très-fort & rempli de soldats.

Aussi-tôt ce quartier de la ville fut abandonné. Cortez avoit envie de conserver le terrein qu'il avoit gagné, & d'y transporter son quartier général de Tezeuco ; mais ses Officiers lui représenterent le danger auquel les troupes seroient exposées par les attaques continuelles des Mexicains & le manque de provisions, & l'avis général du Conseil fut qu'on devoit avancer de trois côtés également pour diviser les forces de l'ennemi, jusqu'à ce qu'on fût maître de tous les dehors de la place, & qu'on l'eût resserrée de si près que les détachemens pussent se secourir mutuellement. Cortez se rendit à de si justes raisonnemens.

Les troupes occuperent tout le soir le poste qu'ils avoient emporté dans la principale rue de Mexico ; & dès le matin Cortez se rendit à Iztapalapa, où il trouva Sandoval réduit aux plus grandes extrémités. Il étoit pressé dans un quartier fort étroit, & en quelque sorte assiégé par les canots Mexicains, quoiqu'il eût défait tous les renforts qui avoient été envoyés de Mexico. Cortez, avec l'artillerie de ses brigantins, dispersa tous les canots, & le délivra.

SECT. VII. *Histoire de l'Amérique.*

Cortez s'apperçut qu'il ne pouvoit profiter de cette chaussée qu'après avoir détruit la partie de cette ville qui donnoit retraite aux canots des Mexicains. Cela devoit occasionner un délai qui pouvoit être fatal aux autres attaques ; en conséquence, il se décida à évacuer entiérement le poste, & il chargea Sandoval d'aller avec ses troupes s'emparer de Tapeaquilla, où étoit une chaussée à la vérité plus difficile à attaquer, mais aussi plus avantageusement située pour remplir l'objet qu'il s'étoit proposé, celui de forcer les Mexicains à se soumettre.

Sandoval obéit, & trouva Tapeaquilla abandonnée. Cortez, qui l'avoit suivi avec ses brigantins, fit voile à Tacuba, où il trouva Alvarado en possession de la ville, mais escarmouchant continuellement avec l'ennemi ; en sorte que l'avantage du poste ne balançoit pas la perte qu'il éprouvoit, & qui augmentoit à chaque instant. Toutes ces circonstances déterminerent Cortez à ordonner qu'on cessât toutes les attaques, & il s'appliqua à assembler une flotte de canots assez considérable pour empêcher l'approvisionnement de la ville. Lorsqu'il les eut trouvés, il les remplit d'Indiens, & les distribua comme renforts parmi les brigantins, qu'il divisa en trois escadres. Dès ce moment, les Mexicains ne furent plus si insolens, & ils commencerent à souffrir de la disette des provisions. Pour se délivrer du danger qui les menaçoit, ils employerent toute leur adresse & toute leur industrie, & les différens exemples qu'ils en donnerent, prouverent aux Espagnols qu'ils avoient affaire à un ennemi aussi rusé que brave.

Voyant

Voyant que tous leurs efforts pour fortifier la chaussée étoient inutiles, ils envoyerent par des passages secrets plusieurs canots remplis de Pionniers pour nettoyer les fossés que les Espagnols avoient remplis, afin de pouvoir tomber sur eux avec toutes leurs forces, lorsqu'ils seroient obligés de se retirer. Ce stratagême n'ayant pas réussi comme ils le désiroient, ils firent des sorties continuelles pendant la nuit, & tinrent toujours les Alliés en alarmes, résolus de les attaquer lorsqu'ils seroient bien fatigués. Ils eurent aussi recours à un stratagême qui prouve toute leur adresse. Ils sentoient la nécessité de se débarrasser des brigantins, dont la force supérieure renversoit tous leurs projets. Ils imaginerent de les séparer les uns des autres, pour les détruire plus aisément.

*Stratagême des Mexicains.*

Ils construisirent trente de ces grands bateaux, qu'ils appeloient *Pirogues*, & ils les rendirent plus forts, en les garnissant de grandes planches pour recevoir le choc & combattre à l'abri. Ils partirent la nuit, & furent se placer derriere des roseaux qui étoient si serrés & s'élevoient à une si grande hauteur, qu'ils formoient des petits bois impénétrables à la vue. Pour attirer les brigantins dans cette embuscade, ils avoient fait avancer quelques canots remplis de provisions, comme un appât. Ils avoient aussi enfoncé dans l'eau des pieux qu'on ne voyoit point, dans l'espoir qu'ils perceroient les brigantins, ou qu'ils les embarrasseroient de telle maniere qu'on pourroit les attaquer avec avantage. Ils virent peu après les brigantins croiser près de leur station; les Mexicains lancerent leurs canots, pour que

les Eſpagnols leur donnaſſent la chaſſe. Leur ſtratagême réuſſit. Les Eſpagnols, qui n'avoient aucun ſoupçon, pourſuivirent à force de voiles les canots qui fuyoient ; ils rencontrerent les pieux, & s'y embarraſſerent tellement, qu'ils ne pouvoient ni avancer ni reculer ; auſſi-tôt les pirogues fondirent ſur eux avec la fureur du déſeſpoir.

On commença un combat très-vif ; les Eſpagnols ſe ſervoient de leur artillerie & de leur mouſqueterie, pendant que les Mexicains faiſoient tous leurs efforts pour aborder ; mais ils n'y purent jamais réuſſir. Cependant à la fin les Eſpagnols auroient ſuccombé ſous le nombre, ſi les exploſions du canon n'euſſent un peu dégagé les brigantins, & ils furent enſuite entiérement débarraſſés par les plongeurs, qui avec des haches abattirent tous les pieux.

Dès qu'ils furent libres, ils firent un grand carnage des ennemis, détruiſirent la plus grande partie de leurs pirogues, & pourſuivirent le reſte autant qu'ils purent. La victoire fut complette ; mais elle couta la vie à Barba & à Pertillo, dont la valeur y avoit beaucoup contribué.

Cortez ne fut pas long-temps ſans trouver l'occaſion de venger la mort de ces deux braves Officiers. Ayant appris que les Mexicains avoient réparé leurs pirogues, & qu'ils ſe tenoient derriere les roſeaux pour attirer les Eſpagnols à un engagement accompagné des mêmes déſavantages que le précédent, il contre-mina leur deſſein. Il fit cacher ſix brigantins derriere des roſeaux, peu éloignés de ceux qui cachoient les pirogues. Il ordonna à un ſeul de croiſer,

comme s'il cherchoit des canots de provision, & ensuite de s'approcher si près des pirogues, qu'il ne leur restât aucun doute qu'elles étoient découvertes ; on étoit persuadé qu'elles viendroient le chasser, & il avoit ordre de s'approcher le plus qu'il seroit possible de l'embuscade. Tout réussit au gré de ses désirs. Les Mexicains chasserent le brigantin, le regardant déjà comme pris, & ils furent tout-à-coup salués de l'artillerie de tous les vaisseaux. Ils firent en vain des efforts pour se retirer, les Espagnols se conduisirent de maniere qu'il n'échappa pas une seule pirogue ; elles furent toutes ou prises, ou coulées à fond.

*Cortez propose la paix.*

Ces succès, quoiqu'ils ne fussent pas décisifs, encourageoient les Alliés, & déconcertoient les ennemis, qui d'ailleurs, suivant les avis qu'on recevoit de la ville, souffroient beaucoup de la disette des vivres. On rapporta aussi que la famine avoit presque soulevé le peuple ; ce qui détermina Cortez à faire de nouvelles propositions de paix : car, quoiqu'il fût assuré de réduire cette capitale, il lui en coutoit de répandre du sang & de détruire une si belle ville, dont il ne pouvoit se rendre maître d'une autre maniere.

Quelques Nobles Mexicains, qui avoient été faits prisonniers, furent envoyés avec des propositions. Elles furent reçues par l'Empereur avec plus de modération qu'on n'en attendoit de lui. Il assembla un Conseil, composé de ses Ministres & de ses principaux Officiers. Il leur fit le tableau de l'état déplorable où la ville étoit réduite, de la diminution prodigieuse de ses forces, des murmures du peuple réduit presque à la famine, de

Sect. VII. *Histoire de l'Amérique.*

la destruction d'un grand nombre de maisons & de temples, en un mot, de toutes les suites de la guerre. Ensuite il leur demanda leur avis sur les propositions des Espagnols, & il prouva que le désir qu'il avoit pour la paix pouvoit se concilier avec son courage. Tout le Conseil fut d'avis qu'il falloit accepter la paix; mais lorsque la proposition en fut faite aux Prêtres, ils s'y opposerent avec fureur, parce qu'ils prévoyoient la ruine de leurs temples, & par conséquent celle de l'autorité qu'ils exerçoient sur l'esprit du peuple. Ils prétendirent que par des signes très-certains leurs idoles leur avoient promis la victoire; ce qui encouragea si bien les Membres du Conseil, que tous, excepté l'Empereur, changerent d'opinion, & se déterminerent à continuer la guerre.

Guatimozin déclara que quoiqu'il fût persuadé qu'il falloit écouter la proposition des Espagnols, il embrassoit l'opinion du Clergé & du Conseil, & qu'il défendoit sous peine de mort de lui parler de paix, sous quelque prétexte que ce fût. Par cette déclaration, il encouragea ses sujets à faire de nouveaux efforts pour terminer glorieusement cette guerre.

Lorsque cette résolution fut portée à Cortez, ce Général résolut de reprendre l'attaque des trois chaussées, & de porter le fer & le feu jusqu'au centre de la ville. Il envoya l'ordre à ses Officiers de commencer leurs opérations à Tacuba & à Tapeaquilla, pendant qu'il se chargeoit lui-même du chemin de Cayoacan avec Christophe d'Olid. Pendant la cessation des opérations sur terre, les Mexicains avoient nettoyé

les breches des chaussées, & élevé différens ouvrages qui furent détruits par l'artillerie des vaisseaux. Ils avoient aussi creusé un fossé très profond & très-large, qui embarrassa grandement les Confédérés. Les Mexicains avoient rompu environ soixante pieds de la chaussée, pour élargir ce fossé, qu'ils firent couvrir des eaux de plusieurs canaux, & le côté opposé étoit garni d'un fort ouvrage en madriers couverts de planches percées à différens intervalles, pour lancer à couvert leurs dards & leurs fleches. Ce fort avoit une garnison nombreuse & choisie; mais il ne pouvoit résister à l'artillerie. La seule difficulté étoit de mettre le canon en batterie, & dès que cela fut fait, les fortifications furent mises en pieces.

Lorsque les Espagnols furent parvenus à la breche, ils virent la grandeur de l'obstacle qu'ils avoient à vaincre; ils firent un si grand feu de leur artillerie, qu'ils chasserent les Mexicains de tous leurs retranchemens; mais ils furent saisis d'un abattement soudain, lorsqu'ils apprirent que l'Empereur venoit avec toutes ses forces les obliger à la retraite. Cortez soupçonna ce dessein; mais il avoit à peine le temps de retourner à son quartier avant la nuit, & il voyoit l'impossibilité de conserver les postes qu'il avoit gagnés sans le plus grand danger. Après avoir mis le feu à plusieurs maisons qui auroient pu lui nuire dans l'attaque suivante, il commença à se retirer, & il fut bientôt alarmé par les cris d'une multitude innombrable, & par le son de la *trompette sacrée*, dont l'usage n'étoit permis qu'aux Prêtres, & dans les occasions les plus

extraordinaires. Ce bruit n'étoit rien moins qu'harmonieux ; mais il étoit tel qu'il falloit pour inspirer à ces Barbares une rage sauvage, qui, par des motifs de Religion, leur faisoit mépriser la vie.

Leur avant-garde étoit composée d'une troupe d'élite, qui fendit sur l'arriere des Espagnols avec une fureur incroyable ; elle fut reçue avec un égal courage par les mousquetaires, les arquebusiers & Cortez à la tête de la cavalerie. Le grand fossé rendoit la retraite fort difficile, & le Général s'efforça de soutenir l'ennemi jusqu'à ce qu'il eût fait jeter un pont ; mais il ne put jamais faire conserver leur ordre aux Indiens Confédérés, qui se précipitoient dans le canal en grande confusion, laissant le Général seul avec les Espagnols soutenir toute la force des Mexicains.

*Il est défait par les Mexicains.*

Le carnage fut terrible ; mais l'ennemi, qui pressoit toujours vivement les Espagnols, en prit quarante vivans, en blessa un très-grand nombre, & les auroit même tous détruits, si les brigantins n'étoient venus à leur secours fort à propos ; ils emporterent Cortez blessé, vaincu, & accablé de douleur. On assure que plusieurs milliers de Tlascalans périrent dans cette retraite, qu'une piece de canon tomba au pouvoir de l'ennemi, & qu'il célébra toute la nuit avec de grandes réjouissances le sacrifice des prisonniers, dont le sang souilla les autels de leurs idoles.

Pendant que l'attaque du côté de Cayoacan se terminoit si malheureusement, Sandoval & Alvarado n'étoient pas plus fortunés sur les chaussées de Tacuba & de Tapeaquilla, quoiqu'ils

n'eussent pas éprouvé une perte si considérable. Ils gagnerent les ponts, remplirent les fossés, chasserent l'ennemi de leurs postes; mais ils furent si vigoureusement attaqués dans leur retraite, que vingt Espagnols furent tués ou pris, quelques milliers d'Indiens tués ou noyés, & les deux corps entiérement défaits.

Cet échec déconcerta d'autant plus les troupes, qu'il paroissoit que les Mexicains avoient remporté la victoire par leur seule valeur, & sans qu'aucune circonstance leur eût donné de l'avantage; mais Cortez soutint que le Trésorier Julien Aldaratte n'avoit pas exécuté ses ordres. Aussi-tôt que le grand fossé avoit été emporté, le Général l'avoit chargé de le combler, pour assurer la retraite; mais l'ardeur déplacée d'Aldaratte, & l'espérance que Mexico alloit être emportée d'assaut, lui firent négliger une précaution qu'il regardoit comme inutile, & peu honorable pour lui dans un moment où toute l'armée combattoit. Il s'avança pour se battre, & on ne s'apperçut de sa négligence que lorsqu'il ne fut plus temps de la réparer. Touché de sa faute, il se jeta aux pieds du Général, & lui offrit sa tête en expiation; mais Cortez se contenta de lui faire une sévere réprimande, ne voulant point se priver d'un bon Officier pour une faute grave à la vérité, mais dans laquelle un excès de courage l'avoit entraîné.

*Artifice de Guatimozin.*

Les Mexicains étoient enorgueillis de cet avantage; mais Guatimozin employa l'adresse pour l'augmenter, en affoiblissant les Espagnols, & en inspirant la plus grande confiance à son peuple. Il fit courir le bruit que Cortez avoit été

SECT. VII. *Histoire de l'Amérique.*

tué dans la bataille ; il envoya les têtes des Espagnols sacrifiés dans toutes les villes voisines, afin que ces témoignages de sa victoire lui ramenassent les nations qui l'avoient abandonné, & il les assura, avec toutes les marques de la conviction, que le sang de ses ennemis avoit enfin appaisé leurs Dieux ; qu'ils l'avoient informé que la guerre seroit terminée à sa gloire, & que dans l'espace de huit jours tous ceux qui ne se rendroient pas à ces avertissemens seroient exterminés. En même temps il envoya un grand nombre d'émissaires au camp des Indiens alliés, pour leur porter les menaces des Dieux ; & cette ruse eut un effet si prompt que, dans l'espace de trois nuits, Cortez se trouva presque entiérement abandonné ; à peine lui restoit-il quelques Officiers & quelques Gentilshommes. Les Tlascalans même effrayés, se débanderent pour éviter la colere des Dieux.

*Les Indiens abandonnent l'armée de Cortez.*

Cortez, alarmé d'une désertion si complette, désespéra du succès de son entreprise ; cependant, lorsqu'il en connut les motifs, il envoya aux déserteurs leurs propres Commandans, pour les engager à attendre seulement que le délai fût expiré, & qu'ils verroient alors le peu de foi que méritoit l'oracle. Ce moyen réussit. Lorsque les huit jours furent passés, & qu'ils ne virent aucun changement, leurs craintes se dissiperent, & ils retournerent au camp avec une vigueur & une résolution nouvelles. L'armée s'augmenta même à tel point, les Indiens venoient en si grande foule, qu'en peu de jours Cortez eut sous ses ordres 200,000 combattans.

*Ils reviennent en foule.*

Cependant les Mexicains tirerent quelque avan-

tage de leur ſtratagême. Ils réduiſirent les Eſpagnols à ſuſpendre les hoſtilités, & pendant cet intervalle, ils firent un grand nombre de ſorties, qui incommodoient beaucoup Cortez & ſa troupe, ſans pouvoir pourtant reprendre les poſtes dont il s'étoit emparé. La famine augmentoit de jour en jour à Mexico, & Cortez apprit par les priſonniers qu'il avoit faits, que l'armée Mexicaine étoit mécontente, & le peuple réduit à la derniere extrémité par la faim & la ſoif. Il étoit obligé de boire de l'eau de puits, qui étoit ſaumâtre, & qui produiſoit des maladies incurables. Les petits ſecours qu'apportoient quelques canots, étoient diſtribués à la Nobleſſe, ce qui augmentoit le mécontentement du peuple; enfin ils dirent qu'il jetoit de ſi grands cris, que l'Empereur commençoit à douter de ſa fidélité.



Cette découverte étoit d'une grande importance; & pour qu'elle ne fût pas perdue, Cortez aſſembla ſes Officiers pour délibérer ſur les meſures à prendre dans la ſituation préſente des affaires. Le Conſeil arrêta qu'il falloit pouſſer les attaques & continuer le blocus. Pour cet effet, on mit de fortes garniſons dans le quartier général & dans tous les poſtes, & le ſurplus des troupes fut employé à donner un aſſaut par les trois chauſſées, avec la plus grande vigueur, afin de pouvoir ſe réunir dans la grande place de Mexico, où on s'établiroit pour n'être plus obligé de ſe retirer aux quartiers.

*Cortez attaque de nouveau la ville.*

Lorſque les proviſions d'eau & de vivres pour la ſubſiſtance des troupes furent faites, l'armée ſortit des quartiers en trois diviſions, ſous les

Sect. VII. *Histoire de l'Amérique.*

ordres des mêmes Officiers qui avoient fait les premieres attaques. Elles reprirent leurs postes sur les chaussées, & chaque corps fut soutenu par un certain nombre de brigantins & de canots. Ils eurent à franchir les mêmes breches dont les Mexicains avoient retiré les ponts, & où ils avoient construit différentes especes de fortifications. Les brigantins les foudroyerent avec leurs canons ; les mousquetaires & arquebusiers firent un feu si régulier, qu'ils eurent bientôt levé tous ces obstacles, & les trois divisions arriverent à peu près en même temps à la ville. Elles se rendirent aisément maîtresses de plusieurs rues dont les maisons étoient ruinées, & qui par conséquent furent foiblement défendues par les Mexicains, qui comptoient principalement sur les autres, parce que les maisons avoient de fortes garnisons. On doit admirer l'ordre avec lequel les trois divisions firent les mêmes mouvemens, comme si elles n'avoient eu qu'une ame. Elles ne purent pas se réunir ce jour-là ; mais elles furent fort satisfaites d'avoir pu s'établir dans la ville, & elles s'occuperent à se fortifier dans l'endroit où elles étoient arrivées, afin d'y être en sûreté pendant la nuit, déterminées de s'avancer à la pointe du jour jusqu'à la grande place de Tlatelenco, qui étoit le rendez-vous général.

*Et s'y établit.* Lorsque les Mexicains virent que les Confédérés se fortifioient dans la ville, ils furent surpris & déconcertés. Ils s'étoient proposés de les attaquer dans leur retraite, & ils se voyoient au contraire rompus & dispersés. Tous les habitans cherchoient quelque nouvelle ressource. Les No-

bles coururent en foule au palais, & plongés dans la consternation, pour supplier l'Empereur de se retirer dans une place de sûreté; mais ce Prince déclara qu'il partageroit le sort de son peuple. On proposa plusieurs expédiens, entre autres d'attaquer les Confédérés à la pointe du jour avec toutes les forces de l'Empire, & de les déloger, s'il étoit possible. Cette proposition fut approuvée par l'Empereur, & on fit aussitôt les préparatifs nécessaires. L'armée Impériale, divisée en trois corps, vint pour attaquer les trois divisions des Alliés. C'étoit un dernier effort, & chaque Mexicain étoit déterminé à vaincre ou à mourir; mais lorsqu'ils virent l'artillerie Espagnole établie dans tous les passages, leur courage s'évanouit. Le canon fit un tel carnage de l'avant-garde, qu'elle se rejeta sur le centre, & mit toute l'armée en confusion. On essaya plusieurs fois de la rallier; mais les Confédérés firent un feu si continu, que les Mexicains ne purent jamais approcher assez près pour faire usage de leurs armes. Ainsi ils furent complétement défaits, sans avoir perdu un seul homme. Cependant les Alliés eurent encore de grands obstacles à vaincre. Pendant quatre jours ils ne firent que combattre; ils disputerent chaque pouce de terrein, & s'efforcerent de chasser les Mexicains des tranchées & des fortifications élevées dans chaque rue; ensuite ils étoient obligés de se fortifier de nouveau pour passer la nuit.

Enfin, après avoir vaincu toutes les difficultés, Alvarado arriva dans la place de Tlatelenco, où il trouva les Mexicains rangés en bataille. Il les chargea avec tant de vigueur, qu'il les mit en

*Sect. VII. Histoire de l'Amérique.*

désordre. Ils abandonnerent la place, & se réfugierent dans les rues voisines. Il s'empara d'un gros temple dont il n'étoit pas éloigné, lorsque Cortez & Olid arriverent à la place, chassant devant eux une multitude de Mexicains, qui, enfermés entre les deux corps Espagnols, & attaqués aussi vivement par-derriere que par-devant, furent presque tous détruits. Sandoval ne tarda pas à arriver, poussant une foule d'ennemis, qui, reçus par Cortez & Alvarado, furent taillés en pieces. Le carnage fut si considérable, que plusieurs compagnies des Indiens confédérés furent employées tout le soir à enlever les corps morts qui étoient dans la place; & les Espagnols furent obligés de faire la garde la plus exacte, pour empêcher leurs Alliés de se jeter sur ces cadavres sanglans, afin de les dévorer, suivant l'horrible usage pratiqué chez ces Barbares pour célébrer leurs victoires. Cortez établit ses quartiers pour la nuit dans cette place, après avoir pris toutes les précautions pour résister aux efforts d'un ennemi qui ne devoit plus écouter que son désespoir.

*Progrès du siége.*

Dès le matin, les Alliés sortirent pour se rendre au quartier de la ville, où l'Empereur s'étoit retiré avec la Cour. Toutes les rues qu'ils avoient à traverser étoient remplies d'hommes armés, derriere lesquels étoient des travailleurs occupés sans relâche à construire de nouveaux ouvrages pour éloigner la ruine de la ville. Cortez ne douta pas qu'ils ne fussent résolus de disputer ce dernier fort avec la plus vive résistance. Il voulut prévenir une plus grande effusion de sang, en renouvelant ses propositions de paix, qu'il ne

croyoit pas qu'on dût refuser. Il choisit quatre prisonniers de distinction, & les envoya à l'Empereur pour lui dire que le Général Espagnol étoit bien éloigné de desirer la destruction d'une aussi belle ville, & qu'il pouvoit sauver la vie à un grand nombre de ses sujets, en écoutant des propositions pacifiques. Ce message produisit une suspension d'hostilités; les Mexicains paroissoient désirer vivement un accommodement.

Dans cet intervalle, Cortez s'occupa à reconnoître le terrein; il observa les fortifications nouvelles que les Mexicains érigeoient, & qu'il jugea être peu capables de résister à l'artillerie. Il ne rencontra aucune opposition; les Mexicains prouvoient, par leur silence, que la négociation leur plaisoit beaucoup. Ils s'efforçoient cependant de déguiser leurs besoins avec un art remarquable. Ils prirent la plus grande peine pour persuader aux Espagnols, que quoiqu'ils désirassent la paix, ils n'étoient pas moins en état de continuer la guerre. Ils envoyerent souvent quelques soldats d'une taille gigantesque, pour défier les Espagnols ou les Tlascalans à des combats singuliers, jusqu'à ce qu'enfin ces défis irriterent le jeune Mercado, Page de Cortez, âgé de 17 ans. Il se jeta dans le canal qui le séparoit des Mexicains, le traversa à la nage, accepta le défi, plongea l'épée dans le sein de son adversaire, & l'étendit mort sur le carreau, aux acclamations des Espagnols, & à la grande surprise des Mexicains, témoins de cet exploit d'un jeune homme.

Après un délai de trois jours, pendant lesquels toutes les hostilités furent suspendues, la réponse de Guatimozin arriva; elle annonçoit le désir

qu'il avoit de terminer tous les différens à l'amiable. Cependant c'étoit un artifice pour gagner du temps, & finir quelques préparatifs qui avoient été résolus dans le Conseil. On sut dans la suite que ce Prince avoit tenu de fréquentes assemblées pour délibérer sur la réponse qu'il falloit faire ; que le plus grand nombre des voix étoit pour accepter le traité, & que cet avis auroit passé, si les Prêtres ne s'y étoient pas encore opposés. Ils donnerent de nouvelles assurances de la victoire, d'après plusieurs oracles de leurs idoles. Ils exciterent une espece de fureur fanatique parmi tous les Ministres & Officiers de l'Empereur, en disant qu'ils avoient à défendre la cause du Ciel, & ils mirent en usage toute l'adresse avec laquelle les pieux imposteurs de toutes les nations ont toujours réussi à tromper les ignorans.

Il fut donc unanimement résolu de continuer la guerre, de renouveler sur le champ les hostilités, & de préparer des pirogues & des canots, pour assurer la retraite de l'Empereur en cas que l'ennemi fût vainqueur. D'après cette détermination, on ordonna d'assembler tous les vaisseaux dans une baie du lac, qui étoit située au quartier de la Cour. Cortez fut averti des mouvemens qu'on faisoit pour exécuter cet ordre, & il chargea Sandoval de ne pas perdre de vue tous ces canots. Ensuite il marcha aux ouvrages des ennemis qui avoient déjà reçu ordre de se défendre, & ils annoncerent la rupture du traité par leurs cris, avant que les Espagnols eussent tiré un coup ou lancé une fleche.

Cortez commença l'attaque, & les Mexicains perdirent courage lorsqu'ils virent le ravage qu'avoit fait à leurs fortifications la premiere décharge de l'artillerie. Ils avoient cru ces forts imprenables, & quands ils les virent en pieces, ils furent saisis d'une telle crainte, qu'ils envoyerent sur le champ avertir l'Empereur de leur situation. Il falloit avoir recours à l'artifice pour gagner du temps. Quatimozin envoya dire qu'il désiroit une conférence, ce qui fut accordé sans hésiter, Cortez augurant de la sincérité des ennemis d'après leur situation désespérée. Le Général leur fit entendre par ses Interpretes, que s'ils avoient quelques propositions à lui faire de la part de l'Empereur, ils pouvoient s'avancer en toute sûreté.

Aussi-tôt quatre Nobles s'approcherent du bord de la tranchée, & dirent au Général que Guatimozin les avoit chargés de traiter de la paix, & de demander les conditions de Cortez, afin qu'ils les portassent à Sa M. Impériale. Cortez répondit qu'il ne désiroit que la paix ; que, quoiqu'il fût en état de punir les perfides Mexicains, cependant il vouloit bien renouer les négociations qu'ils avoient rompues. Pour éloigner toutes difficultés, il dit qu'il falloit que l'Empereur vînt en personne, ou au moins qu'il s'approchât avec son Conseil. Il assura les Ambassadeurs qu'il accepteroit toutes les conditions qui pourroient se concilier avec l'autorité du Roi d'Espagne son Maître, & il promit solennellement qu'il feroit non seulement cesser les hostilités, mais qu'il veilleroit avec toute l'attention dont il étoit capable à ce que l'Empereur ne

*Négociations de paix.*

SECT. VII. *Histoire de l'Amérique.*

manquât de rien, & à ce qu'il fût traité avec tout le respect dû à un si grand Prince.

*Politique de Guatimozin.*

Pendant quatre jours Guatimozin feignit de vouloir entrer en négociation, jusqu'à ce qu'on eût préparé des vaisseaux pour sa retraite. Cortez fut si bien trompé, qu'il se préparoit à recevoir ce Prince. Enfin il fut averti de tout ce qui se passoit sur le lac, & Cortez, indigné de se voir la dupe de ces Barbares, jura de se venger. Sandoval eut ordre de surveiller les canots & les pirogues Mexicaines avec ses brigantins, & Cortez se prépara à donner l'assaut le lendemain au matin. Sandoval se conduisit de la maniere la plus judicieuse; il cacha de petits canots parmi les roseaux pour observer l'ennemi, & lorsqu'il apprit qu'un grand nombre d'hommes s'embarquoient dans les canots & les pirogues de Mexico, il s'avança avec ses brigantins jusqu'à la portée du canon. A la premiere décharge, il fut attaqué par une multitude de canots qui vouloient soutenir le combat jusqu'à ce que l'Empereur fût sauvé. Les Nobles s'en étoient chargés, & quoiqu'ils fissent des efforts incroyables pour défendre leur Souverain, & qu'ils combattissent avec intrépidité, cependant le ravage de l'artillerie étoit considérable.

Au plus fort du combat, Sandoval observa que cinq ou six pirogues se sauvoient à force de rames. Il soupçonna que ce pouvoit être l'Empereur; en conséquence il détacha le Capitaine Garcia de Holguin, pour s'en emparer avec le moins de dommage qu'il feroit possible. Cet Officier obéit; & il dirigea son attaque contre la

la pirogue qui paroiſſoit commander les autres, & dès qu'il s'en fut rendu maître, toutes les autres ceſſerent de ramer, en criant qu'il ne falloit pas la brûler, parce que l'Empereur y étoit. Pour toucher davantage les Eſpagnols, ils jeterent leurs armes & prirent l'attitude de la ſoumiſſion, ſur quoi le Capitaine Eſpagnol & quelques ſoldats ſauterent dans la pirogue & ſe l'aſſurerent. L'Empereur ſe découvrit lui-même par la majeſté répandue ſur toute ſa perſonne. Il s'avança avec intrépidité, ſe rendit priſonnier, & ne marqua de chagrin que pour l'Impératrice ſon épouſe qui l'accompagnoit. Il fit un ſignal aux autres pirogues, & auſſi-tôt ceux qui les montoient ceſſerent de ramer & de combattre, & ſe ſoumirent.

*Ce Prince eſt fait priſonnier.*

Lorſque la Nobleſſe qui combattoit Sandoval fut informée du ſort de l'Empereur, elle ſe rendit ſans réſiſtance; mais tous ces priſonniers ſupplioient les Eſpagnols de les conduire dans le vaiſſeau où étoit leur Prince, pour qu'ils puſſent mourir à ſes pieds. Il en arriva de même à la ville. Holguin détacha un canot pour annoncer ſa bonne fortune au Général; la nouvelle s'en répandit auſſi-tôt dans l'armée confédérée. Les Mexicains conſternés abandonnerent leurs ouvrages, jeterent des cris lamentables, & offrirent de ſe ſoumettre à la diſcrétion des vainqueurs. Deux compagnies d'Eſpagnols furent envoyées ſur les bords du lac, pour prendre le priſonnier & le conduire à l'armée; on ordonna auſſi de ceſſer les hoſtilités, & aux ſoldats de reſter dans la poſition où ils étoient, juſqu'à nouvel ordre.

*Et la ville eſt ſoumiſe.*

Cortez fut au devant de l'Empereur, le reçut

avec respect, & fut étonné de la magnanimité avec laquelle ce Prince supportoit son infortune. Lorsqu'il arriva au quartier général, on introduisit l'Empereur & l'Impératrice dans une tente. Ils s'assirent l'un & l'autre; mais l'Empereur se leva tout à coup, pria Cortez de prendre sa place, & en même temps il lui dit, en mettant la main sur l'épée du Général : » Pourquoi » hésitez-vous à prendre ma vie? Des prisonniers de mon rang occasionnent toujours des » inquiétudes au vainqueur. Donnez-moi la satisfaction de mourir de votre main, puisque » je n'ai pas été assez heureux pour sacrifier ma
13 Août 1521. » vie en défendant mon peuple «. Après avoir prononcé ces paroles, sa constance l'abandonna, & il répandit quelques larmes. Il en coula quelques-unes des yeux de Cortez, qui, après avoir étouffé ces mouvemens de sensibilité, lui répondit : » Vous n'êtes pas mon prisonnier, vous » n'êtes pas tombé dans une condition si humiliante; mais vous êtes le prisonnier d'un Monarque si grand & si puissant, que tout l'Univers ne pourroit point produire un Souverain » qui égalât sa grandeur, l'étendue de ses Etats, » & ses brillantes qualités. Vous devez vous attendre non seulement qu'il vous rendra la liberté, » mais encore le trône de vos ancêtres, en y » ajoutant l'honneur de son amitié. Jusqu'à ce » que j'aye reçu ses ordres, vous serez respecté » ici & traité par les Espagnols comme par vos » propres sujets (a) «.

(a) Guatimozin étoit un jeune Prince doué de toutes les

Ainſi finit la conquête du vaſte Empire du Mexique, dont le ſort dépendoit de celui du Souverain & de la capitale. Quelques provinces firent cependant une eſpece de réſiſtance ; mais nous verrons qu'elles furent promptement ſoumiſes. Le ſiége dura près de trois mois. Cortez y perdit environ cent Eſpagnols & un grand nombre d'Indiens ; mais plus de 100,000 Mexicains y périrent, & c'eſt le calcul le plus modéré. On n'y comprend pas cependant ceux qui ſuccomberent à la famine ou aux maladies. Pluſieurs milliers de Gentilshommes furent tués ; mais la contagion & la famine frapperent ſur-tout le peuple, forcé à ſe nourrir des mets les plus dangereux, & à boire de l'eau ſalée. Les monceaux de cadavres augmenterent la corruption ; car les Mexicains retiroient dans leurs maiſons les corps morts, pour leur faire des funérailles avec plus de pompe lorſqu'ils ſeroient délivrés de leurs ennemis.

Les femmes déployerent les plus grandes ver-

---

belles qualités ; naiſſance, courage extraordinaire, & capacité dans l'art de la guerre. S'il ne commanda pas les attaques des Mexicains contre les Eſpagnols, c'eſt parce que ſes Officiers ne voulurent jamais le ſouffrir. Il étoit grand, robuſte, bien proportionné ; il avoit les traits agréables, & étoit d'une ſi belle figure, qu'il ne reſſembloit point aux Américains. Son air étoit noble & majeſtueux ; il conſerva dans ſa priſon toute ſa dignité, & commanda même le reſpect à ſes vainqueurs. L'Impératrice étoit jeune, ſi gracieuſe dans ſes manieres, avec tant de vivacité dans ſa phyſionomie, qu'elle s'attira le reſpect & l'admiration de toute l'armée. Elle étoit niece du grand Montezuma, & c'étoit une grande recommandation pour elle auprès des Eſpagnols. De Solis, l. V, c. XXV.

*Sect. VII. Histoire de l'Amérique.*

tus dans le cours de ce siége ; elles soignoient les malades, pansoient les blessés, fabriquoient des armes, portoient de l'eau des puits les plus éloignés, & combattoient même souvent avec le courage d'un homme. Si on en croit Herrera, la ville fut livrée au pillage, & le butin fut immense, quoiqu'on soupçonnât que les trésors de Montezuma avoient été cachés.

Cortez remercia solennellement Dieu du succès de ses armes ; après quoi ses troupes retournerent à Cayoacan, d'où il renvoya les troupes auxiliaires avec des remercîmens & des présens considérables, pour récompenser leurs services & leur fidélité. Plusieurs Gentilshommes Mexicains furent mis en liberté, & Cortez exhorta les habitans à une entiere résignation, qui seule pouvoit leur faire continuer les priviléges dont ils jouissoient sous le gouvernement de Guatimozin. On rechercha avec le plus grand soin les trésors de Montezuma. On savoit que lorsque Cortez résidoit auprès de ce Monarque, il possédoit d'immenses richesses ; mais elles avoient pu être employées à soutenir la guerre, & à maintenir la Noblesse & les provinces dans la fidélité. Cette idée ne vint jamais à l'esprit des Espagnols, qui croyoient que ces richesses étoient inépuisables. C'étoit l'espérance de les posséder qui avoit soutenu leur courage dans toutes les batailles qu'ils avoient livrées, & dans toutes les attaques qu'ils avoient supportées, & leur chagrin, en ne les trouvant pas, étoit proportionné au désir qu'ils avoient eu d'en être les maîtres.

*On cherche les trésors de Montezuma.*

*Cruautés des Espagnols.*

Les soldats s'écrierent que Guatimozin avoit caché ses trésors, & quelques Nobles Mexicains

avouerent que ce Prince avoit souvent déclaré que lorsqu'il perdroit l'espérance d'empêcher la prise de Mexico, il feroit jeter toutes ses richesses dans le lac. On crut que cet aveu étoit un artifice, & les Espagnols se mutinerent au point, que Cortez, pour les appaiser, fut obligé d'interroger plus particuliérement l'Empereur & son premier Ministre. Ce dernier fut mis à la torture; mais il n'avoua rien. Il regardoit tristement le Monarque avec toutes les marques d'un attachement & d'une fidélité inviolables, & il expira dans les tourmens. Quelques-uns crurent qu'il savoit le secret, mais qu'il avoit mieux aimé l'emporter au tombeau. Ce soupçon fit naître la résolution d'essayer sur le Prince lui-même les effets de la torture, dans l'espoir que sa constance céderoit aux tourmens, & cette action flétrira à jamais la mémoire de Cortez, qui avoit promis au Monarque qu'il seroit bien traite. C'étoit un spectacle vraiment pitoyable, de voir l'effet que produisit sur l'Impératrice l'indigne traitement qu'on faisoit à son époux. Il amollit les cœurs des soldats les plus cruels, & arracha même des larmes au Général, qui le tira des mains de ses bourreaux. Il avoit souffert, sans sourciller, les tourmens les plus affreux.

Cortez voulut excuser sa barbarie, en disant que les soldats l'accusoient de s'entendre avec Guatimozin pour cacher les trésors, afin de s'en réserver une plus forte portion, & qu'il avoit été obligé de se laver de cette imputation; mais on n'approuva pas la méthode qu'il avoit adoptée. Les soldats qui avoient paru les plus avides &

SECT. VI. *Histoire de l'Amérique.*

les plus fâchés d'être trompés, l'accuserent de perfidie & de cruauté. Ils ne purent s'empêcher d'être touchés de l'héroïsme avec lequel le Prince supportoit ses souffrances, & ils se laverent de cette détestable accusation aux dépens de l'honneur de leur Général. Ainsi la gloire d'une des plus brillantes conquêtes dont les Annales du genre humain fassent mention, a été souillée par l'avarice & la cruauté, & la réputation de Cortez, qui auroit passé à la postérité avec tout son éclat, est grandement obscurcie pour avoir autorisé une action aussi horrible que méprisable.

*Cortez rend compte de ses succès au Roi d'Espagne.*

Le Général ne s'occupa plus que du soin de rétablir la paix & la tranquillité dans l'Empire, parce qu'il étoit persuadé que la sûreté des Espagnols exigeoit que les habitans fussent aussi heureux qu'auparavant. Il établit d'abord des Tribunaux de Justice sur le modele de l'administration Espagnole. Ensuite il rendit compte au Roi d'Espagne de l'heureux succès de son entreprise; il supplioit Sa Majesté de vouloir bien confirmer les Magistrats qu'il avoit nommés, & de faire des concessions de terres à ceux qui s'étoient le plus distingués. Alonzo d'Avila & Antonio de Quimanes furent chargés de porter ces dépêches, le cinquieme du butin pour le Roi, les présens de l'armée, & les commissions particulieres de Cortez pour son pere & ses amis. Entre autres présens qu'il envoya au Roi pour lui donner une idée de l'importance de sa conquête, il y avoit une émeraude d'une grosseur prodigieuse, taillée en forme de pyramide, des perles d'un prix inestimable, arran-

gées en bracelets, en bagues, & d'autres ornemens dont les Indiens se paroient, un grand nombre de coupes d'or & d'argent d'un travail précieux, eu égard au peu de connoissances que les barbares habitans de ces contrées avoient des beaux Arts, des morceaux d'or fin, taillés en poissons, en oiseaux & en autres animaux, des peintures en plumes, des tableaux d'Histoire peints sur coton, des vêtemens des Prêtres, & une infinité d'autres choses aussi précieuses par leur valeur intrinseque, que pour satisfaire la curiosité.

Les nouveaux Magistrats écrivirent une lettre, dans laquelle ils faisoient les plus grands éloges de la conduite prudente & courageuse du Général, aux sages mesures duquel ils attribuoient le succès de l'entreprise. Cortez lui-même envoya une histoire détaillée de toutes les particularités du siége; il supplioit Sa Majesté d'envoyer, pour vérifier les faits, quelque personne de confiance, qui en rendroit à son retour un compte exact. Il demandoit aussi un certain nombre d'Ecclésiastiques, pour veiller aux intérêts de la Religion & prêcher l'Evangile.

*Il soumet plusieurs provinces.*

De même que le mouvement donné aux eaux stagnantes passe du centre jusqu'aux extrémités, de même la soumission de Mexico entraîna celle des provinces. Par-tout on parla avec admiration des Espagnols, & des miracles qu'ils avoient faits pour conquérir un si vaste Empire. La terreur de leur nom suffisoit pour forcer à la soumission un grand nombre de Caciques dont Cortez n'avoit pas encore entendu parler. Un soldat Espagnol s'étoit laissé attirer par les Indiens dans

le territoire du Souverain de Mechoacan. Il y fut bien reçu, & on le renvoya ensuite avec des présens. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Cortez à envoyer une ambassade à ce Monarque, dont les Etats avoient environ trois cents lieues d'étendue, pour lui demander des détails sur son pays, qui devoit devenir une province importante de l'Empire du Mexique. Montano & trois autres soldats Espagnols, suivis de vingt Indiens de la premiere distinction, furent chargés de cette commission. Ils partirent, & quatre jours après ils arriverent sur les frontieres du Mechoacan, à une ville appelée *Taximaroa*, dont le Cacique les traita avec beaucoup de respect.

Lorsqu'ils approcherent de la capitale, une députation brillante & nombreuse vint au devant d'eux de la part du Monarque, qui les assura de son amitié & de sa protection, à cause de leurs vaillans exploits, des conquêtes qu'ils avoient faites sur leurs ennemis, & de la réputation qu'ils avoient si justement acquise. Cependant, lorsqu'il les eut en son pouvoir, il changea de ton, les interrogea avec sévérité sur leurs intentions, & les livra à ses gardes pour qu'on les sacrifiât aux Dieux. D'après les représentations d'un de ses Conseillers, il changea de dessein, & les renvoya à Cortez avec des présens, & suivis d'Ambassadeurs choisis dans la premiere Noblesse de sa Cour. Ils devoient lui faire de sa part la promesse de se soumettre au Roi d'Espagne, & d'aller bientôt en personne lui rendre son hommage. Les présens en or pouvoient valoir 100,000 pieces de huit, outre différentes autres curiosités en plumes, enrichies de pierres précieuses supérieurement travaillées,

Ces Ambassadeurs revinrent si satisfaits de l'accueil que leur avoit fait Cortez, de sa politesse & de sa magnanimité, ils parlerent avec tant d'emphase des choses extraordinaires qu'ils avoient vues au camp des Espagnols, & surtout de leur tonnerre, qu'ils piquerent la curiosité du Roi. Cependant la prudence le retint, & le détermina à envoyer d'abord son frere pour s'assurer des bonnes intentions des Espagnols. Enfin il vint en personne à Cayoacan, où Cortez résidoit alors, avec une suite presque aussi brillante que celle de l'Empereur du Mexique. Les cérémonies de l'audience furent extraordinaires. Le Roi ne voulut jamais condescendre à s'adresser à l'Interprete ; il parla directement à son Général, qui redit les paroles du Prince à un Officier d'un grade inférieur, celui-ci à un autre plus inférieur encore, jusqu'à ce qu'enfin ces paroles, ayant passé par différentes bouches, arriverent à l'Interprete, qui les expliqua à Cortez. Il fit un long discours, dans lequel il se reconnut vassal du Roi d'Espagne ; mais on n'en dressa pas d'acte formel, comme il étoit d'usage en semblable occasion. Cortez le traita avec beaucoup d'égards, lui donna quelques bagatelles en échange de présens d'un grand prix, & le Prince repartit avec la plus grande idée de la générosité, du génie, & de la valeur de ces Etrangers.

Cortez, comptant sur les protestations de ce Monarque, envoya Christophe d'Olid avec quarante chevaux & cent hommes de pied, pour prendre possession du royaume de Mechoacan au nom du Roi d'Espagne, & établir une Co-

lonie à Knitzitzitla. Il fut bien reçu par le Souverain, & pendant quelque temps il parut ne pas s'opposer à l'établissement de la Colonie, qui devoit peu à peu civiliser les natifs. L'intention du Général étoit de s'ouvrir un chemin à la mer du Sud ; en conséquence Olid avoit ordre de pénétrer dans la province de Colima, où plusieurs Espagnols qui y avoient été envoyés pour le même dessein, avoient été massacrés à l'époque où Cortez fut chassé de Mexico.

*Sect. VII. Histoire de l'Amérique.*

Gonzalo de Sandoval fut détaché avec deux cents hommes de pied & trente-cinq chevaux pour faciliter cette opération, en soumettant toutes les nations qui sont établies sur la mer du Nord. C'est dans cette excursion que Sandoval construisit la ville de Espiritu-Santo. Quelques troubles qui s'éleverent dans la province de Misteca, obligerent Cortez à y envoyer Alvarado avec un parti, pour forcer les habitans à obéir au Gouverneur Espagnol. Il bloqua l'armée des Indiens dans une espece de citadelle qu'ils avoient construite à Ytzquintepec. Cette citadelle, bâtie en pierre, avoit, dit-on, une lieue d'enceinte, & le Commandant Espagnol eut besoin de toute son habileté & du secours d'un gros corps d'Indiens confédérés, pour empêcher qu'on n'y introduisît des provisions ; enfin il les réduisit à une telle extrémité, que, pour appaiser leur soif, ils buvoient leur urine (*a*).

*Fondation de Espiritu-Santo.*

D'après le rapport de quelques Espagnols qui avoient été envoyés dans les provinces de Te-

(*a*) Herrera, Decad. III, l. I, c. I.

pecoantepec & Zacotecla, ſur la côte de la mer du Sud, Alvarado eut ordre de ſecourir le Cacique de Tepecoantepec contre un Prince voiſin. Ce ſecours fut ſollicité par des préſens, & par la promeſſe de reconnoître la ſouveraineté du Roi d'Eſpagne. Alvarado cantonna ſes troupes dans la capitale du Prince ennemi, qu'il fit priſonnier par un ſtratagême; mais il le relâcha après qu'il eut payé une forte rançon. Le pays étoit riche en mines. Alvarado fonda une Colonie à Tatutepec, qu'il appela *Segura*, c'eſt-à-dire que c'étoit la ſûreté de la province; elle fut abandonnée peu de temps après, à cauſe de quelques conteſtations qui s'éleverent avec les habitans. Les natifs ſe révolterent; Alvarado marcha contre eux, les ſoumit, & ſubjugua en même temps les provinces de Socomeſco & de Guitimala.



*Segura.*

On fit encore de grandes découvertes dans les provinces les plus éloignées de l'Empire du Mexique. Cinq Eſpagnols voyagerent dans l'intérieur de ces contrées, entre une chaîne de montagnes & la mer du Nord; ils paſſerent à Xaltepeque, le long du Chiapa, juſqu'à ce qu'ils fuſſent arrivés à Socomeſco. Ils avoient fait quatre cents lieues. Par ce moyen on découvrit une grande partie de la côte de la mer du Sud. Cortez envoya des conſtructeurs à Zacotecla, avec ordre d'y équiper une flotte qu'il deſtinoit pour les iſles Moluques. Tous les agrès & autres matériaux devoient venir de Vera-Cruz. Chriſtophe d'Olid, qui étoit alors à Mechoacan, eut ordre de ſoutenir cette entrepriſe. Il partit avec ſes troupes & un corps d'In-

diens ; il livra plusieurs batailles aux Colimans ; & comme il essuya de grandes pertes, il fut obligé d'attendre un renfort. Sandoval arriva pour le secourir ; mais il fut attaqué avant qu'il eût joint Olid. L'action fut opiniâtre & sanglante. Les Indiens combattirent avec une fureur incroyable & en bon ordre ; mais enfin ils furent complétement défaits & si affoiblis, qu'ils se soumirent & ne firent plus de résistance. On fonda une Colonie à Colima, & les terres furent distribuées aux soldats Espagnols.

Olid ayant fondé l'établissement de Mechoacan, s'avança vers la côte du Sud, où il fut renforcé par André de Tapia. A son arrivée à Zacotecla, il confia à son collegue le soin de faire construire les vaisseaux, & il retourna à Mexico pour assister à une expédition que Cortez méditoit de faire en personne contre Garay, qui venoit d'essayer encore une fois de s'établir à Panuco.

Le Général partit avec 300 fantassins Espagnols, 80 chevaux, 40,000 Mexicains, & plusieurs pieces de campagne. En chemin il eut à combattre les habitans d'Ayotuxtetlatlan, qui, se confiant sur leur nombre très-supérieur à Cortez, fondirent sur lui & furent défaits. Cet échec ne les découragea pas ; ils se retirerent derriere leurs lacs & leurs marais, rejeterent toutes les propositions de paix, & même massacrerent les messagers que Cortez leur avoit envoyés, ce qui obligea ce Général à marcher à Chila, où les troupes de Garay avoient été récemment battues. Il rassembla quelques bateaux pendant la nuit, passa la riviere avec 100 fantassins & 40

chevaux, & voulut surprendre son ennemi : il ne réussit pas dans son dessein ; tout le pays étoit abandonné ; mais au point du jour il fut attaqué avec beaucoup d'impétuosité par une si grande multitude, qu'il se trouva dans une situation plus dangereuse qu'il n'eût jamais été. Il triompha cependant à la fin par sa valeur & la bonne fortune qui le suivoit par-tout.

Les Indiens confédérés, observant de l'autre côté de la riviere que Cortez étoit engagé, passerent, prirent les Panucans en flanc & par-derriere, & firent un grand carnage avant que ces Barbares cédassent la victoire. Enfin, entiérement rompus, ils se retirerent précipitamment, & laisserent à Cortez la liberté de passer la nuit dans la ville voisine, où il trouva les habits & les armes des soldats de Garay, accrochés comme des trophées, & la peau de leurs visages attachée aux murs pour les orner.

En s'avançant vers la capitale, la cavalerie découvrit un corps d'ennemis en embuscade, & elle l'attaqua avec intrépidité. Le courage & la discipline des Indiens ne se montrerent jamais si bien que dans cette occasion. Ils s'agenouilloient, lançoient leurs fleches, combattoient avec résolution, & quoique leurs lignes fussent en confusion, ils se rallioient avec toute l'adresse de l'art militaire. Enfin ils se retirerent en bon ordre au côté opposé de la riviere, où ils conserverent leur terrein jusqu'à ce que la nuit finit le combat.

Le lendemain, ils abandonnerent le pays ; Cortez erra de côté & d'autre sans rencontrer d'obstacle, attaqua la capitale dans la nuit, & s'en empara après avoir fait un grand carnage

SECT. VII. *Histoire de l'Amérique*

*Et de San Estevan.*

des habitans. Toute la contrée se soumit, & Cortez y fonda une Colonie, qu'il nomma *San Estevan del Puerto*, au voisinage de Chila. Cette grande ville, ainsi que Panucco, fut détruite pour punir l'opiniâtreté des habitans, ou, comme dit Herrera, parce qu'ils étoient anthropophages, qu'ils sacrifioient leurs prisonniers, & les mangeoient ensuite avec délices (*a*).

Le Général dirigea ensuite sa marche vers Tatupec & d'autres villes qui s'étoient révoltées, dont les habitans ravageoient les pays de ceux qui étoient restés fideles aux Espagnols. Il vainquit l'ennemi, fit pendre le Cacique de Tatupec, & après avoir réduit cette vaste contrée sous son obéissance, il retourna triomphant à Mexico. Il s'occupa à réparer cette ville, qui avoit beaucoup souffert pendant le siége. Nous avons dit qu'il y avoit établi des Magistrats, & formé une administration réguliere, dont il avoit demandé la confirmation au Roi d'Espagne. Il fit dresser un plan de la ville, partagea les terres aux vainqueurs, destina un quartier particulier pour le logement des Espagnols, & marqua les endroits où on devoit construire des églises, des marchés, & d'autres édifices publics. Il surmonta un grand nombre de difficultés dans l'exécution de ce projet, prévint plusieurs conspirations formées contre sa vie ou pour la délivrance de

(*a*) Cette expédition fut très-couteuse à Cortez. Les chevaux étoient si rares, qu'on payoit ces animaux 2000 pieces de huit. Le fer étoit aussi fort cher, puisqu'un fer de cheval valoit 50 pieces de huit, & chaque clou de fer valoit son poids en or.

l'Empereur. Pour flatter les Mexicains, il confia le soin de la construction d'un de ces bâtimens à Xihuara, qui avoit été Général des forces Impériales; il donna l'inspection d'un autre à Pedro Montezuma, fils de l'Empereur de ce nom, qui avoit reçu le baptême, & donna le soin de rebâtir les autres rues à différens Indiens de qualité, en les autorisant à en disposer à leur fantaisie. Cortez fit construire pour lui un palais magnifique, auquel furent employés continuellement plusieurs milliers d'hommes; les idoles furent renversées; on forma des arsenaux, & Mexico reprit non seulement son ancienne magnificence, mais devint encore plus forte, plus belle & plus grande qu'auparavant (*a*).

*Sect. VII. Histoire de l'Amérique.*

*Cortez est nommé Capitaine général & Gouverneur de la Nouvelle-Espagne.*

C'est à cette époque que Cortez reçut la commission par laquelle Charles V le nommoit Capitaine général & Gouverneur de la Nouvelle-Espagne, & cette grace ne fit que l'engager à faire de nouveaux efforts pour assurer l'Empire du Mexique au Roi son Maître. Il se disposoit à envoyer des troupes dans les provinces les plus éloignées, lorsqu'une nouvelle tentative de Garay à Panucco l'obligea d'y envoyer Alvarado avec un petit parti, persuadé que lorsqu'il connoîtroit l'étendue des pouvoirs accordés à Cortez, il abandonneroit une entreprise contraire aux intentions de l'Empereur. Alvarado vit Avalle, un des Officiers de Garay, occupé alors à ravager le pays. Il lui fit part des motifs de son voyage, lui communiqua la commission accordée

(*a*) Voyez la Note VI.

à Cortez, sur quoi ils résolurent l'un & l'autre de travailler au bien public en paix & à l'amiable. Garay ne fut pas si heureux que son Officier : il envoya une partie de ses gens pour sonder les habitans de la nouvelle Colonie de San Estevan del Puerto. On l'invita à y venir. Il fut attaqué & défait par les Espagnols & les Indiens attachés à Cortez, & il perdit quarante hommes qui furent faits prisonniers. Il perdit aussi quatre vaisseaux sur la côte, & les autres passerent l'un après l'autre à Cortez, à qui les Commandans les livrerent. Enfin Garay lui-même fut arrêté par Vallejo, Gouverneur d'Estevan; mais il le relâcha à la sollicitation d'Ocampo. Ne sachant que devenir, il alla à Mexico, se jeta aux pieds du Général, qui lui pardonna & le traita avec beaucoup de douceur & d'humanité.

1524. *Autres actions jusqu'à la mort de Cortez.*

Cortez n'ayant plus aucune inquiétude de ce côté, imagina de trouver un passage de Honduras à la mer du Sud. Ce pays étoit encore très-peu connu, quoique les Espagnols y eussent fait plusieurs expéditions. Le commandement de cette entreprise fut donné à Christophe d'Olid, qui en plusieurs occasions avoit montré des preuves de zele, de valeur, de bon sens, & d'esprit. Cinq vaisseaux bien approvisionnés & montés par cinq cents Espagnols lui furent confiés : il eut ordre de passer à la Havane pour y acheter des armes, des provisions & des munitions. Il devoit ensuite se rendre à Ybueras, & y fonder une Colonie. Ce fut pendant qu'il étoit à la Havane que les amis de Valasquez le déterminerent à se soustraire à l'obéissance de Cortez,

Cortez, & à oublier la fidélité qu'il lui avoit conservée jusque-là dans les circonstances les plus difficiles & au milieu de toutes les vicissitudes de la fortune. On ne sait point s'il avoit des motifs particuliers de mécontentement; mais il est certain que dès qu'il fut de retour au Continent, il leva le masque après avoir construit la ville appelée *Triomphe de la Croix*, au voisinage de Cavallos.

Cortez envoya contre lui Francisco de Las Casas, qui arriva à la nouvelle Colonie au moment où Olid en partoit avec deux vaisseaux pour aller à la nouvelle ville Saint-Gil Buenavista, l'un des nombreux établissemens que les Espagnols avoient faits dans cette contrée. D'abord les deux adversaires se canonnerent de leurs vaisseaux; un boulet tiré par Las Casas coula à fond une caravelle d'Olid, qui dès lors offrit de se soumettre à Cortez, à condition qu'il ne le dépouilleroit pas du commandement. Pendant la négociation, il s'éleva une tempête qui brisa les deux vaisseaux de Las Casas, & fit périr quarante soldats; les autres, ainsi que le Commandant, furent obligés de se sauver à la nage, & de se livrer à la merci d'Olid. Celui-ci traita si bien ses prisonniers, qu'ils s'enrôlerent à son service. Avec ce renfort, il fit prisonniers plusieurs petits partis détachés, appartenans à Cortez, & entre autres un détachement considérable, commandé par Giles Gonzalez.

Il ne put cependant jamais se faire aimer de ces soldats qu'il avoit enlevés à Cortez : ils demanderent d'abord à être renvoyés; mais comme Olid différoit de jour en jour, sous différens

prétextes, ils se souleverent & l'assassinerent. Telle fut la punition que méritoit sa perfidie à l'égard de Cortez, qui lui avoit toujours donné des marques de la plus forte amitié.

Quelques Ecrivains attribuent les divisions qui s'éleverent à Mexico entre les Espagnols, à la jalousie de Charles V, qui craignoit l'ambition & la popularité de Cortez. Il imagina que son caractere entreprenant, l'élévation de son génie, & la vénération que les Mexicains avoient pour lui, pourroient le porter à usurper une autorité indépendante dans ce vaste Empire, & l'enlever à la Couronne Espagnole, alors plus brillante que puissante, à cause de la discorde qui déchiroit les différens Etats de l'Empereur. Herrera croit que c'est la jalousie, parce que Charles ne fit pas attention aux plaintes que lui faisoit Cortez de l'humeur séditieuse de ses Officiers, disant *qu'il falloit qu'un Gouvernement aussi grand fût divisé.*

Cortez se disposoit à marcher contre le traître Olid, dont il n'avoit pas encore appris la mort, lorsqu'il vit arriver à Mexico une foule d'Officiers nommés par le Roi. Alonzo de Espada avoit la commission de Trésorier, Albernon étoit Contrôleur, Alernoz Chirinoz étoit Inspecteur, & Gonzalo de Talazar prit le titre & les fonctions de Facteur ou Agent. Tous ces Officiers exercerent leurs emplois avec une impudence singuliere. Ils réformoient les établissemens de Cortez, se réunissoient pour diminuer son autorité & l'offenser lui-même. Ils s'efforcerent d'empêcher l'expédition qu'il méditoit contre Olid; mais malgré eux il suivit son projet, & partit pour Ybueras

avec 100 chevaux, 150 fantassins Espagnols, & 3000 Indiens confédérés.

A peine étoit-il hors des murs, que le Gouvernement qui restoit entre les mains du Trésorier & des Officiers nouvellement arrivés, tomba dans l'anarchie & la confusion. Chacun cherchoit à étendre son autorité sur les débris de celle des autres. Ces Officiers n'étoient d'accord sur rien; mais ils se réunirent dans leur inimitié pour Cortez, & dans la résolution de piller son palais & de s'emparer de sa fortune, sur un bruit qui courut qu'il avoit péri dans son entreprise contre Olid. La conduite qu'ils tinrent dans cette occasion est incroyable. Ils vendirent tous les biens du Général & ceux de ses principaux Officiers, comme s'ils en avoient été les plus prochains héritiers, & qu'ils eussent été certains de sa mort. Ils firent arrêter, mettre à la torture & même attacher au gibet le fidele Frédéric Paze, parent & Trésorier de Cortez, sous prétexte qu'il avoit caché les trésors de ce Général. Le Trésorier porta l'insolence & la cruauté à un tel point, qu'il fit fouetter publiquement la femme d'un Espagnol, seulement parce qu'elle avoit dit que le bruit de la mort de Cortez pouvoit être mal fondé.

C'est ainsi que ses ingrats compatriotes le traitoient à Mexico, pendant qu'il hasardoit sa vie & supportoit des fatigues incroyables pour le bien de l'Etat. Il traversa un pays désert, stérile & mal-sain; dans l'espace de trente-cinq lieues, il eut à passer cinquante rivieres, sur lesquelles il établit des ponts avec la plus grande peine, & soumit plusieurs nations que les divi- 1525.

ſions des Eſpagnols avoient excitées à la révolte. Après une victoire remportée ſur le Cacique de Patouchan, il fonda un petit établiſſement dans ſes Etats. Pendant pluſieurs mois, il marcha dans des contrées arides où jamais homme n'avoit paſſé; il y ſouffrit la faim, la ſoif & tous les beſoins, & y donna les plus grandes preuves de conſtance & de valeur. Il fonda la Natividad dans la baie de Saint-André, & après avoir traverſé cette étendue immenſe qui ſépare Mexico de Honduras, il revint à la capitale.

Il paroît par la relation d'Herrera, que Cortez s'étoit fait ſuivre dans cette expédition par l'Empereur priſonnier, probablement afin de prévenir tous les complots qu'on auroit pu faire pour le remettre en liberté pendant ſon abſence. Ce Monarque avoit toujours conſervé l'eſpoir de remonter ſur le trône; en conſéquence tous les jours il formoit quelque nouveau projet, quelque conſpiration nouvelle. Pendant cette derniere expédition de Cortez, pendant que ce Général avoit à combattre la faim, la ſoif, la fatigue, la maladie, Guatimozin forma le projet de l'égorger lui & ſes principaux Officiers. Il en fit part à ſes amis de Mexico, afin qu'ils ſe préparaſſent à ſeconder cette entrepriſe. Heureuſement le remords ſaiſit Mexicatzin, l'un des Conjurés, qui vint tout avouer à Cortez, en lui donnant le nom de tous les complices. Le Général aſſembla un Conſeil de guerre. L'Empereur & ſes principaux Officiers furent interrogés, jugés, & pendus avec toutes les formalités que les lieux & les circonſtances pouvoient permettre. Les crédules Mexicains croyoient que Cortez devinoit

leurs plus ſecretes penſées, par le moyen de la bouſſole qu'il avoit toujours portée avec lui, & qui ſervoit ſa politique en entretenant l'illuſion des Indiens.

C'eſt à Truxillo que Cortez eut la premiere connoiſſance de tout ce qui s'étoit paſſé à Mexico, de la vente de ſes biens, du ſupplice de ſon Tréſorier, & de la conduite arbitraire des Officiers qui partageoient avec lui les ſoins du Gouvernement. Il ne perdit pas beaucoup de temps à délibérer; il envoya ſur le champ des commiſſions à quelques-uns de ſes amis dans leſquels il avoit une entiere confiance, pour dépoſer tous ces Officiers, & ſe charger du Gouvernement juſqu'à ſon arrivée. Il fit porter ces ordres par un fidele Eſpagnol, eſcorté par quelques Indiens. L'arrivée du meſſager, l'aſſurance qu'il donnoit que Cortez vivoit, remplirent de joie tous ſes amis, & répandirent la conſternation parmi ſes ennemis, qui furent ſur le champ dépoſés & arrêtés pour rendre compte de leur conduite au Général.

Nous n'entrerons pas dans les nombreux détails de toutes les actions & expéditions de Cortez pour conſolider dans le Mexique l'autorité Eſpagnole; nous dirons ſeulement que celle d'Ybueras ne fut terminée qu'en 1527. L'année ſuivante, il fit un voyage en Eſpagne, pour demander à la Cour des pouvoirs plus amples, & ſe juſtifier des imputations de ſes ennemis, d'être mis en état de contenir les ſéditieux, de faire obſerver la ſubordination aux Officiers, dont chacun vouloit commander. Il fut très-bien reçu par l'Empereur Charles, qui le créa Marquis

SECT. VII. *Histoire de l'Amérique.*

de Guaxaca, lui procura un mariage très honorable, & lui donna toute la vallée d'Atrisco, comme une foible récompense des services importans qu'il lui avoit rendus ; mais il le laissa retourner l'année suivante à Mexico avec une commission très bornée, qui ne pouvoit point lui être utile dans ses opérations. Dans la suite il perdit même toute l'autorité civile, parce qu'on envoya un Vice-Roi à Mexico ; mais il retint la dignité de Capitaine général. La conduite de la Cour à son égard, rappeloit l'ingratitude dont les services de Colomb avoient été payés. Les Ministres furent jaloux des découvertes de ces deux hommes, & les deux Monarques soupçonnerent deux fideles sujets d'abuser d'une trop grande puissance.

Lorsque Mendoza arriva à Mexico avec le titre de Vice-Roi, le gouvernement fut partagé entre les Officiers civils & militaires. Comme César & Pompée, Mendoza ne vouloit point de supérieur, ni Cortez d'égal. Il avoit conquis le Mexique, & il croyoit raisonnable qu'on le laissât jouir pendant sa vie de l'entiere autorité civile & militaire. Cependant il fut toujours bon patriote, & son animosité particuliere ne l'empêcha jamais de travailler de toutes ses forces à la prospérité de son pays. Il continua à soumettre les provinces, à faire de nouvelles découvertes dans les parties les plus éloignées du Continent méridional de l'Amérique. Il se réunit même avec son rival dans les entreprises qui tendoient à découvrir un passage au nord-ouest, & à la réduction des provinces de Sibola & de Quivera, situées à cinq cents lieues de Mexico.

On fit un grand nombre de découvertes au nord. Les Espagnols arriverent dans un pays soumis à un grand Seigneur, nommé *Ticoantipe Cician Pipe*, qui les reçut avec amitié, & qui envoya des Ambassadeurs à Cortez, imaginant qu'il étoit venu des nuages, & que ses vaisseaux étoient des monstres marins d'une nature extraordinaire. Ce Prince admira beaucoup les chevaux & les armes à feu. Il offrit à Cortez cinquante mille hommes pour l'aider à réduire Tatepec qui s'étoit déclaré son ennemi, à cause de son attachement pour les Espagnols.

En 1542, Cortez résolut de faire un autre voyage en Espagne, à cause de quelques disputes qu'il avoit eues avec le Vice-Roi, relativement aux dernieres découvertes. Il fut reçu comme la premiere fois; mais il ne réussit pas mieux dans ses demandes. Il fut bien accueilli par l'Empereur; mais ce Prince éluda adroitement de prendre connoissance du sujet de la querelle. Cortez étoit trop pénétrant pour ne pas voir la partialité de la Cour en faveur de son adversaire; cependant il dissimula. Il redoubla ses assiduités auprès de l'Empereur, le suivit dans son expédition à Alger, chargea comme volontaire, eut un cheval tué sous lui, & perdit, dit-on, dans la bataille, deux émeraudes d'un prix inestimable. Ce fut la derniere action militaire de sa vie; il en passa le reste dans la solitude, & mourut dans un village près de Séville, le 2 Décembre 1554, dans la soixante-troisieme année de son âge.

Telle fut la fin de cet illustre Conquérant, le plus grand Héros, & l'un des plus brillans

Sect. VII. *Histoire de l'Amérique.*

ornemens de l'Hiſtoire d'Eſpagne. Par la force de ſon mérite, il s'éleva lui-même de l'état de pauvreté au plus haut point de gloire & de fortune, malgré la malice & la jalouſie de ſes ennemis publics & particuliers. Il réuniſſoit le courage à la magnanimité, la fermeté à la prudence & à la politique la plus conſommée; ces qualités firent de lui un ſoldat & un homme d'Etat; & ſi nous trouvons quelques taches dans ſon caractere, comme celles du ſoleil, elles ſont éteintes par l'éclat de ſa gloire. Il ſeroit aſſez inutile d'alonger ce portrait; toute la ſuite de ſes actions, depuis ſon arrivée au Mexique, prouvent ſes qualités extraordinaires.

*Fin du Texte du Tome LXXIV.*



# NOTES DU SOIXANTE-QUATORZIEME VOLUME.

## NOTE PREMIERE. *Page 17.*

L'Historien Efpagnol Herrera entre dans un très-grand détail à cet égard. Si on l'en croit, les images, ou plutôt les ftatues des Divinités, étoient faites avec beaucoup d'art ; elles étoient creufes : les Caciques s'enfermoient dans la cavité, & prononçoient quelques mots que le peuple attribuoit à la Divinité. On appeloit *Coayba* la place qu'occupoient les efprits des morts, dans l'ifle de Soraya. Ces efprits reftoient tranquilles le jour ; mais la nuit ils prenoient leur récréation. Lorfqu'un Médecin foignoit un Cacique, il étoit obligé de fuivre lui-même le régime qu'il prefcrivoit au malade : il s'agitoit jufqu'à la frénéfie ; il employoit à chaque inftant des prieres jaculatoires & inintelligibles, qu'il adreffoit à quelque efprit invifible, ce qui faifoit croire que les Prêtres & les Médecins fondoient principalement leur crédit fur l'impofture.

S'ils foupçonnoient le Médecin de n'avoir pas fait fon devoir, ils interrogeoient le mort, & le Médecin étoit puni ou abfous fuivant les réponfes qu'ils fuppofoient que leur faifoit l'efprit du défunt. La cérémonie qui précédoit cet étrange interrogatoire, eft fingulièrement ridicule. On prenoit deux des ongles du mort, & quelques cheveux de fon front ; on les coupoit par petits morceaux,

& on les réduisoit en poudre ; on y ajoutoit ensuite une certaine quantité de jus d'herbes, & de ce mélange on remplissoit la bouche & le nez du cadavre ; on l'interrogeoit, & on prétend qu'il répondoit juste à ce qu'on lui demandoit ; après quoi on le reportoit dans le tombeau. Lorsque le Médecin étoit accusé, les parens du mort se saisissoient de lui, lui cassoient les bras, lui arrachoient les yeux, & lui coupoient les parties naturelles. Il est heureux pour les Médecins de nos jours, de vivre dans un pays civilisé, où les malades qu'ils tuent ne peuvent pas rendre témoignage contre leur ignorance.

On dit à Colomb, que suivant une ancienne prophétie du pays, les habitans devoient être subjugués par des hommes blancs, dont les épées auroient l'éclat du soleil, & qui auroient le tonnerre à leur disposition. Pour leur persuader que cette conquête lui étoit destinée, l'Amiral fit tirer quelques coups de canon, dont les boulets percerent les côtés d'un vaisseau qu'il avoit été forcé d'abandonner, au grand étonnement des Indiens, qui virent que la prophétie alloit s'accomplir. Cette tradition s'étoit conservée par une chanson qu'ils chantoient les jours de fête, au son d'un instrument creux, fait d'un bois très-mince, & qui s'entendoit à la distance d'une lieue. Il n'y avoit que les Caciques qui pussent se servir de cet instrument (*a*).

---

(*a*) Herrera, Decad. I, l. III, parag. IV.

## NOTE II. *Page 37.*

COMME le Lecteur verra un extrait de la vie de Colomb, lorsque nous parlerons de la découverte des terres australes, nous n'avons rapporté ici que les circonstances relatives au sujet que nous traitons. Nous avons parlé des découvertes des isles & du continent de l'Amérique pendant la vie de ce célebre Navigateur. Il ne sera pas inutile d'y joindre une courte description de la Colonie de Hispaniola à cette époque, & de la détresse où fut réduit Colomb à la Jamaïque.

Lorsque l'Amiral fut mis aux fers après son troisieme voyage, il se plaignit si amérement du Gouverneur Bovadilla, qui non seulement l'avoit dépouillé de son autorité & l'avoit chargé de chaînes, mais qui encore s'étoit emparé de tous ses effets, avoit pardonné & encouragé les auteurs de tous les troubles, que la Cour le rappela, & envoya Ovando à sa place. Celui-ci montra plus d'intégrité; il fut bientôt convaincu que Colomb avoit été indignement traité, & que l'administration arbitraire de Bovadilla avoit fait le plus grand tort à la Colonie; en conséquence il l'envoya en Espagne pour rendre compte de sa conduite. Cependant il fit de vains efforts pour calmer l'humeur séditieuse des Colons. Non seulement ils ne faisoient aucun cas des ordres du Gouverneur, mais bravant toutes les loix, ils massacroient sans pitié, livroient à l'esclavage le plus cruel, & pilloient inhumainement tous les Indiens. Amacoana, femme très-distinguée dans l'isle, fut cruellement égorgée. Plusieurs Caciques furent brûlés à la fois dans une des principales villes

des Indiens; au moment où ils se préparoient à donner une fête à leurs perfides hôtes. Calubanamo, le principal Souverain, fut arrêté & pendu par ordre du Gouverneur, & tous les jours on commettoit une infinité de violences sans nombre, qui eurent les plus funestes suites. Les naturels ne pouvant supporter une semblable oppression, abandonnerent leur patrie, & furent s'établir dans l'isle de Guanabo, à huit lieues de Hispaniola.

Tel étoit l'état de cette Colonie, pendant que les tempêtes & le défaut de vaisseaux retenoient Colomb & son équipage à la Jamaïque. S'il avoit été moins accoutumé à l'adversité, jamais il n'auroit pu soutenir les maux de toutes especes qui l'y assiégerent. Il n'étoit pas aisé de trouver des hommes assez intrépides pour oser entreprendre sur des frêles canots un passage à Hispaniola. Colomb détermina cependant Mendez de Secura & Barthélemi Fiepo à risquer leur vie pour sauver leur liberté. Ils partirent avec six Espagnols & dix Indiens pour ramer, & en dix jours ils arriverent à Hispaniola, après avoir essuyé des fatigues incroyables. Ils remirent leurs dépêches à Ovando, & lui peignirent la triste situation de l'Amiral. Il promit de lui envoyer du secours; mais il ne se pressoit pas de le faire.

Dans cet intervalle, les Espagnols restés à la Jamaïque se mutinerent. François de Porra, un des principaux Officiers de Colomb, se mit à leur tête, en fit soulever la plus grande partie contre l'Amiral, & se saisit de tous les canots, dans l'intention de se sauver avec ses partisans, & de laisser Colomb; mais ce dessein ne fut pas exécuté, soit par poltronnerie, soit par ignorance, ou enfin à cause de l'agitation de la mer,

Quelques-uns resterent fideles à l'Amiral. Les Indiens, voyant la division parmi les Espagnols, penserent à profiter de cette occasion pour se délivrer tout d'un coup de ces étrangers qui les affamoient, & qu'ils craignoient beaucoup. Ils refuserent de fournir des vivres en échange des marchandises, & c'est dans cette occasion que Colomb fit un si heureux usage d'un stratagême depuis fort connu. Il prévoyoit une éclipse de lune. Il l'annonça aux Indiens comme une marque du mécontentement que donnoit aux Dieux leur inhospitalité. Ils craignirent si fort d'être punis, qu'ils revinrent bientôt chargés de provisions, & suppliant l'Amiral de leur pardonner, & de fléchir en leur faveur le courroux du Ciel. Il leur promit de s'intéresser pour eux, & il attribua à ses prieres le retour de la lune à son premier état. Cette circonstance donna à ces hommes la plus grande idée du Dieu des Chrétiens, & les détermina à se réunir avec l'Amiral contre les Rebelles.

Ils lui fournirent abondamment tout ce dont il avoit besoin, & furent ainsi la cause de la victoire qu'il remporta sur les mutins. Porra fut désarmé, & fait prisonnier par le frere de Colomb. Peu de temps après, Mendez revint de Hispaniola avec un vaisseau & une caravelle, qu'il s'étoit procurés sans le secours du Gouverneur.

Pour ne pas interrompre le fil de la narration, nous dirons qu'on avoit rédigé plusieurs loix pour l'administration spirituelle & temporelle de cette Colonie, la seule qui existât encore dans les Indes Occidentales. Les profits venant de l'or & des autres productions de l'isle, monterent si haut, que la Cour d'Espagne fut bientôt convaincue qu'elle

ne pouvoit avoir trop de ſoin de cette Colonie naiſſante. Le produit de l'or ſeul s'élevoit à cette époque à quatre cent ſoixante mille peſos (*a*), ce qui promettoit de plus grands bénéfices, lorſque la maniere de purifier ce métal précieux ſeroit plus connue, & la Colonie mieux gouvernée. En conſéquence on fit pluſieurs réglemens; on établit à Séville une Chambre du Commerce des Indes, & on obtint du Pape une Bulle pour l'érection d'autant d'archevêchés, d'évêchés, & autres dignités qu'il ſeroit néceſſaire tant à Hiſpaniola que dans les autres parties où les Eſpagnols voudroient former des établiſſemens.

Pour la ſubſiſtance du Clergé, on établit des dîmes ſur toutes les productions de l'iſle, excepté ſur l'or, l'argent, le cuivre, les perles, & les pierres précieuſes qui étoient produites par Hiſpaniola & les iſles adjacentes.

On établit auſſi une école pour l'inſtruction des natifs, & le Clergé ne négligea rien pour propager le Chriſtianiſme. Pluſieurs perſonnes capables furent chargées de lever les plans des continens & des iſles connues, afin de faciliter les découvertes ultérieures, ſur-tout au midi. On tira des Lucayes un grand nombre d'Indiens pour remplacer ceux qui avoient abandonné l'iſle à cauſe de la ſévérité du Gouvernement Eſpagnol.

Cependant Don Diegue, fils de Colomb, ſollicita le rétabliſſement de tous les droits, honneurs & priviléges que le Roi avoit accordés à ſon pere, ou qu'il lui fût permis de le demander en Juſtice réglée. Cette grace lui fut accordée; il réclama en conſéquence le titre d'Amiral des In-

(*a*) Le peſo vaut à peu près quatre liv. de notre monnoie.

des, avec les mêmes priviléges dont jouissoit celui de Castille; il demanda qu'on le mît en possession des dîmes sur tout l'or, tout l'argent, toutes les perles & autres effets précieux des pays nouvellement découverts, ainsi que du huitieme de tous les profits qui revenoient à la Couronne. Cette affaire fut plaidée; Don Diegue obtint tout ce qu'il avoit demandé, à condition qu'il agiroit toujours au nom du Roi. V. Herrera, Dec. I, l. VII, §. 7, & l. VIII, §. 1, 2, 3 & 4.

## NOTE III. *Page* 57.

LA grande étendue & la fertilité de l'isle de Cuba, furent les premiers motifs qui déterminerent l'établissement qu'on y forma; car alors les Espagnols n'avoient aucune idée de l'utilité dont il leur seroit pour leur commerce de l'or & de l'argent d'Amérique. Cette isle a plus de deux cent trente lieues de l'est à l'ouest, quoique sa largeur soit inégale. Du Cap de Cruz au port Monati on compte quarante-cinq lieues; mais c'est-là la plus grande largeur, car en d'autres endroits le diametre ne passe guere 12 lieues. Elle est arrosée par de belles rivieres, & le terrein est agréablement coupé par des bois, des collines, & des vallées situées sous le tropique du Cancer; le climat est chaud, mais sain. Les cedres qu'on y coupe sont d'une grosseur si extraordinaire, qu'on a vu des Indiens faire d'un seul tronc un canot capable de contenir cinquante personnes. Les fruits y sont délicieux, les quadrupedes en grand nombre, & la mer, ainsi que les rivieres, très-poissonneuses. On y a découvert quelques mines de cuivre, & quelques-unes d'or; mais elles ne

sent pas assez riches pour soutenir l'établissement, si les autres productions de l'isle ne compensoient pas ce désavantage. En un mot, Cuba pouvoit devenir le grenier des établissemens Espagnols dans les isles & le continent de l'Amérique, & ce fut le motif principal qui détermina l'Amiral à poursuivre le dessein d'établir des Colonies dans cette isle, quoiqu'elle ne produisît qu'une petite quantité des marchandises alors estimées par les Espagnols.

Les habitans ressembloient beaucoup à ceux de Hispaniola, quant aux mœurs & à la constitution physique. Ils n'avoient aucune Religion, ne pratiquoient aucun culte, & n'avoient aucun temple. Cependant leurs Médecins étoient en quelque façon regardés comme des Prêtres, qui communiquoient avec un Esprit invisible, nommé *Démon* par les Espagnols. Ils étoient appelés *Behiques*; ils entretenoient le peuple dans la plus monstrueuse & la plus absurde supetstition. Ils croyoient, par exemple, que les Behiques pouvoient guérir des maladies graves, en soufflant sur le malade. Ils avoient une idée générale du déluge, & ils assuroient être les descendans d'un vieux homme qui construisit un vaisseau, dans lequel il mit un mâle & une femelle de tous les animaux, & qu'ainsi tous les êtres animés furent sauvés du déluge universel. La forme du Gouvernement étoit monarchique, & non pas despotique, puisque les Caciques n'avoient pas le droit de mettre leurs sujets en esclavage. Obiedo prétend qu'ils étoient adonnés à la sodomie; mais Acosta, Herrera & d'autres Ecrivains judicieux les ont lavés de cette imputation. Obied, p. 57. Herrera, Decad. I, l. IX, sect. 2.

NOTE

## NOTE IV. *Page 216.*

IL eſt néceſſaire d'indiquer ici les moyens par leſquels les Eſpagnols firent une découverte, qui dans la ſuite eſt devenue très-importante, quoiqu'à cette époque on ne la regardât que comme une curioſité. De la plus haute éminence ſur laquelle Tlaſcala eſt ſituée, on voyoit le volcan de Popocatepée, d'où il ſort continuellement de la fumée. Les Indiens n'en ont pas peur, parce qu'ils y ſont accoutumés. Pendant que Cortez étoit à Tlaſcala, le volcan commença à paroître plus couvert qu'auparavant. Il vomit du feu & de la fumée avec une telle violence, que les ſuperſtitieux Tlaſcalans préſagerent que leur République étoit menacée de quelque grande calamité. La flamme & le feu étoient des phénomenes auxquels ils n'étoient pas accoutumés, & ils les expliquoient en diſant que ces étincelles de feu, qui ne retomboient pas dans le volcan, étoient les ames des Tyrans envoyés pour être ſur la terre les inſtrumens de la vengeance des Dieux. Cette explication fut adoptée par Magiſcatzin & quelques autres grands perſonnages de la République, quoique d'ailleurs ils euſſent du bon ſens; & ils entretenoient un jour Cortez de cette ſuperſtition, lorſque Diego Ordaz vint demander la permiſſion de monter ſur le faîte de la montagne, pour examiner le volcan avec plus d'attention.

Cette demande étonna beaucoup les Tlaſcalans, qui le regarderent comme un fou, ou au moins comme bien ſûr de ſon immortalité. Cortez céda aux preſſantes ſollicitations d'Ordaz, qui, ſuivi de deux ſoldats, oſa s'approcher de la bouche du

volcan, au fond duquel il découvrit un lac de feu liquide. De là il conclut que cette montagne receloit beaucoup de ſoufre, & cette conjecture fut vérifiée dans le cours de la conquête du Mexique. L'armée manquant de poudre lorſque Cortez vint une ſeconde fois dans cette province, il ſe rappela du volcan, y envoya pour y chercher du ſoufre, & on y en trouva en grande quantité. On en fit de la poudre, qui contribua ſi grandement au ſuccès de l'expédition, qu'Ordaz, qui étoit l'auteur de la découverte, fut généreuſement récompenſé. De Solis, l. III, c. IV.

---

## NOTE V. *Page* 332.

LE récit qu'Herrera donne de toutes ces actions, eſt ſinguliérement exagéré. Si on l'en croit, il ne ſe paſſoit pas de jour où il ne ſe livrât quelque combat, & chacun étoit toujours plus ſanglant que celui qui l'avoit précédé Les Eſpagnols y firent des prodiges de valeur, & les Mexicains leur lancerent une ſi grande quantité de fleches, que dans un jour Cortez en fit brûler quarante tombereaux. Ils prirent un cavalier Eſpagnol, & le ſacrifierent à la vûe de ſes camarades. Les Tlaſcalans faiſoient bonne chere en mangeant les corps des Mexicains. Cortez preſque ſeul chaſſa trois cents Gentilshommes qui avoient pris poſſeſſion d'une tour, après y avoir bravé tous les efforts d'un corps d'Eſpagnols qui vouloient les déloger. Deux d'entre eux ſe laiſſerent tomber ſur le Général, eſpérant l'écraſer par leur chute; mais l'agilité de Cortez le ſauva; & pour finir, un Saint, monté ſur un cheval blanc, combattoit pour les Eſpagnols, &, avec une image de la

Vierge Marie, ébIouissoit les yeux des Mexicains. Cependant il faut avouer que, suivant Herrera, la plupart de ces circonstances n'eurent lieu que dans un combat postérieur à la mort de Montezuma. Decad. II, l. VIII, c. II.

---

## NOTE VI. *Page* 447.

A cette époque, Gonzalez d'Avila faisoit des découvertes importantes dans la grande province de Nicaragua. Il fit construire quatre vaisseaux dans la baie de Panama, & fit voile le 21 Janvier 1522. Il suivit à l'ouest environ cent lieues de côtes, & arriva dans le pays de Nicota, où le Cacique lui fit de riches présens, & embrassa le Christianisme. De là il s'avança à Nicaragua. Le Roi le reçut avec politesse; il étoit prévenu en faveur des Espagnols, par ce qu'il avoit entendu dire de leur valeur, du tranchant de leurs épées, & de la docilité de certains animaux guerriers qu'ils avoient dans leurs armées. Ce Prince suivit l'exemple du Cacique de Nicota, lui fit des présens pour environ vingt-cinq mille pieces de huit, & reçut le baptême, avec neuf mille de ses sujets, à condition cependant qu'il leur seroit permis de danser quand ils seroient soûls, ce qui est une récrécation innocente; 2°. de faire la guerre à leurs ennemis, & de porter leurs plumes, leurs trophées militaires, & leurs armes.

Le Cacique désiroit savoir si les Chrétiens connoissoient le déluge qui avoit détruit le monde, & il fut fort étonné quand on lui répondit qu'oui. Il parla à l'oreille de l'Interprete, & lui demanda si ce peuple venoit du Ciel, & s'ils n'avoient pas été amenés par les nuages?

Les femmes qui reçurent le baptême firent aussi de riches présens : par-tout & dans tous les temps, ce sexe foible a porté plus loin le fanatisme de la superstition; mais le peuple ne conserva pas long-temps ce respect pour les Espagnols. Il fut révolté de leur rapacité & de leur avarice. La curiosité qu'ils affectoient pour connoître les mines d'or, fit soupçonner qu'ils vouloient se rendre maîtres du pays, & y établir des Colonies. Il s'assembla, attaqua les Espagnols qui étoient dispersés dans le pays mais il ne put jamais les empêcher de se réunir, de regagner leurs vaisseaux avec les présens qu'ils avoient reçus, & qui furent évalués à 125,240 pieces de huit en or, outre les perles & les autres joyaux.

*Fin des Notes du Tome LXXIV.*

---

## NOTE DU LIBRAIRE.

*L'impression du tome CXIII a été retardée, & ce volume, qui termine l'Histoire d'Allemagne, ne paroîtra que dans les premiers jours d'Août, avec le tome CXV. On n'a pas cru devoir retarder la distribution du tome CIV, qui commence l'Histoire de l'Amérique.*



